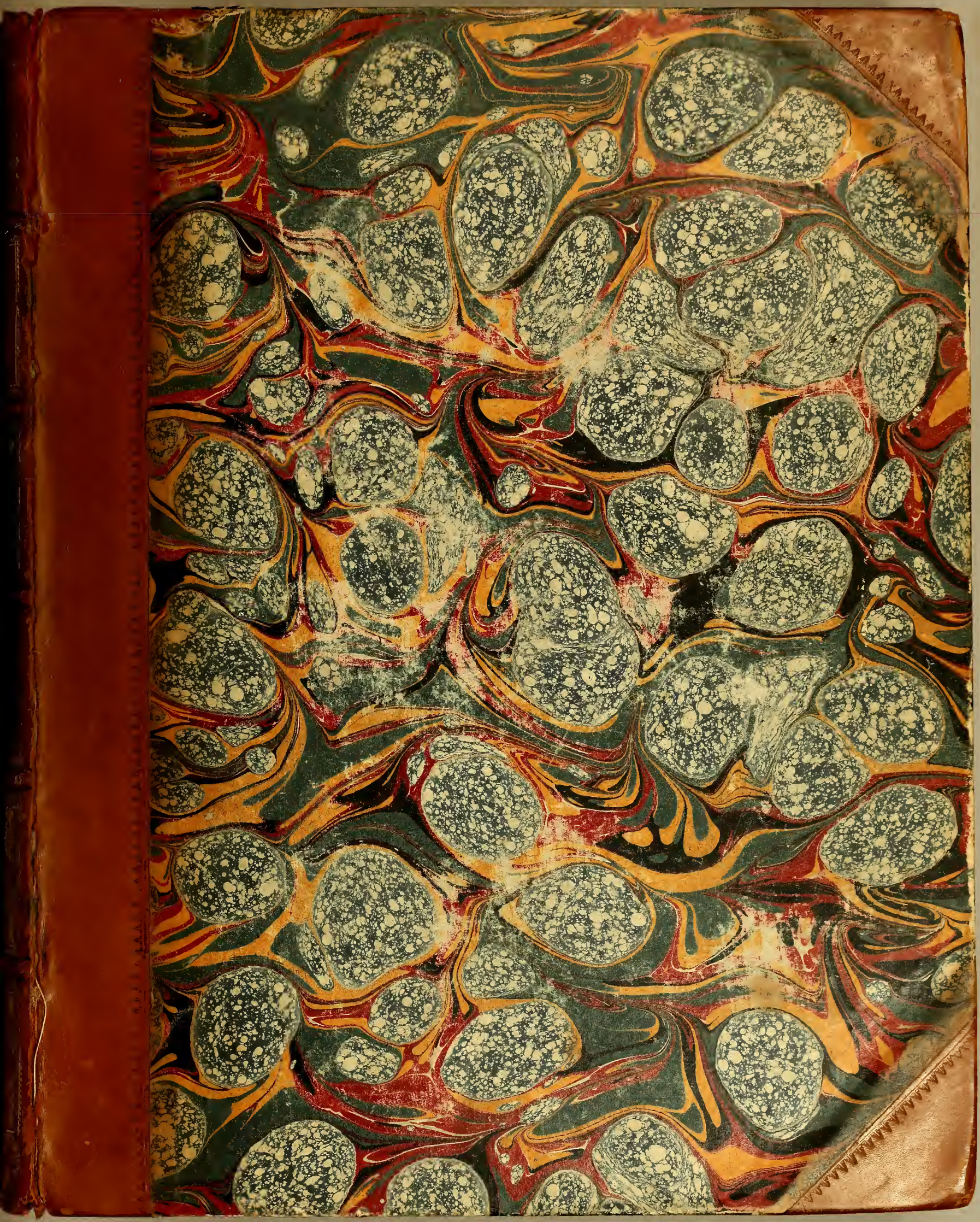
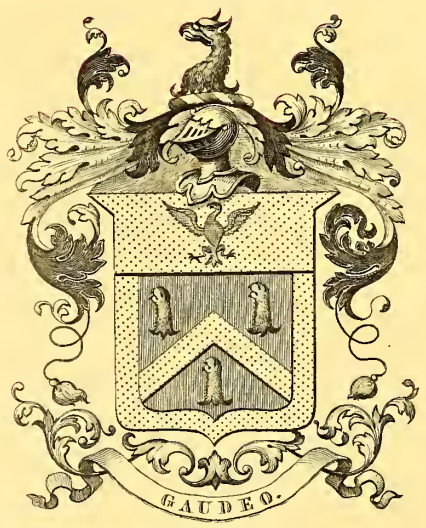


269 $. 4.50
3- 114a



John Carter Brown.

VOYAGE

DE LA PÉROUSE

AUTOUR DU MONDE.

BRICB

RPJCB

Heath sculp.

Published as the Act directs, Nov.r 1.st 1798 by G.G. & J. Robinson, Pater-noster Row.

VOYAGE

DE LA PÉROUSE

AUTOUR DU MONDE,

PUBLIÉ CONFORMÉMENT AU DÉCRET DU 22 AVRIL, 1791,

ET RÉDIGÉ

PAR M. L. A. MILET-MUREAU,

Général de Brigade dans le Corps du Génie, Directeur des Fortifications, Ex-Constituant,
Membre de plusieurs Sociétés littéraires de Paris.

TOME PREMIER.

A LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE D'A. HAMILTON:

SE VEND CHEZ G. G. ET J. ROBINSON, PATERNOSTER-ROW;
J. EDWARDS, PALL-MALL; ET T. PAYNE, MEWS-GATE, CASTLE-STREET.

1799.

RPOH

PRÉFACE

DU RÉDACTEUR.

Le public, accoutumé à l'idée pénible de la perte qu'a dû entraîner celle des deux bâtimens de l'expédition malheureuse commandée par la Pérouse, sera surpris de la publication du journal de son voyage. Le décret de l'Assemblée constituante, qui a ordonné l'impression des cartes et mémoires envoyés par ce navigateur, a dû cependant annoncer que nous n'étions pas entièrement privés du fruit de sa campagne. Sa prévoyance lui fit non-seulement saisir, mais chercher, les occasions d'envoyer ses journaux en Europe. Il eût été à souhaiter que l'amour-propre des savans embarqués avec lui leur eût permis de se détacher de même du fruit de leurs travaux; nous n'aurions pas à en regretter la perte presque totale.

La Pérouse, livré aux détails difficiles et nombreux qu'entraînait le commandement d'une expédition aussi importante que périlleuse, forcé à chaque pas de juger et de prévoir, par conséquent de modifier ses idées suivant les circonstances, ne pouvait recueillir avec ordre ni rédiger avec méthode les matériaux qui devaient lui servir un jour à écrire l'histoire de son voyage. Ces matériaux ont dû paraître encore plus informes aux yeux d'un rédacteur étranger à cette campagne.

Rien de ce qui peut servir à étendre les progrès de l'esprit humain ne

devant être négligé dans les voyages de découvertes, des savans et des artistes font essentiellement partie de ces expéditions : à leur retour, chacun met en ordre ses matériaux, et donne à l'objet particulier de son travail le degré de perfection dont il le croit susceptible ; de la réunion bien entendue de ces diverses parties, résulte une relation complète, où tout est lié et où tout est à sa place. Ici, par une fatalité sans exemple, nos nouveaux argonautes ont tous péri ; et seul il m'a fallu suppléer, en rassemblant ce qui a pu échapper au naufrage, la touche vraie et forte des voyageurs, qui n'auraient rien dit qu'ils n'eussent eux-mêmes éprouvé.

En cédant, non sans peine, aux sollicitations qui m'ont fait entreprendre cette tâche pénible quoique honorable, je ne me suis point dissimulé les difficultés que je devais rencontrer dans un travail dont il était difficile d'embrasser également toutes les parties.

Le public regrettera sans doute avec moi, que l'ex-ministre de la marine Fleurieu, aujourd'hui membre de l'institut national et du bureau des longitudes, savant d'un mérite rare et distingué, qui avait bien voulu se charger d'abord de la rédaction de cet ouvrage, ait été forcé par les circonstances de l'abandonner.

Le même intérêt qui m'avait fait manifester, à la tribune de l'Assemblée constituante, le plus grand zèle pour la publication de ce voyage au profit de l'estimable veuve de la Pérouse, me fit chercher à diriger le choix du gouvernement sur un marin capable de remplacer celui qui avait été d'abord nommé pour le rédiger : mais la France avait déjà perdu, en grande partie, les officiers de la marine les plus distingués ; et les autres étaient employés, ou s'étaient éloignés volontairement. Le ministre ne put

que jeter les yeux sur quelqu'un qui eût du moins fait une étude des sciences exactes et naturelles, base essentielle d'un tel ouvrage. Le choix d'un homme qui possédât préférablement ces connaissances était d'ailleurs conforme à l'intention de la Pérouse ; car il écrivait à un de ses amis à peu près en ces termes : " Si l'on imprime mon journal avant mon retour, que l'on se garde bien d'en confier la rédaction à un homme de lettres ; ou il voudra sacrifier à une tournure de phrase agréable, le mot propre qui lui paraîtra dur et barbare, celui que le marin et le savant préféreraient et chercheront en vain ; ou bien, mettant de côté tous les détails nautiques et astronomiques, et cherchant à faire un roman intéressant, il commettra, par le défaut de connaissances que son éducation ne lui aura pas permis d'acquérir, des erreurs qui deviendront funestes à mes successeurs : mais choisissez un rédacteur versé dans les sciences exactes, qui soit capable de calculer, de combiner mes données avec celles des autres navigateurs, de rectifier les erreurs qui ont pu m'échapper, de n'en point commettre d'autres. Ce rédacteur s'attachera au fond ; il ne supprimera rien d'essentiel ; il présentera les détails techniques avec le style âpre et rude, mais concis, d'un marin ; et il aura bien rempli sa tâche en me suppléant, et en publiant l'ouvrage tel que j'aurais voulu le faire moi-même."

Ce vœu m'ayant servi constamment de règle, je déclare à ceux qui, dans leurs lectures, n'ont d'autre objet que leur amusement, qu'ils ne doivent pas aller plus loin ; je n'ai point travaillé pour eux, mais seulement pour les marins et les savans. J'ai cherché dans un ouvrage où le fond doit l'emporter sur la forme, et où la fidélité dans les faits et l'exactitude dans l'expression sont les qualités les plus importantes, à être clair et précis ; je n'ai rien sacrifié à la grâce aux dépens de la justesse : cet aveu est mon excuse, en même temps qu'il sollicite l'indulgence des lecteurs.

C'est dans cette vue, que j'ai respecté religieusement le caractère du style de chaque auteur, en soumettant simplement ses formes aux règles reçues du langage : mais quand il m'est venu quelque idée qui pouvait servir de liaison aux autres, une expression qui pouvait compléter une image, la rendre plus saillante, ou donner à la phrase plus d'harmonie sans altérer le fond, j'ai cru pouvoir l'employer.

L'ouvrage qu'on va lire eût sans doute été plus précieux, s'il fût sorti de la plume de l'ex-ministre Fleurieu, qui l'eût enrichi de ses profondes connaissances : je dois cependant annoncer que je l'ai consulté toutes les fois que j'ai eu quelques doutes ; et j'ai toujours trouvé en lui cette complaisance et cette modestie, compagnes inséparables du vrai talent et de la science.

Si recueillir, disposer, rédiger convenablement toutes les parties d'un tel ouvrage, était une entreprise difficile, les détails relatifs à sa publication, les peines, les recherches, les démarches que le zèle seul le plus actif pouvait soutenir, et les retards nécessités par les circonstances, semblaient la rendre impraticable.

L'impression avait été décrétée en 1791, et rien n'était commencé en 1793, époque à laquelle j'en ai été chargé. Un papier-monnaie dont la valeur décroissante faisait rompre les marchés des artistes et fournisseurs presque aussitôt qu'ils étaient formés, ou qui leur faisait opposer à mes efforts une inertie désespérante, calculée sur l'espoir d'un avenir plus heureux ; l'opinion voisine du délire qui forçait alors d'accommoder au temps, contre la vérité de l'histoire, les dénominations, les usages d'un autre temps, ce qui m'a forcé, à cet égard, de rester passif pendant plus d'une

année ; enfin, un nouveau papier-monnaie, et l'embarras dans les finances du gouvernement, quand le numéraire a reparu : telles ont été les causes physiques et morales du retard que j'ai éprouvé.

Pour me mettre à portée de concilier les difficultés de rédaction nées des circonstances du moment, on m'avait fortement engagé à écrire ce voyage à la troisième personne. Devenu historien par ce mode, et m'appropriant les matériaux de cet ouvrage, j'éloignais le navigateur pour me placer entre le lecteur et lui : cette proposition n'a point séduit mon amour-propre ; je l'ai sacrifié à l'intérêt qu'inspire toujours l'homme qui raconte ce qu'il a senti, qui décrit les situations pénibles où il s'est trouvé, et vous associe à ses plaisirs ainsi qu'à ses peines.

Si les circonstances m'ont environné d'entraves et d'obstacles pendant mon travail, son résultat prouvera du moins que le gouvernement n'a pas cessé de protéger les sciences et les arts pendant le cours de la plus étonnante des révolutions, qui lui a suscité une guerre aussi générale qu'onéreuse.

J'ai exposé la nature et les difficultés du travail ; je dois parler maintenant de la forme de l'ouvrage, de sa distribution, et des soins pris pour son exécution matérielle.

Le titre de *Voyage autour du monde* que je lui ai donné, quoiqu'il ne lui eût été rigoureusement acquis que par le retour de la Pérouse dans un de nos ports de France, ne lui sera sans doute point contesté, parce qu'on peut regarder un voyage autour du monde comme terminé, lorsque, partant d'Europe, on est arrivé en Chine après avoir doublé le cap Horn et tra-

versé la mer du Sud : d'ailleurs nos voyageurs, pendant l'année de navigation qui a suivi leur arrivée en Chine, n'ont-ils pas fourni une carrière plus longue, plus brillante, et plus périlleuse, que ne l'eût été celle de leur simple retour en Europe ?

L'ouvrage, composé de quatre volumes *in*-4°*, et d'un atlas *in-folio*, est divisé de la manière suivante :

Le premier volume contient toutes les pièces préliminaires relatives à l'expédition : j'y ai seulement ajouté la traduction d'un voyage Espagnol dont le manuscrit a été envoyé par la Pérouse, et que je n'aurais pu placer ailleurs sans rendre les volumes trop inégaux.

Un auteur célèbre tira de l'oubli le magnanime dévouement de Dassas, qui sacrifia sa vie pour sauver l'armée Française, en criant, *à moi, Auvergne! ce sont les ennemis*. La société d'histoire naturelle de Paris eut le mérite de fixer les regards des représentans de la nation sur l'expédition de la Pérouse, par la pétition qu'elle présenta le 22 Janvier 1791. L'Assemblée nationale ne tarda pas à la prendre en considération, quelque importans que fussent les travaux dont elle s'occupait.

Les deux décrets qui en furent les résultats, aussi honorables pour elle que pour ceux qui en ont été l'objet, sont placés en tête de l'ouvrage ; ils respirent l'humanité et la sensibilité, et diront à jamais à quiconque voudra marcher sur les traces de la Pérouse : " Quand tu auras parcouru ta car-

* Dans notre édition de 1799, ces quatre volumes sont réduits à deux, dont le premier répond aux tomes I. et II. de l'édition originale, et le second, aux tomes III. et IV.

rière à travers les écueils et les dangers de toute espèce qui l'environnent, tu dois compter, si tu succombes, que la patrie reconnaissante consacrera honorablement ton nom au temple de mémoire."

Je ne me suis point astreint à l'usage de ne faire connaître que le nom des officiers et savans qui font partie de semblables expéditions. La publication d'une liste exacte des équipages m'a paru être un acte plus conforme à la justice et aux principes du gouvernement Français ; et j'ai pensé aussi que cet état serait désormais le seul extrait mortuaire que pourraient produire les familles de nos infortunés navigateurs.

Les instructions et les notes géographiques qui suivent, dues à l'ex-ministre de la marine Fleurieu, sont un modèle trop précieux pour n'être pas rendues publiques : c'est d'ailleurs la seule réponse que je veuille faire à une note de George Forster, qui tendrait à dénaturer les motifs purement relatifs à l'avancement des sciences, qui déterminèrent cette expédition. Je regrette qu'un homme que j'estime se soit exprimé ainsi dans son Voyage historique et pittoresque sur les rives du Rhin *(tome Ier, page* 311 *de la traduction Française)* :

" A l'époque où l'intéressant et malheureux la Pérouse partit pour faire " de nouvelles conquêtes au commerce et à la philosophie, un ministre pré- " senta au conseil un mémoire sur les avantages incalculables de cette en- " treprise. Ce mémoire, quoique long, fut lu avec avidité ; cependant il " ne renfermait qu'une idée, et la voici : *Voulez-vous, sire,* disait le mi- " nistre, *détourner vos sujets de cette dangereuse anglomanie, de cette passion* " *de liberté destructrice du bon ordre et de la paix ; amusez-les par des idées* " *nouvelles, trompez leurs loisirs par des images dont la variété piquante*

" puisse alimenter leur frivolité. Il vaut mieux qu'ils s'occupent à contempler " la tournure bouffonne de quelques magots de la Chine, que d'obéir à la mode " qui leur fait aimer aujourd'hui les chevaux et les philosophes d'Angleterre."

Le deuxième et le troisième volume comprennent le journal de la totalité du voyage, et les tables de la route des deux frégates, où l'on trouve le résultat des observations astronomiques et météorologiques.

Nous devons aux progrès de l'astronomie les moyens de déterminer aujourd'hui les longitudes en mer avec beaucoup de précision : annoncer que l'astronome Dagelet, membre de l'académie des sciences, a été chargé de diriger ce travail, c'est inspirer la plus grande confiance pour son exactitude, et pour celle des tables et cartes qui en résultent.

Si le journal n'est pas toujours d'accord avec les tables de route et les cartes, c'est parce qu'il n'a pas été possible de retarder l'impression du journal, jusqu'à leur entière vérification. Au reste, ces différences ne sont ni fréquentes ni considérables ; lorsqu'il s'en rencontre, on doit donner la préférence aux tables, et sur-tout aux cartes, qui ont été dirigées par le premier hydrographe de la marine, Buache, membre de l'institut national et du bureau des longitudes. Je dois ici un hommage particulier aux soins qu'il a bien voulu se donner pour me seconder dans cette partie importante.

Dans tout le cours de l'ouvrage, les longitudes qui n'ont aucune indication de méridien, sont comptées de celui de Paris.

J'ai tâché d'être exact dans la manière d'écrire les noms propres et les

noms de lieux ; mais ces derniers étant aussi divers dans les relations que les langues de leurs auteurs sont différentes, il a fallu adopter, en écrivant ces mots indicatifs et de pure convention, l'orthographe la plus généralement reçue, en la combinant avec l'idiome du pays.

Le quatrième volume est composé de mémoires ou pièces détachées envoyées au gouvernement par les savans employés dans l'expédition, et de celles que j'ai pu rassembler. J'avais fait à cet égard, auprès de la ci-devant académie des sciences, et des individus que je soupçonnais être en correspondance avec les coopérateurs de la Pérouse, les démarches nécessaires pour recueillir les mémoires qu'ils avaient pu envoyer : elles furent infructueuses ; je ne me suis procuré que ceux dont j'ai trouvé des fragmens épars dans les journaux de physique, et je me suis empressé de les réunir dans ce volume.

J'ai ajouté, dans le cours de l'ouvrage, des notes, par-tout où j'ai cru qu'elles pouvaient être utiles ; et je les ai distinguées par les lettres initiales des mots, NOTE DU RÉDACTEUR.

Pour la facilité des recherches, j'ai terminé l'ouvrage par une table générale des matières.

La partie typographique fait honneur aux artistes de l'imprimerie de la République ; elle répond et au progrès de l'art, et à la réputation méritée et soutenue de cet établissement, connu jadis sous le nom d'imprimerie du Louvre. Je dois à cet égard de justes éloges aux soins zélés et constans du directeur de cette imprimerie, Duboy-Laverne, et du littérateur Gence, chargé en chef de la révision des épreuves.

Le nombre, la grandeur, et la beauté des gravures et des cartes, m'ont déterminé à les réunir dans un atlas séparé, et d'un plus grand format. J'ai cru qu'un ouvrage national exécuté avec autant de soins, méritait cette précaution conservatrice. Si elle n'est pas généralement goûtée, je répondrai que telle est la forme de la belle édition du troisième Voyage de Cook, publiée par ordre du gouvernement Anglais, et à ses frais.

Le portrait de l'infortuné la Pérouse, qui est en tête du premier volume, m'a paru devoir être la seule gravure à insérer dans le texte.

J'ai été obligé, pour achever enfin cet ouvrage, de distribuer à un plus grand nombre de graveurs les dessins confiés d'abord à cinq artistes connus par leurs talens : il en a résulté un défaut inévitable d'uniformité et de perfection ; je n'ai rien négligé pour le rendre moins sensible.

Si cet ouvrage est tel qu'on pouvait l'espérer des matériaux qui m'ont été remis, et après la perte inattendue de nos navigateurs, ma plus douce récompense sera d'avoir rempli les vues du gouvernement, et d'avoir coopéré au monument de reconnaissance qu'il a voulu élever à leur mémoire.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DU RÉDACTEUR.

L'Europe entière, en accueillant les relations des derniers voyages autour du monde, a paru manifester son vœu pour le progrès des sciences physiques et naturelles : mais, il faut l'avouer, parmi les nombreux amateurs des ouvrages de ce genre, les uns n'ont en vue que le simple amusement ; d'autres veulent établir, par une comparaison orgueilleuse entre nos usages, nos mœurs, et ceux des sauvages, la supériorité de l'homme civilisé sur les autres hommes : les savans seuls, et c'est le petit nombre, y cherchent et trouvent presque toujours des matériaux qui doivent servir à accroître leurs connaissances.

Les relations des voyages de découvertes peuvent être comptées parmi les livres les plus intéressans de l'histoire moderne : l'homme, naturellement ami du nouveau et de l'extraordinaire, se transporte par la pensée dans les régions lointaines ; il s'identifie avec le navigateur ; il partage ses dangers, ses peines, ses plaisirs, et il en devient le compagnon inséparable par la diversité des objets qui l'attachent et qui alimentent sa curiosité.

Sous ce dernier point de vue, nul doute que des extraits de voyages, tels

que nous en a donnés Prévost, dégagés de tous les détails fatigans et arides qui concernent l'astronomie et la navigation, ne soient plus agréables à lire que les originaux ; mais ces extraits ne sont point la source où les marins et les savans veulent puiser, parce que des matériaux ainsi passés au creuset de l'homme de lettres, d'où ils sortent brillans et légers, n'offrent plus le principe solide qui constitue la science et qu'on détruit en l'altérant.

Les auteurs ou traducteurs d'ouvrages du genre de celui-ci ont presque tous donné l'indication des voyages qui avaient précédé celui qu'ils publiaient, et des découvertes qui en avaient été le résultat. Ils présentaient ainsi le tableau des acquisitions successives qu'avait faites la géographie, en même temps qu'ils indiquaient les ouvrages qui en rendaient compte. Je ne répéterai point cette énumération détaillée qui se trouve ailleurs ; je me borne à donner une liste chronologique plus complète des principaux voyageurs auxquels nous devons des découvertes dans la mer du Sud :

	Années.
Magellan, Portugais, au service d'Espagne	1519
Garcia de Loaes ou Loaysa, Portugais, *idem*	1525
Alphonse de Salazar, Espagnol	1525
Alvar Saavedra, Espagnol	1526
Ferdinand Grijalva et Alvaredo, Espagnols	1537
Gaëtan, Espagnol	1542
Alvar de Mendaña, Espagnol	1567
Juan Fernandes, Espagnol	1576
Drake, Anglais	1577
Thomas Candish (*ou* Cavendish), Anglais	1586
Sir Richard Hawkins, Anglais	1594

Alvar de Mendaña, Espagnol	1595
Olivier de Nort, Hollandais	1598
Pedro Fernandes de Quiros, et Luis Vaes de Torres, Espagnols	1606
George Spilberg, Hollandais	1614
Le Maire et Schouten, Hollandais	1616
L'Hermite, Hollandais	1623
Abel Tasman, Hollandais	1642
Antoine la Roche, Français	1675
Cowley, Anglais	1683
Dampier, Anglais	1687
Davis, Anglais	1687
John Strong, Anglais	1689
Gemelli Carreri, Napolitain	1693
Beauchêne Gouin, Français	1699
William Funnell, Anglais	1703
Woodes Rogers, Anglais	1708
Louis Feuillée, Français	1708
Frézier, Français	1712
Gentil de la Barbinais, Français	1715
John Clipperton et George Shelvocke, Anglais	1719
Roggewein, Hollandais	1722
Anson, Anglais	1741
Le Hen-Brignon, Français	1747
Byron, Anglais	1764
Wallis, Anglais	1766
Carteret, Anglais	1766
Pagès, Français	1766

Bougainville, Français	1766
Cook, Anglais	1769
Surville, Français	1769
Marion et du Clesmeur, Français	1771
Cook, Anglais	1772
Cook, Clerke, et Gore, Anglais	1775

Le dernier voyage de Cook n'était encore connu que par la fin tragique de l'illustre chef de cette expédition, lorsque la France, profitant des loisirs que lui laissait la paix qu'elle venait de conclure, crut devoir à son rang parmi les premières puissances maritimes, et plus encore à son zèle et à ses moyens pour l'avancement des sciences, d'ordonner un voyage de découvertes pour concourir à l'achèvement de la reconnaissance du globe que nous habitons depuis si long-temps. Si son exploration est aujourd'hui avancée, si la position de chacune de ses parties connues est désormais fixée, enfin si chaque pas nous approche du but, nous le devons aux progrès de l'astronomie ; elle nous donne, dans les distances de quelques astres dont le mouvement est rigoureusement calculé, des bases certaines qui permettent de déterminer, avec une précision suffisante pour la sûreté de la navigation, la longitude au milieu d'une mer immense, où jusqu'alors on n'avait pu l'établir que par une approximation à peu près arbitraire, qui exposait aux plus grandes erreurs. Ce bienfait de l'astronomie assure désormais le fruit de nos expéditions et le perfectionnement de la géographie.

Il existe sans doute des moyens de hâter cet heureux résultat ; et c'est ici le lieu d'exposer quelques idées sur un objet aussi important. Ces moyens pourraient être combinés dans une sorte de congrès formé par des

agens des principales puissances maritimes qui voudraient participer à la gloire d'une telle entreprise.

Le congrès, composé d'astronomes, d'hydrographes, et de marins, s'occuperait du tableau de toutes les anciennes découvertes non retrouvées jusqu'à nos jours; du tableau de toutes les parties du globe où il reste des découvertes à faire, à terminer, ou des détails à connaître; du tableau des saisons dans tous les parages des deux hémisphères, des vents régnans, des moussons, des courans, des rafraîchissemens, des secours à espérer, &c.

D'après ces bases serait dressée une instruction générale à donner aux chefs d'une grande expédition; et pour éviter que plusieurs de leurs projets ne tendissent au même but, on diviserait entre les puissances maritimes d'Europe la totalité des découvertes à faire, eu égard aux possessions et établissemens qui peuvent leur rendre ces entreprises respectivement plus faciles.

Si l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande, le Portugal, la Russie, les États-unis, et la France, voulaient faire les frais d'une expédition tous les trois ans, on peut assurer qu'avant vingt années la géographie serait à son plus haut période.

La France eût sans doute continué de favoriser les progrès de la géographie, si, depuis plusieurs années, des intérêts d'une autre importance, et une guerre dispendieuse essuyée pour les soutenir, ne l'occupaient toute entière et ne concentraient tous ses moyens: mais la paix, rappelant en grande partie l'attention du gouvernement sur les sciences et les arts, nous promet de nouvelles expéditions à leur profit.

Lorsque ces entreprises sont faites dans de grandes vues, toutes les sciences y gagnent. Quoique le philosophe aime peu à se déplacer, le résultat des voyages n'en devient pas moins son domaine : prompt à recueillir les observations du marin, il s'empare de ses idées, les développe, les lie au système général en analysant et classant les sensations qui les ont fait naître, et donne ainsi à toutes les parties de la science une nouvelle vie.

Si la navigation ainsi agrandie doit contribuer puissamment à reculer les limites des connaissances humaines, c'est au gouvernement à provoquer à cet égard les efforts du talent, à récompenser ses succès, à recueillir et publier les découvertes, à recevoir et réfléchir toutes les lumières de la pensée et les vues du génie, et à s'attacher, sur tous les points du globe, les hommes qui par leur mérite et leurs travaux appartiennent à tous les pays comme à tous les siècles, sans égard à leur opinion sur des événemens déjà loin de nous, et dont on ne doit voir que le résultat qui peut devenir favorable lors de la paix générale, à l'exécution du plan proposé.

Ce plan entraînerait l'examen de quelques questions importantes de géographie, et notamment de celle d'un méridien universel ; car il n'est aucun géographe qui n'ait éprouvé les inconvéniens de la différence des méridiens auxquels les cartes ont été soumises. Il faut sans cesse être en garde contre des erreurs ; la moindre comparaison à établir entre les méridiens oblige à des additions ou à des soustractions. Ce vice provient de ce que les navigateurs ont employé respectivement, dans la formation de leurs cartes, le méridien adopté par leur nation, ou souvent même en ont pris de particuliers. D'un autre côté, les uns, pour marquer leurs longitudes, sont partis de l'Occident, d'autres de l'Orient, en comptant jusqu'à 360

degrés. Les autres, et c'est le plus grand nombre parmi les modernes, ont divisé leurs longitudes en orientales et en occidentales : or, la différence entre les méridiens des observatoires d'Europe étant la même pour les méridiens de leurs antipodes, il s'est trouvé par cette division à l'Est et à l'Ouest, qu'une longitude était, comme dans notre hémisphère, occidentale pour l'un, lorsqu'elle était orientale pour l'autre. De là il est résulté des erreurs, qu'on éviterait en comptant uniformément les longitudes jusqu'à 360 degrés, et en convenant de partir par l'Occident. La seule objection contre cette manière de compter est qu'elle ne donne pas constamment, par la progression des degrés, une idée de la distance ; c'est-à-dire que, jusqu'à 180 degrés, méridien des antipodes, on sent bien que les degrés marquent l'éloignement ; mais à partir de ce point, tout le monde n'est pas en état de concevoir qu'à 200 degrés de longitude on soit moins loin du méridien d'où l'on commence à compter, qu'à 180, tandis qu'en disant 160 degrés de longitude orientale au lieu de 200 degrés de longitude, on aperçoit sensiblement où l'on est.

Il faut avouer que l'objection contre la numération jusqu'à 360 degrés est bien faible, eu égard au mérite d'un procédé simple et exempt d'erreur, mérite que ne saurait faire méconnaître le petit nombre d'hommes qui ne veulent pas apprendre à juger de la très-petite distance entre leur méridien et celui qui en est éloigné de $359^{d}\ 59'$.

L'avantage qui résulte de la manière de compter les longitudes jusqu'à 360 degrés, est néanmoins peu de chose comparé à celui de l'adoption d'un méridien commun qui servirait à l'avenir de base à la géographie de toutes les nations. On sent assez que l'amour-propre de chacune d'elles militera sans cesse pour faire valoir et préférer le sien : toute considération mise à

part, le méridien qu'il paraîtrait le plus convenable de prendre en ce qu'il coupe très-peu de terres, et qu'il laisse les méridiens des puissances maritimes d'Europe à l'Orient, serait celui du pic remarquable que la nature semble avoir placé au milieu des mers pour servir de phare aux navigateurs; je parle du pic de Ténériffe. Une pyramide, construite aux frais des puissances associées, serait élevée au point par où devrait passer la ligne méridienne; et une commission d'astronomes, choisis parmi les membres de la réunion proposée, déterminerait par une suite d'opérations les différences exactes de ce méridien commun à celui des grands observatoires des deux mondes.

Ces opérations, auxquelles la perfection de nos moyens assurerait la plus grande justesse, leveraient toute incertitude de calcul sur les quantités à ajouter ou à retrancher dans les comparaisons de méridien à méridien; elles feraient disparaître les différences produites dans les résultats de leur comparaison obtenus à diverses époques, et qui peuvent être prises pour des erreurs, si on perd de vue que les astronomes, d'après de nouvelles observations faites avec plus de soin et de meilleurs instrumens, ont changé les rapports de distance établis entre les méridiens des observatoires de Paris et de Greenwich. Cette différence, qui était de $2^{d}\ 19'$, a été reconnue être de $2^{d}\ 20'$: s'il s'agissait même d'une précision rigoureuse, il faudrait la porter à $2^{d}\ 20'\ 15''$, ou $9'\ 21''$ de temps, à cause de l'aplatissement, en le supposant à $\frac{1}{300}$ suivant les observations de l'astronome Lalande, dont tout le monde connaît le mérite, et dont les calculs réunissent à un très-haut degré la clarté et la précision.

L'idée du méridien commun, que je présente à la tête d'un journal de grande navigation, est née des réflexions que m'a suggérées l'examen de

cet ouvrage en le rédigeant ; elle m'a souri au milieu de mon travail : elle peut bien n'être pas généralement goûtée ; mais il m'est permis de faire des vœux pour son adoption, jusqu'à ce que les inconvéniens, s'il en est, en soient démontrés.

Ce nouveau méridien laisse du moins nos immenses matériaux en géographie dans toute leur valeur ; sans cela il faudrait en rejeter l'idée, comme je rejette, quant à présent, quoiqu'avec bien du regret, celle de la nouvelle division du cercle, parce qu'elle offre le défaut grave de les presque anéantir : ceci a besoin d'être motivé, et ne s'écarte pas de mon sujet.

Plus que personne partisan du calcul décimal, traité avec tant de justesse dans les écrits de l'ingénieux et savant Borda, ainsi que dans ceux des autres membres de la commission temporaire des poids et mesures, je ne puis dissimuler toutefois les inconvéniens de la division du cercle en 400 degrés. Ils sont tels qu'ils ne pourraient disparaître que par le laps de plusieurs siècles après l'époque où elle aurait été généralement adoptée, pendant lesquels il faudrait conserver les deux divisions, pour faciliter le travail de comparaison de nos nouvelles cartes avec celles des autres puissances, et avec les anciens matériaux en géographie.

Si la partie du temps connue sous le nom de jour comporte la division décimale, le soleil, dans sa révolution annuelle, n'a pu s'y prêter. Puisqu'il est donc dans la nature une limite où s'arrête le calcul décimal, et qu'il ne peut diviser la période d'une révolution solaire, pourquoi serait-il adapté à la division du cercle ?

On dira que cette division du cercle en 400 degrés se lie parfaitement à celle du jour en dix heures, de l'heure en 100 minutes, et de la minute en 100 secondes ; ce qui fait correspondre un degré du cercle à deux minutes et demie de temps. On observera encore, avec raison, que la base de toutes les mesures, appelée mètre, étant prise dans la nature et formée de la dix-millionième partie du quart du méridien, il en résulte une division décimale naturelle, puisque le degré se trouve avoir cent mille mètres, ou vingt lieues de cinq mille mètres chacune : mais ces avantages, et celui d'offrir en général une échelle constante dans le degré et ses subdivisions, ne peuvent détruire les inconvéniens qui résultent des changemens proposés.

La grande idée de rendre les poids et mesures uniformes a fait naître l'idée sublime d'en chercher l'étalon dans la nature. Cet étalon est précisément tel, en effet, que nous le trouverions chez un peuple instruit et nouveau pour nous, s'il avait fait les mêmes progrès dans les sciences et les arts, et s'il avait comme nous conçu le projet d'établir l'uniformité de poids et de mesures, en prenant sa base dans la nature.

Quelle occasion plus favorable pour discuter les avantages et les inconvéniens de l'adoption de l'uniformité des poids et mesures, et de la division décimale, que celle d'un congrès composé de représentans des plus fameuses sociétés savantes du monde ? Si les divers gouvernemens convenaient d'admettre cette uniformité dans le cas où elle serait jugée utile, son admission simultanée et universelle en doublerait le bienfait ; et c'est alors qu'on pourrait faire les plus grands efforts pour vaincre les difficultés de son application à la division du cercle et du temps.

Qui mieux que la France peut désormais, par son influence aussi étendue que puissante, réaliser le plan de ce congrès ? Aussi grande dans ses entreprises que dans ses conceptions, dans ses opérations que dans ses vues, elle s'était décidée, comme je l'ai dit, à ordonner un voyage de découvertes ; le projet dressé en fut adopté par le gouvernement : les instructions préliminaires prouveront qu'il était aussi vaste qu'habilement conçu dans son ensemble et ses détails. Il fallait un chef habile pour commander l'expédition : la Pérouse fut choisi. Ses travaux et ses succès constans dans la marine militaire l'avaient aguerri contre toute espèce de dangers, et le rendaient plus propre que personne à suivre la carrière pénible et périlleuse d'une longue navigation, sur des mers inconnues, et au milieu de contrées habitées par des peuples barbares. Je dois à ce sujet au lecteur quelques détails sur la vie de cet illustre infortuné.

Jean-François Galaup de la Pérouse, chef d'escadre, naquit à Albi en 1741. Entré dès ses jeunes ans dans l'école de la marine, ses premiers regards se tournèrent vers les navigateurs célèbres qui avaient illustré leur patrie, et il prit dès-lors la résolution de marcher sur leurs traces ; mais ne pouvant avancer qu'à pas lents dans cette route difficile, il se prépara, en se nourrissant d'avance de leurs travaux, à les égaler un jour. Il joignit de bonne heure l'expérience à la théorie : il avait déjà fait dix-huit campagnes quand le commandement de la dernière expédition lui fut confié. Garde de la marine le 19 Novembre 1756, il fit d'abord cinq campagnes de guerre : les quatre premières sur le Célèbre, la Pomone, le Zephyr, et le Cerf ; et le cinquième sur le Formidable, commandée par Saint-André du Verger. Ce vaisseau faisait partie de l'escadre aux ordres du maréchal de Conflans, lorsqu'elle fut jointe à la hauteur de Belle-Ile

par l'escadre Anglaise. Les vaisseaux de l'arrière-garde, le Magnifique, le Héros, et le Formidable, furent attaqués et environnés par huit ou dix vaisseaux ennemis. Le combat s'engagea et devint général ; il fut si terrible, que huit vaisseaux Anglais ou Français coulèrent bas pendant l'action, ou furent se perdre et se brûler sur les côtes de France. Le seul vaisseau le Formidable, plus maltraité que les autres, fut pris après la plus vigoureuse défense. La Pérouse se conduisit avec une grande bravoure dans ce combat, où il fut grièvement blessé.

Rendu à sa patrie, il fit dans le même grade, sur le vaisseau le Robuste, trois nouvelles campagnes : il s'y distingua dans plusieurs circonstances; et son mérite naissant commença à fixer les regards de ses chefs.

Le 1er Octobre, 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. Un homme moins actif eût profité des douceurs de la paix ; mais sa passion pour son état ne lui permettait pas de prendre du repos. Il suffit, pour juger de sa constante activité, de parcourir le simple tableau de son existence militaire depuis cette époque jusqu'en 1777. Il était,

En 1765, sur la flûte l'Adour ;
1766, sur la flûte le Gave ;
1767, commandant la flûte l'Adour ;
1768, commandant la Dorothée ;
1769, commandant le Bugalet ;
1771, sur la Belle-Poule ;
1772, *ibid.*

En 1773, 1774, 1775, 1776, 1777, } Commandant la flûte la Seine et les Deux-Amis sur la côte de Malabar ; lieutenant, depuis le 4 Avril, 1777.

L'année 1778 vit rallumer la guerre entre la France et l'Angleterre ; les hostilités commencèrent le 17 Juin, par le combat de la Belle-Poule.

En 1779, la Pérouse commandait l'Amazone, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du vice-amiral d'Estaing. Voulant protéger la descente des troupes à la Grenade, il y mouilla à portée de pistolet d'une batterie ennemie. Lors du combat de cette escadre contre celle de l'amiral Byron, il fut chargé de porter les ordres du général dans toute la ligne. Enfin, il prit, sur la côte de la nouvelle Angleterre, la frégate l'Ariel, et contribua à la prise de l'Experiment.

Nommé capitaine le 4 Avril 1780, il commandait la frégate l'Astrée, lorsque se trouvant en croisière avec l'Hermione, commandée par le capitaine la Touche, il livra le 21 Juillet un combat très-opiniâtre à six bâtimens de guerre Anglais, à six lieues du cap Nord de l'île Royale. Cinq de ces bâtimens, l'Allegiance de vingt-quatre canons, le Vernon de même force, le Charlestown de vingt-huit, le Jack de quatorze, et le Vautour de vingt, formèrent une ligne pour l'attendre ; le sixième, le Thompson de dix-huit, resta hors de la portée du canon. Les deux frégates coururent ensemble sur l'ennemi, toutes voiles dehors. Il était sept heures du soir lorsqu'elles tirèrent le premier coup de canon. Elles prolongèrent la ligne Anglaise sous le vent, pour lui ôter tout espoir de fuir. Le Thompson

restait constamment au vent. Les deux frégates manœuvrèrent avec tant d'habileté, que le désordre se mit bientôt dans l'escadrille Anglaise : au bout d'une demi-heure, le Charlestown, frégate commandante, et le Jack, furent obligés de se rendre ; les trois autres bâtimens auraient éprouvé le même sort, si la nuit ne les eût dérobés à la poursuite des deux frégates.

L'année suivante, le gouvernement Français forma le projet de prendre et de détruire les établissemens des Anglais dans la baie d'Hudson. La Pérouse parut propre à remplir cette mission pénible dans des mers difficiles ; il reçut ordre de partir du cap Français, le 31 Mai 1782. Il commandait le Sceptre de soixante-quatorze canons, et il était suivi des frégates l'Astrée et l'Engageante, de trente-six canons chacune, commandées par les capitaines de Langle et la Jaille ; il avait à bord de ces bâtimens deux cent cinquante hommes d'infanterie, quarante hommes d'artillerie, quatre canons de campagne, deux mortiers, et trois cents bombes.

Le 17 Juillet, il eut connaissance de l'île de la Résolution ; mais à peine eut-il fait vingt-cinq lieues dans le détroit d'Hudson, que ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, où ils furent considérablement endommagés.

Le 30, après avoir constamment lutté contre des obstacles de toute espèce, il vit le cap Walsingham, situé à la partie la plus occidentale du détroit. Pour arriver promptement au fort du Prince-de-Wales, qu'il se proposait d'attaquer d'abord, il n'avait pas un instant à perdre, la rigueur de la saison obligeant tous les vaisseaux d'abandonner cette mer dans les premiers jours de Septembre : mais dès qu'il fut entré dans la baie d'Hudson, les brumes l'enveloppèrent ; et le 3 Août, à la première éclaircie, il se vit

environné de glaces à perte de vue, ce qui le força de mettre à la cape. Cependant il triompha de ces obstacles ; et le 8 au soir, ayant découvert le pavillon du fort du Prince-de-Wales, les bâtimens Français s'en approchèrent en sondant jusqu'à une lieue et demie, et mouillèrent par dix-huit brasses, fond de vase. Un officier envoyé pour reconnaître les approches du fort, rapporta que les bâtimens pouvaient s'embosser à très-peu de distance. La Pérouse, ne doutant pas que le Sceptre seul ne pût facilement réduire les ennemis s'ils résistaient, fit ses préparatifs pour effectuer une descente pendant la nuit. Quoique contrariées par la marée et l'obscurité, les chaloupes abordèrent sans obstacle à trois quarts de lieue du fort. La Pérouse, ne voyant aucune disposition défensive quoique le fort parût en état de faire une vigoureuse résistance, fit sommer l'ennemi ; les portes furent ouvertes: le gouverneur et la garnison se rendirent à discrétion.

Cette partie de ses ordres exécutée, il mit, le 11 Août, à la voile, pour se rendre au fort d'York : il éprouva, pour y parvenir, des difficultés plus grandes encore que celles qu'il avait rencontrées précédemment ; il naviguait par six ou sept brasses, sur une côte parsemée d'écueils. Après avoir couru les plus grands risques, le Sceptre et les deux frégates découvrirent l'entrée de la rivière de Nelson, et mouillèrent, le 20 Août, à environ cinq lieues de terre.

La Pérouse avait pris trois bateaux pontés au fort du Prince-de-Wales ; il les envoya, avec le canot du Sceptre, prendre connaissance de la rivière de Hayes, près de laquelle est le fort d'York.

Le 21 Août, les troupes s'embarquèrent dans les chaloupes ; et la Pé-

rouse, n'ayant rien à craindre par mer des ennemis, crut devoir présider au débarquement.

L'île de Hayes, où est le fort d'York, est située à l'embouchure d'une grande rivière qu'elle divise en deux branches; celle qui passe devant le fort s'appelle la rivière de Hayes, et l'autre la rivière Nelson. Le commandant Français savait que tous les moyens de défense étaient établis sur la première ; il y avait, de plus, un vaisseau de la compagnie d'Hudson, portant vingt-cinq canons de neuf, mouillé à son embouchure. Il se décida à pénétrer par la rivière Nelson, quoique ses troupes eussent à faire de ce côté une marche d'environ quatre lieues ; mais il y gagnait l'avantage de rendre inutiles les batteries placées sur la rivière de Hayes.

On arriva, le 21 au soir, à l'embouchure de la rivière Nelson, avec deux cent cinquante hommes de troupes, les mortiers, les canons, et des vivres pour huit jours, afin de ne pas avoir besoin de recourir aux vaisseaux, avec lesquels il était très difficile de communiquer. La Pérouse donna ordre aux chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée de la rivière, et il s'avança dans son canot avec son second de Langle, le commandant des troupes de débarquement Rostaing, et le capitaine du génie Monneron, pour sonder la rivière et en visiter les bords, où il craignait que les ennemis n'eussent préparé quelques moyens de défense.

Cette opération prouva que la rive était inabordable ; les plus petits canots ne pouvaient approcher qu'à environ cent toises, et le fond qui restait à parcourir était de vase molle. Il jugea donc à propos d'attendre le jour et de rester à l'ancre : mais la marée perdant beaucoup plus qu'on ne l'avait présumé, les chaloupes restèrent à sec à trois heures du matin.

Irritées par cet obstacle, bien loin d'en être découragées, toutes les troupes débarquèrent; et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'à mi-jambe, elles arrivèrent enfin sur un pré, où elles se rangèrent en bataille: de là elles marchèrent vers un bois, où l'on comptait trouver un sentier sec qui conduirait au fort. On n'en découvrit aucun, et toute la journée fut employée à la recherche de chemins qui n'existaient point.

La Pérouse ordonna au capitaine du génie Monneron, d'en tracer un à la boussole au milieu du bois. Ce travail extrêmement pénible exécuté, servit à faire connaître qu'il y avait deux lieues de marais à traverser, pendant lesquelles on enfoncerait souvent dans la vase jusqu'aux genoux. Un coup de vent qui survint dans la nuit, força la Pérouse inquiet à rejoindre ses bâtimens. Il se rendit sur le rivage; mais la tempête continuant, il ne put s'embarquer. Il profita d'un intervalle, et parvint le lendemain à son bord, une heure avant un second coup de vent. Un officier parti en même temps que lui, fit naufrage; il eut, ainsi que les gens de son équipage, le bonheur de gagner la terre; mais ils ne purent revenir à bord qu'au bout de trois jours, nus et mourant de faim. L'Engageante et l'Astrée perdirent deux ancres chacune, dans ce second coup de vent.

Cependant les troupes arrivèrent devant le fort le 24 au matin, après une marche des plus pénibles, et il fut rendu à la première sommation. La Pérouse fit détruire le fort, et donna l'ordre aux troupes de se rembarquer sur-le-champ.

Cet ordre fut contrarié par un nouveau coup de vent, qui fit courir les plus grands dangers à l'Engageante; sa troisième ancre cassa, ainsi que la

barre du gouvernail, et sa chaloupe fut emportée. Le Sceptre perdit aussi la sienne, son canot, et une ancre.

Enfin, le beau temps revint, et les troupes se rembarquèrent. Le Pérouse, ayant à bord les gouverneurs des forts du Prince-de-Wales et d'York, mit à la voile pour s'éloigner de ces parages, livrés aux glaces et aux tempêtes, où des succès militaires, obtenus sans éprouver la moindre résistance, avaient été précédés de tant de peines, de périls, et de fatigues.

Si la Pérouse, comme militaire, fut obligé, pour se conformer à des ordres rigoureux, de détruire les possessions de nos ennemis, il n'oublia pas en même temps les égards qu'on doit au malheur. Ayant su qu'à son approche, des Anglais avaient fui dans les bois, et que son départ, vu la destruction des établissemens, les exposait à mourir de faim, et à tomber sans défense entre les mains des sauvages, il eut l'humanité de leur laisser des vivres et des armes.

Est-il à ce sujet un éloge plus flatteur que cet aveu sincère d'un marin Anglais, dans sa relation d'un voyage à Botany-Bay ? " On doit se rappeler avec reconnaissance, en Angleterre sur-tout, cet homme humain " et généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorsque l'ordre fut donné de " détruire notre établissement de la baie d'Hudson, dans le cours de la " dernière guerre."

Après un témoignage aussi juste et aussi vrai, et lorsque l'Angleterre a si bien mérité des amis des sciences et des arts par son empressement à publier les résultats des voyages de découvertes qu'elle a ordonnés, aurons-nous

à reprocher à un autre militaire Anglais d'avoir manqué à ses engagemens envers la Pérouse ?

Le gouverneur Hearn avait fait, en 1772, un voyage par terre, vers le Nord, en partant du fort Churchill dans la baie d'Hudson, voyage dont on attend les détails avec impatience ; le journal manuscrit en fut trouvé par la Pérouse dans les papiers de ce gouverneur, qui insista pour qu'il lui fût laissé comme sa propriété particulière. Ce voyage ayant été fait néanmoins par ordre de la compagnie d'Hudson dans la vue d'acquérir des connaissances sur la partie du Nord de l'Amérique, le journal pouvait bien être censé appartenir à cette compagnie, et par conséquent être dévolu au vainqueur : cependant la Pérouse céda par bonté aux instances du gouverneur Hearn ; il lui rendit le manuscrit, mais à la condition expresse de le faire imprimer et publier dès qu'il serait de retour en Angleterre. Cette condition ne paraît point avoir été remplie jusqu'à présent : espérons que la remarque qui en est faite, rendue publique, produira l'effet attendu, ou qu'elle engagera ce gouverneur à faire connaître si la compagnie d'Hudson, qui redoute qu'on ne s'immisce dans ses affaires et son commerce, s'est opposée à sa publication *.

L'époque du rétablissement de la paix avec l'Angleterre en 1783 termina cette campagne. L'infatigable la Pérouse ne jouit pas d'un long repos ; une plus importante campagne l'attendait : hélas ! ce devait être la dernière. Il était destiné à commander l'expédition projetée autour du monde en 1785, dont les préparatifs se faisaient à Brest.

* L'anecdote qu'on vient de lire m'était inconnue, lorsque j'ai écrit la note qu'on verra, *page* 419.

Je ne me conformerai point à l'usage, en indiquant d'avance la route que notre navigateur a parcourue dans les deux hémisphères, les côtes et les îles qu'il a explorées ou reconnues dans le grand océan, les découvertes qu'il a faites dans les mers d'Asie, et les services importans qu'il a rendus à la géographie : je fais ce sacrifice au lecteur, dont la curiosité veut être plutôt excitée que prévenue, et qui aimera mieux sans doute suivre dans sa course le voyageur lui-même.

Jusqu'ici je n'ai considéré dans la Pérouse que le militaire et le navigateur : mais il mérite également d'être connu par ses qualités personnelles ; car il n'était pas moins propre à se concilier les hommes de tous les pays, ou à s'en faire respecter, qu'à prévoir et à vaincre les obstacles qu'il est donné à la sagesse humaine de surmonter.

Réunissant à la vivacité des habitans des pays méridionaux un esprit agréable et un caractère égal, sa douceur et son aimable gaieté le firent toujours rechercher avec empressement : d'un autre côté, mûri par une longue expérience, il joignait à une prudence rare, cette fermeté de caractère qui est le partage d'une ame forte, et qui, augmentée par le genre de vie pénible des marins, le rendait capable de tenter et de conduire avec succès les plus grandes entreprises.

D'après la réunion de ces diverses qualités, le lecteur, témoin de sa patience rigoureuse dans les travaux commandés par les circonstances, des conseils sévères que sa prévoyance lui dictait, des mesures de précaution qu'il prenait avec les peuples, sera peu étonné de la conduite bienfaisante et modérée autant que circonspecte de la Pérouse à leur égard, de la confiance, quelquefois même de la déférence, qu'il témoignait à ses officiers, et

de ses soins paternels envers ses équipages : rien de ce qui pouvait les intéresser, soit en prévenant leurs peines, soit en procurant leur bien-être, n'échappait à sa surveillance, à ses sollicitudes. Ne voulant pas faire d'une entreprise scientifique une spéculation mercantile, et laissant tout entier le bénéfice des objets de traite au profit des seuls matelots de l'équipage, il se réservait pour lui la satisfaction d'avoir été utile à sa patrie et aux sciences. Secondé parfaitement dans ses soins pour le maintien de leur santé, aucun navigateur n'a fait une campagne aussi longue, n'a parcouru un développement de route si étendu, en changeant sans cesse de climat, avec des équipages aussi sains, puisqu'à leur arrivée à la nouvelle Hollande, après trente mois de campagne et plus de seize mille lieues de route, ils étaient aussi bien portans qu'à leur départ de Brest.

Maître de lui-même, ne se laissant jamais aller aux premières impressions, il fut à portée de pratiquer, sur-tout dans cette campagne, les préceptes d'une saine philosophie, amie de l'humanité. Si j'étais plus jaloux de faire son éloge, nécessairement isolé et incomplet, que de laisser au lecteur le plaisir de l'apprécier par les faits entourés de toutes leurs circonstances, et de le juger par l'ensemble de ses écrits, je citerais une foule de passages de son journal, dont le caractère et le tour, que j'ai précieusement conservés, peignent fidèlement l'homme : je le montrerais sur-tout s'attachant à suivre cet article de ses instructions, gravé dans son cœur, qui lui ordonnait d'éviter de répandre une seule goutte de sang ; l'ayant suivi constamment dans un aussi long voyage, avec un succès dû à ses principes ; et, lorsqu'attaqué par une horde barbare de sauvages, il eut perdu son second, un naturaliste, et dix hommes des deux équipages, malgré les moyens puissans de vengeance qu'il avait entre les mains, et tant de motifs excusables pour en user, contenant la fureur des équipages, et

craignant de frapper une seule victime innocente parmi des milliers de coupables.

Équitable et modeste autant qu'éclairé, on verra avec quel respect il parlait de l'immortel Cook, et comme il cherchait à rendre justice aux grands hommes qui avaient parcouru la même carrière.

Également juste envers tous, la Pérouse, dans son journal et sa correspondance, dispense avec équité les éloges auxquels ont droit ses coopérateurs. Il cite aussi les étrangers qui, dans les différentes parties du monde, l'ont bien accueilli et lui ont procuré des secours. Si le gouvernement, comme il n'est pas permis d'en douter, veut remplir les intentions de la Pérouse, il doit à ces derniers une marque de la reconnaissance publique.

Justement apprécié par les marins Anglais qui avaient eu occasion de le connaître, ils lui ont donné un témoignage d'estime non équivoque dans leurs écrits.

Tous ceux qui l'ont fréquenté, en ont fait de justes éloges, qu'il serait trop long de rapporter.

Mais, parler de ses vertus, de ses talens, c'est rappeler ses malheurs, c'est réveiller nos regrets : l'idée des uns est désormais liée inséparablement au souvenir des autres ; et ils fondent à jamais un monument de douleur et de reconnaissance dans le cœur de tous les amis des sciences et de l'humanité. Si j'éprouve quelque douceur à la suite du travail pénible qu'a exigé cet ouvrage, et après les soins et les peines qu'il m'a coûté jusqu'à sa publication, c'est sans doute dans cet instant où il m'est permis d'être l'organe de

la République Française, en payant à sa mémoire un tribut de la reconnaissance nationale.

La Pérouse, d'après ses dernières lettres de Botany-Bay, devait être rendu à l'île de France en 1788*. Les deux années suivantes s'étant écoulées, les événemens importans qui occupaient et fixaient l'attention de la France entière, ne purent la détourner du sort qui semblait menacer nos navigateurs. Les premières réclamations à cet égard, les premiers accens de la crainte et de la douleur, se firent entendre à la barre de l'Assemblée nationale, par l'organe des membres de la société d'histoire naturelle.

" Depuis deux ans," disaient-ils, " la France attend inutilement le retour " de M. de la Pérouse; et ceux qui s'intéressent à sa personne et à ses " découvertes n'ont aucune connaissance de son sort. Hélas! celui qu'ils " soupçonnent est peut-être encore plus affreux que celui qu'il éprouve: " et peut-être n'a-t-il échappé à la mort que pour être livré aux tour- " mens continuels d'un espoir toujours renaissant et toujours trompé; " peut-être a-t-il échoué sur quelqu'une des îles de la mer du Sud, d'où " il tend les bras vers sa patrie, et attend vainement un libérateur . . . . .

" Ce n'est pas pour des objets frivoles, pour son avantage particulier, " que M. de la Pérouse a bravé des périls de tous les genres; la nation " généreuse qui devait recueillir le fruit de ses travaux, lui doit aussi son " intérêt et ses secours.

" Déjà nous avons appris la perte de plusieurs de ses compagnons, en-

* Voyez tome ii. *pages* 472 et 500.

" gloutis dans les ondes ou massacrés par les sauvages : soutenez l'espérance
" qui nous reste de recueillir ceux de nos frères qui ont échappé à la fu-
" reur des flots ou à la rage des cannibales ; qu'ils reviennent sur nos
" bords, dussent-ils mourir de joie en embrassant cette terre libre . . . . ."

La demande de la société d'histoire naturelle, accueillie avec le plus vif intérêt, fut suivie de près par la loi qui ordonna l'armement de deux frégates pour aller à la recherche de la Pérouse.

Les motifs d'après lesquels le décret fut rendu, les termes mêmes du rapport, font connaître l'intérêt tendre et touchant qu'inspiraient nos navigateurs, et l'empressement avec lequel, désirant les retrouver, on saisissait une simple lueur d'espérance, sans songer aux grands sacrifices que leur recherche exigeait :

" Depuis long-temps nos vœux appellent M. de la Pérouse, et les com-
" pagnons de son glorieux, trop vraisemblablement aussi de son infortuné
" voyage.

" La société des naturalistes de cette capitale est venue déchirer le voile
" que vous n'osiez soulever ; le deuil qu'elle a annoncé est devenu uni-
" versel ; et vous avez paru accueillir avec transport l'idée qu'elle est
" venue vous offrir d'envoyer des bâtimens à la recherche de M. de la
" Pérouse. Vous avez ordonné à vos comités de marine, d'agriculture, et
" de commerce, de vous présenter leurs vues sur un objet si intéressant :
" le sentiment qui a semblé vous déterminer, a aussi dicté leur avis.

" Il nous reste à peine la consolation d'en douter ; M. de la Pérouse a
" essuyé un grand malheur.

" Nous ne pouvons raisonnablement espérer que ses vaisseaux sillonnent " en ce moment la surface des mers ; ou ce navigateur et ses compagnons " ne sont plus, ou bien, jetés sur quelque plage affreuse, perdus dans l'im- " mensité des mers innaviguées, et confinés aux extrémités du monde, ils " luttent peut-être contre le climat, contre les animaux, les hommes, la " nature, et appellent à leur secours la patrie, qui ne peut que deviner leur " malheur. Peut-être ont-ils échoué sur quelque côte inconnue, sur " quelque rocher aride : là, s'ils ont pu trouver un peuple hospitalier, ils " respirent, et vous implorent cependant ; ou s'ils n'ont rencontré qu'une " solitude, peut-être des fruits sauvages, des coquillages, entretiennent leur " existence : fixés sur le rivage, leur vue s'égare au loin sur les mers, pour " y découvrir la voile heureuse qui pourrait les rendre à la France, à leurs " parens, à leurs amis.

" Réduits à embrasser une idée qui n'est peut-être qu'une consolante " erreur, vous êtes portés sans doute comme nous à préférer cette conjec- " ture à l'idée désespérante de leur perte : c'est celle qu'est venue vous " présenter la société des naturalistes de Paris ; c'est celle que déjà M. de " Laborde avait offerte à tous les cœurs sensibles, dans un mémoire lu à " l'académie des sciences.

" Mais si cette idée vous touche, si elle vous frappe, vous ne pouvez " plus dès-lors vous livrer à d'impuissans regrets : l'humanité le veut ; il " faut voler au secours de nos frères. Hélas ! où les chercher ? qui in- " terroger sur leur sort ? Peut-on explorer toutes les côtes sur une mer en " quelque sorte inconnue ? peut-on toucher à toutes les îles de ces archi- " pels immenses qui offrent tant de dangers aux navigateurs ? peut-on vi- " siter tous les golfes, pénétrer dans toutes les baies ? ne peut-on pas

" même, en atterrissant à l'île qui les recélerait, aborder dans un point, et
" les laisser dans un autre ?

" Sans doute les difficultés sont grandes, le succès est plus qu'inespéré ;
" mais le motif de l'entreprise est puissant. Il est possible que nos frères
" malheureux nous tendent les bras, il n'est pas impossible que nous les
" rendions à leur patrie ; et dès-lors il ne nous est plus permis de nous
" refuser à la tentative d'une recherche qui ne peut que nous honorer.
" Nous devons cet intérêt à des hommes qui se sont dévoués ; nous le de-
" vons aux sciences, qui attendent le fruit de leurs recherches : et ce qui
" doit augmenter cet intérêt, c'est que M. de la Pérouse n'était pas de ces
" aventuriers qui provoquent de grandes entreprises, soit pour se faire par
" elles un nom fameux, soit pour les faire servir à leur fortune ; il n'avait
" pas même ambitionné de commander l'expédition qui lui fut confiée ; il
" eût voulu pouvoir s'y refuser, et lorsqu'il en accepta le commandement,
" ses amis savent qu'il ne fit que se résigner . . . . .

" Heureusemeut nous savons la route qu'il faut suivre dans une aussi
" douloureuse recherche ; heureusement nous pouvons remettre à ceux
" qui seront chargés de cette touchante mission, le fil conducteur du
" périlleux labyrinthe qu'ils auront à parcourir.

" La proposition d'une recherche que l'humanité commande ne peut
" être portée à cette tribune pour y être combattue par la parcimonie, ou
" discutée par la froide raison, quand elle doit être jugée par le senti-
" ment.

" Cette expédition sera pour M. de la Pérouse, ou pour sa mémoire, la

" plus glorieuse récompense dont vous puissiez honorer ses travaux, son " dévouement, ou ses malheurs. C'est ainsi qu'il convient de récompenser.

" De pareils actes illustrent aussi la nation qui sait s'y livrer ; et le sen- " timent d'humanité qui les détermine, caractérisera notre siècle. Ce " n'est plus pour envahir et ravager, que l'Européen pénètre sous les lati- " tudes les plus reculées, mais pour y porter des jouissances et des bien- " faits ; ce n'est plus pour y ravir des métaux corrupteurs, mais pour " conquérir ces végétaux utiles qui peuvent rendre la vie de l'homme plus " douce et plus facile. Enfin, l'on verra, et les nations sauvages ne le " considéreront pas sans attendrissement, l'on verra, aux bornes du monde, " de pieux navigateurs interrogeant avec intérêt, sur le sort de leurs frères, " les hommes et les déserts, les antres, les rochers, et même jusqu'aux " écueils ; on verra sur les mers les plus perfides, dans les sinuosités des " archipels les plus dangereux, autour de toutes ces îles peuplées d'anthro- " pophages, errer des hommes recherchant d'autres hommes pour se pré- " cipiter dans leurs bras, les secourir, et les sauver."

A peine les navires envoyés à la recherche de la Pérouse furent-ils partis, que le bruit se répandit qu'un capitaine Hollandais passant devant les îles de l'Amirauté, à l'Ouest de la nouvelle Irlande, avait aperçu une pirogue montée par des naturels qui lui avaient paru revêtus d'uniformes de la marine Française.

Le général d'Entrecasteaux, qui commandait la nouvelle expédition, ayant relâché au cap de Bonne-Espérance, eut connaissance de ce rapport : malgré son peu d'authenticité et de vraisemblance, il n'hésita pas un seul

instant ; il changea son projet de route pour voler au lieu indiqué. Son empressement n'ayant eu aucun succès, il recommença sa recherche dans l'ordre prescrit par ses instructions, et il l'acheva sans pouvoir obtenir le moindre renseignement ni acquérir la moindre probabilité sur le sort de notre infortuné navigateur.

On a diversement raisonné en France sur la cause de sa perte : les uns, ignorant la route qui lui restait à parcourir depuis Botany-Bay, et qui est tracée dans sa dernière lettre, ont avancé que ses vaisseaux avaient été pris dans les glaces, et que la Pérouse, et tous ses compagnons, avaient péri de la mort la plus horrible ; d'autres ont assuré que devant arriver à l'île de France vers la fin de 1788, il avait été victime du violent ouragan qui devint si funeste à la frégate la Vénus dont on n'a plus entendu parler, et qui avait démâté de tous ses mâts la frégate la Résolution.

Quoiqu'on ne puisse combattre l'assertion de ces derniers, on ne doit pas non plus l'admettre sans preuve. Si elle n'est point la vraie, la Pérouse a dû probablement périr, par un mauvais temps, sur les nombreux ressifs dont les archipels qu'il avait encore à explorer, doivent être et ont en effet été reconnus parsemés, par le général d'Entrecasteaux. La manière dont les deux frégates ont toujours navigué à la portée de la voix, aura rendu commun à toutes deux le même écueil ; elles auront éprouvé le malheur dont elles avaient été si près le 6 Novembre 1786, et auront été englouties sans pouvoir aborder à aucune terre.

Le seul espoir qui pût rester, serait qu'elles eussent fait naufrage sur les côtes de quelque île inhabitée ; dans ce cas peut-être existe-t-il encore quelques individus des deux équipages sur une des innombrables îles de ces

archipels. Eloignés de la route parcourue, ils auraient échappé aux recherches, et ne pourraient revoir leur patrie que par l'effet du hasard qui y conduirait un bâtiment, toute ressource leur étant probablement enlevée pour en construire un.

On ne peut néanmoins se refuser d'observer que les sauvages font les trajets les plus longs dans de simples pirogues ; et on peut juger, à l'inspection de la carte, que si les naufragés avaient abordé soit dans une île déserte, soit parmi des sauvages qui les eussent épargnés, ils auraient pu, depuis neuf ans, parvenir de proche en proche dans un lieu d'où ils auraient donné de leurs nouvelles ; car il est probable qu'ils auraient tout tenté pour sortir de cet état d'anxiété et d'isolement pire que la mort. Si l'espérance qui nous reste n'est donc pas nulle, elle est du moins bien faible.

Un navigateur a déclaré avoir des indices du naufrage de la Pérouse : on va juger de la confiance qu'ils méritent, par sa déposition, que je citerai littéralement, sans me permettre d'autre observation que de comparer l'auteur avec lui-même, et de rapprocher son dire de la relation de Bougainville.

Extrait *des minutes de la justice de paix de la ville et commune de Morlaix.*

" George Bowen, capitaine du vaisseau l'Albemarle, venant de Bombay
" à Londres, et conduit à Morlaix, interrogé s'il avait eu connaissance de la
" Pérouse, parti de France pour le tour du monde, a répondu qu'en Décem-
" bre 1791, il a lui-même aperçu, dans son retour du port de Jackson à

" Bombay, sur la côte de la nouvelle Géorgie*, dans la mer orientale, " les débris du vaisseau de M. de la Pérouse, flottant sur l'eau†, et qu'il " estime être provenus de bâtiment de construction Française ; qu'il n'a pas " été à terre, mais que les naturels du pays sont venus à son bord ; qu'il n'a " pu comprendre leur langage, mais que par leurs signes il avait compris " qu'un bâtiment avait abordé sur ces parages ; que ces naturels connaissaient " l'usage de plusieurs ouvrages en fer, dont ils étaient curieux ; et que lui " interrogé avait échangé plusieurs ferrailleries avec ces Indiens, contre des " verroteries et des arcs : quant au caractère de ces Indiens, qu'ils lui avaient " paru pacifiques‡, et plus instruits que les habitans de Taïti, puisqu'ils " avaient une connaissance parfaite des ouvrages en fer ; que leurs pirogues " étaient supérieurement travaillées : que lorsque les naturels du pays " étaient à son bord, il n'avait encore eu aucune connaissance de ces débris, " et qu'en longeant la côte il les aperçut, à l'aide d'un grand feu allumé à " terre, vers minuit§ du 30 Décembre 1791 ; que, sans ce feu, il eût vrai- " semblablement fait côte sur les roches du cap Déception. Déclare l'in- " terrogé, que, dans toute cette partie de la côte de la nouvelle Géorgie, il " a reconnu un grand nombre de cabanes ou cases ; que ces Indiens étaient

* Reconnue par Shortland, lieutenant de la marine Anglaise, en 1788 ; mais découverte en partie par Bougainville, capitaine de vaisseau, en 1768, et plus encore par Surville, capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, qui la nomma *terre des Arsacides*. (Note du Rédacteur.)

† La Pérouse n'a pu périr qu'en 1788. Je laisse à ceux qui connaissent les effets des vagues de la mer sur un bâtiment naufragé, à juger si ces débris pouvaient encore exister flottant sur l'eau à la fin de Décembre 1791. (N. D. R.)

‡ Ces Indiens, caractérisés comme pacifiques, attaquèrent les chaloupes que Bougainville avait envoyées à terre pour faire de l'eau, dès qu'elles furent entrées dans la baie de Choiseul. (N. D. R.)

§ Il est sans doute surprenant que les débris vus par George Bowen, et assurés être ceux du vaisseau de la Pérouse, et de construction Française, ce qui les suppose considérables et examinés de près et avec attention, ne se trouvent ici qu'aperçus, à minuit, à la clarté d'un feu allumé à terre. (N. D. R.)

" d'une stature robuste et d'un caractère doux, d'où il présume que si " M. de la Pérouse ou quelques-uns de son équipage sont à terre, ils exis- " tent encore * ; et qu'il sait que de tous les bâtimens qui ont navigué dans " ces parages, il n'y a eu que M. de Bougainville, l'Alexandre, le Friend- " ship de Londres, M. de la Pérouse, et l'interrogé, qui y ayent été ; qu'en " conséquence il présume que ce sont les débris du bâtiment de M. de la " Pérouse †, puisque l'Alexandre a été coulé bas dans le détroit de Ma- " cassa, et que le Friendship est arrivé à port en Angleterre. Interrogé s'il " avait vu sur les naturels du pays quelques hardes qui dénotassent qu'ils " eussent communiqué avec des Européens, a répondu que ces Indiens " étaient nus ; que le climat est très-chaud, et que, par leurs signes, il " avait reconnu qu'ils avaient antérieurement vu des vaisseaux ; qu'il a " aperçu, en la possession de ces Indiens, des filets de pêche dont les fils " étaient de lin, et dont la maille était de main-d'œuvre Européenne ‡ ; " qu'il en a, par curiosité, pris un morceau, d'après lequel il serait " facile de juger que la matière et la main-d'œuvre proviennent d'Eu- " rope."

Tels sont, jusqu'à ce jour, les seuls indices obtenus sur le sort de notre navigateur.

* Bougainville, obligé de repousser par la force l'attaque de ces Indiens, s'empara de deux de leurs pirogues, dans lesquelles il trouva, entre autres choses, *une mâchoire d'homme à demi grillée*, preuve evidente d'anthrópophagie. (N. D. R.)

† Le capitaine Anglais ne donne plus comme une certitude que les débris aperçus soient ceux du vaisseau de la Pérouse ; ce n'est plus qu'une simple présomption. (N. D. R.)

‡ Bougainville trouva dans les pirogues qui tombèrent en son pouvoir, *des filets à mailles très-fines artistement tissus*. Il est probable que leur perfection a induit George Bowen en erreur. (N. D. R.)

Des indices publics, toujours subsistans, de la route qu'il a parcourue et des lieux qu'il a visités, sont les médailles frappées à l'occasion de son voyage, et laissées ou distribuées par la Pérouse pendant le cours de cette campagne. Il lui en avait été remis environ cent tant en argent qu'en bronze, et six cents autres de différentes espèces. Connaissant la route qui lui restait à parcourir, ces médailles pourront un jour nous indiquer à peu près en quel lieu son malheur l'a interrompue.

La médaille relative au voyage, devenue monument historique, et étant susceptible d'être retrouvée un jour par d'autres navigateurs, je ne puis m'empêcher de la faire connaître, quoique je n'aye pas cru devoir la faire graver : elle est, d'un côté, à l'effigie du roi, avec la légende ordinaire ; le revers porte cette inscription, entourée de deux branches d'olivier nouées par un ruban :

Les frégates du roi de France, la Boussole et l'Astrolabe, commandées par MM. de la Pérouse et de Langle, parties du port de Brest en Juin, 1785.

Tant de précautions prises pour le succès et l'authenticité d'une grande expédition, les dépenses qu'elle occasionne, les peines et les malheurs qu'elle entraîne, feront mettre en doute par quelques hommes à prévention et à système, si ces soins et ces peines sont compensés par l'utilité réciproque que trouvent les peuples dans les voyages de découvertes. Quoique j'aye refusé moi-même de reconnaître comme un bienfait l'introduction des animaux domestiques ou de quelques plantes farineuses chez les

sauvages, comparée aux maux qui résultent pour eux des notions fausses ou superficielles que nos principes leur suggèrent, et de la communication soudaine de nos mœurs et de nos usages ; je dis qu'après leur avoir donné des connaissances isolées qu'ils ne savent étendre ni appliquer, des végétaux et des animaux qu'ils ne conservent ni ne perpétuent, les abandonner à eux-mêmes, c'est rendre vain le désir de connaître et de jouir qu'on a excité en eux, c'est faire leur malheur ; mais que les élever par degrés pour les civiliser, en faire des peuplades policées avant d'en faire des peuples polis, et ne leur donner de nouveaux besoins et de nouveaux procédés qu'avec le moyen de pourvoir aux uns et de se servir utilement des autres, c'est préparer et assurer à leur génération les heureux résultats du développement des facultés humaines.

S'il peut résulter pour nous comme pour eux des inconvéniens de ces communications lorsque les rapports sont si différens, les grands avantages que les sciences et les arts retirent des voyages de découvertes ne peuvent être raisonnablement contestés. C'est un besoin pour l'homme civilisé de proportionner ses connaissances et ses jouissances à la capacité de son entendement et à l'étendue de ses désirs. Le navigateur, en avançant, découvre de nouvelles productions utiles à l'humanité ; il détermine les divers points du globe, et assure sa route et celle des autres ; il apprend à juger ses semblables par un plus grand nombre de rapports, et chacun de ses progrès est un nouveau pas vers la connaissance de l'homme et de la nature. Il est grand, il est beau de faire ainsi des dépenses et de courir des risques pour les besoins de la société entière et l'accroissement des vraies richesses.

Si quelques philosophes ont improuvé les voyages en général, parce que

des expéditions entreprises dans des vues ambitieuses et intéressées avaient entraîné à leur suite des actes de barbarie, c'est qu'ils les ont sans doute confondues avec les voyages de découvertes, qui ont eu pour objet de porter des bienfaits aux peuples, et d'agrandir le champ de la science.

Ces bienfaits, dira-t-on peut-être, sont le prix de leur sang, parce qu'on ne les contient qu'en déployant une force qui, devenant funeste aux navigateurs eux-mêmes, occasionne un double crime aux yeux de la philosophie et de la nature.

Que l'on consulte les navigateurs connus par leur modération ; leurs relations nous prouvent qu'en employant les moyens que la prudence commande, il est aisé de contenir les sauvages par le simple appareil de la force : bientôt attachés par les bienfaits aux voyageurs qu'ils respectent, ils sont susceptibles de reconnaissance, et par conséquent de tout autre sentiment.

Il faut rendre justice au motif qui a égaré ces philosophes ; ce motif respectable, c'est l'humanité. Nous devons donc être d'accord désormais, d'après la conduite de nos navigateurs, en voyant leur ménagement extrême pour la vie des sauvages, qui se détruisent entre eux sous le plus léger prétexte ; la férocité de ces derniers adoucie par la civilisation, et l'immense quantité de sang épargnée par l'abolition des sacrifices humains, si révoltans, et si généralement répandus chez les peuples sauvages.

TABLE

DES PIECES ET CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DECRET de l'Assemblée nationale, du 9 Février 1791, relatif à un armement de bâtimens destinés à la recherche de la Pérouse. . . . . Page 1

Décret de l'Assemblée nationale, du 22 Avril, 1791, concernant l'impression des relations et cartes envoyées par la Pérouse, de son voyage jusqu'à Botany-Bay. 3

Etat général et nominatif des officiers, savans, artistes, et marins, embarqués sur les frégates la Boussole et l'Astrolabe aux ordres de MM. de la Pérouse et de Langle, en Juillet 1785. 4

Mémoire du Roi pour servir d'Instruction particulière au sieur de la Pérouse, capitaine de vaisseau, commandant les frégates la Boussole et l'Astrolabe. 11

I. PARTIE. Plan du voyage, ou projet de Navigation. 12

II. PARTIE. Objets relatifs à la Politique ou au Commerce. 24

III. PARTIE. Opérations relatives aux sciences et aux différentes branches de l'histoire naturelle. 33

IV. PARTIE. De la conduite à tenir avec les naturels des divers pays. . . . 39

V. PARTIE. Des précautions à prendre pour conserver la santé des équipages. . 43

Extrait des Instructions générales données à M. de la Pérouse. 49

Notes géographiques et historiques, pour être jointes au Mémoire du Roi servant d'Instruction particulière à M. de la Pérouse. 50

Océan méridional. 50

Grand Océan austral. 64

Grand Océan équatorial. 73

Grand Océan boréal. 96

Lettre de M. le maréchal de Castries à M. de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 122

Mémoire rédigé par l'Académie des Sciences pour servir aux savans embarqués sous les ordres de M. de la Pérouse. 123

Géométrie, Astronomie, Mécanique. 124

Physique, Chimie. 125, 128

Anatomie, Zoologie 129, 130

Minéralogie. 131

Botanique 133

Observations particulières. 135

Questions proposées par la Société de Médicine, aux savans qui accompagnent M. de la Pérouse dans son voyage autour du monde. 140
§ I. Anatomie, Physiologie. 141
§ II. Hygiène 144
§ III. Des Maladies. 147
§ IV. De la matière médicale. 149
§ V. Chirurgie. 151
Projet d'Expériences à faire pour préserver de corruption l'eau qu'on embarque, communiqué à M. de la Pérouse ; par M. l'abbé Tessier, de l'Académie des Sciences et de la Société de Médecine. 154
Mémoire pour diriger le Jardinier dans les travaux de son voyage autour de monde ; par M. Thouin, premier jardinier du Jardin des Plantes. 161
Etat des Marchandises et Effets embarqués sur les bâtimens aux ordres de M. de la Pérouse tant pour donner en présens que pour faire des échanges. 189
Etat sommaire des Instrumens d'astronomie, de navigation, de physique, de chimie, et autres, pour l'usage des savans et artistes employés dans le voyage de découvertes. . . . 193
Etat des Livres de voyages, d'astronomie, de navigation, de physique, d'histoire naturelle, et autres, remis à M. de la Pérouse pour l'usage des officiers et savans embarqués sous ses ordres. 196
Relation d'un voyage de la frégate la Princesse, de Manille à Saint-Blaise, par F. A. Maurelle 201
Extrait de la Relation d'un voyage de F. A. Maurelle sur les côtes occidentales de l'Amérique, septentrionale. 249

CHAPITRE PREMIER.

Objet de l'armement des deux frégates ; séjour dans la rade de Brest.—Traversée de Brest à Madère et à Ténériffe ; séjour dans ces deux îles.—Voyage au Pic.—Arrivée à la Trinité —Relâche à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil. 263

CHAP. II.

Description de l'île Sainte-Catherine.—Observations et événemens pendant notre relâche.—Départ de l'île Sainte-Catherine.—Arrivée à la Conception. 286

CHAP. III.

Description de la Conception.—Mœurs et coutumes des habitans.—Départ de Talcaguana.—Arrivé à l'île de Pâque. 304

CHAP. IV.

Description de l'île de Pâque.—Evénemens qui nous y sont arrivés.—Mœurs et coutumes des habitans. 319

CHAP. V.

Voyage de M. de Langle dans l'intérieur de l'île de Pâque.—Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité et la culture de leur sol, &c. 332

CHAP. VI.

Départ de l'île de Pâque.—Observations astronomiques.—Arrivée aux îles Sandwich.—Mouillage dans la baie de Keriporepo de l'île de Mowée.—Depart. 337

CHAP. VII.

Départ des îles Sandwich.—Indices de l'approche de la côte d'Amérique.—Reconnaissance du mont Saint-Elie.—Découverte de la baie de Monti.—Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de Rivière de Béhring.—Reconnaissance d'une baie très-profonde.—Rapport favorable de plusieurs officiers, qui nous engage à y relâcher.—Risques que nous courons en y entrant.—Description de cette baie, à laquelle je donne le nom de Baie ou Port des Français.—Mœurs et coutumes des habitans.—Echanges que nous faisons avec eux —Détail de nos opérations pendant notre séjour. 356

CHAP. VIII.

Continuation de notre séjour au Port des Français.—Au moment d'en partir, nous éprouvons le plus affreux malheur.—Précis historique de cet événement.—Nous reprenons notre premier mouillage.—Départ. 378

CHAP. IX.

Description du Port des Français.—Sa latitude, sa longitude.—Avantages et inconvéniens de ce port.—Ses productions végétales et minérales.—Oiseaux, poissons, coquilles, quadrupèdes.—Mœurs et coutumes des Indiens.—Leurs arts, leurs armes, leur habillement, leur inclination au vol.—Forte présomption que les Russes seuls communiquent indirectement avec ces peuples.—Leur musique, leur danse, leur passion pour le jeu.—Dissertation sur leur langue. 395

CHAP. X.

Départ du Port des Français.—Exploration de la côte d'Amérique.—Baie des îles du capitaine Cook.—Port de los Remedios et de Bucarelli du pilote Maurelle.—Iles de la Croyère.—Iles Saint-Carlos.—Description de la côte depuis Cross-Sound jusqu'au Cap Hector.—Reconnaissance d'un grand golfe ou canal, et détermination exacte de sa largeur.—Iles Sartine.—Pointe boisée du capitaine Cook.—Vérification de nos horloges marines.—Pointe des brisans.—Iles Necker.—Arrivée à Monterey. 416

CHAP. XI.

Description de la baie de Monterey.—Détails historiques sur les deux Californies et sur leurs missions.—Mœurs et usages des Indiens convertis et des Indiens indépendans.—Grains, fruits, légumes de toute espèce.—Quadrupèdes, oiseaux, poissons, coquilles, &c.—Constitution militaire de ces deux provinces.—Détails sur le commerce, &c. 439

CHAP. XII.

Observations astronomiques.—Comparaison des résultats obtenus par des distances de la lune au soleil, et par nos horloges marines, lesquels ont servi de base à notre carte de la côte

d'Amérique.—Justes motifs de croire que notre travail mérite la confiance des navigateurs. —Vocabulaire de la langue des différentes peuplades qui sont aux environs de Monterey, et remarques sur leur prononciation. 465

CHAP. XIII.

Départ de Monterey.—Projet de la route que nous nous proposons de suivre en traversant l'océan occidental jusqu'à la Chine.—Vaine recherche de l'île de Nostra Señora de la Gorta. —Découverte de l'île Necker.—Rencontre pendant la nuit d'une vigie sur laquelle nous avons failli à nous perdre.—Description de cette vigie.—Détermination de sa latitude et de sa longitude.—Vaine recherche des îles de la Mira et des Jardins.—Nous avons connaissance de l'île de l'Assomption des Mariannes.—Description et véritable position de cette île en latitude et en longitude ; erreur des anciennes cartes des Mariannes.—Nous déterminons la longitude et la latitude des îles Bashées.—Nous mouillons dans la rade de Macao. . . 472

CHAP. XIV.

Arrivée à Macao.—Séjour dans la rade du Typa.—Accueil obligeant du gouverneur.—Description de Macao.—Son gouvernement.—Sa population.—Ses rapports avec les Chinois. —Départ de Macao.—Atterrage sur l'île de Luçon.—Incertitude de la position des bancs de Bulinao, Mansiloq, et Marivelle.—Description du village de Marivelle ou Mirabelle.—Nous entrons dans la baie de Manille par la passe du Sud ; nous avions essayé vainement celle du Nord.—Observation pour louvoyer sans risque dans la baie de Manille.—Mouillage à Cavite. 487

CHAP. XV.

Arrivée à Cavite.—Manière dont nous y sommes reçus par le commandant de la place.—M. Boutin, lieutenant de vaisseau, est expédié à Manille vers le gouverneur général.—Accueil qui est fait à cet officier.—Détails sur Cavite et sur son arsenal.—Description de Manille et de ses environs.—Sa population.—Désavantages résultant du gouvernement qui y est établi. —Pénitences dont nous sommes témoins pendant la semaine sainte.—Impôt sur le tabac.— Création de la nouvelle compagnie des Philippines.—Réflexions sur cet établissement.—Détails sur les îles méridionales des Philippines.—Guerre continuelle avec les Mores ou les Mahométans de ces différentes îles.—Séjour à Manille.—Etat militaire de l'île Luçon. . 505

CHAP. XVI.

Départ de Cavite.—Rencontre d'un banc au milieu du canal de Formose—Latitude et longitude de ce banc.—Nous mouillons à deux lieues au large de l'ancien fort Zélande.—Nous appareillons le lendemain.—Détails sur les îles Pescadores, ou de Pong-hou.—Reconnaissance de l'île Botol Tabaco-xima.—Nous prolongeons l'île Kumi, qui fait partie du royaume de Likeu.—Les frégates entrent dans la mer du Japon, et prolongent la côte de Chine. —Nous faisons route pour l'île Quelpaert.—Nous prolongeons la côte de Corée, et faisons chaque jour des observations astronomiques.—Details sur l'île Quelpaert, la Corée, &c.— Découverte de l'île Dagelet ; sa longitude et sa latitude. 523

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

PENDANT LES ANNÉES

1785, 1786, 1787, ET 1788.

DÉCRET

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Du 9 Février 1791.

L'Assemblée Nationale, après avoir entendu ses comités réunis d'agriculture, de commerce, et de marine, décrète,

Que le roi sera prié de donner des ordres à tous les ambassadeurs, résidens, consuls, agens de la nation auprès des différentes puissances, pour qu'ils ayent à engager, au nom de l'humanité, des arts, et des sciences, les divers souverains auprès desquels ils résident, à charger tous les navigateurs et agens quelconques qui sont dans leur dépendance, en quelque lieu qu'ils soient, mais notamment dans la partie australe de la mer du Sud, de faire toutes recherches des deux frégates Françaises la Boussole et l'Astrolabe, commandées par M. de la Pérouse, ainsi que de leurs équipages, de même que toute perquisition qui pourrait constater

leur existence ou leur naufrage; afin que dans le cas où M. de la Pérouse et ses compagnons seraient trouvés ou rencontrés, n'importe en quel lieu, il leur soit donné toute assistance, et procuré tous les moyens de revenir dans leur patrie, comme d'y pouvoir rapporter tout ce qui serait en leur possession; l'Assemblée Nationale prenant l'engagement d'indemniser et même de récompenser, suivant l'importance du service, quiconque prêtera secours à ces navigateurs, pourra procurer de leurs nouvelles, ou ne ferait même qu'opérer la restitution à la France, des papiers et effets quelconques qui pourraient appartenir ou avoir appartenu à leur expedition:

Décrète en outre, que le roi sera prié de faire armer un ou plusieurs bâtimens, sur lesquels seront embarqués des savans, des naturalistes, et des dessinateurs, et de donner aux commandans de l'expédition la double mission de rechercher M. de la Pérouse, d'après les documens, instructions, et ordres qui leur seront donnés, et de faire en même temps des recherches relatives aux sciences et au commerce, en prenant toutes les mesures pour rendre, indépendamment de la recherche de M. de la Pérouse, ou même après l'avoir recouvré ou s'être procuré de ses nouvelles, cette expédition utile et avantageuse à la navigation, à la géographie, au commerce, aux arts, et aux sciences.

Collationné à l'original, par nous president et secrétaires de l'Assemblée Nationale. A Paris, ce 24 Février 1791. *Signé* Duport, président; Lioré, Boussion, secrétaires.

DÉCRET

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Du 22 Avril 1791.

L'Assemblée Nationale décrète que les relations et cartes envoyées par M. de la Pérouse, de la partie de son voyage jusqu'à Botany-Bay, seront imprimées et gravées aux dépens de la nation, et que cette dépense sera prise sur le fonds de deux millions ordonné par l'article XIV. du décret du 3 Août 1790;

Décrète qu'aussitôt que l'édition sera finie et qu'on en aura retiré les exemplaires dont le roi voudra disposer, le surplus sera adressé à Mme de la Pérouse avec une expédition du présent décret, en témoignage de satisfaction du dévouement de M. de la Pérouse à la chose publique et à l'accroissement des connaissances humaines et des découvertes utiles;

Décrète que M. de la Pérouse restera porté sur l'état de la marine jusqu'au retour des bâtimens envoyés à sa recherche, et que ses appointemens continueront à être payés à sa femme, suivant la disposition qu'il en avait faite avant son départ.

Collationné à l'original, par nous président et secrétaires de l'Assemblée Nationale. A Paris, ce 25 Avril 1791. *Signé* Reubell, président; Goupil-Préfeln, Mougins-Roquefort, Roger, secrétaires.

ÉTAT GÉNÉRAL ET NOMINATIF

Des Officiers, Savans, Artistes, et Marins, embarqués sur les frégates la Boussole et l'Astrolabe, aux ordres de M. de la Pérouse.

Juillet 1785.

LA BOUSSOLE.

MM. De la Pérouse - - - - - -	Capitaine de vaisseau, commandant en chef, employé comme chef de division, fait chef d'escadre le 2 Novembre 1786.

Lieutenans.

De Clonard - - - - - -	Chargé du détail, fait capitaine de vaisseau.
D'Escures.	

Enseignes.

Boutin - - - - - - -	Fait lieutenant de vaisseau le 1er Mai 1786, et major le 14 Avril 1788.
De Pierrevert.	
Colinet - - - - - - -	Lieutenant de frégate, fait sous-lieutenant de vaisseau le 1er Mai 1786.

Gardes de la marine.

Mel de Saint-Céran - - - - -	Débarqué à Manille le 16 Avril 1787.
De Montarnal.	
De Roux Darbaud - - - - -	Volontaire, fait élève de la marine le 1er Janvier 1786, et lieutenant de vaisseau le 14 Avril 1786.
Frédéric Broudou - - - - -	Volontaire, fait lieutenant de vaisseau le 1er Août 1786.

Ingénieurs, Savans, et Artistes.

De Monneron - - - - - -	Capitaine au corps du génie, ingénieur en chef.
Bernizet - - - - - - -	Ingénieur-géographe.
Rollin - - - - - - -	Chirurgien-major entretenu.

Lepaute Dagelet	De l'académie des sciences, professeur à l'école militaire, astronome.
De Lamanon	Physicien, minéralogiste, météorologiste.
L'abbé Mongès	Chanoine régulier de la congrégation de France, physicien, et faisant les fonctions d'aumônier.
Duché de Vancy	Dessinateur de figures et paysages.
Prevost le jeune	Dessinateur pour la botanique.
Collignon	Jardinier-botaniste.
Guery	Horloger.

Officiers mariniers.

Jacques Darris	Premier maître d'équipage.
Etienne Lormier	*Idem.*
Vincent le Fur	Maître d'équipage.
Jérôme Laprise Mouton	Fait sous-lieutenant de vaisseau.
François Tayer	Contre-maître.
François Ropars	*Idem.*
Jean-Michel le Bec	Quartier-maître.
Jean-Baptiste le Maître	Second pilote.
Eutrope Faure	Aide-pilote.

Canonniers et Fusiliers.

Pierre Talin	Fourrier de la marine, premier maître canonnier.
Edme-François-Mathieu Livierre	Sergent-canonnier.
Antoine Flhire	Caporal.
François Diege	Fusilier.
Georges Fleury	*Idem.*
Jean Bolet	*Idem.*
Pierre Lieutot	*Idem.*
Etienne Dutertre	Tambour.

Charpentiers, Calfats, et Voiliers.

Pierre Charron	Maître charpentier.
Jean-Baptiste-François Soudé	Aide-charpentier.
André Chauve	*Idem.*
Pierre Meschin	Maître calfat.
Claude Nevin	Aide-calfat.
Jean Faudil	*Idem.*
Alexandre Moreau	*Idem.*
Jacques Francheteau	Maître voilier.

André Verrier - - - - - Aide-voilier.
Laurent Pointel - - - - - *Idem.*

Gabiers, Timonniers, et Matelots.

Guillaume Durand.
Jean Masson.
Jacques Pochic.
Julien Hellec.
François Gorin.
François Lhostis.
Jean-Marie Dreau.
Alain Marzin.
Pierre Bonny.
Charles le Duc.
Pierre Bretaud.
Jean Frichoux.
Guillaume Stephan.
Pierre-Marie Lastennec.
Jean Gohonnec.
Yves le Bihan.
Corentin Jers.
Jean Luco.
Louis Plemer.
François Gloahec.
Joseph le Bas.
Joseph Plevin.
Jean Daran.
Jean Donety.
Paul-Joseph Bertelé.
Jean Magneur.
Jean-François Duquesne.
André-Marie le Brice.
Bertrand Daniel.
Jean Garnier.
Louis le Bot.
Alain Abgral.
Charles-Antoine Chauvry.
Pierre Achard.
Guillaume Pichard.
Hilarion-Marie Noret.
Jean-Pierre Chevreuil.
Julien Robert.

Canonniers servans.

César-Augustin de Rozier.
Michel Berrin.
François-Joseph Vautron.
André Roth.
Jean Blondeau.
Michel Niterhoffer.
Pierre Prieur.
Marens Chaub.
Jean-Pierre Fraichot.
Pierre Guillemin.
Jean Gillet.
Joseph Rayes.

Surnuméraires.

Jean Querenneur - - - - - Pilote côtier.
Jacques le Car - - - - - Second chirurgien.
Jean Louvigni - - - - - Premier commis.
Simon Rolland - - - - - Tonnelier.
Joseph Vanneau - - - - - Boulanger
Jean-Pierre Durand - - - - - Maître armurier.
Jean-Marie Bléas - - - - - Forgeron.
René-Marie Cosquet - - - - Maître charpentier.
Jacques Quinion - - - - - Coq.

Domestiques.

Pierre Cazaurant.
Jean-François Bisalion.
François Bretel.
Michel Siron.
René de Saint-Maurice.
Louis David.
Benjamin (nègre).

Supplément.

Guyet de la Villeneuve - - - - Embarqué à Manille le 7 Avril 1787.
Jean-Charles Massepin - - - - Fusilier.
Dominique Champion - - - - *Idem.*
Pierre Lebis - - - - - - *Idem.*
Jean Jugon - - - - - - *Idem.*
Pierre Motte - - - - - - *Idem.*
Six matelots Chinois.

L'ASTROLABE.

MM.
De Langle - - - - - - Capitaine de vaisseau, commandant.

Lieutenant.

De Monti - - - - - - Fait capitaine de vaisseau.

Enseignes.

Freton de Vaujuas.
Daigremont.
De la Borde Marchainville - - - Surnuméraire.
Blondela - - - - - - Lieutenant de frégate.

Gardes de la marine.

De la Borde Boutervilliers - - - Fait lieutenant de vaisseau le 1er Mai 1786.
Law de Lauriston - - - - *Idem.*
Raxi de Flassan - - - - - Surnuméraire, fait lieutenant de vaisseau le 1er Mai 1786.

Savans et Artistes.

Monge - - - - - - Professeur à l'école militaire, astronome; débarqué à Ténériffe le 29 Août 1785.
De la Martinière - - - - - Docteur en médecine, botaniste.
Dufresne - - - - - - Naturaliste.
Le père Receveur - - - - - Religieux Cordelier, naturaliste, et faisant les fonctions d'aumônier.

Prevost, oncle	Dessinateur pour la botanique.
Lavaux	Chirurgien ordinaire de la marine.
Lesseps	Vice-consul de Russie, interprète ; débarqué au Kamtschatka, et chargé de porter à Paris les dépêches de M. de la Pérouse.

Officiers mariniers.

François Lamare	Maître d'équipage.
François-Marie Audignon	*Idem*, surnuméraire.
Sébastien Rolland	Contre-maître.
Guillaume-Marie Gaudebert	*Idem.*
Mathurin Léon	Premier pilote.
Adrien de Mavel	Second pilote.
Pierre Brossard	Aide-pilote, fait sous-lieutenant de vaisseau.
Jean l'Ainé	Aide-pilote.

Canonniers.

Jean Gaulin	Sergent de la marine, maître canonnier.
Léonard Soulas	Caporal, second canonnier.
Jacques Morel	Aide-canonnier.
Pierre Chauvin	*Idem.*
Pierre Philiby	*Idem.*
François Saulot	*Idem.*
Christophe Gilbert	Caporal, aide-canonnier.
Jean-Pierre Huguet	Tambour, *idem.*

Charpentiers, Calfats, et Voiliers.

Robert-Marie le Gal	Maître charpentier.
Jean Berny	Second charpentier.
François Bizieu	*Idem.*
Jean le Cam	*Idem.*
Jean-François Paul	Maître calfat.
Louis Mevel	*Idem.*
Jean Grosset	Maître voilier.
Olivier Creachadec	Aide-voilier.
Yves Quelenec	Maître calfat.
François Lebouclier	Aide-calfat.
Bastien Taniou	Bosseman.
Yves Bourhis	Aide-voilier.

Gabiers, Timonniers, et Matelots.

Louis Alles.	Jean Moal.
Pierre-Marie Rio.	Joseph le Quellec.

Guillaume Duquesne.
Charles-Jacques-Antoine Riou.
François le Locat.
Yves-Louis Garandel.
Bertrand Leisseigue.
Julien Ruelland.
Jean le Bris.
Denis le Cors.
Jean le Guyader.
Pierre Banniou.
Joseph Richebecq.
François-Marie Vautigny.
Yves Hamon.
Jean Hamon.
Gilles Henry.
Goulven Tarreau.
Jean-Marie Basset,
Débarqué à Macao en Chine, le 19 Janvier 1787.
Pierre-Marie-Fidèle Paugam.
Jean-Louis Bellec.
Joseph le Blois.
Jean-Marie Letanaff.
Guillaume-Lambert Nicole.
Jean Monens.
Louis Mezon.
Guillaume Quedec.
Pierre Fouache.
Jean Redellec.
Guillaume Autret.
Claude Lorgi.
Jean Gourmelon.
Jean Bernard.
Alain Crée,
Déserté à la Conception du Chili, le 14 Mars 1786.
François Feret.
Mathurin Causiau.
Guillaume Richard.
Laurent Robin.
Julien Massé.
Jean-Thomas Andrieux.

Canonniers servans.

Pierre Guimard.
Louis David.
Joseph Fretch.
Louis Span,
Déserté à la Conception, le 14 Mars 1786.
Chrétien Thomas.
Jean-Baptiste Pliner.
Coderant Lendebert.
Jean-Gautier Plumeur.
Juliens le Penn.
François Bignon.
Pierre Rabier.

Surnuméraires.

François Querré - - - - -	Pilote côtier.
Jean Guillou - - - - -	Chirurgien.
Jean-Marie Kermel - - - -	Commis aux vivres, mort le 7 Septembre 1787, de la suite d'une blessure d'une arme à feu.
Pierre Canevet - - - - -	Tonnelier.
René Richard - - - - -	Boucher.
Nicolas Boucher - - - - -	Boulanger.
Jacques le Rand - - - - -	Armurier.
François-Marie Omnes - - - -	Forgeron.
François Mordelle - - - - -	Mousse.

Domestiques.

Yves Riou	Débarqué à Ténériffe le 30 Août 1785.
Simon-Georges Deveau.	
Jean Geraud.	
Jean Sol	Mort le 11 Août 1786.
Jean-Louis Droux	Débarqué à Macao le 1er Février 1787.
François Potorelle.	
Joseph Hereau.	

Supplément.

Dupac de Bellegarde	Garde de la marine, fait lieutenant de vaisseau le 4 Août 1786; provenant de la flûte *le Maréchal de Castries*; embarqué à Macao le 1er Janvier 1787.
Le Gobien	Garde de la marine, fait lieutenant de vaisseau le 5 Mars 1788; provenant de *la Subtile*; embarqué à Manille le 8 Avril 1787.
Pierre Desluches	Fusilier.
Michel-Etienne Philippe	*Idem.*
François Marin	*Idem.*
Six matelots Chinois	Embarqués à Macao.

MÉMOIRE DU ROI,

Pour servir d'Instruction particulière au sieur de la Pérouse, capitaine de ses vaisseaux, commandant les frégates la Boussole et l'Astrolabe.

26 Juin, 1785.

SA majesté ayant fait armer au port de Brest les frégates la Boussole, commandée par le sieur de la Pérouse, et l'Astrolabe par le sieur de Langle, capitaines de ses vaisseaux, pour être employées dans un voyage de découvertes ; elle va faire connaître au sieur de la Pérouse, à qui elle a donné le commandement en chef de ces deux bâtimens, le service qu'il aura à remplir dans l'expédition importante dont elle lui a confié la conduite.

Les différens objets que sa majesté a eus en vue en ordonnant ce voyage, ont exigé que la présente Instruction fût divisée en plusieurs parties, afin qu'elle pût expliquer plus clairement au sieur de la Pérouse les intentions particulières de sa majesté sur chacun des objets dont il devra s'occuper.

La première partie contiendra son itinéraire ou le projet de sa navigation suivant l'ordre des découvertes qu'il s'agit de faire ou de perfectionner ; et il y sera joint un recueil de notes géographiques et historiques, qui pourront le guider dans les diverses recherches auxquelles il doit se livrer.

La seconde partie traitera des objets relatifs à la politique et au commerce.

La troisième exposera les opérations relatives à l'astronomie, à la géographie, à la navigation, à la physique, et aux différentes branches

de l'histoire naturelle, et réglera les fonctions des astronomes, physiciens, naturalistes, savans et artistes, employés dans l'expédition.

La quatrième partie prescrira au sieur de la Pérouse la conduite qu'il devra tenir avec les peuples sauvages et les naturels des divers pays qu'il aura occasion de découvrir ou de reconnaître.

La cinquième enfin lui indiquera les précautions qu'il devra prendre pour conserver la santé de ses équipages.

PREMIÈRE PARTIE.

Plan du Voyage, ou Projet de Navigation.

Le sieur de la Pérouse appareillera de la rade de Brest aussitôt que toutes ses dispositions seront achevées.

Il relâchera successivement à Funchal dans l'île de Madère, et à la Praya dans celle de S. Jago. Il se pourvoira de quelques barriques de vin dans le premier port, et complétera son eau et son bois dans le dernier, où il pourra également se procurer quelques rafraîchissemens. Il observera cependant, à l'égard de la Praya, qu'il doit y faire le moins de séjour qu'il lui sera possible, parce que le climat y est très-mal-sain dans la saison où il y relâchera.

Il coupera la Ligne par 29 ou 30^{d} de longitude occidentale du méridien de Paris; et si le vent le lui permettait, il tâcherait de reconnaître Pennedo de San-Pedro (*Voyez la note* 2), et d'en fixer la position.

Il reconnaîtra l'île de la Trinité (*notes* 10 *et* 11), y mouillera, pourra y faire de l'eau et du bois, et y remplira un objet particulier de ses instructions.

En quittant cette île, il viendra se mettre en latitude de l'île Grande de la Roche (*note* 19), par les 35 degrés de longitude occidentale; il suivra les parallèles de 44 à 45 degrés, jusqu'a 50 degrés de longitude, et il abandonnera la recherche de cette île s'il ne l'a pas rencontrée quand il aura atteint ce méridien. S'il préférait de venir l'attaquer par l'Ouest, il renfermerait toujours sa recherche entre les méridiens ci-dessus fixés.

Il se portera ensuite à la latitude de la terre de la Roche, nommée par Cook *île de Georgia*, par 54 degrés Sud. Il l'attaquera par la pointe du Nord-Ouest, et il en visitera particulièrement la côte méridionale, qui n'a pas encore été reconnue.

De là, il viendra rechercher la terre de Sandwich (*note* 20), par les 57 degrés de latitude Sud: il observera que le capitaine Cook n'a pu reconnaître que quelques points de la côte occidentale de cette terre, et qu'on en ignore l'étendue vers l'Est et au Sud. Il en visitera particulièrement la côte orientale, pour la prolonger ensuite vers le Sud, et la tourner dans cette partie, si les glaces n'opposent pas un obstacle invincible à ses recherches, dans la saison où il viendra la reconnaître.

Lorsqu'il sera assuré de l'étendue de cette terre à l'Est et au Sud, il fera route pour aller attaquer la terre des États, doublera le cap Horn, et ira mouiller à Christmas-sound, ou baie de Noël, à la côte du Sud-Ouest de la terre de Feu, où il se pourvoira d'eau et de bois; mais s'il éprouvait trop de difficulté à remonter dans l'Ouest, par les vents qui règnent ordinairement de cette partie, et les courans qui portent quelquefois avec rapidité dans l'Est, il viendrait chercher la côte du Brésil, à la hauteur où il pourrait l'attaquer, longerait cette côte avec les vents variables ou les brises de terre, et pourrait même toucher aux îles Malouines, qui présentent des ressources dans différens genres. Il passerait ensuite le détroit de le Maire, ou doublerait par l'Est la terre des États, pour se

rendre au port de Christmas-sound, qui, dans tous les cas, sera le premier rendez-vous des bâtimens de sa majesté, en cas de séparation.

En quittant Christmas-sound, il dirigera sa route de manière à couper le méridien de 85 degrés à l'Occident, par la latitude de 57 degrés Sud, et il suivra ce parallèle jusqu'à 95 degrés de longitude, pour chercher la terre et le port de Drake (*note* 23).

Il viendra ensuite couper le méridien de 105 degrés, par le parallèle de 38 degrés, qu'il conservera jusqu'à 115 degrés de longitude, pour tâcher de reconnaître une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols en 1714 (*note* 25), à 38 degrés de latitude, entre le 108e et le 110e méridien.

Après cette recherche, il ira se mettre en latitude de 27^{d} 5′, sur le méridien de 108 degrés à l'Occident, pour chercher, sur ce parallèle, l'île d'Easter, ou de Pâque, située à 112^{d} 8′ de longitude. Il y mouillera pour remplir l'objet particulier qui lui sera prescrit dans la seconde partie de la présente Instruction.

De cette île, il se reportera à la latitude de 32 degrés, sur le méridien de 120 degrés à l'Occident, et il se maintiendra sur ledit parallèle, jusqu'à 135 degrés de longitude, pour rechercher une terre vue par les Espagnols en 1773 (*note* 27).

A ce point de 135 degrés de longitude et 32 de latitude, les deux frégates se sépareront. La première s'élèvera jusqu'au parallèle intermédiaire entre 16 et 17 degrés, et s'y maintiendra depuis le 135e jusqu'au 150e méridien à l'Ouest de Paris, d'où elle fera route pour l'île d'O-Taïti. L'intervalle du 16e au 17e degré de latitude, sur un espace de 25 degrés en longitude, n'ayant été visité par aucun des navigateurs modernes, et tout le voisinage de ces parallèles étant semé d'îles basses, il est vraisemblable que le bâtiment qui suivra la direction ci-dessus tracée, rencontrera

des îles nouvelles qui peuvent être habitées, ainsi que le sont la plupart des îles basses de ces parages.

Dans le même temps, la seconde frégate, à partir du même point de 32 degrés de latitude et 135 degrés de longitude, s'élèvera dans le Nord jusqu'à 25^{d} 12′, et tâchera de s'établir sur ce parallèle, à commencer du 131e ou 132e méridien. Elle y recherchera l'île Pitcairn, découverte en 1767 par Carteret, et située à 25^{d} 12′ de latitude. La longitude de cette île est encore incertaine, parce que ce navigateur n'avait aucun moyen pour la fixer par observation : il est fort à désirer qu'elle puisse être déterminée avec précision, parce que la position de cette île bien connue servirait à rectifier de proche en proche celle des autres îles ou terres découvertes ultérieurement par Carteret.

En quittant l'île Pitcairn, le second bâtiment fera route dans l'Ouest et ensuite dans le Nord-Ouest, pour rechercher successivement les îles de l'Incarnation, de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Elme, des Quatre-Couronnées, de Saint-Michel, et de la Conversion de St-Paul, découvertes par Quiros en 1606 (*note* 28), qu'on suppose devoir être situées dans le Sud-Est d'O-Taïti, et qui n'ont point été reconnues ni même recherchées par les navigateurs de ce siècle. Le second bâtiment parviendra ainsi, par la route du Nord-Ouest, jusqu'au 150e méridien occidental et au 19e degré de latitude, d'où il se rendra à O-Taïti.

Il est à présumer que les deux bâtimens pourront y être rendus dans les derniers jours d' Avril. Cette île sera le second rendez-vous des bâtimens du roi, en cas de séparation. Ces deux frégates mouilleront, en premier lieu, dans la baie d'Oheitepeha, située à la pointe Nord-Est de la partie de l'île nommée *Tiarraboo* ou *O-Taïti-ete*, laquelle se trouve au vent de la baie de Matavai, située à la pointe du Nord ou pointe Vénus ; et elles relâcheront ensuite à cette dernière, afin de se procurer, par ces deux différentes relâches, plus de facilités pour obtenir les rafraîchissemens dont elles auront besoin.

Le sieur de la Pérouse quittera O-Taïti après un mois de séjour. Il pourra visiter, en passant, les îles de Huaheine, Ulietea, Otaha, Bola-bola, et autres îles de la Société, pour s'y procurer des supplémens de vivres, pourvoir ces îles des ouvrages d'Europe qui sont utiles à leurs habitans, et y semer les graines, y planter les arbres, légumes, &c. qui pourraient par la suite présenter de nouvelles ressources aux navigateurs Européens qui traverseraient cet océan.

En quittant les îles de la Société, il fera route dans le Nord-Ouest, pour se mettre en latitude de l'île Saint-Bernard de Quiros (*note* 28), vers 11 degrés. Il ne poussera la recherche de cette île que du 158e au 162e méridien ; et, de la latitude de 11 degrés, il s'élèvera par le Nord-Ouest jusqu'au 5e parallèle Sud, et au méridien de 166 à 167 degrés ; il prendra alors sa route dans le Sud-Ouest, pour traverser, dans cette direction, la partie de mer située au Nord de l'archipel des îles des Amis, où il est vraisemblable qu'il rencontrera, d'après les rapports des naturels de ces îles, un grand nombre d'autres terres qui n'ont point encore été visitées par les Européens, et qui doivent être habitées. Il serait à désirer qu'il pût retrouver l'île de la Belle-Nation de Quiros, qu'il doit chercher entre le parallèle de 11 degrés et celui de 11$\frac{1}{2}$, depuis le 169e degré de longitude jusqu'au 171e, et successivement les îles des Navigateurs de Bougainville, d'où il passerait aux îles des Amis, pour s'y procurer des rafraîchissemens.

En quittant les îles des Amis, il viendra se mettre par la latitude de l'île des Pins, située à la pointe du Sud-Est de la nouvelle Calédonie (*note* 29) ; et après l'avoir reconnue, il longera la côte occidentale qui n'a point encore été visitée ; et il s'assurera si cette terre n'est qu'une seule île, où si elle est formée de plusieurs.

Si, après avoir reconnu la côte du Sud-Ouest de la nouvelle Calédonie, il peut gagner les îles de la Reine-Charlotte, il tâchera de reconnaître l'île de Sainte-Croix de Mendana (*note* 30), et d'en déterminer l'étendue vers le Sud.

Mais si le vent se refuse à cette route, il ira attérir sur les îles de la Délivrance, à la pointe de l'Est de la terre des Arsacides, découverte en 1769 par Surville (*note* 32); il en prolongera la côte méridionale, que ce navigateur ni aucun autre n'a reconnue, et il s'assurera si, comme il est probable, ces terres ne forment pas un groupe d'îles, qu'il tâchera de détailler. Il est à présumer qu'elles sont peuplées à la côte du Sud, comme on sait qu'elles le sont à celle du Nord; peut-être pourra-t-il s'y procurer quelques rafraîchissemens.

Il tâchera pareillement de reconnaître une île située au Nord-Ouest de la terre des Arsacides, dont la côte orientale a été vue en 1768 par M. de Bougainville; mais il ne se livrera à cette recherche qu'autant qu'il jugera pouvoir sans peine gagner ensuite le cap de la Délivrance, à la pointe Sud-Est de la Louisiade (*note* 33); et, avant de parvenir à ce cap, il reconnaîtra, s'il le peut, la côte orientale de cette terre.

Du cap de la Délivrance, il fera route pour passer le détroit de l'Endeavour (*note* 34); il tâchera de s'assurer, dans ce passage, si les terres de la Louisiade sont contiguës avec celles de la nouvelle Guinée, et il reconnaîtra toute cette partie de côte, depuis le cap de la Délivrance jusqu'à l'île Saint Barthelemi à l'Est-Nord-Est du cap Walsh, sur laquelle on n'a jusqu'à présent que des connaissances très-imparfaites.

Il serait fort à désirer qu'il pût visiter le golfe de la Carpentarie (*note* 35); mais il doit observer que la mousson du Nord-Ouest, au Sud de la Ligne, commence vers le 15 de Novembre, et que les limites de cette mousson ne sont pas tellement fixées, qu'elles ne puissent quelquefois s'étendre au-delà du 10e degré de latitude méridionale. Il est donc important qu'il apporte la plus grande diligence dans cette partie de ses reconnaissances, et qu'il ait attention de combiner sa route et sa vîtesse, de manière à avoir dépassé le méridien de la pointe du Sud-Ouest de l'île de Timor, avant le 20 de Novembre.

Si, contre toute apparence, il ne lui avait pas été possible de se procurer des rafraîchissemens, de l'eau, et du bois, sur les terres qu'il aura visitées depuis son départ des îles des Amis, d'où l'on a supposé qu'il partirait vers le 15 de Juillet, il relâcherait à l'île du Prince, à l'entrée du détroit de la Sonde, près la pointe occidentale de l'île de Java.

En quittant l'île du Prince, ou, s'il n'a pas été forcé d'y relâcher, en quittant le canal au Nord de la nouvelle Hollande (*note* 35), il dirigera sa route pour venir reconnaître la côte occidentale de cette terre, et il commencera cette reconnaissance aussi haut vers l'Équateur que les vents pourront le lui permettre. Il parcourra la côte occidentale, et visitera plus particulièrement la côte méridionale, dont la plus grande partie n'a jamais été reconnue, et il viendra aboutir à la terre meridionale de Van-Diemen (*note* 36), à la baie de l'Adventure, ou à celle de Frederik-Henri; de là, il se rendra au détroit de Cook, et relâchera au canal de la Reine-Charlotte, situé dans ce détroit, entre les deux îles qui forment la nouvelle Zélande. Ce port sera le troisième rendez-vous des frégates, en cas de séparation : il y réparera ses bâtimens, et s'y pourvoira de rafraîchissemens, d'eau, et de bois.

On présume qu'il pourra appareiller de ce port dans les premiers jours du mois de Mars 1787.

En sortant du détroit de Cook ou de la nouvelle Zélande, il s'établira et se maintiendra sur le parallèle de 41 à 52 degrés, jusqu'au 130e méridien à l'Occident. Lorsqu'il sera parvenu à cette longitude, il s'élèvera dans le Nord, pour venir se mettre au vent et en latitude des îles Marquises de Mendoça (*note* 38); il relâchera, pour pourvoir aux besoins de ses bâtimens, dans le port de Madre de Dios de Mendaña, côte occidentale de l'île Santa-Christinia (baie de la Résolution de Cook) : ce port sera le quatrième rendez-vous, en cas de séparation.

On présume que cette traversée pourra être de deux mois, et qu'il sera en état de remettre à la voile vers le 15 de Mai.

Si, en faisant voile des îles Marquises de Mendoça, le vent le favorisait assez pour que sa route valût au moins le Nord, il pourrait reconnaître quelques-unes des îles à l'Est du groupe des îles Sandwich (*note* 40) ; il se rendrait ensuite à ces dernières, où il pourra prendre un supplément de provisions ; mais il n'y séjournera point.

Il fera route, le plutôt qu'il pourra, pour aller chercher la côte Nord-Ouest de l'Amérique ; et à cet effet, il s'élèvera dans le Nord jusqu'au 30ᵉ degré, afin de sortir des vents alizés, et de pouvoir attérir à ladite côte par 36ᵈ 20′, sur Punta de Pinos, au Sud du port de Monterey, dont les montagnes (ou sierra) de Santa-Lucia sont la reconnaissance.

Il est probable qu'il pourra être rendu à cette côte vers le 10 ou le 15 de Juillet (*note* 41).

Il s'attachera particulièrement à reconnaître les parties qui n'ont pas été vues par le capitaine Cook, et sur lesquelles les relations des navigateurs Russes et Espagnols ne fournissent aucune notion. Il cherchera avec le plus grand soin si, dans les parties qui ne sont pas encore connues, il ne se trouverait pas quelque rivière, quelque golfe resserré, qui pût ouvrir, par les lacs de l'intérieur, une communication avec quelque partie de la baie d'Hudson.

Il poussera ses reconnaissances jusqu'à la baie de Béhring et au mont Sant-Elias, et il visitera les ports Bucarelli et de los Remedios, découverts en 1775 par les Espagnols.

Le sound du Prince-William et la rivière de Cook ayant été suffisamment reconnus, il ne cherchera point à les visiter ; et, de la vue du mont Sant-Elias, il dirigera sa route sur les îles de Shumagin, près la presqu'île d'Alaska.

Il visitera ensuite l'archipel des îles Aleutiennes (*note* 42), et successivement les deux groupes d'îles à l'Ouest de ces premières, dont la vraie

position et le nombre sont ignorés, et qui toutes ensemble forment, avec les côtes d'Asie et d'Amérique, le grand bassin ou golfe du Nord.

Quand cette reconnaissance sera terminée, il relâchera au port d'Avatscha (*note* 43), ou Saint-Pierre et Saint-Paul, à l'extrémité Sud-Est de la presqu'île de Kamtschatka. Il tâchera d'y être rendu vers le 15 ou le 20 de Septembre ; et ce port sera le cinquième rendez-vous, en cas de séparation.

Il y pourvoira avec diligence au besoin de ses bâtimens, et prendra les informations nécessaires pour être assuré d'y trouver des provisions lorsqu'il y reviendra en 1788.

Il combinera ses opérations de manière à pouvoir appareiller dans les dix premiers jours d'Octobre.

Il longera et reconnaîtra toutes les îles Kuriles (*note* 44), la côte du Nord-Est, de l'Est et du Sud du Japon ; et selon que, en avançant dans la saison, il trouvera des vents plus ou moins favorables, des mers plus ou moins difficiles, il étendra ses recherches sur les îles à l'Est et au Sud de celles du Japon, et sur les îles de Lekeyo, jusqu'à Formose.

Quand il aura terminé cette reconnaissance, il relâchera à Macao et Canton (ou à Manille, suivant les circonstances).

Ce port sera le sixième rendez-vous, en cas de séparation.

On présume qu'il doit y être rendu vers la fin de l'année 1787.

Il fera réparer et ravitailler ses bâtimens, et attendra, dans le port, le retour de la mousson du Sud-Ouest, qui est ordinairement établie au commencement de Mars. Il pourra cependant retarder son départ jusqu'au 1er d'Avril, si ses équipages ont besoin d'un plus long repos, et si, d'après les informations qu'il aura prises, il juge que la navigation vers le Nord serait trop pénible avant cette époque.

De quelque durée que soit son séjour, en quittant ce port, il dirigera sa route pour passer par le détroit qui sépare l'île de Formose de la côte de la Chine, ou entre cette île et celles qui en sont à l'Est.

Il visitera avec prudence la côte occidentale de Corée, et le golfe de Hoan-hay, sans s'y engager trop avant, et en se ménageant toujours la faculté de pouvoir doubler facilement, avec les vents de Sud-Ouest ou de Sud, la côte méridionale de Corée.

Il reconnaîtra ensuite la côte orientale de cette presqu'île, celle de la Tartarie, où se fait une pêche de perles, et celle du Japon à l'opposé. Toutes ces côtes sont absolument inconnues aux Européens.

Il passera le détroit de Tessoy, et visitera les terres désignées sous le nom de *Jesso* (*note* 45), et celle que les Hollandais ont nommée *terre des Etats*, et les Russes, *île de Nadezda*, sur lesquelles on n'a encore que des notions confuses, d'après quelques relations anciennes que la compagnie Hollandaise des Indes orientales a laissé transpirer, mais dont l'exactitude n'a pas été vérifiée.

Il achèvera de reconnaître celles des îles Kuriles (*note* 44), qu'il n'aurait pas pu visiter dans le mois de Novembre précédent, en venant d'Avatscha à Macao. Il débouquera entre quelques-unes de ces îles, aussi près qu'il pourra de la pointe méridionale du Kamtschatka ; et il mouillera dans le port d'Avatscha, septième rendez-vous en cas de séparation.

Après s'y être réparé et approvisionné, il reprendra la mer dans les premiers jours d'Août.

Il viendra se mettre par la latitude de 37 degrés $\frac{1}{2}$ Nord, sur le méridien de 180 degrés.

Il fera route à l'Ouest, pour rechercher une terre ou île qu'on dit avoir été découverte en 1610 par les Espagnols (*note* 48) ; il poussera cette recherche jusqu'au 165e degré de longitude orientale. Il se dirigera

ensuite dans le Sud-Ouest et Sud-Sud-Ouest, pour reconnaître les îles éparses situées sur cette direction, au Nord-Est des îles des Larrons ou îles Mariannes.

Il pourra relâcher à l'île de Tinian ; mais il combinera la durée de son séjour et sa route ultérieure, avec la mousson du Nord-Est, qui ne commence qu'en Octobre au Nord de la Ligne ; de manière qu'en quittant l'île de Tinian, il puisse longer et reconnaître les nouvelles Carolines (*note* 49), situées dans le Sud-Ouest de l'île de Gualham, l'une des Mariannes, et dans l'Est de celle de Mindanao, l'une des Philippines. Il poussera cette reconnaissance jusqu'aux îles de Saint-André.

Il relâchera ensuite à l'île de Mindanao, dans le port situé à la côte méridionale de l'île, derrière celle de Sirangam.

Après une station de quinze jours, employée à s'y approvisionner de rafraîchissemens, il fera route pour les îles Moluques, et pourra mouiller à Ternate, pour s'y procurer un supplément de provisions.

Comme la mousson du Nord-Ouest, qui règne alors au Sud de la Ligne, ne permettrait pas de venir passer par le détroit de la Sonde, il profitera de la variation des vents dans le voisinage de l'Équateur, pour passer entre Céram et Bourro, ou entre Bourro et Bouton (*note* 50), et il cherchera à débouquer entre quelques-unes des îles à l'Est ou à l'Ouest de Timor (*note* 51).

Il est probable qu'ayant alors dépassé le parallèle de 10 degrés Sud, il se trouvera hors de la mousson du Nord-Ouest, et qu'il pourra facilement, avec les vents de la partie de l'Est et du Sud-Est, s'avancer vers l'Ouest, et gagner l'île de France, qui sera le huitième rendez-vous des bâtimens, en cas de séparation.

Il ne séjournera à l'île de France que le temps absolument nécessaire pour se mettre en état de faire son retour en Europe ; et il profitera des derniers mois de l'été, pour la navigation qui lui restera à faire dans les mers au Sud du cap de Bonne-Espérance.

En quittant l'île de France, il viendra s'établir sur le parallèle moyen entre 54 et 55 degrés Sud, pour chercher le cap de la Circoncision (*note* 54), découvert en 1739 par Lozier Bouvet.

Il prendra cette latitude à 15 degrés de longitude orientale, et suivra le parallèle de 54 à 55 degrés, jusqu'au méridien de Paris ou zéro de longitude.

Lorsqu'il sera parvenu à ce point, il abandonnera la recherche de cette terre.

Si à cette époque il jugeait que ses bâtimens ne sont pas assez abondamment pourvus de vivres et d'eau pour faire leur retour en Europe, il relâcherait au cap de Bonne-Espérance, pour les mettre en état de continuer leur navigation : et ce port serait le neuvième rendez-vous des bâtimens, en cas de séparation.

Quelque parti qu'il ait pris à cet égard, il tâchera de reconnaître, en revenant en Europe, les îles de Gough (*note* 18), d'Alvarez (*note* 17), de Tristan d'Acunha (*note* 16), de Saxemburg (*note* 14), et dos Picos (*note* 10) ; et s'il les rencontre, il en fixera les positions, qui sont encore incertaines.

Il fera son retour au port de Brest, où il est probable qu'il pourra être rendu en Juillet ou en Août 1789.

Quoique la route du sieur de la Pérouse soit tracée par la présente Instruction, et que les époques de ses relâches et la durée de ses séjours y ayent été indiquées, sa majesté n'a point entendu qu'il dût s'assujettir invariablement à ce plan. Tous les calculs présentés ici par aperçu, doivent être soumis aux circonstances de sa navigation, à l'état de ses équipages, de ses vivres, et de ses bâtimens, ainsi qu'aux événemens de sa campagne, et aux accidens qu'il n'est pas possible de prévoir. Toutes ces causes pourront apporter plus ou moins de changement au plan de ses

opérations ; et l'objet de la présente Instruction est seulement de faire connaître au sieur de la Pérouse les découvertes qui restent à faire ou à perfectionner dans les différentes parties du globe, et la route qu'il paraît convenable de suivre pour se livrer avec ordre à ces recherches, en combinant ses différentes traversées et les époques de ses relâches, avec les saisons et les vents régnans ou périodiques dans chaque parage. Sa majesté s'en rapportant donc à l'expérience et à la sagesse du sieur de la Pérouse, l'autorise a faire les changemens qui lui paraîtraient nécessaires dans les cas qui n'ont pas été prevus, en se rapprochant toutefois, autant qu'il lui sera possible, du plan qui lui est tracé, et en se conformant, au surplus, à ce qui lui sera prescrit dans les autres parties de la présente Instruction.

SECONDE PARTIE.

Objets relatifs à la Politique et au Commerce.

Sa majesté a tracé au sieur de la Pérouse, dans la première partie de cette Instruction, la route qu'il doit suivre dans la reconnaissance qu'il a à faire dans la plus grande partie du globe terrestre ; elle va lui faire connaître dans celle-ci, les objets relatifs à la politique et au commerce, qui doivent occuper particulièrement son attention dans ses différentes relâches, afin que l'expédition que sa majesté a ordonnée, en contribuant à perfectionner la géographie, et à étendre la navigation, puisse également remplir, sous d'autres rapports, les vues qu'elle s'est proposées pour l'intérêt de la couronne et l'utilité de ses sujets.

1.° Les séjours que le sieur de la Pérouse doit faire à Madère et à S. Jago, seront trop courts pour qu'il puisse prendre une connaissance exacte de l'état de ces colonies Portugaises ; mais il ne négligera aucun moyen de se procurer des informations, sur les forces que la couronne de Portugal y entretient, sur le commerce qu'y font les Anglais et les

autres nations, et sur les grands objets qu'il peut être intéressant de connaître.

2.° Il s'assurera si les Anglais ont entièrement évacué l'île de la Trinité ; si les Portugais s'y sont établis, et en quoi consiste l'établissement que ceux-ci peuvent y avoir formé depuis l'évacuation.

3.° S'il parvient à retrouver l'île Grande de la Roche, il examinera si elle offre quelque port commode et sûr, où l'on puisse se procurer de l'eau et du bois ; quelle facilité elle peut présenter pour y former un établissement, dans le cas où la pêche de la baleine attirerait les armateurs Français dans l'océan Atlantique méridional ; s'il y aurait quelque partie qui pût être fortifiée avantageusement et gardée avec peu de monde, un poste enfin convenable à un établissement qui se trouverait aussi loin des secours et de la protection de la métropole.

4.° Il examinera l'île Georgia sous les mêmes rapports : mais il est probable que cette île, située sous une latitude plus élevée, présente moins de facilité qu'on ne peut en espérer de la position de l'île Grande ; et que les glaces qui embarrassent la mer pendant une partie de l'année au voisinage de Georgia, opposeraient de grands obstacles à la navigation ordinaire, et éloigneraient les pêcheurs de faire de cette île un point de rendez-vous et de retraite.

5.° Les îles du grand océan équatorial offriront peu d'observations à faire, relativement à la politique et au commerce. Leur éloignement semble devoir ôter toute idée aux nations de l'Europe d'y former des établissemens ; et l'Espagne seule pourrait avoir quelque intérêt à occuper des îles qui, se trouvant situées à-peu-près à distance égale de ses possessions d'Amérique et d'Asie, présenteraient des points de relâche et de rafraîchissement à ses vaisseaux de commerce qui traversent le grand océan. Quoi qu'il en soit, le sieur de la Pérouse s'attachera principalement à étudier le climat et les productions en tout genre des différentes îles de cet océan où il aura abordé, à connaître les mœurs et les

usages des naturels du pays, leur culte, la forme de leur gouvernement, leur manière de faire la guerre, leurs armes, leurs bâtimens de mer, le caractère distinctif de chaque peuplade, ce qu'elles peuvent avoir de commun avec d'autres nations sauvages et avec les peuples civilisés, et principalement ce que chacune offre de particulier.

Dans celles de ces îles où les Européens ont déjà abordé, il tâchera de savoir si les naturels du pays ont distingué les différentes nations qui les ont visitées, et il cherchera à démêler quelle opinion ils peuvent avoir de chacune d'elles en particulier. Il examinera quel usage ils ont fait des diverses marchandises, des métaux, des outils, des étoffes, et des autres objets que les Européens leur ont portés. Il s'informera si les bestiaux et les autres animaux et oiseaux vivans, que le capitaine Cook a déposés sur quelques-unes de ces îles, y ont multiplié ; quelles graines, quels légumes d'Europe y ont le mieux réussi, quelle méthode les insulaires ont pratiquée pour les cultiver, et à quel usage ils en emploient le produit. Par-tout enfin il vérifiera ce qui a été rapporté par les navigateurs qui ont publié des relations de ces îles, et il s'attachera principalement à reconnaître ce qui a pu échapper aux recherches de ses prédécesseurs.

Dans sa relâche à l'île d'Easter ou de Pâque, il s'assurera si l'espèce humaine s'y détruit, comme on a lieu de le présumer d'après les observations et le sentiment du capitaine Cook.

En passant à l'île de Huaheine, il cherchera à connaître Omaï, cet insulaire que le navigateur Anglais y a établi dans son troisième voyage ; il saura de lui quel traitement il a éprouvé de ses compatriotes après le départ des Anglais, et quel usage il a fait lui-même, pour l'utilité, le bien-être, et l'amélioration de son pays, des lumières et des connaissances qu'il a dû acquérir pendant son séjour en Europe.

6.° Si, dans la visite et la reconnaissance qu'il fera des îles du grand océan équatorial, et des côtes des continens, il rencontrait à la mer quelque vaisseau appartenant à une autre puissance, il agirait vis-à-vis du

commandant de ce bâtiment, avec toute la politesse et la prévenance établies et convenues entre les nations policées et amies ; et s'il en rencontrait dans quelque port appartenant à un peuple considéré comme sauvage, il se concerterait avec le capitaine du vaisseau étranger, pour prévenir sûrement toute dispute, toute altercation entre les équipages des deux nations, qui pourraient se trouver ensemble à terre, et pour se prêter un mutuel secours, dans le cas où l'un ou l'autre serait attaqué par les insulaires ou les sauvages.

7.° Dans la visite qu'il fera de la nouvelle Calédonie, des îles de la Reine-Charlotte, des terres des Arsacides, et de celles de la Louisiade, il examinera soigneusement les productions de ces contrées, qui, étant situées sous la zone torride, et par les mêmes latitudes que le Pérou, peuvent ouvrir un nouveau champ aux spéculations du commerce ; et, sans s'arrêter aux rapports, sans doute exagérés, que les anciens navigateurs Espagnols ont faits de la fertilité et de la richesse de quelques-unes des îles qu'ils ont découvertes dans cette partie du monde, il observera seulement, que des rapprochemens fondés sur des combinaisons géographiques, et sur les connaissances que les voyages modernes ont procurées, donnent lieu de penser que les terres découvertes, d'une part, en 1768, par Bougainville, et de l'autre, en 1769, par Surville, peuvent être les îles découvertes en 1567, par Mendaña, et connues depuis sous le nom d'*îles Salomon*, que l'opinion, vraie ou fausse, qu'on a eue de leurs richesses, leur a fait donner dans des temps postérieurs.

Il examinera, avec la même attention, les côtes septentrionales et occidentales de la nouvelle Hollande, et particulièrement la partie de ces côtes qui, étant située sous la zone torride, peut participer des productions propres aux pays placés sous les mêmes latitudes.

8.° Il n'aura pas les mêmes recherches à faire aux îles de la nouvelle Zélande, que les relations des voyageurs Anglais ont fait connaître dans un grand détail. Mais, pendant son séjour dans le canal de la Reine-Charlotte, il s'occupera à découvrir si l'Angleterre a formé ou projeté

de former quelque établissement sur ces îles ; et dans le cas où il pourrait être instruit qu'elle en a formé quelqu'un, il tâcherait de s'y rendre, pour prendre connaissance par lui-même, de l'état, de la force, et de l'objet de cet établissement.

9.° Si, dans la reconnaissance qu'il fera de la côte du Nord-Ouest de l'Amérique, il rencontre, sur quelques points de cette côte, des forts ou comptoirs, appartenant à sa majesté catholique, il évitera soigneusement tout ce qui pourrait donner quelque ombrage aux commandans ou chefs de ces établissemens ; mais il fera valoir auprès d'eux les liens du sang et de l'amitié qui unissent si étroitement les deux souverains, pour se procurer par leur moyen tous les secours et les rafraîchissemens dont il pourrait avoir besoin, et que le pays serait en état de fournir.

Il paraît que l'Espagne a eu l'intention d'étendre son titre de possession jusqu'au port de los Remedios, vers le 57e degré un quart de latitude ; mais rien n'annonce qu'en le faisant visiter en 1775, elle y ait formé aucun établissement, non plus qu'au port de Bucarelli, situé à environ deux degrés moins au Nord : autant qu'il est possible d'en juger par les relations de ces pays qui sont parvenues en France, la possession active de l'Espagne ne s'étend pas au-dessus des ports de San-Diego et de Monterey, où elle a fait élever de petits forts, gardés par des détachemens qu'on y fait passer de la Californie ou du nouveau Mexique.

Le sieur de la Pérouse tâchera de connaître l'état, la force, l'objet de ces établissemens, et de s'assurer si ce sont les seuls que l'Espagne ait formés sur cette côte. Il examinera pareillement à quelle latitude on peut commencer à se procurer des pelleteries ; quelle quantité les Américains peuvent en fournir ; quelles marchandises, quels objets seraient les plus convenables pour la traite des fourrures ; quelle facilité on pourrait trouver pour se procurer un établissement sur cette côte, dans le cas où ce nouveau commerce présenterait assez d'avantage aux négocians Français pour les engager à s'y livrer, sous l'espoir de reverser les pelleteries sur la Chine, où l'on est assuré qu'elles ont un débit facile.

Il cherchera pareillement à connaître quelles espèces de peaux on peut y traiter, et si celles de loutre, qui ont le plus de valeur en Asie, où elles sont très-recherchées, sont les plus communes en Amérique. Il aura soin de rapporter en France des échantillons de toutes les différentes fourrures qu'il aura pu se procurer : et comme il aura occasion, dans la suite de son voyage, de relâcher à la Chine, et peut-être de toucher au Japon, il s'assurera quelle espèce de peau a, dans ces deux empires, un débit plus facile, plus sûr, et plus lucratif, et quel bénéfice la France pourrait se promettre de cette nouvelle branche de commerce. Enfin il tâchera, pendant son séjour sur les côtes de l'Amérique, de découvrir si les établissemens de la baie d'Hudson, les forts ou comptoirs de l'intérieur, ou quelque province des États-Unis, ont ouvert, par l'entremise des sauvages errans, quelque communication, quelques relations de commerce et d'échange, avec les peuples de la côte de l'Ouest.

10.° Il est probable qu'en visitant les îles Aleutiennes, et les autres groupes situés au Sud du grand bassin du Nord, il rencontrera quelques établissemens ou factoreries Russes. Il cherchera à connaître leur constitution, leur force, leur objet; quelle est la navigation des Russes dans ces mers, quels bâtimens, quels hommes ils y emploient; jusqu'où ils étendent leur commerce; s'il y a quelques-unes de ces îles qui reconnaissent la domination de la Ruſſie, ou si toutes sont indépendantes; enfin si les Russes ne se sont pas portés, de proche en proche, jusque sur le continent de l'Amérique.

Il profitera de son séjour dans le port d'Avatscha pour étendre les connaissances à acquérir à cet égard, et s'en procurer, en même temps, s'il est possible, sur les îles Kuriles, sur les terres de Jesso, et sur l'empire du Japon.

11.° Il fera la reconnaissance des îles Kuriles et des terres de Jesso avec prudence et circonspection, tant pour ce qui concerne sa navigation dans une mer qui n'est point connue des Européens, et qui passe pour être orageuse, que dans les relations qu'il pourra avoir avec les habitans de ces

îles et terres, dont le caractère et les mœurs doivent se rapprocher de ceux des Japonais, qui pourraient en avoir soumis une partie, et avoir communication avec les autres.

Il verra, par les notes géographiques et historiques jointes à la présente Instruction, que la Russie n'étend sa domination que sur quelques-unes des îles Kuriles les plus voisines du Kamtschatka ; et il examinera si, dans le nombre des îles méridionales et indépendantes, il ne s'en trouverait pas quelqu'une sur laquelle, dans la supposition d'un commerce de pelleteries à ouvrir pour la France, il serait possible de former un établissement ou comptoir qui pût être mis à l'abri de toute insulte de la part des insulaires.

12.° A l'égard du Japon, il tâchera d'en reconnaître et visiter la côte du Nord-Est et la côte orientale, et d'aborder à quelqu'un de ses ports, pour s'assurer si son gouvernement oppose en effet des obstacles invincibles à tout établissement, à toute opération de commerce ou d'échange de la part des Européens, et si, par l'appât des pelleteries, qui sont pour les Japonais un objet d'utilité et de luxe, on ne pourrait pas engager les ports de la côte de l'Est ou du Nord-Est à admettre les bâtimens qui leur en apporteraient, et à donner en échange les thés, les soies et les autres productions de leur sol, et les ouvrages de leurs manufactures : peut-être les lois prohibitives de cet empire, que toutes les relations de ce pays annoncent comme si sévères, ne sont-elles pas observées à la côte du Nord-Est et de l'Est avec la même rigueur qu'à Nangasaki et à la côte du Sud, lieux trop voisins de la capitale pour y espérer aucun relâchement.

13.° Lorsque le sieur de la Pérouse sera rendu à Macao, il prendra les mesures nécessaires pour obtenir la facilité d'hiverner à Canton. Il s'adressera, à cet effet, au sieur Vieillard, consul de sa majesté à la Chine, et il le chargera de faire auprès du gouvernement Chinois les démarches convenables pour y parvenir. Il profitera du séjour qu'il doit faire dans ce port, pour s'informer exactement et en détail, de l'état actuel du commerce des nations Européennes à Canton ; et il examinera cet objet important sous tous les rapports qu'il peut être intéressant de connaître.

Il prendra toutes les informations qui pourront lui être utiles pour sa navigation ultérieure dans les mers au Nord de la Chine, sur les côtes de la Corée et de la Tartarie orientale, et sur toutes les terres ou îles qui lui resteront à visiter dans cette partie. Il ne négligera pas de se procurer, s'il est possible, un interprète Chinois et Japonais, et un interprète Russe pour sa seconde relâche à Avatscha : il traitera avec eux pour le temps qu'il devra les garder au service du vaisseau ; et, à son retour, il les déposera à Mindanao ou aux Moluques.

14.° Il doit être prévenu que les forbans Japonais sont quelquefois très-nombreux dans la mer comprise entre le Japon, la Corée, et la Tartarie. La faiblesse de leurs bâtimens n'exige d'autre précaution de sa part, que d'être sur ses gardes pendant la nuit, pour éviter une surprise de la leur : mais il ne serait pas inutile qu'il tâchât d'en joindre quelqu'un, et qu'il l'engageât, par des présens et par la promesse d'une récompense, à piloter les bâtimens de sa majesté, dans la visite du Jesso, dont on croit qu'une partie est sous la domination du Japon ; dans le passage du détroit de Tessoy, que les Japonais doivent connaître ; et dans la reconnaissance de celles des îles Kuriles qu'ils sont à portée de fréquenter. Ce même pilote pourrait lui être également utile pour visiter quelque port de la côte occidentale du Japon, dans le cas où les circonstances ne lui auraient permis d'aborder à aucun point de la côte de l'Est ou du Nord-Est. Mais, quelque usage que le sieur de la Pérouse puisse faire dudit pilote, il ne se livrera à ses conseils et à ses indications qu'avec la plus grande réserve. Il convient aussi qu'il engage, s'il le peut, des pêcheurs des îles Kuriles à lui servir de pratiques pour celles de ces îles qui avoisinent le Kamtschatka.

Le sieur de la Pérouse tâchera ainsi de compléter, en remontant au Nord, la reconnaissance des îles qu'il n'aurait pu reconnaître en venant d'Avatscha à Macao, et de suppléer, sur la côte occidentale du Japon, à ce qu'il n'aurait pu exécuter sur la côte de l'Est et du Nord-Est.

La reconnaissance des côtes de la Corée et de la Tartarie Chinoise doit être faite avec beaucoup de prudence et de circonspection. Le sieur de la

Pérouse est instruit que le gouvernement de la Chine est très-ombrageux : il doit, en conséquence, éviter d'arborer son pavillon et de se faire connaître sur ces côtes, et ne se permettre aucune opération qui puisse exciter l'inquiétude de ce gouvernement, parce qu'il serait à craindre qu'il n'en fît ressentir les effets aux navires Français qui viennent commercer à Canton.

15.° Dans la recherche et la visite que le sieur de la Pérouse fera des îles Carolines, qui ne sont presque connues que de nom de la plupart des nations d'Europe, il tâchera de savoir si les Espagnols, ainsi qu'ils l'ont souvent projeté, y ont formé quelque établissement.

Il fera connaître les productions de ces îles et de toutes celles qu'il aura pu découvrir au Nord-Est et à l'Ouest-Sud-Ouest des îles Mariannes ou îles des Larrons.

16.° Dans la relâche qu'il fera à Tinian, l'une des Mariannes, il se procurera des informations sur les établissemens, les forces, et le commerce des Espagnols dans cet archipel et aux environs.

Il fera les mêmes recherches à Mindanao, pour connaître, autant qu'il le pourra, l'état politique, militaire, et commercial de cette nation dans les îles Philippines.

17.° Pendant le séjour qu'il fera aux Moluques, il ne négligera aucune des informations qu'il pourra se procurer sur la situation et le commerce des Hollandais dans ces îles. Il s'attachera particulièrement à connaître les avantages qui doivent résulter pour le commerce de l'Angleterre, de la liberté, que cette puissance a obtenue par son dernier traité de paix avec la Hollande, de naviguer et trafiquer dans toute l'étendue des mers d'Asie ; et il tâchera de savoir quel usage l'Angleterre a fait de cette liberté, et si elle est déjà parvenue à s'ouvrir par cette voie quelque nouvelle branche de commerce dans cette partie du monde.

18.° Si le sieur de la Pérouse relâche au cap de Bonne-Espérance, il prendra des informations précises sur la situation actuelle de cette colonie, sur les forces que la Hollande, ou la compagnie Hollandaise des Indes orientales, y entretient depuis la paix, et sur l'état des fortifications anciennes et nouvelles qui défendent la ville et protègent le mouillage.

19.° En général, dans toutes les îles, et dans tous les ports des continens, occupés ou fréquentés par les Européens, où il abordera, il fera avec prudence, et autant que les circonstances et la durée de ses séjours le lui permettront, toutes les recherches qui pourront le mettre en état de faire connaître avec quelque détail, la nature et l'étendue du commerce de chaque nation, les forces de terre et de mer que chacune y entretient, les relations d'intérêt ou d'amitié qui peuvent exister entre chacune d'elles et les chefs et naturels des pays où elles ont des établissemens, et généralement tout ce qui peut intéresser la politique et le commerce.

TROISIÈME PARTIE.

Opérations relatives à l'Astronomie, à la Géographie, à la Navigation, à la Physique, et aux différentes branches de l'Histoire naturelle.

1.° Sa majesté ayant destiné deux astronomes pour être employés sous les ordres du sieur de la Pérouse, dans l'expédition dont elle lui a confié la conduite, et ses deux frégates étant pourvues de tous les instrumens d'astronomie et de navigation dont on peut faire usage, soit à la mer, soit à terre; il veillera à ce que, dans le cours du voyage, l'un et l'autre ne négligent aucune occasion de faire toutes les observations astronomiques qui pourront lui paraître utiles.

L'objet le plus important pour la sûreté de la navigation, est de fixer avec précision les latitudes et les longitudes des lieux où il abordera, et de ceux à vue desquels il pourra passer. Il recommandera, à cet effet, à l'astronome employé sur chaque frégate, de suivre avec la plus grande exactitude le mouvement des horloges et montres marines, et de profiter de toutes les circonstances favorables pour vérifier à terre si la régularité de leur marche s'est maintenue pendant les traversées, et pour constater par observation, le changement qui pourra être survenu dans leur mouvement journalier, afin de tenir compte de ce changement pour déterminer avec plus de précision la longitude des îles, des caps, ou autres points remarquables, qu'il aura pu reconnaître et relever dans l'intervalle de deux vérifications.

Aussi souvent que l'état du ciel le permettra, il fera prendre des distances de la lune au soleil ou aux étoiles, avec les instrumens à cet usage, pour en conclure la longitude du vaisseau, et la comparer à celle que les horloges et montres marines indiqueront pour le même point et le même instant : il aura soin de multiplier les observations de chaque genre, afin que le résultat moyen entre différentes opérations puisse procurer une détermination plus précise. Lorsqu'il passera à vue de quelque île ou de quelque terre où il ne se proposera pas d'aborder, il aura attention de se maintenir, autant qu'il sera possible, sur le parallèle de ce point, à l'instant où devra se faire l'observation de la hauteur méridienne du soleil ou d'un autre astre pour en conclure la latitude du vaisseau ; et il s'établira sur le méridien de ce même point, pour le moment où devront se faire les observations qui serviront à en déterminer la longitude. Il évitera, par cette attention, toute erreur de position et d'estime de distance qui peut nuire à la justesse de la détermination.

Il fera observer tous les jours, lorsque le temps le permettra, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée.

Dès qu'il arrivera dans quelque port, il fera choix d'un emplacement commode pour y dresser les tentes et l'observatoire portatif dont il est pourvu, et il y établira un corps-de-garde.

Indépendamment des observations relatives à la détermination des latitudes et des longitudes, pour lesquelles il sera employé toute espèce de méthode connue et praticable, et de celles pour connaître la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, il ne négligera pas de faire observer tout phénomène céleste qui pourrait être aperçu; et dans toutes les occasions, il procurera aux deux astronomes tous les secours et les facilités qui pourront assurer le succès de leurs opérations.

Sa majesté est persuadée que les officiers et les gardes de la marine, employés sur les deux frégates, se porteront avec zèle à faire eux-mêmes, de concert avec les astronomes, toutes les observations qui peuvent avoir quelque rapport d'utilité avec la navigation; et que ceux-ci, de leur côté, seront empressés de communiquer aux premiers le fruit de leurs études, et les connaissances de théorie qui peuvent contribuer à perfectionner l'art nautique.

Le sieur de la Pérouse fera tenir, sur chaque frégate, un registre double, où seront portées, jour par jour, tant à la mer qu'à terre, les observations astronomiques, celles relatives à l'emploi des horloges et montres marines, et toutes autres. Ces observations seront portées brutes sur le registre, c'est-à-dire qu'on y inscrira simplement les quantités de degrés, minutes, &c. données par l'instrument au moment de l'observation, sans aucun calcul, et en indiquant seulement l'erreur connue de l'instrument dont on se sera servi, si elle a été constatée par les vérifications d'usage.

Chacun des astronomes gardera par-devers lui l'un de ces deux registres, et l'autre demeurera entre les mains de chaque capitaine commandant.

L'astronome tiendra en outre un second registre, où il inscrira pareillement, jour par jour, toutes les observations qu'il aura faites, et il y joindra, pour chaque opération, tous les calculs qui doivent conduire au dernier résultat.

A la fin du voyage, le sieur de la Pérouse se fera remettre les deux registres qui auront été tenus par les astronomes, après qu'ils les auront certifiés véritables, et signés.

2.° Lorsque le sieur de la Pérouse abordera à des ports qu'il peut être intéressant de faire connaître sous le rapport militaire, il fera faire la reconnaissance du pays par l'ingénieur en chef, qui lui remettra un rapport circonstancié de toutes les remarques qu'il aura faites, et les plans qu'il aura été à portée de lever.

Le sieur de la Pérouse fera dresser des cartes exactes de toutes les côtes et îles qu'il visitera ; et si elles ont déjà été reconnues, il vérifiera l'exactitude des descriptions et des cartes que les autres navigateurs en ont données.

A cet effet, lorsqu'il naviguera le long des côtes et à vue des îles, il les fera relever très-exactement avec le cercle de réflexion, ou avec le compas de variation ; et il observera que les relèvemens dont on peut tirer le parti le plus sûr pour la construction des cartes, sont ceux par lesquels un cap, ou tout autre objet remarquable, peut être relevé par un autre.

Il emploiera les officiers des deux frégates, et l'ingénieur-géographe, à lever avec soin les plans des côtes, baies, ports, et mouillages qu'il sera à portée d'examiner et de visiter ; et il joindra à chaque plan une instruction qui présentera tout ce qui concerne l'approche et la reconnaissance des côtes, l'entrée et la sortie des ports, la manière de prendre le mouillage et d'y affourcher, et le meilleur endroit pour faire de l'eau ; les sondes, la qualité du fond, les dangers, roches et écueils ; les vents régnans, les brises, les moussons, les temps de leur durée, et les époques de leurs changemens ; enfin, tous les détails nautiques qu'il peut être utile de faire connaître aux navigateurs.

Tous les plans de pays, de côtes, et de ports, seront faits doubles : il en sera remis une copie à chacun des capitaines commandans ; et à la fin du

voyage, le sieur de la Pérouse se fera remettre la totalité des cartes et des plans, et les instructions qui y seront relatives.

Sa majesté s'en rapporte à lui de fixer l'époque à laquelle il devra faire monter les bateaux pontés qui ont été embarqués en pièces sur chaque frégate : il réservera sans doute cette opération pour sa relâche à O-Taïti. Ces bateaux pourront être employés très-utilement à la suite des frégates, soit pour visiter les archipels situés dans le grand océan équatorial, soit pour explorer en détail des parties de côte, et en sonder les baies, les ports, les passages, et enfin, pour faciliter toute recherche qui exige un bâtiment tirant peu d'eau, et susceptible de porter quelques jours de vivres pour son équipage.

3.° Les physiciens et les naturalistes destinés pour faire, dans le cours du voyage, les observations analogues à leurs connaissances, seront employés, pour la physique ou l'histoire naturelle, dans la partie à laquelle chacun d'eux se sera le plus particulièrement attaché.

Le sieur de la Pérouse leur prescrira, en conséquence, les recherches qu'ils auront à faire dans tous les genres, et leur fera distribuer les instrumens et machines qui y sont propres.

Il aura attention, dans la répartition des travaux, d'éviter les doubles emplois, afin que le zèle et les lumières de chaque savant puissent avoir leur entier effet pour le succès général de l'expédition.

Il leur donnera communication du mémoire remis par l'académie des sciences, dans lequel cette compagnie indique les observations particulières dont elle désirerait que les physiciens et naturalistes pussent s'occuper dans le voyage ; et il leur prescrira de concourir, chacun en ce qui le concerne, et suivant les circonstances, à remplir les objets indiqués par ce mémoire.

Il communiquera pareillement au chirurgien-major de chaque frégate le mémoire de la société de médecine, afin que l'un et l'autre s'occupent des observations qui peuvent remplir le vœu de cette compagnie.

Le sieur de la Pérouse, dans le cours de sa navigation, et dans ses relâches, fera tenir sur chacun des bâtimens un registre, jour par jour, de toutes les observations relatives à l'état du ciel et de la mer, aux vents, aux courans, aux variations de l'atmosphère, et à tout ce qui appartient à la météorologie.

Dans les séjours qu'il fera dans les ports, il fera observer le génie, le caractère, les mœurs, les usages, le tempérament, le langage, le régime, et le nombre des habitans.

Il fera examiner la nature du sol et les productions des différens pays, et tout ce qui est relatif à la physique du globe.

Il fera recueillir les curiosités naturelles, terrestres et marines; il les fera classer par ordre, et fera dresser, pour chaque espèce, un catalogue raisonné, dans lequel il sera fait mention des lieux où elles auront été trouvées, de l'usage qu'en font les naturels du pays, et, si ce sont des plantes, des vertus qu'ils leur attribuent.

Il fera pareillement rassembler et classer les habillemens, les armes, les ornemens, les meubles, les outils, les instrumens de musique, et tous les effets à l'usage des divers peuples qu'il visitera; et chaque objet devra porter son étiquette, et un numéro correspondant à celui du catalogue.

Il fera dessiner par les dessinateurs embarqués sur les deux frégates, toutes les vues de terre et les sites remarquables, les portraits des naturels des différens pays, leurs costumes, leurs cérémonies, leurs jeux, leurs édifices, leurs bâtimens de mer, et toutes les productions de la terre et de la mer dans les trois règnes, si les dessins de ces divers objets lui paraissent utiles pour faciliter l'intelligence des descriptions que les savans en auront faites.

Tous les dessins qui auront été faits dans le voyage, toutes les caisses contenant les curiosités naturelles, ainsi que les descriptions qui en auront

été faites, et les recueils d'observations astronomiques, seront remis, à la fin du voyage, au sieur de la Pérouse; et aucun savant, aucun artiste, ne pourra réserver pour lui-même, ou pour d'autres, aucune des pièces d'histoire naturelle, ou d'autres objets, que le sieur de la Pérouse aura jugés mériter d'être compris dans la collection destinée pour sa majesté.

4.° Avant de rentrer dans le port de Brest, au terme du voyage, ou avant d'arriver au cap de Bonne-Espérance, s'il est dans le cas d'y relâcher, le sieur de la Pérouse se fera remettre tous les journaux de la campagne qui auront été tenus sur les deux frégates par les officiers et gardes de la marine, par les astronomes, savans, et artistes, par les pilotes, et toutes autres personnes. Il leur enjoindra de garder un silence absolu sur l'objet du voyage et sur les découvertes qui auraient été faites, et il en exigera leur parole. Il les assurera, au surplus, que leurs journaux et papiers leur seront rendus.

QUATRIÈME PARTIE.

De la conduite à tenir avec les naturels des pays où les deux frégates pourront aborder.

Les relations de tous les voyageurs qui ont précédé le sieur de la Pérouse dans les mers qu'il doit parcourir, lui ont fait d'avance connaître le caractère et les mœurs d'une partie des différens peuples avec lesquels il pourra avoir à traiter, tant aux îles du grand océan, que sur les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique.

Sa majesté ne doute pas que, nourri de cette lecture, il ne s'attache à imiter la bonne conduite de quelques-uns des navigateurs qui l'ont devancé, et à éviter les fautes de quelques autres.

A son arrivée dans chaque pays, il s'occupera de se concilier l'amitié des principaux chefs, tant par des marques de bienveillance que par des présens ; et il s'assurera des ressources qu'il pourra trouver sur le lieu, pour fournir aux besoins de ses vaisseaux. Il emploiera tous les moyens honnêtes pour former des liaisons avec les naturels du pays.

Il cherchera à connaître quelles sont les marchandises ou objets d'Europe auxquels ils paraissent attacher le plus de prix, et il en composera un assortiment qui leur soit agréable, et qui puisse les inviter à faire des échanges.

Il sentira la nécessité de mettre en usage toutes les précautions que la prudence suggère, pour maintenir sa supériorité contre la multitude, sans être obligé d'employer la force ; et, quelque bon accueil qu'il reçoive des sauvages, il est important qu'il se montre toujours en état de défense, parce qu'il serait à craindre que sa sécurité ne les engageât à tenter de le surprendre.

Dans quelque circonstance que ce soit, il n'enverra aucune chaloupe ou autre bâtiment à terre, qu'il ne soit armé de ses canons, muni de fusils, de sabres, de haches-d'armes, et de munitions de guerre en quantité suffisante, et qu'il ne soit commandé par un officier, à qui il ordonnera de ne jamais perdre de vue le bâtiment dont il est chargé, et d'y laisser toujours quelques hommes pour sa garde.

Il ne permettra pas qu'aucune personne de l'état-major ou de l'équipage couche à terre pour autre raison que celle du service ; et ceux que leurs fonctions obligeraient d'y rester, se retireront, avant la nuit, dans les tentes dressées à terre pour servir d'observatoire et de magasin. Il y placera un corps-de-garde, où devra toujours coucher un officier, pour maintenir le bon ordre parmi les matelots et soldats affectés à ce service, et prévenir, par une surveillance active et continue, toute attaque ou entreprise de la part des sauvages.

Il aura soin de faire mouiller les frégates de sa majesté à portée de protéger l'établissement ; et il donnera ses ordres à l'officier qui y sera de garde, pour les signaux que celui-ci aura à faire en cas d'alarme.

Dès que ces dispositions seront faites, il s'occupera des moyens de pourvoir à la subsistance de ses équipages et aux autres besoins des bâtimens ; et après avoir fait un choix dans le nombre des marchandises, outils, et ouvrages en tout genre, dont les deux frégates sont approvisionnées, il en formera un magasin à terre, sous la protection du corps-de-garde : mais, comme il est instruit qu'en général les insulaires du grand océan ont un penchant irrésistible au vol, il aura soin, pour ne pas les tenter par la vue d'un trop grand nombre d'objets rassemblés dans un même lieu, de ne faire transporter chaque jour à terre, que les effets qui pourront être employés en échanges dans le cours de la journée.

Il réglera la valeur de ces échanges, et il ne permettra pas qu'on excède jamais la taxe qu'il aura fixée pour chaque objet de traite ; dans la crainte qu'en accordant, dans le début, un prix trop haut pour les denrées qu'il voudrait se procurer, les naturels ne s'en prévalussent pour n'en plus vendre dans la suite à une moindre valeur.

Il n'établira qu'un seul magasin pour les deux frégates ; et pour y maintenir le bon ordre et prévenir tous les abus, il chargera spécialement un officier de traiter avec les sauvages, et il désignera les officiers mariniers ou autres personnes qui devront faire sous ses ordres le service du magasin. Aucun officier, ou autre personne des états-majors ou des équipages, ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, faire aucune espèce d'échange, à moins que le sieur de la Pérouse ne lui en ait donné la permission expresse, et n'ait réglé le taux de l'échange.

Si quelqu'un des gens de l'équipage dérobait, pour le porter à terre, quelque effet appartenant aux bâtimens, ou quelques marchandises destinées pour les échanges, le sieur de la Pérouse le ferait punir suivant la rigueur des ordonnances ; et il punirait plus sévèrement encore ceux

qui, étant de service au magasin, auraient abusé de sa confiance, et détourné des effets pour en traiter en fraude.

Il prescrira à tous les gens des équipages, de vivre en bonne intelligence avec les naturels, de chercher à se concilier leur amitié par les bons procédés et les égards ; et il leur défendra, sous les peines les plus rigoureuses, de jamais employer la force pour enlever aux habitans ce que ceux-ci refuseraient de céder volontairement.

Le sieur de la Pérouse, dans toutes les occasions, en usera avec beaucoup de douceur et d'humanité envers les différens peuples qu'il visitera dans le cours de son voyage.

Il s'occupera, avec zèle et intérêt, de tous les moyens qui peuvent améliorer leur condition, en procurant à leur pays les légumes, les fruits, et les arbres utiles d'Europe ; en leur enseignant la manière de les semer et de les cultiver ; en leur faisant connaître l'usage qu'ils doivent faire de ces présens, dont l'objet est de multiplier sur leur sol les productions nécessaires à des peuples qui tirent presque toute leur nourriture de la terre.

Si des circonstances impérieuses, qu'il est de la prudence de prévoir dans une longue expédition, obligeaient jamais le sieur de la Pérouse à faire usage de la supériorité de ses armes sur celles des peuples sauvages, pour se procurer, malgré leur opposition, les objets nécessaires à la vie, tels que des subsistances, du bois, de l'eau, il n'userait de la force qu'avec la plus grande modération, et punirait avec une extrême rigueur ceux de ses gens qui auraient outre-passé ses ordres. Dans tous les autres cas, s'il ne peut obtenir l'amitié des sauvages par les bons traitemens, il cherchera à les contenir par la crainte et les ménaces ; mait il ne recourra aux armes qu'à la dernière extrémité, seulement pour sa défense, et dans les occasions où tout ménagement compromettrait décidément la sûreté des bâtimens et la vie des Français dont la conservation lui est confiée.

Sa majesté regarderait comme un des succès les plus heureux de l'expédition, qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme.

CINQUIÈME PARTIE.

Des précautions à prendre pour conserver la santé des Équipages.

Le sieur de la Pérouse connaissant les intentions de sa majesté sur la conduite qu'il doit tenir envers les peuples sauvages, et l'attention qu'elle donne à ce que la visite des Français, loin d'être un malheur pour ces peuples, leur procure au contraire des avantages dont ils étaient privés; il sentira sûrement quel soin particulier il doit donner à la conservation des équipages employés dans l'expédition dont sa majesté lui a confié la conduite.

Les bâtimens sous ses ordres sont abondamment pourvus de tous les secours qui peuvent ou prévenir la cause des maladies de mer, ou en arrêter le cours, comme aussi de ceux qui sont destinés à suppléer les vivres ordinaires et à en corriger le mauvais effet. Il veillera soigneusement à ce que ces divers secours soient employés à propos et avec mesure; et il s'occupera essentiellement de toutes les ressources qui pourront se présenter dans les différentes relâches, pour procurer à ses équipages des rafraîchissemens et des alimens sains qui puissent réparer les effets du long usage qu'il sera obligé de faire des viandes salées.

Sa majesté s'en rapporte à la prudence du sieur de la Pérouse, sur la forme qui lui paraîtra la plus convenable à établir à bord des deux frégates pour la distribution des vivres en approvisionnement dans la cale.

Il aura soin de faire visiter et aérer, pendant ses séjours dans les ports, les parties de ces vivres qui annonceraient un principe d'altération dont cette précaution peut arrêter le progrès.

Il ne négligera aucune occasion de procurer du poisson frais à ses équipages, et de renouveler ses salaisons, par les moyens qui ont été remis à sa disposition, et en faisant usage de la méthode qui a été pratiquée avec succès par les navigateurs de ces derniers temps qui ont parcouru le grand océan.

Le sieur de la Pérouse n'ignore pas qu'une des précautions qui peut contribuer le plus efficacement à conserver la santé des gens de mer, est l'attention continuelle à maintenir une extrême propreté dans le vaisseau et sur leurs personnes.

Il fera usage, à cet effet, de tous les moyens connus, tels que les ventilateurs, les fumigations, les parfums, pour renouveler et purifier l'air de la cale et de l'entrepont. Il fera tous les jours, s'il se peut, exposer à l'air libre les hamacs et les hardes des équipages: et afin que les matelots, et autres gens qui les composent, ne négligent point la propreté de leurs personnes, il les divisera en escouades, dont il répartira l'inspection et le soin de la tenue entre les officiers de chaque frégate.

Chacun d'eux rendra compte, chaque semaine, au capitaine, de l'état des hardes et des besoins de l'escouade dont le soin lui aura été confié; et sur l'ordre du sieur de la Pérouse, les hardes de remplacement que sa majesté a ordonné d'embarquer, seront distribuées aux équipages des deux bâtimens, suivant la répartition qui en aura été réglée par le commandant, et dans les circonstances où il jugera que ce secours est nécessaire.

Le sieur de la Pérouse établira la plus exacte discipline dans les équipages des deux frégates, et il tiendra soigneusement la main à pré-

venir tout relâchement à cet égard; mais cette sévérité, convenable dans tout service, et nécessaire dans une campagne de plusieurs années, sera tempérée par l'effet constant des soins paternels qu'il doit aux compagnons de ses fatigues : et sa majesté, connaissant les sentimens dont il est animé, est assurée qu'il sera constamment occupé de procurer à ses équipages toutes les facilités, toutes les douceurs, qu'il pourra leur accorder sans nuire aux intérêts du service et à l'objet de l'expédition.

Sa majesté ne pouvait donner au sieur de la Pérouse une marque plus distinguée de la confiance qu'elle a dans son zèle, sa capacité, et sa prudence, qu'en le chargeant d'une des entreprises les plus étendues qui ayent jamais été exécutées. Quelques-uns des navigateurs qui l'ont précédé dans la carrière des découvertes, lui ont laissé de grandes leçons et de grands exemples; mais sa majesté est persuadée qu'aussi ambitieux de gloire, aussi zélé pour l'accroissement des connaissances humaines, aussi persévérant que ses modèles, il méritera un jour d'en servir lui-même à ceux qui, poussés par le même courage, voudront prétendre à la même célébrité.

N O T E.

En rédigeant un plan de navigation pour le voyage de découvertes dont la conduite est confiée à M. de la Pérouse, on a eu pour objet de lui faire suivre, dans les différentes mers, des routes qui n'ayent été suivies par aucun des navigateurs qui l'ont précédé : cette marche a paru la plus sûre pour multiplier les découvertes, et avancer considérablement, dans ce voyage, le grand ouvrage de la description complète du globe terrestre.

On a cependant été obligé d'indiquer, pour points de relâche, des îles déjà reconnues, et où l'on est assuré que M. de la Pérouse pourra se procurer des subsistances, à l'aide des échanges dont on lui a ménagé les moyens par la quantité de marchandises en tout genre, dont on lui a com-

posé un assortiment, approprié aux goûts des insulaires avec lesquels il aura occasion de traiter. Mais en indiquant au commandant Français des relâches déjà pratiquées, on a attention de l'y faire arriver par des routes qui n'ayent pas encore été fréquentées; et dans le nombre des marchandises dont on l'a pourvu, on n'a pas négligé d'y en faire entrer plusieurs de l'espèce de celles qui ne sont point encore connues aux îles où il pourra aborder, afin que les naturels du pays reconnaissent aisément que la nation qui les leur apporte, est pour eux une nation nouvelle, qui ne les avait point encore visités.

On a employé différens élémens de calcul pour évaluer la durée des différentes traversées. Dans les routes ordinaires et les mers libres, on a supposé que les bâtimens pourraient faire, avec les vents alizés, trente lieues en vingt-quatre heures: on n'a compté que vingt-cinq lieues pour le même espace de temps, dans les parages où la prudence exige qu'on mette en panne une partie de la nuit; vingt lieues seulement, lorsque les bâtimens sont en découverte; et, dans ce dernier cas, on a toujours ajouté un certain nombre de jours pour le temps qui est perdu à reconnaître et visiter une côte. C'est d'après ces bases, qu'on a hasardé de fixer la durée des traversées, et les époques des relâches: mais tous ces calculs sont soumis aux circonstances dans lesquelles les bâtimens pourront se trouver, aux événemens de la navigation, et aux accidens qu'on ne peut prévoir.

La durée totale du voyage excédera nécessairement quatre années: il eût été impossible de remplir dans un moindre espace de temps tous les objets que sa majesté s'est proposés. Les retours périodiques des différentes moussons dans un même temps au Nord et au Sud de la Ligne sont des données auxquelles on est forcé d'assujettir la route, et qui contrarient infiniment la navigation, dans les mers voisines des archipels et du continent d'Asie, par l'obligation où l'on est de ne se présenter dans chaque parage, qu'à l'époque où les vents y sont favorables. Cette considération des moussons a exigé diverses combinaisons, pour y assujettir les routes, sans augmenter de beaucoup la durée totale de la campagne, et de manière

que chaque traversée en particulier n'excédât pas les bornes qu'on doit se prescrire, relativement à la provision d'eau et de bois que peut comporter la capacité de chaque bâtiment dans la proportion de son équipage. Au surplus, les bâtimens de sa majesté sont pourvus de munitions de tous les genres, en quantité plus que suffisante pour fournir à quatre années de navigation, en y ajoutant les ressources accidentelles que les relations des navigateurs modernes nous ont indiquées, et que la prévoyance et l'activité de M. de la Pérouse sauront lui procurer dans ses différentes relâches. Le dernier voyage du capitaine Cook a duré quatre ans deux mois vingt-deux jours; et ses bâtimens n'étaient pas approvisionnés comme le seront ceux de sa majesté.

Si, comme on a droit de l'attendre du zèle et de l'habileté du commandant de l'expédition, tous les objets indiqués dans ses instructions ont été remplis, le voyage de M. de la Pérouse ne laissera plus aux navigateurs qui voudront tenter des découvertes, que le mérite de nous donner des détails plus circonstanciés sur quelques portions du globe.

Il reste à faire connaître la marche qu'on a suivie dans la construction des cartes hydrographiques qui doivent être remises aux commandans des bâtimens lorsque sa majesté les aura approuvées.

On a dressé une première carte de l'océan méridional, sur laquelle on a tracé, d'après les propres journaux des navigateurs, les routes qui les ont conduits à des découvertes; et l'on a indiqué celles qui restent à faire, ou à vérifier. Cette carte a été construite d'après les meilleures cartes Françaises, Espagnoles, Anglaises, et Hollandaises; et on l'a assujettie aux observations astronomiques par lesquelles les positions des principaux points des continens et des îles ont été déterminées.

L'étendue du grand océan, vulgairement nommé *mer du Sud* ou *mer Pacifique*, a exigé qu'on le divisât en trois bandes ou zones, dont la première contient le grand océan austral, ou l'espace renfermé entre le cercle polaire antarctique et le tropique du Capricorne;

La seconde, le grand océan équatorial, ou l'intervalle compris entre les deux tropiques ;

La troisième enfin, le grand océan boréal, ou les mers renfermées entre le tropique du Cancer et le cercle polaire arctique.

Comme les courses de M. de la Pérouse ne doivent pas le porter au-delà du soixantième parallèle au Nord et au Sud, on a jugé qu'il serait inutile de tracer, sur les cartes dressées pour son voyage, le grand océan polaire-boréal, et le grand océan polaire-austral.

Pour parvenir à dresser la carte du grand océan, on a extrait les journaux de tous les navigateurs de ce siècle, et de ceux des temps antérieurs qui ont navigué dans cette mer. On a consulté les plans de détail qu'ils ont donnés, et on les a fait entrer, par des réductions, dans la carte générale. On y a tracé les routes connues de tous les navigateurs anciens et modernes, afin de rapprocher les découvertes récentes, de celles qui ont été faites dans les siècles précédens, et de prouver, dans quelques cas, leur identité.

Cette carte générale du grand océan est le résultat de tout ce que les navigateurs et les géographes ont produit jusqu'à ce jour. On n'entreprendra pas d'exposer ici en détail les divers matériaux qu'on a recherchés, et ceux qu'on a mis en œuvre : cette énumeration seule exigerait un volume. On se bornera à joindre au Mémoire du roi pour servir d'Instruction à M. de la Pérouse, des notes géographiques et historiques sur quelques parties qui ont besoin d'être plus détaillées ; et l'on joindra aux deux cartes générales de l'océan méridional et du grand océan, un recueil de trente-sept autres cartes ou plans originaux manuscrits des parties de ces mers les moins fréquentées.

EXTRAIT

Des Instructions générales de M. de la Pérouse.

26 Juin 1785.

Sa majesté autorise le sieur de la Pérouse à accorder aux équipages des mois de paye en gratification, dont il réglera la quotité suivant les circonstances. Il aura seulement attention que la totalité des gratifications qu'il aura accordées dans la durée entière de son voyage, n'excède pas, pour chaque équipage, une année de solde. En outre de ces gratifications, qu'il annoncera aux officiers mariniers, matelots, et soldats, dans le cas où ils les auront méritées, il fera savoir aux deux équipages, que l'intention de sa majesté est que la solde de ceux qui viendraient à mourir pendant la campagne, à compter du jour de leur décès, soit mise en masse pour être distribuée en gratification aux gens de l'équipage dont l'homme décédé faisait partie ; et qu'il soit tenu compte à sa famille, de la solde acquise jusqu'au jour de son décès, ainsi que de la valeur de ses hardes, si elles sont distribuées.

NOTES

GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES,

Pour être jointes au Mémoire du Roi servant d'Instruction particulière à M. de la Pérouse, Capitaine de vaisseau, commandant les frégates la Boussole et l'Astrolabe.

OCÉAN MÉRIDIONAL.

Note 1.ere LES trois Vigies ou roches situées dans le Sud-Sud-Ouest de l'île de S. Jago, une des îles du cap Vert, ainsi que la Vigie Française, et les brisans vus par le César en 1730, dans le Sud-Sud-Est de la même île, sont placés d'après la carte Anglaise de l'océan Atlantique, publiée à Londres en 1777, en quatre feuilles *.

2. Pennedo de S. Pedro. Sa latitude, 0d 55′ Nord, est conforme à celle que M. Daprès dit avoir été observée en 1750 sur le vaisseau le Rouillé. *Voyez* le discours du Neptune oriental de M. Daprès, *page* 189.

Il établit sa longitude de 29d 0′ à l'Occident de Paris, et il la déduit de la différence de méridien reconnue entre l'île de l'Ascension et Pennedo, qu'il fixe à 12d 40′.

* Cette carte, pour la partie comprise entre le 14e et le 47e degré de latitude septentrionale, est la copie et la traduction de celle qui a été dressée et publiée par Fleurieu, et qui est jointe à son Voyage à différentes parties du monde, &c. Paris, imprimerie royale, 1773; 2 vol. in-4°. (N. D. R.)

Mais M. Daprès comptait alors, d'après une observation faite en 1754 par M. l'abbé de la Caille, que la longitude occidentale de l'Ascension était de 16^{d} 19′ : et comme cette longitude, vérifiée et fixée par les observations du capitaine Cook, est de 16^{d} 54′ (*second Voyage, tome II. page 276 de l'original)*, il en résulte qu'en admettant la différence des méridiens telle que la donne M. Daprès, entre Pennedo de S. Pedro et l'île de l'Ascension, la longitude de Pennedo doit être de 29^{d} 34′ à l'Occident de Paris ; et c'est celle qu'on a adoptée dans la carte remise à M. de la Pérouse.

On trouve une description de Pennedo dans le discours du Neptune oriental de M. Daprès, *page* 189.

3. Les Hauts-fonds dans le voisinage de la Ligne, sont placés d'après l'instruction du Neptune oriental, *page* 9.

4. La petite île de Sable ou île Saint-Paul, qui fut vue dans le même parage, en 1761, par le vaisseau le Vaillant, commandé par M. Bouvet, est placée d'après l'instruction du *Sailing Directions for the East-Indies ; London*, 1781 ; *page* 7. Cette position est conforme, pour la latitude, à celle qui lui a été donnée sur la carte générale qui est jointe à la Relation du troisième voyage du capitaine Cook, 0^{d} 25′ Sud ; mais elle diffère de 35 minutes sur la longitude.

Sa longitude à l'Ouest de Paris serait de 21^{d} 25′ suivant le *Sailing Directions*, qui la donne d'après le journal de M. Bouvet ; mais on l'a portée de 20^{d} 45′ pour la faire participer à la correction de Pennedo. *Voyez la note* 2.

5. Ile de Fernando de Noronha. On a placé cette île conformément à la latitude et à la longitude déterminées par le capitaine Cook.

Latitude - - - -	3^{d} 53′ 0″	Sud.
Longitude - - - -	34 53 50	Ouest de Paris.

Voyez le second Voyage de Cook, *tome II. pages* 278 *et* 279 de l'original.

La distance de cette île à la partie la plus voisine de la côte du Brésil étant fixée entre soixante et soixante-dix lieues, d'après les journaux des Portugais, et la carte Espagnole de l'Amérique méridionale, publiée par la Cruz Cano y Olmedilla, en huit feuilles, en 1775, on peut regarder comme déterminée la longitude de la côte du Brésil; et on l'a assujettie à celle de l'île de Noronha, en lui donnant 2 degrés $\frac{2}{3}$ de différence à l'Ouest.

6. L'île Saint-Mathieu fut reconnue en 1525, par Garcia de Loaes ou Loaysa, capitaine Portugais; mais elle avait été découverte quatre-vingt-sept ans avant cette époque. (*Tratado dos descubrimentos, &c. de Galvao; Lisboa*, 1731; *page* 66.) On l'a placée d'après la carte générale du troisième Voyage de Cook. La position en est incertaine, et ce célèbre navigateur a regretté de n'avoir pas été à portée de la déterminer. *Voyez* le second Voyage de Cook, *tome II. page* 276 de l'original.

7. Les latitudes et les longitudes des îles de Fernando Po, du Prince, de Saint-Thomé, et d'Annobon, sont établies d'après les observations faites, en 1779, par don Varella, officier de la marine d'Espagne;

SAVOIR:

Ile Fernando Po, rade Saint-Charles	Latitude	3d	28′	Nord.
	Longitude	6	30	Ouest de Paris.
Ile du Prince, au port - -	Latitude	1	39	Nord.
	Longitude	5	2	Ouest.
Ile Saint-Thomé, au port - -	Latitude	0	20	Nord.
	Longitude	4	34	Ouest.
Ile d'Annobon, à la côte du Nord -	Latitude	1	25	Sud.
	Longitude	3	25	Ouest.

D'après ces longitudes, celles du cap Vert, de Sierra-Leona, des îles de Los, et du cap de Bonne-Espérance, où il a pareillement été fait des obser-

vations, on a réglé les positions des différens points de la côte occidentale d'Afrique.

8. L'île de l'Ascension est placée d'après les observations du capitaine Cook.

Milieu de l'île - - - { Latitude 8ᵈ 0′ Sud. / Longitude 16 50 Ouest de Paris.

(Second Voyage de Cook, *tome II. page* 276 de l'original.)

Suivant l'abbé de la Caille, la latitude ne serait que de 7ᵈ 57′; et la longitude, déduite d'une émersion du premier satellite de Jupiter, de 16ᵈ 17′ (*Voyez* les Mémoires de l'académie des sciences, année 1754, *page* 129): mais on a cru devoir s'en tenir aux déterminations de Cook, qui sont les résultats d'un grand nombre d'observations. On trouve dans la Relation de son second voyage (*loco citato*) une description fort détaillée de l'île de l'Ascension.

9. L'île de Sainte-Hélène est pareillement placée d'après les observations de Cook et celles de Halley.

Au fort James { Latitude 16ᵈ 0′ Sud, suivant Halley. / Longitude 8 11 Ouest de Paris, suivant Cook.

(Second Voyage de Cook, *tome II. page* 270 de l'original.)

Suivant M. Maskelyne, observateur royal de Greenwich, la latitude de l'île Sainte-Hélène est de 15ᵈ 55′; et sa longitude, déduite d'une observation faite par lui, du premier satellite de Jupiter, serait de 8ᵈ 9′. (*British Mariner's Guide*, 1763, *in*-4°)

10. Ile de la Trinité. Cette île est placée d'après sa distance au cap Frio, côte du Brésil, telle qu'elle est donnée par M. Daprès (*discours du Neptune oriental, page* 10), de laquelle il résulte :

Côte du Nord - - -	Latitude	20d 25′	Sud.
	Longitude	32 15	Ouest de Paris.

L'île dos Picos est placée d'après les cartes Hollandaises, en assujettissant sa position à celle de la Trinité.

11. Iles de Martin-Vas. Ce sont trois rochers qui gisent entre eux Nord et Sud, excepté le plus septentrional, qui est jeté un peu plus dans l'Ouest : ils n'occupent pas plus d'un mille d'étendue. *Extrait* du Journal original de Halley, imprimé dans la *Collection of Voyages in the Atlantic southern ocean, by* A. Dalrymple : *London*, 1775 ; *in*-4°, *page* 53.

Dans le Journal de M. Lozier-Bouvet (imprimé en Français, *ibid.* page 7 de ce journal), il est dit que les îlots de Martin-Vas sont à huit lieues de distance et gisent à l'Est ¼ Nord-Est de l'île de la Trinité. Leur latitude est la même que celle de cette île.

12. L'île de l'Ascençaon, côte du Brésil, est placée d'après les notes de M. Daprès, *page* 9 du discours du Neptune oriental :

Latitude - - -	20d	25′	Sud.
Longitude - - -	38	0	Ouest de Paris.

cette position suppose que sa distance au cap Frio est de cent vingt lieues, comme M. Daprès l'indique (*ibid. page* 9).

13. Roche, découverte en 1692, et Vigie, en 1701. Ces dangers sont placés d'après la carte de l'océan méridional de M. Dalrymple, qu'on trouve à la suite de l'ouvrage cité dans la note onzième.

14. Ile Saxemburg. Cette île fut découverte en 1670 par Jean Lindestz Lindeman, Hollandais, par 30d ¾ de latitude Sud, et environ 22 degrés de longitude occidentale de Paris, en ayant égard au changement fait dans la position des autres îles de ce même parage, auxquelles les navigateurs ont dû la rapporter par des distances et des gisemens estimés. *Voyez* les

Navigations aux terres Australes, par le président Desbrosses, *tome II. page* 48.

15. Kattendyke est placé d'après la carte de Dalrymple appartenant à l'ouvrage cité dans la onzième note, et d'après la carte générale du troisième Voyage du capitaine Cook.

16. Iles de Tristan d'Acunha. On s'est réglé, pour leur position, sur l'instruction de M. Daprès (*page* 10 *du Neptune oriental*), qui fixe la latitude de ces îles entre 37^{d} 10′ et 37^{d} 45′ Sud, et leur longitude à 16^{d} 30′, ou 17 degrés, à l'Occident de Paris, d'après un résultat moyen entre les différentes routes de plusieurs vaisseaux, lesquelles indiquent 34 degrés pour la différence de méridien entre ces îles et le cap de Bonne-Espérance, qui est par 16^{d} 3′ 45″ à l'Orient de Paris.

M. Halley dit, dans son Journal, qu'il a déterminé la latitude de la plus méridionale de ces îles à 37^{d} 25′ Sud. *Voyez page* 41 de son journal dans l'ouvrage de M. Dalrymple, cité *note onzième*.

On trouve une description assez détaillée de ces îles, dans l'instruction du Neptune oriental de M. Daprès, *page* 10.

Outre le mouillage du Nord de la principale des îles de Tristan d'Acunha, marqué sur la carte qui en a été remise à M. de la Pérouse, on a connaissance (sur le rapport d'un navigateur digne de foi, de qui l'on tient les détails suivans) d'une espèce de port ou havre, situé à l'Est de la pointe méridionale : ce port n'est point apparent quand on prolonge la côte; parce qu'il est dérobé à la vue par de grands joncs ou roseaux qui, étant renversés et couchés sur la surface de l'eau, se croisent par certains vents, et masquent totalement l'entrée du port. Il peut avoir un demi-mille de large, sur trois quarts de mille de profondeur : sa figure est à peu près celle d'un fer à cheval. On y trouve vingt-huit brasses d'eau au milieu de l'entrée, et quatorze près des bords ; la hauteur de l'eau est également

de quatorze brasses sur le milieu de la longueur, et de dix seulement vers le fond du port : le fond est de sable noir, et de bonne tenue.

Il faut observer que la pointe méridionale, c'est-à-dire, celle du Sud-Ouest de l'île, est terminée par quelques roches ou brisans, qui portent au large d'environ un quart de mille : ils ne sont pas marqués sur la carte remise à M. de la Pérouse, parce qu'elle est une copie, sans changement, du seul plan qu'on connaisse de ces îles, et sur lequel ces brisans ne se trouvent pas marqués.

17. Ile de Diego d'Alvarez. Elle est placée d'après la carte générale du troisième Voyage de Cook, et rapportée aux îles de Tristan d'Acunha, en conservant la distance et le gisement que cette carte lui donne par rapport à ces dernières îles.

Latitude	-	-	-	-	38[d] 53[′]	Sud.
Longitude	-	-	-	-	13 0	Ouest de Paris.

18. Ile de Gough, ainsi nommée du nom d'un capitaine de la compagnie Anglaise des Indes orientales, qui la découvrit en 1715. On lit dans le *New Directory for the East-Indies*, par W. Herbert, W. Nicholson, et autres (5[e] *edition, de* 1780, *pages* 371 *et* 372), que l'île de Gough est une terre haute, située à 40[d] 15′ de latitude Sud, et par 1[d] 57′ à l'Ouest de Greenwich, ou 4[d] 17′ à l'Occident de Paris. Le capitaine Vincent, commandant le vaisseau l'Osterley de la même compagnie, eut aussi connaissance de l'île de Gough, en 1758, à la latitude indiquée par celui qui la découvrit ; mais il estime, d'après le calcul de ses routes, qu'en la plaçant à 1[d] 57′ à l'Occident de Greenwich, on la porte de quelques degrés trop à l'Est.

Cette île n'est point connue des navigateurs Français : mais comme elle peut être rencontrée par des vaisseaux qui, voulant aller directement dans l'Inde ou en Chine dans la prime-saison, et sans toucher au cap de Bonne-Espérance, se maintiendraient par des latitudes plus élevées, pour

aller ensuite reconnaître les îles de Saint-Paul et d'Amsterdam ; il paraîtra sans doute intéressant de déterminer sa vraie position, et l'on doit désirer que M. de la Pérouse, qui a les moyens de le faire, soit à portée de s'en occuper.

19. Ile Grande de la Roche. On ne peut placer cette île que par conjecture, d'après la relation suivante, qu'on a extraite et traduite de l'ouvrage Espagnol qui a pour titre : *Deſcripcion geographica, y Derrotero de la region auſtral Magallanica, &c. por el capitan don Franciſco de Seixas y Lovera ; en Madrid,* 1690; *in*-4°, *fol.* 29.

" Au mois de Mai 1675, Antoine de la Roche, Français d'origine *, " alors au service des Anglais, revenant de l'île de Chiloë, côte du Chili, " ayant doublé le cap Horn, et voulant rentrer dans l'océan Atlantique " méridional par le détroit de le Maire [on ignorait alors que la mer fût " ouverte à l'Est de la terre des États], trouva des vents d'Ouest si violens " et des courans si rapides, qui le portaient à l'Est, qu'il lui fut impossible " de se rapprocher des terres qui forment le détroit de Magellan. Le " mois de Mai était déjà avancé ; on entrait dans l'hiver de ces climats, et " la Roche commençait à désespérer de sa navigation : ses inquiétudes " s'accrurent encore, lorsqu'il aperçut devant lui, à l'Est, une terre " inconnue †. Il fit tous ses efforts pour s'en approcher et la reconnaître, " et il parvint à gagner une baie, dans laquelle il mouilla près d'un cap " ou d'une pointe qui s'étendait au Sud-Est ; il y trouva vingt-huit, trente, " et quarante brasses, fond de sable et de roche : il distinguait dans les " terres, non loin de la côte, quelques montagnes couvertes de neige ; il " y fut exposé à des vents très-orageux, et y séjourna quatorze jours. " Le temps enfin s'éclaircit ; il reconnut alors qu'il était mouillé à une

* C'est sûrement par méprise que le capitaine Cook, dans l'introduction générale de son second Voyage (*page xv. de l'original*), en parlant d'Antoine la Roche, le qualifie de *an Engliſh merchant,* marchand Anglais.

† Cette terre, comme on le verra dans la note suivante, est la même que M. Duclos Guyot reconnut en 1756, et que le capitaine Cook, qui en a visité la côte septentrionale-orientale en Janvier 1775, a nommée *île Georgia.*

" des extrémités de cette terre, et il découvrit, au Sud-Est et au Sud, " d'autres terres hautes, couvertes de neige. Un petit vent de Sud-Est " lui permit d'appareiller ; et, en faisant voile, il avait à l'Ouest la côte de " ladite île *, et les terres méridionales lui restaient au Sud et Sud-Est : il " lui parut que le canal entre l'île et la terre avait environ dix lieues de " largeur ; les courans le portaient avec une grande vîtesse au Nord-Est ; " et, en gouvernant à l'Est-Nord-Est, il se trouva, dans l'intervalle " d'une heure et demie, hors du passage, qu'il dit être fort court, parce " que l'île nouvelle, qui forme ce canal avec les terres du Sud-Est, est fort " petite †.

" En quittant cette île ‡, il fit route pendant vingt-quatre heures au " Nord-Ouest ; il fut alors accueilli d'un coup de vent de Sud si violent, " qu'il l'obligea de courir pendant trois jours au Nord jusqu'au 46e degré " de latitude méridionale. La tempête se calma ; et la Roche, se jugeant " alors hors de danger, et dirigeant sa route pour la baie de Tous-les-" Saints, rencontra, à la hauteur de 45 degrés, une île, qu'il dit être fort " grande, agréable à la vue, et ayant dans la partie de l'Est un bon port, " dans lequel il trouva de l'eau, du bois, et du poisson ; mais il ne vit point " d'habitans pendant les six jours qu'il y passa.

" De ce port il se rendit à la baie de Tous-les-Saints."

On s'est réglé, pour placer l'île Grande, sur la position de la première terre que la Roche avait découverte dans l'Est de celle des États, et qui a été retrouvée dans ces derniers temps (l'île Georgia de Cook). On a, en conséquence, placé la côte méridionale de l'île Grande par 45 degrés

* Ceci suppose, ce qui n'est pas dit dans la Relation, qu'il avait mouillé à la pointe d'une terre qui avait une île à l'Ouest ou au Nord-Ouest.

† Il paraît que la Roche a passé, comme Cook, entre l'île nommée par celui-ci *Willis*, et celle de l'Oiseau (*Bird*), mais qu'il a mal estimé la largeur du canal.

‡ La Roche, en parlant de la déclinaison de l'aiguille aimantée, près de la côte orientale de son détroit, dit qu'elle était de 19 degrés. (*Antonio de la Roche, en su Derrotero, fol.* 22 *y* 23. Voyez *Seixas y Lovera, fol.* 47).

de latitude, suivant l'indication de la Roche, et à trente lieues environ plus à l'Ouest que la première terre qu'il avait découverte, parce qu'on a vu qu'en quittant celle-ci, il avait fait route au Nord-Ouest pendant vingt-quatre heures ; qu'il est probable que le coup de vent de Sud dont il fut accueilli, dépendait un peu du Sud-Est qui avait régné jusqu'alors ; et qu'enfin, depuis la fin du coup de vent jusqu'à la découverte de l'île Grande, par 45 degrés de latitude, il avait fait constamment le Nord, qui était sa route, pour aller chercher la baie de Tous-les-Saints.

Tout porte à croire que l'île Grande de la Roche est la même terre qu'Américic Vespuce avait découverte dans son troisième voyage, en 1502. Les géographes des deux derniers siècles avaient donné différentes positions à cette terre de Vespuce, parce qu'ils ne connaissaient point le journal original de cet ancien navigateur ; et, comme elle n'a pas été retrouvée depuis l'époque de sa découverte, les géographes modernes l'ont effacée de dessus les cartes. Cependant, en consultant les lettres originales d'Américic Vespuce, dans lesquelles il rend compte de ses navigations *, il paraît qu'il n'est pas impossible de fixer, à peu près, la position de la terre qu'il avait découverte en 1502. Il dit, dans le Journal de son troisième voyage (*page 54 de ses Lettres*), qu'étant parti d'un port de la côte du Brésil, situé à 32 degrés de latitude méridionale [ce peut être le port nommé San-Pedro], il navigua au Sud-Est jusqu'au 52e degré de latitude, où il n'apercevait plus les étoiles de la petite Ourse ni celles de la grande. Il faut observer que Vespuce, en parlant de sa route, n'avait point égard à la déclinaison de l'aiguille aimantée, qui, à l'époque de sa navigation, devait être, dans ces parages, de 19 à 20 degrés vers l'Est ; et qu'ainsi cette route, qu'il indique au Sud-Est, doit être regardée comme ayant valu à peu près le Sud-Sud-Est : or, si l'on part de la côte du Brésil à 32 degrés de latitude, pour couper le parallèle de 52^{d}, par la route du Sud-Sud-Est, le point de section se trouve à environ 44 degrés à l'Occident de Paris, c'est-à-dire, un peu à l'Ouest du méridien sur lequel on suppose que peut être

* Vita e Lettere di Amerigo Vespucci, raccolte ed illustrate dall' abate Angelo-Maria Bandini. Firenze, 1745 ; 1 vol. in-4°.

Voyez aussi *Novus Orbis* ; *Basileæ*, 1555 ; in-fol. page 226 et suivantes.

l'île Grande, et à cent quarante lieues environ dans le Sud, un peu à l'Ouest de cette île. Vespuce, étant dans cette position, le 3 Avril, fut accueilli d'un coup de vent de Sud-Ouest, qui l'obligea de courir à sec : il conserva cette allure jusqu'au 7, qu'il rencontra une terre nouvelle qu'il côtoya sur un espace de vingt lieues, et qui lui parut devoir être d'un difficile accès, sans port et sans habitans. Les marins conviendront que, sans rien forcer, on peut supposer que, durant les quatre jours que Vespuce a été poussé dans le Nord par un vent de Sud-Ouest violent, il a pu faire, quoique naviguant à sec, trente-cinq lieues par vingt-quatre heures ; et qu'il a dû conséquemment être porté jusqu'au 45e degré de latitude, étant parti de 52 degrés. Ce qui peut donner un grand poids à cette opinion, c'est que Vespuce dit qu'en quittant la nouvelle terre, il s'estimait à treize cents lieues de la côte d'Éthiopie [de Sierra-Leona], où il aborda le 10 Mai suivant ; et que, pour y parvenir, il dirigea constamment sa route entre le Nord et le Nord-Est : or, Sierra-Leona est au Nord-Nord-Est 2 à 3 degrés Est de l'île Grande (suivant sa position dans la carte remise à M. de la Pérouse), et à douze ou treize cents lieues de distance. Au surplus, on ne connaît aucune île, à cette distance de la côte d'Éthiopie, et dans la direction du Nord-Nord-Est et Sud-Sud-Ouest, qui puisse présenter une suite non interrompue de vingt lieues de côtes : et comme la véracité de Vespuce sur un fait de cette nature ne peut être suspectée, on doit regarder son témoignage comme une preuve ancienne de l'existence de l'île Grande, confirmée par le rapport plus récent d'Antoine de la Roche.

20. Terre ou île de la Roche nommée par Cook *île Georgia*. La note précédente a fait connaître l'époque et les circonstances de la découverte de cette île par Antoine de la Roche : mais la relation que Seixas nous en a conservée, n'en indique point la latitude ; on sait seulement que, pour venir de cette terre à l'île Grande, que la Roche rencontra à 45 degrés, il avait fait route pendant vingt-quatre heures au Nord-Ouest, et qu'un vent forcé de la partie du Sud l'avait fait courir pendant trois jours dans le Nord. Mais on ne peut douter que la première île ou terre qu'il découvrit, ne soit dans l'Est de la terre des États ; et cette même île avait déjà été

retrouvée, en 1756, par M. Duclos Guyot, avant que le capitaine Cook l'eût reconnue, en 1775, et en eût fixé la position.

M. Duclos Guyot, de Saint-Malo, commandait le vaisseau Espagnol le Lion, et revenait de Lima. Il avait doublé le cap de Horn, était rentré dans l'océan Atlantique méridional, et se trouvait dans l'Est de la terre des États.

" Le 28 Juin 1756 (c'est M. Duclos Guyot qui parle), sur les neuf " heures du matin, nous crûmes voir la terre devant nous, quoique fort " éloignée, paraissant comme des nuages, et d'une hauteur extraordinaire : " nous faisions route pour lors au Nord-Nord-Est. Le temps couvert " ne nous permit pas de nous en convaincre : n'en soupçonnant pas " d'ailleurs de plus proche que les îles Malouines, qui nous devaient rester " dans le moment, suivant notre estime, à 135 lieues dans l'Ouest-Nord-" Ouest ; et nous trouvant à midi par les 55^{d} 10$'$ de latitude observée, et " 52^{d} 10$'$ de longitude estimée à l'Occident du méridien de Paris, nous " continuâmes notre route sans égard à la terre.

" Le 29, à midi, ayant eu connaissance d'une petite île devant nous, " nous avons reviré de bord, et n'avons point trouvé de fond avec une " ligne de trois cents brasses. A neuf heures, nous reconnûmes un con-" tinent d'environ vingt-cinq lieues de long du Nord-Est au Sud-Ouest, " rempli de montagnes escarpées, d'un aspect effroyable, et d'une hauteur " si extraordinaire, qu'à peine pouvions-nous en voir les sommets, quoi-" qu'à plus de six lieues de distance : la quantité de neige qui les couvrait, " nous a empêchés d'observer si elles sont boisées. Les observations sur " lesquelles nous pouvons mieux compter, et que nous ayons pu faire " (étant pour lors à trois lieues de la petite île, qui se trouvait dans le " moment à égale distance de la grande terre), est une anse très-enfoncée " dans ce continent, à environ huit lieues Est et Ouest de ladite île : c'est " le seul endroit qui nous ait paru propre à être habité ; nous pouvions en " être à dix ou onze lieues. Elle nous paraissait d'une grande étendue, " tant en longueur qu'en largeur. Il y a à bâbord, à son entrée, dans

" l'Ouest-Nord-Ouest de nous, une pointe basse, qui est la seule que " nous ayons pu remarquer à son embouchure; elle nous paraissait dé- " tachée de la grande terre; nous pensâmes même que c'est une île, ou " que, si elle y est jointe, ce doit être un isthme.

" Le 30, au point du jour, nous pouvions être à dix lieues de cette " nouvelle terre; dans cette position, nous n'avons reconnu aucun courant, " et nous n'avons point trouvé de fond; nous avons toujours vu beaucoup " d'oiseaux et de loups marins.

" A midi, la terre présentait le même aspect, excepté les sommets de " montagnes qui étaient couverts de nuages: le calme et le temps le plus " favorable nous ont procuré une hauteur certaine, et, à midi, nous avons " observé 54^{d} 50′ de latitude Sud, et notre longitude estimée était de " 51^{d} 23′ occidentale.

" Le 1er Juillet, au point du jour, nous estimant assez éloignés de terre, " nous avons gouverné à l'Est, pour observer si ladite terre se prolongeait " davantage dans cette partie. Sur les huit heures du matin, nous avons " vu sa pointe la plus Est, au relèvement du compas, au Nord 5^{d} Est*, à " la distance d'environ douze lieues; à midi, continuant la même route, " nous étions par 55^{d} 23′ de latitude estimée, et de longitude occidentale " 51 degrés.

" Le 2, vents de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Ouest-Nord-Ouest, petit frais, " temps obscur, abondance de neige: route à l'Est-Nord-Est. Cherchant " à découvrir la longueur de la terre de ce côté, au point du jour, le calme " profond s'étant formé, nous nous sommes trouvés environnés de glaces " de différentes figures, dont plusieurs ayant au moins trente-cinq brasses " d'élévation sur l'eau, et plus d'une demi-lieue de longueur; nous avons " remarqué aussi qu'il y avait beaucoup de courans, et beaucoup plus

* Le 28 Juin, au soir, veille de la découverte, on observa la déclinaison de l'aiguille aimantée, de 13 degrés et demi Nord-Est, et le 4 Juillet, elle était de 13 degrés,

" d'oiseaux qu'à l'ordinaire, mais particulièrement une grande quantité de " pigeons tout blancs comme ceux de la côte des Patagons, et nous avons " vu aussi beaucoup de baleines : à toutes ces remarques, nous avons pensé " que nous pouvions être sur un banc. En conséquence, nous avons " sondé, sans trouver de fond ; nous étions pour lors hors de vue de la " terre : latitude estimée 55^{d} 28′, longitude 49^{d} 40′ occidentale."

Depuis ce jour, M. Duclos Guyot n'a plus vu la nouvelle terre, qu'il nomma *île de Saint-Pierre*.

A son attérage sur l'île de S. Jago, une de celles du cap Vert, il reconnut (ainsi qu'il l'avait jugé par les déclinaisons de l'aimant, qu'il avait trouvées de 13^{d} $\frac{1}{2}$ et 13 degrés, au lieu de 19, qui est celle qu'on doit avoir par la longitude à laquelle il s'estimait à la vue de l'île Saint-Pierre) que les courans, après qu'il eut doublé le cap de Horn, l'avaient porté dans l'Est, de 10^{d} 56′ par-delà son estime. " Conséquemment" (dit M. Duclos Guyot) " on peut fixer la position de la terre que nous découvrîmes le " 29 Juin. En étant à dix lieues au Sud, lorsque nous en fîmes la recon- " naissance la plus certaine (le 30), notre latitude observée était de 54^{d} 50′, " et notre longitude estimée 51^{d} 32′ occidentale." Si l'on retranche les 10^{d} 56′ dont le vaisseau avait été porté dans l'Est, il reste, pour la longitude de l'île, 40^{d} 36′ à l'Occident de Paris, que M. Duclos Guyot réduit à 40^{d} 30′ pour la partie la plus à l'Est qu'il ait vue ; et il fixe la latitude de la partie la plus méridionale à 54^{d} 20′.

Le capitaine Cook établit l'île de Saint-Pierre (ou *Georgia*, comme il la nomme) entre 53^{d} 57′ et 54^{d} 57′ de latitude, et entre 40^{d} 33′ et 37^{d} 54′ de longitude occidentale de Paris. (Second Voyage de Cook, *tome II. page* 218 de l'original.) On voit que la position que M. Duclos Guyot assignait à cette même terre, n'est pas très-défectueuse, quoiqu'il fût dépourvu des moyens nécessaires pour en déterminer la longitude avec précision : son erreur n'est que de la longueur de l'île, de l'Est à l'Ouest, et il n'y a aucun navigateur qui ne dût la rencontrer d'après la position qu'il lui donnait, sur-tout si on

vient la chercher par le côté de l'Ouest: l'erreur est d'environ trente lieues, dont il la portait trop à l'Occident.

M. Duclos Guyot, en terminant ce qui concerne son île Saint-Pierre, dit:

" Ce sont nos remarques les plus avérées ; et nous ne doutons point, " quoique nous ne puissions l'assurer positivement, *qu'il n'y ait d'autres* " *terres à l'Est de celles que nous avons vues:* tout nous l'a démontré: " goëmons, glaces, poissons, arbres, et oiseaux." C'est en 1756 qu'il s'exprimait ainsi.

21. Terre de Sandwich, découverte en 1775. On l'a placée sur la carte d'après le journal et les déterminations du capitaine Cook. *Voyez* son second Voyage, *tome II. page* 222, *et suivantes*, de l'original.

Cette terre rappelle le golfe de San-Sebastiano et les terres marquées sur les anciennes cartes dans le Sud et Sud-Est de la terre de la Roche.

22. Port de Christmas-sound, ou baie de Noël, à la côte du Sud-Ouest de la terre de Feu. *Voyez* les cartes et le Journal du second voyage de Cook, *tome II. pages* 177 *et* 198 de l'original.

GRAND OCÉAN AUSTRAL.

23. Iles et port de Drake, placés par les géographes à cent quatre-vingts ou deux cents lieues dans l'Ouest-Sud-Ouest du cap de Horn. Il a été publié en Angleterre plusieurs relations du voyage de Francis Drake autour du monde: elles diffèrent essentiellement entre elles sur la position des terres découvertes par ce célèbre navigateur après sa sortie du détroit de Magellan.

Suivant la plus ancienne de ces relations (celle qu' Hackluyt a publiée dans sa Collection des voyages des Anglais *), après que l'escadre de Drake fut sortie du détroit de Magellan, et eut passé dans la mer du Sud, le 6 Septembre 1578, ses vaisseaux firent route au Nord-Ouest pendant trois jours, après lesquels le vent souffla du Nord-Est avec tant de violence, qu'ils ne purent faire que l'Ouest-Sud-Ouest. Ils continuèrent cette route pendant dix ou douze jours, ne pouvant porter que peu de voiles : la fureur du vent les força alors de mettre à sec, et ils coururent en dérive jusqu'au 24 Septembre. Le même jour, un des bâtimens de la flotte se sépara : le vent qui devint plus traitable, permit aux autres de porter de la voile ; ils firent route au Nord-Est pendant sept jours. Ils découvrirent alors des îles, vers lesquelles ils se dirigèrent pour y laisser tomber l'ancre ; mais le temps s'opposa à leur projet : le vent passa au Nord-Ouest, et leur route fut l'Ouest-Sud-Ouest. Le jour suivant, 1er Octobre, le temps étant très-mauvais, un second bâtiment se sépara de la flotte, et l'amiral se trouva seul. Drake courut alors jusqu'à 57 degrés de latitude, où il mouilla dans le havre d'une île, à portée de canon de la côte, par vingt brasses d'eau. Il y séjourna trois ou quatre jours ; et le vent ayant passé au Sud, il leva l'ancre, et fit route au Nord l'espace de deux jours. Il découvrit alors une petite île habitée, dont il s'approcha, et sous laquelle il mit en panne, pour détacher un canot, qui rapporta au vaisseau plusieurs oiseaux et des veaux marins, &c.

Une autre relation, celle qu'a publiée Purchas dans son *Hackluytus posthumus* †, s'exprime ainsi qu'il suit :

Le 7 Septembre 1578, Drake fut accueilli d'une tempête qui l'éloigna de l'entrée occidentale du détroit de Magellan, de plus de deux cents lieues en longitude, et le porta à un degré au Sud du détroit. De ce point, il

* The principal Navigations, voyages, traffiques and discoveries of the Englifh nation, &c. London, 1598—99—1600; *in-fol. tome III. pag.* 744.

† *Hackluytus posthumus*, or Purchas his Pilgrims, &c. London, 1625; *in-fol. tome I. page* 50 *des* Circumnavigations of the Globe.

courut jusqu'au 57e degré de latitude Sud, où il rencontra plusieurs îles, entre lesquelles il mouilla, et qui lui fournirent de la très-bonne eau et d'excellentes herbes. Il découvrit une autre baie, où il trouva des habitans nus qui naviguaient dans des canots ou pirogues, et communiquaient d'une île à une autre ; et il fit des échanges avec eux. Enfin, en quittant cette baie, et faisant route dans le Nord, il rencontra, le 3 Octobre*, trois îles, dont une est remarquable par la quantité prodigieuse d'oiseaux qu'il y trouva, et qui passe, dit la Relation, tout ce qu'on peut imaginer, &c.

La troisième relation est celle de Francis Fletcher†, employé dans l'expédition, et sur le vaisseau même de Drake, en qualité de *preacher* (chapelain). Elle est peu d'accord avec les deux premières ; mais c'est le rapport d'un témoin oculaire, d'un homme qui ne devait pas être dépourvu d'instruction, au lieu que nous ignorons sur quelles autorités les autres sont fondées ; et, comme témoin oculaire, Fletcher nous paraît mériter plus de croyance : d'ailleurs, nous trouvons dans son récit une concordance de faits, une exposition suivie des événemens de la navigation de Drake, qui ne se trouvent point dans les deux autres relations.

Suivant Fletcher, dans les premiers jours de Septembre 1578, Drake était près de la sortie du détroit de Magellan sur la mer du Sud : parvenu à ce point, il ne voyait que des îles entre lesquelles il lui était impossible de démêler le véritable canal. Il mouille à une des îles de la partie du Sud ; il va lui-même dans un canot à la découverte, et il s'assure que le passage est ouvert au Nord. Après avoir visité l'île, et communiqué avec les habitans, il remet à la voile ; et le 6 Septembre il était dégagé de toutes terres. Il regretta beaucoup de n'avoir pu aborder à la dernière des pointes qu'il découvrit en entrant dans la mer du Sud ; il eût voulu y déposer un acte de prise de possession : mais il n'aperçut aucune place où l'on pût débarquer, et le vent ne permettait pas de s'arrêter.

* Cette date est évidemment fausse : il est probable que c'est une faute d'impression dans l'original, et qu'il faut lire le 30 au lieu du 3.

† The World encompassed by sir Francis Drake, collected out of the notes of M. Francis Fletcher, preacher in this employment and others, &c. London, Nic. Bourne, 1652 ; *in*-4°.

Le 7, il fut accueilli d'une violente tempête qui le fit dériver au Sud jusqu'à 57 degrés de latitude, sans qu'il pût découvrir aucune terre : un des bâtimens s'était séparé de la flotte.

Le temps lui permit ensuite de remonter dans le Nord ; et, le 7 Octobre, il mouilla dans une baie un peu au Nord de cette même pointe (qui doit être le cap Pillar) où, le 7 Septembre, il regrettait de n'avoir pu déposer l'acte de prise de possession.

Un second coup de vent le chassa bientôt de ce mouillage, où il abandonna ses ancres. A cette époque, le contre-amiral fut séparé de lui par la tempête, rentra dans le détroit, et repassant dans la mer du Nord, fut rendu en Angleterre le 2 Juin suivant. Cette circonstance lui fit imposer au mouillage qu'il quittait, le nom de *Baie de la séparation des Amis*.

Drake dériva, cette seconde fois, jusqu'à 55 degrés de latitude ; et, à cette hauteur, il se retrouva, dit la Relation, parmi ces îles situées au Sud de l'Amérique, dont il a été parlé lors de son entrée dans la grande mer, et qui forment, avec le continent, la sortie du détroit. Il mouilla à ces îles, et y obtint deux jours de repos : il s'y procura de l'eau, et y trouva des herbes dont l'usage fut très-salutaire à son équipage.

Un troisième coup de vent le força de reprendre la mer : il lui était impossible de porter aucune voile, et la partie de sous-le-vent lui offrait partout une côte hérissée de rochers et de dangers.

Heureusement, à quelques lieues au Sud du mouillage précédent, il parvint à en trouver un autre, et toujours parmi les mêmes îles. C'est là qu'il vit les naturels de ces terres naviguant d'une île à une autre avec leurs femmes et leurs enfans ; et il fit quelques échanges avec eux.

Après trois jours, un quatrième coup de vent le surprend à l'ancre, et le force de couper son cable. Il s'abandonne de nouveau à la mer, jusqu'à ce qu'enfin, dit Fletcher, le 28 Octobre, nous atteignîmes la partie la plus

méridionale de ces terres, et découvrîmes ainsi l'extrémité de l'Amérique la plus voisine du pôle. Cette extrémité, ajoute-t-il, est située à peu près à 56 degrés de latitude [c'est celle du cap de Horn] : au-delà, il n'existe aucun continent, aucune île ; ici, les deux mers se confondent.

Drake imposa à toutes les îles qu'il avait vues depuis sa sortie du détroit, jusqu'à l'île la plus méridionale, le nom d'*îles Elisabéthides*.

Fletcher observe que, à cette dernière île, ils n'eurent que deux heures de nuit : et comme le soleil était alors à 7 degrés du tropique du Capricorne, on doit en conclure, dit-il, que le jour où cet astre parcourt le cercle même du tropique, il ne doit point y avoir de nuit. Cette conclusion prouve que Fletcher était fort ignorant en astronomie : tout le monde sait que, pour n'avoir point de nuit le jour du solstice, il faut être placé sous le cercle polaire, c'est-à-dire, à 66^{d} 32$'$; et Fletcher vient de dire qu'il n'était qu'à 56 degrés de latitude. C'est cependant sur cette erreur que se sont fondés quelques géographes pour placer les terres de Drake sous le cercle polaire antarctique.

Drake, après s'être arrêté deux jours à ce dernier mouillage, fit route directement au Nord-Ouest ; et le jour suivant, il rencontra deux îles très-abondantes en oiseaux : il s'y arrêta peu de temps ; et le 1er Novembre, il poursuivit sa route au Nord-Ouest, &c.

Après avoir examiné avec attention les données que présente la relation de Fletcher, on ne peut se refuser à penser que les terres que les géographes ont nommées *terres de Drake*, ne sont autre chose que la partie occidentale de la terre de Feu ; que, le 28 Octobre, Drake était parvenu aux îles du cap de Horn, et que, le lendemain, remontant au Nord-Ouest, il rencontra quelques-unes de ces îles sans nombre qui composent l'archipel de la terre de Feu.

Quoiqu'il paraisse ainsi prouvé que les prétendues terres de Drake n'existent point, on n'a cependant pas voulu les effacer de la carte : presque

tous les géographes, à l'exception de ceux qui les ont portées ou à 60 degrés de latitude, ou sous le cercle polaire, les ont placées à environ cent quatre-vingts lieues dans l'Ouest-Sud-Ouest du cap de Horn, ou 10 degrés à l'Ouest du méridien de la sortie du détroit, et par 57 degrés de latitude méridionale.

On ne doute pas que, si le temps favorise M. de la Pérouse, il ne donne quelques jours à une vérification qui sera utile pour détruire sans retour une erreur géographique. Cook, en 1769, et Furneaux, en 1775, ont fait des routes qui, si ces terres existaient à la place que les géographes leur assignent, auraient mis ces navigateurs à portée, sinon de les voir, du moins d'apercevoir quelque signe, quelque indice de terre; et on sait que ni l'un ni l'autre n'en aperçut aucun.

24. Terre de Théodore Gérard. Théodore Gérard, un des premiers navigateurs Hollandais qui ayent fait un voyage dans le grand océan, fut poussé, en 1599, par une tempête, jusqu'à 64 degrés de latitude Sud, où il découvrit une terre montagneuse couverte de neige, dont l'aspect lui parut le même que celui de la Norwege *: on l'a placée à 16 degrés à l'Ouest du méridien du cap Horn.

25. Terres qu'on dit avoir été vues par les Espagnols en 1714.

Pour prouver l'existence et fixer à peu près la position de ces terres, on s'appuiera du rapport suivant, tiré d'un Mémoire pour la France, servant à la découverte des terres Australes, par un marin de Saint-Malo, nommé Bernard de la Harpe †.

* Dalrymple's Historical collect. of voyages and discoveries. London 1770; *in-4°*, *tome I.* *page* 94.

† Imprimé à Rennes, chez Vatar, en quinze pages *in-4°*.

Voyez aussi le Mémoire de Pingré, sur le choix et l'état des lieux pour le passage de Vénus du 3 Juin 1769; Paris, Cavelier, 1767; *in-4°*.

" En 1714, le capitaine d'un brigantin Espagnol sortit du Callao pour " aller à l'île de Chiloë, et se trouvant par 38 degrés de latitude Sud, à " cinq cent cinquante lieues (Espagnoles, de 17 et demie au degré) à " l'Ouest du Chili, découvrit une terre élevée qu'il côtoya pendant un " jour: il jugea par les feux qu'il aperçut la nuit, qu'elle était habitée. " Les vents contraires l'ayant obligé de relâcher à la Conception du Chili, " il y trouva le vaisseau le Français, commandé par M. du Fresne-Marion, " qui assura avoir eu communication du journal du capitaine Espagnol, et " y avoir lu le fait qu'on vient de rapporter."

On a placé ces îles, sur la carte du grand océan austral, par 38 degrés de latitude Sud, et entre 108 et 109 degrés de longitude occidentale. Cette position s'accorde avec l'opinion du capitaine Cook. *Voyez* son second voyage, *tome II. page* 274 de l'original.

Ces terres ou îles rappellent une découverte attribuée à Juan Fernandès, pilote Espagnol, sous le nom de *terres de Juan Fernandès*, que les cartes placent dans l'Ouest du Chili. Ce navigateur mourut sans avoir indiqué la latitude et la longitude de sa découverte : on sait seulement que, vers l'année 1576, il s'éloigna de 40 degrés à l'Ouest des côtes du Chili, ayant fait route à l'Ouest et au Sud-Ouest, et qu'après un mois et demi de navigation, il aborda à une terre qu'il dit être un grand continent. Cette distance de 40 degrés de longitude à l'Ouest des côtes du Chili n'est pas fort éloignée de celle où l'on place les terres qu'on dit avoir été vues par les Espagnols, en 1714. *Voyez*, pour ces terres vues par Juan Fernandès, l'*historical collection of voyages and discoveries*, de Dalrymple, *tome I. page* 53, et les Voyages dans la mer du Sud, traduits de l'Anglais de Dalrymple, par M. de Fréville, page 125.

26. Ile de Pâque ou d'Easter. Cette île, decouverte en 1722 par Roggewein, Hollandais, a été reconnue et visitée en 1774 par le capitaine Cook, qui en a déterminé la position. *Voyez* son second voyage, *tome I. page* 276 de l'original.

Les Espagnols ont touché à l'île de Pâque, le 16 Novembre 1770, et l'ont nommée *île San-Carlos*, ou *Saint-Charles*. On joint à la collection des cartes remises à M. de la Pérouse, le plan que les vaisseaux d'Espagne ont fait lever de cette île, dont leurs chaloupes ont fait le tour. Ils la placent par 27^{d} 6′ de latitude Sud, et à 268^{d} 19′ du méridien de Ténériffe, ou 110^{d} 41′ à l'Occident de Paris ; c'est-à-dire qu'ils l'ont portée trop à l'Est d'environ 1 degré et demi.

La déclinaison de l'aiguille aimantée y était, selon les Espagnols, en 1770, de 2^{d} 30′ Nord-Est.

27. Iles qu'on dit avoir été vues par les Espagnols, en 1773, par 32 degrés de latitude Sud, et 130 degrés à l'Ouest de Paris.

Cette position est celle qu'on leur donne d'après le rapport de M. Croizet, capitaine de navire Français ; et c'est celle que le capitaine Cook avait adoptée. *Voyez* son second Voyage, *tome II. page* 267 de l'original.

Il paraît cependant que cette position peut être contestée ; et voici sur quoi l'on se fonde :

C'est à leur retour d'O-Taïti, en 1773, que les vaisseaux Espagnols ont découvert des îles situées à 32 degrés de latitude ; et il est très-vraisemblable que la longitude qu'ils ont assignée à ces îles (et dont M. Croizet avait eu connaissance) est affectée de la même erreur qu'ils ont faite sur la longitude qu'ils assignent à O-Taïti. Suivant l'extrait de leur voyage à cette île, communiqué à un officier de M. Surville, pendant leur séjour à Lima, on voit que les Espagnols ont placé l'île d'O-Taïti, qu'ils ont nommée *île d'Amat* *, par 17^{d} 29′ de latitude, et à 233^{d} 32′ de longitude, méridien de Ténériffe, qui répondent à 145^{d} 28′ de longitude occidentale de Paris. Or la longitude de cette île a été fixée, par les nombreuses

* Du nom du vice-roi du Pérou, qui avait ordonné l'expédition.

observations du capitaine Cook et des astronomes Anglais, à 151^{d} 52′ à l'Ouest de Paris : la position donnée par les Espagnols est donc en erreur de 6^{d} 24′ vers l'Est.

Si la longitude des îles découvertes à 32 degrés de latitude est affectée de la même erreur, elles devraient être placées à 136^{d} 24′ à l'Ouest de Paris, au lieu de 130 degrés, à peu près sur le même méridien où l'on a placé l'île Pitcairn.

On observe cependant, que le capitaine Cook a suivi ce méridien dans son second voyage, sans rien apercevoir ; il n'a rien aperçu non plus dans son premier voyage, en croisant les parallèles par 128 et 129 degrés de longitude : mais il reste entre ses deux routes un espace de huit degrés de l'Est à l'Ouest, qui n'a point été parcouru, et dans lequel on peut espérer de retrouver les îles vues par les Espagnols, en 1773, par les 32 degrés de latitude.

On remarque en général que toutes les anciennes découvertes des Espagnols qu'on a eu occasion de vérifier dans ces derniers temps, se trouvent situées beaucoup plus dans l'Ouest qu'ils ne l'avaient annoncé ; et jusqu'à présent leurs découvertes modernes dans le grand océan paraissent affectées d'une erreur dans le même sens.

Le capitaine Cook, se trouvant par la latitude de ces îles, et à peu près sur le méridien où elles devraient être placées d'après la correction ci-dessus indiquée, c'est-à-dire, par 32^{d} 30′ de latitude, et 133^{d} 40′ à l'Ouest du méridien de Greenwich, ou 136 degrés à l'Ouest de Paris, fit une observation qui mérite d'être rapportée.

" Ce jour, dit-il (22 Juillet 1773), fut remarquable en ce que nous ne " vîmes pas un seul oiseau ; il ne s'en était encore passé aucun, depuis " que nous avions quitté la nouvelle Zélande, sans apercevoir ou des alba- " tros ou des coupeurs d'eau, des pintades, &c ; ils fréquentent chaque " portion de l'océan austral dans les latitudes plus élevées : enfin nous ne " découvrîmes absolument rien qui pût nous faire penser qu'il y eût

que que terre dans le parage où nous naviguions." (Second Voyage de Cook, *tome I. page* 135 de l'original.)

Cette observation pourrait faire penser qu'on a peu d'espoir de trouver ces îles ou terres vues par les Espagnols à 32 degrés de latitude, en les cherchant sur le méridien de 136 degrés à l'Occident de Paris, puisque le capitaine Cook, étant par ce méridien, et à peu près sur le parallèle supposé de ces îles, n'a vu aucun oiseau, aucun signe de terre. On n'est cependant pas fondé à révoquer en doute leur existence ; et après avoir exposé les raisons qui doivent laisser une grande incertitude sur leur véritable position, l'on ne peut que s'en rapporter à M. de la Pérouse, de faire entrer ces raisons en considération dans la recherche qu'il fera de ces terres. On observera, en finissant cet article, qu'il est très-probable qu'elles sont plus dans l'Ouest que 136 degrés à l'Occident de Paris, puisque les Espagnols les trouvèrent en revenant d'O-Taïti au Pérou, et qu'il aurait fallu qu'ils eussent pu faire mieux que le Sud-Est corrigé, avec les vents alizés du Sud de la Ligne, pour pouvoir remonter près de 22 degrés vers l'Est, sur 14 degrés et demi seulement en latitude.

GRAND OCÉAN ÉQUATORIAL.

28. Iles de la mer du Sud, ou du grand océan équatorial, entre le 26ᵉ et le 10ᵉ degré de latitude Sud, dans l'espace compris entre le 130ᵉ méridien à l'Occident, et le 170ᵉ à l'Orient de Paris.

Pour toutes les îles renfermées dans ces limites, on ne peut que renvoyer M. de la Pérouse aux Relations des voyages de Byron, Bougainville, Carteret, Wallis, Furneaux, et Cook ; il y trouvera tous les détails géo-

graphiques, physiques, et historiques, qui peuvent lui être utiles dans la recherche de quelques-unes de ces îles, et dans les séjours qu'il sera dans le cas d'y faire. A l'égard des îles anciennement découvertes dans ces mêmes parages, par Mendaña en 1567 et 1595, Quiros et Torrez en 1606, le Maire et Schouten en 1616, Abel Tasman en 1642, et Roggewein en 1722, on les a insérées dans la carte du grand océan équatorial qui a été remise à M. de la Pérouse, pour sa navigation, conformément aux indications qu'on a pu tirer des relations originales qui ont été publiées des découvertes de ces navigateurs. Les positions qu'on leur donne sur la carte, diffèrent cependant beaucoup de celles que les géographes avaient cru pouvoir leur assigner d'après ces mêmes relations ; mais l'identité prouvée de quelques-unes de ces îles avec celles qui ont été reconnues par les navigateurs modernes, ayant servi à rectifier quelques-unes des anciennes déterminations, on a fait usage de ces points rectifiés, comme de points d'appui, pour corriger de proche en proche, et du moins en partie, les positions de quelques autres îles anciennement découvertes, qui n'ont point encore été retrouvées : il en est cependant plusieurs sur lesquelles il reste la plus grande incertitude, parce que les journaux des anciens navigateurs sont si dépourvus d'observations et de dates, si stériles sur le fait de la navigation, qu'on ne peut en tirer le plus souvent que des conjectures peu satisfaisantes ; leur silence sur les circonstances les plus intéressantes du voyage, interdit quelquefois au géographe toute combinaison, tout rapprochement avec d'autres journaux d'où l'on pourrait tirer des lumières pour nous guider dans ces ténèbres.

On va tracer sommairement les routes indiquées et les découvertes de ces anciens navigateurs, telles qu'on a pu les déduire des relations qui ont paru mériter le plus de confiance. On doit désirer que le hasard et des combinaisons heureuses mettent les bâtimens de sa majesté à portée de rencontrer quelques-unes de ces îles perdues pour la navigation, qui, en leur offrant, pour la suite de leurs découvertes, des ressources en vivres et en rafraîchissemens, pourraient aussi contribuer à l'accroissement des connaissances humaines.

1.° *Voyage de Magellan* *. (*Année* 1519.) Du détroit auquel ce navigateur donna son nom, il fit route à l'Ouest-Nord-Ouest jusqu'à l'Équateur, qu'il passa à 9858 milles du détroit, et vers le 170e degré de longitude orientale de Paris ; et dans cette longue traversée, il ne découvrit que deux petites îles désertes, éloignées l'une de l'autre de deux cents lieues ; savoir : Saint-Pierre, par 18 ou 19 degrés de latitude Sud ; l'île des Tiburons, par 14 ou 15 degrés de latitude Sud.

Ces îles, que Magellan nomma en général *îles Malheureuses*, sont encore inconnues, et on ne les a pas marquées sur la carte du grand océan équatorial, parce que leur position n'est pas indiquée d'une manière assez précise. De toutes les îles découvertes depuis Magellan, il n'y a que l'île Sauvage de Cook et l'Enfant-perdu de Bougainville, qui pussent nous représenter les deux îles Malheureuses : elles sont à deux cents lieues l'une de l'autre, comme celles-ci, et à peu près par leur latitude ; l'île Sauvage, par 19d 1′ de latitude, et 172d 30′ de longitude occidentale du méridien de Paris ; l'Enfant-perdu, par 14d 6′ de latitude, et 179d 2′ de longitude orientale.

2.° *Voyage de Mendaña* †. (*Année* 1567.) Du Callao, port de Lima, Mendaña fait route à l'Ouest, et parcourt quatorze cents cinquante lieues (Espagnoles, de 17 et demie au degré) sans trouver de terres. Il découvre alors :

L'île de Jésus, petite île habitée, latitude Sud, 6d 15′ ;

Les basses de la Chandeleur, ressifs avec plusieurs petites îles : le milieu par 6d 15′ de latitude Sud, et à cent soixante-dix lieues de l'île de Jésus ;

* *Voyez* le Voyage et navigation des îles Moluques par les Espagnols, décrit par Ant. Pigaphetta ;—la Collection de Ramusio ;—*Decadas da Asia, de Barros e Couto* ;—Navigations aux terres Australes, par de Brosses ;—*Historical Collection* de Dalrymple, et autres.

† *Geographia Indiana de Herrera*.—Historia de las Indias de Lopes Vas.—Navigations aux terres Australes, par de Brosses.—*Historical Collection* de Dalrymple.—Découvertes dans la mer du Sud, &c.

L'île Isabelle, de quatre-vingt quinze lieues de long sur vingt de large, dont la pointe du Sud-Est est par 9 degrés de latitude, et la pointe Nord-Ouest par 7^{d} 30′. On y mouilla dans un port qui est à la côte du Nord ; et un brigantin qui fut envoyé de là en découverte, reconnut les îles suivantes :

Malaïta, ainsi nommée par les Indiens, grande île, à quatorze lieues à l'Est d'une grande baie, par 8^{d} de latitude.

La Galera, petite île de cinq lieues de tour, environnée de ressifs ;

Buena-Vista, de douze lieues de tour, par 9^{d} 30′ de latitude ;

La Florida, de vingt-cinq lieues de tour, par 9^{d} 30′ de latitude ;

San-Dimas - - -
Saint-Germain - - -
La Guadelupa - - -
} Formant une chaîne qui s'étend Est et Ouest avec la Florida ;

Sesarga, par 9^{d} 30′ de latitude, île ronde, de huit lieues de tour, avec un volcan dans le milieu ;

Guadalcanar, très-grande terre, où l'on trouva un bon port ;

Saint-Georges, près de l'île Isabelle, dont elle n'est séparée que par un canal : on y trouva un bon port et des perles ;

Saint-Christophe, île étroite et montueuse, avec un bon port, par 11^{d} de latitude ;

Sainte-Catherine - -
Sainte-Anne - - -
} Deux petites îles à l'Est de Saint-Christophe, éloignées l'une de l'autre de trois lieues.

On trouva un bon port à la bande de l'Est de la dernière.

Outre ces îles, citées dans la relation de Christophe Suarez de Figueroa, il y en a plusieurs autres qu'on trouve nommées dans les descriptions de Herrera et de Bry, et qu'on voit aussi sur d'anciennes cartes : telles sont Saint-Nicolas, Arrecifes, Saint-Marc, Saint-Jérôme, &c.

Toutes ces îles, connues depuis sous le nom d'*îles de Salomon*, paraissent être les terres des Arsacides, découvertes par Surville, commandant le vaisseau le Saint-Jean-Baptiste, en 1769.

3.° *Second Voyage de Mendaña* *. (*Année* 1595.) De Payta, côtes du Pérou, route à l'Ouest, jusqu'à mille lieues de ces côtes, sans voir de terre. On découvre alors :

Les Marquises de Mendoça, entre 9 et 10 degrés de latitude Sud, quatre îles, qui furent nommées *la Madeleine*, *Saint-Pierre*, *la Dominique*, et *Sainte-Christine :* on trouva dans la partie de l'Ouest de cette dernière, un bon port, qui fut nommé *Madre de Dios*; (Elles ont été retrouvées en 1774, par le capitaine Cook.)

Les îles Saint-Bernard, par 10^{d} 45′ de latitude, et à quatorze cents lieues de Lima, quatre petites îles basses, sablonneuses, et défendues par un ressif; elles peuvent avoir en tout huit lieues de circuit; (Il parait que ce sont les mêmes que celles qui ont été vues, en 1765, par le commodore Byron, qui les a nommées *îles du Danger*; et c'est d'après sa route corrigée, qu'on les a placées sur la carte à 10^{d} 51′ de latitude, et 169^{d} 30′ de longitude occidentale du méridien de Paris.)

La Solitaire, par 10^{d} 40′ de latitude, et à quinze cents trente-cinq lieues de Lima; petite île ronde, d'une lieue de tour; (Elle n'a point été revue depuis; mais sa position, déduite de sa distance aux îles de Saint-Bernard et à celle de Sainte-Croix, paraît assez exacte : elle est par 10^{d} 40′ de latitude, et 178^{d} 20′ de longitude occidentale.)

* Navigations aux terres Australes.—*Historical collection.*—Découvertes dans la mer du Sud.

L'île Sainte-Croix, grande île, avec un bon port où l'on mouilla, par 10[d] 20′ de latitude, et à dix-huit cents cinquante lieues de Lima. Elle a été revue en 1768, par le capitaine Carteret, qui l'a nommée *île d'Egmont*, faisant partie des îles de la Reine-Charlotte; et c'est d'après la route de ce navigateur, qu'on l'a placée sur la carte par 11 degrés de latitude, et 161[d] 35′ de longitude orientale.

4.° *Voyage de Quiros et de Torrez.* (*Année* 1606.) Du Callao, route au Sud-Ouest et à l'Ouest, jusqu'à mille lieues des côtes du Pérou, sans voir de terre. On découvre ensuite :

L'Incarnation, par 25 degrés de latitude Sud, et à mille lieues du Pérou; petite île de quatre lieues de tour, et si basse, qu'elle ne paraît pas s'élever sensiblement au-dessus de l'eau;

Saint-Jean-Baptiste, île de douze lieues de tour, et terre élevée, à deux journées et demie de l'Incarnation, du côté de l'Ouest;

Saint-Elme, à six journées de Saint-Jean-Baptiste; île de trente lieues de tour, environnée d'un ressif de corail, et dont le milieu est occupé par la mer;

Les Quatre-Couronnées, quatre îles inabordables, à une journée de Saint-Elme;

Saint-Michel, à quatre lieues des Quatre-Couronnées, dans l'Ouest-Nord-Ouest: elle a dix lieues de tour, et gît Nord et Sud;

La Conversion de Saint-Paul, dans l'Ouest-Nord-Ouest de Saint-Michel, à une demi-journée de navigation;

La Dizaine, à quatre journées de la Conversion de Saint-Paul, et vers 18[d] 40′ de latitude;

La Sagittaire, à une journée de la Dizaine ; grande île, dont la pointe du Nord-Ouest s'est trouvée par 17ᵈ 40′ de latitude. On apprit là qu'il y avait d'autres terres à l'Ouest.

Il y a tout lieu de croire que la Sagittaire de Quiros est la même île qu'O-Taïti : la latitude, le gisement de la côte que l'on prolongea, et les terres annoncées dans l'Ouest de la Sagittaire, conviennent parfaitement à l'île d'O-Taïti. La Dizaine de Quiros sera en conséquence l'île d'Osnaburg de Wallis, le Boudoir de Bougainville, l'île Maitea de Cook, dans l'Est-Sud-Est d'O-Taïti *.

Pour les autres îles qui précèdent la Dizaine, il paraît qu'elles n'ont pas encore été reconnues. Cook pense que l'île de Pitcairn, découverte par Carteret, est l'île de Saint-Jean-Baptiste de Quiros ; mais la différence de grandeur de ces deux îles ne permet pas d'adopter cette opinion. Saint-Jean-Baptiste a douze lieues de tour, et Pitcairn n'en a que trois : d'ailleurs la distance de mille lieues de l'Incarnation de Quiros aux côtes du Pérou, ferait placer cette île dans l'Ouest de Pitcairn de quelques degrés, et à plus forte raison l'île de Saint-Jean-Baptiste, qui est à l'Ouest de l'Incarnation de deux journées, comme on l'a vu ci-devant. On observe que les Marquises de Mendoça, qui se placent à 6 degrés à l'Ouest du méridien de Pitcairn, étaient indiquées par Mendaña à mille lieues des côtes du Pérou.

Suivant M. Dalrymple (*Historical collection, tome I. page 5*), l'île de Saint-Jean-Baptiste serait par 26 degrés de latitude, et celle de Saint-Elme par 28. Quoi qu'il en soit, c'est dans le Sud-Est d'O-Taïti qu'on peut espérer de retrouver ces anciennes îles de Quiros.

* On voit par ces découvertes de Quiros, qu'il doit y avoir dans le Sud-Sud-Est et Sud-Est d'O-Taïti, une chaine d'îles assez considérable, laquelle pourrait se prolonger beaucoup plus dans le Sud, et jusque par les 32ᵈ, où l'on sait que les Espagnols ont vu des îles en 1773. S'il était permis de citer aujourd'hui les anciennes cartes, et d'y avoir égard, on serait porté à croire que le continent que ces cartes représentent comme découvert par Fernand Gallego, et s'étendant dans l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest depuis le cap Horn jusqu'à la nouvelle Guinée, n'est autre chose que cette chaîne d'îles qui s'étend plus loin dans le Sud-Est que le point où ont commencé les découvertes de Quiros : elle se trouverait plus à l'Ouest que la première route du capitaine Cook, dans un espace de mer qui n'a point été visité dans ces derniers temps.

Partant de la Sagittaire, et continuant sa route à l'Ouest, Quiros découvre les îles suivantes:

La Fugitive, à deux journées ou deux journées et demie de la Sagittaire: on l'aperçoit dans le Nord-Est; mais étant trop sous le vent, on ne peut y aborder;

Le Pélerin, à une journée de la Fugitive: on ne put y aborder non plus, à cause du vent;

(On ne sait trop où placer ces deux îles, à moins qu'on ne veuille supposer que ce peuvent être quelques-unes des îles de la Société, ou d'autres îles encore inconnues, dans le Nord-Est de celles-ci.)

Saint-Bernard, à six journées de l'île du Pélerin, et par 10^{d} 30′ de latitude Sud, île rase, de dix lieues de circuit, et dont un lac salé ou la mer occupe le centre;

(On ne doit point confondre cette île avec celles de Saint-Bernard, découvertes par Mendaña, et qui étaient au nombre de quatre. D'ailleurs Quiros, dans un mémoire présenté à Philippe III. roi d'Espagne, ne nomme point l'île de Saint-Bernard, et il cite sous le nom de *Nuestra Señora del Socorro* l'île qui suit immédiatement celle du Pélerin: elle parut inhabitable.)

Gente-Hermosa, ou la Belle-Nation, à sept journées de l'île de Saint-Bernard, et par la même latitude que l'île de Sainte-Croix de Mendaña, c'est-à-dire par 11 degrés de latitude Sud: île de six lieues de tour, dont les habitans sont les plus blancs et les plus beaux que l'on eût encore vus; les femmes sur-tout étaient d'une rare beauté, et vêtues d'une légère draperie; (Dans le mémoire de Quiros, cité ci-devant, on ne trouve pas le nom de *Gente-Hermosa*, mais celui de *Monterey*, qui était vice-roi du Mexique.)

Taumago, à trente-trois journées de l'île de la Belle-Nation, et vers le parallèle de l'île de Sainte-Croix, puisqu'on faisait route pour cette île : c'est une assez grande île, où l'on trouva du bois, de l'eau, des rafraîchissemens, et des habitans très-pacifiques ; (On apprit là, ainsi que d'un Indien que l'on y prit, et qui fut amené au Mexique, qu'il y avait aux environs plusieurs autres îles, comme Chicayana, Guaytopo, Mecarailay, Fonofono, Pilen, Naupau, &c. qui n'ont été retrouvées par aucun navigateur. On remarque que, dans la traversée de l'île de la Belle-Nation à Taumago, on eut presque toujours des indices de terre, une grande quantité de pierres-ponces, et de nombreuses compagnies d'oiseaux.)

Tucopia, à six journées de Taumago, et par 12 degrés de latitude Sud : en rangeant la côte de cette île, où l'on ne put aborder, on apprit des habitans qu'il y avait de grandes terres au Sud, et l'on fit voile de ce côté pour les chercher ;

Nuestra-Señora de la Luz, terre haute, par 14^{d} 30′ de latitude Sud ; (Cette île paraît être le pic de l'Étoile, au Nord des grandes Cyclades de M. de Bougainville.)

Terre australe du Saint-Esprit, et port de la Vraie-Croix. Cette terre, qui fut le terme du voyage de Quiros, a été reconnue depuis par M. de Bougainville, qui l'a nommée *les grandes Cyclades*, et postérieurement par le capitaine Cook, qui l'a nommée *les nouvelles Hébrides*. Ce dernier a conservé à la partie du Nord le nom de *terre du Saint-Esprit*. En quittant cette terre, Quiros fit voile pour la nouvelle Espagne ou le Mexique, où il arriva sans faire d'autres découvertes intéressantes ; mais Torrez, qui fut séparé de la flotte, fit route à l'Ouest, et passa entre la nouvelle Hollande et la nouvelle Guinée, ainsi que l'a fait dans ces derniers temps le Capitaine Cook, commandant l'Endeavour.

5.° *Voyage de le Maire et Schouten* *. (*Année* 1616.) De l'île de Juan

* *Diarium vel Descriptio itineris facti a Guill. Schoutenio.*—Miroir oost en west indical, &c.—*Speculum orientalis occidentalisque navigat. &c.*—Navigations aux terres Australes.—*Historical collection, &c.*—Découvertes dans la mer du Sud, &c.

Fernandez, où ces navigateurs abordèrent, après avoir découvert le détroit de le Maire, et doublé les premiers le cap Horn, on fit route à l'Ouest-Nord-Ouest jusqu'à neuf cent vingt-cinq lieues des côtes du Pérou, sans voir aucune terre. On découvre ensuite :

L'île de Hond, ou l'île des Chiens, par 15^{d} 19′ de latitude Sud, et à neuf cent vingt-cinq lieues Hollandaises, ou de quinze au degré, des côtes du Pérou ; petite île d'environ trois lieues de tour, mais si rase, qu'elle est en partie submergée à la haute mer ;

Sondre-grond, ou l'île Sans-fond, par 15^{d} 15′ de latitude, et à cent lieues à l'Ouest de l'île des Chiens ; île habitée, et de vingt lieues de tour ; (Suivant la relation de Le Maire, sa latitude serait de 14^{d} 35′, au lieu de 15^{d} 15′ que donne la relation de Schouten.)

Waterland, ou l'île d'Eau, par 14^{d} 46′ de latitude, et à quinze lieues de l'île Sans-fond : on y trouva de l'eau et une espèce de cresson, mais elle ne parut pas habitée ;

Vlyegen, ou l'île des Mouches, par 15^{d} 30′ de latitude, et à vingt lieues de Waterland ; île basse et habitée, où l'on fut assailli par un nombre prodigieux de mouches ;

L'île des Cocos, par 16^{d} 10′ de latitude Sud, à vingt-trois journées de l'île des Mouches ; île haute, qui paraît sous la forme d'une montagne ; bien peuplée, et couverte de cocotiers ;

L'île des Traîtres, par 16^{d} 5′ de latitude, et à deux lieues au Sud de l'île des Cocos ; terre basse et habitée ;

(Ces deux dernières îles ont été reconnues en 1767 par le capitaine Wallis, qui a donné le nom de *Boscawen* à l'île des Cocos, et celui de *Keppel* à l'île des Traitres : il a trouvé la première par 15^{d} 50′ de latitude Sud,

et la seconde par 15ᵈ 55′, ce qui ne diffère que de 15′ de la latitude donnée par le Maire et Schouten.

On remarque que la veille de leur arrivée à ces îles, le Maire et Schouten rencontrèrent une pirogue remplie d'Indiens, qui fit voile vers le Sud ; ce qui annonce d'autres terres dans cette partie.)

Goede-Hoop, ou l'île de Bonne-Espérance, sur le même parallèle que l'île des Cocos, et à trente lieues à l'Ouest ; île habitée, d'environ deux lieues de long du Nord au Sud ;

Les îles de Hoorn, par 14ᵈ 56′ de latitude, et à environ quinze cent cinquante lieues des côtes du Pérou ; deux îles situées à une portée de canon l'une de l'autre, et habitées, avec un bon port au Sud de la plus grande ; on y trouva toutes sortes de rafraîchissemens :

A cent cinquante cinq lieues de ces îles de Hoorn, treize jours après les avoir quittées, et par 4 degrés de latitude Sud, on eut des indices de terre ;

Quatre petites îles, entourées de bancs de sable et d'écueils, et habitées, par 4ᵈ 30′, et cinq jours avant que d'aborder à la partie de la nouvelle Guinée qui est aujourd'hui nommée *nouvelle Irlande* ;

Douze ou treize îles, occupant environ une demi-lieue du Sud-Est au Nord-Ouest, trois jours avant que d'arriver à la nouvelle Guinée ;

Trois îles basses, couvertes d'arbres, et nommées en conséquence *îles Vertes*, un jour avant que d'arriver à la nouvelle Guinée ;

Vue de l'île Saint-Jean ;

Nouvelle Guinée, ou côte orientale de la nouvelle Irlande, éloignée, suivant l'estime, de dix-huit cent quarante lieues Hollandaises, de la côte du Pérou.

N. B. De toutes les îles vues dans ce voyage, on n'a encore reconnu que celles des Cocos et des Traîtres, qui ont été retrouvées par Wallis ; on les a placées sur la carte d'après le journal de ce navigateur, et on a assujetti toutes les autres à leur distance de ces deux îles.

6.° *Voyage d'Abel Tasman* *. (*Année* 1642.) De Batavia, Tasman vint relâcher à l'île de France, alors île Maurice : de là, route au Sud jusqu'à 40 ou 41 degrés de latitude Sud, et ensuite à l'Est jusqu'au 163e degré de longitude, méridien de Ténériffe, ou 144e à l'Est du méridien de Paris ; le méridien de Ténériffe étant à 19 degrés à l'Ouest de celui-ci. On découvrit ensuite :

La terre qui fut nommée de *Van Diemen*, par 42d 25′ de latitude Sud, et 163d 0′ de longitude, méridien de Ténériffe ; on y mouilla dans une baie qui reçut le nom de *Frédérik Henri*, par 43d 10′ de latitude, et 167d 55′ de longitude ;

Une autre terre haute et montueuse, qu'on nomma *nouvelle Zélande*, par 42d 10′ de latitude, et 188d 28′ de longitude ; on y mouilla dans une grande baie située par 40d 49′ de latitude, et 191d 41′ de longitude : la conduite des naturels du pays la fit nommer *baie des Assassins* ;

Un groupe d'îles qu'on nomma *les Trois Rois*, par 34d 12′ de latitude Sud, et 190d 40′ de longitude : on les trouva à la suite et dans l'Ouest d'une longue côte que l'on avait prolongée depuis la baie des Assassins ;

L'île des Pylstaarts (ou des Canards sauvages), par 22d 35′ de latitude, et 204d 15′ de longitude, île haute et escarpée, de deux ou trois lieues de tour ;

L'île d'Amsterdam, par 21d 20′ de latitude, et 225d 9′ de longitude, île

* *Oud en nieuw oost Indien, &c. door F. Valentyn.*—Navigations aux terres Australes.—*Historical collection.*—Découvertes dans la mer du Sud.

basse et plate, dont les habitans se montrèrent hospitaliers et bienfaisans ; (c'est l'île Tongataboo de Cook, une des îles des Amis.)

L'île de Middleburg, île haute et habitée, au Sud-Est d'Amsterdam ; (c'est l'Éooa de Cook.)

Uitardam, Namokoki, et Rotterdam, îles habitées et cultivées, par 20[d] 15′ de latitude, et 206[d] 19′ de longitude ; (Les insulaires donnent à la dernière le nom d'*Anamooka*, que Cook lui a conservé.)

Les îles du Prince-Guillaume, et les bas-fonds de Heemskirck, par 17[d] 19′ de latitude, et 201[d] 35′ de longitude : ce sont dix-huit ou vingt petites îles, environnées de ressifs et de bas-fonds ;

Les îles d'Ontong-Java, par 5[d] 2′ de latitude, et, suivant l'estime, à quatre-vingt dix milles ou lieues Hollandaises, de la partie de la nouvelle Guinée, nommée aujourd'hui *nouvelle Irlande :* c'est un groupe de vingt-deux petites îles ;

Les îles de Marck, à trois journées des précédentes ; (C'est un autre groupe de quatorze ou quinze petites îles habitées, et qui avaient déjà été vues par le Maire et Schouten.)

Les îles Vertes, à quatre journées des précédentes, et une journée avant que d'arriver à l'île de Saint-Jean ;

L'île de Saint-Jean ;

Le cap Sainte-Marie, à la côte orientale de la nouvelle Guinée (aujourd'hui nouvelle Irlande), par 4[d] 30′ de latitude, et 171 degrés de longitude.

De-là, route au Nord-Ouest, le long de la côte de la nouvelle Irlande, passant les îles d'Antoine Cave, de Garret Dennis, &c. puis au Sud et à l'Ouest, le long des côtes septentrionales de la nouvelle Guinée.

Toutes les terres et îles vues dans ce voyage ont été reconnues de notre temps, et trouvées dans la position qui leur avait été assignée par Tasman ; on les a placées sur la carte d'après les routes et les observations des navigateurs modernes.

7.° *Voyage de Roggewein* *. (*Année* 1722.) De l'île de Juan Fernandez, Roggewein fit voile à l'Ouest-Nord-Ouest, dans le dessein de reconnaître la terre de Davis, qu'il ne trouva pas. Il découvre :

L'île de Pâque, par 27^{d} 4′ de latitude Sud, et 265^{d} 42′ de longitude orientale du méridien de Ténériffe, suivant l'auteur des Vies des gouverneurs de Batavia ; ce qui répond à 113^{d} 18′ de longitude à l'Ouest du méridien de Paris : île habitée, de seize lieues Hollandaises de circuit, et remarquable par des statues ou figures colossales élevées en grand nombre sur ses côtes ; (Elle a été reconnue depuis par Cook, qui l'a trouvée par 27^{d} 5′ de latitude, et 112^{d} 6′ de longitude à l'Ouest de Paris, et qui l'a nommée *Easter* ou *Pâque :* elle a été vue aussi en 1770, par les Espagnols, qui la placent par 27^{d} 6′ de latitude, et 268^{d} 19′ de longitude, méridien de Ténériffe, ce qui répond à 110^{d} 41′ de notre longitude, à l'Ouest de Paris ; ces derniers lui ont donné le nom de *San-Carlos*.)

Carls-hof, ou Cour de Charles, par 15^{d} 45′ de latitude Sud, et après huit cents lieues de course depuis l'île de Pâque ; (Suivant la relation Française de ce voyage, c'est une petite île rase, avec une espèce de lac dans l'intérieur. Roggewein crut que c'était l'île des Chiens de le Maire et Schouten, et la relation Hollandaise ne lui assigne ni latitude ni longitude : on l'a placée sur la carte relativement à sa distance des îles Pernicieuses, qui en sont à douze lieues à l'Ouest, et dont la position est aujourd'hui connue.)

Les îles Pernicieuses, par 14^{d} 41′ de latitude Sud, et à douze lieues

* Expédition de trois vaisseaux, &c.—Vies des gouverneurs de Batavia.—Navigations aux terres Australes.—*Historical collection.*—Découvertes dans la mer du Sud.

Hollandaises à l'Ouest de Carls-hof: ce sont quatre îles basses et peuplées, qui ont depuis quatre jusqu'à dix lieues de tour; (Roggewein y perdit un vaisseau, ce qui fit donner le nom de *Pernicieuse* à l'une de ces îles: deux autres furent appelées *les deux Frères*, et une autre *la Sœur*; il y resta cinq hommes de l'équipage, qui désertèrent et qu'on abandonna. On a lieu de croire que ces îles sont les mêmes que celles de Palliser, découvertes par Cook, dans son second voyage, et c'est l'opinion des navigateurs Anglais. *Voyez* le second Voyage de Cook, *tome I. page* 315, *et suivantes* de l'original.)

L'île Aurore, à huit lieues des îles Pernicieuses, du côté de l'Ouest; petite île de quatre lieues de tour, qui n'a point encore été reconnue;

L'île de Vesper ou du Soir, île basse, de douze lieues de tour, découverte le même jour que l'île Aurore, et qui est également inconnue aujourd'hui;

Le Labyrinthe, groupe d'îles, au nombre de six, d'un aspect charmant, et qui ont ensemble près de trente lieues d'étendue: elles sont à vingt-cinq lieues à l'Ouest des îles Pernicieuses; (La relation Hollandaise ne nomme pas le Labyrinthe, mais une île inaccessible, qu'elle place par 15^{d} 17$'$ de latitude Sud. On a lieu de croire que ce sont les îles vues depuis par le commodore Byron, et qu'il a nommées *îles du Prince de Galles*.)

La Récréation, par 15^{d} 47$'$ de latitude Sud, suivant la relation Hollandaise, ou 16^{d} 0$'$ suivant la relation Française; île habitée, de douze lieues de tour, élevée, et couverte de grands arbres: on y trouva des rafraîchissemens; (On l'a placée sur la carte par 155^{d} 20$'$ de longitude à l'Ouest de Paris, en prenant le milieu des différences en longitude entre cette île, celle de Pâque, et la nouvelle Bretagne ou nouvelle Irlande, telles qu'elles résultent de la carte qui accompagne l'édition Hollandaise de ce Voyage. Cette île n'a point encore été reconnue.)

Les îles de Bauman, par 15 degrés de latitude Sud, suivant la carte

Hollandaise citée ci-dessus, et par 12 degrés suivant la relation Française : ce sont plusieurs îles de dix, quinze, et vingt lieues de circuit, qui ont d'excellens mouillages et des habitans doux et pacifiques; (On les a placées sur la carte par 15 degrés de latitude, conformément à la carte Hollandaise, et vers 173 degrés de longitude à l'Ouest de Paris, d'après la différence en longitude que la même carte Hollandaise fournit entre ces îles et la nouvelle Bretagne.)

L'île Solitaire, nommée *île Single* sur les cartes Anglaises, par 13^{d} 41$'$ de latitude, suivant la relation Hollandaise, et à une journée et demie à l'Ouest des îles Bauman, ou à environ trente lieues ; (Elle parut sous la forme de deux îles, et l'on conjectura que c'étaient les îles des Cocos et des Traîtres, de le Maire et Schouten. La différence de latitude ne permet pas d'adopter cette opinion.)

Tienhoven et Groningue, deux îles considérables, vues quelques jours après avoir quitté l'île Solitaire. On côtoya Tienhoven pendant un jour entier, sans en voir la fin: elle parut s'étendre en demi-cercle vers Groningue. La relation Hollandaise ni sa carte ne font point mention de ces deux îles, et la relation Française qui en parle, n'indique ni leur latitude ni leur distance à d'autres terres, de sorte qu'il n'est pas possible de leur assigner une place sur la carte.

29. Nouvelle Calédonie. Il ne paraît pas que les anciens navigateurs ayent eu connaissance de cette île. On renvoie M. de la Pérouse aux détails qu'en a donnés le capitaine Cook, qui en a fait la découverte dans son second voyage. *Voyez* le second Voyage, *tome II. page* 103 *et suivantes* de l'original, et la carte qui est relative à sa découverte.

30. Ile Sainte-Croix de Mendaña, découverte dans son second voyage, en 1595 ; ou îles d'Egmont et de la Reine-Charlotte, visitées par Carteret en 1767. *Voyez* les Navigations aux terres Australes, du président de Brosses, *tome I. page* 249 *et suivantes*;—An historical Collect. de Dalrymple, *tome I. page* 57 *et suivantes*, et *page* 185 ;—Découvertes dans la mer

du Sud, traduites de l'Anglais de Dalrymple, par Fréville, *page* 131 ;— Collection d'Hawkesworth (Voyage de Carteret), *tome I. page* 568 *et suivantes* de l'original.

31. Tierra del Espiritu-Santo de Quiros, en 1606, terre du Saint-Esprit; ou grandes Cyclades de Bougainville, en 1768, et nouvelles Hébrides de Cook, en 1774. *Voyez* Navigations aux terres Australes par de Brosses, *tome I. page* 306 *et suivantes ; tome II. page* 243, et *page* 348 *et suivantes*; —An historical collection, &c. de Dalrymple, *tome I. page* 95 *et suivantes*, et *page* 203 ; et *page* 1 des *Data*.—Découvertes dans la mer du Sud, *page* 201 *et suivantes*, et *page* 427 ;—Voyage de Bougainville, *page* 242 *et suivantes* ;—Second Voyage de Cook, *tome II. page* 23 *et suivantes* de l'original, et la carte des nouvelles Hébrides, *tome II. page* 25 *ibid.*

Toute cette partie a été placée sur la carte du grand océan équatorial, d'après le journal et les observations du capitaine Cook.

32. Terre des Arsacides, découverte par Surville en 1769.

Surville * eut la première vue de ces terres le 7 Octobre 1769 ; elles lui parurent très-élevées et couvertes de bois. Au moment de la découverte, la latitude du vaisseau était de 6^{d} 57′ Sud, et sa longitude estimée, de 152^{d} 28′ à l'Orient de Paris : mais cette longitude corrigée sur celle de la nouvelle Zélande, déterminée par le capitaine Cook, et où Surville aborda par la suite, devait être de 153^{d} 45′ au point de son attérage, qui est de quelques lieues seulement dans le Nord-Ouest de son port Praslin.

Il longea la côte dans la direction de l'Est-Sud-Est, et trouva un port formé par un assemblage d'îles, où il mouilla, et qu'il nomma *port Praslin*. Il avait rencontré sur sa route, depuis son attérage jusqu'à ce port, un grand nombre de petites îles qui paraissaient, à la première vue, faire partie du continent, mais qu'il reconnut ensuite pour être des îles distantes

* Extrait du journal manuscrit de M. de Surville.

d'environ trois lieues de la grande terre * ; le Vendredi 13, il mouilla dans le port Praslin, dont il nous a donné un plan † : les îles qui le forment sont couvertes d'arbres, et la haute mer inonde ces terres en partie.

Les naturels du pays annoncèrent une grande défiance ; et après avoir fait entendre par signes, qu'on pouvait faire de l'eau à un endroit qu'ils indiquaient dans le fond du port, ils y attirèrent les Français pour les faire tomber dans une embuscade. Il y eut un combat assez vif, lorsque les gens de Surville se rembarquèrent dans leurs canots ; plusieurs furent blessés ; et on fut obligé de tuer trente ou quarante sauvages.

Les peuples qui habitent ces terres sont en général de l'espèce des nègres ; ils ont les cheveux laineux et noirs, le nez épaté, et de grosses lèvres. Ils poudrent leur tête avec de la chaux, qui, sans doute, brûle leurs cheveux, et les fait paraître roux : l'usage de se poudrer a été aussi observé par M. de Bougainville parmi le peuple qui habite la baie de Choiseul à la côte occidentale-septentrionale de ces mêmes terres. Ils ont pour ornemens des bracelets de coquillages ; ils portent des coquilles entières autour du cou, et des ceintures de dents d'hommes (sans doute celles de leurs ennemis qu'ils ont faits prisonniers à la guerre) ; la plupart ont les oreilles et le cartilage du nez percés d'un grand trou, et y portent des paquets de fleurs. Leurs armes sont des lances de huit à neuf pieds de longueur, des massues ou casse-têtes de même matière, des arcs, et des flèches de roseaux, de quarante ou quarante-quatre pouces de long, dont la pointe est armée d'un os tranchant : ils portent un bouclier fait de joncs et d'écorce d'arbre, de deux ou trois pieds de long sur un de largeur. Leurs pirogues sont très-légères, et ont depuis quinze et vingt-cinq, jusqu'à soixante-cinq pieds de longueur. Les coutures en sont recouvertes d'une espèce de brai ou mastic qui les rend impénétrables à l'eau.

* On peut voir les différentes vues de ces côtes telles qu'elles furent dessinées de dessus le vaisseau, et le journal entier de Surville, dans les Découvertes des Français, en 1768 et 1769, dans le Sud-Est de la nouvelle Guinée, &c. Paris, imprimerie royale, 1790. (N. D. R.)

† *Ibid.*

Surville ne put obtenir aucun rafraîchissement de ces peuples. Il s'empara seulement d'un jeune sauvage de treize à quatorze ans, qu'il destina à lui servir d'interprète dans la suite de ses découvertes.

Il quitta le port Praslin le 21 Octobre, et continua de naviguer le long de ces terres, vers l'Est-Sud-Est, et ensuite vers le Sud-Est. Dans plusieurs endroits, il perdait de vue la côte, et n'apercevait aucune terre au-delà dans ces intervalles. Il en conclut, avec fondement, que ces ouvertures ou lacunes indiquent ou des baies, des golfes très-profonds, ou des canaux qui, divisant ces terres en plusieurs îles, en forment un archipel. Plusieurs pirogues, sur sa route, se détachèrent de la côte et vinrent à son bord. Il fit quelques petits présens aux sauvages qui les montaient ; mais partout il trouva des marques de la plus grande défiance. Ces peuples sont grands voleurs, comme tous les habitans des îles du grand océan équatorial.

Surville observa que le jeune Indien qu'il avait amené du port Praslin, ne pouvait se faire entendre des habitans de la côte ; qu'il en avait même grande frayeur : ce qui fit juger à Surville que ces terres sont fort étendues, et que les peuples des différentes îles de cet archipel n'ont de communication entre eux que pour se faire la guerre.

Quand il fut parvenu à l'île qu'il nomma *de la Contrariété*, située à environ 4 degrés et demi à l'Est et 2 degrés au Sud du port Praslin, il trouva des peuples semblables à ceux de ce port ; hommes robustes, absolument nus, de la taille de cinq pieds à cinq pieds et demi, ayant les cheveux laineux, et les poudrant avec de la chaux : mêmes ornemens, mêmes armes. Ceux-ci montèrent à bord avec hardiesse, acceptèrent tout ce qu'on leur donna, et tâchaient de voler ce qu'on ne leur donnait pas. Le pays, dans cette partie, parut très-agréable ; et l'odeur des plantes aromatiques, qui parvenait jusqu'au vaisseau, fit regretter à Surville de ne pouvoir aborder dans un golfe qu'il suppose à l'Ouest des îles qu'il a nommées *les trois Sœurs*.

Lorsqu'il fut parvenu à 11^{d} 7′ de latitude Sud et à 159 degrés à l'Orient

de Paris, il découvrit un gros cap précédé de deux petites îles, et, de ce point, il voyait les terres s'étendre et fuir dans l'Ouest et le Sud-Ouest. Comme il n'en aperçut plus aucune au-delà de ce cap, et qu'il était pressé de trouver une mer libre, il nomma les îles qu'il voyait, *îles de la Délivrance*, et le cap, *cap oriental des Arsacides*. Le 8 Novembre, il avait perdu toute terre de vue.

Tel est le précis de la découverte de Surville, à laquelle se lie une terre vue par M. de Bougainville, qui est la partie Nord-Ouest de la terre des Arsacides. *Voyez* son Voyage, *page 264 et suivantes*.

On doit consulter aussi la relation que Figueroa nous a donnée * des découvertes de Mendaña dans son premier voyage, en 1567. Il y a tout lieu de penser, d'après des combinaisons et des rapprochemens multipliés, que les îles Salomon, découvertes à cette époque par Mendaña, sont les mêmes qui ont été retrouvées par Surville, en 1769.

M. de la Pérouse trouvera, dans la collection de cartes manuscrites qui lui a été remise, une carte des découvertes modernes dans cette partie, sur laquelle on a essayé de figurer les découvertes de Mendaña, telles qu'on peut les tracer d'après les descriptions données par Figueroa, Herrera, et autres historiens Espagnols, qui ne sont point d'accord entre eux sur l'étendue particulière des différentes îles, ni sur leurs positions relatives : mais il suffisait de montrer l'identité présumée des découvertes de Mendaña et de

* *Voyez* Echos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, quarto Marquez de Cannete, per Christoval Suarez de Figueroa, en Madrid, 1613;—*Historical collection* de Dalrymple, *page* 176 *du tome* 1er.— Découvertes dans la mer du Sud, traduites de l'Anglais, par Fréville, *page* 89.

N. B. Il s'est glissé beaucoup de fautes dans la traduction que M. Fréville a donnée, d'après M. Dalrymple, de la relation de Figueroa. Il est nécessaire de corriger les suivantes :

Page 92, *ligne* 5, *par en bas,* quatre lieues, *lisez* quatorze.

Page 94, Nord-Ouest-Est-Sud-Est, *lisez* Nord-Ouest et Sud-Est.

Page 102, *ligne* 10, le 3 de Juin, *lisez* le 13.

celles de Surville ; et l'on est persuadé que les recherches que M. de la Pérouse doit faire dans cette partie, établiront comme une vérité ce qui n'est présenté ici que comme une vraisemblance.

33. Terres de la Louisiade, découvertes en 1768, par M. de Bougainville.

Ces terres étaient inconnues avant cette époque. On avait seulement une relation très-confuse d'une découverte faite en 1705, à la côte septentrionale de ces terres, par l'yacht Hollandais le Geelvinck (ou le Pinson jaune).

Ces terres sont tracées sur la carte N° 9.

Voyez, pour la Louisiade, le Voyage de M. de Bougainville, *page 255 et suivantes*, et, pour la relation du Geelvinck *, les Navigations Australes du président de Brosses, *tome II. page* 444.

34. Détroit de l'Endeavour, entre la nouvelle Hollande et la nouvelle Guinée.

Voyez la Collection de voyages autour du monde, d'Hawkesworth, *tome III. page* 610 *et suivantes* (premier Voyage de Cook).

Il paraît que Torrez, qui commandait un des bâtimens de la flotte de Quiros, en 1606, est le premier navigateur qui ait passé entre la nouvelle Hollande et la nouvelle Guinée.

Voyez la relation des voyages de Quiros, dans les auteurs cités dans ces notes.

* Il est prouvé aujourd'hui, que la position que l'on donnait alors aux terres du Geelvinck, n'est pas la véritable. *Voyez* les Découvertes des Français, en 1768 et 1769, dans le Sud-Est de la nouvelle Guinée, *page* xiv. de l'Avant-propos. (N. D. R.)

35. Côtes septentrionales et occidentales de la nouvelle Hollande.

On ne peut rien offrir qui soit authentique ou suffisamment détaillé pour cette partie de la plus grande île du monde.

On renvoie M. de la Pérouse aux Voyages de Dampier, pour la côte septentrionale dont ce navigateur exact a reconnu quelques points ; et aux Navigations aux Terres Australes, du président de Brosses, *tome II. page* 438, pour la côte septentrionale et occidentale, et *tome I. page* 426 *et suivantes*, pour les découvertes des Hollandais à la nouvelle Hollande.

On a joint au recueil de cartes manuscrites remis à M. de la Pérouse, une copie de celle qui est citée par le président de Brosses, et qui contient la reconnaissance faite par les Hollandais, d'une partie de la côte occidentale. On y a ajouté des sondes et des détails tirés des journaux des navigateurs Anglais qui l'ont visitée plus récemment.

36. Terre méridionale de Van-Diemen, partie du Sud de la nouvelle Hollande.

Voyez, dans la Relation du second voyage du capitaine Cook, ce qui a été dit par Furneaux, qui la visita dans le mois de Février 1773. (*Tome I. page* 107 *et suivantes* de l'original.)

Voyez aussi le troisième Voyage de Cook, *tome I. page* 91 de l'original.

37. Ile de la nouvelle Zélande. Cette terre avait été découverte en 1642, par Abel Tasman, Hollandais : mais comme les détails qu'il en a donnés sont très-peu circonstanciés, il serait inutile de les rapporter ; et les Voyages du capitaine Cook ne laissent rien à désirer sur cette partie.

Voyez la Collection d'Hawkesworth, *tome II. page* 281 *et suivantes* de l'original (Voyage de Cook) ;—Second Voyage du capitaine Cook, *tome I. page* 69 de l'original ; *ibid. page* 225 *et suivantes* ; *tome II. page* 146 *et*

suivantes ;—Troisième Voyage de Cook, *tome I. page* 118 *et suivantes* de l'original.

On trouve dans ces ouvrages, indépendamment des observations astronomiques et nautiques, et des descriptions, toutes les cartes et plans particuliers qui ont été levés par les navigateurs Anglais.

38. Iles Marquises de Mendoça, découvertes en 1595, par Alvar Mendaña, Espagnol. *Voyez* la note 28, au second Voyage de Mendaña.

Ces îles ont été retrouvées en 1774, par le capitaine Cook, et l'on ne peut que renvoyer à sa relation pour tout ce qui concerne leur description et leur position géographique. (Second Voyage de Cook, *tome I. page* 297 *et suivantes* de l'original.)

39. Iles de la Nublada, Rocca-Partida, et autres, dans l'Est-Sud-Est des îles Sandwich.

On croit que Juan Gaëtano, Espagnol, est le premier navigateur qui ait eu connaissance de ces îles, en 1542.

Il était parti de Porto-Santo, près le port de la Nativité, côte du Mexique, par environ 20 degrés de latitude Nord.

Il découvrit successivement les îles de la Nublada, Rocca-Partida, et, à deux cents lieues dans l'Ouest de cette dernière, un bas-fond, par 13 ou 14 degrés de latitude Nord, sur lequel il ne trouva que sept brasses d'eau. En continuant sa route à l'Ouest, il rencontra quelques autres îles qui sont à l'Occident de celles de Sandwich. (*Raccolte di navigationi e viaggi da Ramusio, tome I. page* 375 *verso.*)

Les îles découvertes par Gaëtano, ont été placées, sur la carte du grand océan équatorial remise à M. de la Pérouse, d'après celle du Voyage d'Anson, qui lui-même avait copié celle qu'il trouva à bord du galion de Manille, quand il s'en empara.

40. Iles de Sandwich, découvertes par le capitaine Cook, dans son troisième voyage, en 1778.

Quoique les routes des galions d'Espagne ayent dû mettre ces vaisseaux à portée de reconnaître des îles situées entre le 19e et le 20e parallèle au Nord, il ne paraît pas que, dans aucun temps, les Espagnols en ayent eu connaissance. Elles offraient une excellente relâche à leurs vaisseaux qui commercent d'Asie en Amérique, par le grand océan équatorial ; et il n'est pas à présumer qu'ils eussent négligé de se procurer un établissement sur des îles situées si avantageusement pour la communication des deux continens. Nous devons au capitaine Cook et au capitaine King tous les détails que nous possédons sur ces îles.

Voyez le troisième Voyage de Cook, *tome II. page* 190 *et suivantes*, 525 *et suivantes*, et *page* 1ère *et suivantes du tome III.* de l'original.

GRAND OCÉAN BORÉAL.

41. Côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, depuis le port de Monterey, situé vers 36^{d} 42′ de latitude Nord, jusqu'aux îles Aleutiennes.

En 1769 et 1770, les Espagnols firent visiter le port de Monterey, ainsi que celui de S. Diego, qui est plus au Sud : ils y élevèrent de petits forts, et y formèrent une espèce d'établissement, dans la crainte que quelque puissance étrangère ne portât ses vues sur des côtes qui, quoiqu'elles fussent voisines des possessions de la couronne d'Espagne, semblaient ne pas lui appartenir.

L'expédition fut ordonnée par le marquis de Croix, vice-roi de la nouvelle Espagne, préparée par don Joseph de Galvez, intendant de l'armée, visiteur-général du royaume, et exécutée par Gaspar de Portola, capitaine

de dragons, commandant les troupes, et par les paquebots le San-Carlos et le San-Antonio, commandés par don Vicente Vila, pilote de la marine-royale, et don Juan Perez, pilote pour la navigation des Philippines. Le Journal de ce voyage a été imprimé en Espagnol, à l'imprimerie du gouvernement de la nouvelle Espagne.

On y lit que la constance des vents de Nord et de Nord-Ouest, qui règnent au Nord de la Californie pendant presque toute l'année, oppose de grandes difficultés aux bâtimens qui veulent remonter les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique.

A en juger par la relation, le pays au Nord de la presqu'île de Californie est assez fertile, et les naturels en sont fort traitables.

Les Espagnols consumèrent plus d'une année à retrouver le port de Monterey, quoiqu'ils dussent bien en connaître la position, puisqu'il avait été découvert, en 1602, par le général Viscaino, commandant une escadre que Philippe III. avait fait armer pour découvrir et reconnaître les côtes au Nord de la Californie. Après des fatigues infinies, et des recherches très-longues par mer et par terre, ils parvinrent enfin à le découvrir de nouveau en 1770, à peu près sur le parallèle que Viscaino avait indiqué dans la relation de ses découvertes.

Suivant les observations faites par les Espagnols en 1770, le port de Monterey est situé à 36^{d} 40′ *, de latitude, immédiatement au Nord de la chaîne de montagnes (ou sierra) de Santa-Lucia. C'est une vaste baie, assez semblable à celle de Cadix : on y mouille sur quatre, six, et huit brasses d'eau, selon qu'on laisse tomber l'ancre plus près ou plus loin de la côte : le fond y est de sable fin, et la tenue très-bonne.

Quelques années se passèrent sans que l'Espagne s'occupât de faire pour-

* Dans le voyage que les Espagnols ont fait, en 1775, à la côte du Nord de la Californie, et qui est relaté ci-après, ils fixèrent la latitude du port de Monterey à 36^{d} 44′ Nord.

suivre les découvertes au Nord. L'entrée et les courses successives de plusieurs vaisseaux Anglais dans le grand océan, réveillèrent enfin son attention ; et en 1775, le vice-roi du Mexique, don Antonio-Maria Bucarelli, ordonna une expédition pour continuer la reconnaissance des côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, jusqu'au 65ᵉ degré.

On employa trois petits bâtimens dans cette entreprise, qui fut confiée à don Juan de Ayala. M. Daines Barrington a traduit en Anglais, et a fait imprimer dans ses *Miscellanies*, (*London*, 1781, *in* 4°) le journal de don Francisco-Antonio Maurelle, pilote du second bâtiment commandé par don J. F. de la Bodega : c'est de la traduction de M. Barrington, qu'on a tiré l'extrait qu'on va donner du voyage des Espagnols.

Ils firent voile du port de San-Blas *, le 17 Mars 1775 : ils furent contrariés dans les premiers temps de leur navigation ; et le 21 Mai, après avoir pris les avis des principaux officiers de la petite flotte, il fut décidé qu'on s'élèverait jusqu'au 43ᵉ degré de latitude, plutôt que de relâcher au port de Monterey. Les avis s'appuyaient sur l'espoir de trouver à cette hauteur l'entrée de Martin d'Aguilar †, découverte en 1603, où l'on pourrait faire de l'eau et radouber les bâtimens. (Quelques cartes placent cette entrée par 45 degrés.)

Le 7 Juin, par 41ᵈ 30′ de latitude, quoiqu'étant encore à une distance considérable de la terre, ils distinguèrent une longue partie de côte, qui s'étendoit du Sud-Ouest au Nord-Est ; le calme les empêcha d'en approcher.

Le 8, ils aperçurent la terre beaucoup plus clairement, à neuf lieues de

* Côte de la nouvelle Galice, province du Mexique, à l'entrée de la mer Vermeille.

† M. de la Pérouse trouvera dans les Considérations géographiques et physiques de Philippe Buache, toutes les connaissances qu'on a relativement à cette entrée d'Aguilar et à celle de Fuca, dont il est fait mention dans ce journal.

distance ; les courans, d'après leurs observations, les avaient portés dans le Sud, de 29 minutes en vingt-quatre heures.

Le 9, ils entrèrent dans un port qu'ils nommèrent *port de la Trinité*, situé à 41^{d} 7′ de latitude observée, et à 19^{d} 4′ à l'Occident de San-Blas.

Les Espagnols font un grand éloge du pays et de ses habitans. Ces Américains se peignent le corps en noir et en bleu, et ils ont à peu près les mêmes usages et les mêmes armes que ceux dont on trouve la description dans la Relation du troisième voyage du capitaine Cook, lorsqu'il visita la côte du Nord-Ouest de l'Amérique.

On n'a point eu communication du plan de ce port ; mais le journal annonce qu'il a été levé par don Bruno Heceta, J. F. de la Bodega, et l'auteur de la relation, François-Antoine Maurelle. Il y est dit que, quoique le port soit représenté comme ouvert, on doit cependant entendre qu'il est à l'abri du Sud-Ouest, ainsi que du Nord-Nord-Est et de l'Est.

A la partie occidentale, est une montagne de cinquante brasses d'élévation, attenante au continent du côté du Nord, où l'on en voit une autre de vingt brasses ; l'une et l'autre présentent un abri sûr, non-seulement contre les vents, mais même contre l'ennemi.

A l'entrée du port est une petite île, d'une hauteur considérable, absolument nue ; et les deux côtés de la côte sont bordés de rochers élevés, qui offrent un débarquement facile, les vaisseaux pouvant les accoster de si près, qu'il est possible de communiquer avec une échelle, de la terre aux bâtimens. Près de la plage, sont plusieurs petits rochers, qui mettent le vaisseau qui est à l'ancre, à couvert du Sud-Est et du Sud-Ouest.

Les marées y sont aussi réglées que dans les mers et sur les côtes d'Europe.

Les Espagnols, pendant leur séjour, essayèrent de remonter en canot une rivière qui coule du Nord-Est au Sud-Ouest, et qu'ils avaient découverte du sommet de la montagne : ils reconnurent que son embouchure est plus large que ne l'exige l'écoulement de ses eaux qui se perdent dans les sables sur les deux côtés, et ils ne purent y entrer de mer basse ; ils la côtoyèrent à pied l'espace d'une lieue ; elle leur parut avoir par-tout vingt pieds de large sur cinq de profondeur. Ils la nommèrent *rio de las Tortolas* (rivière des Tourterelles) *, parce qu'à leur arrivée, ils aperçurent une grande quantité de ces oiseaux, ainsi que d'autres de différentes espèces.

Ils trouvèrent quelques plantes et quelques fruits sur les bords des montagnes et dans le voisinage du port.

Ils quittèrent la Trinité le 19 Juin, avec un vent de Nord-Ouest, qui avait régné pendant tout leur séjour dans ce port.

Il paraît qu'un des officiers embarqués sur la flotte, don Juan Perez †, avait déjà été employé dans des découvertes au Nord, dont on n'a pas connaissance : car, soit qu'il fût présent sur la flotte, ce qu'on peut conclure de quelques particularités de la relation, soit qu'on y possédât seulement son journal, on voit que son avis est cité comme devant être d'un grand poids. Il rapportait qu'il avait eu des vents de Sud et de Sud-Est avec lesquels il avait sans peine prolongé la côte à des latitudes élevées. Son opinion était qu'on ne devait pas s'en approcher avant d'être parvenu au 49e degré ; et don Maurelle, auteur de la relation que nous extrayons, est de son avis.

Le 9 Juillet, les Espagnols s'estimaient par la latitude de 47^{d} 40′, qui,

* M. Barrington le traduit par *rivière des pigeons*.

† Ce Juan Perez est sans doute le pilote des Philippines employé dans l'expédition faite en 1769 ; mais alors les Espagnols ne poussèrent pas leurs recherches au Nord aussi loin que dans celle de 1775. Il paraît que M. Barrington n'a pas eu connaissance de l'expédition de 1769.

suivant les cartes Françaises qu'ils ont trouvées très-défectueuses dans cette partie par le manque de matériaux authentiques, est la latitude d'une entrée ou rivière qu'on dit avoir été découverte par Juan de Fuca, en 1592. Ils s'aperçurent que la mer était colorée, comme elle le paraît à la sonde d'une côte: ils virent en même temps plusieurs poissons rouges * de vingt pieds de long, et des oranges de mer (espèce de plante marine qu'on croit être le bonnet flamand); tout leur fit juger qu'ils ne devaient pas être loin de la terre.

Le 11, ils en eurent la vue à douze lieues.

Le 12 au soir, ils n'en étaient plus qu'à une lieue de distance. Ils distinguaient plusieurs îlots, et des montagnes couvertes de neige; ils virent aussi une petite île stérile, d'une demi-lieue de tour, qu'ils nommèrent *île de Dolores*. Dans cette position, ils s'estimaient à 47^{d} 39′ de latitude, et à 21^{d} 53′ à l'Ouest du méridien de San-Blas.

Le 13, ils mouillèrent à la côte, par trente brasses de fond, à deux lieues et demie de distance de la terre, pour attendre un des bâtimens qui était resté de l'arrière: latitude 47^{d} 28′, et 21^{d} 34′ à l'Ouest de San-Blas.

Ils remirent à la voile le soir; et quand les bâtimens furent réunis, ils mouillèrent de nouveau, sur huit brasses, par 47^{d} 21′ de latitude, et 21^{d} 19′ à l'Occident de leur méridien de départ.

Les naturels du pays parurent en grand nombre dans des pirogues, et vinrent à bord des vaisseaux Espagnols. On échangea les pelleteries qu'ils apportaient, contre des ouvrages de cuivre et des morceaux de ce métal dont ils paraissaient faire le plus grand cas: ils le désignaient en montrant les femelots du gouvernail.

* Lisez — " plusieurs poissons, *des roseaux* de vingt pieds de long," &c. le traducteur Français s'étant mépris au sens des paroles employées par M. Barrington, qui dit expressement — " many fish, *reeds* twenty feet long," &c.—*Note de l'imprimeur Anglais.*

Les Espagnols voulurent mettre à terre pour faire de l'eau et du bois ; mais les Américains, qui s'étaient mis en embuscade, en blessèrent plusieurs, et du côté des Indiens il y en eut un grand nombre de tués.

Les Espagnols remirent à la voile ; les vents continuèrent à souffler du Nord-Ouest et Nord.

Le 1er Août, brume épaisse : ils s'éloignèrent de la côte.

Le 5, vent de Sud-Ouest.

Le 13, changement de couleur dans les eaux ; beaucoup d'oranges de mer, beaucoup d'oiseaux.

Les signes de terre se multiplièrent encore le 14 et le 15. On s'estimait alors par 56^d^ 8′ de latitude, à cent cinquante-quatre lieues * à l'Ouest du continent, et à soixante lieues seulement d'une île qui était marquée (dit le journal) sur la carte des Espagnols, et que Maurelle désigne comme étant la partie la plus avancée d'un archipel situé sur le même parallèle. Il paraît qu'il s'agit ici de la carte particulière de don Juan Perez †, qui, comme on l'a dit, avait déjà fait un voyage au Nord ; mais nous n'avons aucune autre connaissance de cette île. Il n'est pas dit dans le journal si elle était dans l'Ouest ou dans l'Est du vaisseau. Il est cependant très-vraisemblable que Maurelle a voulu parler de quelque île voisine de la presqu'île d'Alaska, telle que l'île de la Trinité de Cook, et qu'il considérait Alaska et toutes les îles qui l'avoisinent, comme formant un archipel. Cette opinion paraissait être celle des Russes avant que les découvertes de Cook eussent porté la lumière sur cette partie de l'Amérique.

* De 17 et demie au degré.

† Il semble que Juan Perez ne devait pas avoir des connaissances pratiques sur les pays et les mers du Nord ; car dans l'expédition de 1769, où il était employé, les Espagnols n'avaient remonté que jusqu'au port de Monterey, situé à 36^d^ 40 ou 44′ de latitude.

Le 16, à midi, les Espagnols découvrirent la terre dans le Nord-Ouest ; et peu de temps après, elle parut ouverte au Nord-Est, et elle présentait à la vue plusieurs caps, et plusieurs montagnes, parmi lesquelles on en distinguait une qui dominait toutes les autres : elle est d'une élévation immense (dit l'auteur du journal), elle porte sur un cap avancé, et sa forme est la plus belle et la plus régulière qu'on ait jamais vue ; elle est séparée et détachée de la chaîne des autres montagnes. Son sommet était alors couvert de neige ; au-dessous étaient quelques grands espaces nus, qui s'étendaient jusqu'au milieu de ses flancs ; et de cette hauteur jusqu'au pied, sa surface était couverte d'arbres de la même espèce que ceux qu'on avait vus au port de la Trinité (des pins).

Les Espagnols imposèrent à cette île le nom de *San-Jacinto* (Saint-Hyacinte) ; et le cap par lequel elle se termine du côté de la mer, fut nommé *del Enganno* (de la Tromperie). Le journal place la montagne et le cap par 57^{d} 2′ de latitude, et l'auteur ajoute que, par deux observations, répétées à la distance d'un mille, on a conclu qu'ils étaient à 34^{d} 12′ à l'Ouest du méridien de San-Blas ; mais il laisse ignorer de quels moyens on s'est servi pour faire des observations de longitude. C'est cependant de la position de ce cap, qu'on a déduit, ainsi qu'il l'annonce, toutes celles des autres points de la côte, telles qu'on les a rapportées sur la carte du voyage qui accompagne le journal. (M. Barrington, qui s'était procuré une copie de la relation qu'il a traduite, n'a pu avoir communication de cette carte.)

Le 17 Août, un petit vent de Sud permit aux Espagnols d'entrer dans une baie située à 57^{d} 11′ de latitude, et à 34^{d} 12′ à l'Ouest de San-Blas. Cette baie est ouverte de trois lieues à son entrée, et elle est couverte, du côté du Nord, par le cap del Enganno. Sur le côté opposé à ce cap, ils découvrirent un port dont l'entrée a plus d'une lieue d'ouverture, et qui est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux qui soufflent de la partie du Sud. Ils contournèrent la baie à une très-petite distance de la côte, et ne trouvèrent jamais moins de cinquante brasses d'eau ; mais les montagnes se prolongeant jusqu'au rivage, ils ne purent découvrir aucune plage, aucun

endroit propre au débarquement. Ils distinguèrent cependant une petite rivière ; mais comme il était nuit, ils ne purent la reconnaître de près, et laissèrent tomber l'ancre par soixante-six brasses d'eau, fond d'argile.

Ils nommèrent cette baie *de Guadalupa* (de la Guadeloupe).

Quand ils en appareillèrent, le 18, ils virent deux canots montés chacun de quatre Américains, deux hommes et deux femmes, qui ne parurent pas vouloir s'approcher des vaisseaux, et se contentèrent de faire des signes aux Espagnols pour les engager à venir à terre.

Ceux-ci continuèrent leur route en longeant la côte avec un vent de Nord-Ouest, jusqu'à neuf heures du matin qu'ils entrèrent dans un autre port moins large que le précédent, mais dont les environs semblaient offrir plus de ressources aux navigateurs : ils s'y jette une rivière de huit à dix pieds de largeur ; et une chaîne continue de hautes îles fort rapprochées les unes des autres, met le port à l'abri de presque tous les vents. Ils y mouillèrent par dix-huit brasses d'eau, fond de sable, à une portée de pistolet de la côte : ils virent sur le bord de la rivière une maison élevée, et un parapet en bois, soutenu par des pieux fichés en terre ; ils y distinguèrent dix Indiens, sans compter les femmes et les enfans.

Ils nommèrent ce port *de los Remedios* (des Remèdes), et le trouvèrent situé par 57^{d} 18′ de latitude, et à 34^{d} 12′ à l'Ouest du méridien de San-Blas.

Ils plantèrent une croix à terre, en taillèrent une autre dans le roc, et firent la cérémonie de prendre possession du pays, conformément à leurs instructions.

Ils choisirent ensuite et marquèrent une place pour y faire de l'eau et du bois.

Pendant toutes ces opérations, les Américains ne quittèrent point leur

parapet ; mais dès que les Espagnols se furent retirés, les Indiens arrachèrent la croix que les premiers avaient dressée, vinrent la planter de la même manière devant leur maison, et firent signe, en ouvrant et étendant leurs bras, qu'ils avaient pris possession de la croix.

Le 19, les Espagnols étant descendus à terre pour faire leur eau et leur bois, les Américains se montrèrent aussitôt sur l'autre bord de la rivière ; ils étaient sans armes, et portaient une feuille blanche au haut d'une perche. Les Espagnols leur firent signe qu'ils n'étaient venus que pour faire de l'eau : alors le chef des Indiens, jugeant que ce signe voulait dire qu'ils étaient altérés, s'avança jusqu'au milieu de la rivière, tenant à la main une coupe remplie d'eau, et quelques poissons séchés, qui furent reçus par un des Espagnols, et présentés par lui à leur commandant, qui envoya en échange aux Américains des grains de verre et quelques morceaux d'étoffes. Ceux-ci témoignèrent que ces présens ne leur plaisaient point ; ils insistèrent par signes pour qu'il leur en fût envoyé d'autres, et sur le refus des Espagnols, ils les menacèrent avec de longues lances armées, à la pointe, d'une pierre aiguë. Les Espagnols se contentèrent de se tenir sur leurs gardes ; et quand les Indiens eurent connu qu'on ne voulait point les attaquer, ils se retirèrent.

On se procura l'eau et le bois dont on avait besoin.

L'embouchure de la rivière offre une pêche très-abondante ; le pays est couvert de pins, comme au port de la Trinité ; les habitans y sont vêtus de la même manière, et portent de même sur leurs cheveux un bonnet qui leur couvre toute la tête. Les Espagnols jugèrent par diverses particularités, que les sauvages de cette contrée ont une sorte de civilisation.

Le froid était excessif, la pluie très-abondante, et la brume des plus épaisses. Ils n'aperçurent jamais le soleil, pendant les trois jours qu'ils passèrent dans le port de los Remedios.

Ils le quittèrent le 21 Août, et firent route dans le Nord avec un vent de Sud-Est.

Le 22, latitude 57^{d} 18′.

Ils s'élevèrent jusqu'au 58e degré de latitude, en visitant la côte, où ils ne firent aucune découverte ; et ils jugèrent que tous les détroits ou entrées supposés n'existent point. La maladie faisait depuis quelque temps des ravages parmi les équipages ; et comme ses effets funestes augmentaient chaque jour, ils jugèrent impossible de pousser leurs recherches jusqu'à une latitude plus élevée, et abandonnant l'entreprise, ils firent route dans le Sud-Est.

Le 24 Août, étant par 57^{d} 17′ de latitude, ils doublèrent un cap, et entrèrent dans une grande baie, d'où ils découvrirent un bras de mer dans le Nord : ils y éprouvèrent un froid incommode ; mais la mer y était absolument tranquille, et les vaisseaux s'y trouvaient à l'abri de tous les vents. Le mouillage y est sûr ; et l'eau douce, soit par les rivières, soit par les lacs, y est très-abondante, et procure une grande quantité de poissons. Ils firent visiter cette baie par une des goëlettes, et ils laissèrent tomber l'ancre à l'entrée du bras de mer, par vingt brasses d'eau, fond de vase molle. Ce port fut nommé *Bucarelli*, du nom du vice-roi du Mexique : on y éprouva une température plus douce que par les latitudes moins élevées, et on attribua ce changement aux volcans qui se trouvent dans le voisinage de ce port, et dont on apercevait les feux pendant la nuit, quoiqu'on en fût à une distance considérable.

Les Espagnols prirent possession du pays au nom de sa majesté catholique, et ils s'y pourvurent d'eau et de bois.

Ils jugèrent par les ruines d'une cabane, et par d'autres marques, que la contrée était habitée ; mais ils ne virent aucun habitant.

Par deux observations faites à différens jours, ils fixèrent la latitude du

port de Bucarelli à 55ᵈ 17′, et sa longitude à 32ᵈ 9′ à l'Occident du méridien de San-Blas.

Les montagnes, dans les environs de ce port, sont couvertes d'arbres des mêmes espèces que ceux qu'on avait vus sur les parties moins septentrionales de la côte.

On apercevait dans le Sud, à la distance de six lieues, une île d'une hauteur moyenne, qu'on nomma *île de S. Carlos*.

On remit à la voile le 29, avec un vent du Nord, joli frais; mais à midi, le calme survint, et l'on se trouva par le travers d'une île stérile et très-basse; elle est bordée de rochers à l'Est et à l'Ouest. On mouilla sur vingt-deux brasses d'eau, à environ deux lieues de distance de l'île de S. Carlos.

Dans cette position, on découvrit, à la distance de quatre ou cinq lieues, un cap, qu'on nomma *cap de Saint-Augustin*.

A partir de ce cap, la côte se prolongeait si loin dans l'Est, que la vue ne pouvait y porter. L'action des deux courans qui agissaient en cet endroit dans des directions absolument opposées l'une à l'autre, était si violente, qu'il ne fut pas possible d'y sonder; et comme ces courans paraissaient suivre le cours des marées et en dépendre, on en conclut que l'ouverture qu'on apercevait dans les terres, pouvait être une rivière, ou que du moins cette entrée n'avait de communication qu'avec le grand océan boréal.

Le cap Saint-Augustin est situé à environ 55 degrés de latitude.

Comme la saison n'était point encore avancée, le zèle des Espagnols se ranima; et, dans la vue de remplir les intentions de sa majesté catholique exprimées dans leurs instructions, ils se déterminèrent à tenter de reprendre la route du Nord.

Le 28 Août, le vent était variable : ils en profitèrent pour s'approcher de la côte, et ils y trouvèrent, comme ils le souhaitaient, des vents du Sud-Ouest.

Le 29 et le 30, vent au Sud, variable vers le Sud-Ouest; vent par rafales, mer haute jusqu'au 1er Septembre : on fut porté, dans cet intervalle, jusqu'à 56^{d} 50′ de latitude.

Dans les premiers jours de Septembre, les vents furent variables ; mais le 6, ils se fixèrent au Sud-Ouest : on éprouva une violente tempête.

Le 7, les vents ayant passé au Nord, on fit route pour rallier la terre par les 55 degrés de latitude ; les équipages étaient excédés de fatigue, et à peine, sur chaque bâtiment, se trouvait-il un seul homme qui pût travailler à la manœuvre avec les officiers, qui étaient obligés de suppléer les matelots : on abandonna toute idée de poursuivre les découvertes au Nord.

Le 11, par 53^{d} 54′ de latitude, on vit la terre à huit ou neuf lieues de distance : on s'en tint assez éloigné pour n'avoir point à craindre de s'y affaler, et cependant assez près pour n'en pas perdre la vue ; mais il fut impossible de faire aucune reconnaissance des côtes. Ce ne fut que par 47^{d} 3′ de latitude, que, naviguant à la distance d'un mille de la terre, on put distinguer les caps, les anses, et les autres points remarquables, de manière à pouvoir les rapporter sur la carte qu'on dressait.

Le 20, on se retrouva à une demi-lieue de la côte, précisément au même point où l'on s'était trouvé le 13 Juillet précédent ; mais on reconnut qu'il y avait une différence de dix-sept lieues (Espagnoles) entre les longitudes estimées à ces deux époques.

Le 22, avec le vent au Nord-Ouest, on dirigea la route pour gagner le port de Monterey.

Le 24, on aperçut la terre à 45^{d} 27′ de latitude, et on navigua le long

de la côte à la portée du canon. On mit en panne pendant la nuit, parce qu'on estima qu'on devait être par la latitude supposée de l'entrée de Martin d'Aguilar, dont on voulait vérifier l'existence et la position. Cette recherche fut continuée jusqu'au parallèle de 45^{d} 50′, et 20^{d} 4′ à l'Occident de San-Blas. Parvenu à cette hauteur, et à cette longitude, on découvrit un cap ressemblant à une table ronde, qu'on nomma *cap Mezari*, au-delà duquel la côte court au Sud-Ouest. On apercevait dix petites îles, et on distinguait même quelques îlots presque à fleur d'eau, d'où l'on conclut que, si l'entrée ou rivière de Martin d'Aguilar existait dans cette partie, elle n'aurait pu échapper à la recherche qu'on en fit à une si petite distance de la côte: l'auteur du journal convient cependant que d'Aguilar avait indiqué la latitude de 43 degrés pour l'entrée de sa rivière; mais il observe que les instrumens dont cet ancien navigateur a dû faire usage, en 1603, ne pouvaient être que très-défectueux, et qu'il n'est pas permis de compter sur la latitude qu'il assignait à cette entrée. On pourrait supposer (ajoute-t-il) que d'Aguilar a indiqué une latitude trop Nord, et que nous aurions pu trouver sa rivière par les 42 degrés ou au-dessous; mais on ne saurait l'espérer, puisqu'à cinquante minutes près, nous avons visité cette partie de la côte.

Les Espagnols, en revenant à Monterey, recherchèrent le port de Saint-François, et l'ayant trouvé à 38^{d} 18′ de latitude, ils entrèrent dans une baie abritée du Nord et du Sud-Ouest, d'où ils distinguèrent l'embouchure d'une grande rivière, et un peu au-dessus, un grand port dont la forme est celle d'un bassin. Ils jugèrent que ce devait être le port de San-Francisco, que l'Histoire de la Californie place par 38^{d} 4′; mais l'agitation de la mer ne leur permit pas d'y entrer: ils doutèrent cependant, en l'examinant de plus près, que ce fût le port de San-Francisco, parce qu'ils n'y virent point d'habitans, et n'aperçurent pas les petites îles qu'on dit être à l'opposé de ce port. Dans cet état d'incertitude, ils laissèrent tomber l'ancre près d'une des deux pointes ou caps qui forment l'entrée du port, et ils nommèrent *punta de Arenas* (pointe de Sable), celle des deux pointes près de laquelle ile mouillèrent, et qui est celle du Nord.

Les naturels du pays se présentèrent bientôt sur les deux côtés du port, et le traversèrent d'une pointe à l'autre, dans leurs canots: deux des pirogues se détachèrent, et vinrent à bord des vaisseaux; ceux qui les montaient apportaient et offrirent des plumes en aigrettes et en guirlandes, et une boîte rempli de graines d'un goût semblable à celui de la noix, qu'ils échangèrent contre des grains de verre, des miroirs, et des morceaux d'étoffes.

Ces Indiens sont grands et forts: leur couleur est celle de tous les peuples de cette côte. Leurs procédés annonçaient de la générosité; car ils ne paraissaient s'attendre à aucun retour pour les présens qu'ils offraient, et c'est ce que les Espagnols n'avaient encore trouvé chez aucune des peuplades qu'ils avaient eu occasion de visiter.

Les maladies avaient fait de trop grands progrès parmi les équipages, pour qu'on pût s'arrêter à examiner ce port, et à en prendre les sondes; et comme on ne pouvait se persuader que ce fût le port de San-Francisco, il fut nommé *port de la Bodega*.

On ne peut douter que ce port ne soit le même que Drake avait découvert le 17 Juin 1579, et dont il indiqua la latitude à 38^{d} 30′. Ce qu'il rapporte des habitans, s'accorde avec le rapport récent des Espagnols. Ceux-ci fixèrent la latitude de leur port de la Bodega, à 38^{d} 18′, et sa longitude à 18^{d} 4′ à l'Ouest de San-Blas. La latitude indiquée par sir Francis Drake, ne diffère que de 12 minutes de celle des Espagnols; et, pour le temps où il observa, et les instrumens dont il faisait usage, on doit la regarder comme exacte. M. Barrington reproche avec raison aux Espagnols, de n'avoir pu se déterminer à conserver à ce port le nom du *brave hérétique*, qui le premier a découvert les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, dont il avait pris possession pour la couronne d'Angleterre, et auxquelles il avait imposé le nom de *nouvelle Albion*.

Le 4 Octobre, les Espagnols quittèrent le port de sir Francis Drake, au

premier moment du flot, dont la direction se trouvait en opposition avec le courant de la rivière. Ces deux actions agissant en sens contraire, les vagues pressées de part et d'autre étaient portées à une telle hauteur qu'elles couvraient entièrement le vaisseau, et qu'elles mirent en pièces le canot qui était accosté le long du bord.

L'entrée de ce port n'a pas assez de profondeur d'eau, pour qu'un vaisseau sur ses ancres puisse y résister à l'impulsion et à la hauteur des lames, lorsque la marée et les courans de la rivière sont en opposition. L'auteur du journal dit que, s'ils eussent été instruits de ces circonstances, ou ils auraient gardé leur premier mouillage, ou ils en auraient pris un autre, plus éloigné de l'entrée du havre. Par-tout où ils purent sonder, ils trouvèrent un brassiage égal. Don Maurelle assure que l'entrée du port est facile avec les vents de la partie du Nord-Ouest, qui sont les vents régnans sur cette côte; mais, il pense que, si l'on veut se ménager la possibilité d'en sortir avec ces mêmes vents, il est nécessaire de mouiller plus au large des pointes, et il ajoute que cette précaution serait superflue quand les vents sont établis dans les parties du Sud-Ouest, de l'Est, et du Sud.

Les montagnes des bords de la mer sont absolument stériles; mais celles de l'intérieur paraissent couvertes d'arbres: les plaines présentent de la verdure, et semblent inviter à les cultiver. La relation de Drake dit qu'il nomma ce pays *nouvelle Albion*, pour deux raisons; la première, parce que par la nature des bancs et des rochers blancs qui bordent la côte, elle présente le même aspect que celle d'Angleterre; la seconde, parce qu'il était juste et raisonnable que cette terre portât le nom de la patrie du premier navigateur qui y avait abordé.

Les Espagnols, comme il a été dit, avaient quitté le port de Drake, le 4 Octobre; et après avoir doublé le cap qu'ils nommèrent *del Cordon*, et qui forme l'entrée du port avec celle de las Arenas, ils firent route au Sud-Sud-Ouest avec un vent modéré. Ils gouvernèrent ensuite à l'Ouest, pour gagner un cap qui se montrait dans le Sud, à la distance d'environ cinq lieues.

Le 5, ils passèrent près des petites îles qui sont situées dans l'Ouest, et vis-à-vis l'entrée du port qu'ils venaient de quitter.

Le 7, ils mouillèrent au port de Monterey, par trois brasses, fond de sable. Ils en fixèrent la latitude à 36ᵈ 44′*, et la longitude à 17 degrés à l'Ouest de S. Blas.

Le 1ᵉʳ de Novembre, ils quittèrent ce port.

Le 4, à midi, vent favorable de la partie du Nord-Ouest. Ils continuèrent leur route au Sud, jusqu'au 13 du même mois qu'ils eurent la vue de la côte de la Californie ; et ils la suivirent jusqu'au cap de San-Lucar, qu'ils doublèrent le 16, à six heures du soir.

Ils supposent que ce cap est par la latitude de 22ᵈ 49′, et à 5 degrés à l'Ouest du méridien de S. Blas.

Le même jour, 16, ils reconnurent les îles des Trois-Maries ; et le 29 au soir, ils rentrèrent dans le port de S. Blas, d'où ils étaient partis deux cent soixante jours auparavant.

Pour tracer la côte du Nord-Ouest de l'Amérique, sur la carte du grand océan boréal, remise à M. de la Pérouse, on s'est réglé sur les positions géographiques données par les Espagnols, en les combinant avec celles du Capitaine Cook, qui ont servi à rectifier les premières, dans les parties qu'il n'a pas été à portée de visiter, et que les Espagnols ont reconnues. On a joint à la carte du grand océan équatorial, des cartes particulières de certaines portions de côtes, et des plans de ports et de baies, différant sur quelques points, de ceux qui ont été donnés, pour les mêmes parties, dans la Relation du troisième voyage du capitaine Cook. M. de la Pérouse peut avoir occasion de vérifier lesquels de ces plans ont été levés le plus fidèlement. On n'est pas encore assuré si la portion de cette Amérique qui

* Les pilotes employés dans l'expédition de 1769-70, fixèrent cette latitude à 36ᵈ 40′.

s'étend en pointe saillante dans le Sud-Ouest, est une île ou une presqu'île. Les cartes Russes, celle de Stæhlin en particulier *, nous présentent toutes les terres comprises sous le nom d'*Alaska*, comme une grande île, séparée du continent par un canal de quarante lieues de large, avec plusieurs îles plus petites dans le Nord et le Nord-Est d'Alaska. Le capitaine Cook a visité la côte d'assez près, dans ces parties qu'il a reconnues, pour être certain qu'elle n'est point interrompue ni coupée par des canaux, et que le continent se prolonge au moins jusqu'au voisinage de l'île Shumagin. Mais il soupçonne, dans le Nord-Nord-Ouest de l'île Hatibut, un détroit qui séparerait la presqu'île d'Alaska d'une autre portion de terre située dans le Sud-Ouest, et désignée sur la carte, sous le nom d'*île d'Oonemak*.

On renvoie M. de la Pérouse au troisième Voyage du capitaine Cook (*tome II. pages* 403 *et* 488 de l'original), et aux cartes qui y sont jointes, ainsi qu'à celles qui font partie de la collection manuscrite qui lui a été remise.

42. Iles Aleutiennes ou îles des Renards, et autres îles qu'on suppose être situées dans l'Ouest, l'Ouest-Sud-Ouest, et l'Ouest-Nord-Ouest de celles-ci.

Le capitaine Cook n'a visité que les îles d'Oonalaska (partie de celles des Renards), et le détroit entre ces îles, ainsi que quelques-uns des ports qui en dépendent. A l'égard des autres îles de ce groupe, et de celles d'autres groupes situés plus à l'Occident, nous n'en avons connaissance que par les relations des Russes, qui sont trop inexactes pour obtenir quelque confiance. M. de la Pérouse ne doit les regarder que comme une nomenclature, et rechercher ces îles avec la même précaution que si elles étaient absolument inconnues. Il trouvera toutes ces relations rassemblées dans l'ouvrage de M. Coxe, qui a pour titre *Découvertes des Russes*, et dans la carte jointe à cet ouvrage, qui présente l'ensemble des découvertes de

* An account of the new Northern Archipelago lately discovered by the Russians in the seas of Kamtschatka and Anadir, &c. London, 1774; *in* 8°.

cette nation à l'Est du Kamtschatka. *Voyez pages* 164—297 de l'original, et *pages* 149—194 de la traduction.

43. Port d'Avatscha ou de Saint-Pierre et Saint-Paul, à la pointe de la presqu'île du Kamtschatka.

On a joint au recueil de cartes manuscrites remis à M. de la Pérouse, un plan particulier de ce port, sur une grande échelle, différent de celui qui se trouve dans le troisième Voyage du capitaine Cook, auquel on le renvoie pour les détails nautiques et autres qui peuvent lui être utiles lorsqu'il relâchera dans ce port.

Voyez troisième Voyage de Cook, *tome III. page* 183 *et suivantes, page* 284 *et suivantes* de l'original.

44. Iles Kuriles.

Le capitaine Gore, qui avait succédé dans le commandement aux capitaines Cook et Clerke, vers la fin du troisième voyage fait par les Anglais dans le grand océan boréal, n'a visité aucune des îles Kuriles, devant lesquelles il a passé, en les prolongeant par le côté de l'Est.

Si l'on en croit Muller *, il paraîtrait que *Yeso* ou *Jesso* est le nom que les Japonais donnent à toutes les îles que les Russes désignent sous celui de *Kurilski* ou *Kuriles*. La première de ces îles, la plus septentrionale, est fort peu distante de la pointe du Sud du Kamtschatka † : on passe de l'une à l'autre en deux à trois heures à la rame ; et on peut présumer, d'après les relations, que les îles les plus voisines du Kamtschatka sont les seules qui soient tributaires de la Russie, et que celles qui sont situées plus au Sud, en sont indépendantes. Muller désigne toutes ces îles comme il suit, en partant de celle qui est la plus septentrionale :

1ere. *Schumtschu.*

* Voyages et Découvertes des Russes.

† Nommée *pointe de Lopatka.*

2. *Purumuschur*, à deux ou trois heures de distance de la première.

3. *Muschu* ou *Ouikutan*, à une demi-journée de la seconde.

4. *Ujachkupa*, dans l'Ouest des trois premières, et à quelque distance de la première.

5. *Sirinki*, vis-à-vis le détroit qui sépare la seconde et la troisième.

6. *Kukumiwa*, petite île inhabitée, dans le Sud-Ouest de la cinquième.

7. *Araumakutan*, inhabitée, volcan.

8. *Siaskutan*, peu d'habitans; mais ceux des îles voisines s'y rassemblent pour trafiquer.

9. *Ikarma*, petite île déserte, dans l'Ouest de la huitième.

10. *Maschautch*, petite île déserte, dans le Sud-Ouest de la neuvième.

11. *Igaitu*, petite île déserte, dans le Sud-Est de la huitième.

12. *Schokoki*, à une journée de la huitième.

13. *Motogo*, petite île au Sud.

14. *Schaschowa* . . .
15. *Uschischir* . . .
16. *Kitui* . . . . .

Idem. *N. B.* Entre ces trois îles, les courans sont très-rapides, et la mer monte fort haut.

17. *Schimuschir*, habitée.

18. *Tschirpui*, remarquable par une haute montagne.

Iturpu, grande île, bien peuplée, couverte de grandes forêts: on y trouve des ours et diverses espèces d'animaux. Elle présente plusieurs mouillages, et des rivières où les vaisseaux peuvent se retirer. On croit que les habitans de cette île sont indépendans de la Russie, et ne reconnaissent aucune domination.

20. *Urup*. On est assuré, dit Muller, que les habitans de cette île sont indépendans.

21. *Kunaschir*. Cette île est la plus grande de toutes celles qu'on vient d'indiquer, et sa population est nombreuse.

22. *Matmai*, ou *Matsumai*, la dernière île et la plus grande de toutes. La ville capitale, du même nom de *Matmai*, est située au bord de la mer, dans la partie du Sud-Ouest ; elle a été bâtie, et est habitée, par les Japonais: c'est une place fortifiée, munie d'artillerie, et défendue par une garnison nombreuse. L'île de Matmai est le lieu d'exil des personnes de distinction qui ont été disgraciées au Japon. Elle n'est séparée de cet empire que par un canal assez étroit, et qu'on regarde comme dangereux, parce que les caps qui s'y avancent des deux côtés, en rendent la navigation difficile.

Les Anglais, dans le troisième voyage de Cook, n'ont pris connaissance que de la première et de la seconde des îles Kuriles; mais ils ont recueilli du pasteur de Paratounka, des détails assez intéressans sur ces îles en général, et sur quelques-unes en particulier. Il paraît que la domination des Russes ne s'étend pas au-delà de l'île Uschischir, nommée la quinzième, et que toutes celles qui la suivent sont encore indépendantes. Les habitans de ces îles passent pour être sensibles à l'amitié, hospitaliers, généreux, et humains. *Voyez* le troisième Voyage de Cook, *tome III. page* 378 de l'original.

Consultez aussi les Considérations g éographiques et physiques de Philippe Buache, *page 55 et autres.*

45. Terre d'Yeso ou Jesso. On a vu dans la note précédente, que les Japonais confondent ces terres avec les îles Kuriles ; mais on croit en général qu'elles doivent en être distinguées. Le voyage de Cook ne nous a procuré aucune lumière à cet égard ; il paraît même que, pour dresser la carte générale de son voyage dans cette partie, on n'a fait que copier les cartes connues.

On peut consulter, pour la terre de Jesso, les divers rapports recueillis par Philippe Buache, qui les a insérés dans ses Considérations géographiques et physiques, *page 75, et suivantes*. Voyez aussi les cartes dépendantes de cet ouvrage, et une suite de vues dessinées par les Hollandais, lorsqu'ils firent la reconnaissance d'une partie de ces terres, en 1643.

On a joint au recueil remis à M. de la Pérouse, une copie de la carte dressée par les Hollandais, qui présente tous les détails de leurs découvertes.

46. Côte orientale du Japon. On trouve une carte d'une petite partie de cette côte, dans le troisième Voyage de Cook, et les observations nautiques qui y sont relatives. (*tome III. page* 397 *et suivantes* de l'original.) *Voyez* aussi la carte comprise dans le recueil remis à M. de la Pérouse.

47. Iles de Lekeyo, dans le Sud-Ouest du Japon. Philippe Buache a donné, dans ses Considérations géographiques et physiques (*page* 130), les extraits de toutes les lettres que les missionnaires ont écrites concernant ces îles, sur lesquelles on n'a encore que des connaissances peu certaines. *Voyez* aussi les Lettres édifiantes.

48. Grande île, peuplée et riche, qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols, vers l'année 1600.

On trouve sur cette île la note suivante, dans les *Philoſophical Tranſac-*

tions of the royal society, &c. (N° 109, *page* 201, *paragraphe* 11, de l'année 1674, *fin du tome VII. VIII. IX.*)

" Dans la mer du Sud, par 37 degrés ½ de latitude septentrionale, et " à environ quatre cents milles d'Espagne, ou trois cent quarante-trois de " Hollande, de 15 au degré, c'est-à-dire, à 28 degrés de longitude à " l'Orient du Japon, il y a une île élevée et très-grande, habitée par des " peuples blancs, beaux, doux, et civilisés, excessivement riches en or " et en argent, comme l'a éprouvé, il y a long temps, un vaisseau Espa- " gnol qui faisait voile de Manille à la nouvelle Espagne ; de sorte que " le roi d'Espagne envoya, en 1610 ou 1611, un vaisseau d'Aca- " pulco au Japon, pour prendre possession de cette île. Cette entre- " prise, mal conduite, n'eut aucun succès ; et depuis ce temps on a " négligé de tenter cette découverte."

SUPPLÉMENT.

49. Iles Carolines. On a dressé une carte particulière de ces îles, d'après celle du père Cantova, et les relations d'autres missionnaires, qui ont été recueillies en extrait et imprimées en supplément, dans l'Histoire des navigations aux terres Australes, du président de Brosses, *tome II. page* 443 *et suivantes.*

50. Ile au Sud, entre Mindanao et les Moluques. *Voyez*, pour toute cette partie, le voyage du capitaine Forster à la nouvelle Guinée.

M. de la Pérouse trouvera dans le recueil qui lui a été remis, une carte particulière des détroits entre l'île de Waigiou et la nouvelle Guinée, et une carte de la partie occidentale de la nouvelle Guinée, avec les îles d'Arrow et partie de celle de Céram.

Ces cartes peuvent être utiles, dans le cas où quelque contrariété de vents obligerait de passer par ces détroits. M. de la Pérouse peut aussi consulter une carte qui se trouve au *tome II. page* 310 de l'Histoire des navigations aux terres Australes, sous le titre de *Carte des îles des Papous*, copiée sur l'original de M. Isaac Tirion, Hollandais. Toute cette partie y est d'accord avec ce que le capitaine Forster en a publié postérieurement.

51. Détroits à l'Est et à l'Ouest de l'île Timor. M. de la Pérouse trouvera dans la Relation des voyages de Dampier, des instructions qui pourront éclairer la route de ses bâtimens dans celui de ces détroits auquel les circonstances et le vent lui auront fait donner la préférence.

On a inséré dans le recueil qui lui a été remis, des plans particuliers de plusieurs de ces passages, tels que les détroits d'Alloss, de Lombock, de Solor, de Sapy, et autres, entre les îles méridionales de l'archipel d'Asie, qui sont peu fréquentés par les navigateurs Européens.

M. de la Pérouse observera que les côtes méridionales et orientales de l'île de Sumbava ou Combava n'ont point encore été reconnues.

52. Pour l'île de France et le cap de Bonne-Espérance, on le renvoie au Neptune oriental de M. Daprès, et aux instructions qui y sont jointes.

53. Iles de Marseveen et Denia.

Ce sont deux petites îles connues des Hollandais, où l'on dit qu'ils envoient chercher du bois, et dont cependant la position n'est point déterminée. Le capitaine Cook a regretté de n'avoir pu se livrer à la recherche de ces îles. (Second Voyage, *tome II. pages* 244 *et* 246 de l'original.) On les a placées, sur la carte de l'océan méridional, conformément à la

position qui leur a été donnée sur la carte générale du troisième Voyage de Cook, c'est-à-dire, Marseveen, la plus septentrionale des deux îles, par 40 degrés et demi de latitude Sud, et à 2 degrés trois quarts à l'Est du méridien du cap de Bonne-Espérance ; et Denia, par 41 degrés de latitude, et à 3 degrés à l'Est du cap : mais on observe que sur la carte des variations de Halley, elles sont par 41 degrés et demi de latitude, et à environ 4 degrés à l'Est du méridien du cap.

54. Cap (ou île) de la Circoncision, découvert le 1er Janvier 1739, par M. de Lozier-Bouvet.

Ce navigateur était parti de l'île Sainte-Catherine à la côte du Brésil : il faisait usage de la carte de Pieter Gooz, qui place cette île par 333 degrés de longitude, comptés du méridien de Ténériffe, ce qui correspond à 46 degrés à l'Occident du méridien de Paris. Ses routes, réduites depuis l'île Sainte-Catherine jusqu'au cap de la Circoncision, donnent 53 degrés trois quarts de différence en longitude vers l'Est ; et il en concluait la longitude de ce cap, de 26 à 27 degrés, longitude de Ténériffe, c'est-à-dire, 7 à 8 degrés à l'Orient de Paris.

Mais la longitude du départ, telle que l'employait M. Bouvet, c'est-à-dire, celle de Sainte-Catherine, était en erreur de 4 degrés ; car cette longitude, rectifiée d'après celles que les observations récentes ont données pour Rio-Janéiro et Buenos-Aires, doit être de 329 degrés, méridien de Ténériffe (au lieu de 333), ou 50 degrés à l'Ouest de Paris (au lieu de 46.) Or, si l'on soustrait 50 degrés, longitude occidentale de Sainte-Catherine, de 53 degrés trois quarts, progrès de M. Bouvet, vers l'Est, il restera 3 degrés trois quarts pour la longitude orientale du cap de la Circoncision, au lieu de 7 à 8 degrés, que M. Bouvet avait conclus, et qu'il avait dû conclure en effet, d'après la carte de Pieter Gooz, qui portait l'île Sainte-Catherine, ou le méridien du départ, 4 degrés trop à l'Est.

M. le Monnier, de l'académie des sciences, a cherché à déterminer la

longitude du cap de la Circoncision, par la théorie des déclinaisons de l'aiguille aimantée ; et il fixe cette longitude entre 1 et 2 degrés à l'Orient de Paris. *Voyez* sa Dissertation en réponse à M. Wales, imprimée à la suite du 1er volume de la traduction du troisième Voyage du capitaine Cook.

Mais comme les différences de méridiens déduites des observations de la déclinaison de l'aimant ne peuvent être que des approximations assez incertaines, on a cru devoir s'en tenir à la différence de méridien qui résulte du calcul des routes de M. Bouvet, depuis l'île Sainte-Catherine jusqu'au cap de la Circoncision, sans prétendre toutefois que l'estime que ce navigateur a faite de ces routes, soit exempte d'erreur. On a, en conséquence, placé ce cap, sur la carte de l'océan méridional, à 3 degrés trois quarts à l'Orient de Paris.

D'après cette position, fondée sur les raisons ci-dessus déduites, il n'est plus étonnant que, si, comme on a tout lieu de croire, le cap (ou l'île) de la Circoncision existe, il ait échappé aux recherches des capitaines Cook et Furneaux, puisque le premier, en venant de l'Ouest, n'a commencé à se mettre en latitude de ce cap, qui est situé sur le cinquante-quatrième parallèle Sud, qu'à environ 8 degrés à l'Est de Greenwich, ou 5 degrés deux tiers à l'Orient de Paris, et que le second ne s'est mis en latitude qu'à 10 degrés et demi de Greenwich, ou 8 de Paris : l'un et l'autre l'avaient dépassé lorsqu'ils se sont établis sur son parallèle.

LETTRE

De M. le Maréchal de Castries à M. de Condorcet, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Versailles, Mars 1785.

Le roi ayant résolu, Monsieur, d'employer deux de ses frégates dans un voyage qui puisse à-la-fois remplir des objets utiles pour son service, et procurer un moyen étendu de perfectionner la connaissance et la description du globe terrestre, je désirerais que l'académie des sciences voulût bien rédiger un mémoire qui exposât en détail les différentes observations physiques, astronomiques, géographiques, et autres, qu'elle jugerait les plus convenables et les plus importantes à faire, tant à la mer, dans le cours de la navigation, que sur les terres ou îles qui pourront être visitées. Pour fixer les vues de l'académie sur le plan qu'elle peut adopter à cet égard, je dois vous prévenir, Monsieur, que les bâtimens de sa majesté seront dans le cas de s'élever, au Nord et au Sud, jusqu'au soixantième parallèle, et qu'ils parcourront la circonférence entière du globe, dans le sens de la longitude. L'académie peut donc comprendre dans sa spéculation, à peu près l'universalité des côtes ou îles connues, et toute la surface de mer comprise, des deux parts, entre les deux grandes masses de terre qui forment les continens.

En invitant l'académie à s'occuper d'un travail qui sera très-agréable au roi, vous pouvez l'assurer, Monsieur, qu'il sera donné la plus grande attention aux observations ou expériences qu'elle aura indiquées, et qu'on s'attachera à remplir complétement ses demandes, autant que les circonstances du voyage pourront permettre de se livrer aux opérations de ce genre. Sa majesté verra avec plaisir que les lumières de l'académie des sciences concourant avec l'amour de la gloire et le zèle qui anime les officiers de sa marine, elle peut se promettre les plus grands avantages, pour l'avancement des sciences, d'une expédition qui a pour objet principal d'en favoriser les progrès.

MÉMOIRE

Rédigé par l'Académie des Sciences, pour servir aux Savans embarqués sous les ordres de M. de la Pérouse.

M. le Maréchal de Castries ayant demandé à l'académie, de la part du roi, un mémoire où seraient indiquées les observations qu'elle jugerait les plus importantes à faire dans le voyage entrepris, pour le progrès des sciences, autour du monde, l'académie a chargé chacun des premiers pensionnaires de ses différentes classes, de rassembler les mémoires particuliers qui leur seraient fournis par les membres de leur classe respective; elle a fait ensuite rédiger ces mémoires par quatre commissaires, et elle s'empresse aujourd'hui d'en mettre le résumé général sous les yeux du ministre, comme une preuve du désir qu'elle a de concourir, par son zèle et par ses soins, à l'exécution d'une entreprise dont le succès tournera en même temps à la gloire du monarque, à celle de la nation, et à l'avancement des sciences.

Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans ce résumé, l'académie a cru devoir réunir d'abord, sous un même point de vue, les observations relatives à plusieurs genres de sciences, qui se rapprochent par la nature de leur objet, quoique cultivées par différentes classes. Telles sont les observations qui concernent les connaissances dont s'occupent les classes de géométrie, d'astronomie, et de mécanique. Ces observations trouveront d'autant plus naturellement leur place à la tête de ce mémoire, qu'elles tiennent à la cosmographie, et ont par-là même un rapport plus direct avec l'objet principal du voyage ordonné par sa majesté.

GÉOMÉTRIE, ASTRONOMIE, MÉCANIQUE.

Une des recherches les plus intéressantes que les navigateurs soient dans le cas de faire, est celle qui concerne la détermination de la longueur du pendule à secondes, à différentes latitudes. Les inductions que l'on a tirées jusqu'ici de cet instrument, pour déterminer les variations de la pesanteur, ont eu pour fondement des opérations faites en petit nombre par divers observateurs, et avec des instrumens différens; et ce défaut d'uniformité dans les opérations a dû influer sur la certitude des conséquences déduites de la comparaison des résultats. On sent de quel prix serait un ensemble d'opérations en ce genre, faites avec soin, par les mêmes personnes, avec les mêmes instrumens; et l'académie ne saurait trop inviter les navigateurs à suivre ce travail avec toute l'exactitude possible, dans tous les endroits où ils relâcheront.

La détermination des longitudes sera nécessairement un des points principaux auxquels s'attacheront les voyageurs; mais, pour qu'il résulte un plus grand avantage de leurs recherches relativement à cet objet, l'académie leur recommande de conserver les calculs originaux des observations de longitude par la distance de la lune aux astres, afin que dans le cas où quelque astronome, par de nouvelles observations faites à terre, corrigerait ensuite les élémens qui auraient servi à déterminer les longitudes dont il s'agit, cette correction pût être employée, à son tour, pour rectifier l'estimation de ces mêmes longitudes.

Les navigateurs, munis des éphémérides, connaissent d'avance le moment des différentes éclipses qui arriveront pendant le cours de leur voyage, ainsi que les lieux où elles seront visibles. L'académie désire qu'ils ne se bornent pas à déterminer les instans du commencement ou de la fin de ces éclipses, mais qu'ils désignent la situation des cornes, et cela dans le plus grand détail possible.

Les phénomènes des marées tiennent de trop près à la navigation, pour ne pas fixer particulièrement l'attention des voyageurs. Il faudrait, surtout, qu'ils observassent avec soin la double marée de chaque jour. L'académie croit devoir encore leur faire remarquer que l'on n'a point d'observations exactes sur les marées de la côte occidentale d'Afrique, de celle d'Amérique, non plus que des îles Moluques et des Philippines.

A l'égard des observations qui concernent la géographie, elles seront dirigées d'après le plan qui a été tracé aux navigateurs par sa majesté.

L'académie joindra seulement ici la copie de quelques remarques qui lui ont été communiquées sur cet objet, par M. Buache, son associé géographe.

PHYSIQUE.

Dans le grand nombre d'effets qu'embrasse l'étude de la physique, il est important que les navigateurs s'attachent sur-tout à ceux qui sont soumis à l'action d'une cause réglée, mais dont l'intensité est sujette, suivant les lieux et les circonstances, à des variations qui ne peuvent être déterminées que par des observations suivies et multipliées.

De ce genre est la variation de la boussole.

L'observation de la déclinaison des aiguilles aimantées faisant une partie essentielle des moyens de direction qui seront employés par les navigateurs ; l'académie se borne, sur cet objet, à leur recommander d'observer, à l'aide des instrumens précis qu'ils emportent avec eux, les variations diurnes de l'aiguille, lorsqu'ils feront quelque séjour à terre.

On a reconnu, par des observations faites d'abord à Brest, à Cadix, à Ténériffe, et à Gorée sur la côte d'Afrique, et ensuite à Brest et à la Guadeloupe, que l'intensité de la force magnétique de l'aiguille était sen-

siblement la même dans ces différens endroits. L'académie désirerait que les navigateurs répétassent ces observations sur une plus grande étendue de pays, en estimant la force magnétique par la durée des oscillations d'une bonne aiguille d'inclinaison. Les observations dont il s'agit, ne peuvent être d'une grande précision, qu'autant qu'on les fera à terre ou dans les rades. Cependant il serait bon de les essayer aussi à la mer, dans des temps très-calmes; et peut-être donneraient-elles alors des résultats suffisamment exacts. Il serait sur-tout intéressant d'éprouver la force magnétique dans les points où l'inclinaison est la plus grande, et dans ceux où elle est la plus petite.

L'académie recommande aussi aux navigateurs d'observer avec beaucoup de soin l'inclinaison de l'aiguille, dans tous les lieux de relâche, et même à la mer, lorsque le temps le permettra. Dans ce dernier cas, il faudra tenir note de l'incertitude de l'observation, et en assigner à peu près le degré de précision.

L'académie invite encore les navigateurs à tenir un compte exact des hauteurs du baromètre, dans le voisinage de l'Équateur, à différentes heures du jour; dans la vue de découvrir, s'il est possible, la quantité des variations de cet instrument qui est due à l'action du soleil et de la lune, cette quantité étant alors à son *maximum*, tandis que les variations dues aux causes ordinaires sont à leur *minimum*. Il est inutile de faire remarquer que ces observations délicates doivent être faites à terre, avec les plus grandes précautions. Les navigateurs pourront aussi s'assurer s'il est vrai, comme on a cru le remarquer, que le mercure était d'un pouce plus haut dans le baromètre, à la côte occidentale d'Amérique, qu'à la côte orientale.

L'état de l'atmosphère, et ses variations continuelles, dont l'observation est de première nécessité dans un voyage sur mer, offriront de plus aux navigateurs un objet de recherches météorologiques, intéressantes par les directions souvent opposées des vents supérieurs comparés à ceux qui soufflent près de la surface de la mer.

L'académie, instruite que les navigateurs emportent avec eux un certain nombre de petits ballons aérostatiques, les invite à en faire usage pour déterminer la hauteur à laquelle les vents qui soufflent dans la partie inférieure de l'atmosphère, changent de direction, et le sens de ces directions. Ces observations sont sur-tout importantes dans les lieux où règnent les vents alizés, dont il serait curieux d'examiner les rapports avec les vents de la région supérieure de l'air.

Le fluide sur lequel vogueront les navigateurs, attirera aussi leur attention, par les divers courans qu'ils y trouveront. L'académie désirerait qu'ils lui donnassent, à leur retour, un résumé du travail important qu'ils auront entrepris pour déterminer ces courans dans les différentes parties du globe, d'après la comparaison de la route déterminée par les moyens ordinaires, avec la route estimée par l'observation tant de la longitude que de la latitude.

Outre les effets qui sont dans le cours ordinaire de la nature, les voyageurs pourront se trouver à portée d'observer des phénomènes qui ne se présentent que par intervalles, tels que certains météores, et, entre autres, les aurores, soit boréales, soit australes. L'académie souhaiterait qu'ils observassent la hauteur et l'amplitude de ces aurores.

On n'est point d'accord sur la cause qui produit les trombes; quelques-uns les attribuent à l'électricité; d'autres les regardent comme l'effet d'un mouvement de turbination, contracté par une masse d'air*. Les navigateurs voudront bien être attentifs à l'observation de toutes les circonstances qui pourraient conduire à l'explication de ce phénomène singulier.

* Dans cette dernière hypothèse, la force centrifuge des molécules d'air éloignées de l'axe de rotation, doit diminuer la pression de celles qui sont placées près de cet axe, les forcer à se dessaisir de l'eau qu'elles tenaient en dissolution, et occasionner un nuage, dont la forme sera à peu près celle d'un solide de révolution, et dont les gouttelettes se disperseront bientôt par l'effet de la force centrifuge. La pression de l'air de l'atmosphère n'étant pas diminuée dans le sens de l'axe de rotation, l'air doit perpétuellement se renouveler, en arrivant par les deux extrémités de cet axe, et, par la diminution de pression, entretenir dans l'intérieur une précipitation d'eau continuelle, qui durera autant que le mouvement de turbination, et dont l'abondance dépendra de la vîtesse de ce mouvement, et de la masse d'air qu'il affecte.

Les navigateurs seront à portée de faire un grand nombre d'expériences intéressantes sur les différens degrés de température de la mer, et sur sa salure, dans les différens parages et à différentes profondeurs, la pesanteur spécifique de ses eaux, ses divers degrés d'amertume, à mesure qu'on s'éloigne ou qu'on s'approche des côtes, &c.

L'académie les engage à ne point oublier la comparaison de la température à une certaine profondeur, avec celle du fluide pris à la surface.

Il serait bon encore que les navigateurs profitassent de toutes les fouilles ou excavations qu'ils pourront rencontrer, pour en observer également la température, ainsi que celle des fontaines et des puits profonds.

Les marins ont distingué les glaçons plats qui couvrent certaines parties de la mer, des glaçons épais, qui semblent isolés, et paraissent comme des montagnes flottantes. On désirerait qu'un examen suivi des circonstances relatives à ces deux espèces de glaçons pût donner lieu à quelques conjectures sur leur formation.

On a attribué la lumière qui brille quelquefois sur la surface de la mer, à l'apparition d'une multitude de petits animaux luisans; mais comme cette lumière paraît à tous les endroits où la mer est mise en mouvement, il serait curieux d'examiner ce phénomène dans un plus grand détail, s'il est possible, qu'on ne l'a fait jusqu'ici, pour tâcher de découvrir si l'éclat dont il s'agit ne pourrait point avoir quelque autre cause.

CHIMIE.

Une question, dont la solution serait propre à jeter du jour sur la théorie des gaz, consisterait à rechercher si l'air est plus pur, ou s'il contient plus d'air vital, à la surface des grandes étendues de mer, comme M. Ingen-Housz a cru le remarquer sur la mer qui baigne les côtes de l'Angleterre ; et au cas que l'expérience se vérifiât, on pourrait s'assurer si le résultat est le même en pleine mer, que sur les côtes, où l'on trouve

souvent une grande quantité de varech et de plantes diverses qui en couvrent la surface.

Il paraît constant aujourd'hui, que le sel sédatif se trouve naturellement dans l'eau de quelques lacs, tels que celui de Monte-rotondo, en Italie. Cette circonstance n'est peut-être pas particulière à ce lac ; et c'est encore un objet de recherches pour les navigateurs, dans le cas où ils visiteraient l'intérieur de quelques-uns des pays où ils aborderont.

Il pourrait arriver aussi qu'ils trouvassent de l'alcali minéral ; et alors l'examen des substances dont cet alcali serait mélangé, sa distance par rapport à la mer, et les autres circonstances de ce genre, leur fourniraient des conjectures sur le procédé que la nature emploie pour opérer l'alcalisation du sel marin.

Enfin, les navigateurs, attentifs à toutes les recherches capables d'éclairer la chimie sur les procédés qu'elle fournit aux arts, pourront observer, dans les pays qu'ils parcourront, les couleurs qu'on y emploie pour teindre les étoffes, les substances dont on tire ces couleurs, et les moyens qu'on a imaginés pour les appliquer.

ANATOMIE.

L'attention et la curiosité de ceux qui ont entrepris de grands voyages ont dû naturellement se porter vers les diverses variétés de l'espèce humaine. La plupart se sont attachés à observer et à décrire les caractères extérieurs qui se tirent de la couleur, de la stature, de la conformation, et les autres différences du même genre, susceptibles d'être saisies avec facilité, même par des yeux ordinaires.

Il serait à désirer que l'on étendît cette comparaison aux parties intérieures, par des recherches anatomiques : on se procurerait, dans cette vue, les ossemens de la tête et l'os hyoïde d'un cadavre de bonne taille, chez les

nations qui paraîtraient différer sensiblement de celles des pays tempérés de l'Europe, par la forme du visage, ou par celle de la tête entière ; on pourrait ainsi acquérir des connaissances sur les variétés qui se trouvent dans l'homme par rapport à la forme des os de la tête.

Pour tirer encore un parti plus intéressant de cette connaissance, on pourrait comparer les proportions du corps des hommes de différentes nations, avec celles que suivent les dessinateurs, pour représenter la *belle nature*, en divisant la hauteur du corps en huit parties. Il faudrait aussi prendre la hauteur en ligne droite, depuis le bas des talons, jusqu'au sommet de la tête.

Les dimensions qu'il conviendra de mesurer avec le plus de soin, sont : la longueur de la grande brasse ; celle de la petite brasse, c'est-à-dire, la longueur d'un seul bras, depuis le dessous de l'aisselle jusqu'à l'extrémité du doigt du milieu ; la circonférence de la tête, à la hauteur du front ; celle de la poitrine, à la hauteur du sein ; celle du ventre, à la hauteur de l'ombilic.

Les anatomistes ont trouvé que le nombre des vertèbres lombaires variait quelquefois de cinq à six. Il faudrait examiner si les cadavres, dans les pays où les hommes sont d'une très-haute taille, ont six vertèbres lombaires.

On joindra, autant qu'il sera possible, à ces connaissances, celle de la durée de la vie, et de l'âge de puberté pour les deux sexes.

ZOOLOGIE.

La zoologie, dans l'état actuel où se trouve cette science, offre aux navigateurs un point de vue bien propre à les intéresser, par les avantages qu'elle peut tirer de leurs découvertes pour les progrès de l'anatomie comparée ; mais cet objet ne peut être rempli avec succès, qu'autant que leurs

descriptions se rapporteront à une méthode commune. L'académie les invite à faire usage de la méthode qui a été suivie dans l'Histoire naturelle générale et particulière, comme étant celle qui présente le plus grand ensemble de descriptions, en ce genre, qui ayent encore été faites sur un même plan.

A l'égard de la description des nouvelles espèces d'oiseaux qui se rencontreront, on peut prendre pour modèle l'Ornithologie de M. Brisson.

Le goût des coquilles rares a rendu la plupart des voyageurs plus attentifs, dans leurs recherches en ce genre, à ce qui pouvait satisfaire la curiosité des amateurs, qu'à ce qui eût fourni de nouvelles lumières aux savans. Le point important serait de reconnaître toutes les coquilles d'une même côte, particulièrement l'espèce dominante, et de plus, la conformation des animaux qui y sont renfermés : ce serait encore, de comparer, autant qu'il se pourra, les coquillages pétrifiés des différens parages avec les coquillages vivans des mers voisines, et de voir si nos coquillages pétrifiés de l'Europe ont leurs analogues vivans dans les mers éloignées, ainsi qu'il paraît qu'on en a déjà trouvé quelques-uns.

MINÉRALOGIE.

La minéralogie ouvre un champ vaste et fécond aux observations des voyageurs. Ces observations auront surtout du prix, lorsqu'elles seront liées les unes aux autres, et que, par leur rapprochement, elles s'éclaireront mutuellement : ainsi l'examen des matières qui forment les deux côtes correspondantes d'un détroit, ou de celles dont est composé, d'une part, le sol d'une île, et, de l'autre, le continent qu'elle regarde, peut faire conjecturer si une plage est d'ancienne ou de nouvelle formation, si une île est voisine de l'embouchure d'un fleuve, ou si elle a fait partie du continent.

Il serait utile encore de rechercher, dans chaque île un peu considérable, ou dans les portions du continent que l'on pourra visiter en détail, à quelle

hauteur au-dessus du niveau de la mer, se trouvent les dépôts marins en couches horizontales.

On a soupçonné que les montagnes composées de couches horizontales et calcaires, diminuaient de hauteur, à mesure que l'on s'approchait de l'Équateur, et que dans cette partie du monde, les montagnes qui avaient cette même structure par couches horizontales, ne s'élevaient presque point au-dessus du niveau de la mer. Ce serait un fait important à constater.

En général, l'aspect des montagnes, sur-tout vers les endroits où leur flanc, coupé à pic, offrirait des indices plus marqués de leur structure, la composition des rochers de granit qui pourraient former le noyau de plusieurs de ces montagnes, les produits des volcans, et sur-tout les basaltes, &c. sont autant d'objets de recherches, qui ne peuvent échapper à l'attention éclairée des navigateurs.

Les cristallisations se présentent, aux yeux des naturalistes, sous un aspect trop attrayant, pour qu'il soit nécessaire d'avertir les voyageurs d'en recueillir le plus grand nombre qu'il leur sera possible. L'académie les invite seulement à donner une attention particulière à certaines variétés qui manquent dans la collection du cabinet du roi, ou qui ne s'y trouvent point sous des formes assez nettes ou assez prononcées. En voici la liste, faite d'après la nomenclature adoptée par M. Daubenton, dans la distribution méthodique des minéraux:

1°. Le cristal de roche à deux pyramides, sans aucun indice de prisme intermédiaire; 2°. le feld-spath en prisme oblique, à quatre pans; 3°. le spath pesant octaèdre cunéiforme, à sommets aigus; 4°. le spath fluor en octaèdres réguliers; 5°. le spath calcaire en rhomboïdes aigus et bien saillans; 6°. les path calcaire à six pans rhomboïdaux et six faces en losange; 7°. la pyrite ferrugineuse à vingt faces triangulaires; 8°. la mine de cobalt sulphureuse.

Pour faciliter aux voyageurs la recherche de ces variétés, l'académie leur fera remettre des polyèdres exécutés en bois, qui en représentent exactement les formes.

Les voyageurs rapporteront nécessairement des échantillons des bois et des marbres qui leur paraîtront les plus intéressans. On leur fait observer que les échantillons de ce genre, qui sont au cabinet du roi, ont sept pouces de hauteur, sur cinq de largeur, parce qu'il faut qu'ils ayent au moins cette grandeur pour que l'on puisse bien reconnaître les caractères d'un bois ou d'un marbre. Il faut de plus, pour les bois, une coupe transversale : dans un tronçon de dix pouces de longueur, on peut aisément prendre une rouelle coupée transversalement, et une planchette de sept pouces de longueur, sciée longitudinalement sur la maille, c'est-à-dire par une coupe qui passe sur la moelle.

Les voyageurs pourront trouver, lorsqu'ils s'avanceront dans les terres, des tourmalines et d'autres cristaux qui s'électrisent par la seule chaleur. Comme la plupart de ces cristaux sont en canons adhérens à la gangue par une de leurs extrémités, et dirigés en différens sens, l'académie désirerait que les voyageurs fissent des expériences pour examiner si l'espèce d'électricité positive ou négative que les cristaux dont il s'agit manifestent constamment par un de leurs bouts, a quelque rapport avec la position de ces cristaux, soit sur leur gangue, soit relativement les uns aux autres.

BOTANIQUE.

Les différens voyages entrepris depuis un certain nombre d'années, ont enrichi la botanique par la découverte d'une multitude de plantes méconnues jusqu'alors ; et le règne de la nature est si fécond, que nous sommes fondés à espérer une nouvelle récolte des recherches de nos voyageurs : mais il serait à souhaiter que ces recherches fussent dirigées spécialement vers des objets d'utilité, tels que la connaissance des plantes dont les habitans des différens pays où séjourneront les voyageurs, font

usage, soit pour la nourriture, soit en médecine, soit relativement aux arts. Ils pourraient aussi rapporter des échantillons et des graines des plantes dont on ne nous envoie que les parties usuelles, et nous en donner des descriptions complètes : dans cette classe sont presque tous les bois dont on se sert pour la teinture, ceux qu'emploient les ébénistes à des ouvrages d'utilité ou d'agrément, et certaines racines, écorces, feuilles, qui se débitent dans le commerce, et dont l'origine doit piquer davantage notre curiosité, à proportion que leur usage nous est plus familier. En général, les navigateurs ne sauraient trop s'attacher à faire une collection riche et variée de graines d'arbres ou d'herbes exotiques, prises à une température qui ne diffère pas trop sensiblement de celle de la France, et dont les productions, en se naturalisant dans notre climat, peuvent servir à orner un jour nos plantations, ou à multiplier nos prairies artificielles.

On cultive dans la nouvelle Zélande une plante de la famille des liliacées, connue sous le nom de *lin de la nouvelle Zélande*. Ce lin est employé dans le pays pour faire des toiles, des cordages, et différens tissus. Le capitaine Cook a rapporté en Angleterre une grande quantité de graines de cette plante, dont aucune n'a levé. Le transport de quelques pieds de la plante même serait peut-être l'occasion d'un des plus beaux présens que des voyageurs pussent faire à nos climats.

Nous n'avons en France que l'individu mâle du mûrier-papier (*morus papyrifera Linnæi*), dont on se sert à la Chine pour faire du papier, et dans l'île d'O-Taïti pour faire des étoffes. Nous ne connaissons que l'individu femelle du saule pleureur (*salix Babylonica Linnæi*) : l'individu mâle d'une espèce de fraisier dioïque nommé *fragaria Chilensis*, nous est également inconnu ; il croît naturellement au Chili, d'où il a été rapporté par M. Frézier. Les fruits de cette plante, qui, dans leur sol natal, parviennent quelquefois à la grosseur d'un œuf de poule, sont beaucoup plus petits sur les pieds que l'on cultive en France ; et cette différence peut venir, en grande partie, du défaut de l'individu mâle, auquel on ne supplée qu'imparfaitement, en employant, comme on fait, des pieds de caprons pour féconder les pieds femelles de ce fraisier. Si, par quelque

circonstance particulière, les navigateurs se trouvaient dans les pays qui produisent les diverses plantes dont il s'agit, ils pourraient s'occuper des moyens de nous rapporter, dans chacune des espèces citées, le sexe qui nous manque.

L'académie a joint ici différentes notes qui lui ont été communiquées par plusieurs de ses membres, et dans lesquelles les navigateurs trouveront l'explication des procédés relatifs à quelques-unes des vues proposées dans ce mémoire.

OBSERVATIONS DE M. BUACHE.

Le gouvernement s'étant occupé particulièrement à rassembler toutes les connaissances géographiques sur les mers que l'on se propose de parcourir dans ce nouveau voyage, il suffira d'indiquer ici quelles sont les parties de ces mers où l'on peut espérer de faire de nouvelles découvertes.

1°. Dans la partie méridionale de la mer du Sud, il y a deux espaces qui sont encore peu connus, et où il y a tout lieu d'espérer qu'on trouvera de nouvelles terres.

Le premier est l'espace situé au Sud des îles de Pâque et de Pitcairn, entre les 30e et 35e degrés de latitude. Les nouvelles cartes de Cook y marquent un groupe d'îles qu'on dit avoir été découvertes par les Espagnols, en 1773 ; et la plupart des navigateurs qui ont passé au Nord de cet espace, y ont eu des indices de terre. On voit en outre, dans l'Histoire des voyages de la mer du Sud, publiée par M. Dalrymple, que le pilote Juan Fernandès, faisant route de Lima au Chili, vers 1576, s'éloigna des côtes de l'Amérique, de près de 40 degrés, pour ne pas être obligé de lutter continuellement contre les vents contraires ; et

qu'après un mois de navigation, il aborda à une côte qu'il crut être un continent, à cause de son étendue. Le pays était très-fertile, et habité par un peuple blanc, de la taille des Européens, et qui était vêtu d'une très-belle étoffe ; il reçut avec amitié les navigateurs, et leur fournit des productions du pays. Fernandès, se proposant de faire un armement, et de retourner dans ce pays avec ses compagnons, garda le secret sur sa découverte, et mourut avant l'exécution de son projet, que l'on perdit bientôt de vue. Cette terre de Fernandès, différente de l'île à laquelle ce navigateur a donné son nom, pourrait être la même que le groupe d'îles qu'on dit avoir été découvertes par les Espagnols, en 1773.

Le second espace qui mérite d'être reconnu plus particulièrement, est ce qui est compris entre les nouvelles Hébrides et la nouvelle Guinée. M. de Bougainville et M. de Surville sont les seuls navigateurs qui y ayent passé ; et par la situation des parties de terres qu'ils y ont vues, on a tout lieu de croire que ces terres sont les anciennes îles découvertes par Mendaña, en 1567, et connues ensuite sous le nom d'*îles de Salomon*. M. de Surville a eu la vue de ces terres pendant plus de cent vingt lieues, et toujours dans la latitude assignée aux îles de Salomon.

Puisqu'on a retrouvé une grande partie des anciennes découvertes de Mendaña et de Quiros, il y a tout lieu de croire qu'on retrouvera le reste ; et leurs mémoires méritent d'être consultés. On retrouvera encore l'île de Taumago de Quiros, avec les îles de Chicayana, Guaytopo, Pilen, Naupau, et autres, qui en sont voisines, puisque c'est en quittant cette île, ou dix jours après, que Quiros aborda à la terre du Saint-Esprit, qui est connue aujourd'hui sous le nom de *nouvelles Hébrides*.

2°. La partie septentrionale de la mer du Sud, moins connue encore que la partie méridionale, peut donner lieu à un plus grand nombre de découvertes. Il y a d'abord au Sud des îles Mariannes ou des Larrons, entre les 5 et 10 degrés de latitude Nord, une chaîne d'îles, divisées en plusieurs groupes, et qui s'étendent à plus de 25 degrés en longitude : on ne connaît ces îles que par une description vague, et une carte dressée seulement

sur le rapport des habitans de quelques-unes de ces îles, qui ont été jetés par une tempête sur les côtes de l'île de Guaham, et que le père Cantova a interrogés sur la situation de ces îles ; elles ont échappé aux observations des navigateurs, parce que, dans leur traversée, ils dirigent leur route vers l'île de Guaham, qui est plus au Nord.

La partie de cet Océan, qui est au Nord-Est des îles Mariannes, ou à l'Est du Japon, est également inconnue ; on a seulement des indices qu'il y a des îles en assez grand nombre et assez intéressantes : on a parlé, entre autres, d'une île assez considérable, située à environ trois cents lieues à l'Est du Japon, où ses habitans venaient commercer.

La terre d'Yeso, au Nord du Japon, ne paraît pas devoir être telle que les Russes et les Anglais l'ont représentée. Les connaissances que le dernier voyage de Cook nous donne de la côte orientale du Japon, nous portent à croire que la carte de la découverte du Yeso, faite par le vaisseau Hollandais le Kastricum, est assez exacte ; mais les Hollandais n'ont vu qu'une partie de cette terre, qui peut être intéressante.

3°. Sur la côte occidentale de l'Amérique, au Nord de la Californie, on retrouvera sûrement la rivière de Martin d'Aguilar, à 43 degrés de latitude. Martin d'Aguilar était un des pilotes de Sébastien Viscaino, dont le voyage en cette partie est un des plus intéressans qui ayent été faits.

Il serait à désirer qu'on pût se procurer quelques connaissances des peuples de l'intérieur des terres qui sont au Nord de la Californie ; et, sur ce point, on peut consulter le Voyage de Carver, et même la Lettre de l'amiral de Fuente, quelque décriée qu'elle ait été. Il serait a désirer qu'au retour, on recherchât les îles Denia et Marseveen, situées au Sud du cap de Bonne-Espérance, et où les Hollandais envoient chercher du bois.

Si l'on voulait s'avancer vers le pôle méridional, relativement à quelques

observations physiques, il serait à désirer qu'on le fît dans le Sud-Ouest du cap de Bonne-Espérance et du cap de Horn.

Dans le premier cas, on pourrait retrouver le cap de la Circoncision, en le cherchant à la longitude que M. le Monnier lui a assignée, ou entre 3 et 4 degrés de longitude à l'Est du méridien de Paris ; c'est la position que lui donnent d'autres considérations, indépendamment de celles de M. le Monnier. De l'autre part, on retrouverait les îles et le port où Drake a abordé.

On désirerait que les navigateurs nous fissent connaître les noms que les habitans donnent aux îles qu'ils découvriront, et qu'ils pussent nous procurer un vocabulaire des différens noms que les insulaires donnent aux objets les plus remarquables et de première nécessité.

EXAMEN DE LA NATURE DE L'AIR.

L'examen de l'air de l'atmosphère, et de son degré de salubrité, à différentes latitudes, dans les différens parages, et à différentes élévations, est un objet d'autant plus intéressant, qu'il n'a encore été rien fait d'exact en ce genre, et qu'on ignore absolument si la nature et la composition de l'air sont les mêmes dans les différentes parties du monde, et à différentes élévations. L'épreuve de l'air nitreux paraît être la plus simple et la plus sûre. M. Lavoisier, dans un mémoire imprimé dans le Recueil de 1782, a fait voir que, pourvu qu'on employât plus d'air nitreux qu'il n'en fallait pour la saturation, il était toujours facile de conclure, par un calcul simple, la quantité d'air vital contenue dans une quantité donnée d'air de l'atmosphère.

Une première attention, pour ce genre d'expériences, est de se procurer de l'air nitreux à peu près pur. Celui qu'on tire de la dissolution du mercure, par l'acide nitreux, est le plus pur de tous ; mais, à son défaut, on peut employer, sans inconvénient, celui obtenu par le fer. On

commence par introduire deux cents parties d'air nitreux dans l'eudiomètre ; on y ajoute ensuite cent parties de l'air qu'on veut essayer, et on observe le nombre des parties restantes après l'absorption. En retranchant le résidu de la somme des deux airs, en multipliant ce résultat par quarante, et divisant ensuite par cent neuf, le nombre qu'on obtient exprime la quantité d'air vital contenue dans cent parties de l'air qu'on a essayé.

Il sera bon de tenir note de la hauteur du baromètre et du thermomètre.

PESANTEUR SPÉCIFIQUE DE L'AIR.

Le projet des voyageurs étant d'embarquer à bord des frégates une machine pneumatique, on croit qu'il serait bon d'y joindre un globe de verre qui s'y adaptât, dans lequel on ferait le vide, et dans lequel on laisserait ensuite entrer l'air. En pesant ce globe ou matras vide et rempli d'air, on aurait la pesanteur spécifique de l'air dans les différens parages. Il faut avoir grand soin d'observer la hauteur du baromètre et du thermomètre, à chacune de ces opérations.

Ce genre d'expériences suppose que les voyageurs auront à leur disposition une balance très-exacte, qui puisse peser d'une manière commode, à la précision du demi-grain.

EXAMEN DES EAUX.

M. l'abbé Chappe, dans son voyage en Californie, a déterminé la pesanteur spécifique de l'eau de la mer, dans un grand nombre de parages ; et il en résulte des conséquences intéressantes sur le degré de salure des eaux de la mer. M. de Cassini a publié le résultat de ces expériences, d'après les notes qu'il a trouvées dans les manuscrits de M. l'abbé Chappe. Il

paraîtrait intéressant de suivre ces expériences, puisqu'on a l'occasion de déterminer, pour ainsi dire, en un seul voyage, le degré de salure de presque toutes les mers. Les voyageurs n'ont besoin, à cet effet, que d'un pèse-liqueur très-sensible, construit sur les principes de Farenheit, et semblable à celui que M. Lavoisier avait fait construire, dans le temps, pour M. l'abbé Chappe. On pourra employer le même instrument pour déterminer la pesanteur spécifique de l'eau des lacs, des rivières, des fontaines : et en y joignant quelques expériences faites avec des réactifs, on aura une idée non-seulement de la qualité, mais encore de la quantité, des sels contenus dans ces eaux.

Lorsque par les réactifs, et par la pesanteur spécifique, une eau paraîtra présenter quelque chose d'intéressant, on pourra en faire évaporer une portion, et on rapportera le résidu, bien étiqueté, pour être examiné avec soin au retour.

QUESTIONS

Proposées par la Société de Médecine, à MM. les voyageurs qui accompagnent M. de la Pérouse, lues dans la séance du 31 *Mai* 1785.

TOUT ce qui appartient à la physique et à l'histoire naturelle, dans le voyage que l'on va entreprendre autour du monde, a lieu d'intéresser la médecine, et peut contribuer à son avancement ; mais la société de médecine croit devoir se borner aux objets qui concernent plus particulièrement cette science. Comme les questions que nous avons à proposer sont assez multipliées, nous les présenterons ici sous des titres qui seront autant de divisions médicinales, ou qui appartiendront à différentes branches de cette science.

SECTION I.

ANATOMIE, PHYSIOLOGIE.

Structure du corps humain, et fonctions de ses organes.

La plupart des voyageurs ont écrit sur la forme et la structure générale du corps des hommes qu'ils ont observés dans différentes contrées ; mais on sait combien leurs descriptions sont en général remplies d'exagération et d'erreurs. On a tout lieu d'attendre plus d'exactitude de la part des savans qui accompagnent M. de la Pérouse, et on les prie d'observer spécialement les objets suivans :

1°. La structure ordinaire des hommes et des femmes ; le grand et le petit diamètre de la tête ; la longueur des extrémités supérieures et inférieures, mesurées de l'articulation du bras à l'extrémité du doigt *medius*, de la cuisse à l'extrémité du gros ou du second orteil ; la circonférence du bassin, la largeur de la poitrine, celle des épaules ; les hauteurs de la colonne vertébrale, mesurée du haut de la première vertèbre du cou au sacrum : ces proportions sont prises des divisions des peintres.

2°. La forme, la couleur de la peau et de ses diverses régions ; celles des poils et des ongles.

3°. La forme particulière de la tête ou du crane ; celle de la face, et sur tout du front, du nez, des yeux, des oreilles, de la bouche, du menton, des dents, de la langue, des cheveux, et de la barbe.

4°. Ces diverses régions du corps sont celles que les insulaires ont coutume de déformer, par des trous, des incisions, des corps étrangers

qu'ils y insèrent, ainsi que par des huiles, des couleurs préparées avec des ocres, ou des sucs végétaux.

Il peut être utile de décrire exactement les procédés que les sauvages emploient pour se faire à la peau des marques ineffaçables ; les substances dont ils se servent à cet effet ; comment ils les préparent et les appliquent ; l'âge ou les circonstances dans lesquelles ils pratiquent cette opération, et sur-tout les altérations ou difformités locales, ou les effets relatifs à tout l'individu, qui en résultent.

5°. Le défaut, l'excès, ou la différente conformation des parties du corps, comme l'alongement, l'aplatissement du front, la dilatation ou le resserrement du nez, l'agrandissement de la bouche, des oreilles. Ces différences sont-elles le produit constant de l'organisation naturelle, ou l'effet de quelques pratiques particulières ? Dampier dit qu'il manque deux dents aux habitans de la terre de Van-Diemen. Est-ce naturellement, ou bien parce qu'ils se les arrachent ? c'est ainsi que les deux bouches observées par les matelots de Cook, sur les habitans des côtes de l'Amérique, voisines de l'entrée du Prince-Guillaume, sont le produit d'une incision transversale qu'ils se font au-dessous de la lèvre inférieure. Les conformations relatives au tablier des femmes, à l'alongement prodigieux du scrotum, et la tache brune sur le dos des enfans, observées dans plusieurs contrées de l'Amérique, existent-elles, et sont-elles dues à la nature ? On ne nous a presque rien dit sur l'usage des deux mains. La question relative aux ambidextres, ou à la préférence d'une main sur l'autre, n'a point encore assez occupé les naturalistes : il est donc important d'examiner si les peuples que l'on visitera, se servent également de leurs deux mains pour le travail, ou bien s'ils en emploient une de préférence, et si la prééminence de la droite, chez les nations policées, n'est que l'effet du préjugé. Il est aussi important d'examiner si, parmi les peuples qui sont dans l'habitude d'aller nus, il en est qui se servent de leurs pieds avec autant d'agilité que des mains, et pour les mêmes usages.

6°. On n'a point eu de renseignemens positifs sur la force comparée des différens hommes : il serait bon de faire des expériences sur les fardeaux que peuvent porter les habitans des pays où la nature n'a point été affaiblie par la mollesse et par tous les usages admis chez les nations policées, et sur l'espace qu'ils peuvent parcourir, dans un temps donné, soit en marchant, soit en courant.

7°. La nature des sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, peut fournir des faits importans sur la vigueur ou la faiblesse de ces organes. On a beaucoup parlé de la finesse de l'odorat des peuples sauvages : il est intéressant de vérifier cet objet, et de rechercher si, dans les individus où cette finesse de l'odorat existe, elle n'est pas au détriment de quelque autre sens.

8°. La voix, l'articulation plus ou moins distincte, sont importantes à examiner, ainsi que l'expression de la joie, du plaisir, et de la douleur.

9°. L'âge de puberté pour les hommes et pour les femmes. Celles-ci sont-elles, dans tous les climats, sujettes au flux périodique ? Est-il plus ou moins abondant relativement au climat ? et quelle est l'époque de sa cessation ? Comment se conduisent-elles pendant leur grossesse ? Accouchent-elles aisément ou difficilement ? Ont-elles besoin de secours pour cette opération ? Lient-elles le cordon ombilical ? Cette opération se fait-elle avant ou après la sortie du placenta ? Emmaillottent-elles leurs enfans, ou par quels moyens suppléent-elles au maillot ? Suit-on quelque pratique à l'égard des enfans nouveau-nés, au moment de leur naissance, comme de leur pétrir la tête, de les laver ? Les mères les nourrissent-elles de leur lait, et jusqu'à quel âge ? Naît-il plus de garçons que de filles ?

10°. Combien meurt-il d'enfans depuis la naissance jusqu'à l'âge de puberté, et quelle est en général la longueur de la vie des hommes dans les différens climats ?

11°. La vîtesse ou la lenteur du pouls, comparée à celle des Européens, qui est à peu près de soixante-cinq à soixante-dix pulsations par minute.

12°. Le rapport de la couleur de la peau avec celle des humeurs. La liqueur spermatique des hommes plus ou moins basanés, la pulpe cérébrale, et le sang, répondent-ils à la teinte de leur peau ? Cette couleur varie-t-elle parmi les noirs, dans quelques individus, tels que les nègres-blancs, les blafards, &c. ? Cette variation est-elle le produit d'une maladie, ou d'une constitution altérée par l'influence du climat, comme on le pense des nègres transportés dans les pays froids ?

13°. Y a-t-il fréquemment en Amérique des hommes dont les mamelles contiennent du lait assez abondamment pour nourrir des enfans, comme on l'a dit ? Que doit-on penser des hermaphrodites de la Louisiane ? La vie sauvage rend-elle l'amour périodique chez plusieurs nations ? Est-il vrai que quelques naturels de l'Amérique se font piquer le membre viril par des insectes, qui y excitent un gonflement considérable ?

14°. Nous ne parlerons ici, ni des géans, ni des nains, ni des hommes à queue, &c. parce que ces prétendus écarts de la nature n'ont jamais été vus que par des voyageurs prévenus ou ignorans, ou n'existaient que dans leur imagination exaltée.

SECTION II.

Hygiène.

De l'air, des eaux, des alimens, des habitations, des vêtemens, des exercices, des passions, en tant qu'ils intéressent la santé des hommes.

Cette partie de la médecine présente le plus d'observations aux voyageurs ; mais c'est une de celles sur lesquelles on a le moins de questions

à leur proposer, parce qu'en général on s'en occupe toujours avec plus ou moins de soin et de détail. Nous ne nous arrêterons donc qu'aux articles suivans :

1°. La nature de l'air des différens lieux, essayé par les eudiomètres ; sa température la plus haute et la plus basse au soleil et à l'ombre, sa sécheresse, son humidité, sa pesanteur, son élasticité, son état électrique mesuré par les différens électromètres, et sur-tout par celui de M. de Saussure ; le partage des saisons ; les vents dominans, ou leurs variations ; la nature des météores, comme neige, grêle, pluie, tonnerre, ouragans, trombes marines ou terrestres ; l'altération de l'air par les vapeurs, ou par les émanations des végétaux, en comparant, par les expériences d'Ingenhousz, les fluides qui s'exhalent de leurs différentes parties exposées à l'ombre ou au soleil, sur-tout pour ceux dont le voisinage passe pour être dangereux.

2°. L'examen des eaux de la mer, à différentes hauteurs ou profondeurs, plus ou moins près des côtes ; celui des eaux douces ou saumâtres, la nature des sels qu'elles contiennent : on recommande l'usage des principaux réactifs indiqués par Bergman, et sur-tout l'évaporation ; celles que boivent les insulaires, et les différens usages qu'ils en font ; les eaux minérales froides, ou thermales ; les boissons factices, douces, ou fermentées ; la manière de les préparer ; les substances végétales ou animales avec lesquelles on les compose ; leurs effets : nous insisterons sur-tout sur le *kava*, liqueur préparée avec une racine, dans les îles de la mer du Sud, à laquelle Anderson attribue une action engourdissante et la propriété de dessécher et de faire tomber par écailles la peau des insulaires qui en boivent avec excès.

3°. Les alimens. Les habitans des différentes contrées que l'on parcourra, se nourrissent-ils de végétaux ou d'animaux, ou des uns et des autres ? Assaisonnent-ils leurs alimens ? Quelle préparation leur font-ils subir ? Mangent-ils à des heures réglées ? peu, ou abondamment ? Emploient-ils le sel dans leurs mets ? Quelle comparaison peut-on établir

entre les racines, les fruits, &c. qui leur servent de nourriture, et nos végétaux? Quels sont les farineux dont ils font usage? Quelle est l'espèce de fougère qui contient une substance gélatineuse, dont se nourrissent les habitans de la nouvelle Zélande? N'ont-ils pas des poudres alimentaires, dont ils se munissent dans leurs voyages? De quelles plantes les tirent-ils, et quels procédés suivent-ils dans leur préparation? Ne peut-on pas trouver, par quelques recherches, dans les pays que l'on visitera, des substances végétales inconnues aux naturels, et qui puissent servir d'aliment? N'y aurait-il pas quelques végétaux dont on pourrait retirer une substance sucrée, analogue à celle de la canne à sucre, et avec plus de facilité et moins de frais qu'on ne le fait de cette dernière?

4°. Les habitations, leur forme, leur étendue, leurs ouvertures, leur exposition, le sol sur lequel elles sont assises, les matériaux dont elles sont construites, la nature de l'abri qu'elles donnent, leur sécheresse ou leur humidité; si les habitans s'y retirent pendant la nuit, et pendant toute l'année, ou dans certaines saisons; combien de temps ils y passent par jour; en quel nombre ils s'y rassemblent, relativement à leur espace; s'ils y dorment sur des lits, sur des nattes, ou sur la terre; s'il y a des hommes qui n'ont pas d'habitation, et qui vivent toujours à l'air. Les vêtemens, leurs formes, leurs matières, leurs différences.

5°. Les occupations des deux sexes, leurs travaux, leurs exercices; en quoi ils entretiennent ou dérangent la santé des peuples.

6°. Les passions, les mœurs, le caractère dominant, de chaque nation; les usages particuliers propres à favoriser l'excrétion des différentes humeurs, comme celui de mâcher du tabac, du bétel, ou quelque substance analogue, ou de fumer, d'user des frictions, des onctions, des bains froids ou chauds, des vapeurs sèches ou humides; la méthode de masser; l'influence de ces divers moyens, et sur-tout des onctions huileuses et du tatouage, sur la transpiration.

SECTION III.

DES MALADIES.

Les maladies particulières aux climats qui seront visités, peuvent fournir des observations importantes. Cook et Anderson ont parlé, quoiqu'avec peu de détails, de celles qu'ils ont observées dans les îles des Amis et de la Société. Ils ont vu, chez les habitans des premières, une cécité due aux vices de la cornée ; des dartres qui laissent des taches sur la peau, et qui affectent la moitié des insulaires ; de larges ulcères qui les attaquent, et qui sont de mauvaise nature, puisqu'ils font perdre le nez à beaucoup d'entr'eux ; une enflure coriace et indolente des bras et des jambes ; une tumeur des testicules. Anderson, à qui sont dues ces observations, a indiqué cinq ou six maladies qu'il a vues à O-Taïti ; mais il n'a parlé que de l'hydropisie, et du *sefaï* ou enflure indolente, et de la maladie vénérienne, que l'équipage du capitaine Cook y a apportée dans ses deux premières relâches.

Il paraît que ce sont les maladies de la peau auxquelles les insulaires sont le plus exposés.

Quoiqu'Anderson n'ait vu aucun malade alité, et que les insulaires de la mer du Sud négligent, en général, de traiter régulièrement leurs maladies, nous prierons les voyageurs de vouloir bien observer avec soin les articles suivans, dont plusieurs sont relatifs aux maladies regardées comme nouvelles dans nos climats.

1°. Y a-t-il chez ces insulaires des maladies aiguës ou des fièvres ? Anderson n'a indiqué que des chroniques. Parmi les premières, observe-t-on les maladies éruptives ? La petite vérole y existe-t-elle ? Quels sont sa

marche et ses ravages? Les peuples qu'on visitera, connaissent-ils l'inoculation? Y aurait-il quelque climat où cette maladie serait endémique? Sont-ils attaqués de maladies contagieuses ou épidémiques? Ont-ils éprouvé le fléau de la peste? Le tétanos et le croups existent-ils chez les enfans? On demande une description exacte de toutes les maladies de cette classe, et sur-tout relativement à leurs crises, et quels sont les rapports de leur marche et de leur nature avec celles de nos climats.

2°. Parmi les maladies chroniques, les plus fréquentes dans les îles de la mer du Sud paraissent être celles qui attaquent la peau. A quoi peut-on y attribuer la multiplicité des dartres et des ulcères observés par Anderson dans ces îles? Sont-ils dûs aux onctions huileuses, ou à la piquure des insectes? Ceux-ci s'y engendrent-ils fréquemment, comme cela a lieu dans les ulcères des pays chauds? Ces ulcères qui rongent la face, et détruisent le nez, ne sont-ils pas cancéreux? Les habitans sont-ils sujets à la lèpre? Est-ce à cette maladie que l'on doit rapporter l'enflure indolente des bras et des jambes, observée par Cook? Sont-ils sujets aux maladies pédiculaires et au dragonneau?

3°. La maladie vénérienne existe-t-elle dans les terres que l'on visitera, continent ou îles? Paraît-elle y être naturelle, ou y avoir été apportée? Quels remèdes emploient-ils pour la guérir? Dans quel état est-elle aux îles des Amis ou de la Société, où Cook l'a apportée dans ses premières relâches? Par quels symptômes se montre-t-elle? Est-il vrai que les insulaires n'ont point de gonorrhée?

4°. Le scorbut est-il endémique dans quelque parage? Quels sont ses symptômes et ses ravages, dans les pays chauds ou froids? Quels remèdes lui oppose-t-on?

5°. Le rachitis et les difformités qu'il fait naître, sont-ils connus dans les pays où l'on pénétrera? Les maladies nerveuses, convulsives ou spasmodiques, et sur-tout l'épilepsie, y existent-elles? Les enfans sont-ils sujets à quelques maladies, et sur-tout aux convulsions pendant la dentition?

6°. Y a-t-il quelques hommes ou femmes chargés en particulier de la guérison des maladies ? Quels remèdes ou quels procédés emploient-ils ? Y a-t-il quelques hôpitaux, ou sépare-t-on de la société quelques classes de malades ?

SECTION IV.

DE LA MATIÈRE MÉDICALE.

Il paraît, d'après le rapport d'Anderson, que les prêtres sont les seuls habitans des îles de la mer du Sud qui se chargent de la guérison des malades, et qu'ils emploient quelques sucs d'herbes ; mais il ne dit rien de ces plantes, ni des différens moyens qu'ils mettent en usage contre les maladies de la peau, les ulcères, les enflures, et l'hydropisie, qui les attaquent. Les femmes guérissent les suites de couches, au rapport de ce naturaliste, en s'asseyant sur des pierres chaudes, enveloppées de deux pièces d'étoffe entre lesquelles elles mettent une espèce de moutarde : ce remède les fait suer beaucoup ; et il n'a point réussi pour les maladies vénériennes. Ces peuples n'ont donc que très-peu de connaissances sur les propriétés des remèdes que la nature leur offre ; ils n'ont même point de vomitif. C'est donc aux voyageurs à reconnaître la vertu des plantes dont la saveur et les autres propriétés physiques pourront leur fournir quelques lumières, non-seulement dans les îles de la mer du Sud, mais dans tous les pays où ils aborderont. On leur propose, sur cet objet, les articles suivans :

1°. Examiner la saveur, l'odeur des racines, des bois, des écorces, des feuilles, des fleurs, des fruits, et des semences des végétaux des différens pays peu connus, et les comparer aux différentes substances végétales employées en Europe comme médicamens ; faire le même travail sur les sucs qui découlent des arbres, ainsi que sur les matières animales.

2°. Observer les différens remèdes qui sont en usage, dans les pays chauds où l'on descendra, contre les maladies qui en affligent les habitans, et decrire même les procédés superstitieux, qui sont souvent la seule médecine des peuples barbares.

3°. Essayer les décoctions de quelques plantes émollientes, aromatiques, âcres, dans les affections de la peau, dont les insulaires sont attaqués.

4°. Employer le mercure en frictions contre les maladies vénériennes dont les habitans des îles de la mer du Sud sont attaqués, et leur fournir les moyens de se débarrasser de ce terrible fléau ; observer sur-tout les effets du mercure chez ces peuples.

5°. Rechercher si quelques végétaux sudorifiques de ces îles n'auraient pas la vertu antivénérienne, tels que, particulièrement, la *lobelia syphilitica* (*rapuntium Americanum flore dilutè cœruleo*), et le *celastrus inermis*, de Linné.

6°. Rechercher s'il n'existerait pas dans quelques pays chauds les analogues du quinquina, du simarouba, de l'ipécacuanha, du camphre, de l'opium, &c. et si les îles contiennent des plantes émétiques ou purgatives dont on pourrait tirer quelque parti.

7°. Prendre des renseignemens et faire des observations sur les propriétés de l'anacarde, qui passe, à la Louisiane, pour guérir la folie ; sur la vertu du *telephium* et du *gramen* marin, que les Groënlandais préfèrent au cochléaria, pour la guérison du scorbut ; sur l'écorce de Winter, la racine de Belaage *, de Columbo †, et celle de Jean Lopez ‡.

8°. Indiquer quels sont les peuples qui empoisonnent leurs flèches, quelles substances ils emploient à cet effet ; la nature, la description des plantes d'où ils retirent les sucs vénéneux qui leur servent pour cela, et sur-tout les remèdes qu'ils administrent pour en prévenir l'action délétère :

* A Madagascar. † Ile de Ceylan. ‡ Côte de Mosambique.

déterminer sur-tout si le sel et le sucre peuvent être regardés comme un antidote contre les blessures faites par ces flèches, ainsi qu'on pourrait le croire d'après les expériences de la Condamine.

9°. Examiner les animaux et sur-tout les serpens et les poissons vénéneux, et chercher à reconnaître de quelle cause peut dépendre cette dangereuse propriété dans ces derniers, et par quels moyens on peut la prévenir.

10°. Recueillir avec soin les remèdes, soit internes, soit externes, qui passent pour spécifiques dans les maladies des différens peuples; décrire la nature de ces spécifiques, la manière de les préparer, celle de s'en servir, leurs doses, leurs effets, le temps de la maladie où on les emploie: c'est ainsi que les Péruviens nous ont appris à connaître les propriétés du quinquina.

11°. Enfin réunir, dans un herbier particulier, et séparé de la botanique, les plantes ou les parties des plantes qui servent d'alimens, de remèdes, ou de poisons, dans tous les pays où l'on abordera.

SECTION V.

CHIRURGIE.

Des maladies et des opérations chirurgicales.

Anderson remarque que la chirurgie est un peu plus avancée que la médecine, comme cela doit être chez les peuples sujets à peu de maladies, mais exposés, ainsi que tous les hommes, à des accidens extérieurs. Cook parle d'une femme de la Lefooga, dans la nouvelle Zélande, qui exerce le métier d'oculiste: elle pansait les yeux d'un enfant avec deux petites sondes de bois, qu'elle frottait sur ses organes, jusqu'à en tirer du sang.

Il paraît que les naturels des îles des Amis ne craignent pas les blessures, car ils s'en font volontairement à la tête, pour marquer leur chagrin ; ils se coupent le petit doigt avec une hache de pierre quand ils sont malades, et une des phalanges de ce doigt quand leurs chefs le sont. On voit beaucoup d'insulaires avoir un petit doigt de moins à une main, ou à toutes les deux. Cette pratique tient, sans doute, à la superstition : ils se font des incisions dans différentes parties du corps, et sur-tout aux jambes. Au reste, Anderson remarque qu'ils sont fort mauvais chirurgiens, puisqu'il a vu un bras très-mal coupé, et une luxation de la même partie, qui n'était point réduite après plusieurs mois. Cependant ces insulaires connaissent, suivant lui, les blessures mortelles, et placent des éclisses sur les membres fracturés ; ils introduisent même dans les plaies avec esquilles d'os, un morceau de bois pour tenir lieu des os sortis ; et Anderson a vu des cicatrices de coups de pique, qui annonçaient la cure de blessures que nous aurions jugées mortelles. Enfin, des hommes d'O-Taïti, que l'on appelle *taboua*, s'occupent de l'incision du prépuce chez les enfans, et ils la pratiquent d'un seul coup avec une dent de requin ; ils guérissent l'enflure qui survient à cette partie, avec des pierres chaudes qu'ils y appliquent. Les faits qu'il nous paraît important de recueillir sur cette partie de la chirurgie, peuvent se réduire aux suivans :

1°. Les luxations, les fractures, les hernies, et les maladies chirurgicales en général, sont-elles très-communes chez les hommes qui vivent dans l'état de nature ?

2°. Quels moyens emploient-ils pour guérir ces différentes maladies ?

3°. Ont-ils quelques instrumens particuliers ? Quelle est leur forme, leur matière, leur usage ? En acheter, et en faire la collection.

4°. La circoncision et l'infibulation sont-elles pratiquées ? Comment y procède-t-on ?

5°. Y a-t-il des hommes ou des femmes chargés du soin particulier de

traiter telle ou telle maladie chirurgicale, comme celle des yeux, des oreilles, des dents, de la peau, les accouchemens ?

6°. Quelle est la forme et la nature des armes dont ils se servent dans leurs combats ; celle des plaies qui en résultent, et la manière dont ils les traitent et les guérissent ?

Au Louvre, le 31 Mai 1785. *Signé* Mauduyt, Vicq-d'Azyr, de Fourcroy, et Thouret.

Je certifie la présente copie conforme à l'original déposé au secrétariat de la société de médecine, qui m'a chargé de l'addresser au plutôt au ministre de la marine. *Signé* Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel.

PROJET

D'expériences à faire, pour préserver de corruption l'eau qu'on embarque, communiqué à M. de la Pérouse, Capitaine de vaisseau, allant faire le tour du monde; par M. l'abbé Tessier, de l'Académie des Sciences; et de la Société de Médecine.

UN des plus grands désagrémens de la navigation est la corruption de l'eau douce qu'on est obligé de boire, dans les voyages de long cours. Différens moyens ont été proposés pour y remédier: les uns avaient pour but de rendre potable l'eau de mer, ce qui serait sans doute avantageux dans beaucoup de circonstances, mais les procédés ont paru dispendieux et embarrassans: les autres consistaient dans des préparations qui tendaient à empêcher l'eau douce qu'on embarque, de se corrompre; ces derniers seraient les plus simples, puisqu'ils n'exigeraient ni soins pendant la navigation, ni transport de matière combustible.

Je n'examine point si beaucoup d'expériences proposées jusqu'ici relativement à cet utile objet, ont été faites avec cette attention scrupuleuse que prescrivent le désintéressement et le désir sincère de découvrir une vérité précieuse pour les hommes. Le voyage de M. de la Pérouse autour du monde offre l'occasion la plus favorable de faire des tentatives en ce genre; il doit aller sous toutes sortes de latitudes; l'amour du bien et du vrai l'anime; il joindra ses lumières à celles des physiciens qui l'accompagnent: on peut donc compter sur les résultats qu'il présentera à son retour.

C'est dans cette vue que je trace ici un projet d'expériences, en indiquant des moyens isolés et des moyens combinés, parmi lesquels il y en a qui n'ont pas encore été employés, à ce qu'il me semble.

D'après ce que j'ai lu dans les écrits des navigateurs, d'après les conversations de plusieurs officiers de marine, l'eau embarquée ne se corrompt que parce qu'il s'y forme des insectes qui, à certains degrés de latitude où la température est très-chaude, éclosent, meurent, et se putréfient. Ces insectes doivent leur naissance à des œufs, déposés, ou dans l'eau avant qu'on l'embarque, ou dans les futailles qui la contiennent, soit avant, soit pendant la traversée. L'eau qu'on embarque en hiver, celle qu'on puise à des sources, est moins susceptible de corruption que l'eau qu'on embarque en été, et que celle des rivières ; ces différences dépendent des insectes, qui déposent plutôt leurs œufs dans certaines eaux que dans d'autres, et toujours en été : on sait aussi que le bois sert souvent d'asile aux œufs de ces animaux ; il est donc possible qu'il s'en trouve dans celui qui compose les futailles. Je regarde comme important de s'assurer jusqu'à quel point.

En conséquence, je suis d'avis qu'on fasse subir à l'eau seule quelque préparation, qu'on en fasse subir aussi aux futailles seules, et qu'enfin on en fasse subir et à l'eau et aux futailles, d'une manière combinée. On reconnaîtra par-là, ou que les œufs des insectes sont tous dans l'eau, ou tous dans les futailles : peut-être ne pénètrent-ils dans ces dernières que pendant la traversée ; les expériences suivantes l'apprendront encore, et indiqueront le meilleur préservatif. Le premier soin est de constater l'état de l'eau douce qu'on embarque, en examinant sa pesanteur au pèse-liqueur, sa température au thermomètre, sa pureté ou divisibilité, par la facilité avec laquelle elle cuit les légumes secs, et dissout le savon : on notera la source, la rivière, où on l'aura prise, l'heure du jour, et l'époque de l'année. Le pèse-liqueur et le thermomètre qui auront servi pour l'épreuve, seront ceux qu'on destinera à l'embarquement ; on emportera aussi des mêmes légumes secs et du même savon, pour d'autres épreuves. En route, on choisira vingt barriques, chacune d'une capacité égale, et

semblables à celles qui contiendront le reste de l'eau douce : ce nombre de barriques d'expériences n'effraiera pas, quand on réfléchira que l'eau qu'on y conservera, sera toute bue, dans la traversée ; que dans aucun cas elle ne sera inférieure en qualité à l'eau ordinaire d'embarquement, et qu'elle peut entrer en déduction sur la quantité de barriques qu'on se propose d'emporter. Les barriques d'expériences seront faites du même bois, et cerclées de même ; on les placera dans la partie des vaisseaux où on place les autres, et sans précautions particulières.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE.

L'eau dont on remplira deux des barriques, sera auparavant exposée sur le feu, où on lui fera éprouver, pendant une demi-heure, le degré d'ébullition ; il n'y a point d'œufs d'insectes qui, sans périr, puissent soutenir cette chaleur. Ce moyen, tout simple qu'il est, n'a pas été mis en usage, à ce que je crois : les marins sont sur la voie, puisqu'ils jettent quelquefois des boulets rouges dans l'eau qu'ils prennent à certaines aiguades. On mettra sur l'une des barriques, N° 1, E. B. et sur l'autre, N° 2, E. B. c'est-à-dire, *eau bouillie*.

SECONDE EXPÉRIENCE.

On imbibera, à deux ou trois fois, l'intérieur de deux barriques, avec de la chaux vive fondue dans l'eau bouillante ; pour cet effet, on se servira d'un pinceau, qu'on appuiera fortement contre les parois, afin que l'eau de chaux s'y insinue plus avant : on sent bien que cette imbibition ne peut se faire qu'autant que les barriques n'auront pas les deux fonds, et qu'il faut imbiber le côté intérieur des douves qui formeront le second fond, avant de le placer : ce sera de l'eau qui n'aura pas bouilli, qu'on introduira dans ces barriques. On mettra sur l'une, N° 1, E. C. S. et sur l'autre, N° 2, E. C. S. c'est-à-dire, *eau chaulée simplement*.

TROISIÈME EXPÉRIENCE.

Il ne s'agit, dans celle-ci, que de combiner les deux premières : on remplira d'eau bouillie deux barriques, intérieurement imbibées de chaux, comme dans le cas précédent. Sur l'une, on mettra N° 1, E. B. C. et sur l'autre, N° 2, E. B. C. c'est-à-dire, *eau bouillie, chaulée.*

QUATRIÈME EXPÉRIENCE.

Deux autres barriques, étant également imbibées de chaux intérieurement, seront remplies d'eau bouillie, à laquelle on ajoutera quatre onces d'esprit de vitriol par deux cent cinquante pintes d'eau, mesure de Paris. On mettra sur l'une, N° 1, E. B. C. V. et sur l'autre, N° 2, E. B C. V. c'est-à-dire, *eau bouillie, chaulée, vitriolisée.*

CINQUIÈME EXPÉRIENCE.

On se contentera de mettre dans deux autres barriques, de l'eau douce, sans la faire bouillir, et d'y mêler quatre onces d'esprit de vitriol par deux cent cinquante pintes d'eau ; on n'imbibera pas non plus ces barriques, de chaux. Sur l'une, on mettra N° 1, E. S. V. et sur l'autre, N° 2, E. S. V. c'est-à-dire, *eau simple, vitriolisée.*

SIXIÈME EXPÉRIENCE.

Deux barriques contiendront de l'eau bouillie, à laquelle on joindra quatre onces d'esprit de vitriol, sans autre préparation. Sur l'une, on mettra N° 1, E. B. V. et sur l'autre, N° 2, E. B. V. c'est-à-dire, *eau bouillie, vitriolisée.*

SEPTIÈME EXPÉRIENCE.

On enduira extérieurement de goudron deux barriques, qu'on remplira d'eau bouillie, sans les imbiber intérieurement. Sur l'une, on mettra N° 1, E. B. G. E. et sur l'autre, N° 2, E. B. G. E. c'est-à-dire, *eau bouillie, goudronnée extérieurement.*

HUITIÈME EXPÉRIENCE.

On imbibera de chaux intérieurement, comme dans les deuxième, troisième, et quatrième expériences, deux barriques, qu'on remplira d'eau bouillie, et qu'on goudronnera aussi extérieurement. Sur l'une, on mettra N° 1, E. B. C. G. et sur l'autre, N° 2, E. B. C. G. c'est-à-dire, *eau bouillie, chaulée, goudronnée.*

NEUVIÈME EXPÉRIENCE.

On goudronnera seulement extérieurement deux barriques, qui seront remplies d'eau simple qui n'aura pas bouilli. Sur l'une, on mettra, N° 1, E. S. G. E. et sur l'autre, N° 2, E. S. G. E. c'est-à-dire, *eau simple, goudronnée, extérieurement.*

DIXIÈME EXPÉRIENCE.

On remplira deux barriques d'eau simple, sans faire subir ni à l'eau, ni aux barriques, aucune préparation, soit extérieurement, soit intérieurement. Cette expérience est un objet de comparaison pour toutes les autres.

C'est à M. de la Peyre, chirurgien de vaisseau, qu'appartient l'idée d'imbiber l'intérieur des futailles d'une eau de chaux vive. J'ai pris de

lui le fond de son procédé, que j'ai varié et corrigé, autant que je l'ai cru nécessaire. L'addition de l'esprit de vitriol dans l'eau est connue depuis long-temps.

Il faut avoir l'attention de ne faire bouillir l'eau que quand les barriques qui doivent la recevoir seront prêtes, et les remplir aussitôt. Si on attendait long-temps, d'autres insectes pourraient y déposer leurs œufs.

On sent bien qu'il est nécessaire que toutes les barriques d'expériences soient exactement bouchées.

Au degré de latitude et de chaleur où le reste de l'eau d'embarquement se corrompra, on examinera en même temps celle de chacune des barriques d'expériences : on les goûtera toutes ; on verra si elles ont de l'odeur ; on en observera la transparence ; on les pesera au pèse-liqueur ; on y introduira un thermomètre pour connaître leur température ; on fera cuire, dans une égale quantité de chacune, un poids égal du légume sec qui aura servi pour le même usage avant le départ, et qu'on aura réservé pour cet effet ; enfin, on fera dissoudre aussi dans une quantité égale de chacune, un poids égal du savon déjà employé.

Il faudra bien remarquer, s'il s'y forme des insectes, quelles espèces d'insectes ; suivre leurs métamorphoses, et les nuances de corruption et de putréfaction de l'eau : il serait bon même de conserver dans de l'eau-de-vie quelques-uns de ces insectes pour les rapporter en France.

Si les besoins des navigateurs le permettent, il ne faudra toucher aux autres barriques restantes de chacune des dix expériences, que quand on se retrouvera sous un autre ciel, et encore dans une latitude où l'eau ordinaire se corrompra ; dans ce second cas, on les examinera comme dans le premier.

Il sera tenu un état exact, en forme de procès-verbal, de tout ce qui se

fera et se remarquera dans les expériences. Ce procès-verbal sera signé de M. de la Pérouse, de ses officiers, et des physiciens qu'il aura à son bord.

Si ce projet d'expériences est jugé intéressant, on sentira combien il serait à désirer que chacun des deux bâtimens que commandera M. de la Pérouse, les répétât dans le même temps ; ils peuvent se séparer, et parcourir des pays différens ; deux observations se confirmeront réciproquement, et porteront la chose à la démonstration : on doit s'y refuser d'autant moins, que l'eau des expériences sera aussi bonne que l'autre, et qu'elle n'occupera pas dans les vaisseaux une place inutile, puisqu'on pourra la boire.

Je demande que M. de la Pérouse veuille bien signer deux copies de ce projet, qui seront aussi signées de moi ; il en gardera une, et moi l'autre : ce sera une preuve de l'engagement, qu'il contractera envers le public, de se charger des expériences qui peuvent tourner à l'avantage de la navigation ; du moins elles sont proposées dans cette intention.

A Rambouillet, ce 19 Mai, 1785. *Signé* Tessier et la Pérouse.

MÉMOIRE

Pour diriger le Jardinier dans les travaux de son voyage autour du monde ; par M. Thouin, premier Jardinier du Jardin des plantes.

LA mission du jardinier qui accompagnera M. de la Pérouse dans son expédition, ayant pour but de porter aux habitans des lieux qu'il va parcourir, les productions végétales de l'Europe qui peuvent leur être utiles, et de rapporter de ces divers pays les végétaux propres à enrichir l'Europe, nous croyons devoir diviser ce mémoire en deux parties, qui traiteront chacune des objets qui ont rapport à ce double motif d'utilité.

PREMIÈRE PARTIE.

CHOIX, NATURE, *et* CULTURE, *des végétaux qu'on transportera de France.*

De tous les présens que la munificence du roi veut faire aux habitans des pays nouvellement découverts, les végétaux utiles à la nourriture des hommes sont, sans contredit, ceux qui leur procureront les biens les plus durables, et les plus propres à augmenter leur bonheur.

Le choix de ces végétaux doit être fait parmi nos plantes legumières, et nos arbres fruitiers les plus intéressans : les légumes et les fruits qui n'ont besoin d'aucune préparation pour être propres à la nourriture des hommes, doivent tenir le premier rang ; et ceux qui n'ont besoin que

d'être cuits à sec pour devenir mangeables, doivent être mis au second. C'est à quoi doivent se borner les présens qu'on peut faire à des peuples qui, n'ayant point de vaisseaux propres à la cuisson des alimens dans les fluides, ne feraient aucun usage des légumes et des fruits qui exigent cette préparation pour être mangés. C'est d'après ces considérations que nous avons formé les listes qui terminent ce mémoire.

On doit encore observer, pour diminuer les frais d'acquisition, de ne pas emporter les semences des variétés de légumes qui ne se conservent que par une culture soignée et délicate. Ces graines, livrées à elles-mêmes dans des climats si différens de ceux de leur naissance, ou tout au plus abandonnées à une culture grossière, rentreraient bientôt dans leurs espèces primitives, et ne feraient que des doubles emplois, onéreux au transport.

Le choix arrêté, il convient de déterminer en quelle nature il sera plus profitable de faire ces transports de végétaux.

Il n'est pas douteux que la voie des semences, en même temps qu'elle est la moins dispendieuse pour les acquisitions, la plus facile pour le transport, est encore la plus sûre, en général, pour multiplier les productions d'un climat dans un autre ; mais elle exige du choix dans les graines, des attentions pour leur conservation pendant le voyage, et des soins pour les semer avec fruit dans les différens lieux auxquels on les destine.

On apportera la plus scrupuleuse attention pour n'acquérir que des semences de la dernière récolte, qui auront été bien aoûtées, et qui seront parfaitement saines : celles qui se trouveraient ridées, ou piquées par des insectes, seront soigneusement exclues, non-seulement comme inutiles, mais même comme nuisibles à la conservation des autres.

Ces semences ainsi choisies seront divisées en deux parties ; la première comprendra toutes celles qui n'ont besoin que d'être abritées du contact

de l'air et de l'humidité pour se conserver jusqu'à leur destination; la deuxième sera composée de toutes les graines qu'il sera nécessaire d'ensabler ou de mettre en terre, pour conserver leur propriété germinative, telles que les noyaux de nos arbres fruitiers, les semences de plusieurs plantes de la famille des ombellifères, &c.

Les premières doivent être renfermées dans des sacs de papier gris, et ensuite mises dans des boîtes de fer-blanc, soudées le plus hermétiquement possible; les secondes seront mises, lits par lits, avec de la terre ou du sable, dans des boîtes de fer-blanc, qu'on fermera ensuite très-exactement.

Ces différentes boîtes, ainsi scellées, doivent être renfermées dans des caisses solides, qu'on recouvrira de toile cirée; elles doivent être placées dans l'endroit du vaisseau le moins accessible à l'humidité, et le plus abrité de l'extrême chaleur, comme du très-grand froid: on les y laissera, sans être ouvertes, jusqu'à l'époque où il sera à propos de semer les graines.

Comme il est probable que les semis n'auront pas un seul lieu pour objet, et qu'il est à présumer que la nouvelle Zélande, les îles Sandwich, celles des Amis et de la Société, auront leur part de ces présens; pour éviter d'éventer des graines qui ne devront être semées qu'à des époques très-différentes, nous croyons qu'il serait convenable de diviser en quatre parties la totalité de cet assortiment, de manière que chacune d'elles puisse être contenue dans une caisse qu'on n'ouvrira qu'à l'instant de les semer. Cela remédiera à un inconvénient qui serait très-préjudiciable aux semences.

L'ordre étant absolument indispensable dans une collection de cette espèce, le jardinier aura l'attention d'écrire sur chaque paquet le nom de la graine qui y est renfermée, de les inscrire sur un registre, à mesure qu'il les emballera dans les boîtes de fer-blanc, de numéroter ces boîtes relativement à son registre, et ensuite de les placer par ordre de numéros dans chacune des grandes caisses qui doivent contenir cet assortiment: au

moyen de cela, il sera, en tout temps, à portée de trouver promptement et sans peine les objets dont il aura besoin.

Il n'est guère possible de tracer d'une manière précise un plan pour les semis de ces graines et leur culture dans des lieux qu'on parcourra si rapidement ; tout ce que nous pouvons dire se réduira à des généralités auxquelles l'intelligence du jardinier suppléera.

En abordant dans un lieu où l'on se proposera de faire des semis, le premier soin du jardinier doit être de s'informer de la température du climat, d'examiner si les productions du sol, sur-tout dans les plantes annuelles, sont dans un état de croissance, de repos, ou de dépérissement. Ces observations doivent le diriger dans le choix des graines qui conviendront au climat, et dans les expositions les plus favorables aux semis.

Dans les pays très-froids, si l'on arrive en automne ou dans l'hiver, il faut renoncer à semer des graines de plantes annuelles, qui ne germeraient pas, ou seraient détruites par les premières gelées ; on peut tout au plus risquer quelques graines d'arbres, telles que des pepins de pomme, de raisin, des noyaux de différens fruits, &c. parce que ces semences, ne devant lever qu'au printemps, pourront se conserver malgré les froids : si l'on arrive au printemps ou dans l'été, alors rien n'empêchera de semer toutes les graines des espèces de plantes qui paraîtront devoir s'acclimater, en observant, autant qu'il sera possible, de choisir le sol et l'exposition qui conviennent à chacune d'elles.

Dans les pays très-chauds, en général, la sécheresse est un des inconvéniens qui nuisent le plus à la multiplication des végétaux ; il convient, pour en garantir les semis, de choisir des sols humides, les bords des ruisseaux, les terrains bas, dans le voisinage de la mer : les lieux ombragés seront ceux qui devront être préférés pour l'établissement des cultures.

Les lieux destinés aux semis étant désignés, il est nécessaire que le jardinier les fasse labourer, et qu'il les dispose à recevoir les semences qu'il conviendra d'y confier; après quoi, il semera ses graines, et surveillera leur culture autant de temps que lui permettra le séjour des vaisseaux. S'il pouvait inspirer l'amour de ces cultures à quelques naturels du pays, et qu'il parvînt à leur faire connaître le mérite des productions qui en sont l'objet, il remplirait doublement le but de bienfaisance que l'on espère de sa mission.

Indépendamment de ces cultures soignées, le jardinier peut encore essayer un autre moyen de multiplication, qui, s'il ne lui produit pas de grands avantages, lui coûtera fort peu; ce serait, toutes les fois qu'il se disposerait à parcourir le pays, de remplir ses poches d'un mélange de plusieurs espèces de graines, qu'il répandrait, chemin faisant, dans les lieux qui lui paraîtraient les plus propres à leur réussite: quelques coups de houlette suffiraient pour enfouir les semences, et ameublir la terre du voisinage.

Pour n'omettre aucun des moyens qui peuvent rendre son voyage utile et agréable, le jardinier doit tenir un journal exact de toutes ses opérations: l'époque de ses semis, leur réussite, les progrès de la végétation, et leurs résultats, lorsqu'il pourra les observer, nous fourniront des points de comparaison qui pourront perfectionner notre culture.

Comme il existe plusieurs végétaux qui peuvent-être très-utiles aux habitans des lieux qu'on va parcourir, mais dont les semences n'ont pas la propriété de perpétuer nos variétés intéressantes, fruit d'une longue culture, tels que la plus grande partie de nos arbres fruitiers, il convient d'essayer de porter en nature quelques individus de chacun de ces arbres; ce sera l'objet du chapitre suivant. Malgré cela, on ne doit pas négliger d'emporter abondamment des graines de ces arbres; elles fourniront des fruits sauvages, qui, semblables à ceux dont se nourrissaient nos pères, pourront être employés à la nourriture de peuples encore moins civilisés

qu'eux, et leur procurer un fonds de richesses, dont leur industrie perfectionnée pourra tirer par la suite le plus grand avantage.

Transport *des végétaux en nature.*

L'époque où nous nous trouvons, ne permet pas de lever des végétaux qui sont en pleine terre et dans le moment de leur plus grande végétation; mais à Paris, on a la ressource de trouver en pot ce qui ne se rencontre par-tout ailleurs que cultivé en pleine terre : il est donc nécessaire de s'approvisionner de ces objets chez nos marchands ; le succès presque certain dédommagera amplement de la légère dépense du transport d'ici au lieu de l'embarquement.

Le transport d'arbres ne peut se faire, avec quelque espérance de succès, que dans des caisses où ils puissent végéter pendant le voyage. Il faut pour cela se munir d'un coffre de quarante pouces de long, sur vingt de large et autant de profondeur, percé par son fond d'une douzaine de trous pour l'écoulement des eaux surabondantes. Sa partie supérieure sera composée d'un bâtis triangulaire, sur lequel s'adapteront des grillages de fil de fer, des châssis vitrés, et des contrevents, pour établir une libre circulation de l'air, augmenter la chaleur quand il en sera besoin, et abriter des froids.

Le choix des espèces étant fait conformément à l'état que nous en avons dressé, et que nous plaçons à la fin de ce mémoire, il conviendra de n'acquérir que des individus jeunes, qui seront branchus dans toute la longueur de leur tige. Il faut avoir soin qu'ils soient bien portans, vigoureux, et que leurs greffes soient le plus près de la racine qu'il sera possible. Lorsqu'on aura rassemblé tout ce qui pourra être renfermé dans une caisse, on les emballera de la manière suivante :

Au fond du coffre, et sur les trous pratiqués pour l'écoulement des eaux, on posera de ménus plâtres pour empêcher la terre d'être entraînée par

l'eau des arrosemens ; après cela, on établira un lit de terre forte de trois pouces d'épaisseur, qu'on appuiera légèrement. C'est sur ce lit qu'on posera le premier étage d'arbres choisis parmi les plus grands, et sur-tout dans ceux qui, comme les figuiers, les vignes, les cerisiers, &c. ne craignent pas d'avoir leurs tiges enterrées un peu profondément ; on rapprochera le plus qu'il sera possible les mottes de ces arbres qui auront été tirés de leurs pots, et on remplira les vides qu'elles pourraient laisser entre elles, avec du terreau de bruyère, qu'on tassera le mieux qu'il sera possible, pour que ce premier rang ne forme qu'une masse solide : un lit de terreau de bruyère, de deux pouces d'épaisseur, recouvrira le premier étage. On procédera ensuite à l'arrangement du second. Il doit être disposé, comme le premier, mottes contre mottes, les tiges les plus hautes dans le milieu, et par gradation les plus basses sur les bords : on garnira ensuite tous les vides avec du sable de bruyère, sans s'embarrasser d'enterrer les tiges des arbres du lit inférieur ; pourvu qu'elles sortent de terre de trois à quatre yeux, cela suffira à leur conservation. Enfin, on tassera la masse totale, soit en battant la caisse contre terre, soit en la foulant avec le poing, pour qu'il n'y reste point de vide, et que les cahots des voitures et les roulis du vaisseau ne produisent aucun dérangement. Pour être plus sûr de se procurer cet avantage, on pourra établir sur la surface du lit supérieur une couche de mousse recouverte d'une autre couche de paille neuve de froment, le tout de l'épaisseur d'un pouce et demi ; lesquelles seront comprimées par un bâtis qui traversera le coffre entre les tiges des arbrisseaux, sans y toucher, et sera cloué sur deux tasseaux qu'on établira intérieurement le long des côtés latéraux.

La plantation faite, on taillera les arbres de manière que les branches les plus près du grillage de fil de fer s'en trouvent éloignées d'environ un pouce ou deux ; ensuite on arrosera fortement la masse totale de cette caisse, et quelques jours après on pourra la faire partir pour Brest par les rouliers.

Pour qu'il y ait moins de déperdition d'humidité dans la caisse pendant un voyage qui peut durer douze ou quinze jours sans qu'il soit possible de

la remplacer, il conviendra de fermer les volets latéraux ; mais les deux petits des extrémités doivent rester ouverts, pour que l'air se renouvelle, et que les plantes ne pourrissent pas.

A l'arrivée des caisses à Brest, le premier soin du jardinier doit être de les ouvrir, de lever les grillages de fil de fer, pour couper les pousses étiolées de ces arbres ; et ensuite il sondera la terre pour juger de l'état d'humidité ou de sécheresse dans lequel elle se trouvera, et remédier au petit désordre qu'aura pu occasionner le voyage. Après la privation d'air libre qu'auront éprouvée ces arbres, il ne serait pas prudent de les exposer subitement au soleil ; il conviendra de les en préserver, soit en plaçant les caisses à l'ombre, ou en les couvrant de canevas pendant quelques jours.

La culture des caisses, pendant la traversée, se réduira à des arrosemens au besoin, à garantir les arbres de l'extrême chaleur comme des grands froids, soit en les couvrant de canevas pendant le jour, et leur donnant le plus d'air possible pendant les nuits, soit en les descendant sous les ponts, dans les parages froids ; ensuite, quelques coups de serpette seront utiles, pour élaguer, de temps en temps, les individus trop vigoureux, qui pourraient nuire à leurs voisins.

Ces arbres, arrivés au lieu de leur destination, seront tirés des caisses, avec leurs mottes, le plus soigneusement qu'il sera possible, et on les plantera aux expositions et dans la nature de terrain qui conviennent à chacun d'eux ; et pendant son séjour, le jardinier veillera à leur conservation. Si toute la pacotille n'est pas destinée pour le même lieu, il se contentera de tirer des caisses les individus qu'il se proposera de planter, et il remplira leurs places par des productions du pays qu'il croira devoir être utiles à l'Europe. C'est à l'intelligence du jardinier à faire comprendre aux habitans du lieu, que ces arbres sont des présens, et qu'ils doivent les soigner avec intérêt, par l'utilité qu'ils en tireront. Voilà, à peu près, tout ce qu'on peut dire sur la première partie de la mission du jardinier ; nous allons traiter de la seconde.

SECONDE PARTIE.

De la récolte *des végétaux qui peuvent être utiles à l'Europe, et de leur conservation pendant le voyage.*

Ces récoltes doivent comprendre, 1°. les semences, 2°. les oignons et les racines charnues des plantes vivaces, 3°. et les jeunes pieds d'arbres intéressans dont on n'aura pu se procurer des graines.

Les semences doivent être récoltées, lorsqu'on en aura le choix, dans leur plus parfaite maturité ; mais comme il arrivera très-souvent que le peu de séjour que l'on fera dans les îles où l'on abordera, ne laissera pas le temps de retarder la récolte des semences qui ne seront pas parfaitement mûres, il ne faut pas se dispenser pour cela de les ramasser : on peut en tirer toujours un parti avantageux ; mais dans ce cas, il convient d'avoir une précaution indispensable.

Les plantes herbacées, dont les semences ne se trouveraient qu'aux trois quarts et même aux deux tiers de leur maturité, doivent être arrachées avec leurs racines, ensuite liées par bottes, et transportées au navire, où on les suspendra dans un lieu à l'abri du soleil et de l'humidité : il est indubitable qu'une partie des semences de ces plantes mûrira dans l'espace de six à huit jours ; alors on les récoltera.

S'il arrivait qu'une plante intéressante, dont on eût fort à cœur d'obtenir des semences, ne se trouvât qu'à l'époque où ses graines ne seraient que nouées, il ne faudrait pas désespérer de parvenir à son but. Dans ce cas, il conviendrait d'arracher ces plantes en mottes, et de les planter dans des paniers. Ces paniers seront couverts de leurs nattes pendant les premiers jours ; on arrosera matin et soir les plantes qu'ils renferment, et insensiblement on les découvrira : la maturation des graines s'effectuera pendant le voyage, et l'on n'aura pas à regretter d'avoir manqué une occasion, souvent unique, de procurer à l'Europe un végétal précieux.

Si l'on a le bonheur de rencontrer des semences parfaitement mûres, la manière de les récolter n'est point indifférente pour leur conservation. Non-seulement il faut bien se garder de les égrainer, mais il faut, au contraire, les cueillir avec leurs enveloppes et leurs péduncules. Celles qui viennent dans des gousses, siliques, et capsules, resteront dans leurs fruits, qu'il sera même nécessaire de lier, pour qu'ils ne s'ouvrent point pendant la traversée ; il en sera de même des cônes, et en général de tous les fruits secs. Les petites semences qui croissent en épis, en panicules, en verticilles, en corymbes, seront récoltées toutes entières avec des queues de cinq à six pouces de long, qu'on tordra dans différens sens, pour intercepter toute communication intérieure de l'air avec les germes des semences.

La conservation des graines, pendant un voyage aussi long et dans des latitudes si différentes, exige des précautions indispensables : il est certain que les semences qui resteront renfermées dans leurs enveloppes, se conserveront mieux que les autres ; mais il faut qu'elles soient bien sèches, ainsi que les parties qui les accompagnent, qu'ensuite on ait l'attention de les débarrasser des insectes, et des œufs de ces insectes, qui pourraient éclore pendant la traversée, et manger ces semences sans qu'on s'en aperçût. Quelques heures d'exposition à un soleil ardent suffiront pour produire le premier effet ; et si l'on soupçonne des insectes imperceptibles, ou des œufs renfermés dans les enveloppes de ces semences, en prenant la précaution de les placer sous une cloche dans laquelle on allumera du soufre, la vapeur de cette substance les fera périr en quelques minutes. Assuré que les semences ne contiennent ni humidité surabondante, ni insectes, on les enveloppera, espèce par espèce, dans des carrés d'un papier fort qui n'aura point été collé. Sur chacun de ces paquets, on mettra un numéro qui sera relatif à un échantillon de la plante ou arbre sur lequel on aura récolté la graine ; ensuite on rangera ces différens paquets dans une boîte de fer-blanc, en les serrant le plus qu'il sera possible, autant pour économiser la place, que pour empêcher l'action du roulis sur des corps qui, n'étant pas fortement assujettis, se froisseraient et se détruiraient les uns les autres. La boîte remplie sera fermée de son couvercle, qu'on soudera le plus hermétiquement qu'il sera possible ; on écrira aussitôt sur cette

boîte l'objet qu'elle renferme, comme, par exemple : *Graines récoltées depuis telle époque jusqu'à telle époque, dans tel lieu.*

Lorsqu'on aura rassemblé plusieurs boîtes semblables, on les emballera dans une caisse de bois fort, qu'on couvrira d'une toile cirée, sur laquelle on mettra un renseignement pareil à celui ci-dessus.

Les semences nues, du volume d'une noisette et au-dessus, exigeront une autre préparation. Il convient, immédiatement après leur récolte, de les laisser exposées à l'air libre, dans un lieu fermé, pendant le temps convenable, pour les ressuyer de l'humidité qu'elles pourraient contenir de trop, et en même temps pour perfectionner leur maturité ; après quoi on visitera ces graines, pour en rejeter toutes celles qui seront mal conformées, avortées, ou piquées par des insectes. Ensuite on disposera au fond d'une boîte de fer-blanc, d'une capacité suffisante pour contenir le double du volume des graines, un lit de terre d'un doigt d'épaisseur, sur lequel on établira un lit de semences écartées de quelques lignes les unes des autres ; on recouvrira ces graines de six lignes de terre, sur laquelle on disposera un autre lit de graines ; ainsi de suite, jusqu'à environ un doigt de la partie supérieure de la boîte, pour y mettre le dernier lit de terre, qui doit être comprimé fortement par le couvercle, qu'on soudera.

La terre dont on se servira pour cette opération, ne doit être ni trop sèche ni trop humide, mais telle qu'on la rencontre à la surface de la terre, lorsqu'il n'a pas plu depuis huit ou dix jours. Trop sèche, elle absorberait l'humidité nécessaire à la conservation des graines ; trop humide, elle les ferait pourrir. C'est du juste milieu entre ces deux extrêmes, et proportionnément à la nature des graines, que dépend la réussite de cette espèce d'emballage.

Il n'est pas besoin d'avertir qu'il est important, après avoir soudé la boîte, de mettre dessus un titre qui annonce ce qu'elle renferme, toujours en rapport avec l'herbier et avec le journal du jardinier ; l'importance de cette précaution est trop sensible.

Les semences nues, d'un petit volume au-dessous de celui d'un pois, peuvent-être mises pêle-mêle avec de la terre, sans observer de lit régulier, et du reste arrangées comme les précédentes.

Les graines renfermées dans des calices charnus, dans des baies, ou dans des fruits pulpeux, comme les figues, les groseilles, les pommes, les pêches, &c. doivent en être tirées lorsque ces fruits commencent à pourrir, signe de la parfaite maturité des semences ; on les étendra ensuite à l'air libre, après quoi on pourra les renfermer dans des caisses de fer-blanc, avec de la terre, comme il a été dit ci-dessus.

Pour varier les chances et ne rien donner au hasard, peut-être serait-il convenable d'emballer avec de la terre, et de la même manière que les semences nues, une portion de chaque espèce de celles qui viennent renfermées dans des capsules, siliques, &c. Cette précaution serait sur-tout très-utile à prendre, lors des récoltes du commencement du voyage : on ne saurait trop varier les procédés pour conserver les graines pendant un si long temps.

Jusqu'à présent toutes les boîtes dont nous avons recommandé le scellement à mesure qu'elles se trouveront remplies, ne doivent être ouvertes, en aucun cas, jusqu'à l'époque où, arrivées en France, on sera disposé à semer les graines : elles n'exigeront d'autres soins pendant la traversée, que d'être placées dans l'endroit du vaisseau le moins exposé aux variations de l'atmosphère des parages qu'on rencontrera ; elles doivent être préservées aussi de trop d'humidité, et sur-tout de la grande sécheresse.

Parmi les semences, on n'est point encore sûr qu'il n'en existe pas plusieurs dont il soit impossible de retarder la germination, telles que celles des palmiers, des myrtes, des rubiacées, et en général toutes celles dont les graines sont remplies par un corps corné, et qui n'ont qu'un très-petit embryon logé dans une petite cavité ; ces familles sont nombreuses en beaux arbres, la plupart utiles. Le peu de réussite des semences de ces arbres, qui nous ont été apportées avec beaucoup de précautions, semble

prouver cette impossibilité : il convient donc d'employer d'autres moyens pour se procurer ces êtres intéressans. Nous croyons qu'il conviendrait de semer les graines à mesure qu'on les récolterait. Il faudra pour cet effet avoir un coffre auquel on pourra donner les dimensions ou l'étendue qu'on jugera nécessaires à la quantité de graines qu'on aura à y mettre, mais auquel on ne pourra donner moins de vingt pouces de profondeur. Ce coffre doit être rempli d'une terre meuble substantielle, qu'on prendra à l'instant du besoin, dans un lieu fertile en plantes : on y semera les graines fort près les unes des autres, à différentes profondeurs ; les plus grosses, comme les cocos des Maldives, à huit pouces de profondeur, et les plus fines, à quatre lignes. On ménagera, entre la terre et le bord supérieur du coffre, un espace de deux pouces pour y mettre un lit de mousse, lequel sera contenu par quatre ou cinq traverses clouées sur les bords du coffre, pour assurer la masse qu'il renfermera contre les roulis du vaisseau. Les semis faits dans cette caisse, on établira à sa partie supérieure une rangée de cerceaux, sur laquelle on bâtira un grillage en fil de fer, pour préserver les semis du ravage des rats et des animaux domestiques du vaisseau, pendant la traversée. La culture de ces semis consistera à entretenir, par des arrosemens, la terre de ces caisses dans un état d'humidité favorable à la germination des graines, à les préserver des coups de soleil trop ardens, en les couvrant pendant le jour d'un canevas grossier, et sur-tout à les préserver du froid dans les parages où il y aurait à craindre des gélées, en les transportant dans le lieu le plus abrité du vaisseau, et enfin à sarcler avec ménagement les herbes trop voraces qui pourraient nuire à de plus délicates : deux petites portes pratiquées dans les deux parties du grillage des extrémités, faciliteront les moyens de faire cette opération autant de fois qu'elle sera nécessaire.

Nous avons présumé, jusqu'à présent, que le jardinier chargé des récoltes végétales, trouverait à son débarquement, dans les lieux qu'il parcourra, les graines mûres, ou presque mûres ; mais il peut arriver qu'il ne rencontre ni l'un ni l'autre, et que, se trouvant dans une position à ne pouvoir enlever des individus en nature, il se voie dans la triste nécessité d'abandonner un lieu sans pouvoir montrer à l'Europe une seule de ses

productions : dans un cas semblable, il lui restera une ressource dont il peut faire usage, même dans des circonstances moins défavorables.

Tout le monde sait que les graines des végétaux tombent à mesure qu'elles mûrissent, et qu'une grande partie est entraînée par les eaux dans les lieux bas, ou portée par les vents sur les lisières des bois : en ramassant, avec un balai, dans ces différens lieux, une masse de quelques pieds cubes de terre prise sur une grande surface, on sera sûr d'emporter beaucoup de semences de plantes indigènes ; et ces terres, renfermées dans des boîtes, après avoir été desséchées convenablement, conserveront les semences jusqu'en Europe. Nous en avons eu la preuve par l'envoi que nous a fait de Cayenne M. Aublet. Ce voyageur avait embarqué une soixantaine de caisses remplies d'arbres et de plantes précieuses de cette colonie : les arbres moururent en chemin ; mais les terres où ils étaient plantés, ayant été étendues sur une grande surface de couches couvertes de châssis, produisirent un grand nombre de plantes, dont plusieurs se sont conservées dans nos jardins. On peut donc user de ce moyen avec certitude du succès : il est même le seul qui, dans certains cas, puisse procurer quelques espèces de plantes.

Les parties de la fructification des plantes de la famille des fougères, des champignons, &c. sont à peine connues ; à plus forte raison connaît-on moins encore les graines de ces plantes. Jusqu'à présent les pieds en racines qu'on a essayé de faire passer en Europe, n'ont eu aucun succès : il est probable qu'en ramassant les terres où croissent ces plantes, et en mêlant dans ces terres de leurs feuillages dans différens états, on obtiendra des germes qui, s'ils sont bien gouvernés dans leurs premiers développemens, nous procureront des plantes intéressantes. Pour cela, il faut que le jardinier chargé de ces envois, ait la plus grande attention de noter sur son journal la nature du sol où il aura fait sa récolte, son exposition, le degré d'humidité ou de sécheresse, enfin s'il l'a faite dans un terrain boisé ou découvert.

Pour économiser la place autant qu'il est possible, et pour tirer tout le

parti dont les envois de semences qui seront faits à graines nues sont susceptibles, il faut choisir la terre dont on les accompagnera, comme il a été dit ci-dessus, plutôt que de la prendre au hasard ; ce qui demandera quelque attention de plus, mais procurera un bien plus grand avantage.

Pour terminer enfin ce qui reste à dire sur les envois de graines, nous tâcherons d'établir les proportions dans lesquelles on doit récolter chacune d'elles.

Il n'est pas douteux que les arbres et les plantes qui peuvent être utiles en Europe à la nourriture de ses habitans, doivent tenir le premier rang ; comme l'espèce de fougère dont la racine sert d'aliment aux peuples de la nouvelle Zélande. Les plantes d'usage dans les arts occuperont le second ; celles qui peuvent servir à la décoration de nos jardins, le troisième ; enfin le quatrième comprendra les plantes qui ne sont propres qu'à tenir une place dans les jardins de botanique. On doit encore proportionner la quantité de la récolte de chaque espèce de graines au climat dans lequel on la fera. Dans les pays dont la température est analogue à celle de l'Europe, on ne risque rien d'en ramasser en grande abondance, parce que l'emploi de ces graines sera facile à faire, devant être semées en pleine terre ; et leur quantité fournira les moyens de les multiplier en grand dans les différentes provinces de France. Celles des pays plus chauds doivent être ramassées en moindre quantité, parce que ces semences ayant besoin de couches, de châssis, et de serres pour lever, on ne peut en conserver qu'un petit nombre, à moins qu'on ne veuille en faire passer dans nos colonies des Antilles, et de l'Inde : alors il faut que la culture de ces objets soit susceptible de procurer des avantages.

Une autre observation non moins importante, c'est de colliger une plus grande quantité de chaque espèce de semences dans les dernières années du voyage, que dans les premières ; parce qu'il est très-probable que, malgré tous les soins possibles, une partie des graines récoltées dans le

commencement du voyage s'appauvrira avant le retour des vaisseaux en Europe, et qu'il y en aura beaucoup de chaque espèce qui ne seront plus en état de lever ; au lieu que les récoltes des dernières années du voyage seront infiniment meilleures.

Si l'on prévoyait devoir toucher pendant le voyage à des établissemens Européens, il serait bien intéressant que le jardinier fît ses dispositions d'avance, pour y déposer une pacotille de petits paquets de toutes les espèces de semences qu'il aurait colligées précédemment, et qu'il y joignît aussi un double de son herbier, dont les numéros seront en rapport avec ceux qu'il mettra sur les sachets des graines qu'il rapportera en Europe. Ces envois pourraient être contenus dans des boîtes de fer-blanc renfermées dans des caisses enveloppées de toile cirée, et adressées à M. le maréchal de Castries, pour les jardins du roi.

Du transport *des bulbes, oignons, racines charnues de plantes vivaces, et de leur culture pendant le voyage.*

Il n'y a pas de doute que si l'on rencontre ces plantes dans leur état de repos, c'est-à-dire, lorsque leur fructification est achevée et leurs fanes desséchées, ce sera la saison la plus favorable de les lever de terre ; elles n'exigeront ensuite d'autres soins que d'être épluchées pour les dégager des enveloppes qui pourraient s'imprégner de l'humidité de l'air et occasionner la pourriture des oignons : exposées pendant quelques jours aux rayons du soleil, elles se ressuieront, et l'on pourra alors les renfermer dans des boîtes, lit par lit, avec du sablon fin et sur-tout fort sec.

Si l'on ne rencontre ces plantes qu'en pleine végétation, il conviendra alors de les lever de terre en mottes, de les planter dans des paniers, et de les y cultiver jusqu'au temps où, leurs fanes étant amorties, on pourra les arracher sans risque. En prenant les précautions indiquées dans l'article précédent, on parviendra à les conserver.

Ces bulbes n'étant pas susceptibles d'être retardées dans leur végétation, à l'époque où elles ont coutume de croître, elles pousseront, quelque chose qu'on fasse; il convient donc que le jardinier ait l'attention de visiter de témps en temps les boîtes où il les aura renfermées. Lorsqu'il s'apercevra qu'elles commenceront à entrer en végétation, il faut qu'il les en tire, et qu'il dispose pour leur plantation une ou plusieurs caisses de huit pouces, ou d'un pied tout au plus. Elles seront remplies d'une terre légère, sablonneuse, et substantielle, que le jardinier prendra dans un sol qui lui paraîtra le plus fertile en plantes, toujours dans la vue d'acquérir des productions indigènes, ce qui multipliera les chances sans augmenter l'embarras du transport. Les oignons peuvent être plantés à un demi-pouce les uns des autres, et à la profondeur d'un à-quatre pouces, suivant leur grosseur. La plantation faite, il est bon qu'il se trouve environ deux pouces de vide entre la terre et le bord du coffre, pour y mettre un lit de mousse longue, ou, à son défaut, d'herbe sèche : on clouera sur ce coffre un grillage de tringles, pour assurer toute la masse contre les roulis du vaisseau; on pratiquera ensuite le bâtis de cerceaux, et le grillage de fil de fer.

Pendant la végétation de ces plantes bulbeuses, la culture doit consister en des arrosemens légers, en des sarclages, en des soins assidus pour les garantir de l'ardeur du soleil, des pluies trop abondantes, et sur-tout du froid.

Lorsque la végétation des plantes bulbeuses sera accomplie, il conviendra alors de les priver d'eau entièrement, d'accélérer le desséchement de leurs fanes, en les laissant exposées au plus grand soleil; après quoi rien n'empêchera qu'on ne relève ces oignons de terre, et qu'on ne les renferme dans leurs boîtes, après avoir pris les précautions indiquées pour leur conservation. Ces soins se répéteront autant de fois qu'il s'écoulera d'années pendant le voyage.

Pour ne pas perdre l'historique de la végétation de ces espèces de bulbes dans des déplacemens si multipliés, il conviendrait qu'on assujettît, avec

un fil de fer, un numéro en plomb à chacune d'elles, lequel fût relatif au journal du jardinier.

Du choix *des arbres vivans qu'on voudra rapporter en Europe, et de leur culture pendant le voyage.*

On ne doit user que fort modérément de ce moyen d'acquérir des productions des pays qu'on parcourra, et sur-tout dans le commencement du voyage. Il est peu de végétaux qui, cultivés pendant trois à quatre ans dans des caisses, et éprouvant des changemens presque subits d'une température à une autre, puissent résister à tant de contrariétés, malgré les soins assidus dont nous allons ébaucher le détail : il faut donc absolument se restreindre à ne colliger de cette manière que les objets essentiels qu'il sera impossible de se procurer de semence.

Il faut choisir des individus jeunes ; ceux venus de semence sont préférables à ceux qui croissent sur souche : il est bon qu'ils soient bien sains et vigoureux, que leurs tiges ayent à peu près la grosseur du pouce par le bas, et qu'ils soient branchus dès leurs racines, s'il est possible : il faut les déplanter avec soin, sans casser ni froisser les racines.

On les plantera dans des caisses le plus près possible les uns des autres.

Pour faire cette opération avec succès, voici les moyens qu'on doit employer. La caisse établie d'un bois solide, sera placée de niveau sur des tasseaux qui élèveront le fond de la caisse de quelques pouces au-dessus du sol, dans un lieu abrité du soleil. Dans le fond de la caisse, et sur les trous qui y auront été pratiqués, on placera quelques coquilles ou menues pierrailles, pour empêcher la sortie de la terre et faciliter l'écoulement des eaux. Après cela, on fera un lit de terre meuble et substantielle, de deux à trois pouces de haut, dans toute l'étendue de la caisse : ensuite, si les arbres et arbustes qu'on se proposera d'apporter, sont à racines nues, on les disposera les uns contre les autres, en plaçant ceux qui ont les racines

les plus volumineuses les premiers, et ceux qui en sont le moins pourvus, entre les autres, et le plus près qu'il sera possible, pour économiser la place ; enfin avec de la terre fine et bien sèche, pour qu'elle s'insinue dans tous les vides des racines, on enterrera les arbres jusqu'au collet, ayant soin, à fur et mesure qu'on la répandra sur les racines, de la tasser, soit en battant la caisse contre terre, soit en se servant d'un plantoir pour la fouler entre les racines, et faire en sorte qu'elle remplisse tous les vides. Cette opération faite, on arrosera cette caisse à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'eau perce par les trous d'en bas, et on rabattra les jeunes arbres à sept ou huit pouces au-dessus de la terre : il sera bon de couvrir la surface de la terre d'un lit de mousse de quelques pouces d'épaisseur, tant pour conserver l'humidité, que pour affermir la masse totale, au moyen d'un grillage en bois.

Si les arbustes, au lieu d'être à racines nues, sont en mottes, c'est-à-dire, garnis de terre autour des racines, leur réussite en sera plus sûre ; alors on rapprochera ces mottes les unes des autres dans la caisse, et, pour regagner la perte de place qu'elles occasionneront par leur volume, on pourra planter entre chacune d'elles des boutures d'arbres qui se propagent de cette manière, tels que les paletuviers, les figuiers, et autres arbres spongieux ; d'ailleurs on pourra y semer des graines, comme dans les autres, et les arranger, pour le reste, de la même manière.

Ces caisses ainsi garnies d'arbrisseaux, pourront être embarquées sur les vaisseaux. Leur culture doit être la même que celle qui se pratique dans nos serres chaudes : elle consistera, d'abord en des arrosemens journaliers, proportionnés au besoin des individus et au degré de chaleur des parages où l'on se rencontrera ; il vaut mieux pécher par défaut que par excès ; les suites en sont moins à craindre pour la conservation des arbres. Ces arrosemens seront faits avec de l'eau douce, l'eau de mer étant nuisible à presque tous les végétaux : on les administrera le matin et le soir dans les latitudes chaudes, et avec l'arrosoir à pomme, en manière de petite pluie, qui lave les feuilles et les tiges avant que d'imbiber la terre. Dans les pays froids, au contraire, il faut n'arroser que dans un besoin pressant, choisir

l'heure du jour la plus chaude, et verser l'eau avec l'arrosoir à goulot, seulement au pied des plantes qui en auront besoin.

Indépendamment de ces soins, il est important que le jardinier surveille chaque jour ses arbrisseaux, qu'il les nettoie des feuilles mortes et des insectes qui pourraient leur nuire, qu'il rogne les pousses trop vigoureuses, qu'il les abrite du froid, de l'extrême chaleur, de la sécheresse, de la trop grande humidité ; et sur-tout, dans les parages où il ne sera pas possible de les laisser à l'air libre, qu'il renouvelle de temps en temps l'air des caisses, en ouvrant pendant quelques heures les deux petites croisées de l'extrémité ; sans cela les plantes s'étioleraient, elles moisiraient, et finiraient par périr.

Les plantes succulentes, de la nature des plantes grasses, telles que les raquettes, les cierges, les aloës, les euphorbes, les pourpiers ligneux, les ficoïdes, &c. pourront s'apporter en nature de la même manière que les arbrisseaux ; mais il ne faut pas les mêler ensemble, parce qu'elles exigent une autre culture. On en fera des caisses séparées ; la terre où elles seront plantées très-près les unes des autres, doit être d'une nature compacte ; six à huit pouces d'épaisseur au fond d'une caisse suffiront pour les recevoir : au lieu de mousse, on mettra sur cette terre une couche de paille longue ou de foin bien sec, fortement assujettie par un grillage de bois ; et lorsque ces plantes auront été plantées dans les caisses, on les arrosera assez abondamment pour consolider la terre autour des racines pendant le voyage. Ces plantes ne devront être arrosées que lorsqu'elles en auront le plus grand besoin ; on leur donnera de l'air le plus souvent qu'il sera possible, et on les garantira sur-tout de l'humidité et du froid.

Voilà à peu près toutes les précautions essentielles qu'on doit prendre pour la réussite des plantes en nature. L'intelligence du jardinier suppléera à une infinité de petits détails qu'on n'a pu prévoir ; mais nous croyons qu'on ne doit user de ce moyen d'enrichir l'Europe de productions étrangères, que l'année du retour des vaisseaux.

Nous terminerons ce mémoire par l'état des outils et ustensiles dont il est bon que le jardinier soit pourvu pour ses cultures et ses récoltes, pendant le voyage.

ETAT *des objets nécessaires au jardinier pendant son voyage.*

1°. Vingt-quatre boîtes de fer-blanc, de différentes grandeurs, depuis dix pouces de long, sur huit de large et six de profondeur, jusqu'à vingt pouces de long, sur seize de large et douze d'épaisseur.

Ces boîtes sont destinées à mettre une partie des semences qu'on emportera d'Europe, et elles serviront, au retour, à contenir les graines qu'on aura rencontrées pendant le voyage.

2°. Deux arrosoirs, dont un à pomme fine, et l'autre à goulot, pour cultiver les plantes en nature sur le vaisseau, et pour la culture première des graines qu'on semera dans différens parages.

3°. Quatre serpettes de différentes tailles, pour servir et dans les cultures et dans les récoltes.

4°. Deux greffoirs pour le même usage.

5°. Deux thermomètres à mercure, gradués suivant Réaumur, pour être placés dans les caisses de plantes vivantes, afin de diriger le jardinier sur leur culture.

6°. Les dix poinçons nécessaires pour frapper les numéros propres à marquer les arbres et plantes qu'on emportera d'Europe, et ceux qu'on y rapportera.

7°. Soixante livres de plomb laminé, d'une ligne d'épaisseur, pour faire des numéros.

8°. Un bâton de six pieds de long, divisé en pieds dans sa longueur, qui, par le bas, aura une douille sur laquelle se vissera une petite bêche pour lever des plantes avec leurs racines, et par sa partie supérieure une autre emboîture pour y placer un petit croissant avec un crochet, pour atteindre aux branches d'arbres qui seront hors de la portée de la main.

9°. Deux pioches à deux pointes, dont une sera aplatie, et l'autre aiguë, propres à faire les défonçages nécessaires à la plantation des arbres, ou enlever ceux qu'on voudra rapporter en Europe.

10°. Deux bêches destinées au même usage.

11°. Deux scies à main, fermant en couteau, propres à scier les branches d'arbres dont il ne serait pas possible de se procurer des graines autrement.

12°. Trois boîtes de fer-blanc, de seize pouces de long, sur dix de large et six d'épaisseur, divisées dans l'intérieur en plusieurs compartimens; s'ouvrant à charnière, et ayant des anneaux pour les suspendre en bandoulière, lorsqu'on ira récolter des graines et des plantes pour l'herbier.

13°. Six autres boîtes de fer-blanc, de seize pouces de long, sur onze de large et un pied d'épaisseur, pour mettre les plantes sèches, dont les numéros seront en rapport avec ceux qui seront mis sur les semences qu'on récoltera.

14°. Six rames de grand et fort papier gris, non collé, pour préparer les exemplaires de plantes qu'on destinera à l'herbier.

15°. Quatre rames de grand papier blanc, pour mettre les plantes sèches.

16°. Quatre livrets *in*-4°. de papier blanc, propres à faire le journal du jardinier, et les états des productions qu'il emporte, et de celles qu'il rapportera de son voyage.

17°. Une grande écritoire garnie de deux canifs, d'une douzaine de crayons, et d'un stylet pour disséquer les graines.

18°. Une loupe à deux lentilles.

19°. Les Élémens d'agriculture, de Duhamel, 2 vol. *in*-12°.

20°. La Physique des arbres, de Duhamel, 2 vol. *in*-4°.

Ces deux ouvrages sont dèstinés à l'instruction et à l'amusement du jardinier pendant un si long voyage.

ÉTAT *des graines qu'il est nécessaire d'acquérir pour semer dans les différens lieux qu'on parcourra.*

PREMIÈRE DIVISION.

Objets qui peuvent se manger sans préparation.

FRUITS D'ARBRES.

Pepins de	Pommes	6 boisseaux.
	Poires	6 *idem.*
	Raisin	8 *idem.*
	Groseilles	8 litrons.
Noyaux de	Pêches	2 boisseaux.
	Abricots	1 *idem.*
	Prunes	1 *idem.*
	Cerises	½ *idem.*
Amandes		2 *idem.*
Noix		2 *idem.*

FRUITS D'HERBES.

Graines de	Melons de différentes espèces	6	litrons.
	Pastèque à chair rouge et à chair blanche - - -	4	*idem.*
	Artichauts blancs et violets	4	*idem.*
	Poivre de Guinée -	1	*idem.*

LÉGUMES.

Graines de	Céleri des différentes variétés	1	boisseau.
	Cerfeuil - - -	½	*idem.*
	Cresson alénois - -	1	*idem.*
	Persil des différentes variétés	4	litrons.
	Pourpier doré - -	1	*idem.*
	Oseille - - -	1	*idem.*
	Laitue pommée - -	½	boisseau.
	Laitue Romaine - -	½	*idem.*
	Petite laitue à couper -	1	*idem.*
	Chicorée sauvage - -	1	*idem.*

RACINES.

Oignons blancs et rouges - - -	1	*idem.*
Navets des différentes variétés - -	2	boisseaux.
Raves des différentes espèces - -	6	litrons.
Radis noirs et blancs - - -	2	*idem.*
Ail - - - - -	1	*idem.*
Échalotes - - - -	1	*idem.*

DEUXIÈME DIVISION.

Substances qui n'ont besoin d'autre préparation pour être mangées, que d'être cuites à sec.

RACINES.

Pommes de terre	1 litron.
Carottes des diverses variétés	2 boisseaux.
Chiroui	3 litrons.
Panais	1 boisseau.
Salsifis d'Espagne	1 *idem.*
Salsifis blanc	½ *idem.*
Betterave rouge, blanche, et jaune	3 *idem.*

SEMENCES CÉRÉALES.

A acquérir à Brest.	Froment des différentes espèces	8 boisseaux.
	Maïs des différentes variétés	4 *idem.*
	Sarrasin, ou blé noir	4 *idem.*
	Riz de Piémont	4 *idem.*
	Orge des différentes espèces	4 *idem.*
	Avoine des différentes variétés	2 *idem.*
	Seigle	4 *idem.*

TROISIÈME DIVISION.

Productions qui ne sont mangeables que cuites dans un fluide, et qui ne conviennent, pour cette raison, qu'aux peuples qui ont l'usage des vaisseaux propres à les faire cuire.

Pois des différentes espèces	6 boisseaux.
Haricots des différentes espèces	6 *idem.*

Féves de marais des différentes variétés	3 boisseaux.
Lentilles de la grosse espèce	2 *idem.*
Pois chiches blancs et rouges	1 *idem.*
Lupins	2 litrons.
Vesce blanche et noire	2 *idem.*
Fenu-grec	1 *idem.*
Moutarde blanche	1 *idem.*
Mélongène	$\frac{1}{2}$ *idem.*
Chou pommé blanc	1 boisseau.
Chou pommé rouge	1 *idem.*
Citrouille et potiron	1 *idem.*
Concombre	1 litron.
Courge	1 *idem.*
Calebasse	1 *idem.*
Bonne-dame	1 boisseau.
Carde-poirée	$\frac{1}{2}$ *idem.*
Tabac	$\frac{1}{4}$ de litron.

Nota. Il conviendra de diviser cet assortiment de graines en quatre parties égales, dont chacune sera renfermée dans une caisse qu'on n'ouvrira qu'à l'instant d'en semer les graines, et cela pour remédier à l'inconvénient d'éventer des semences qui ne devront être employées que plusieurs mois et même une année après leur récolte.

État *des végétaux qui doivent être transportés en nature.*

ARBRES ET ARBUSTES FRUITIERS.

1 Pommier de calville rouge.
1 Pommier blanc.
2 Pommiers de reinette franche.
2 Pommiers d'api.

1 Poirier de beurré d'Angleterre.
2 Poiriers de bon-chrétien.
2 Poiriers de crassane.
2 Poiriers de Saint-Germain.
4 Vignes-chasselas doré.
4 Vignes-muscat.
2 Vignes-raisin de Corinthe.
2 Pêchers-grosse mignonne.
1 Pêcher-brugnon.
2 Pruniers de reine-Claude.
1 Prunier de mirabelle.
2 Pruniers de gros damas de Tours.
2 Abricotiers ordinaires.
2 Abricotiers-pêche.
3 Figuiers blancs.
2 Figuiers-angélique.
2 Figuiers violets.
2 Cerisiers de Montmorenci.
2 Guigniers.
2 Bigarreautiers.
2 Oliviers francs.
2 Coignassiers de Portugal.
1 Mûrier noir.
2 Châtaigniers cultivés.
1 Noyer à coque tendre.
1 Amandier à coque tendre.
2 Framboisiers de Malte.

PLANTES LÉGUMIÈRES.

Pommes de terre des différentes variétés
Topinambour - - - -
Ail - - - - - -
Échalotes - - - -
} A prendre à Brest.

Patates -
Ignames -
} A prendre aux îles du cap Vert, au cap de Bonne Espérance, ou dans l'Amérique septentrionale.

ARBUSTES D'AGRÉMENT.

Rosier à cent feuilles.
Lilas.
Tubéreuse.

ÉTAT

Des Marchandises et Effets embarqués sur les bâtimens aux ordres de M. de la Pérouse, tant pour donner en Présens que pour faire des Échanges.

Fer en barre - - - -	Fournis par le port de Brest.
Fer en tôle - - - -	
Fer en clous de différentes grandeurs -	
Paquets de fil d'archal - - -	
Cuivre en feuille - - -	
Paquets de fil de cuivre - - -	
Plomb en lame - - - -	
Hardes de différentes espèces - -	
Filets pour la pêche - - -	
&c. &c. &c. &c. - - - -	

Haches de différentes grandeurs, et herminettes, 2000.
Ciseaux et gouges de menuisier, 2500.
Besaiguës de charpentier, 50.
Masses et marteaux de fer, 700.
Coins de fer à fendre le bois, 550.
Scies de long, montées, 50.
Scies en feuille, 500.
Scies à main, 600.
Pinces rondes et plates, et tenailles à arracher les clous, 1000.
Couteaux de différentes espèces et grandeurs, 7000.
Serpettes, 150.
Paires de ciseaux de tailleur, et autres, 1000.
Limes d'acier, 2400.

Rapes à bois, 1200.
Paquets de fil de laiton assorti, pesant 500 livres.
Vrilles, 1000.
Vilebrequins avec leurs mèches, 100.
Hameçons pour la pêche, 9000.
Aiguilles de différentes grandeurs, pour coudre, 50,000.
Épingles assorties, 1,000,000.
Miroirs montés, de différentes grandeurs, 600.
Verres à pied, ou gobelets, 1800.
Carafes de verre, 200.
Tasses et soucoupes de porcelaine des Indes, en couleur et or, 200.
Jattes de porcelaine *idem*, 50.
Rassades ou grains de verre de couleur, assortis, 1400 paquets.
Bagues de verre de couleur, 2000.

600 Gobelets - - -
100 Aiguières - - -
600 Assiettes - - -
100 Plats - - - -
} d'étain.

Briquets, 1000.
Pierres à fusil pour briquets, 30,000.
Amadou, 200 livres pesant.
Colle-forte, 200 livres pesant.
Pots de cuivre pour la colle-forte, 50.
Sonnettes et grelots, 24 paquets.
Peignes de bois, d'os, et de corne, 2600.
Soufflets pour le feu, 24.
Grandes orgues d'Allemagne, à grand jeu, 4.
Serinettes, 12.
Casques de dragon, en cuivre, avec aigrettes en plumes, et queue de cheval, 52.
Hausse-cols en cuivre poli, 102.
Casse-têtes en cuivre poli, 12.
Médailles d'argent ou de bronze, à l'effigie du roi, avec l'inscription portant les noms des bâtimens et l'époque du voyage, les unes avec des chaînes de même métal, les autres sans chaînes, 100.

Autres médailles, en argent et cuivre, portant l'effigie du roi, 600.

Boutons de cristal de couleur, montés en cuivre doré, à jour et à brillans, 96 douzaines.

Boutons dorés, argentés, ou de cuivre poli, 720 douzaines.

Vermillon, 2000 paquets.

Plumes rouges, jaunes, et blanches ; panaches, aigrettes de plumes, &c. pour la valeur de 1100 livres.

Fleurs artificielles, pour la valeur de 300 livres.

Bijouterie fine, consistant en rangs de perles blanches, de couleur, rayées, et opales, et à miroirs ; en boucles d'oreilles à poires, et en girandoles de diverses couleurs et de diverses façons ; en colliers, bracelets, et médaillons pour pendre au cou, de différentes formes et couleurs ; en bagues de différentes façons, et lunettes d'approche montées en bois, en cuivre, et en requin ; pour la valeur de 5000 livres.

Quincaillerie et bijouterie commune, consistant en lanternes magiques, flacons de cristal unis, à facettes, dorés et de couleur ; clous dorés, loupes, verres multiplians, sifflets d'os et de bois ; étuis d'os, gravés, à jour, à dentelle, et unis ; d'autres en carton peint et verni ; cœurs et bagues à pierres, croix de chevalier, boucles d'oreilles, jetons, &c. pour la valeur de 900 livres.

Fausses dorures, consistant en galons, réseaux, dentelles, points d'Espagne, brandebourgs, &c. en or, en argent, et en paillons de couleur, en faux, pour la valeur de 2800 livres.

Gazes d'or et d'argent, mêlées de lames de couleur, en faux, pour la valeur de 700 livres.

Rubans de soie, de différentes couleurs, 1200 aunes.

Étoffes de soie à fleurs, damas, lampas, &c. par coupons, 312 aunes.

Calmande, en diverses rayures et diverses couleurs, 100 aunes.

Mouchoirs de soie de couleur, 200.

Mouchoirs de fil de couleur, 500.

Draps communs, cadis, tricots, et molletons, de différentes couleurs, 1200 aunes.

Drap écarlate, 100 aunes.

Écarlate des Gobelins, 25 aunes.

Franges rouges, 200 aunes.

Habits d'écarlate, 12.

Serge rouge, blanche, bleue, 50 aunes.

Couvertures de laine, 50.

Toile rayée, blanche et bleue, 150 aunes.

Indiennes, de différens dessins, à grandes fleurs, en coupons, 850 aunes.

Mousseline, en coupons, 100 aunes.

Toile blanche, en coupons, 500 aunes.

Rubans de fil rouge, 72 pièces.

Fil de différentes couleurs, 1200 écheveaux.

Papier-tontisse, de différentes couleurs, à grands dessins, 80 rouleaux de neuf aunes chacun.

Papier à fleurs, 80 mains.

Assortiment de graines de jardinage, dans les différentes espèces (en outre de l'envoi fait par le sieur Thouin, premier jardinier du jardin royal des plantes), pour la valeur d'environ 400 livres.

La totalité des marchandises embarquées, pour les présens et pour les échanges, se monte à 58,365 livres;

Et l'envoi particulier du sieur Thouin, en graines, en arbres, arbustes, et en plantes, à 2330 livres.

La totalité des instrumens d'astronomie, de navigation, de physique *, &c. et des livres achetés en France, se monte à 17,034 livres.

Il en a été tiré d'Angleterre, pour environ 6000 livres.

Il a été, en outre, embarqué un approvisionnement considérable d'essence de spruce, de malt de bière, et d'autres préservatifs contre le scorbut. Les munitions de ce genre, et d'autres objets destinés à conserver la santé des équipages, peuvent être évalués à 30,000 livres.

L'extraordinaire total de cette campagne, en y comprenant la plus-value des vivres, résultant de leur qualité supérieure, et de l'addition des herbages préparés et donnés en augmentation de ration, n'excédera pas 150,000 livres.

(On n'y comprend pas le traitement des savans et artistes embarqués pour l'expédition.)

* Non compris les trois quarts-de-cercle qui ont été prêtés par des astronomes.

ÉTAT SOMMAIRE

Des Instrumens d'Astronomie, de Navigation, de Physique, de Chimie, et autres, pour l'usage des savans et artistes employés dans le voyage des découvertes.

ASTRONOMIE ET NAVIGATION.

Trois quarts-de-cercle astronomiques.

Un instrument de passage.

Trois horloges astronomiques, et deux compteurs.

Plusieurs lunettes astronomiques, lunettes de nuit, et lunettes à prisme.

Cinq horloges marines.

Une montre de poche, Anglaise, ou chronomètre, pour les longitudes.

Quatre cercles de réflexion, de M. de Borda, pour observer les hauteurs et les distances des astres.

Trois sextans de réflexion, Anglais, pour les mêmes usages.

Quatre théodolites, ou graphomètres, à lunette et sans lunette, pour mesurer les angles à terre, et lever les plans.

Deux assortimens de chaînes et de piquets, pour le même usage.

Une toise d'acier, avec son étalon, la même qui a servi pour la mesure du degré du méridien, au Pérou.

Divers instrumens pour mesurer la longueur du pendule.

Deux boussoles Anglaises, pour observer la déclinaison de l'aiguille aimantée.

Deux boussoles d'inclinaison, prêtées par le bureau des longitudes d'Angleterre, les mêmes qui ont servi pour le dernier voyage du capitaine Cook.

Une boussole d'inclinaison, exécutée par M. le Dru.

Plusieurs autres boussoles, à différens usages, telles que boussoles de mineurs, et autres.

Plusieurs assortimens de barreaux magnétiques, dans leurs boîtes, pour réaimanter les aiguilles, en cas de besoin.

Plusieurs horloges de sable, d'une demi-heure, et d'une demi-minute.

Une caisse assortie de tous les outils d'horlogerie, et autres, pour réparer les instrumens, à l'usage de l'horloger embarqué pour l'expédition.

Plusieurs étuis de mathématiques, à l'usage des astronomes et ingénieurs, et autres instrumens assortis pour le génie et le dessin.

PHYSIQUE ET CHIMIE.

Une machine pneumatique, à deux corps de pompe, avec tout son équipage.

Une machine électrique, à plateau, de quinze pouces, avec tous ses accessoires.

Un grand nombre de baromètres, thermomètres, hygromètres, de différentes espèces, servant pour diverses expériences.

Un miroir ardent, concave, d'un pied de diamètre.

Deux microscopes universels, de l'invention du sieur Dellebarre, avec leurs micromètres.

Un grand nombre de loupes composées, à trois et à deux verres, et de loupes simples.

Deux machines pour mesurer la profondeur de la mer.

Une machine pour connaître le degré de température et de salure, à différentes profondeurs de la mer.

Plusieurs pèse-liqueurs.

Plusieurs aéromètres.

Un grand ballon en toile, doublé intérieurement de papier-joseph, de vingt-six pieds de hauteur, sur vingt-deux et demi de diamètre.

Trois ballons de papier, et trois ballons de baudruche.

Deux scaphandres.

Une balance hydrostatique, avec tous ses accessoires.

Des bougies phosphoriques.
Un eudiomètre, de Volta.
Un eudiomètre, de Fontana.
Un appareil de chimie.
Un appareil pour les airs, de M. Rouland.
Un fourneau de réverbère.
Un assortiment de cornues, de matras, creusets, et autres ustensiles pour la chimie.
Une jatte d'argent pour les opérations chimiques.
Un assortiment complet d'acides, d'alcalis, de vinaigres, de chaux, et autres objets nécessaires pour la composition d'un coffre chimique.

BOTANIQUE ET HISTOIRE NATURELLE.

Assortiment de boîtes pour recueillir les plantes.
Papier gris pour dessécher les plantes, 50 rames.
Neuf boîtes renfermant des scalpels, des pinces, des ciseaux, &c. pour les dissections.
Huit filets en acier poli, et en réseaux, pour prendre les insectes.
Assortiment d'arbustes, plantes, graines, &c. portés au mémoire du sieur Thouin.
Une caisse de minéralogie portative.

DESSIN.

Plusieurs boîtes assorties en couleurs, en pinceaux, &c.
Papiers assortis de différentes espèces, pour les dessins de botanique, pour les plans, &c.

ÉTAT

Des Livres de Voyages, d'Astronomie, de Navigation, de Physique, d'Histoire naturelle, et autres, remis à M. de la Pérouse, pour l'usage des Officiers et Savans embarqués sous ses ordres.

VOYAGES.

Histoire générale des voyages, par l'abbé Prévost.
Histoire des navigations aux terres Australes, par le président de Brosses.
Historical collection of voyages, &c. par Dalrymple.
Collection d'Hawkesworth, et trois Voyages de Cook, en Anglais et en Français.
Découvertes des Russes, par Coxe.
Voyage des Russes, par Muller.
——— de M. de Chabert.
——— de M. de Fleurieu.
——— de MM. de Verdun, Borda, et Pingré.
——— de Phipps, au pôle boréal.
——— d'Anson.
——— de Bougainville.
——— de Kerguelen.
——— de Pagez.
——— de Dampier.
——— de la Condamine.
——— d'Ulloa.
——— de la Martinique, par Chanvalon.
——— en Californie, par l'abbé Chappe.
——— de M. Sonnerat.

Observations du P. Feuillée.
Découvertes dans les voyages de la mer du Nord.
Question sur les voyages d'Arabie, par Michaelis.
Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes.
Découvertes des Européens dans les différentes parties du monde.

ASTRONOMIE ET NAVIGATION.

Histoire de l'astronomie ancienne et moderne, par M. Bailly.
Astronomie de M. de Lalande.
Astronomie de la Caille.
Exposition du calcul astronomique.
Tables de Mayer.
Tables de logarithmes.
Atlas de Flamsteed.
Cælum australe, de la Caille.
Méridienne de Paris.
Figure de la terre, par Bouguer.
Traité d'optique, par le même.
Traité de navigation, par le même.
Traité du navire, par le même.
Nautical almanack, années 1786, 87, 88, 89, et 90.
Calendrier perpétuel.
Métrologie de Paucton.
Dissertation sur les longitudes en mer.
Vocabulaire de marine, par M. Lescallier .
Discours du Neptune oriental, de M. Daprès.
Tous les livres usuels pour la navigation.

PHYSIQUE.

Journal de physique complet, 28 vol. *in*-4°.
Recueil de physique, de Deslandes.

Cours de physique, par Désaguliers.
Physique de Musschenbroek.
Opuscules physiques de M. l'abbé Rochon.
Lettres physiques sur la terre, par M. de Luc.
Électricité de M. Sigaud de la Fond.
Rouland, sur les gaz.

HISTOIRE NATURELLE.

Histoire naturelle, par M. de Buffon.
Dictionnaire d'histoire naturelle.
Œuvres d'histoire naturelle, de Charles Bonnet.
Sur la formation des montagnes, par M. Pallas.
Mémoire pour rassembler les curiosités d'histoire naturelle.
Tableau physico-météorologique, pour les observations à faire dans le voyage.
Construction de thermomètres.
Histoire des vents, par Bacon.
Recherches sur les modifications de l'atmosphère.
Flux et reflux de la mer, par Deslandes.
Vossius, sur les courans.
Peyssonnel, sur les courans et les coraux.
Hygrométrie, par M. de Saussure.
Essai sur l'hygrométrie.
Résistance des fluides, par Bossut.
Instruction sur l'eau de mer potable, par Hales.
Ventilateur, de Hales.
Moyen de conserver la santé aux équipages.
Santé des marins, par M. Pingeron.
Maladie des gens de mer, par M. Poissonnier Desperrières.
Avis pour le transport par mer, des arbres, plantes, &c.
Traité de la végétation, par Mustel.
Lettres philosophiques sur les sels, par Bourguet.

Systema naturæ, auctore Linnæo.
Linnæi *Genera* et *Systema plantarum.*
Linnæi *Philosophia botanica.*
Linnæi *Supplementum.*
Forster, *Genera plantarum.*
Plumier, *Plantarum genera.*
Adanson, Familles des Plantes.
Thesaurus Zeylanicus.
Herbarium Amboinense.
Thunberg, *Flora Japonica.*
Burmanni *Plantæ Africanæ.*
Bergii *Plantæ Capenses.*
Piso *et* Marcgravius, *Historia Indiæ.*
Dillenii *Historia muscorum.*
Klein, Règne animal.
Forskal, *Descriptio animalium.*
Lettre sur les Animaux, par Leroi.
Pallas, *Spicilegia zoologica.*
Pallas, *Miscellanea zoologica.*
Ornithologie de Brisson.
Derham's *Synopsis of birds.*
Gouan, Histoire des poissons.
L'art de la pêche.
Conchyliologie de Dargenville.
Conchyliologie fluviatile.
Klein, sur les oursins.
Pallas, *Elenchus zoophytorum.*
Fabricii *Elementa entomologiæ.*
Fabricii *Genera insectorum.*
Fabricii *Species insectorum.*
Muller, *de vermibus terrestribus.*
Dictionnaire de chimie.
Chimie de M. de Fourcroy.
Cristallographie de M. Romé de Lisl .

Essai d'une théorie sur les cristaux.
Œuvres de Henckel.
——— de Dubosc d'Antic.
——— de Marcotte.
Carte minéralogique, de Guettard.
Origine des langues, par Court de Gébelin.
Encyclopédie.
Mémoires de l'académie des sciences.

RELATION*

D'un Voyage intéressant de la frégate la Princesse, de Manille à Saint-Blaise †, en 1780 *et* 1781.

AUSSITÔT mon arrivée à Manille, le commandant de la frégate qui m'y avait conduit, débarqua les forces maritimes qu'il avait amenées, les établit au port de Cavite ‡ pour le défendre, et me nomma major de ces troupes. Il me chargea en même temps de lever le plan de ce port et de ses environs. Le but de ce travail était de déterminer la situation la plus favorable où l'on pourrait placer les embarcations destinées à s'opposer à la descente des ennemis. 1780. Août.

Le gouverneur fit armer la frégate la Princesse, pour une expédition qu'il crut devoir tenir secrète. Lorsque la frégate fut prête à mettre à la voile, je reçus très-inopinément l'ordre d'en prendre le commandement. La surprise que me causa cette nomination inattendue, l'ignorance où j'étais de l'objet de l'expédition, la crainte de voir ma mission interrompue par la nécessité de quelque combat, furent pour moi la source de mille anxiétés : mais le gouverneur me représenta que cette commission me ferait d'autant plus d'honneur, que l'objet en était plus intéressant ; que si l'ennemi se mettait à ma recherche, ce qu'il ne manquerait pas de faire, la sagesse et l'activité de mes manœuvres seraient une preuve de mon intelligence, et

* Les originaux Espagnols de cette relation et de l'extrait de la suivante ont été envoyés par la Pérouse ; la traduction est l'ouvrage de A. G. Pingré, et la carte correspondante, cotée dans l'Atlas, sous le N° 68, dressée d'après ces relations et les anciens journaux, eſt due aux soins de Buache, membre de l'Inſtitut national. (N. D. R.)

† On sait que Manille, dans l'île Luçon, est la ville capitale des îles Philippines. Saint-Blaise ou S. Blas est un port sur la côte occidentale du Mexique.

‡ Cavite est un port à trois lieues de Manille.

1780. Août. qu'enfin le succès de ma commission serait un grand service que je rendrais à notre souverain. Ces expressions m'animèrent si puissamment, que je me tins singulièrement honoré de ce que le gouverneur eût jeté les yeux sur moi pour une expédition semblable, dans des circonstances aussi critiques. J'acceptai le commandement, et je mis à la voile le 24 Août, après avoir reçu du gouvernement un paquet cacheté, qui contenait les instructions et les ordres que je devais suivre, et le port où il m'était d'abord ordonné de me rendre. Je ne devais ouvrir ce paquet qu'à douze lieues de distance de Cavite.

24.

25. Le 25, me trouvant à la distance préscrite, j'ouvris le paquet. Il m'était enjoint de me rendre au port de Sisiran *, où j'attendrais les derniers ordres du gouvernement, en me tenant toujours sur le qui-vive, prêt à repousser les attaques des ennemis, qui chercheraient sans doute à m'intercepter, s'ils venaient bloquer Manille.

Les vents mollirent, et, devenus contraires, ils s'opposaient à mon débouquement entre les îles. Je me maintins en conséquence, louvoyant bord sur bord, faisant tout mon possible pour gagner au vent; mais je ne pus vaincre le courant, qui me repoussait avec force, venant de la pointe d'Escarseo †, qu'il me fut impossible de doubler. Je fus donc obligé de mouiller le 29, à deux heures du matin, près de cette pointe, vis-à-vis le port de Galeras, par 25 brasses, fond de sable.

29.

30. Le 30, à trois heures et demie du matin, le vent tourna à l'Ouest; mais il était si violent qu'il me fit chasser sur mes ancres. Je voulus mettre à la voile; le courant ne le permit pas, il m'entraînait même vers le port. J'étais sur dix brasses de fond; je laissai tomber une ancre, qui devint le jouet du courant et du vent qui fraîchissait de plus en plus, de sorte que je n'eus bientôt que cinq brasses d'eau. Je laissai tomber une seconde ancre;

* Sisiran est un port de la côte orientale de Luçon, presque directement opposé à Manille, n'étant que de 16 minutes plus austral que cette ville.

† Cette pointe, le port des Galères, les îles Tiaco et Saint-Bernardin, sont situés dans le canal ou détroit qui separe l'île Luçon des autres Philippines.

et à l'aide de la grande ancre, que je jetai bien vîte, je m'éloignai de la terre, dont je n'étais plus distant que d'environ une longueur de la frégate : et quoique je restasse toujours engagé sur la pointe d'Alagican, qui forme le port des Galères, je pus cependant me mettre à la voile ; mais ce fut en laissant une ancre, une grande ancre, deux câbles et un grand câble, engagés dans les roches *. A neuf heures du matin, je doublai la pointe ; et quoique le vent eût molli en passant au troisième quart †, cependant, forçant de voiles, je parvins à mouiller le 31, à huit heures du soir, à l'abri de l'île Tiaco, pour débouquer le lendemain. 1780. Août. 31.

Le premier Septembre, je remis à la voile, et à quatre heures du soir, je me trouvai à un quart de lieue au Nord de Saint-Bernardin. De là je dirigeai ma route pour passer entre les îles Catanduanès ‡ et Luçon : comme cette route devait me porter au passage le plus étroit entre des battures et cette île, je mis à la cape à dix heures, et je me trouvai le 2, au point du jour, à deux lieues de distance de Catanduanès. Je courus à toutes voiles ; et à onze heures et demie, j'avais atteint sa pointe la plus au Nord et à l'Ouest, et je passai à une fort petite distance des derniers îlots voisins de cette pointe. De là je courus à l'Ouest-Sud-Ouest et à l'Ouest, serrant le vent pour gagner Sisiran. J'atteignais presque le port, à six heures du soir. Je courus différentes bordées toute la nuit : le lendemain 3, je mouillai à deux heures du soir, et j'amarrai ma frégate le mieux qu'il me fut possible, dans l'attente des derniers ordres qui devaient m'être adressés. Septembre. 1er. 2. 3.

Aussitôt mon arrivée je m'occupai à exercer mon monde à tout ce qui pouvait contribuer à notre défense en cas d'attaque, afin que, la chose arrivant, tous fussent suffisamment exercés dans le maniement de nos armes.

* J'abrège ici beaucoup, tant parce que le détail serait inutile et ennuyeux, que parce qu'il y a quelques endroits que je n'entends pas, soit faute d'intelligence de ma part, ce que je ne crois cependant pas, soit par la faute du copiste, qui aura estropié son original.

† Les Espagnols divisent l'horizon en quatre quarts ; le 1er s'étend du Nord à l'Est, le 2e de l'Est au Sud, le 3e du Sud à l'Ouest, le 4e de l'Ouest au Nord.

‡ Cette île est située vis-à-vis la partie la plus au Sud-Est de l'île Luçon : sa pointe septentrionale est presque sur le même parallèle que Sisiran.

1780. Septembre. J'écrivis aussi au gouverneur, pour lui faire part de mon arrivée à Sisiran, et lui demander ses derniers ordres.

Sisiran est situé au voisinage de montagnes très-élevées, qui rendent l'air extrêmement humide. De là proviennent aussi les tourbillons de vents continuels que j'éprouvai pendant mon séjour en ce port. L'humidité constante occasionna des maladies à mon équipage : je perdis même un matelot.

Nous étions à trente ou trente-cinq lieues des peuplades les plus voisines ; et pour communiquer avec elles, il faillait franchir des montagnes escarpées, habitées par des barbares qui rendaient cette communication très-difficile. Ce ne fut, en conséquence, qu'avec beaucoup de peine que je parvins à me procurer quelques-uns des rafraîchissemens que je croyais devoir nous être utiles, durant le cours d'une aussi longue campagne.

Pour remplacer les deux câbles et le grand câble que j'avais perdus, je priai l'alcade (ou commandant) de cette province, de m'en faire fabriquer de neufs : il le fit, et me les remit dès qu'ils furent achevés. Je lui avais pareillement demandé quelques ancres ; il n'y en avait à sa connaissance aucune dans toute l'étendue de sa juridiction.

Novembre. 10. Le 10 Novembre, un officier vint à mon bord, et me mit entre les mains une grande boîte contenant des dépêches relatives au service de sa majesté. Le gouverneur général me donnait l'ordre de remettre, le plutôt possible, cette boîte à son excellence le vice-roi de la nouvelle Espagne, et, pour cet effet, de faire voile vers le port de Saint-Blaise, ou vers Acapulco, selon que je le jugerais plus expédient. Je me disposai sur-le-champ à partir ; mais deux tempêtes consécutives ne me permirent pas de le faire avant le 21 Novembre.

Pour naviguer des îles Philippines à la nouvelle Espagne, il faut partir en Juin ; les vents d'Ouest, qui soufflent alors, conduisent les navires à

l'Est des îles Mariannes : en toute autre saison, l'on se flatterait vainement d'un succès heureux. Je fus donc obligé de me regarder comme à la veille d'entreprendre un voyage absolument nouveau, sur des parages presque inconnus jusqu'alors. En effet, quand il se trouverait que quelque navigateur aurait tenu une route analogue à la mienne, aurait-il eu les mêmes vents ? aurait-il suivi les mêmes rumbs ? aurait-il parcouru les mêmes parallèles, les mêmes méridiens, que moi ? Je puis donc conclure que la route que j'ai tenue, n'avait encore été pratiquée par aucun navigateur. 1780. Novembre.

Je n'avais rien de plus à cœur que d'exécuter fidèlement les ordres qui m'étaient donnés, et de rendre mon expédition utile au service de sa majesté et au bien de ses sujets. Ce sentiment m'aida à surmonter les appréhensions que je concevais, d'après l'ignorance absolue où j'étais de la route nouvelle que j'allais tenir. Mes connaissances ne s'étendaient que jusqu'à la nouvelle Bretagne ; et dans cette traversée même, je rencontrai une infinité d'îles, dont il n'existait pas le moindre vestige sur les cartes marines.

M. de Bougainville, qui a navigué de l'Est de la nouvelle Guinée jusqu'au cap de Bonne-Espérance dans la même île, ne nous donne la position que de deux petites îles qu'il a nommées *les Anachorètes*, et d'un groupe d'autres îles rases et petites auxquelles il a donné le nom de *Mille-îles* *. Il les a, sans aucun doute, placées à leur vraie latitude : mais outre ces îles, il ne se passait point de jour sans que j'en découvrisse d'autres, dont je me trouvais environné, comme on peut s'en convaincre d'après l'inspection de ma carte. Le seul parti qu'il me restait à prendre, et que je pris en effet dès le premier instant de mon expédition, fut d'apporter l'attention la plus scrupuleuse, d'user de la vigilance la plus active pendant tout le cours de notre navigation, pour m'acquitter avec succès de la commission dont j'étais chargé, malgré les risques continuels que je devais courir.

Si je fusse parti d'un port qui eût pu me fournir tout ce qui m'était né-

* Bougainville n'a point donné à ce groupe le nom de *Mille-îles*, mais celui de *l'Échiquier*.

1780. Novembre. cessaire pour un si long voyage, je me serais épargné bien des détresses. Les gens de mon équipage étaient attaqués de maladies plus ou moins aiguës; les vivres, limités bien précisément à six mois, se trouvèrent piqués d'insectes et pourris pour la plupart; l'eau était bornée à soixante-dix pipes et quarante barils, provision, vu sur-tout le déchet, insuffisante pour un voyage d'aussi long cours; les cordages du vaisseau étaient tels qu'ils rompaient dès la première fois qu'on les employait. Je demandai à l'alcade du goudron, qui nous manquait absolument; il n'y en avait point du tout dans la province: j'y suppléai avec du brai. Quoique toutes ces raisons me laissassent peu d'espérance, mon zèle pour le service du roi ne souffrit aucun refroidissement: je me disposai à subir toutes les calamités dont la nature de nos provisions et l'état de nos agrès me menaçaient.

DÉPART *du port de Sisiran, situé sur la côte orientale de l'île Luçon, par* 14[d] 20′ *de latitude Nord,* 126[d] 34′ *à l'Ouest de Saint-Lucas ou Lucar, en Californie,* 121[d] 20′ *à l'Est de Paris,* 20′ *à l'Ouest de Saint-Bernard ou Bernardin dans le débouquement.*

21. JE mis à la voile, le 21 Novembre, par de jolis vents d'Est-Nord-Est et d'Est, qui ne tardèrent pas à forcer; et comme ils m'étaient directement contraires, je courus diverses bordées pour m'élever au Nord et m'éloigner de l'île Catanduanès. Ces vents me portèrent jusqu'à la latitude de 16[d] 14′, que j'observai le 30. Je fis alors route au Sud-Sud-Est, et je revis l'île le 3 Décembre: elle me restait au Sud-Est quart Sud, à la distance de cinq lieues. Je conclus que les eaux * m'avaient rejeté 2[d] 26′ à l'Ouest, nonobstant la correction que j'avais faite de ma route dans le Nord-Nord-Ouest.

Décembre. 3.

Dans cette position où j'étais retenu par les vents, qui ne me permettaient pas de porter au Sud-Est, je fus assailli par une mer grosse et élevée,

* Outre les courans, la dérive avait sans doute beaucoup influé sur la direction de la route; mais c'était apparemment sur l'estime de cette dérive que la route avait été corrigée.

et par des vents extrêmement forcés, qui m'obligèrent de mettre souvent à la cape sous la misaine, ayant toutes les peines possibles à gagner le dessus du vent, pour pouvoir continuer mon voyage. 1780. Décembre.

Le 9 Décembre, après avoir couru plusieurs bordées, je me retrouvai en vue de l'île Catanduanès, et j'y pris mon dernier point de départ, la pointe la plus Sud de l'île me restant à l'Ouest-Nord-Ouest 3^d^ Ouest, à la distance de dix à douze lieues; ce qui me mettait à 13^d^ 24′ de latitude, et à 122^d^ 26′ de longitude à l'Est de Paris, 46′ à l'Est de Saint-Bernardin. 9.

Nous eûmes alors des vents assez bons frais, soufflant du troisième quart; j'en profitai pour courir à l'Est jusqu'au 14 Décembre, que les vents se remirent à l'Est-Nord-Est, à l'Est, et à l'Est-Sud-Est. Ce changement m'obligea de naviguer par les rumbs du deuxième quart les plus près du Sud. 14.

Le 18, suivant une des cartes sur lesquelles je dirigeais ma route, je devais être à l'Est de l'île nommée *le Martyr*, à sept lieues de distance; et entre le 20 et le 21, j'aurais dû passer sur celle qu'on nomme *le Triangle*; mais, suivant une autre carte, j'étais, le 19, en la proximité de l'île Yap, ou grande Caroline, et le 20, par le travers des îles Palos, sans que nous ayons eu connaissance d'aucune de ces îles: mais une mer courte et houleuse que nous éprouvions, ne pouvait avoir d'autre cause que la proximité des îles Carolines, ou nouvelles Philippines, telles qu'elles sont placées sur la carte Française. 18. 19. 20.

Le 29, je traversai la Ligne, et passai dans l'hémisphère austral. Les vents soufflèrent alors du troisième et du quatrième quart. Ils étaient assez frais, mais entremêlés de calmes fréquens, qui nous incommodèrent beaucoup par les chaleurs excessives qu'ils occasionnèrent. Je suivis alors les rumbs du deuxième et du premier quart voisins de l'Est, ne perdant cependant pas de vue le dessein que j'avais de m'élever insensiblement dans le Sud, pour y rencontrer les vents occidentaux qui devaient régner dans 29.

1780. Décembre. de plus hautes latitudes. Faisant cette route, nous remarquâmes beaucoup de gros tronçons d'arbres, des oiseaux de différente espèce, des foux, et d'autres qu'on nomme *dominicos*.

Dans cette même course, je me proposais de reconnaître les Mille-îles, dont Bougainville place, sur sa carte, la plus boréale et orientale, par 1ᵈ 10′ de latitude australe, et par . . . . .* à l'Est de Paris. Je les reconnus, en effet, le 7 Janvier; elles s'étendaient du 38ᵉ degré du second quart, jusqu'au 9ᵉ degré du troisième †. La latitude de celle qui était le plus au Nord-Est, fut trouvée précisément la même que celle que la carte indiquait; mais sa longitude était, suivant mon point, de 141ᵈ 12′ à l'Est de Paris.

1781. Janvier. 7.

Je me déterminai à côtoyer ces îles à la moindre distance qu'il me serait possible. J'en fis une infinité de relèvemens, lesquels, combinés avec le chemin que faisait la frégate, m'ont mis en état de déterminer, avec la plus grande précision, la position de vingt-neuf de ces îles que nous avons découvertes. Il y en a sans doute beaucoup d'autres dans la partie du Sud, dont nous n'avons pu prendre connaissance. Il n'est pas possible de marquer sur la carte l'étendue de chacune de ces îles; à peine y en a-t-il quelques-unes qui ayent une lieue dans leur plus grande longueur. Toutes sont rases, et couvertes d'arbres: quelques-unes sont environnées de ressifs qui les joignent avec les îles voisines. La mer brise sur ces ressifs; mais ces brisans ne s'aperçoivent qu'à peu de distance. Je continuai à m'approcher de ces îles, de manière que je passai à deux milles de distance de la plus boréale. A sept heures du soir, je découvris beaucoup de feux sur les îles les plus orientales: je ne pus être que très-étonné de voir que d'aussi petites parcelles de terre fussent habitées.

8. Quittant ces îles, je fis gouverner à l'Est quart Nord-Est; et le 8, nous découvrîmes au Sud 3 degrés Est, à la distance de cinq à six lieues, deux

* La longitude est en blanc sur le manuscrit: elle est de 139ᵈ 30′, suivant la carte de Bougainville. Au reste, les Mille-îles sont manifestement la même chose que son Echiquier.

† Donc elles s'étendaient de l'Est 38 degrés Sud, au Sud 9 degrés Ouest.

îlots, que je nommai *les Hermites*; le même jour au soir, nous vîmes les Anachorètes au Nord et à l'Ouest, à la distance de cinq milles: je les trouvai bien précisément par la latitude que Bougainville leur assigne. Nous vîmes, au même instant, quatre petits îlots à l'Est: je les dépassai à minuit, par la partie du Sud, à la distance d'une lieue; je les nommai *les Moines*. 1781. Janvier.

De ce parage, je portai sur le cap Nord de la nouvelle Bretagne: mais le 10, l'aurore commençait à peine à paraître, lorsque je découvris d'autres îles au Sud-Sud-Est *. Je courus, ce même jour et le suivant, le long de la plus occidentale, à une distance raisonnable. Je pris toutes les mesures possibles pour m'assurer, à force de relèvemens, de sa véritable situation, et je puis assurer, que sa côte du Nord a onze lieues de long. L'île est sans doute large à proportion; car au-delà des plaines qui s'étendent jusqu'au bord de la mer, on voit plusieurs montagnes assez élevées: la carte en représente la perspective. Au large de cette île sont quatre autres îles rases, dont les plages se succèdent: elles sont couvertes d'arbres; les bords de la mer sont francs, libres de ressifs: je ne doute pas que dans les canaux qui séparent ces îles, on ne trouve de bons fonds, où les vaisseaux soient suffisamment à l'abri de la mer et des vents. 10.

Les habitans de ces îles, me voyant, le 11, à la distance de deux milles de leur pointe la plus orientale, firent approcher leurs canots, au nombre de douze, outre plusieurs autres qui ne démarrèrent pas. Curieux de connaître quel était le caractère de ces insulaires, je fis mettre en panne: ils approchèrent, mais ne voulurent absolument point monter à bord; ils nous demandaient seulement avec instance quelque nourriture, et nous pressaient d'aller relâcher entre leurs îles. On leur jeta, de la frégate, quelques cocos et des morceaux de biscuit: ils se jetèrent avidement dessus, et se battirent presque pour les avoir; mais quand ils aperçurent à la poupe un filet renfermant quelques légumes, ils firent, avec de longues haches de bois, tous leurs efforts pour se les approprier. Tout cela était 11.

* Il y a dans le manuscrit *Sudoestē*: il faut sans doute lire *Sudeste* ou *Sud-Sueste*, Sud-Est ou Sud-Sud-Est; toute la suite prouve que cette île ne pouvait rester alors à l'Ouest de la frégate.

1781. Janvier. une preuve sensible du triste état dans lequel ils vivaient : et bien loin d'espérer quelque rafraîchissement de ces insulaires, je vis qu'ils en avaient eux-mêmes plus besoin que moi. Je fis donc servir, contraint de les abandonner dans leur misérable état. Je ne remarquai aucune différence entre eux et les nègres de la Guinée : couleur, cheveux, lèvres, yeux, tout me parut semblable de part et d'autre. Ceux-ci avaient pour toute arme des flèches, mais sans arcs pour les tirer ; elles étaient armées de pointes de cailloux fort grossières : ils avaient aussi quelques filets de pêcheurs, ce qui leur fournissait, sans doute, le principal aliment qui les faisait subsister.

Poursuivant ma route au sortir de cette île, à laquelle je donnai le nom de *Don Joseph Basca*, j'en découvris le soir du même jour six autres. Je donnai à la plus occidentale des deux les plus au Sud, le nom de *Saint-Michel*, et à la plus orientale celui de *Jesus-Maria*. Leurs côtes sont, sans doute, plus étendues que je ne l'ai conclu des relèvemens que j'en ai pu faire : car leurs montagnes sont très-élevées ; et la distance où j'en étais ne me permettait apparemment pas de découvrir toute l'étendue de ces côtes.

Je côtoyais en même temps le rivage de deux autres îles, à la distance de deux milles ; je nommai la plus occidentale *Saint-Gabriel*, et *Saint-Raphaël* la plus orientale : entre elles et les deux précédentes, il y en avait deux fort petites ; celle du Nord fut appelée *l'île Rase*, et celle du Sud, *l'île du Four*. Enfin, portant toujours à l'Est, je me trouvai à minuit au Nord de trois îles, que je nommai *les trois Rois*.

12. Le 12, je laissai un très-petit îlot au 38e degré du 3e quart (Sud 38^{d} Ouest), à 6 lieues de distance.

Le même jour, à une heure et demie du soir, nous reconnûmes, au Nord-Est 3 degrés Est, une autre île, à la distance de huit à neuf lieues. Elle nous présentait une montagne très-élevée ; et soupçonnant que c'était l'île Matthias, que la carte Française place au Nord de la nouvelle Bre-

tagne, je fis porter à l'Est-Nord-Est, pour m'en approcher, et m'assurer de sa situation. A six heures du soir, la montagne nous restait au 22e degré du premier quart (au Nord 22d Est), à la distance de six à sept lieues ; et sa situation, déterminée d'après nos relèvemens, ne me permit plus de douter que ce ne fût l'île Matthias. 1781. Janvier.

Je continuai de suivre le même rumb, pour reconnaître l'île Orageuse, placée plus à l'Est sur la carte Française. Cette île est certainement bien nommée : nous ne cessâmes, toute la nuit, d'éprouver des coups de vent et de mer. Cependant le 13, malgré les brumes et les ondées fréquentes qui eurent lieu dès le point du jour, nous découvrîmes au Nord-Ouest quart Nord, à sept lieues de distance, une autre île, qui nous parut plus petite que l'île Orageuse n'est représentée sur la carte ; mais sa distance, jointe à ce que l'horizon n'était rien moins que net, a pu nous la faire paraître plus petite qu'elle n'est en effet. Je jugeai finalement que c'était ou l'île Orageuse, ou une petite île qui en est très-voisine. 13.

Comme, d'après mes relèvemens, j'ai trouvé que la pointe du Sud de l'île Matthias était par la latitude de 1d 23′, et que la carte Française la place par 2d 10′, j'ai cru devoir abandonner celle-ci, et j'ai placé cette île sur ma carte, par la latitude que j'ai conclue de l'observation que je venais de faire à midi, et que je crois très-précise *. J'ai corrigé proportionnellement la latitude de l'île Orageuse. La position de ces deux îles, si voisines l'une de l'autre, aura sans doute été sujette à la même erreur.

Comparant ma longitude estimée de l'île Matthias, 144d 20′ Est de Paris, avec celle de 145d 35′ qui lui est donnée sur la carte †, j'ai trouvé que mon point, suivant la carte, était en erreur de 1d 15′ vers l'Ouest. Supposant que ceux qui ont découvert cette île, avaient exactement déter-

* La latitude de la pointe Sud de l'île Matthias est de 1d 38′ sur la carte de Bougainville.

† La longitude de la même pointe est, sur la même carte, de 145d 10′. L'île Orageuse y est représentée double ; le milieu de l'île la plus orientale y est par 1d 45′ de latitude, et 145d 37′ de longitude. Bougainville a vu, mais il n'a pas observé, ces îles.

1781. Janvier. miné sa distance au cap de Bonne-Espérance de la nouvelle Guinée *, je corrigeai la longitude de 143^{d} 39′ à l'Orient de Paris, que j'avais obtenue à midi, contre celle de 144^{d} 54′, qui résultait de la longitude de l'île Matthias. J'ai distribué cette correction convenablement sur la position des îles que j'avais précédemment découvertes. Je fixe donc mon nouveau point de départ, par 144^{d} 54′ de longitude.

Le même jour, 13 Janvier, nous eûmes connaissance d'une grande côte: l'horizon, au second et au troisième quart (dans toute la partie du Sud), était chargé de nuages épais, de brume, de tourbillons de vent. S'il survenait une éclaircie, elle disparaissait bientôt; de sorte qu'il ne me fut pas possible de déterminer quelle terre je voyais. Je crois cependant que c'était la côte de la nouvelle Bretagne, tant parce que les jours suivans nous continuâmes de découvrir des parties de terre, qui ne pouvaient appartenir qu'à une grande île ou à un continent, que parce qu'en côtoyant ces terres, nous y découvrions de fort hautes montagnes, telles qu'on n'en voit que bien rarement dans de petites îles.

14. Le 14, après midi, nous vîmes au Sud-Ouest une haute montagne, et une côte qui s'étendait assez loin à l'Est et à l'Ouest. Il n'y avait aucun doute que ce ne fût une côte de la nouvelle Bretagne. Je ne pus m'assurer bien précisément de son gisement, en étant à douze lieues de distance. Je passai en même temps au voisinage de trois îles qui me restaient au Sud un quart Sud-Ouest. La plus boréale, que je nommai *Saint-François*, était à deux lieues et demie de distance; celle du milieu fut nommée *Saint-Joseph*, et la troisième, *Saint-Antoine:* celle-ci était distante de sept lieues et demie. Après les avoir dépassées, nous vîmes à minuit une petite île, à 10^{d} du second quart (à l'Est 10^{d} Sud); je la nommai *Saint-Pierre*.

15. Le 15, nous vîmes deux îles; à midi, elles nous restaient au Sud-Ouest

* Les navigateurs modernes se seraient plutôt réglés sur la distance de cette île au cap Saint-George, dont la position géographique est mieux déterminée que celle du cap de Bonne-Espérance de la nouvelle Guinée.

8ᵈ Sud, à la distance de dix lieues. La plus occidentale fut nommée *Saint-Laurent*, la plus orientale *Saint-Blaise*. 1781. Janvier.

Du 15 au 17, les vents furent faibles et variables du premier au quatrième quart : le 17, nous eûmes connaissance d'une petite île, que je nommai *Saint-Hyacinthe* ; elle nous restait à 58 degrés du 3ᵉ quart (ou à l'Ouest 32 degrés Sud), à la distance de dix lieues. 17.

Le 18, nous découvrîmes, à huit milles de distance, trois autres îles, dont l'une courait du Nord au Sud ; la plus à l'Ouest fut nommée *Sainte-Rose* ; la grande, *île du Refuge* ; et la petite, très-voisine de la précédente, *la Madeleine*. Le même jour, nous vîmes, au Sud-Ouest de l'île du Refuge, une côte couverte de montagnes très-élevées. Je me supposai à douze lieues de distance du rivage, dans la direction de 65 degrés, au 1ᵉʳ et au 3ᵉ quart (Nord 65 degrés Est, et Sud 65 degrés Ouest) : c'est l'unique secours que j'aye eu pour déterminer la position de cette île. 18.

Je doutai d'abord si cette terre ne faisait point partie de la nouvelle Bretagne : mais je fus ensuite assuré que c'était l'île de Saint-Jean, que la carte Française représente comme une grande île, et qu'elle place par le parallèle où je l'ai observée * ; d'autant plus que nous avions vu une infinité de petites îles, depuis l'île Matthias, et que nous n'en avions reconnu aucune que sa latitude et sa distance à l'île Matthias pussent faire prendre pour l'île de Saint-Jean.

Le 19, au lever du soleil, nous vîmes deux îles très-rases, qui couraient l'une et l'autre du Nord-Ouest au Sud-Est, à la distance de six lieues : elles étaient séparées par un canal étroit, qui regardait le Sud-Ouest ; nous les nommâmes *les Caimans*. 19.

* Je voudrais savoir quelle est cette carte Française sur laquelle notre navigateur dirigeait sa route. L'île Saint-Jean est placée, suivant une carte de Fleurieu, par 3ᵈ 45′ de latitude, 150ᵈ 32′ à l'Est de Paris : mais suivant le Voyage de Carteret (édition Française *in*-4°) dont la carte est à plus grand point, la latitude est de 4ᵈ 19′, la longitude 153ᵈ 3′ Est de Greenwich, 150ᵈ 43′ Est de Paris. Carteret avait reconnu cette île. L'auteur des *Découvertes des Français, page* 286, se décide pour 4ᵈ 0′ de latitude, et 151ᵈ 30′ Est de Paris.

1781. Janvier. Le même jour, à l'entrée de la nuit, nous eûmes connaissance, au Sud, de deux îles : la plus au Nord était fort petite ; elle eut nom *Sainte-Anne*, et l'autre, *Sainte-Barbe* ; suivant mes relèvemens, la côte de celle-ci avait sept milles de longueur.

20. Le 20, au point du jour, le milieu d'une grande île, à laquelle je donnai le nom de *Don Manuel Flores*, nous restait au Sud 5 degrés Ouest, à 13 lieues de distance : on y remarquait une montagne assez élevée ; sa côte apparente courait de l'Est-Sud-Est à l'Ouest-Nord-Ouest, l'espace de six lieues.

A huit heures du matin, nous eûmes la vue de neuf îlots, que je ne doutai point être l'Ontong-Java de la carte Française. La latitude de ces îles est précisément la même que celle qu'on donne au centre d'Ontong-Java, sur la carte. Je fis courir sur ces îles pour m'en approcher le plus qu'il me serait possible ; et j'observai qu'elles étaient environnées d'un banc de sable qui ne peut être reconnu qu'à moins de deux milles de distance de la côte. Près des acores de ce banc, on voit au-dessus de l'eau, de distance en distance, quelques petites roches très-peu éloignées du banc.

Le banc laisse du côté du Sud une ouverture étroite, vis-à-vis de laquelle nous observâmes 4^{d} 53′ de latitude ; nous n'étions qu'à deux encablures de cette entrée : elle conduit à un golfe où la mer est parfaitement tranquille, et où l'on trouverait un port assuré, si l'on voulait s'y arrêter pour faire de l'eau ou du bois. Ce golfe est abrité au Nord par les îlots : nous lui donnâmes le nom de *port de la Princesse*. Nous donnons sur la carte un plan très-précis de ce port ; nous en avons passé assez près pour pouvoir répondre de l'exactitude avec laquelle nous l'avons dessiné *.

* L'Ontong-Java (ou Jaba, c'est la même chose pour les Espagnols) fut découvert, dit-on, en 1616, par Lemaire et Schouten. Ils y comptèrent douze ou treize îles : mais il s'en faut de beaucoup qu'ils ayent observé ces îles d'aussi près que notre navigateur. Dans l'éloignement, ils n'auront pas aperçu des langues de terre fort basses, qui joignaient deux parties d'une même île, et d'une seule île ils en auront fait deux. En 1767, Carteret découvrit dans ces mêmes parages neuf îles, qu'il crut être l'Ontong-Java de Schouten. Ces îles s'étendaient du Nord-Ouest quart Ouest au Sud-Est quart Est, sur un espace d'environ quinze lieues, et une d'entre elles est très-étendue ; au lieu que l'Ontong-Java n'a

De ces îlots, qui ne sont pas à un mille de distance les uns des autres, sortirent plus de soixante canots, qui s'approchèrent de nous à une petite portée de fusil: mais comme le vent était favorable, je ne crus pas devoir perdre le temps à les attendre ; je fis servir, toujours sur le même rumb: ils retournèrent à leurs îlots, sur lesquels il me paraissait impossible que des créatures humaines pussent subsister. Nous y vîmes un assez grand nombre de palmiers, qui, sans doute, leur produisent des fruits, avec lesquels, et le secours de la pêche, ces insulaires traînent leur misérable vie. 1781. Janvier.

Après avoir quitté Ontong-Java, je continuai ma route avec des vents doux et favorables durant le jour, mais impétueux pendant la nuit ; ce qui me forçait à veiller avec la plus grande attention sur tout ce qui pouvait s'offrir à notre vue, et à recommander une égale vigilance aux gens de mon équipage. Ils concevaient facilement la grandeur des risques que nous courions: en conséquence, un objet était-il aperçu à l'horizon, on avertissait aussitôt ; l'île était reconnue, et le danger était évité.

Je naviguai jusqu'au 22, sans avoir la connaissance d'aucune terre ; mais ce même jour, la nuit étant obscure, nous entendîmes, à dix heures, un mugissement affreux dans la partie du Nord-Est, et nous vîmes au large de la hanche du vaisseau, et à une assez petite distance, la mer toute blanche d'écume. Je fus obligé de porter au Sud-Ouest, jusqu'à ce que nous eussions cessé d'ouïr le bruit de cet écueil, que je nommai *le Ronfleur* *. Je fis remettre ensuite le cap à l'Est, tel qu'il était auparavant. 22.

Si l'on fait réflexion aux divers incidens qui ont traversé ma navigation, on se fera facilement une idée de la constance avec laquelle j'ai toujours eu pour but invariable de satisfaire à deux objets également indispensables, et directement opposés l'un à l'autre. Ma commission demandait la plus

pas trois lieues d'étendue, et que toutes les îles qui le composent sont très-petites. Malgré cela, nous tâcherons de prouver ailleurs que les neuf îles de notre navigateur, celles de Carteret, et celles de Lemaire et Schouten, sont un seul et même groupe, différent de l'Ontong-Java de Tasman.

* Fleurieu pense que ce Ronfleur est le même écueil que les basses de la Chandeleur de Mendaña, ce qui n'est pas hors de vraisemblance.

1781. Janvier. grande célérité, et m'obligeait par conséquent de forcer de voiles, sans perdre un seul instant. D'autre part, les tourbillons de la Ligne n'avaient lieu que la nuit; les vents fraîchissaient alors extrêmement, rendaient l'air noir et ténébreux, et lançaient la foudre et les éclairs. Ces vents étaient tout le jour presque calmes : je ne pouvais donc profiter que de la nuit pour avancer. Je rencontrais des terres pendant le jour; j'en rencontrais durant la nuit. La prudence aurait, sans doute, exigé que je ne m'exposasse pas à des dangers qui pouvaient, en un instant, me faire manquer absolument le but de mon voyage; mais cela m'aurait occasionné un retard, peut-être préjudiciable à l'objet de ma commission. Je pris donc le parti de suppléer au défaut d'une prudence oisive, par la vigilance la plus active sur tous les obstacles qui pourraient survenir, et de profiter des vents, tant qu'ils seraient favorables.

Tout le reste de Janvier, les vents furent faibles, et soufflèrent d'entre le Nord-Nord-Ouest et le Nord-Est; je ne pus suivre d'autres rumbs que celui de l'Est, ou ceux du 2e quart les plus voisins de l'Est. Ma latitude augmentait donc du côté du Sud, sans qu'il me fût possible de me relever au Nord, le vent venant constamment du 1er quart, sauf quelques grains qui soufflèrent du 4e et du 2e quart, et dont je profitai pour me rapprocher de la Ligne : mais les calmes furent si fréquens, que mon plus long chemin, en vingt-quatre heures, ne fut que de soixante-dix milles.

Février. Dès le commencement de Février, les calmes furent plus constans : du 6 au 17, notre chemin le plus long fut de quarante milles; il n'était communément que de douze à quinze milles. Ces calmes me retardèrent beaucoup. Je voulus en vain passer au Nord de la Ligne, espérant doubler à l'Ouest les basses de Saint-Barthelemi * : les vents mous du Nord, du Nord-Nord-Ouest, et du Nord-Nord-Est, me forcèrent à suivre, dans le 4e quart, un rumb si voisin de l'Ouest, que je perdais la longitude que j'avais gagnée à l'Est, au prix de risques si multipliés. Ce raisons m'engagèrent

* Ici je devine; le manuscrit ne présente aucun sens raisonnable : je crois deviner juste.

à reprendre la route dans le 1er quart, espérant que des vents d'Est faciliteraient bientôt ma traversée au Nord de la Ligne. 1781. Février.

Comme mon voyage traînait de plus en plus en longueur, j'avais eu, dès le 20 Janvier, la précaution de retrancher deux onces de pain de la ration ordinaire de ceux qui composaient mon équipage, outre une once qui se diminuait sur chaque livre, depuis le premier instant de notre embarquement : mais le 16 Février, voyant que le temps n'améliorait pas, considérant qu'on ne nous avait donné de vivres que pour six mois ; que soixante-dix pipes et quarante barriques d'eau, qu'on avait embarquées, ne suffisaient pas même, à beaucoup près, pour cet espace de temps; qu'au point où j'étais alors, par 3d 32′ de latitude Sud, et par 174d 8′ de longitude à l'Est de Paris, il ne me restait guère de vivres que pour trois mois, et une quantité d'eau très-insuffisante, je conclus que j'étais dans la nécessité de diminuer encore la ration, ce que je fis, la réduisant, dès ce même jour, aux deux tiers.

Ce qui augmentait encore infiniment notre détresse, était la quantité innombrable de cancrelas * dont notre bord était infecté. Le biscuit pesait beaucoup moins que quand il fut embarqué : mais ce qui me décourageait le plus, c'était l'état de notre provision d'eau ; nous trouvions souvent des futailles vides, et non-seulement leur eau était entièrement écoulée, mais les futailles même étaient hors de service ; les cancrelas en avaient criblé les douves par des trous de deux doigts de circonférence.

Faisant les plus sérieuses réflexions sur toutes ces circonstances, je conçus qu'il ne m'était pas possible de continuer ma route vers le Nord de la Ligne, sans relâcher à quelque île où je pusse remplacer l'eau que j'avais perdue. Gagner à temps les îles Mariannes, je ne pouvais m'en flatter. Il

* Le cancrelas ou kakerlaque est un insecte coléoptère, assez semblable au hanneton, mais plus large et beaucoup plus plat; il salit et dévore tout. On l'appelle, dit-on, *ravet*, dans les Antilles : cependant le cancrelas de l'île de France m'a paru beaucoup plus grand que le ravet de Saint-Domingue; d'ailleurs, c'est la même peste.

1781. Février. résulta de mes réflexions, que je pris le parti de me rendre aux îles de Salomon: je m'en faisais à cent sept lieues de distance à l'Ouest; j'espérais que les vents qui soufflaient de la partie du Nord, me permettraient cette relâche, et que de là je pourrais, avec plus d'assurance et de célérité, gagner le présidio de Monterey.

Je fis donc voile vers les îles de Salomon; mais les vents du 1er quart, voisins du Nord, soufflant sans la plus légère interruption, me faisaient dé-
20. river insensiblement vers le Sud. Le 20 Février, je me trouvai dix-sept lieues à l'Ouest du cap de Sainte-Croix ou Guadalcanar. Nous commençâmes alors à éprouver les brises de l'Est-Nord-Est et de l'Est, ce qui me fit perdre l'espérance de relâcher aux îles de Salomon, et même de les reconnaître. Me trouvant donc par la latitude de 12 degrés Sud, je pris forcément le parti de m'élever dans l'hémisphère austral, persuadé que je rencontrerais des îles où nous pourrions remédier à l'extrême disette à laquelle nous étions réduits; espérant en même temps, qu'après avoir parcouru 20 ou 22 degrés en latitude, nous trouverions des vents favorables, pour courir à l'Est, ce que je ne pouvais me promettre en naviguant par la partie du Nord, à moins que de pousser jusqu'à 44 à 46 degrés, en serrant toujours le vent, ce qui m'eût fait perdre un temps infini; et même en prenant ce parti, il m'aurait toujours fallu relâcher aux Mariannes.

D'après ces reflexions et d'autres qui ne cessaient de me tourmenter, je pris le parti de mettre le cap dans le second quart (entre l'Est et le Sud), en
26. suivant les aires que les vents d'Est me permettaient de suivre. Le 26 Février, je vis une petite île; je fis porter dessus, dans l'espérance d'y pouvoir jeter l'ancre et d'y faire de l'eau. L'équipage tressaillit de joie; il lui semblait que cette île allait devenir le terme de ses privations; leur allégresse égalait la détresse où ils étaient, mais elle ne fut pas longue: arrivés à deux milles de distance de l'île, nous vîmes clairement que non-seulement il n'y avait point d'ancrage, mais qu'une chaloupe même ne pouvait y aborder. Elle était de plus absolument stérile; sur sa montagne, qui n'était pas petite, on ne voyait pas un seul arbre. Cette île fut nommée *l'Amertume*.

Le 27, nous découvrîmes une île sur laquelle nous avions le cap : sur cette île était une montagne fort élevée, dont la cime paraissait brûlée, mais dont la pente, couverte d'arbres, offrait une agréable verdure. Nous y distinguâmes beaucoup de cocotiers ; ils fortifièrent le désir que j'avais d'y relâcher : mais la faiblesse du vent ne me permit pas d'en approcher plus près que d'une lieue, vers la partie de l'Ouest. De cette même partie sortirent plusieurs canots avec des cocos et des bananes ; les échanges s'établirent aussitôt. Les Indiens, pleins de confiance en nous, montèrent à bord ; celui qui les commandait nous manifesta la plus tendre amitié ; il dansa sur le tillac, il chanta des chansons : entre autres présens, il me donna une espèce de vaste courtepointe, ressemblant à du papier brouillard, mais composée de deux ou trois feuilles ajustées l'une sur l'autre, pour procurer au tissu plus de solidité. Je correspondis à son honnêteté, et il se retira très-satisfait. Il me dit que cette île s'appelait *Latté*, qu'il en était le chef, qu'elle était fertile en fruits de différentes espèces, et abondante en eau douce, et que je pouvais y trouver un bon fond. Ces nouvelles me firent plaisir ; mais, dans la réalité, je ne voyais aucun lieu où je pusse être à l'abri. 1781. Février. 27.

Dans les bordées que nous courûmes pour trouver un mouillage commode, nous découvrîmes à l'Est-Nord-Est, à la distance de douze lieues, d'autres îles moins hautes, mais qui s'étendaient davantage, laissant entre elles plusieurs canaux : le vent était faible, mais favorable pour m'en approcher. La perspective de ces îles me promettait des secours plus abondans ; je portai sur elles.

Des calmes, et quelques petits vents contraires, que j'éprouvai dès le 1er Mars, continuèrent pendant plusieurs jours ; mais enfin, le 4, après quelques bordées, j'enfilai une entrée que ces îles forment au Nord-Ouest, et je mouillai par quarante-cinq brasses, à peu de distance de la terre. De notre mouillage on voyait, en-dedans d'un golfe, des maisons, d'abondantes plantations de bananiers et de cocotiers, des apparences d'eau très-satisfaisantes, et c'est ce que nous avions le plus à cœur. Enfin, nous apercevions, dans l'intérieur de ce groupe d'îles, divers ports où les vaisseaux Mars. 1er. 4.

1781. Mars. pouvaient être à l'abri de la fureur de la mer et des vents; de manière que nous nous persuadions que nous touchions à la fin de notre triste situation.

Le même jour, au soir, nous chassâmes sur l'ancre, et comme aussitôt le fond augmenta considérablement, je gagnai le large, en relevant l'ancre jusqu'au capon (ou à fleur d'eau), pour qu'elle fût prête à être remouillée.

5. Dès qu'elle fut relevée, je revirai vers le port, et le 5, au point du jour, je mouillai par trente-huit vares (environ vingt-trois brasses *), fond de sable et de cailloutage, à deux encablures du rivage, dans l'anse où la veille j'avais vu des maisons.

Durant le temps que je perdis à m'approcher de ces îles, il venait tous les jours à notre bord de cinquante à cent canots, qui nous apportaient des cochons, des poules, des bananes, des cocos, des patates qui avaient le goût de flan †: telles de ces patates avaient cinq vares (quinze pieds) de long, et leur grosseur égalait celle de la cuisse d'un homme qui a de l'embonpoint; les moindres pesaient trois livres. On nous offrait aussi des toiles tissues d'écorce de palmier, d'autres plus fines, et enfin de ces mantes ou courtepointes semblables à du papier brouillard, dont j'ai déjà parlé; ils attachaient, sur tout, le plus haut prix à ces courtepointes. Tout le commerce se faisait à la hanche de la frégate. Les insulaires, en échange de leurs fruits et des produits de leurs manufactures, auraient désiré des haches, des herminettes, d'autres instrumens tranchans; mais je défendis, sous les peines les plus sévères, de leur en céder, et je crois avoir été obéi. Ils furent donc obligés de se contenter de morceaux de toile ou d'étoffe. Mes gens découpaient en bandes leurs chemises, leurs chausses, leurs vestes; et avec ces banderoles, ils se procuraient des cochons et d'autres rafraîchissemens. Vu ces provisions, je suspendis la ration de viande, et je réduisis celle de pain à la moitié.

* Mais je crois qu'il faut lire trente-huit brasses.

† Le terme Espagnol, *popa* ou *papa*, signifie une espèce de panade faite avec du lait, et qu'on donne aux enfans. Il nous semble d'ailleurs très-permis de soupçonner de l'exagération dans la longueur qu'on donne à ces patates.

Les Indiens qui venaient à bord me pressaient d'entrer dans l'intérieur de leur archipel ; chacun me montrait son île, et m'assurait que j'y trouverais de l'eau, et tout ce dont j'aurais besoin : les *equis* ou capitaines me témoignaient la plus grande amitié, à mesure qu'ils arrivaient, et je tâchais de ne pas demeurer en reste avec eux. Plusieurs acceptèrent ma table ; mais ils ne mangèrent que de leurs fruits. Je m'imaginai que ces insulaires étaient divisés en un grand nombre de castes ou de peuplades, vu le nombre des équis qui commandaient ; mais j'observai d'ailleurs entre tous un très-bon accord. 1781. Mars.

Nous eûmes aussi des visites de femmes ; leur visage ne nous parut pas du tout désagréable. Leur vêtement consistait dans une espèce de jupe qui leur prenait depuis la ceinture jusqu'en bas : les hommes étaient habillés de même. J'admirai la belle corpulence de ceux-ci : quelques-uns, que je fis mesurer, étaient hauts de six pieds quatre pouces, et gros à proportion, et ce n'étaient pas les plus grands de tous ces Indiens. Ce qui est certain, c'est que les plus petits d'entre eux égalaient les plus grands et les plus forts de mon équipage. En général, ces insulaires sont grands et robustes.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, je reçus un présent de fruits, envoyé par le tubou ; et le commissionnaire était, me dit-on, son fils. Ce nom de *tubou*, que les équis répétaient avec une affection toute particulière, que pouvait-il signifier ? Je crus alors qu'il désignait apparemment l'équi de l'île près de laquelle nous étions, qui devait avoir quelque prééminence sur les autres équis, vu le respect avec lequel ceux-ci parlaient de lui. Quel qu'il pût être, je fis le meilleur accueil possible à son fils, dans le dessein de me concilier son amitié, afin de n'éprouver aucune entrave dans nos opérations, lorsque nous nous disposerions à faire de l'eau, et afin qu'il les favorisât, au contraire, de toute son autorité.

Dès huit heures du matin, la frégate était entourée de plus de cent canots : les cris de ceux qui les montaient, et qui y tenaient leur marché, étaient si perçans, qu'à bord il ne nous était pas possible de nous entendre.

1781. Mars. Cependant, à cette même heure, ils nous avertirent que le tubou venait nous rendre visite. Dès qu'il approcha, tous les canots qui ceignaient la frégate à tribord, s'écartèrent. Je reçus le tubou avec toute l'honnêteté possible. Son âge et sa grosseur énorme lui avaient fait perdre l'agilité nécessaire pour monter à mon bord ; de sorte qu'il fallut que ces équis, que j'avais regardés jusqu'alors comme de petits rois, le soulevassent par les épaules, pendant qu'il montait l'escalier. Il était suivi de sa femme, dont le visage surpassait en beauté celui de toutes les autres femmes que nous avions vues sur cette île ; et j'aurais presque juré dès-lors, qu'elle était fille de quelque Européen, tant étaient touchantes les grâces que je remarquais en elle : comme elle était tout au plus dans sa vingt-cinquième année, la jeunesse ajoutait encore à ses agrémens. Ils s'assirent l'un et l'autre sur le banc de la patience * ; et tous les autres, profondément prosternés, baisèrent les pieds du tubou. Il m'apportait en présent un canot † plein de patates. Par reconnaissance, je les revêtis l'un et l'autre d'une écharpe de soie de couleur de feu, descendant du cou à la ceinture, à laquelle je suspendis, à l'aide d'un ruban incarnat, deux piastres fortes, portant l'empreinte de l'image de notre auguste souverain. Je distribuai, en même temps, plusieurs réales ‡ à la même empreinte, pour être, dans la suite des temps, des témoins irréfragables de notre relâche dans ces îles. La subordination des équis envers le tubou était telle, qu'aucun d'eux n'osa s'asseoir en sa présence : son fils même, qui affectait, avant son arrivée, une gravité majestueuse, était maintenant aussi respectueux que les autres. Je puis dire, avec vérité, que le tubou daigna à peine les honorer d'une ou de deux paroles. Je les conduisis à la grande chambre ; ils furent ravis d'admiration à la vue de l'armement de la frégate et des autres choses que je leur montrai. Enfin, très-satisfaits de notre bon accueil, ils partirent, après nous avoir donné les assurances les moins équivoques de la plus étroite amitié, et après mille baisers et embrassades que le bon vieillard ne cessait de me donner.

* Le banc de patience des Espagnols est apparemment celui que nous appelons *banc de quart*.

† Je traduis toujours le terme Espagnol *canoa* par *canot* ; mais ces canots de la mer du Sud n'étaient probablement que des pirogues.

‡ La piastre contient vingt réales ; la réale vaut un peu plus de cinq sous de notre monnaie.

Pour éviter les désordres auxquels les équipages se livrent souvent lorsqu'ils descendent à terre, je publiai un ban, par lequel je menaçais des peines les plus sévères, quiconque inquiéterait, de quelque manière que ce fût, ces insulaires. 1781. Mars.

J'avertissais cependant mes gens de se tenir, à tout événement, sur leurs gardes ; et pour donner aux Indiens une idée de la force de nos armes, je fis tirer quelques coups de canon contre les rochers : les éclats que les boulets et la mitraille enlevèrent, leur causèrent la plus grande frayeur ; ils me supplièrent de ne pas réitérer. Cette décharge, faite en présence de douze ou quinze cents personnes, produisit l'effet que je désirais ; elle leur inspira la crainte de nos armes, et j'espérai que dans la suite ils ne me mettraient pas dans la nécessité de les employer contre eux.

Le 6, je pris parmi les gens de mon équipage quinze hommes bien armés de fusils, pistolets, sabres, cartouches, et je m'embarquai avec eux dans la chaloupe, armée de quatre pierriers. Nous descendîmes sur la plage, que je trouvai couverte d'hommes et de femmes ; je les fis écarter, et je fis ranger mes gens en ordre et sous les armes, à dix vares* de distance de la chaloupe : les pierriers furent braqués contre le groupe des Indiens, pour servir en cas que nous nous aperçussions de quelque mouvement hostile. 6.

Le fils du tubou s'offrit pour conduire un de mes gens à une source d'eau vive : mais comme, après avoir marché une demi-heure et monté une petite colline, il lui dit qu'il leur restait encore autant de chemin, mon envoyé prit le parti de revenir à la plage, où je l'attendais. J'avais cependant fait creuser un puits sur le rivage : quand il fut au niveau de la mer, il donna de l'eau ; mais elle n'était pas potable. J'en fis creuser un autre à vingt vares de la plage : mon but était d'éviter la nécessité de lever l'ancre et de me porter, avec la frégate, plus dans l'intérieur de l'archipel, où ils m'assuraient que je trouverais de l'eau. Il fallait employer pour cela plusieurs jours, et je voulais ménager le temps.

* La vare est d'environ trois pieds de roi.

1781. Mars. 7. Le 7, je fus, dans ma chaloupe, avec un détachement bien armé, et accompagné d'un Indien, à un des lieux où l'on m'avait dit que je trouverais de l'eau ; mais cette eau était à une trop grande distance de la frégate. Je fis remplir quelques barils, et retournai au port, dans la résolution de faire reprendre l'excavation du puits commencé : je descendis à terre le même jour, toujours avec les mêmes précautions ; l'ouvrage du puits avançait, je le laissai en état de donner de l'eau le lendemain.

Le tubou ou roi vint me rendre visite en grand cortége : les équis étaient rangés sur deux files ; l'extrémité de chaque file était occupée par les vénérables anciens ; ceux-ci marchaient auprès du roi. Le tubou, pour preuve de sa tendre amitié, me fit les plus grandes caresses, et m'embrassa cent fois. Son cortége s'assit, formant un grand cercle, dans le même ordre qu'il était arrivé. On apporta deux tapis de palmes ; le roi s'assit sur l'un, et me fit asseoir sur l'autre, à sa droite. Tous gardaient un profond silence : seulement ceux qui étaient près du tubou, que leur grand âge rendait sans doute les plus respectables, répétaient fidèlement toutes ses paroles. On apporta bientôt des racines, avec lesquelles on fit, dans des espèces d'auges, une boisson qui devait sans doute être fort amère, à en juger par les gestes de ceux qui en burent. Ce rafraîchissement fut servi dans des vases faits de feuilles de bananier. Trois ou quatre jeunes Indiens nous en offrirent à moi et au tubou les premiers : je n'en goûtai point ; la vue seule m'en répugnait. L'insulaire le plus voisin du tubou désigna ceux qui en devaient boire ; on n'en servit point aux autres. On mit ensuite devant moi des patates grillées et des bananes parfaitement mûres : j'en mangeai. Peu après, je vis paraître deux canots remplis de provisions semblables, destinées à être réparties entre mes soldats.

Après ce rafraîchissement, le tubou se retira chez lui : je lui rendis visite, laissant à la tête de ma troupe le premier pilote, avec ordre de n'en laisser approcher personne sous quelque prétexte que ce pût être.

Le tubou me fit le meilleur accueil possible : la reine parut aussitôt, précédée de huit à dix jeunes filles, âgées de seize à dix-huit ans : toutes la

servaient ; les unes écartaient les mouches qui pouvaient l'incommoder ; elle s'appuyait sur les autres : elle était enveloppée de plusieurs mantes, qui la grossissaient extrêmement. Elle nous accueillit avec un visage riant ; elle répéta gracieusement le mot *liley*, *liley*, *liley*, qui signifie *fort bien*, *à la bonne heure*. Depuis cette première visite, j'en fis peu d'autres au tubou, de peur qu'il ne se dépouillât de tous ses habits, pour m'en revêtir, ce qu'ils tiennent pour une insigne faveur. Le roi me donna deux grandes dorades *, et une de ses armes, qui n'était autre chose qu'un bâton d'*acana* † peint de diverses couleurs. Je me retirai à bord, dans l'espérance de faire de l'eau le lendemain. 1781. Mars.

Le 8 au soir, notre puits fut terminé : nous puisâmes de l'eau, au grand étonnement des Indiens : mais elle était si mauvaise, qu'il fallut renoncer à en faire provision. 8.

Je rendis, ce même jour, une seconde visite au roi et à la reine, qui ne cessèrent point de m'envoyer tous les soirs une grande quantité de patates grillées ; ayant sans doute égard au grand nombre de personnes que j'avais à nourrir.

Dès que j'eus la certitude de l'insalubrité de l'eau dans le voisinage de la mer, sans espérance d'en pouvoir trouver à une plus grande distance du rivage vu la proximité de la montagne, je levai l'ancre, et je fus mouiller dans une autre baie, à une lieue et demie ou deux lieues de distance. Quand une des ancres eut quitté le fond, son câble, qui servait pour la première fois, manqua absolument, les torons qui le composaient ayant tous été rompus : le câble se trouva entièrement pourri dans toute sa longueur, et hors de tout service. J'essayai de repêcher l'ancre, mais inutilement. Je ne pouvais rester là long-temps, et la profondeur de l'eau ne permettait pas d'espérer qu'on rencontrât facilement l'ancre.

* *Dos dorados.* Le mot Espagnol *dorado*, pris adjectivement, signifie *doré* : substantif, je ne lui connais d'autre signification que *dorade*, poisson connu.

† Je ne connais pas ce bois.

1781. Mars. La nouvelle baie était parfaitement abritée contre les coups de vent et de mer ; je l'éprouvai quelques jours après : il fit au large un très-gros temps, venant du Nord et du Nord-Ouest ; nous n'en ressentîmes d'autres effets que quelques bouffées, qui nous arrivaient dans cette direction. Je mouillai par trente-deux brasses, fond de sable et de cailloutage ; des coteaux qui forment le port du côté du Nord, nous mettaient à l'abri : autour de nous le fond était de roche.

9. Le 9, nous commençâmes à faire de l'eau : elle n'était qu'à cinq vares de distance de la plage. La besogne avança plus vîte que je ne l'espérais, les équis ayant ordonné à leurs Indiens de rouler nos barriques : le tubou arriva, et personne n'osa plus donner aucun ordre.

10. Les 10, 11, et 12, nous eûmes fait toute l'eau que nous voulions embarquer : une infinité de canots venaient cependant à la frégate pour faire des échanges, et leur confiance en nous était telle, que plusieurs passaient la nuit et dormaient à bord.

Ces mêmes jours, le roi m'invita à une fête qu'il avait dessein de me
12. donner. Quand je débarquai le 12, je vis dans le bois touffu qui avoisinait le port, un vaste espace circulaire qu'on avait fait essarter, de manière qu'il n'y restait plus le moindre tronc. Peu après, les Indiens, deux à deux, se rendirent à la maison du tubou, portant sur leurs épaules de longues perches d'où pendaient beaucoup de patates, de bananes, de cocos, et de poissons. Le tubou fit conduire ces provisions au camp nouvellement défriché : on en fit un monceau de forme cubique, haut de deux vares.

Les équis et les vénérables anciens arrivèrent pour conduire le tubou, qui me prit par la main ; et nous nous rendîmes au vaste cercle, où nous étions attendus par plus de deux mille Indiens. Nous nous assîmes sur des tapis de palmes préparés à cet effet : tout le peuple en fit autant, mais en conservant toujours la distinction des castes ou familles, les unes ne se mêlant point avec les autres.

Le roi m'offrit alors tous ces fruits, et les fit porter à la chaloupe, qui en fut entièrement remplie. Les porteurs étant de retour à leurs postes respectifs, on fit un profond silence pendant que le roi parlait : ceux à qui leur âge ou leur dignité avait donné le droit d'être assis près du roi, répétaient toutes ses paroles. 1781. Mars.

Je ne savais à quoi tout cela aboutirait ; et cependant j'ordonnai à ceux de mes soldats qui avaient à leur tête le premier pilote, de se tenir prêts à faire feu de leurs fusils et de leurs pistolets, s'ils s'apercevaient de quelque mouvement hostile.

Il sortit aussitôt des rangs un jeune homme, fort et robuste, la main gauche sur la poitrine, et frappant de la droite sur son coude. Il fit autour de la place beaucoup de gambades vis-à-vis des groupes qui n'étaient pas de sa tribu. Un autre de ceux-ci s'étant présenté en faisant les mêmes gestes, ils commencèrent à lutter, se prenant corps à corps, se poussant et repoussant avec tant d'animosité, que leurs veines et leurs nerfs paraissaient très-gros. Enfin, un des deux tomba si violemment, que je crus qu'il ne pourrait jamais se relever: il se releva cependant tout couvert de poussière, et se retira sans oser détourner la tête. Le vainqueur vint présenter son hommage au roi ; et ceux de sa tribu chantèrent, je ne sais si c'était à l'honneur du vainqueur, ou à la honte du vaincu.

Ces combats de lutte durèrent deux heures ; un des combattans eut un bras rompu ; j'en vis d'autres recevoir des coups terribles. Pendant que cette lutte continuait, d'autres champions se présentèrent, les poignets et les mains enveloppés de grosses cordes, ce qui leur servait comme de cestes. Cette espèce de combat était bien plus terrible que la lutte : dès les premiers coups, les combattans se frappaient au front, aux sourcils, aux joues, à toutes les parties du visage ; et ceux qui recevaient ces fières décharges, en devenaient plus impétueux et plus ardens : j'en vis qui étaient renversés du premier coup de poing qu'ils recevaient. Les assistans regardaient ces combats avec un certain respect ; et tous n'y étaient pas indifféremment admis.

1781. Mars. Des femmes, celles sur-tout qui servaient la reine, assistèrent à cette fête. Je les trouvai tout autres qu'elles ne m'avaient paru jusqu'alors : je ne les avais pas jugées désagréables ; mais ce jour, elles s'étaient parées de leurs plus beaux atours, ayant leurs mantes bien repliées et assujetties par un nœud sur le côté gauche, portant des chapelets à gros grains de verre à leur cou, les cheveux bien arrangés, le corps lavé et parfumé d'une huile dont l'odeur était assez suave, et la peau si propre qu'elles n'auraient pu y souffrir le plus léger grain de sable ; elles fixèrent toute mon attention, et me parurent beaucoup plus belles.

Le roi commanda que les femmes se battissent au poing comme les hommes : elles le firent avec tant d'acharnement, qu'elles ne se seraient pas laissé une dent, si de temps en temps on ne les eût séparées. Ce spectacle me toucha l'ame ; je priai le roi de mettre fin au combat : il accéda à ma prière, et tous célébrèrent la compassion que j'avais eue de ces jeunes demoiselles.

Le tubou fit ensuite chanter une vieille femme qui portait au cou une burette d'étain : elle ne cessa de chanter pendant une demi-heure, accompagnant son chant d'actions et de gestes, qui auraient pu la faire prendre pour une actrice déclamant sur un théâtre.

Enfin le jeu se termina, et nous retournâmes à la maison du roi. J'y trouvai la reine, qui me reçut avec les marques accoutumées de sa bienveillance : je lui demandai pourquoi elle n'avait pas assisté à la fête ; elle me répondit que ces sortes de combats lui déplaisaient.

Les nœuds de notre amitié ainsi resserrés, de manière que le tubou m'appelait son *hoxa*, c'est-à-dire, son fils, je pris congé de lui et de la reine, et je retournai m'embarquer. La plage était toute couverte d'Indiens, qui faisaient mille caresses à mes gens, sur ce qu'ils avaient bien voulu assister à leur fête. Les vainqueurs même me prirent sur leurs épaules, et me placèrent dans la chaloupe. Le tubou, qui de sa maison voyait cette multitude, et qui savait combien je souffrais lorsque les Indiens se mêlaient

avec mes gens, ordonna à ses capitaines de poursuivre ces insulaires ; et il entra lui-même en une telle colère, qu'il sortit avec un gros bâton, frappant tous ceux qui tombaient sous sa main. Tous se sauvèrent dans le bois : deux, plus maltraités que les autres, furent laissés comme morts sur la place ; j'ignore s'ils se sont rétablis. 1781. Mars.

Rien ne me manquait plus pour mettre à la voile ; ce que je résolus de faire le 13 : mais un coup de vent du Nord et du Nord-Ouest, qui s'éleva ce même jour, et qui enfilait presque directement le canal par lequel il me fallait sortir, ne me le permit pas. Le vent forçait de plus en plus, et cependant à notre mouillage la mer était à peine un peu plus agitée qu'à l'ordinaire ; malgré cela, et nonobstant trois amarres sur lesquelles je me soutenais, le gros câble manqua, et je restai avec l'espérance * et la troisième ancre. 13.

Le 15, le vent s'était radouci ; mais lorsque je manœuvrais pour appareiller, le câble de l'espérance se rompit, de sorte que, pour me soutenir, je n'avais plus d'autre ressource que la troisième ancre. Ces accidens, joints aux traverses que j'avais éprouvées dans le cours de ma navigation, me déconcertaient. Tous mes câbles étaient pourris, ainsi que les drisses, écoutes, amures, bras, balancines, en un mot, toutes les manœuvres †. Ce mauvais état de mes agrès me laissait dans la triste attente de perdre la seule ancre qui me restait ; et le cas arrivant, je ne pouvais plus qu'envisager ma perte comme certaine dans ces climats éloignés. 15.

Pour remédier au plus pressé, je fis porter un câble sur une roche voisine ; il servit à me soutenir conjointement avec celui de l'ancre qui me restait. J'employai aussi du monde pour tâcher de découvrir et de relever les deux ancres perdues : on travailla vingt-quatre heures, mais inutilement ; l'eau était trop profonde.

* C'est le nom d'une ancre en Espagne.

† Je passe ici un long détail des avaries des manœuvres, et une kyrielle de complaintes de l'auteur ; tout cela n'amuserait pas le lecteur : d'ailleurs, il y a beaucoup de fautes dans le manuscrit, et je ne suis pas assez versé dans la marine, pour les corriger toutes.

1781. Mars. Les peines qui me tourmentaient, ne me permirent pas d'accéder à une invitation, que me fit le tubou, d'assister à une fête semblable à celle qu'il m'avait déjà donnée : mais ce prince, qui m'appelait son fils, et qui sans doute m'aimait comme si je l'eusse réellement été, n'oublia pas de m'envoyer tous les soirs deux paniers de patates, quelques poules, et du poisson. Il me fit porter toute la grande quantité de provisions qu'il avait pu rassembler pour cette nouvelle fête : il vint plusieurs fois sur la frégate ; il y dîna souvent avec moi ; il faisait ensuite la sieste à bord.

16. Le 16, j'essayai de partir : le vent étant contraire, je courus des bordées ; et quoique le courant contrariât aussi ma route, et que le goulet fût si étroit qu'il lassait à peine assez d'espace pour revirer de bord, je me trouvai, à la dernière bordée, au vent de toutes les pointes : mais une furieuse rafale qui venait de notre avant, me rejeta sur les roches entre lesquelles je naviguais. Je me vis plus embarrassé que jamais : je n'eus d'autre parti à prendre que de retourner à mon ancien port, de laisser tomber l'ancre, et de porter promptement un câble à terre, pour me soutenir du mieux qu'il m'était possible.

18. Le 18, j'envoyai mon premier pilote dans la chaloupe, pour sonder un autre canal, abrité il est vrai par plusieurs îles, mais qui, malgré cela, paraissait nous promettre un débouquement facile, par le vent qui régnait alors. Le pilote, de retour, nous assura que dans tout ce canal, le fond était bon, libre de toute batture, le passage assez large pour courir des bords, s'il était nécessaire. Je me disposai donc à sortir le 19 ; et ce jour-là, à deux heures du soir, j'avais paré toutes les îles : c'est ce que je pouvais alors désirer de mieux.

Les Indiens et le tubou ne s'attendaient pas à cette séparation ; elle leur fut, sans doute, très-sensible : le roi et la reine prirent congé de moi avec les plus grandes démonstrations de tristesse ; et les Indiens, dans leurs canots, nous accompagnèrent jusqu'à ce que nous fussions hors de leur archipel.

Ce port, que je nommai *port du Refuge*, est formé par trois îles assez grandes, et par beaucoup d'autres plus petites. Je donnai à tout le groupe le nom de *don Martin de Mayorga*. Le port est situé par 18^d 36′ Sud, et par 179^d 52′ à l'Orient de Paris. On y trouve en tout temps le plus favorable abri : les vents souffleraient en vain avec la plus grande furie, la mer n'y serait pas moins tranquille ; l'ouragan même y est sans force. Lorsque l'on embouque entre ces îles, soit par le canal du Nord-Ouest, soit par celui du Sud-Ouest, on est sur cinquante à cinquante-cinq brasses, fond de cailloutage ou de gravier : ce même fond vous conduit jusqu'au centre du golfe, à deux encablures de la terre, et vous ne trouvez plus que trente-cinq à quarante brasses ; le fond diminue même jusqu'à douze et quinze brasses, dans quelques criques. Il n'y a en cet endroit ni basses, ni ressifs : il faut cependant choisir, la sonde à la main, le lieu du mouillage, parce que, dans quelques anses, le fond est en partie de terre *, en partie de sable. 1781. Mars.

La fertilité de la terre y est telle, que sa culture ne peut que promettre une favorable récolte. Par-tout on voit une infinité de cocotiers, de superbes bananiers, rangés en file dans le plus bel ordre, beaucoup de plantations de patates, comme on peut le conclure de la grande quantité qui en fut envoyée à bord, d'autres racines très-douces et presque de la même espèce, des limoniers, des cannes à sucre, des fruits assez ressemblans à la pomme, des oranges, de pampelmouses. Enfin, deux ou trois équis m'ayant une fois conduit à une campagne fertile, j'admirai l'ordre avec lequel tout était disposé ; ils ne souffrent entre les plants aucune mauvaise herbe : leurs chemins sont entretenus avec un soin digne d'être imité par les nations les mieux policées. Voyant le zèle qu'ils avaient pour l'agriculture, je leur donnai des féveroles, du maïs, des graines de piment, et du riz ; leur expliquant l'usage de ces graines, et les assurant qu'elles réussiraient dans leurs meilleures terres.

Ils cultivent aussi des arbrisseaux, rangés dans le même ordre que les bananiers : l'écorce de ces arbrisseaux leur sert à ourdir leurs mantes ou courtepointes ; ils en travaillent aussi des espèces de jupes.

* Ne faudrait-il pas *roche*, au lieu de *terre* ?

1781. Mars. La conduite qu'ils tinrent durant tout le temps de notre relâche, prouve la confiance qu'ils avaient en nous : il ne me fut pas possible de leur rendre, sur ce point, la pareille. Je ne descendais à terre qu'avec un détachement armé qui leur inspirât la terreur. Aussi ne nous donnèrent-ils aucun sujet de plainte, si ce n'est par leur inclination au vol, passion que les Indiens ne peuvent surmonter. Toutes les fois qu'ils montaient à bord, les hardes, les ferrures qui tombaient sous leurs mains, étaient regardées par eux comme de bonne prise. Ils attiraient à eux par les sabords ou fenêtres, tout ce qui pouvait être à leur portée. On vola jusqu'aux chaînes du gouvernail : j'en portai mes plaintes au roi ; il me permit de tuer celui que je surprendrais sur le fait ; et l'on m'assura qu'il avait découvert et fait mourir les auteurs du vol dénoncé. Notre vigilance devint plus active ; nous surprîmes des insulaires qui s'efforçaient d'arracher les nouvelles chaînes du gouvernail : nous leur tirâmes un coup de pistolet ; un d'eux tomba mort : ce fut une leçon pour ceux qui étaient à bord ou à la hanche de la frégate ; ils se disaient *chito* (voleur) *fama* (mort).

Je fis tous mes efforts pour découvrir s'ils avaient quelque espèce de religion, s'ils adoraient quelque créature ou quelques faux dieux : nous ne remarquâmes rien qui pût seulement nous le faire soupçonner.

Nous prononcions facilement les termes de leur langue ; ils prononçaient aussi aisément ceux de la nôtre : un séjour de quelques mois nous aurait mis les uns et les autres en état de nous servir indifféremment des deux langues. Si nos malheurs ne m'avaient pas totalement absorbé, j'aurais rassemblé tous les mots de leur langue qui peuvent servir à lier conversation avec ces Indiens. Dans le peu d'entretiens que j'ai eus avec eux, j'avais recueilli les noms de toutes les parties du corps humain, et ceux des nombres jusqu'à dix.

Ils m'assurèrent que deux frégates avaient relâché à leurs îles ; que les capitaines, avec cinq ou six officiers de chacune, avaient couché à terre ; qu'ils en avaient reçu des chapelets à grains de verre, des haches *, des

* On peut conclure de là que les frégates étaient Espagnoles, et probablement aussi les deux embarcations dont on va parler.

herminettes. Le 16 Mars, lorsque je me disposais à partir, ils me dirent que deux embarcations semblables à la mienne faisaient alors voile au Nord-Ouest ; et ils entrèrent dans un tel détail, qu'il ne me fut pas possible de douter de la vérité du fait. 1781. Mars.

Les équis portent habituellement une coquille de nacre suspendue à leur cou : ils ont les deux petits doigts des mains coupés jusqu'à la racine.

Le tubou faisait tous ses efforts pour m'engager à me rendre, avec la frégate, au lieu de son séjour ordinaire, où je trouverais une bien plus grande abondance de comestibles. J'aurais certainement acquiescé, dès la première invitation, à son désir ; d'autant plus que j'y aurais trouvé un meilleur abri, et plus de secours pour réparer mes manœuvres, comme il me l'assurait, ainsi que tous les autres Indiens : mais la nature de ma commission ne le permettait pas.

Dans le peu de temps que je restai dans ce port, je ne pus découvrir quelles étaient les fonctions des équis, comment ils étaient distribués, de quelle nature était l'autorité du tubou, jusqu'où s'étendait son pouvoir. Dans les derniers jours, sur-tout, de ma relâche, mon chagrin était tel, que je ne pensais à autre chose qu'à mettre à la voile. Et en vérité, je puis assurer que, sans le funeste accident de la rupture de mes câbles, qui m'exposait à mille dangers, je n'aurais jamais fait une plus heureuse relâche ; puisqu'outre une provision suffisante d'eau, et la réparation de vingt-cinq pipes vides et hors de service, nous avions trouvé, pour l'équipage, plus de rafraîchissemens que nous n'en aurions eu même dans nos propres ports : aussi ne regretta-t-on pas la demi-ration que je cessai de faire distribuer ; on était pourvu pour plusieurs jours : des scorbutiques qui, suivant le témoignage du chirurgien, étaient désespérés, avaient recouvré la santé. Nous avions enfin rencontré un prince tellement porté à nous favoriser, qu'il ne cessait de me prendre entre ses bras, et de m'offrir toutes ses provisions.

1781.
Mars.

DÉPART *du port du Refuge, dans les îles de D. Martin de Mayorga, par la latitude de* 18^{d} 38′ *Sud,* 179^{d} 52′ *à l'Est de Paris.*

20. Le 20 Mars, ayant paré toutes les îles, je serrai le vent d'Est-Nord-Est, le plus qu'il me fut possible, courant au Sud-Est, ou aux rumbs les plus voisins. Dans cette course, nous découvrîmes, à l'Est-Sud-Est 7 degrés Sud, une île très-haute distante de quinze à seize lieues ; et au coucher du soleil, on vit trois autres îles qui s'étendaient du Sud à l'Ouest-Sud-Ouest 5 degrés Ouest, à cinq lieues de distance de la plus Est. Cette vue m'obligea de virer de bord à neuf heures du soir. A une heure, je repris la bordée du Sud, pour me rapprocher de ces îles. Nous aperçûmes, dans les îles les plus voisines, plus de quarante-huit feux.

21. Le 21, au lever du soleil, nous comptâmes dix îles à tribord, et six à bâbord : nous les traversâmes au Sud, par de larges canaux qu'elles forment entre elles. Nous n'en vîmes aucune à l'avant, jusqu'à ce que, parvenus dans un vaste golfe, nous découvrîmes, à la distance de cinq ou six lieues, une infinité d'îles qui formaient une circonférence très-étendue, dont nous occupions le centre. En traversant un des détroits formés par ces îles, nous avions vu le fond ; la sonde jetée nous avait rapporté cinq brasses, mais pour un instant seulement : le moment d'après, le fond avait augmenté.

Me voyant environné par tant d'îles rases ou de petits îlots, qui laissaient entre eux divers canaux, je tentai de débouquer par quelques-unes de ces ouvertures : mais à leur approche, nous apercevions qu'elles étaient obstruées par de rudes brisans, qui ne me permettaient pas de débouquer par la partie du Sud. Je résolus de porter à l'Ouest, vers cette île très-élevée que nous avions reconnue la veille à une grande distance. Je ne doutais pas que je ne dusse trouver en son voisinage un passage libre pour sortir de cet archipel.

Dès le lever du soleil, arrivèrent successivement divers canots chargés des mêmes fruits et provisions que ceux des îles précédentes. Le marché s'établit ; des rognures de toile furent le prix de leurs denrées. 1781. Mars.

Le tubou de ces îles m'envoya deux cochons et quelques cocos : il m'invitait à me rendre à l'île où il résidait. Il vint enfin lui-même à bord ; il m'y assura qu'il me donnerait le plaisir du jeu de la lutte, et qu'il y ferait élever pour mon équipage un monceau de patates aussi haut que notre grand mât. Il paraissait jaloux du bon accueil que nous avait fait le tubou de Mayorga.

Je lui faisais espérer que je le satisferais, sitôt que je serais au Sud des îles qui étaient à notre avant : mais ils s'accordèrent tous à me dire que les passages étaient fermés par des basses et des ressifs, et qu'au contraire, je trouverais un bon fond en prenant la route de l'île du tubou, et de la haute île, sur laquelle j'avais déjà le cap.

Quoique tous me témoignassent que ce grand équi était souverain de quarante-huit îles qu'ils me nommaient même dans le plus grand détail, je ne m'aperçus point qu'on eût pour lui les mêmes égards, le même respect, qu'on avait pour celui du Refuge. Dès qu'il fut à bord, il me mit au cou sa coquille de nacre, en signe d'étroite amitié ; et après avoir passé cinq ou six heures à bord, il se retira dans une des îles, espérant que je le joindrais le lendemain.

Je côtoyai beaucoup de battures, et au coucher du soleil, je me trouvai à l'Est de l'île Saint Christophe *, à la distance de six lieues, paré de toutes les petites îles rases : mais comme le vent fraîchissait de l'Est, je me maintins toute la nuit sous peu de voiles, pour ne pas m'exposer à échouer sur quelque îlot que je n'aurais pas vu.

* Qu'est-ce que cette île de Saint Christophe ? serait-ce l'île haute dont on a parlé, et à laquelle on aurait donné ce nom ? il fallait en avertir.

1781. Mars. Je donnai à tout ce groupe d'îles le nom de *don Joseph de Galvez*. Le cap austral de l'île du tubou gît par 19[d] 39′ de latitude, et 179[d] 38′ de longitude à l'Ouest de Paris.

22. Le 22, au point du jour, je forçai de voiles, courant au plus près vers le Sud, ou vers les rumbs voisins ; et en suivant cette route, nous vîmes devant nous deux îles que je nommai *les Couleuvres :* en-deçà d'elles, on découvrait une grande batture, dont on apercevait de loin le brisant ; elle nous restait à cinq lieues de distance.

Les vents régnaient de l'Est, et tiraient du Nord-Est. Poussés par eux, nous continuions notre navigation avec un esprit plus tranquille, nous trouvant délivrés des dangers où nous avions été exposés, tantôt par des îles,
24. tantôt par des battures. Nous ne vîmes rien jusqu'au 24 ; mais ce jour, nous découvrîmes, dans le 3e quart (entre le Sud et l'Ouest), à la distance
27. de sept lieues, une petite île, que je nommai *la Seule*. Le 27, nous en aperçûmes une autre à l'Ouest-Sud-Ouest 3 degrés Ouest, à la distance de dix lieues ; je lui donnai le nom de *Vasquez*.

28. La nuit du 27 au 28, le vent devint furieux et la mer très-grosse. A minuit, je fus obligé de mettre à la cape jusqu'au point du jour : le temps alors devint serein, et je fis porter à l'Ouest, par un vent faible de Nord-Est.

29. Le 29, me trouvant par 25[d] 52′ de latitude Sud, et m'estimant à 179[d] 17′ à l'Orient de Paris, le vent se mit au Couchant : j'en profitai pour faire route au Sud-Est quart Est, voulant m'élever davantage vers le Sud, et en même temps gagner de la longitude vers l'Est. Je suivis cette route
Avril. 3. jusqu'au 3 Avril, que, par 30[d] 0′ de latitude, et 174[d] 22′ de longitude à l'Ouest de Paris, le vent devint presque absolument calme.

Dans cette circonstance, et sur les plaintes continuelles qu'on faisait, que le pain de l'équipage n'était pas mangeable, je m'avisai de le visiter

par moi-même. Quand je vis l'état où il était, je ne pus que me regarder comme placé dans la situation la plus affreuse où puissent être réduits ceux qui voguent sur des mers inconnues, sans espoir d'aucun secours. Jamais je ne me rappellerai ce triste moment, sans que le souvenir du spectacle qui frappa alors ma vue ne me perce et me déchire le cœur. Je puis assurer, avec vérité, que si Dieu ne m'avait pas soutenu dans ce douloureux instant, je serais tombé dans le dernier désespoir, ne voyant aucune apparence de pouvoir continuer notre navigation. 1781. Avril.

Je fis venir le premier pilote, don Joseph Vasquez, le second, don Jean d'Echeverria ; j'assemblai tous les officiers mariniers ; et je nommai le chirurgien, don Pèdre Carvajal, rapporteur du conseil que nous allions tenir, et des délibérations qu'on y prendrait. Je les conduisis les uns après les autres aux soutes à pain. Nous y trouvâmes des millions de cancrelas : il faut l'avoir vu de ses propres yeux, pour se faire une idée du nombre de ces insectes. Cette peste avait tellement infesté la frégate, que le père aumônier fut obligé de les conjurer à plusieurs reprises. De mon côté, j'avais l'attention de distribuer dans les chambres, dans les soutes, dans toutes les parties du vaisseau, des vases * intérieurement enduits de miel mêlé de sucre : chaque jour me rapportait une tinette bien pleine de ces insectes. J'y consommai presque tout mon miel, et leur nombre ne paraissait pas diminué.

Le pain, à l'ouverture de la soute, paraissait intact ; mais près des cloisons, tout le biscuit avait disparu ; et le fond ne présentait qu'un amas de son et de poussière. Eu égard à la diminution de la ration, que j'avais ordonnée le 16 Février, et au retranchement d'une once sur chaque livre, qui avait été fait même dès notre départ de Sisiran, il devait me rester trois cent vingt-neuf arrobes † de pain, sans compter les autres provisions, qui étaient assez abondantes : mais je me vis ce jour-là réduit à deux grandes caisses pleines de poussière plutôt que de pain ‡. Je fis ouvrir les

* Dans le texte il y a, *des crachoirs*. † L'arrobe pèse vingt-cinq livres ; la livre est de 16 onces.

‡ J'abrège encore ici.

1781. Avril. trois caissons de réserve, qui étaient bien reliés de bons cerceaux, et bien brayés : il n'y avait pas d'apparence qu'ils eussent jamais contenu du pain ; ils n'étaient remplis que de cancrelas.

J'eus d'abord la précaution de faire trier autant de pain qu'il fut possible, et de le faire serrer dans les caisses des pavillons et des armes. On le pesa, et il s'en trouva quarante arrobes. En second lieu, je fis ramasser tout ce que l'équipage pouvait encore avoir de patates : mais la provision en était faite depuis quinze jours ; à peine put-on en remplir deux paniers. Troisièmement, je fis tuer les cochons et les autres animaux, excepté quelques poules que l'on conserva pour les malades. Je gardai pour le même service le peu de miel qui me restait de la provision que j'en avais faite à Sisiran. La quatrième précaution que je crus devoir prendre, fut de suspendre à l'instant même la ration de pain, et de distribuer par tête aux gens de l'équipage, une petite ration de patates, prise sur la provision que j'en avais faite chez les Indiens, trois onces de porc, et une de riz. Je n'avais en tout cela d'autre objet que de leur conserver la vie jusqu'à ce que je pusse être en état de leur accorder des secours plus abondans. Enfin je me déterminai à partager avec eux mes provisions, réservant pour dernière ressource les deux caisses, que je regardais comme sacrées.

Après avoir pris toutes ces résolutions, je tins conseil avec les officiers que j'ai déjà désignés. Je leur représentai ce que j'avais fait depuis le 20 Janvier, ce qui devait nous rester de pain, et ce qui nous en restait réellement. Je leur dis que je leur rendais d'autant plus volontiers compte des précautions que je me proposais de prendre, qu'ils avaient eux-mêmes souffert des retranchemens que j'avais cru devoir faire, retranchemens qui m'avaient fait traiter de tyran, de mauvais cœur, d'homme qui avait dépouillé tout sentiment d'humanité ; que nous étions actuellement à dix-sept cent soixante lieues du Pérou, à douze cent quarante de Guaham dans les îles Mariannes ; que les vents seraient favorables pour suivre l'une ou l'autre de ces deux routes, sauf quelques calmes ou quelques contrariétés auxquelles il fallait toujours s'attendre dans de tels voyages ; qu'ils avaient eux-mêmes sous les yeux l'état de nos vivres ; qu'enfin je les priais de me

dire quel parti ils prendraient, s'ils commandaient un vaisseau dans de pareilles circonstances. Tous répondirent unanimement que la mort seule était pire que l'état où nous nous trouvions ; que des deux routes proposées, quoique ni l'une ni l'autre ne donnât que bien peu d'espérance de salut, on ne pouvait se dispenser de choisir celle des Mariannes, et d'essayer si l'on ne pourrait pas se procurer quelque secours aux îles de Martin de Mayorga ; que nous n'avions pas des vivres pour un mois. Enfin le premier et le second pilote appuyèrent tout ce que l'on m'avait représenté ; et persuadé moi-même que leur avis était le meilleur, ne voulant point d'ailleurs contribuer à la perte de tant d'infortunés, ni me roidir contre ce qui me paraissait plus conforme aux intérêts du roi, je fis gouverner vers le Nord, dans le dessein de me mettre quarante lieues à l'Est des îles où j'avais déjà trouvé et où j'espérais trouver encore des rafraîchissemens. Je ne pris cependant cette résolution qu'avec une peine plus sensible que celle que j'avais ressentie à l'inspection de nos vivres : j'aurais désiré plutôt mourir que de remonter au Nord ; et si je ne me fusse laissé vaincre par la raison, j'aurais pris la folle résolution de poursuivre notre navigation vers l'Est. Le calme de mon esprit disparut : j'étais loin d'éprouver cette tranquillité d'ame avec laquelle j'ai enduré une infinité de traverses dans les très-pénibles voyages que j'ai entrepris pour faire de nouvelles découvertes *. La réflexion que nous ne pouvions prendre un autre parti, ne suffisait pas pour me tranquilliser, sur-tout quand je considérais que cet état de détresse s'était manifesté précisément lorsque nous avions surmonté les difficultés de notre navigation, lorsque nous avions atteint une latitude par laquelle nous ne pouvions qu'espérer des vents favorables, et sous laquelle je croyais que nous pouvions terminer notre voyage. Il est cependant certain que si la fantaisie de voir par moi-même l'état de nos provisions m'eût pris quinze jours plus tard, notre plus grand bonheur eût été de rester dans quelque île déserte, si nous en eussions rencontré. Et dans la situation même où nous nous trouvions, si les rafraîchissemens que les Indiens nous avaient fournis eussent été moins abondans, il ne me serait resté d'autre parti à prendre que de chercher quelque terre où nous eussions pu nous

1781. Avril.

* Quels services ce navigateur ne rendrait-il pas à la géographie, s'il daignait faire part au public de ses découvertes !

1781. Avril. réfugier. Ce fut donc véritablement par un coup de la providence, que nous avions rencontré ces îles de Mayorga, d'où nous avions tiré de si puissans secours.

Avec des vents variables qui soufflèrent de tous les points de l'horizon,
4. je suivis, depuis le 4 Avril, la route du Nord, ou celles qui en appro-
9. chaient le plus dans le premier quart (entre le Nord et l'Est). Le 9, la brise du Sud-Est au Nord-Est commença à régner: j'en profitai pour me mettre à quarante lieues à l'Est des îles, afin de les trouver ensuite plus facilement, en suivant leur parallèle.

16. 18. Le 16, le vent calma: le 18, il força, et fut accompagné d'un temps noir et de pluies abondantes: nous fûmes toute la nuit à la cape. Au point du jour nous courûmes sur les îles: mais le courant nous avait portés quelques minutes au Nord; le mauvais temps ne nous avait permis aucune observation; ces îles sont d'ailleurs fort rases; nous ne les aperçûmes point. Nous vîmes au Nord-Ouest l'île qui est au Sud-Ouest 7 degrés Sud de l'île Latté; nous en étant approchés, nous reconnûmes Latté à la distance de six lieues. Il résultait de là que mon point était de trente milles en arrière de la frégate, et que par conséquent nous avions passé entre les deux groupes d'îles de Galvez et de Mayorga, à peu de distance des unes et des autres, et que des brumes continuelles et un horizon nébuleux n'avaient pas permis de les voir.

Comme la seule espérance qui soutenait le courage de mes matelots était de pouvoir gagner les îles de Mayorga, je serrai le vent le plus qu'il me fut possible, et fis prendre les ris dans les huniers: mais la mer était grosse, le vent fort, la nuit obscure; je fus obligé de renoncer à aborder ces îles, persuadé que je ne pouvais en approcher (ce qui d'ailleurs était fort douteux) sans perdre plusieurs jours. Mon équipage cependant se décourageait dans la vue de l'état malheureux où il était: sa faiblesse était telle, que pour hisser une voile de hune, il fallait souvent que les gens des deux gaillards missent tous ensemble la main à l'œuvre. La diète la plus rigoureuse qu'on puisse faire dans un hôpital, ne les aurait pas affaiblis davantage. Pour les rassurer, je leur faisais considérer que, par la route

que nous tenions, nous rencontrerions infailliblement d'autres îles, où ils réparaient leurs forces ; que les vents étaient favorables, et que nous avancions chaque jour à pleines voiles vers le terme de nos souffrances. Ces raisons les tranquillisèrent ; ils prirent patience. 1781. Avril.

Le 21, nous découvrîmes au Nord-Nord-Est et à l'Est-Nord-Est deux îles que je nommai *de Consolation*, parce que mon équipage y trouva quelque soulagement, s'y étant pourvu de patates, de cochons, de cocos, de bananes, et de poules, que les insulaires nous apportèrent, pendant trente heures que je restai à peu de distance de leur rivage. Si le temps eût été moins dur, les rafraîchissemens eussent été plus abondans ; cependant l'équipage, par des échanges dans lesquels les hardes ne furent pas ménagées, et au risque de se trouver absolument nu, fit des provisions pour plus de huit jours de navigation : nos matelots recouvrèrent par-là leurs forces, et furent plus en état de supporter le dernier malheur qui les attendait. 21.

Comme, à notre approche de l'île, nous vîmes venir à notre rencontre un très-grand nombre de canots chargés de provisions, je suspendis la faible ration de comestibles que je leur fournissais de ma propre soute : on conçoit facilement le but de cette épargne.

Les Indiens de ces îles parlent la même langue que ceux du Refuge, et leur caractère d'esprit est le même. Leur confiance en nous était telle, que dix-neuf d'entre eux couchèrent à bord, sans que nous ayons pu les en empêcher ; et le jour suivant, il fallut recourir à la force pour nous en débarrasser.

Ils voulaient m'engager à débarquer dans leur île, où ils échangeraient avec nous beaucoup de gros cochons, la petitesse de leurs embarcations ne leur permettant de nous en amener que de petits ; mais comme mon temps était précieux, je me contentai de veiller à ce que personne ne se négligeât, et qu'on fît toutes les provisions que les circonstances permettaient.

Le 22 au soir, je fis route au Nord-Nord-Ouest avec un vent doux du 22.

1781. Avril. 24. Nord *; et dans cette route, je découvris, le 24, une autre île, que je nommai *Maurelle*. Le vent calma, sauf quelques grains et quelques courtes bouffées du Nord-Est; ce qui m'empêcha de porter vers l'île avant le coucher du soleil: le Sud-Est ayant alors pris le dessus, je m'en approchai à la distance de trois lieues; mais la nuit, et cette distance, trop grande pour les petites embarcations de ces Indiens, firent rétrograder deux canots qui venaient à la voile, chargés sans doute de rafraîchissemens.

Les vents continuèrent à souffler du premier et du second quart (du Nord à l'Est, et de l'Est au Sud), tantôt frais, tantôt si faibles qu'ils dégénéraient enfin en calme. Je profitai des momens favorables, et je me trouvai, le 5 Mai, par la latitude de 6 degrés. Dans cette position, nous trouvâmes une île très-rase, environnée d'une plage sablonneuse qui aboutissait à un ressif impénétrable, au voisinage duquel je ne trouvai point de fond avec une ligne de plus de cinquante brasses. L'île était couverte d'un plant épais de cocos †. Cette vue fit d'autant plus de plaisir à l'équipage, que les provisions faites à l'île de Consolation étaient ce jour-là même épuisées.

Mai. 5.

J'envoyai la chaloupe armée, pour nous amener, s'il était possible, plusieurs voitures de cocos; le brisant du ressif ne le permit pas: la frégate avança néanmoins à une telle proximité de la côte, que les insulaires nous parlaient de dessus le rivage; mais nous ne vîmes aucun moyen de pousser plus avant. Cependant les Indiens jetèrent leurs canots à la mer, non sans une peine extrême, vu l'obstacle du ressif. Ils arrivèrent à bord en grand nombre; la difficulté de la navigation ne leur avait permis que de se charger d'un très-petit nombre de cocos. Ils essayèrent de remorquer la frégate, en amarrant divers câbles à la proue, et voguant tous ensemble vers l'île, d'où l'on jetait même des cordages, pour nous tirer vers la terre.

* Il y a ici quelque erreur; je ne crois pas que, par un vent de Nord, les Espagnols ayent pu faire route au Nord-Nord-Ouest: il faut sans doute lire, *un vent de Nord-Est*, ou *route à l'Ouest-Nord-Ouest*.

† On verra plus bas qu'on nomma cette île, *île du Cocal*. Cocal signifie un plant de cocos: je n'ai osé hasarder le terme de *cocotaie*.

Voyant qu'en six heures de temps on n'avait pu réussir, et n'espérant aucun succès ultérieur, je fis voile au Nord-Ouest. 1781. Mai.

Les habitans de cet îlot commençaient déjà à varier beaucoup dans la prononciation de plusieurs mots communs aux autres îles. Ils vinrent à bord, tellement barbouillés, qu'on aurait été tenté de les prendre pour des figures de démons. La plupart avaient des barbes si longues, qu'elles leur pendaient jusque sur la poitrine. Près du plant de cocos, il y avait un si grand nombre de cases, disposées en un fort bel ordre, qu'on pouvait en conclure que cette île est extrémement peuplée.

Le 6, je me vis forcé de réduire les rations à cinq onces de pain, trois de chair de porc, et deux de féveroles, que je tirai de ma provision particulière, n'y en ayant plus dans celle du roi; et quoique je crusse qu'il était impossible que les gens de mon équipage se soutinssent avec dix onces d'une mauvaise nourriture, le triste état de nos provisions ne me permettait pas de leur en accorder davantage. 6.

Le même jour au soir, nous vîmes une autre île, plus rase mais plus grande que la précédente : je la nommai *Saint-Augustin* ; je la laissai au Sud-Ouest à la distance de six lieues.

Le 13, nous eûmes, en repassant la Ligne, des grains de toutes les parties de l'horizon. Toutes les remarques que j'avais faites, depuis l'île du Cocd, sur l'état de l'horizon, me persuadèrent que, depuis cette île, nous avions laissé à l'Est beaucoup de terres, qui forment sans doute, avec les îles de Salomon, une cordelière plus ou moins ouverte, au Sud de la Ligne équinoxiale. 13.

Pendant le peu de temps que la ration de pain fut bornée à cinq onces, je n'eus pas un seul de mes gens qui n'éprouvât un relâchement d'estomac. Tous étaient si faibles, que ceux des deux gaillards, rassemblés, ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine hisser les voiles ; ce qui nous obligea plusieurs fois de supprimer des manœuvres qui auraient pu nous être très-utiles.

1781. Mai. 22. Le 22, je me faisais sur les basses de Saint-Barthelemi. La prudence aurait demandé, sans doute, que j'eusse mis quelquefois à la cape durant la nuit, d'autant plus que le vent était non-seulement bon frais, mais même forcé : mais j'étais trop affecté du triste état de mes gens, dont la plupart étaient attaqués du scorbut, occasionné par la mauvaise qualité du pain. Je ne voulus pas perdre un moment ; je forçai de voiles, et l'extrême vigilance que je recommandai à tout l'équipage, suppléa aux précautions que j'aurais prises dans toute autre circonstance.

24. Le 24, notre latitude était de 13[d] 16′ Nord, et tous les dangers étaient passés. Je gouvernai donc à l'Ouest quart Nord-Ouest, sur Guaham, capi-
31. tale des îles Mariannes, où je mouillai le 31, en rade d'Umata ; et j'y reçus aussitôt les secours nécessaires pour alimenter convenablement mon équipage.

Comme je n'avais qu'une seule ancre, secours insuffisant pour me maintenir en rade, j'envoyai un exprès à don Philippe Zérain, gouverneur de l'île. Je lui faisais part de l'état actuel de mon vaisseau, et de l'objet de ma commission ; je le priais de me mettre, le plutôt qu'il serait possible, en état de faire voile ; je lui déclarais que, quelque détériorés que fussent mes agrès, j'étais neanmoins résolu de me rendre à la nouvelle Espagne, pour remettre entre les mains de son excellence le viceroi du Mexique les importantes dépêches dont j'étais chargé. J'espérais, ajoutais-je, qu'il me faciliterait les provisions de vivres indispensables pour une si longue navigation. Au reste, je ne demandais pas les vivres qu'on a coutume de fournir aux vaisseaux du roi (on ne les aurait pas trouvés dans ce préside), mais ceux qu'on pouvait recueiller dans l'île, pourvu que leur quantité fût telle, qu'on pût les regarder comme équivalant aux provisions ordinaires.

Le gouverneur voulut juger par lui-même de tout ce qui était nécessaire au succès de ma commission. Concevant de quelle conséquence il était que la force du vent ne nous fît pas dérader, attendu que mon équipage était dépourvu de vivres, il envoya à bord pour quinze jours de provisions en riz, maïs, et cochons, sans qu'on discontinuât les rafraîchissemens journaliers

qu'on nous fournissait pour le rétablissement de nos scorbutiques, et pour disposer mon équipage à une nouvelle campagne. Il fit aussi conduire du préside distant d'Umata de dix lieues, une très-vieille ancre : il y manquait, il est vrai, le quart de la barre ; mais je la réparai de manière qu'elle fût en état de servir ; et à l'aide d'une autre ancre de bois que je construisis, aidé de mon charpentier, nous nous vîmes, au bout de huit jours, soutenus sur trois ancres, non pas cependant à l'entière satisfaction de l'équipage. 1781. Juin.

Il ne nous restait plus qu'à faire de l'eau, pour assurer notre subsistance, tant à l'ancre que sous voiles. Dès mon arrivée, j'avais fait successivement mettre à terre toutes nos futailles : il n'y avait pas long-temps que nous les avions remplies aux îles de Mayorga. Quel fut donc notre étonnement, quand nous trouvâmes que nous n'avions plus que deux pipes d'eau ; et même il manquait un baril entier à l'une de ces pipes. J'invitai le gouverneur, son major, et tout mon équipage, à se rendre, de leurs propres yeux, témoins de cet énorme déchet. Tous rendirent grâce à Dieu de ce qu'il nous avait sauvés du danger imminent dont nous étions menacés.

Comme toutes les douves, tous les fonds de nos futailles, étaient rongés dans toutes leurs parties, nous fûmes obligés de les réparer à neuf : mais après ce travail, les pipes, qui étaient auparavant de six barils, n'en contenaient plus que quatre. Nous ne pûmes d'ailleurs obtenir de ces débris que quarante-huit pipes. Le gouverneur, comprenant l'insuffisance de cette provision, fit porter à mon bord trente cannes, contenant chacune huit quartillos *. Ce secours ne rémédiait pas sans doute au ravage que nous avions lieu de craindre de la part de nos misérables insectes. Je pris cependant courage, espérant que dans l'abondance de nos provisions, ils prendraient facilement le change.

Les vivres que je me procurai sans qu'il en coutât rien au trésor royal,

* Il y a là probablement quelque erreur. Suivant Paucton *(Traité des mesures, poids, &c.)*, les trente cannes, de huit quartillos chacune, n'auraient contenu que cent vingt-cinq pintes de Paris ; et plus de la moitié moins, ou soixante pintes seulement, suivant le Dictionnaire de Séjournart. Ç'aurait été un bien faible secours : il faut apparemment lire *huit cents* ou *huit mille* quartillos.

1781. Juin. furent cent quarante anègues * de maïs, soixante de riz, trente cochons, vingt jeunes taureaux (ou bœufs peut-être), quarante-cinq a....† de viande sèche, du beurre, du sel, de l'huile du pays pour les lampes, de l'eau-de-vie de cocos pour l'équipage, soixante cocos pour les cochons, et tous les autres menus objets nécessaires sur un vaisseau. Dans des circonstances plus favorables, nous ne nous serions pas contentés de telles provisions. Je me disposai donc à partir le 20 Juin 1781, pour la nouvelle Espagne, afin d'achever de remplir une commission dont le résultat pouvait être très-utile au bien de l'état.

DÉPART *de la rade d'Umata, en l'île de Guaham, capitale des îles Mariannes, située par* 13ᵈ 10′ *de latitude Nord,* 21ᵈ 28′ *à l'Est de Manille.*

20. J'appareillai donc le 20 Juin, et j'éprouvai encore une fois combien était grande la faiblesse de mes câbles, et spécialement de celui qui soutenait l'ancre que le gouverneur m'avait procurée. L'ancre fut à peine hors de l'eau, que le câble rompit; et comme le navire avait fait son abattée à une distance où le fond était très-bas, elle retomba à une profondeur où le câble ne pouvait atteindre.

La saison permettait de prendre la route du Nord; les vents d'Est et d'Est-Nord-Est me portèrent jusqu'à la latitude de 20ᵈ 10′. Nous eûmes ensuite sept jours entiers de calme plat, pendant lesquels nous n'eûmes d'autre mouvement que celui des courans, qui nous portaient au Nord-Ouest.

Juillet. 3. Le 3 Juillet, par 24ᵈ 26′ de latitude, les vents du quatrième quart (d'entre l'Ouest et le Nord) commencèrent à souffler, tantôt avec assez de

† L'anègue, ou plutôt la fanègue, contient à très-peu près quatre boisseaux et demi de Paris.

‡ Cet abrégé *a*... signifie probablement *anègues*. Cependant l'auteur l'a employé ailleurs pour *arrobes*. L'arrobe de matières non liquides est un poids de vingt-cinq livres: ainsi quarante-cinq arrobes ne feraient que onze cent vingt-cinq livres, ce qui ne serait pas une grande provision.

force, tantôt plus faiblement ; ils me portèrent, le 7, à la latitude de 25ᵈ 9′, et je me supposais alors sur l'île du Grand-Volcan. Nous continuâmes la route jusqu'au 11, que, me trouvant par 27ᵈ 52′ de latitude, je jugeai que j'étais à vingt-cinq lieues à l'Est de l'île du Mauvais-Abri, et que j'avais paré toute la cordelière des Mariannes. Les vents tournèrent alors au 3ᵉ quart (entre le Sud et l'Ouest), et je portai au Nord-Est, cherchant toujours à m'élever en latitude, pour rencontrer enfin les bons vents frais de la partie de l'Ouest : parvenu à 40 degrés de latitude, je gouvernai à l'Est quart Nord-Est, autant que les vents le permirent ; mais me trouvant par 43 degrés de latitude, 179ᵈ 28′ à l'Est de Paris, le vent passa au 2ᵉ quart (entre l'Est et le Sud), et il devint si violent, que je fus obligé de me tenir deux jours à la cape.

1781. Juillet. 7. 11.

Le 5 Août, le vent vint du Nord-Ouest ; je gouvernai à l'Est quart Sud-Est jusqu'au 13. Dans cet intervalle, les vents soufflèrent de tous les points de l'horizon, et se fixèrent enfin dans le 2ᵉ et le 1ᵉʳ quart. Je profitai, autant qu'il me fut possible, de ces variations pour m'avancer vers l'Est.

Août. 5. 13.

Le 30, je me trouvai par 37ᵈ 5′ de latitude Nord, et je m'estimais à 144ᵈ 17′ à l'Ouest de Paris, et à deux cent soixante lieues de distance du cap Mendocin. Les vents s'établirent alors dans le 4ᵉ quart ; je portai à l'Est jusqu'au 3 Septembre, que nous vîmes du goëmon et des troncs de pin flotter sur l'eau, premier signe de la proximité des côtes septentrionales de la Californie. Pour m'en approcher, je portai à l'Est-Sud-Est.

30. Septembre. 3.

Le 4, la mer changea de couleur ; et la vue de quelques petits oiseaux nous confirma que nous n'étions pas loin de terre, et que nous ne tarderions pas d'en avoir connaissance.

4.

Le 8, je me trouvai sur la pointe de Pédernales (ou des Pierres à fusil), à la distance de cinq lieues. Ce relèvement me mettait par 123ᵈ 3′ de longitude à l'Ouest de Paris ; je m'estimais par 130ᵈ 34′ : mon estime était donc en erreur de cent vingt-deux lieues que je me faisais trop à l'Ouest.

8.

1781. Septembre. De la vue de cette pointe, je fus à la recherche du cap Saint-Lucas. Dans la route, je passai à l'Est de l'île Guadeloupe, à la distance de huit lieues. J'eus quelques jours de calme, après lesquels j'eus connaissance,
20. 22. le 20, du morne de Saint-Lazare, et le 22 j'étais près le cap Saint-Lucas.

25. Le 25, après quelques calmes, pendant lesquels j'eus presque toujours en vue la terre de ce cap, il survint un terrible ouragan, qui, dans l'espace de six heures, courut de l'Est, par le Nord et l'Ouest, jusqu'au Sud, avec une telle furie, que, malgré la lame impétueuse qui nous venait de l'avant, nous faisions sept milles et demi par heure, ne portant que la seule misaine. Il n'y a point de doute que nous n'eussions été démâtés, si l'ouragan eût duré plus long-temps.

Le même jour, quand l'ouragan fut calmé, je fis larguer toutes les voiles,
26. 27. et je portai sur les îles Maries. Je les doublai au Nord le 26; et le 27, à la nuit, je mouillai en rade de Saint-Blaise, par 21^{d} 30$'$ de latitude, 134^{d} 54$'$ à l'Est de Manille, 107^{d} 6$'$ à l'Ouest de Paris. J'ai eu le bonheur d'amener mon équipage sain et sauf, malgré les horribles dégâts que les cancrelas avaient faits dans nos provisions, et la misère qui s'en était suivie; n'ayant perdu que deux hommes, dont l'un était mort au port même de Sisiran avant notre départ, et l'autre était attaqué de phthisie quand il s'est embarqué.

A Saint-Blaise, le 27 Septembre 1781, à bord de la frégate la Princesse.
F. A. Maurelle *.

* Je n'ai voulu joindre aucune remarque à la relation de ce voyage qualifié d'*intéressant* par Maurelle: mais comme en hydrographie on tire parti des journaux les moins exacts, malgré le jugement un peu rigoureux qu'en porte la Pérouse dans l'extrait de sa correspondance inséré au second *volume*, j'ai pensé qu'il pourrait devenir utile à quelques navigateurs, ou servir d'éclaircissement à quelques discussions géographiques. (N. D. R.)

EXTRAIT

De la Relation d'un voyage fait en 1779, *par don François-Antoine Maurelle, Enseigne de frégate, au service du roi d'Espagne, pour la découverte des côtes occidentales de l'Amérique septentrionale.*

Depuis quelques années, les Espagnols ont entrepris trois voyages pour reconnaître les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale. Dans le premier, don Jean Perez, premier pilote, s'éleva jusqu'à 55 degrés de latitude ; et à son retour, il reconnut deux fois la côte entre ce point et le port de Monterey.

Le second voyage date de l'année 1775 : on avait armé pour cet effet une frégate et une goëlette. La goëlette était commandée par don Jean-François de la Bodega y Quadra, lieutenant de vaisseau. Don Maurelle, qui accompagnait don de la Bodega, et qui n'était alors que second pilote, avait tracé une relation de cette expédition. Une copie de cette relation est parvenue entre les mains des Anglais ; sir Daines Barrington l'a publiée en Angleterre, traduite sans doute en Anglais : le capitaine Cook la cite dans la relation de son troisième voyage. Mais le capitaine Dixon, dans la relation du voyage qu'il a fait en ces mêmes parages, accuse don Maurelle de mensonge manifeste ; il est incontestable, suivant lui, que cet officier n'a point été dans les parages où il se vante d'avoir fait des recherches infructueuses. L'accusation est forte : si elle est bien fondée, don Maurelle ne mérite aucune confiance. " Nous essayâmes," dit ce navigateur, " de trouver le détroit de l'amiral de Fonte, quoique n'ayant pas encore découvert l'archipel de Saint-Lazare à travers duquel il navigua. . . . " Après toutes les peines que nous nous sommes données inutilement,

" nous pouvons prononcer que ce détroit n'existe pas." — " Or," dit le capitaine Dixon, " la situation des îles de la Reine-Charlotte, qui s'eten-" dent du 54e degré au 51e degré 56 minutes de latitude Nord, prouve " clairement que ce sont celles qui composent l'archipel de Saint-Lazare." Mais est-il bien prouvé que ce que le capitaine Dixon nomme *les îles de la Reine-Charlotte*, soit réellement un groupe de plusieurs îles ? " Il y a " tout lieu de le croire," nous dit-on, " en considérant le grand nombre de " petits détroits qu'on a vus en rangeant la côte." Mais ces petits détroits peuvent n'être que des criques ; on n'a pénétré dans aucun. Le capitaine Dixon avait bien d'autres affaires ; son but n'était pas de faire des découvertes, mais d'acheter à bon marché de belles fourrures, et de les vendre cher à la Chine. Aussi n'est-il pas l'auteur de la relation : elle est, est-il dit dans l'introduction, d'une personne aussi peu exercée dans la carrière littéraire, que peu accoutumée à la vie maritime. Mais le capitaine Dixon nous dit dans l'introduction, qu'il a corrigé soigneusement ce qui a rapport à la navigation. Tout, sans doute, est fort bien corrigé ; mais pour soutenir l'opinion erronée où l'on paraît être de la réalité des découvertes de l'amiral de Fonte, il ne fallait pas taxer d'imposture un navigateur qui n'avait eu d'autre vue que de faire de nouvelles découvertes.

Les découvertes faites par Maurelle dans cette seconde expédition s'étendaient jusqu'au 58e degré de latitude. Don Maurelle les avait détaillées sur une carte qui probablement ne sera point parvenue entre les mains des Anglais ; les Espagnols la publieront peut-être, et l'on pourra combiner alors les découvertes de Maurelle avec celles de Cook et de Dixon. Don de la Bodega et don Maurelle avaient découvert, entre autres, par 55d 18′ de latitude, l'entrée d'un port qu'ils jugèrent devoir être fort bon : ils avaient donné à l'entrée le nom d'*entrée de Bucarelli*, en l'honneur de frère don Antoine-Marie Bucarelli y Ursua, vice-roi du Mexique, qui n'épargnait rien de ce qui dépendait de lui pour faciliter le succès de ces expéditions. Ils avaient aussi découvert deux havres très-bons, celui de Guadalupe, par 57d 11′, celui de los Remedios, par 57d 18′. Cook, dans son troisième voyage, en 1778, reconnut ces havres ; mais il ne s'y arrêta pas.

Une troisième expédition fut ordonnée par le roi d'Espagne, en 1777 : il s'agissait de terminer la reconnaissance de la côte au Nord-Ouest de l'Amérique, depuis le 58e degré jusqu'au 70e. Don Bucarelli fit armer deux frégates. Don Ignace Arteaga, lieutenant de vaisseau, commanda la Princesse ; la Favorite fut aux ordres de don de la Bodega, qui prit pour second capitaine don Maurelle, alors enseigne de frégate. Ils convinrent de se rendre d'abord à l'entrée de Bucarelli, où ils feraient du bois, de l'eau, &c.

Ils partirent, le 11 Février 1779, du port de Saint-Blaise, qu'ils placent par 21d 30′ Nord, et 107d 6′ Ouest de Paris. Ils arrivèrent, le 3 Mai, à l'entrée de Bucarelli, dont la situation géographique est, suivant eux, par 55d 18′ Nord, et 139d 15′ Ouest de Paris. Il ne paraît pas y avoir lieu de révoquer en doute l'exactitude des latitudes déterminées par don Maurelle : il n'en est pas de même des longitudes, qui n'étaient probablement déterminées que par estime. Suivant un relèvement que Cook avait fait, l'année précédente, des côtes voisines de l'entrée de Bucarelli, cette entrée doit être à très-peu près 227 degrés à l'Est de Greenwich, ou 135 degrés un tiers à l'Ouest de Paris.

L'entrée de Bucarelli introduisit les Espagnols dans un vaste golfe ; ils y mouillèrent le 3 Mai, dans un port tel qu'il n'en est pas, disent-ils, de meilleur en Europe ; ils lui donnèrent le nom de *port de la Croix*.

Le 18 Mai, don Maurelle fut dépêché avec les deux chaloupes pour faire le tour du golfe. Dans cette expédition, qu'il ne termina que le 12 Juin, il releva tous les caps, toutes les îles, toutes les principales parties du grand golfe ; il dessina toutes les criques, toutes les baies, tous les ports particuliers. Toutes ces baies, tous ces ports, dit-il, sont bons et sûrs. Il donna des noms à toutes ces parties ; il dressa enfin un grand plan très-exact de tout le grand golfe : il serait bien à désirer que ce plan fût publié, ainsi que la carte que don Maurelle a dressée des côtes et des îles que les Espagnols ont reconnues dans la suite de leur expédition. La carte serait cependant moins essentielle que le plan, les mêmes côtes ayant été visitées

l'année précédente par Cook ; mais on pourrait y trouver quelques détails qui auraient échappé à l'argonaute Anglais *.

Don Maurelle, dans son expédition, rencontra peu d'habitations : il ne vit qu'un seul village situé au haut d'une montagne escarpée ; on ne pouvait y monter que par un escalier ou plutôt une échelle de bois : si le pied manquait, on tombait dans le précipice.

Les Espagnols ne furent pas long-temps dans le port de la Croix, sans recevoir la visite des Indiens voisins du port. Les échanges furent établis ; les Indiens cédaient leurs pelleteries et diverses bagatelles, pour des grains de verre et des morceaux de vieux fer, &c. De ce commerce, il résulta que les Espagnols purent prendre une connaissance assez exacte de leur génie, de leurs armes offensives et défensives, de leurs manufactures, &c.

Leur couleur est olivâtre-clair ; plusieurs d'entre eux ont cependant le teint régulièrement blanc : leur visage est bien proportionné dans toutes ses parties. Ils sont robustes, courageux, arrogans, belliqueux.

Ils se vêtent d'une ou de plusieurs peaux crues (avec leur poil apparemment) ; ce sont des peaux de loutre, de loup marin, de benade (c'est une espèce de cerf), d'ours, ou d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse. Ces vêtemens les couvrent du cou jusqu'à mi-jambe : il y en a cependant parmi eux plusieurs qui portent des bottes de peau unie, assez semblables aux bottes Anglaises, si ce n'est que celles de ces Indiens s'ouvrent par le devant, et qu'on les ferme en y entrelaçant un cordon. Ils portent sur la tête des chapeaux tissus de menues écorces d'arbres, et dont la figure est celle de la partie supérieure d'un entonnoir (ou d'un cône). Aux poignets, ils ont des bracelets de cuivre ou de fer, ou, au défaut de ces métaux, de barbe de baleine, et autour du cou, des colliers de petits fragmens d'os de poissons ou d'autres animaux, ou même des colliers de cuivre, de la grosseur de deux doigts. Ils portent des pendans d'oreille de nacres, ou de plaques de cuivre, sur lesquelles est relevée en bosse une résine de

* On trouve une réduction de ce plan dans l'Atlas du Voyage de la Pérouse, N° 26. (N. D. R.)

couleur de topaze, et qui sont accompagnées de grains de jais. Leurs cheveux sont longs et épais : ils se servent d'un peigne assez analogue aux nôtres, pour les réunir en une petite queue depuis leur milieu jusqu'à leur extrémité ; un ruban étroit, de grosse toile tissue à cet effet, leur sert de ligament.

Ils portent aussi, pour se couvrir, des espèces d'écharpes *, longues d'une vare et demie †, et larges d'une vare, tissues comme les peillons ‡ du Pérou ; tout autour règne une frange large d'un demi-quart de vare, et dont le fil est régulièrement tors.

Les femmes, dans leur habillement, donnent des preuves de leur modestie et de l'honnêteté de leurs mœurs. Leur physionomie est agréable, leur teint assez frais, leurs joues vermeilles, leurs cheveux longs ; elles les réunissent en une longue tresse. Elles portent une longue robe de peau unie, ceinte au-dessus des reins, et assez semblable à celle de nos religieux ; elle les couvre depuis le cou jusqu'aux pieds ; les manches s'étendent jusqu'aux poignets. Sur cette robe elles mettent diverses peaux de loutre ou d'autres animaux, pour se défendre des injures de l'air. Mieux habillées, plusieurs d'entre elles pourraient disputer d'agrément avec les plus belles femmes Espagnoles ; mais peu contentes de leurs charmes naturels, elles ont recours à l'art, non pour s'embellir, mais pour se défigurer. Toutes les femmes mariées ont une grande ouverture à la lèvre inférieure, et cette ouverture est occupée par un morceau de bois taillé en ovale, dont le petit diamètre est presque d'un pouce ; plus une femme est avancée en âge, plus ce bel ornement a d'étendue : cela les rend affreuses, les vieilles surtout, dont la lèvre, privée de son ancien ressort, et entraînée par le poids

* Il y a dans l'Espagnol, *algunas presadas*. Je ne sais si *presada* signifie autre chose que couleur verte ; peut-être a-t-on écrit *presadas* pour *frazadas*, couvertures : les *p* pour des *f*, et les *s* pour des *z*, se rencontrent très-fréquemment dans le manuscrit.

† La vare Espagnole a environ trois de nos pieds de longueur.

‡ Le peillon Espagnol est une espèce de robe ancienne, qui est encore en usage au Pérou ; je n'ai pu découvrir quelle était sa tissure.

de ce beau bijou, pend nécessairement d'une manière très-désagréable. Les filles portent seulement une aiguille de cuivre, qui leur traverse la lèvre au lieu où l'ornement doit par la suite être placé.

Ces Indiens portent en guerre des cuirasses et des épaulières d'un travail semblable à celui des corps de baleine des Européennes. Des ais fort étroits forment en quelque façon la trame de cette tissure, et des fils en sont la chaîne : le tout est, de cette manière, très-flexible, et laisse aux bras un libre mouvement pour le maniement des armes. Ils portent au cou un gros et large gorgerin qui les couvre jusqu'au dessous des yeux ; et leur tête est defendue par un morion, fait ordinairement de la tête de quelque animal féroce. De la ceinture jusqu'en bas, ils ont une espèce de tablier, de même tissure que leur cuirasse. Une belle peau *, enfin, pend de leur épaule presque jusqu'au genou. Avec cette armure, ils sont invulnérables aux flèches de leurs ennemis : mais ainsi armés, ils ne peuvent changer de position avec autant d'agilité que s'ils étaient moins chargés.

Leurs armes offensives sont des flèches ; des arcs dont la corde est tissue comme le bourdon (ou grosse corde) des meilleurs instrumens de musique ; des lances longues de quatre vares, armées de languettes de fer ; des couteaux de même métal plus longs que les baïonnettes Européennes, arme cependant qui chez eux n'est pas commune ; de petites haches de silex, ou d'une pierre verte si dure, qu'elle fend les bois les plus compacts sans que son fil soit altéré.

La prononciation de leur langue est extrêmement difficile : ils parlent de la gorge avec un mouvement de la langue contre le palais. Le peu d'usage que les femmes peuvent faire de leur lèvre inférieure, nuit beaucoup chez elles à la netteté du langage. Les Espagnols ne pouvaient ni prononcer ni écrire les mots qu'ils entendaient.

De la vivacité d'esprit de ces Indiens, et de leur attention à bien fournir

* Il y a dans le manuscrit *quera :* je ne crois pas que ce mot soit Espagnol ; j'ai supposé qu'il fallait lire *cuera*, nom d'une espèce de vêtement de peau.

le marché établi au port, on peut conclure qu'ils sont assez laborieux. Ils apportaient continuellement des étoffes bien tissues et nuancées de diverses couleurs, des peaux de loups terrestre et marin, de loutre, d'ours, et d'autres animaux plus petits : de ces peaux, les unes étaient crues, les autres corroyées. On trouvait aussi à ce marché des couvertures * de grosse toile, nuancées de couleurs brune et blanche, très-bien tissues, mais en petite quantité ; de larges rubans de la même toile, qui pouvaient aller de pair avec la toile des matelas des officiers Espagnols ; des écheveaux du fil dont cette toile était tissue ; des plateaux de bois joliment travaillés ; de petits canots (ou pirogues) peints de diverses couleurs, dont les dessins représentaient des têtes avec toutes leurs parties ; des grenouilles de bois parfaitement imitées, qui s'ouvraient comme des tabatières, et qui leur servaient à serrer leurs bagatelles ; des boîtes formées de petites planches, de forme cubique, ayant trois quarts de vare de chaque côté, bien dessinées au dehors, représentant divers animaux, avec des couvercles fabriqués comme les étuis de Flandre, ayant un rebord crénelé, propre à s'emboîter dans le corps de la boîte ; des animaux de bois, tant terrestres que volatiles ; des figures d'hommes de la même matière, coiffées de morions représentant la tête de divers animaux féroces ; des rets et filets destinés à la pêche ; des colliers de cuivre et des bracelets de fer, dont ils ne voulaient se dessaisir qu'à un prix excessif ; et des becs, dont ils tiraient des sons comme d'une flûte traversière. Les principaux officiers prirent de ces marchandises celles qui leur agréaient le plus, laissant les autres à la disposition de l'équipage.

Comme les Indiens s'aperçurent que les Espagnols étaient très-friands de poisson, ils ne les en laissèrent pas manquer : la plus grande abondance fut de saumons, et d'une espèce de sole ou de turbot long de trois vares et un quart, large et épais à proportion ; on apporta aussi au marché des morues, des sardines, des poissons ressemblans à la truite. Il en résulte que ce golfe doit être très-poissonneux : les rivages sont d'ailleurs bordés de coquillages.

La quantité de nacres que ces Indiens dépècent pour en faire des pendans

* Il y a encore ici *presadas* : j'ai supposé qu'il fallait *frazadas*, des couvertures de lit.

d'oreille, éveilla la curiosité des Espagnols ; ils tâchèrent de découvrir si ces peuples n'avaient pas en leur possession, si leur pays ne produisait pas, des perles quelques pierres précieuses : leurs recherches furent inutiles ; ils trouvèrent seulement quelques pierres qu'ils jugèrent être métalliques, et qu'ils embarquèrent, n'ayant pas les secours nécessaires pour dégager le métal qu'elles pouvaient contenir.

Ces Indiens se nourrissent de poisson frais ou sec, bouilli ou rôti ; d'herbes et de racines que leurs montagnes leur fournissent, et particulièrement de celle qu'on nomme en Espagne persil de mer ; et enfin de la chair des animaux qu'ils prennent à la chasse : et leur chasse est sans doute très-abondante, vu la quantité de chiens qu'ils nourrissent à cet effet.

Les Espagnols n'ont aperçu chez eux aucun vestige de culte, sinon qu'ils s'inclinent quelquefois vers le soleil : mais le font-ils par acte de religion ? c'est ce qu'on n'a pu vérifier.

Don Maurelle, dans son expédition autour du golfe, trouva, dans deux îles, trois cadavres couchés dans des boîtes de forme semblable à celles qu'on a décrites plus haut, et parés de leurs fourrures. Ces bières étaient placées dans une petite hutte, sur une estrade de branches d'arbres.

Le pays est très-montueux ; les montagnes sont très-élevées, et leur pente s'étend presque par-tout jusqu'à la mer. Le sol, de roche vive, est cependant couvert d'une forêt impénétrable de pins très-élevés, très-gros, et très-droits. Comme ils ne peuvent s'enfoncer beaucoup en terre, la violence des vents en déracine souvent : ils se pourrissent, et se changent en un terreau léger, sur lequel croît un hallier épais, dans lequel on trouve des orties, de la camomille, du céleri sauvage, de l'anis, une espèce de chou, de la chélidoine, du sureau, de l'absinthe, de l'oseille, et sans doute beaucoup d'autres plantes le long des rivières.

Les Espagnols virent des canards, des mouettes, des plongeons, des milans,

des corbeaux, des oies, des grues, des chardonnerets, et d'autres petits oiseaux à eux inconnus.

Le commerce entre les Espagnols et les Indiens fut assez tranquille : les premiers se tenaient toujours sur leurs gardes, prêts à se défendre si on les attaquait ; les autres se contentaient de voler le plus qu'ils pouvaient, secrètement s'ils n'étaient pas observés, publiquement s'ils se croyaient les plus forts. Pour le maintien de la paix, les Espagnols fermaient les yeux sur les petits vols : mais s'il s'en commettait quelqu'un qui leur fût trop préjudiciable, ils saisissaient ou quelque pirogue, ou quelque personnage de marque, et ne le relâchaient qu'après la restitution faite ; mais il n'y eut aucune effusion de sang.

Le désir de se procurer du fer, du drap, d'autres étoffes, fut, chez quelques Indiens, plus fort que l'amour paternel ; ils vendirent leurs enfans pour quelques vares d'étoffes, ou pour quelques débris de cerceaux de fer. Les Espagnols achetèrent ainsi trois jeunes garçons, l'un de cinq à six ans, l'autre de quatre, le troisième de neuf à dix, non pour en faire des esclaves, mais pour en faire des Chrétiens : ils espéraient d'ailleurs en tirer des éclaircissemens utiles sur la nature du pays et de ses habitans. Ces enfans furent si contens d'être avec les Espagnols, qu'ils se cachaient, lorsque leurs pères venaient à bord, dans la crainte d'être rendus à leurs parens. L'on avait aussi acheté, dans la même vue, deux petites filles, l'une très-laide, âgée de sept à huit ans, l'autre plus jeune, mieux faite, mais malade, et presque aux portes de la mort.

Le plus âgé des garçons paraissait avoir une vivacité d'esprit, une intelligence peu commune ; il se fit bientôt goûter de tout l'équipage. Il avertissait, par des signes très-expressifs, de ce que méditaient ses compatriotes, de ce qu'ils devaient faire, du but qu'ils se proposaient : il prenait les soldats par la main, les conduisait au dépôt des armes, leur mettait en main les fusils, et leur faisait signe de les charger, et de faire feu sur telle ou telle pirogue, mais d'épargner telle ou telle autre, qui appartenait à des amis. Les

environs de ce port sont donc habités par diverses tribus ennemies les unes des autres.

En nouvelle et pleine lune, la mer monte au port de la Croix, de dix-sept pieds trois pouces Anglais ; la haute mer est alors à midi un quart : les plus petites marées sont de quatorze pieds trois pouces ; les marées de la nuit excédaient d'un pied neuf pouces celles du jour.

Le vents de Sud, Sud-Est, et Sud-Ouest, étant toujours accompagnés de brouillards et de pluies continuelles, les Espagnols quittèrent, le 15 Juin, le port de la Croix, et gagnèrent celui de Saint-Antoine, dans la vue de débouquer plus facilement du golfe, au premier vent de Nord-Ouest ; ce qu'ils ne purent exécuter que le 1er Juillet.

Le 16 Juillet, ils découvrent, à une demi-lieue sous le vent, une batture qu'ils estiment être par 59^{d} 2′ de latitude, et 147^{d} 46′ de longitude * : ils voyaient au loin le mont Saint-Élie, dont le sommet, disent-ils, peut égaler en hauteur celui d'Orisaba.

Le 17, à midi, le cap de Saint-Élie restait à l'Ouest 40 degrés Nord, distance trois lieues : ils estiment sa latitude 59^{d} 53′, sa longitude 149^{d} 20′. Les cartes représentent une île au voisinage de ce cap : la pointe de cette île la plus voisine du cap restait au Nord 18 degrés Ouest, distance cinq lieues. Les deux pointes formaient entre elles une entrée de canal, large de trois lieues. Depuis le cap, la côte court au Nord, inclinant un peu vers le Nord-Ouest : ils découvrent, dans cette partie, de grandes baies, où ils pensent qu'il doit y avoir des ports bien abrités.

L'île, dit don Maurelle, est plus grande qu'elle n'est représentée sur les cartes : les Espagnols n'en étant qu'à une demi-lieue, y découvrirent une batture au Sud-Ouest.

* Toutes les latitudes sont au Nord, les longitudes à l'Ouest de Paris. Nous avons déjà remarqué qu'on ne pouvait faire fond sur ces longitudes.

Le 18, ils reconnurent un très-vaste golfe à l'Ouest du cap Saint-Élie ; ce golfe a dix lieues de profondeur. Le 20, ils furent abordés par deux canots de singulière structure : des ais ou planchettes très-minces en forment la charpente ; ces ais sont liés les uns aux autres par des cordes médiocrement fortes, et laissent cependant entre eux des vides ; de sorte que, sans la fourrure, cela formerait un vrai squelette de canot. On entoure ce squelette, en totalité, de peaux d'animaux, en ne laissant dans la partie supérieure qu'une ouverture ronde, dont les bords doivent servir de ceinture à celui qui conduit le canot ; et pour que l'eau ne puisse pas s'y introduire par cette ouverture, le conducteur se revêt d'une chemise de vessies, cousues très-délicatement ensemble, et convenablement liées sur les bords de l'ouverture : on conçoit que ces canots doivent être d'une grande légèreté. Leur forme est exactement celle d'une harpe ; leur proue a la même courbure que celle qu'on pratique sur la harpe pour en assurer les cordes.

Les Indiens conducteurs de ces canots étaient revêtus d'une tunique de peau, qui les garantissait suffisamment du froid : leurs chapeaux ressemblaient à ceux des habitans du port de Bucarelli ; de gros grains de verre étaient leurs pendans d'oreille. Leurs instrumens de pêche sont des flèches travaillées comme au tour avec une extrême délicatesse, une grande perche, une vessie enflée, un harpon dont la pointe est d'os, et une longue corde faite de boyaux d'animaux et convenablement tordue. Ils lancent le harpon contre la loutre ou le loup marin : l'animal percé veut s'enfoncer ; la vessie ne le lui permet pas ; l'Indien l'a bientôt attiré à lui. Les jeunes Indiens embarqués à Bucarelli voulurent s'entretenir avec ceux-ci : ils ne s'entendaient mutuellement pas.

Ces deux canots engagèrent les Espagnols à relâcher sur la côte voisine : ils y mouillèrent le 20 Juillet à minuit ; mais dès le lendemain ils gagnèrent une anse qui leur restait au Nord, à la distance d'une lieue. Ils y étaient abrités depuis le Nord-Ouest, passant par le Nord, jusqu'au Sud : un peu plus enfoncés, ils auraient été à l'abri de tous les vents. Ce port, auquel ils donnèrent le nom de *port Saint-Jacques*, gît par 60^{d} 13′ de latitude, et 157^{d} 52′ de longitude. Pour s'assurer s'ils étaient près d'une île ou près du

continent, ils détachèrent la chaloupe, qui, après avoir navigué six ou sept lieues au Nord-Nord-Ouest, rapporta que la côte tournait alors vers l'Est ; d'où l'on concluait que la terre près de laquelle on mouillait, était une le *.

Six canots d'Indiens, longs d'environ vingt-six coudées, larges de quatre, doublés de peaux blanches, et d'ailleurs de construction assez analogue à celle des canots Européens, rendirent visite aux Espagnols. Avant d'approcher, ils arborèrent trois bannières, la première incarnate, la seconde blanche, la troisième bleue ; mais ils les amenèrent avant d'aborder. Ils étaient accompagnés de leurs femmes, dont le sexe se distingue par des grains de verre ou autres colifichets qui leur pendent des deux côtés de la bouche. D'ailleurs elles sont mises à peu près comme les femmes de Bucarelli.

Le commandant ayant été une fois à la pêche avec la chaloupe, ils la remplirent, en peu de temps, d'un poisson assez agréable au goût, qu'on leur nomma *pargo mulato :* mais le poisson le plus abondant dans ce parage est le saumon ; le *pargo mulato* n'abonde qu'au fond des petites anses qui bordent le rivage.

Les Indiens qui habitent ce pays sont robustes, de haute stature, gros à proportion, industrieux, voleurs. Les pointes de cuivre dont toutes leurs flèches sont armées, font croire aux Espagnols qu'il y a dans le pays des mines de ce métal.

Le 28 Juillet, nos navigateurs appareillèrent pour doubler une pointe qu'ils voyaient au Sud-Ouest 5 degrés Sud, à la distance de 11 lieues (pro-

* Tout sérieusement examiné, je pense que ce port est près du cap Hinchinbrook. Cook n'a fait aucune observation aux environs de ce cap, non plus que le capitaine Dixon. La chaloupe aura peu pénétré dans la baie, qui est appelée *baie de Rose* sur la carte de Dixon ; et la voyant entièrement fermée à l'Et, elle aura continué sa route vers la côte suivante au Nord-Nord-Ouest. Je pense, au reste, que le copiste a pu écrire pour longitude 157^{d} 52′, pour 153^{d} 52′ : le manuscrit fourmille de fautes.

bablement la pointe Sud de l'île Montagu). Ils voulaient conserver la vue de la terre ; mais la pluie, les brouillards, ne le permirent pas toujours.

Le 30, ils mirent à la cape jusqu'au 31, qu'ils se trouvèrent au voisinage d'un groupe d'îles qui s'étendaient du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est: ils mouillèrent, le 1er Août, au Sud d'une de ces îles, à laquelle ils donnèrent le nom d'*île de Regla* (île de la Règle) ; ils la placent par 155^d^ 52′ de longitude estimée, et 59^d^ 8′ de latitude observée *. Don Maurelle croit que ces îles forment ce qui, sur la carte de Bellin, gravée en 1766, est appelé *cap de Saint-Ermogène :* la latitude est la même. Les Russes, observant ce groupe de loin, n'auront pas remarqué les canaux intermédiaires qui le divisent en plusieurs îles, et l'auront pris pour une pointe de terre-ferme. L'île de Regla en avait beaucoup d'autres vers le Sud.

Le 3 Août, le ciel étant clair, on vit au Nord-Ouest 7 degrés Nord, à la distance de plus de vingt lieues, une montagne certainement plus haute que le pic de Ténériffe, toute couverte de neige. Le soir, à la lueur du crépuscule, on observa qu'elle vomissait des torrens de fumée épaisse : le foyer d'où partaient ces torrens était un peu plus oriental que le sommet de la montagne ; on jugea que c'était un volcan. Près de cette montagne, on en remarquait une autre très-élevée, sur laquelle on ne voyait aucun vestige de neige ; celle-ci gisait à l'Ouest-Nord-Ouest 8 degrés Ouest, à la distance de quinze lieues. Enfin, on en remarqua deux autres, dont la plus grande fut relevée à l'Ouest-Sud-Ouest 4 degrés Sud, distance 13 lieues : ces deux-ci, quoique hautes, l'étaient moins que les précédentes, et cependant elles étaient totalement couvertes de neige.

On trouva sur l'île de Regla, de petites cabanes, des loups marins nouvellement écorchés, un grand nombre de têtes d'oiseaux, mais pas un seul

* Sur la carte de l'entrée du Roi-Guillaume (*IIIe volume* du troisième Voyage de Cook), il est un lieu où l on pourrait supposer le groupe d'îles dont l'île Regla fait partie ; c'est au Sud-Ouest de l'île Montagu, vers 59^d^ 8′ de latitude, et 210^d^ 30 à 40′ de longitude à l'Est de Greenwich (ou 151^d^ 40 à 50′ à l'Ouest de Paris). Cook aura passé à une quinzaine de lieues à l'Ouest de ces îles ; Dixon, autant à leur Est : ces îles peuvent n'être pas assez hautes pour être vues à cette distance ; elles sont peut-être aussi plus occidentales qu'on ne le pense.

habitant. Après deux ou trois jours de relâche, un canot parut à une des pointes voisines ; les Indiens proférèrent quelques paroles, mais ils ne voulurent pas accoster les frégates.

L'expédition des Espagnols se termina à cette île. Ils la quittèrent le 7 Août, et vinrent mouiller à Saint-Blaise le 27 Novembre. Depuis le cap Saint-Élie jusqu'à l'île de Regla, ils avaient relevé, avec la plus scrupuleuse exactitude, toutes les îles, les caps, les baies, dont ils avaient eu connaissance : mais les vents et les courans, très-fréquens et très-violens dans ces parages, les éloignaient de la côte plus souvent qu'ils ne voulaient, et nuisaient même à la précision de leur route estimée. Cependant, s'ils publient la carte qu'ils ont construite d'après leurs relèvemens ; leurs observations, jointes à celles du capitaine Cook, de la Pérouse, et du capitaine Dixon, ne contribueront pas peu à perfectionner la géographie de cette partie des côtes de l'Amérique septentrionale.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

PENDANT LES ANNÉES

1785, 1786, 1787, ET 1788.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de l'armement des deux frégates; séjour dans la rade de Brest.—Traversée de Brest à Madère et à Ténériffe; séjour dans ces deux îles.—Voyage au Pic.—Arrivée à la Trinité.—Relâche à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil.

L'ANCIEN esprit de découvertes paraissait entièrement éteint. Le voyage d'Ellis à la baie d'Hudson, en 1747, n'avait pas répondu aux espérances de ceux qui avaient avancé des fonds pour cette entreprise. Le capitaine Bouvet avait cru apercevoir, le 1er Janvier 1739, une terre par les 54d Sud: il paraît aujourd'hui probable que ce n'était qu'un banc de glace; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systèmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continens et des îles, avaient conclu que le prétendu cap de la Circoncision était la pointe septentrionale des Terres Australes, dont l'existence leur paraissait démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe *. 1785. Août.

* Les partisans de l'existence d'un continent austral trouveront l'assertion de la Pérouse hasardée; néanmoins, sans prétendre que le cap de la Circoncision, découvert par Lozier Bouvet, appartienne à

1785. Août. Ces deux voyages devaient avec raison décourager des particuliers qui, par un simple esprit de curiosité, sacrifiaient des sommes considérables à un intérêt qui avait cessé depuis long-temps de fixer les yeux des différentes puissances maritimes de l'Europe.

En 1764, l'Angleterre ordonna une nouvelle expédition dont le commandement fut confié au commodore Byron. Les relations de ce voyage, ainsi que celles des navigateurs Wallis, Carteret, et Cook, sont généralement connues.

Au mois de Novembre 1766, M. de Bougainville partit de Nantes, avec la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile ; il suivit à peu près la même route que les navigateurs Anglais ; il découvrit plusieurs îles : et son voyage, écrit avec intérêt, n'a pas peu servi à donner aux Français ce goût des découvertes, qui venait de renaître avec tant d'énergie en Angleterre.

un banc de glace plutôt qu'à une île * ; sans résoudre le problème oiseux de l'existence d'un continent austral, puisqu'il ne peut être situé que par une latitude qui l'isolera éternellement du reste du globe, je dirai que les premiers voyages de Cook autour du pôle austral ont assez décidé la question ; et que la discussion de le Monnier, pour prouver que Cook n'a pas cherché le cap de la Circoncision à sa vraie longitude, a perdu toute son importance †. En faisant ma profession de foi à cet égard, en disant que je crois à l'existence d'un continent austral, je ne pense pas néanmoins qu'il soit absolument utile à l'équilibre du globe. En effet, quel résultat de pesanteur peut produire une si petite *protubérance* sur une masse aussi énorme que le globe, dont la moindre différence d'homogénéité, dans les parties intérieures, serait capable de compenser la solidité superficielle ?

Quoique le capitaine Cook *espère qu'on ne parlera plus du continent austral* ‡, il sera peut-être utile, dans quelques siècles, de constater les progrès que peuvent faire les glaces vers l'équateur, et d'établir ainsi une preuve de l'ingénieux système de Buffon sur le refroidissement du globe. Mais il faut plusieurs siècles pour obtenir un résultat probable ; car, dans différentes années, et aux mêmes époques, les navigateurs ont rencontré les glaces à une plus ou moins grande latitude. Les pêcheurs de baleine, qui vont annuellement au Spitzberg, sont, dit-on, parvenus une fois jusqu'à un degré du pôle ; et un passage au Nord, qui paraît avoir été parcouru par Lorencio Ferrer de Maldonado, dont je parlerai ailleurs, n'a pu être retrouvé par nos plus intrépides navigateurs, qui ont constamment été repoussés par les glaces. (Note du Rédacteur.)

* Le capitaine Cook ayant passé très au Sud des terres découvertes par Bouvet, le cap de la Circoncision ne peut appartenir à un continent austral.

† Voyez les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, année 1776, page 665 ; année 1779, page 12 ; deuxième Voyage de Cook, tome IV. page 109 et suivantes ; troisième Voyage de Cook, premier volume, page 425 et suivantes.

‡ Troisième Voyage de Cook, tome IV. page 120.

En 1771, M. de Kerguelen fut expédié pour un voyage vers le continent austral dont l'existence, à cette époque, n'était pas même contestée des géographes; en Décembre de la même année, il eut connaissance d'une île : le mauvais temps l'empêcha d'en achever la découverte. Plein des idées de tous les savans de l'Europe, il ne douta pas qu'il n'eût aperçu un cap des Terres Australes. Son empressement à venir annoncer cette nouvelle ne lui permit pas de différer un instant son retour ; il fut reçu en France comme un nouveau Christophe Colomb. On équipa tout de suite un vaisseau de guerre et une frégate, pour continuer cette importante découverte : ce choix extraordinaire de bâtimens suffirait seul pour démontrer que l'enthousiasme exclut la réflexion. M. de Kerguelen eut ordre d'aller lever le plan du prétendu continent qu'il avait aperçu : on sait le mauvais succès de ce second voyage ; mais le capitaine Cook, le premier des navigateurs, n'aurait pu réussir dans une pareille entreprise avec un vaisseau de 64 canons, une frégate de 32, et sept cents hommes d'équipage : peut-être n'aurait-il point accepté ce commandement, ou il aurait fait adopter d'autres idées. Enfin, M. de Kerguelen revint en France aussi peu instruit que la première fois. On ne s'occupa plus de découvertes. Le roi mourut pendant le cours de cette expédition. La guerre de 1778 tourna tous les regards vers des objets bien opposés : on n'oublia pas cependant que nos ennemis avaient en mer la Découverte et la Résolution, et que le capitaine Cook, travaillant à l'agrandissement des connaissances humaines, devait être l'ami de toutes les nations de l'Europe *. 1785. Août.

L'objet principal de la guerre de 1778 était d'assurer la tranquillité des mers ; il fut rempli par la paix de 1783. Ce même esprit de justice qui avait fait prendre les armes, pour que les pavillons des nations les plus

* Tout me prescrit de rappeler ici un fait également glorieux aux Français, et à celui qui, au milieu des horreurs d'une guerre politiquement nécessaire, en devint l'objet.

A l'époque des hostilités de 1778 contre l'Angleterre, il fut ordonné à tous bâtimens Français qui rencontreraient la Découverte et la Résolution, commandées par le capitaine Cook, de les laisser librement passer sans les visiter ; et bien loin de les traiter en ennemies, de leur fournir tous les secours dont elles pourraient avoir besoin.

C'est ainsi qu'une grande nation montre un respect religieux pour les progrès des sciences et des découvertes utiles. (N. D. R.)

1785. Août. faibles sur mer y fussent respectés à l'égal de ceux de France et d'Angleterre, devait, pendant la paix, se porter vers ce qui peut contribuer au plus grand bien-être de tous les hommes. Les sciences, en adoucissant les mœurs, ont peut-être, plus que les bonnes lois, contribué au bonheur de la société.

Les voyages de divers navigateurs Anglais, en étendant nos connaissances, avaient mérité la juste admiration du monde entier : l'Europe avait apprécié les talens et le grand caractère du capitaine Cook. Mais, dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des siècles de nouvelles connaissances à acquérir ; des côtes à relever ; des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire ; des minéraux, des volcans à observer ; des peuples à étudier, et peut-être à rendre plus heureux : car enfin, une plante farineuse, un fruit de plus, sont des bienfaits inestimables pour les habitans des îles de la mer du Sud *.

* Les bienfaits d'une nouvelle plante farineuse, d'un fruit nouveau, et même l'introduction des animaux domestiques, peuvent-ils être comparés à la somme de maux qui doit résulter pour ces peuples de l'introduction des usages et des mœurs Européennes ?

En examinant ce problème sous les rapports philosophiques, politiques, et même religieux ; en examinant ce qu'ils possèdent, bien convaincu que leurs désirs ne peuvent naître que des connaissances qu'ils n'ont pas, on finira, je pense, par former les vœux les plus ardens pour qu'ils puissent jouir longtemps de leur bonheur et de leur inaltérable tranquillité, dont la base est fondée sur la paix du cœur, la douceur et la jouissance de tous les sentimens, et l'exercice des lois puisées dans la nature.

Les passages suivans, extraits du troisième Voyage de Cook, viennent à l'appui de mon opinion.

" Lorsque l'Aventure relâcha pour la première fois, en 1773, dans le canal de la reine Charlotte, " M. Bayly établit son observatoire à cet endroit ; et lui et les hommes qui l'accompagnèrent, plantè- " rent à leurs heures de loisir plusieurs des graines de nos jardins. Je n'en trouvai pas le moindre " vestige . . . . . Les naturels les aiment beaucoup (les patates), et cependant il me fut démontré " qu'ils n'ont pas pris la peine d'en planter une seule, et que, sans la difficulté de nettoyer le terrain " où nous les avions semées jadis, il n'en resterait aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont égale- " ment négligé la culture des autres plantes que nous avions laissées parmi eux." *Tome* 1er, *page* 160 *de la Traduction Française.*

" Ces deux chefs me demandèrent des chèvres et des cochons. Je donnai à Matahouah deux chè- " vres, un mâle et une femelle, avec leur chevreau ; et à Tomatongeauooranne, deux cochons, un " verrat et une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer ; mais j'avoue que je ne comptai pas " beaucoup sur leur parole. J'appris à cette occasion que les animaux envoyés à terre par le capitaine " Furneaux, étaient tombés bientôt après entre les mains des naturels, et qu'il n'en restait aucun ; " mais, &c." *Tome* 1er, *page* 167 *de la Traduction Française.*

" Il ajouta (Taweiharooa) que le capitaine eut des liaisons avec une femme du pays ; que cette

1785. Août.

Ces différentes réflexions firent adopter le projet d'un voyage autour du monde ; des savans de tous les genres furent employés dans cette expédition. M. Dagelet, de l'académie des sciences, et M. Monge *, l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'École militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes ; le premier sur la Boussole, et le second sur l'Astrolabe. M. de Lamanon, de l'académie de Turin, correspondant de l'académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de géologie. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, redacteur du journal de physique, devait examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique ; il lui fut adjoint un jardinier du jardin du roi pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur géneral. Enfin, M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner dans cette occasion des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'académie des sciences, la société de médecine adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries, sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

" femme en eut un fils qui vivait encore, et qui était à-peu-près de l'âge de Kokoa. Quoique Kokoa " ne fût pas encore au monde au temps dont il est ici question, il paraissait sa voir toute l'histoire. " Taweiharooa nous apprit de plus, que ce premier vaisseau apporta la maladie vénérienne à la Nou- " velle Zélande. Je souhaite que les navigateurs Européens qui y ont abordé depuis, n'ayent pas à se " reprocher également d'avoir laissé un monument aussi affreux de leur séjour, &c." *Tome* 1er, *page* 179 *de la Traduction Française.* (N. D. R.)

* La santé de M. Monge devint si mauvaise de Brest à Ténériffe, qu'il fut obligé de débarquer et de retourner en France.

1785. Août. M. l'abbé Tessier, de l'académie des sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur-architecte, nous fit part aussi de ses observations sur les arbres et sur le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru nous proposa dans un mémoire de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes ; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il nous pria de comparer avec le résultat que nous donneraient les deux boussoles d'inclinaison qui nous furent prêtées par les commissaires du bureau des longitudes de Londres. Je dois ici témoigner ma reconnaissance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. de Monneron ne trouvait point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avaient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instrumens avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire de ce grand homme.

M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avait suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef ; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place : il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur-géographe, lui fut adjoint pour cette partie.

Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devaient nous servir pendant le voyage ; il y joignit un volume entier de notes les plus savantes, et des discussions sur les différens voyageurs, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. Je lui dois un témoignage public de reconnaissance pour les lumières que je tiens de lui, et pour l'amitié dont il m'a si souvent donné des preuves *.

* Les sciences et les arts doivent plus particulièrement partager les regrets de l'Europe entière sur la perte de nos navigateurs ; l'immense collection faite par les savans, et une partie des mémoires, ont péri avec eux. Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver dans l'atlas tous les détails que le journal paraît indiquer ; ce voyage, très-intéressant dans son état actuel, eût, sans ce tragique événement, présenté l'ensemble le plus précieux. Si quelque espérance est encore permise, elle est bien faible, et chaque jour en détruit insensiblement les restes. (N. D. R.)

M. le maréchal de Castries, ministre de la marine, qui m'avait désigné au roi pour ce commandement, avait donné les ordres les plus formels dans les ports, pour que tout ce qui pouvait contribuer au succès de cette campagne nous fût accordé. M. d'Hector, lieutenant-général commandant la marine à Brest, répondit à ses vues, et suivit le détail de mon armement comme s'il avait dû commander lui-même. J'avais eu le choix de tous les officiers ; je désignai, pour le commandement de l'Astrolabe, M. de Langle, capitaine de vaisseau, qui montait l'Astrée dans mon expédition de la baie d'Hudson, et qui m'avait, dans cette occasion, donné les plus grandes preuves de talent et de caractère. Cent officiers se proposèrent à M. de Langle et à moi pour faire cette campagne ; tous ceux dont nous fîmes choix étaient distingués par leurs connaissances : enfin, le 26 Juin mes instructions me furent remises. Je partis le 1er Juillet pour Brest, où j'arrivai le 4 ; je trouvai l'armement des deux frégates très-avancé. On avait suspendu l'embarquement de différens effets, parce qu'il me fallait opter entre quelques articles propres aux échanges avec les sauvages, ou des vivres dont j'aurais bien voulu me pourvoir pour plusieurs années ; je donnai la préférence aux effets de traite, en songeant qu'ils pourraient nous procurer des comestibles frais, et qu'à cette époque, ceux que nous aurions à bord seraient presque entièrement altérés. 1785. Août.

Nous avions en outre à bord un bot * ponté, en pièces, d'environ vingt tonneaux, deux chaloupes biscayennes †, un grand mât, une mèche de gouvernail, un cabestan ; enfin, ma frégate contenait une quantité d'effets incroyable. M. de Clonard, mon second, l'avait arrimée avec ce zèle et cette intelligence dont il a si souvent donné des preuves. L'Astrolabe avait embarqué exactement les mêmes articles. Nous fûmes en rade le 11 ; nos bâtimens étaient tellement encombrés, qu'il était impossible de virer au cabestan ; mais nous partions dans la belle saison, et nous avions l'espoir

* Ou *boat* ou *boyer*, espèce de bâtiment très-fort, à varangues plates, en usage en Flandre et en Hollande, très-bon pour les navigations intérieures. (N. D. R.)

† *Barca longa*, chaloupes longues, fort effilées dans les extrémités, propres à naviguer lorsque la mer est houleuse. (N. D. R.)

1785. Août. d'arriver à Madère sans essuyer de mauvais temps. M. d'Hector ordonna de nous mouiller en rade avec des ancres du port, afin que nous n'eussions qu'à filer nos cables lorsque les vents nous permettraient de partir.

Le 12, nous passâmes la revue. Ce même jour les horloges astronomiques, qui devaient nous servir pour vérifier dans les relâches le mouvement journalier des horloges marines, furent embarquées sur les deux bâtimens. Celles-ci étaient en observation à bord depuis quinze jours. MM. Dagelet, Monge, ainsi que les autres savans et artistes, m'avaient précédé à Brest ; mais, avant l'arrivée des deux astronomes, MM. de Langle et d'Escures avaient observé la marche des horloges marines : malheureusement, l'horloge astronomique à laquelle on comparait les premières, fut reconnue si mauvaise, qu'il fallut recommencer ce travail.

Le 13, au soir, M. Dagelet me remit la note suivante :

" Nous trouvâmes à Brest, à notre arrivée, un poste astronomique " établi dans le jardin de l'Intendance, où MM. de Langle et d'Escures s'oc- " cupaient d'observations pour déterminer la marche des horloges marines. " Mais comme les instrumens de l'académie de Brest, et particulièrement " les horloges astronomiques dont ils avaient fait usage, étaient dans le " plus mauvais ordre, ils s'aperçurent, après quelques jours d'observation, " qu'il fallait faire les comparaisons relatives des horloges marines, en les " rapportant toutes au N° 25 * qui était dans l'observatoire. Lorsque nos " instrumens furent établis à terre, je déterminai la marche de ma pendule " par des hauteurs du soleil et des étoiles, comparant chaque jour les hor- " loges N° 18 et N° 19, par les signaux faits à bord ; je formai la table " suivante de leur marche journalière."

* Toutes les horloges marines embarquées sur les deux frégates sont de l'invention et de la construction de Ferdinand Berthoud qui les a désignées par des numéros. (N. D. R.)

1785. Août.

JOURS DU MOIS.	N°. 18. RETARD sur LE TEMPS MOYEN DE PARIS.	N°. 19. RETARD sur LE TEMPS MOYEN DE PARIS.
28 Juin - -	36′ 48″ 8	27′ 51″ 0
30 idem - -	37 07 1	27 47 7
1er Juillet -	37 19 0	27 45 0
2 idem - -	37 31 0	27 44 2
3 idem - -	37 39 5	27 45 4
4 idem - -	37 51 8	27 44 0
5 idem - -	38 05 0	27 42 0
6 idem - -	0 0 0	27 42 1
7 idem - -	38 36 7	27 42 1
8 idem - -	38 49 3	0 0 0
9 idem - -	39 03 0	27 48 8
10 idem - -	39 13 6	27 42 5
11 idem - -	39 27 0	Arrêté.
12 idem - -	0 0 0	0 36 6
13 idem - -	0 0 0	0 36 4

Les vents d'Ouest nous retinrent en rade jusqu'au premier d'Août; il y eut pendant ce temps des brumes et de la pluie. Je craignis que l'humidité ne nuisît à la santé de nos équipages; nous ne débarquâmes cependant, dans l'espace de dix-neuf jours, qu'un seul homme ayant la fièvre: mais nous découvrîmes six matelots et un soldat attaqués de la maladie vénérienne, et qui avaient échappé à la visite de nos chirurgiens.

Je mis à la voile de la rade de Brest le 1er Août. Ma traversée jusqu'à Madère n'eut rien d'intéressant; nous y mouillâmes le 13; les vents nous furent constamment favorables: cette circonstance était bien nécessaire à nos vaisseaux, qui, trop chargés sur l'avant, gouvernaient fort mal. Pendant les belles nuits de cette traversée, M. de Lamanon observa les points lumineux qui sont dans l'eau de la mer, et qui proviennent, selon mon opinion, de la dissolution des corps marins. Si des insectes produisaient cette lumière, comme l'assurent plusieurs physiciens, ils ne seraient pas 1er.

1785. Août. répandus avec cette profusion depuis le pôle jusqu'à l'équateur, et ils affecteraient certains climats *.

Nous n'étions pas encore mouillés à Madère, que M. Johnston, négociant Anglais, avait déjà envoyé à bord de mon bâtiment un canot chargé de fruits. Plusieurs lettres de recommandation de Londres nous avaient précédés chez lui; ces lettres furent un grand sujet d'étonnement pour moi, ne connaissant pas les personnes qui les avaient écrites. L'accueil que nous fit M. Johnston fut tel, que nous n'aurions pu en espérer un plus gracieux de nos parens ou de nos meilleurs amis. Après avoir fait notre visite au gouverneur, nous fûmes dîner chez lui; le lendemain nous déjeûnâmes à la charmante campagne de M. Murray, consul d'Angleterre, et nous retournâmes en ville pour dîner chez M. Moutero, chargé des affaires du consulat de France. Nous goûtâmes, pendant toute cette journée, les délices que peuvent offrir la compagnie la mieux choisie, les prévenances les plus marquées, et nous admirâmes en même-temps la situation ravissante de la campagne de M. Murray: nous ne pûmes être distraits des tableaux que nous offrait cette position, que par les trois jolies nièces de ce consul, qui vinrent nous prouver que rien ne manquait dans ce lieu enchanteur. Sans les circonstances impérieuses où nous nous trouvions, il eût été bien doux de passer quelques jours à Madère, où nous étions accueillis d'une manière si obligeante; mais l'objet de notre relâche ne pou-

* D'après le résultat des expériences présentées en 1768, par Rigaud, à l'académie des sciences de Paris, on ne peut douter de l'existence des polypes ou animaux lumineux dans l'eau de la mer. Je ne vois pas sur quoi la Pérouse peut étayer une assertion combattue par Godeheu, qui a observé aux Maldives et sur la côte du Malabar, lieux où la mer est plus lumineuse que dans les parages dont parle notre navigateur, que l'eau était parsemée de quantité de petits animaux vivans, lumineux, laissant échapper une liqueur huileuse qui surnageait, et répandait une lumière phosphorique quand elle était agitée.

Je crois donc à l'existence de ces animaux, soutenue par les observations de Nollet, Roy, Vianelly, Grisellini, &c. Je pense aussi que l'huile phosphorique de certains poissons, étant portée à la surface de l'eau, y produit en partie cette lumière qu'on aperçoit dans toutes les mers.

Je citerai à l'appui de mon opinion l'effet de l'huile de la bonite, qui devient lumineuse quand elle est agitée. On peut voir aussi les observations de Forster sur la lumière phosphorique de l'eau de la mer, qu'on trouvera à la fin du second voyage de Cook; et celles de la Lande, Journal des savans, 1777. (N. D. R.)

vait y être rempli : les Anglais ayant porté le vin de cette île à un prix excessif, nous n'aurions pu nous en procurer à moins de treize ou quatorze cents livres le tonneau de quatre barriques, et cette même quantité ne coûtait que six cents livres à Ténériffe : j'ordonnai donc de tout disposer pour partir le lendemain 16 Août. La brise du large ne cessa qu'à six heures du soir, et nous mîmes à la voile tout de suite. Je reçus encore de M. Johnston une prodigieuse quantité de fruits de toute espèce, cent bouteilles de vin de Malvoisie, une demi-barrique de vin sec, du rum, et des citrons confits. Depuis mon arrivée à Madère, tous les momens de mon séjour ont été marqués par les honnêtetés les plus recherchées de sa part. 1785. Août.

Notre traversée jusqu'à Ténériffe ne fut que de trois jours ; nous y mouillâmes le 19 à trois heures après midi. J'eus connaissance, le 18 au matin, de l'île Salvage dont je rangeai la partie de l'Est à environ une demi-lieue : elle est très-saine ; et quoique je n'aye pas eu occasion de sonder, je suis convaincu qu'il y a cent brasses d'eau jusqu'à une encablure de terre. Cette île est entièrement brûlée ; il n'y a pas un seul arbre ; elle paraît formée par des couches de lave et d'autres matières volcaniques : nous avons fait plusieurs relèvemens pour en déterminer le gisement.

Les différentes observations de MM. de Fleurieu, Verdun, et Borda, ne laissent rien à désirer sur les îles de Madère, Salvage, et de Ténériffe ; aussi les nôtres n'ont-elles eu pour objet que la vérification de nos instrumens, et la marche de nos horloges marines, qui avait été assez bien déterminée à Brest par les observations de M. Dagelet, pour que nous pussions compter pendant plusieurs jours sur les longitudes qu'elles nous donneraient : l'atterrage de l'île de Madère était très-propre à nous faire connaître le degré d'exactitude que nous devions en attendre. La longitude que nous observâmes à vue de terre, rapportée à celle de la ville de Funchal, ne différait que de trois minutes de degré de celle qu'avait déterminée M. Borda. Le peu de séjour que nous fîmes dans cette île ne nous permit pas d'y établir d'observatoire. MM. Dagelet, d'Escures, et Boutin, firent seulement quelques relèvemens du mouillage, dont je n'ai pas fait tracer le plan, parce qu'il se trouve dans différens voyages imprimés. Nous nous occupâmes le

1785. Août. 18 Août à faire des relèvemens sur l'île Salvage ; je crois pouvoir fixer sa longitude occidentale par 18^{d} 13′, et sa latitude nord, par 30^{d} 8′ 15″.

Dès mon arrivée à Ténériffe, je m'occupai de l'établissement d'un observatoire à terre ; nos instrumens y furent placés le 22 Août, et nous déterminâmes la marche de nos horloges astronomiques, par des hauteurs correspondantes du soleil ou des étoiles, afin de vérifier le plus promptement possible le mouvement des horloges marines des deux frégates : on trouvera tous ces détails à la fin de l'ouvrage. Le résultat de nos observations nous fit voir que l'erreur du N° 19 n'avait été que de 18″ en retard depuis le 13 Juillet, dernier jour de nos observations à Brest ; que celle de nos petites montres, N° 29 et N° 25, avait été pareillement en retard, pour la première, de 1′ 0″.7, et de 28″ seulement pour la seconde : ainsi, dans l'espace de quarante-trois jours, l'erreur la plus forte n'était encore que d'un quart de degré en longitude. Après quelques jours d'observations et de comparaisons suivies, nous établîmes le nouveau mouvement journalier de ces horloges. M. Dagelet trouva que le N° 19 avançait de 2″.55 dans les 24 heures, le N° 29 de 3″.6, et le N° 25 de 0″.8 : c'est d'après ces élémens que cet astronome a dressé la table de leurs mouvemens apparens, ayant égard aux corrections qu'exigent les variations produites par l'effet de la température, suivant les divers degrés du thermomètre et des arcs du balancier. M. Dagelet a eu quelques doutes sur la manière de construire la table de variation du N° 19, d'après le peu de données des expériences faites à Paris. Il a cru devoir prévenir qu'il serait très utile, pour ceux qui font usage des horloges marines, qu'on multipliât le nombre des expériences, et qu'on laissât moins de termes à calculer dans les interpolations qu'il a été obligé de faire pour obtenir ces données, sur-tout dans le cas où les arcs du balancier entreraient dans ce genre de correction ; ce qui nécessite une table à double entrée, et laisse du doute sur la manière dont les ordonnées de la courbe doivent varier. Il mit le pendule simple en expérience les 27, 28, et 29 Août, et il observa le nombre des oscillations dans un temps limité pour déterminer la force de gravitation des corps aux différentes latitudes. Plusieurs observations relatives à la latitude et à la longitude furent faites à Sainte-Croix-de-Ténériffe, que nous croyons pouvoir fixer à 18^{d} 36′ 30″ de longitude occiden-

tale, et 28ᵈ 27′ 30″ de latitude Nord. Enfin, nous terminâmes notre travail par des expériences sur les boussoles d'inclinaison; nous trouvâmes très-peu d'accord dans les résultats, et nous ne les rapportons que pour prouver combien cette espèce d'instrument est encore éloignée du point de perfection nécessaire pour mériter la confiance des observateurs. Nous présumons cependant que la quantité de fer dont tout le sol de l'île de Ténériffe est imprégné, n'a pas peu contribué aux énormes différences que nous avons remarquées : ces différens résultats seront renvoyés, comme je l'ai déjà dit, à la fin de l'ouvrage. 1785. Août.

Le 30 Août au matin, je mis à la voile avec un vent de Nord-Nord-Est assez frais. Nous avions pris à bord de chaque bâtiment soixante pipes de vin : cette opération nous avait obligés de désarrimer la moitié de notre cale pour trouver les tonneaux vides qui étaient destinés à le contenir. Ce travail nous occupa dix jours ; à la vérité le peu de célérité des fournisseurs fut ce qui nous retarda : ce vin venait d'Orotava, petite ville qui est de l'autre côté de l'île. 30.

J'ai déjà rendu compte de la manière dont les astronomes avaient employé leur temps : nos naturalistes voulurent aussi mettre à profit leur séjour dans la rade de Sainte-Croix ; ils partirent pour le Pic avec plusieurs officiers des deux bâtimens. M. de la Martinière herborisa dans la route ; il trouva plusieurs plantes curieuses. M. de Lamanon mesura la hauteur du Pic avec son baromètre, qui descendit, sur le sommet de la montagne, à 18 pouces 4 lignes $\frac{3}{10}$. Par l'observation faite à Sainte-Croix-de-Ténériffe dans le même instant, il était à 28 pouces 3 lignes. Le thermomètre, qui marquait 24ᵈ $\frac{1}{2}$ à Sainte-Croix, se tint constamment à 9ᵈ sur le haut du Pic. Je laisse à chacun la liberté d'en calculer la hauteur. Cette manière est si peu rigoureuse, que je préfère les données aux résultats *. M. de

* Ceux qui voudront faire ces calculs, trouveront les données qui manquent ici, dans tous les ouvrages de physique ; mais s'ils veulent opérer avec quelque exactitude sur cette manière de mesurer les hauteurs, déjà très-sujette à erreur, ils ne doivent pas oublier de faire les corrections relatives à la température de l'air. La différence des logarithmes des hauteurs du baromètre en lignes, donne la hauteur en toises à 16ᵈ $\frac{3}{4}$ du thermomètre à mercure, qui marque 80ᵈ à l'eau bouillante : il faut ôter $\frac{1}{215}$ pour chaque degré de froid. De Luc, *Recherches sur les modifications de l'atmosphère.* (N. D. R.)

1785. Août. Monneron, capitaine au corps du génie, fit aussi le voyage du Pic dans l'intention de le niveler jusqu'au bord de la mer; c'était la seule manière de mesurer cette montagne qui n'eût pas été essayée. Les difficultés locales ne pouvaient l'arrêter si elles n'étaient insurmontables, parce qu'il était extrêmement exercé à ce genre de travail. Il trouva sur le terrain que les obstacles étaient beaucoup moindres qu'il ne l'avait imaginé; car, dans une journée, il eut terminé tout ce qui était difficile: il était parvenu à une espèce de plaine encore très-élevée, mais d'un accès facile, et il voyait avec la plus grande joie la fin de son travail, quand il éprouva, de la part de ses guides, des difficultés qu'il lui fut impossible de vaincre: leurs mules n'avaient pas bu depuis soixante-douze heures; et ni prières ni argent ne purent déterminer les muletiers à rester plus long-temps. M. de Monneron fut obligé de laisser imparfait un travail qu'il regardait comme fini, qui lui avait coûté des peines incroyables, et une dépense assez considérable; car il avait été obligé de louer sept mules et huit hommes pour porter son bagage, et l'aider dans son opération. Afin de ne pas perdre entièrement le fruit de son travail, il arrêta les principaux points: une journée suffirait aujourd'hui pour achever ce nivellement, qui peut offrir un résultat plus satisfaisant qu'aucun de ceux qui ont été donnés jusqu'à présent par les différens voyageurs *.

* Le travail de Monneron, annoncé ici, n'est point parvenu; il y a lieu de croire qu'il avait marqué la fin de ses opérations de manière à pouvoir être continuées par tout autre voyageur. Je pense qu'il s'est servi du niveau d'eau, quelque incommode que soit cet instrument dans les pentes très-rapides. Si ses opérations eussent pu être terminées, il eût décidé entre tous ceux qui, ayant mesuré le Pic à leur manière, lui ont assigné des hauteurs bien différentes.

Quelque défectueuse, quelque longue et difficile, que puisse être cette manière de mesurer les hauteurs; inconvéniens qui disparaissent cependant devant celui qui a une grande pratique, il est constant qu'un nivellement pareil ne doit pas exiger plus de mille stations: or, en supposant une erreur de 3 lignes par station, ce qui est presque impossible, en supposant que ces 3 lignes d'erreur ne se corrigeassent pas mutuellement, et qu'elles fussent toujours en plus ou en moins, chose plus impossible encore; il n'en résulterait à la fin du travail qu'une différence de 3000 lignes ou de 3 toises 2 pieds 10 pouces: or cette différence, dont le résultat est si forcé, n'est rien auprès de celle qu'ont trouvée les différens voyageurs; puisque Herberdeen donne au Pic - - - - - - 2,409 toises de hauteur,

Feuillé (*Mémoires de l'académie des sciences, année* 1746, *page* 140) - 2,213

Bouguer - - - - - - - - - - - 2,100

Et Verdun, Borda, et Pingré - - - - - - - 1,904. (N. D. R.)

M. le marquis de Branciforte, maréchal de camp et gouverneur général de toutes les îles Canaries, ne cessa, pendant notre séjour dans sa rade, de nous donner les plus grandes marques d'amitié. 1785. Août.

Nous ne pûmes faire route qu'à trois heures après midi du 30 Août. Nous étions encore plus encombrés d'effets qu'à notre départ de Brest; mais chaque jour devait les diminuer, et nous n'avions plus que du bois et de l'eau à trouver jusqu'à notre arrivée aux îles de la mer du Sud. Je comptais me pourvoir de ces deux articles à la Trinité; car j'étais décidé à ne pas relâcher aux îles du Cap-Vert, qui, dans cette saison, sont très-mal-saines; et la santé de nos équipages était le premier des biens: c'est pour la leur conserver que j'ordonnai de parfumer les entre-ponts, de faire branle-bas tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'au soleil couchant. Mais, afin que chacun eût assez de temps pour dormir, l'équipage fut mis à trois-quarts; en sorte que huit heures de repos succédaient à quatre heures de service. Comme je n'avais à bord que le nombre d'hommes rigoureusement nécessaire, cet arrangement ne put avoir lieu que dans les belles mers, et j'ai été contraint de revenir à l'ancien usage, lorsque j'ai navigué dans les parages orageux. La traversée jusqu'à la Ligne n'eut rien de remarquable. Les vents alizés nous quittèrent par les 14^{d} Nord, et furent constamment de l'Ouest au Sud-Ouest jusqu'à la Ligne; ils me forcèrent de suivre la côte d'Afrique, que je prolongeai à environ soixante lieues de distance.

Nous coupâmes l'Équateur le 29 Septembre, par 18^{d} de longitude occidentale: j'aurais désiré, d'après mes instructions, pouvoir le passer beaucoup plus à l'Ouest; mais heureusement les vents nous portèrent toujours vers l'Est. Sans cette circonstance, il m'eût été impossible de prendre connaissance de la Trinité; car nous trouvâmes les vents de Sud-Est à la Ligne, et ils m'ont constamment suivi jusque par les 20^{d} 25′ de latitude Sud; en sorte que j'ai toujours gouverné au plus près, et que je n'ai pu me mettre en latitude de la Trinité, qu'à environ vingt-cinq lieues dans l'Est. Si j'eusse pris connaissance de Pennedo de S. Pedro *, j'aurais eu bien de la peine à doubler la pointe orientale du Brésil. Septembre. 29.

* La reconnaissance de cette île ne m'était pas ordonnée, mais simplement indiquée, *si je n'avais presque pas à me détourner de ma route.*

1785. Septembre. J'ai passé, suivant mon point, sur le bas-fond où le vaisseau le Prince crut avoir touché en 1747. Nous n'avons eu aucun indice de terre, à l'exception de quelques oiseaux connus sous le nom de *frégates*, qui nous ont suivis en assez grand nombre, depuis 8^{d} de latitude Nord, jusqu'à 3^{d} de latitude Sud : nos bâtimens ont été, pendant ce même temps, environnés de thons ; mais nous en avons très-peu pris, parce qu'ils étaient si gros qu'ils cassaient toutes nos lignes : chacun de ceux que nous avons pêchés, pesait au moins soixante livres.

Les marins qui craignent de trouver, dans cette saison, des calmes sous la Ligne, sont dans la plus grande erreur : nous n'avons pas été un seul jour sans vent, et nous n'avons eu de la pluie qu'une fois ; elle fut à la vérité assez abondante pour nous permettre de remplir vingt-cinq barriques.

La crainte d'être porté trop à l'Est dans l'enfoncement du golfe de Guinée, est aussi chimérique : on trouve les vents de Sud-Est de très-bonne heure ; ils ne portent que trop rapidement à l'Ouest : et si j'avais mieux connu cette navigation, j'aurais couru plus largue avec les vents de Sud-Ouest qui ont régné constamment au Nord de la Ligne que j'aurais pu couper par 10^{d}, ce qui m'eût permis d'aller vent largue sur le parallèle de la Trinité. Peu de jours après notre départ de Ténériffe, nous perdîmes de vue ces beaux ciels qu'on ne trouve que dans les zones tempérées : une blancheur terne, qui tenait le milieu entre la brume et les nuages, dominait toujours ; l'horizon avait moins de trois lieues d'étendue ; mais après le coucher du soleil, cette vapeur se dissipait, et les nuits étaient constamment très-belles.

Octobre. 11. Le 11 Octobre, nous fîmes un très-grand nombre d'observations de distances de la lune au soleil, pour déterminer la longitude, et nous assurer de la marche de nos horloges marines. Par un terme moyen entre dix observations de distances prises avec des cercles et des sextans, nous trouvâmes notre longitude occidentale de 25^{d} 15′ ; à trois heures après midi, celle que donnait la montre N° 19, était de 25^{d} 47′ : nous répétâmes le même genre d'observations.

Le 12, vers les quatre heures du soir, le résultat moyen donnait, pour la longitude occidentale de la frégate, 26^{d} 21′; et la montre N° 19, au même instant, 26^{d} 33′. En comparant, entr'eux, ces deux résultats, on trouve que la longitude donnée par le N° 19, est plus Ouest de 12′ que celle obtenue par des distances. C'est d'après ces opérations que nous avons déterminé la position en longitude des îles Martin-Vas et de l'île de la Trinité. Nous avons aussi déterminé très-soigneusement les latitudes, non seulement en observant avec exactitude la hauteur méridienne du soleil, mais en prenant un très-grand nombre de hauteurs près du méridien, et en les réduisant toutes à l'instant du midi vrai, conclu par des hauteurs correspondantes. Les erreurs les plus fortes que nous ayons pu avoir par cette méthode, n'excèdent pas 20″. 1785. Octobre. 12.

Le 16 Octobre, à dix heures du matin, nous aperçumes les îles Martin-Vas, dans le Nord-Ouest, a cinq lieues; elles auraient dû nous rester à l'Ouest; mais les courans nous avaient portés 13′ dans le Sud pendant la nuit: malheureusement les vents ayant été constamment au Sud-Est jusqu'alors, me forcèrent de courir plusieurs bords pour me rapprocher de ces îles, dont je passai à environ une lieue et demie. Après avoir bien déterminé leur position, et après avoir fait des relèvemens pour pouvoir tracer sur le plan leurs positions entr'elles, je fis route au plus près, tribord amure, vers l'île de la Trinité, distante de Martin-Vas d'environ neuf lieues dans l'Ouest $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest. Ces îles Martin-Vas ne sont, à proprement parler, que des rochers; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour: il y a trois îlots séparés entr'eux par de très-petites distances, lesquels, vus d'un peu loin, paraissent comme cinq têtes. 16.

Au coucher du soleil, je vis l'île de la Trinité qui me restait à l'Ouest 8^{d} Nord. Le vent était toujours au Nord-Nord-Ouest; je passai toute la nuit à courir de petits bords, me tenant dans la partie de l'Est-Sud-Est de cette île. Lorsque le jour parut, je continuai ma bordée vers la terre, espérant trouver une mer plus calme à l'abri de l'île. A dix heures du matin je n'étais plus qu'à deux lieues et demie de la pointe du Sud-Est qui me restait au Nord-Nord-Ouest, et j'aperçus, au fond de l'anse formée par

1785. Octobre. cette pointe, un pavillon Portugais hissé au milieu d'un petit fort autour duquel il y avait cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua ma curiosité ; je me décidai à envoyer un canot à terre, afin de m'informer de l'évacuation et de la cession des Anglais ; car je commençais déjà à voir que je ne pourrais me procurer à la Trinité ni l'eau ni le bois dont j'avais besoin : nous n'apercevions que quelques arbres sur le sommet des montagnes. La mer brisait par-tout avec tant de force, que nous ne pouvions supposer que notre chaloupe pût y aborder avec quelque facilité. Je pris donc le parti de courir des bordées toute la journée, afin de me trouver le lendemain, à la pointe du jour, assez au vent pour pouvoir gagner le mouillage, ou du moins envoyer mon canot à terre. Je hélai le soir à l'Astrolabe la manœuvre que je me proposais de faire, et j'ajoutai que nous n'observerions aucun ordre dans nos bordées, notre point de réunion devant être, au lever du soleil, l'anse de l'établissement Portugais. Je dis à M. de Langle que celui des deux bâtimens qui se trouverait le plus a portée, enverrait son canot pour s'informer des ressources que nous pourrions trouver dans cette

18. relâche. Le lendemain 18 Octobre au matin, l'Astrolabe n'étant qu'à une demi-lieue de terre, détacha la biscayenne commandée par M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau. M. de la Martinière, et le père Receveur, naturaliste infatigable, accompagnèrent cet officier : ils descendirent au fond de l'anse, entre deux rochers ; mais la lame était si grosse, que le canot et son équipage auraient infailliblement péri, sans les secours prompts que les Portugais lui donnèrent ; ils tirèrent le canot sur la grève pour le mettre à l'abri de la fureur de la mer : on en sauva tous les effets, à l'exception du grapin, qui fut perdu. M. de Vaujuas compta dans ce poste environ deux cents hommes, dont quinze seulement en uniforme, les autres en chemise. Le commandant de cet établissement, auquel on ne peut donner le nom de colonie, puisqu'il n'y a point de culture, lui dit que le gouverneur de Rio-Janéiro avait fait prendre possession de l'île de la Trinité depuis environ un an ; il ignorait ou il feignait d'ignorer que les Anglais l'eussent précédemment occupée ; mais on ne peut compter sur rien de ce qui fut dit à M. de Vaujuas dans cette conversation. Ce commandant se crut dans la triste nécessité de déguiser sur tous les points la vérité ; il prétendait que sa garnison était de quatre cents hommes, et son fort armé de vingt canons ; tandis

que nous sommes certains qu'il n'y en avait pas un seul en batterie aux environs de l'établissement. Cet officier était dans une telle crainte qu'on ne s'aperçût du misérable état de son gouvernement, qu'il ne voulut jamais permettre à M. de la Martinière et au père Receveur de s'éloigner du rivage pour herboriser. Après avoir donné à M. de Vaujuas toutes les marques extérieures d'honnêteté et de bienveillance, il l'engagea à se rembarquer, en lui disant que l'île ne fournissait rien ; qu'on lui envoyait tous les six mois des vivres de Rio-Janéïro, et qu'il y avait à peine assez d'eau et de bois pour sa garnison ; encore fallait-il aller chercher ces deux articles fort loin dans la montagne. Son détachement aida à mettre notre biscayenne à la mer. 1785. Octobre.

Dès la pointe du jour j'avais aussi envoyé à terre un canot commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, accompagné de MM. de Lamanon et Monneron ; mais j'avais défendu à M. Boutin de descendre, si la biscayenne de l'Astrolabe était arrivée avant lui : dans ce cas, il devait sonder la rade, et en tracer le plan le mieux qu'il lui serait possible dans un si court espace de temps. M. Boutin ne s'approcha en conséquence que jusqu'à une portée de fusil du rivage ; toutes les sondes lui rapportèrent un fond de roc, mêlé d'un peu de sable. M. de Monneron dessina le fort tout aussi bien que s'il avait été sur la plage ; et M. de Lamanon fut à portée de voir que les rochers n'étaient que du basalte *, ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. Cette opinion fut confirmée par le père Receveur qui nous apporta à bord un grand nombre de pierres toutes volcaniques, ainsi que le sable, qu'on voyait seulement mêlé de détrimens de coquilles et de corail. D'après le rapport de M. de Vaujuas et de M. Boutin, il était évident que nous ne pouvions trouver à la Trinité l'eau et le bois qui nous manquaient. Je me décidai tout de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil : c'était l'ancienne relâche des bâtimens Français qui allaient dans la mer du Sud. Frézier et l'amiral Anson y trouvèrent abondamment à se pourvoir de tous leurs besoins. Ce fut pour

* Pierre d'un tissu serré, brillante dans ses fractures, faisant feu au briquet, pouvant servir de pierre de touche. (N. D. R.)

1785. Octobre. ne pas perdre un seul jour, que je donnai la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéïro, où les différentes formalités auraient exigé plus de temps qu'il n'en fallait pour faire l'eau et le bois qui nous manquaient. Mais en dirigeant ma route vers l'ile Sainte-Catherine, je voulus m'assurer de l'existence de l'île de l'Ascençaon, que M. Daprès place à cent lieues dans l'Ouest de la Trinité, et à 15′ seulement plus Sud. Suivant le journal de M. Poncel de la Haye, qui commandait la frégate la Renommée, j'étais certain que différens navigateurs, entr'autres Frézier, homme très-éclairé, avaient cru aborder à l'Ascençaon, et qu'ils n'avaient été réellement qu'à la Trinité. Malgré l'autorité de M. Poncel de la Haye, je crus que ce point de géographie demandait un nouvel éclaircissement. Les deux jours que nous passâmes vers la partie Sud de l'île de la Trinité, nous mirent à portée de faire les relèvemens d'après lesquels M. Bernizet traça le plan de la partie Sud de l'île : il diffère très-peu de celui du docteur Halley, qui m'avait été remis par M. de Fleurieu. La vue, peinte par M. Duché de Vancy, est d'une vérité si frappante, qu'elle suffira seule pour que les navigateurs qui aborderont dans la partie du Sud de la Trinité, ne puissent jamais se tromper. Cette île n'offre aux yeux qu'un rocher presque stérile ; on ne voit de la verdure et quelques arbustes, que dans les gorges très-étroites des montagnes : c'est dans une de ces vallées, au Sud-Est de l'île, qui n'a qu'environ trois cents toises de largeur, que les Portugais ont formé leur établissement.

La nature n'avait certainement pas destiné ce rocher à être habité, les hommes ni les animaux n'y pouvant trouver leur subsistance ; mais les Portugais ont craint que quelque nation de l'Europe ne profitât de ce voisinage pour établir un commerce interlope avec le Brésil : c'est à ce seul motif, sans doute, qu'on doit attribuer l'empressement qu'ils ont montré d'occuper une île qui, à tout autre égard, leur est entièrement à charge.

Latitude Sud du gros îlot des îles Martin-Vas - - -	20ᵈ	30′	35″
Longitude occidentale par des distances - - - -	30	30	
Latitude Sud de la pointe Sud-Est de l'île de la Trinité	20	31	
Longitude occidentale par des distances - - - -	30	57.	

Le 18 Octobre à midi, je fis route à l'Ouest pour l'Ascençaon jusqu'au 24 au soir que je pris le parti d'abandonner cette recherche : j'avais fait alors cent quinze lieues à l'Ouest, et le temps était assez clair pour découvrir dix lieues en avant. Ainsi je puis assurer qu'ayant dirigé ma route par le parallèle de 20^{d} 32′ avec une vue Nord et Sud de 20′ au moins, et qu'ayant mis en panne, chaque nuit, après les premières soixante lieues, lorsque j'avais parcouru l'espace aperçu au coucher du soleil ; je puis, dis-je, assurer que l'île de l'Ascençaon n'existe pas jusqu'à 7^{d} environ de longitude occidentale du méridien de la Trinité, entre les latitudes Sud de 20^{d} 10′, et de 20^{d} 50′, ma vue ayant pu embrasser tout cet espace *. 1785. Octobre. 18.

* La Pérouse peut avoir raison en avançant que des navigateurs ont cru aborder à l'Ascençaon, tandis qu'ils n'ont véritablement touché qu'à la Trinité. Sans avoir égard à la ressemblance des descriptions qu'ils ont données de ces deux îles, la preuve en existe dans la fausse position qu'on leur a assignée sur les cartes Françaises, et qui permettait de croire indifféremment qu'on était sur l'une ou sur l'autre, leur latitude étant à-peu-près la même, et la détermination des longitudes étant alors très-fautive ; mais ces preuves ne suffisent pas au géographe éclairé, lorsque le témoignage authentique, rapporté par Daprès, dans son discours du Neptune oriental, page 10, et les plans particuliers et très-différens que Dalrymple nous donne de ces deux îles et de leur aspect, prouvent évidemment qu'il n'y a pas identité.

Si la Pérouse eût eu plus de confiance dans les notes qui lui furent remises, et qu'on peut voir au commencement de ce volume sous les N°s 10 et 12, il eût fait un calcul fort simple.

La longitude occidentale de l'île de la Trinité, côte du Nord, y est déterminée à 32^{d} 15′. Il a reconnu lui-même qu'elle n'était que de 30^{d} 57′ à la pointe du Sud-Est.

La côte d'Amérique, par ce parallèle, peut, d'après le méridien de Rio-Janéïro, déterminé à 45^{d} 5′, être évaluée à 43^{d} 30′. Daprès fixe la longitude de l'île de l'Ascençaon à 38^{d}, ainsi qu'on le voit dans la douzième note déjà citée, parce qu'il la croit à 120 lieues de la côte. J'ai lieu de penser qu'elle en est plus rapprochée. Ainsi, il est évident que la Pérouse n'a pas poussé sa recherche assez loin, et qu'ayant parcouru *environ 7^{d} sur ce parallèle, en partant de la Trinité*, il l'a abandonnée au moment d'atteindre le but.

Aux données des deux auteurs estimables par leur exactitude, que je viens de citer, j'ajouterai que, depuis cette note écrite, le hasard m'a fait rencontrer un navigateur † qui a relâché sur ces deux îles, et qui, dépourvu d'instrumens pour en déterminer la longitude avec précision, a fixé seulement leur latitude ;

Celle de la Trinité à - - - - - - -	20^{d} 22′
Celle de l'Ascençaon à - - - - - - -	20 38.

Il croit cette dernière à 120 lieues de la côte du Brésil. (N. D. R.)

† Lépine, enseigne de vaisseau non entretenu.

1785. Octobre. 25. Le 25 Octobre, nous essuyâmes un orage des plus violens. A huit heures du soir, nous étions au centre d'un cercle de feu ; les éclairs partaient de tous les points de l'horizon : le feu Saint-Elme se posa sur la pointe du paratonnerre, mais ce phénomène ne nous fut pas particulier ; l'Astrolabe, qui n'avait point de paratonnerre, eut également le feu Saint-Elme sur la tête de son mât *. Depuis ce jour, le temps fut constam-

* Je ne suis point étonné que le feu Saint-Elme fût aussi sur la tête du mât de l'Astrolabe, sachant, par les relations de la Pérouse, que cette frégate ne s'était jamais éloignée de lui hors de la portée de la voix.

Le feu Saint-Elme n'est autre chose que le feu électrique ou la matière du tonnerre : tout le monde sait que, lorsque le fluide électrique entre par une pointe, il s'y montre comme un point lumineux ; mais au contraire, quand il en sort, il a l'apparence d'une gerbe ou d'un cône lumineux. La terre est le grand réservoir de l'électricité, et l'eau est le meilleur conducteur ; je pense donc que lorsqu'un nuage bas, électrisé négativement, passe au-dessus d'un vaisseau, les mâts et les vergues doivent servir de conducteurs, et qu'on doit voir des gerbes de feu de toutes les extrémités se diriger vers ce nuage.

Il est évident que le bâtiment qui a un paratonnerre, doit avoir à sa pointe une gerbe beaucoup plus belle, à raison de son conducteur de fer, qui communique directement à la mer; tandis que celui qui n'en a pas, ne peut communiquer le fluide électrique que par du bois goudronné, qui est trés-mauvais conducteur.

Par le même principe, on doit voir aussi quelquefois le feu Saint-Elme à la surface de la mer : en répétant les expériences suivantes, que je garantis pour les avoir réitérées maintes fois dans mon cabinet, on pourra s'en convaincre.

Electrisez une masse d'eau contenue dans un vase de verre, ou de métal si vous voulez, mais dans ce cas placez-le sur un isoloir ; présentez votre doigt assez près de la surface de l'eau pour ne pas tirer d'étincelles, mais de manière à voir l'eau se soulever. Si vous êtes dans l'obscurité, vous verrez un cône lumineux sortir de l'eau et se diriger vers votre doigt.

Dans cette expérience, le doigt fait l'effet du nuage ; mais on dira peut-être : la mer ne contient pas, comme le bassin, une quantité surabondante d'électricité. Si cet argument peut laisser du doute, on fera l'expérience suivante.

Ayez un bassin de métal rempli d'eau ; que ce bassin communique à la terre par une chaîne ou par tout autre conducteur ; électrisez fortement l'extérieur d'une bouteille de Leyde : par ce moyen, l'intérieur sera électrisé négativement ; placez cette bouteille sur un isoloir pour pouvoir la saisir par l'extérieur sans la décharger ; présentez le bouton de la bouteille à une certaine distance de la surface de l'eau, comme vous avez présenté le doigt dans l'expérience précédente ; vous obtiendrez le même effet.

On observera que cette expérience est bien plus propre à la démonstration. L'eau n'est point élec-

ment mauvais jusqu'à notre arrivée à l'île Sainte-Catherine; nous fûmes enveloppés d'une brume plus épaisse que celle que nous aurions pu trouver sur les côtes de Bretagne au milieu de l'hiver. Nous mouillâmes le 6 de Novembre entre l'île Sainte-Catherine et le continent, par sept brasses, fond de sable vaseux (*Atlas*, N° 2); 1785. Novembre. 6.

Le milieu de l'île d'Alvaredo me restant au Nord-Est,
L'île des Flamands, au - - - Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Est,
Et l'île de Gal, au - - - - Nord.

Après quatre-vingt-seize jours de navigation, nous n'avions pas un seul malade: la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages; mais nos vivres étaient d'une excellente qualité. Je n'avais négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvaient m'indiquer: nous avions eu en outre le plus grand soin d'entretenir la gaieté, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettait, depuis huit heures jusqu'à dix.

trisée ainsi que celle de la mer; elle communique à la terre comme elle; et le bouton de la bouteille qui représente le nuage, est électrisé en moins comme lui.

Si, dans la première expérience, au lieu du doigt vous vous servez du bouton de la bouteille de Leyde électrisée en moins, vous obtiendrez un effet d'autant plus marqué, que le fluide électrique fera un effort plus grand pour se porter de l'eau électrisée en plus, dans la bouteille électrisée en moins.

C'est ce principe une fois posé et démontré qui me sert à développer la théorie de la foudre ascendante, bien plus commune qu'on ne pense; mais cette digression, qui est hors de mon sujet, me conduirait trop loin. (N. D. R.)

CHAPITRE II.

Description de l'île Sainte-Catherine.—Observations et événemens pendant notre relâche.—Départ de l'île Sainte-Catherine.—Arrivée à la Conception.

1785. Novembre. L'ILE Sainte-Catherine s'étend depuis le 27ᵈ 19′ 10″ de latitude Sud, jusqu'au 27ᵈ 49′ ; sa largeur de l'Est à l'Ouest n'est que de deux lieues ; elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Señora-del-Destero, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidence ; elle contient au plus trois mille ames et environ quatre cents maisons ; l'aspect en est fort agréable. Suivant la relation de Frézier, cette île servait, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvaient des différentes parties du Brésil ; ils n'étaient sujets du Portugal que de nom, et ils ne reconnaissaient aucune autorité. Le pays est si fertile, qu'ils pouvaient subsister sans aucun secours des colonies voisines ; et ils étaient si dénués d'argent, qu'ils ne pouvaient tenter la cupidité du gouverneur général du Brésil, ni lui inspirer l'envie de les soumettre. Les vaisseaux qui relâchaient chez eux, ne leur donnaient, en échange de leurs provisions, que des habits et des chemises dont ils manquaient absolument. Ce n'est que vers 1740, que la cour de Lisbonne a établi un gouvernement régulier dans l'île Sainte-Catherine et les terres adjacentes du continent. Ce gouvernement s'étend soixante lieues du Nord au Sud, depuis la rivière S. Francisco jusqu'à Rio-Grande ; sa population est de vingt mille ames. J'ai vu dans les familles un si grand nombre d'enfans, que je crois qu'elle sera bientôt plus considérable. Le terrain est extrêmement fertile, et produit presque de lui-même toute sorte de fruits, de légumes, et de grains : il est couvert d'arbres toujours verds ;

mais ils sont tellement entremêlés de ronces et de lianes, qu'il n'est pas possible de traverser ces forêts, à moins d'y pratiquer un sentier avec des haches ; on a d'ailleurs à craindre les serpens, dont la morsure est mortelle. Les habitations, tant sur l'île que sur le continent, sont toutes sur le bord de la mer : les bois qui les environnent ont une odeur délicieuse par la grande quantité d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques, dont ils sont remplis. Malgré tant d'avantages, le pays est fort pauvre et manque absolument d'objets manufacturés ; en sorte que les paysans y sont presque nus ou couverts de haillons : leur terrain, qui serait très-propre à la culture du sucre, n'y peut être employé faute d'esclaves, qu'ils ne sont pas assez riches pour acheter. La pêche de la baleine est très-abondante ; mais c'est une propriété de la couronne, affermée à une compagnie de Lisbonne : cette compagnie a, sur cette côte, trois grands établissemens dans lesquels on pêche chaque année environ quatre cents baleines, dont le produit, tant en huile qu'en *sperma-céti*, est envoyé à Lisbonne par Rio-Janéiro. Les habitans ne sont que simples spectateurs de cette pêche, qui ne leur procure aucun profit. Si le gouvernement ne vient à leur secours, et ne leur accorde des franchises ou autres encouragemens qui puissent y appeler le commerce, un des plus beaux pays de la terre languira éternellement, et ne sera d'aucune utilité à la métropole.

1785. Novembre.

L'atterrage de Sainte-Catherine est très-facile ; on trouve fond de vase par soixante-dix brasses à dix-huit lieues au large, et ce fond monte graduellement jusqu'à quatre encablures du rivage, où il y a encore quatre brasses.

La passe ordinaire est entre l'île d'Alvaredo et la pointe du Nord de l'île Sainte-Catherine. Il y a aussi un passage entre l'île de Gal et l'île d'Alvaredo, mais il faut le connaître : nos canots furent si occupés pendant cette relâche, que je ne pus le faire sonder. Le meilleur mouillage est à une demi-lieue de l'île de la Forteresse, par six brasses, fond de vase, la citadelle restant au Sud 3^{d} Ouest, le fort de la grosse Pointe au Sud 60^{d} Est. On y est au milieu de plusieurs aiguades, tant sur l'île que sur le continent ; et, selon les vents, on peut faire choix de l'anse dont l'abord est le

1785. Novembre. plus facile. Cette considération est d'une grande importance ; car la navigation des chaloupes est très-difficile dans ce canal, qui a deux lieues de largeur jusqu'au goulet de la ville : la lame y est fatigante et y brise toujours sur la côte opposée au vent. Les marées sont très-irrégulières : le flot entre par les deux passes Nord et Sud jusqu'au goulet de la ville ; il ne monte que de trois pieds.

Il me parut que notre arrivée avait jeté une grande terreur dans le pays : les différens forts tirèrent plusieurs coups de canon d'alarme ; ce qui me détermina à mouiller de bonne heure et à envoyer mon canot à terre avec un officier, pour faire connaître nos intentions très-pacifiques, et nos besoins d'eau, de bois, et de quelques rafraîchissemens. M. de Pierrevert, que je chargeai de cette négociation, trouva la petite garnison de la citadelle sous les armes ; elle consistait en quarante soldats, commandés par un capitaine, qui dépêcha sur le champ un exprès à la ville vers le gouverneur don Francisco de Baros, brigadier d'infanterie. Il avait eu connaissance de notre expédition par la gazette de Lisbonne ; et une médaille en bronze que je lui envoyai, ne lui laissa aucun doute sur l'objet de notre relâche. Les ordres les plus précis et les plus prompts furent donnés pour qu'on nous vendît, au plus juste prix, ce qui nous était nécessaire : un officier fut destiné à chaque frégate ; il était entièrement à nos ordres ; nous l'envoyions avec les commis du munitionnaire pour acheter des provisions chez les
9. habitans. Le 9 de Novembre, je me rapprochai de la forteresse dont j'étais un peu éloigné. Je fus, le même jour, avec M. de Langle et plusieurs officiers, faire ma visite au commandant de ce poste, qui me fit saluer de onze coups de canon ; ils lui furent rendus de mon bord. J'envoyai le lendemain mon canot, commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, à la ville de Nostra-Señora-del-Destero, pour faire mes remercîmens au gouverneur, de l'extrême abondance où nous étions par ses soins. MM. de Monneron, de Lamanon et l'abbé Mongès, accompagnèrent cet officier, ainsi que M. de la Borde Marchainville et le père Receveur, qui avaient été dépêchés par M. de Langle pour le même objet ; tous furent reçus de la manière la plus honnête et la plus cordiale. Don Francisco de Baros, gouverneur de cette capitainerie, parlait parfaitement Français, et

ses vastes connaissances inspiraient la plus grande confiance. Nos Français dînèrent chez lui: il leur dit, pendant le dîner, que l'île de l'Ascençaon n'existait pas; que cependant, sur le témoignage de M. Daprès, le gouverneur général du Brésil avait expédié l'année dernière un bâtiment pour parcourir toutes les positions assignées précédemment à cette île; et que le capitaine de ce bâtiment n'ayant rien trouvé, on l'avait effacée des cartes, afin de ne pas éterniser une ancienne erreur *. Il ajouta que l'île de la Trinité avait toujours fait partie des possessions Portugaises, et que les Anglais l'avaient évacuée à la première réquisition qui leur en avait été faite par la reine de Portugal, le ministre du roi d'Angleterre ayant de plus répondu que la nation n'avait jamais donné sa sanction à cet établissement, qui n'était qu'une entreprise de particuliers. Le lendemain, les canots de l'Astrolabe et de la Boussole étaient de retour à onze heures; ils m'annoncèrent la visite très-prochaine du major général de la colonie, don Antonio de Gama; il n'arriva cependant que le 13, et il m'apporta la lettre la plus obligeante de son commandant. La saison était si avancée que je n'avais pas un instant à perdre: nos équipages jouissaient de la meilleure santé. Je m'étais flatté, en arrivant, d'avoir pourvu à tous nos besoins, et d'être en état de mettre à la voile sous cinq ou six jours; mais les vents de Sud et les courans furent si violens, que la communication avec la terre fut souvent interrompue: cela retarda mon départ. 1785. Novembre.

J'avais donné la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéïro, pour éviter seulement les formalités des grandes villes, qui occasionnent toujours une perte de temps; mais l'expérience m'apprit que cette relâche réunis-

* Il serait dangereux pour les progrès de la navigation, et funeste aux navigateurs, qu'on adoptât la méthode d'effacer des cartes des îles anciennement découvertes, sous le prétexte qu'on en a fait une vaine recherche, et que leur position est au moins incertaine, par le peu de moyens qu'on avait de les placer d'une manière précise sur les cartes, à l'époque de leur découverte.

Je dois d'autant plus m'élever contre une pareille méthode, que j'ai prouvé plus haut l'existence de l'Ascençaon, et qu'en effaçant une île du globe, on devient en quelque sorte responsable des dangers que pourraient courir les navigateurs qui la rencontreraient, dans la sécurité que leur donneraient les cartes; tandis que sa position, quoique incertaine, en éveillant l'attention des marins, peut servir à la faire retrouver plus facilement. (N. D. R.)

1785. Novembre. sait bien d'autres avantages. Les vivres de toute espèce y étaient dans la plus grande abondance ; un gros bœuf coûtait huit piastres ; un cochon pesant cent cinquante livres en coûtait quatre ; on avait deux dindons pour une piastre ; il ne fallait que jeter le filet pour le retirer plein de poissons ; on apportait à bord et on nous y vendait cinq cents oranges pour moins d'une demi-piastre, et les légumes étaient aussi à un prix très-modéré. Le fait suivant donnera une idée de l'hospitalité de ce bon peuple. Mon canot ayant été renversé par la lame dans une anse où je faisais couper du bois, les habitans qui aidèrent à le sauver, forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçaient cette touchante hospitalité. Peu de jours après, ils rapportèrent à mon bord les voiles, les mâts, le grapin, et le pavillon de ce canot, objets très-précieux pour eux, et qui leur auraient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. Leurs mœurs sont douces ; ils sont bons, polis, obligeans, mais superstitieux, et jaloux de leurs femmes, qui ne paraissent jamais en public.

Nos officiers tuèrent à la chasse plusieurs oiseaux variés des plus brillantes couleurs, entre autres un rollier d'un très-beau bleu, qui n'a point été décrit par M. de Buffon : il est très-commun dans ce pays.

N'ayant pas prévu les obstacles qui nous retinrent douze jours dans cette rade, nous ne descendîmes point nos horloges astronomiques, croyant n'avoir que cinq à six jours à passer au mouillage ; nous en eûmes peu de regret, parce que le ciel fut toujours couvert : nous ne déterminâmes donc la longitude de cette île que par des distances de la lune au soleil. Suivant nos observations, la pointe la plus Est et la plus Nord de l'île Sainte-Catherine peut être fixée par $49^{d}\ 49'$ de longitude occidentale, et $27^{d}\ 19'$ de latitude Sud.

16. Le 16 au soir, tout étant embarqué, j'envoyai mes paquets au gouverneur, qui avait bien voulu se charger de les faire parvenir à Lisbonne, où je les adressai à M. de Saint-Marc, notre consul général : chacun eut la permission d'écrire à sa famille et à ses amis. Nous nous flattions de mettre à la voile

le lendemain ; mais les vents de Nord, qui nous auraient été si favorables si nous eussions été en pleine mer, nous retinrent au fond de la baie jusqu'au 19 Novembre. J'appareillai à la pointe du jour ; le calme me força de remouiller pendant quelques heures, et je ne fus en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit. 1785. Novembre 19.

Nous avions acheté à Sainte-Catherine assez de bœufs, de cochons, et de volailles pour nourrir l'équipage en mer pendant plus d'un mois, et nous avions ajouté des orangers et des citronniers à notre collection d'arbres, qui, depuis notre départ de Brest, s'était parfaitement conservée dans les caisses faites à Paris sous les yeux et par les soins de M. Thouin. Notre jardinier était aussi pourvu de pepins d'oranges et de citrons, de graines de coton, de maïs, de riz, et généralement de tous les comestibles, qui, d'après les relations des navigateurs, manquent aux habitans des îles de la mer du Sud, et sont plus analogues à leur climat et à leur manière de vivre, que les plantes potagères de France, dont nous portions aussi une immense quantité de graines.

Le jour de mon départ, je remis à l'Astrolabe de nouveaux signaux beaucoup plus étendus que ceux qui nous avaient servi jusqu'alors : nous devions naviguer au milieu des brumes, dans des mers très-orageuses ; et ces circonstances exigeaient de nouvelles précautions. Nous convînmes aussi avec M. de Langle, qu'en cas de séparation, notre premier rendez-vous serait le port de Bon-succès, dans le détroit de le Maire, en supposant que nous n'eussions pas dépassé sa latitude le 1er Janvier ; et le second, la pointe de Vénus, dans l'île d'O-Taïti. Je l'informai de plus que j'allais borner mes recherches dans la mer Atlantique, à l'île Grande de la Roche, n'ayant plus le temps de chercher un passage au Sud des terres de Sandwich. Je regrettai fort alors de ne pouvoir commencer ma campagne par l'Est ; mais je n'osai changer aussi diamétralement le plan qui avait été adopté en France, parce que je n'aurais reçu nulle part les lettres du ministre qui m'avaient été annoncées, et par lesquelles les ordres les plus importans pouvaient me parvenir.

1785. Novembre. 28. Le temps fut très-beau jusqu'au 28 que nous eûmes un coup de vent très-violent de la partie de l'Est; c'était le premier depuis notre départ de France : je vis avec grand plaisir que, si nos bâtimens marchaient fort mal, ils se comportaient très-bien dans les mauvais temps, et qu'ils pouvaient résister aux grosses mers que nous aurions à parcourir. Nous étions alors par 35^{d} 24′ de latitude Sud, et 43^{d} 40′ de longitude occidentale; je faisais route à l'Est-Sud-Est, parce que je me proposais, dans ma recherche de l'île Grande, de me mettre en latitude à environ 10^{d} dans l'Est du point qui lui a été assigné sur les différentes cartes. Je ne me dissimulais pas l'extrême difficulté que j'aurais à remonter; mais dans tous les cas j'étais dans la nécessité de faire beaucoup de chemin à l'Ouest pour arriver au détroit de le Maire; et tout le chemin que je ferais à cette aire de vent, en suivant le parallèle de l'île Grande, m'approchait de la côte des Patagons, dont j'étais forcé d'aller prendre la sonde avant de doubler le cap Horn. Je croyais de plus que la latitude de l'île Grande n'étant pas parfaitement déterminée, il était plus probable que je la rencontrerais en louvoyant entre les 44 et les 45^{d} de latitude, que si je suivais une ligne droite pat 44^{d} 30′, comme j'aurais pu le faire en faisant route de l'Ouest à l'Est, les vents d'Ouest étant aussi constans dans ces parages que ceux de l'Est entre les Tropiques.

On verra bientôt que je n'ai retiré aucun avantage de mes combinaisons, et qu'après quarante jours de recherches infructueuses, pendant lesquels j'ai essuyé cinq coups de vent, j'ai été obligé de faire route pour ma destination ultérieure.

Décembre. 7. Le 7 Décembre, j'étais sur le parallèle prétendu de l'île Grande, par 44^{d} 38′ de latitude Sud, et 34^{d} de longitude occidentale, suivant une observation de distances faite le jour précédent. Nous voyions passer des goëmons, et nous étions depuis plusieurs jours entourés d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros et des pétrels, qui n'approchent jamais des terres que dans la saison de la ponte.

Ces faibles indices de terre entretenaient cependant nos espérances, et

nous consolaient des mers affreuses dans lesquelles nous naviguions ; mais je n'étais pas sans inquiétude en considérant que j'avais encore 35^{d} à remonter dans l'Ouest jusqu'au détroit de le Maire, où il m'importait beaucoup d'arriver avant la fin de Janvier. 1785. Décembre.

Je courus des bords entre les 44 et 45^{d} de latitude jusqu'au 24 Décembre ; je parcourus sur ce parallèle 15^{d} de longitude, et le 27 Décembre j'abandonnai ma recherche, bien convaincu que l'île de la Roche n'existait pas *, et que les goëmens et les pétrels ne prouvent point le voisinage d'une terre, puisque j'ai vu des algues et des oiseaux jusqu'à mon arrivée sur la côte des Patagons. La carte sur laquelle mon point de chaque jour est tracé, fera mieux connaître que ces détails la route que j'ai suivie. Je suis convaincu que les navigateurs qui me succéderont dans cette recherche, ne seront pas plus heureux que moi ; mais on ne doit s'y livrer que lorsqu'on fait route pour aller à l'Est vers la mer des Indes : il n'est pas alors plus pénible ni plus long de parcourir 30^{d} sur ce parallèle que sur tout autre ; et si l'on n'a point trouvé la terre, on a du moins fait une route qui a approché du but. Je suis dans la ferme persuasion que l'île Grande est, comme l'île Pepys, une terre fantastique † ; le rapport de la Roche, qui prétend y avoir vu de grands arbres, est dénué de toute vraisemblance : il est bien certain que, par 45^{d}, on ne peut trouver que des arbustes sur une île placée au milieu de l'océan méridional, puisqu'on ne rencontre pas un seul grand arbre sur les îles de Tristan d'Acugna, situées dans une latitude infiniment plus favorable à la végétation. 24. 27.

* Si l'île Grande de la Roche avait pu être placée sur les cartes d'une manière moins conjecturale, la Pérouse, en parcourant le parallèle qui lui était assigné, aurait pu assurer qu'elle n'existait pas ; mais comme sa position n'a pu être déterminée qu'à peu près, d'après les journaux d'Antoine de la Roche et d'Americ Vespuce, la recherche qu'en a faite la Pérouse prouve seulement qu'elle n'existe pas dans la position indiquée ; au reste, je ne puis rien ajouter à la discussion renfermée dans la dix-neuvième note géographique insérée au commencement de ce volume. (N. D. R.)

† Je sais qu'on a retrouvé la nouvelle Géorgie indiquée dans le journal de la Roche ; mais je suis fort dans le doute si l'on doit lui attribuer l'honneur de cette découverte : suivant son journal, il y a un canal de dix lieues entre l'île des Oiseaux et la Géorgie, tandis que ce canal n'a réellement qu'une lieue ; méprise un peu trop forte pour que le marin le moins exercé puisse la faire s'il a parlé du même endroit : c'est cependant de cette première terre qu'il faut partir, pour placer l'île Grande entre les 43 et 44^{d} de longitude ; j'ai coupé tous les méridiens de 35 à 50^{d}, sans la découvrir.

1785. Décembre. 25. Le 25 Décembre, les vents se fixèrent au Sud-Ouest et durèrent plusieurs jours ; ils me contraignirent de prendre la route à l'Ouest-Nord-Ouest, et de m'écarter du parallèle que je suivais constamment depuis vingt jours. Comme j'avais alors dépassé le point assigné sur toutes les cartes à l'île Grande de la Roche, et que la saison était très-avancée, je me déterminai à ne plus faire que la route qui m'approchait le plus de l'Ouest, craignant beaucoup de m'être exposé à doubler le cap Horn dans la mauvaise saison. Mais les temps furent plus favorables que je n'avais osé l'espérer : les coups de vent cessèrent avec le mois de Décembre, et le mois de Janvier fut à peu près aussi beau que celui de Juillet sur les côtes d'Europe. Nous n'eûmes que des vents du Nord-Ouest au Sud-Ouest, mais nous pouvions mettre toutes voiles dehors ; et ces variétés étaient si parfaitement indiquées par l'état du ciel, que nous étions certains de l'instant où le vent allait changer, ce qui nous mettait toujours en mesure de courir la bordée la plus avantageuse. Dès que l'horizon devenait brumeux, et que le temps se couvrait, les vents de Sud-Ouest passaient à l'Ouest ; deux heures après, ils étaient au Nord-Ouest : réciproquement, lorsque le temps brumeux s'éclaircissait, nous étions certains que les vents ne tarderaient pas à revenir au Sud-Ouest par l'Ouest. Je ne crois pas qu'en soixante-six jours de navigation, les vents ayent été du Nord au Sud par l'Est pendant plus de dix-huit heures.

Nous eûmes quelques jours de calme et de belle mer, pendant lesquels les officiers des deux frégates firent des parties de chasse en canot, et tuèrent une quantité considérable d'oiseaux dont nous étions presque toujours environnés. Ces chasses, assez ordinairement abondantes, procuraient des rafraîchissemens en viande à nos équipages, et il nous est arrivé plusieurs fois d'en tuer une assez grande quantité pour en faire des distributions générales : les matelots les préféraient à la viande salée, et je crois qu'elles contribuaient infiniment davantage à les maintenir dans leur bonne santé.

Nous ne tuâmes, dans nos différentes excursions, que des albatros de la grande et de la petite espèce, avec quatre variétés de pétrels ; ces oiseaux écorchés, et accommodés avec une sauce piquante, étaient à peu près aussi

bons que les macreuses qu'on mange en Europe. Ils ont été si bien décrits par les naturalistes qui ont accompagné le capitaine Cook, que je crois n'en devoir donner que le dessin, afin que les ornithologistes soient assurés que nous avons rencontré les mêmes espèces dont MM. Banks, Solander, et Forster ont donné des descriptions qui ne laissent rien à désirer. 1785. Décembre.

Le 14 Janvier, nous eûmes enfin la sonde de la côte des Patagons, par 47ᵈ 50′ de latitude Sud, et 64ᵈ 37′ de longitude occidentale, suivant nos dernières observations de distances : nous n'avons jamais laissé échapper l'occasion d'en faire, lorsque le temps a été favorable ; les officiers de la frégate y étaient tellement exercés, et secondaient si bien M. Dagelet, que je ne crois pas que notre plus grande erreur en longitude puisse être évaluée à plus d'un demi-degré. 1786. Janvier. 14.

Le 21, nous eûmes connaissance du cap Beau-temps, ou de la pointe du Nord de la rivière de Gallegos, sur la côte des Patagons ; nous étions à environ trois lieues de terre, par quarante-une brasses, fond de petit gravier, ou petites pierres argileuses, grosses comme des pois : notre longitude observée à midi, rapportée sur la carte du second voyage de Cook, ne différait que de 15′ dont nous étions plus à l'Est. Nous prolongeâmes la côte des Patagons à trois et cinq lieues de distance. 21.

Le 22, nous relevâmes à midi le cap des Vierges, à quatre lieues dans l'Ouest : cette terre est basse, sans aucune verdure ; la vue qu'en a donnée l'éditeur du voyage de l'amiral Anson, m'a paru très-exacte, et sa position est parfaitement déterminée sur la carte du second voyage de Cook. 22.

Les sondes, jusqu'au cap des Vierges, apportent toujours de la vase ou de petits cailloux mêlés de vase, qui se trouvent ordinairement dans la direction de l'embouchure des rivières : mais, sur la Terre-de-feu, nous eûmes presque toujours fond de roche, et de vingt-quatre à trente brasses seulement, quoiqu'à trois lieues de terre ; ce qui me fait croire que cette côte n'est pas aussi saine que celle des Patagons.

1786. Janvier. La carte du capitaine Cook a déterminé avec la plus grande précision la latitude et la longitude des différens caps de cette terre.

Le gisement des côtes entre ces caps a été tracé d'après de bons relèvemens; mais les détails qui font la sûreté de la navigation n'ont pu être soignés: le capitaine Cook et tous les autres navigateurs ne peuvent répondre que des routes qu'ils ont faites ou des sondes qu'ils ont prises; et il est possible qu'avec de belles mers, ils ayent passé à côté de bancs ou battures qui ne brisaient point: ainsi, cette navigation demande beaucoup plus de précautions que celle de nos continens d'Europe.

Je suis entré dans ces détails, afin d'assigner le degré de confiance qu'on doit mettre dans ces sortes de cartes, les plus parfaites sans doute qui ayent été dressées en parcourant rapidement de grands espaces: il était impossible aux anciens navigateurs, avant la méthode des observations des distances, d'approcher de cette exactitude; elle est telle, que je crois autant, à 20' près, à la justesse des points que nous avons vérifiés, qu'à la position précise en longitude des observatoires de Londres et de Paris.

25. Le 25, à deux heures, je relevai à une lieue au Sud le cap San-Diégo, qui forme la pointe occidentale du détroit de le Maire; j'avais prolongé, depuis le matin, la terre à cette distance, et j'avais suivi, sur la carte du capitaine Cook, la baie où M. Banks débarqua pour aller chercher des plantes, pendant que la Résolution l'attendait sous voiles.

Le temps nous était si favorable, qu'il me fut impossible d'avoir la même complaisance pour nos naturalistes. A trois heures je donnai dans le détroit, ayant arrondi à $\frac{3}{4}$ de lieue la pointe San-Diégo, où il y a des brisans qui ne s'étendent, je crois, qu'à un mille: mais ayant vu la mer briser beaucoup plus au large, je gouvernai au Sud-Est, afin de m'éloigner de ces brisans; je m'aperçus bientôt qu'ils étaient occasionnés par les courans, et que les ressifs du cap San-Diégo étaient fort loin de moi.

Comme il ventait bon frais du Nord, j'étais le maître de me rapprocher

de la Terre-de-feu ; je la prolongeai à une petite demi-lieue. Je trouvai le vent si favorable et la saison si avancée, que je me déterminai tout de suite à abandonner la relâche de la baie de Bon-succès, et à faire route sans perdre un instant pour doubler le cap Horn. Je considérai qu'il m'était impossible de pourvoir à tous mes besoins sans y employer dix ou douze jours ; que ce temps m'avait été rigoureusement nécessaire à Sainte-Catherine, parce que, dans ces baies ouvertes, où la mer brise avec force sur le rivage, il y a une moitié des jours pendant lesquels les canots ne peuvent pas naviguer. Si à cet inconvénient s'étaient joints des vents de Sud, qui m'eussent arrêté pendant quelque temps dans la baie de Bon-succès, la belle saison se serait écoulée, et j'aurais exposé mon vaisseau à des avaries et mon équipage à des fatigues, très-préjudiciables au succès du voyage. 1786. Janvier.

Ces considérations me déterminèrent à faire route pour l'île Juan-Fernandès qui était sur mon chemin, et où je devais trouver de l'eau et du bois, avec quelques rafraîchissemens bien supérieurs aux pingoins du détroit. Je n'avais pas à cette époque un seul malade ; il me restait quatre-vingts barriques d'eau ; et la Terre-de-feu a été si souvent visitée et décrite, que je ne pouvais me flatter de rien ajouter à ce qui en avait déjà été dit.

Pendant notre route dans le détroit de le Maire, les sauvages allumèrent de grands feux, suivant leur usage, pour nous engager à mouiller ; il y en avait un sur la pointe du Nord de la baie de Bon-succès, et un autre sur la pointe du Nord de la baie de Valentin. Je suis persuadé, comme le capitaine Cook, qu'on peut mouiller indifféremment dans toutes ces baies ; on y trouve de l'eau et du bois, mais moins de gibier sans doute qu'au port Noël, à cause des sauvages qui les habitent une grande partie de l'année.

Durant notre navigation dans le détroit, à une demi-lieue de la Terre-de-feu, nous fûmes entourés de baleines ; on s'apercevait qu'elles n'avaient jamais été inquiétées ; nos vaisseaux ne les effrayaient point ; elles nageaient majestueusement à la portée du pistolet de nos frégates : elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'au Spitzberg ou au Groënland. Je doute qu'il y

1786. Janvier. ait un meilleur endroit dans le monde pour cette pêche : les bâtimens seraient mouillés dans de bonnes baies, ayant de l'eau, du bois, quelques herbes antiscorbutiques, et des oiseaux de mer ; les canots de ces mêmes bâtimens, sans s'éloigner d'une lieue, pourraient prendre toutes les baleines dont ils auraient besoin pour composer la cargaison de leurs vaisseaux. Le seul inconvénient serait la longueur du voyage qui exigerait à peu près cinq mois de navigation pour chaque traversée ; et je crois qu'on ne peut fréquenter ces parages que pendant les mois de Décembre, Janvier, et Février.

Nous n'avons pu faire aucune observation sur les courans du détroit ; nous y sommes entrés à trois heures après midi, ayant vingt-quatre jours de lune : ils nous ont portés avec violence au Sud jusqu'à cinq heures : la marée a reversé alors ; mais comme il ventait bon frais du Nord, nous l'avons refoulée avec facilité.

L'horizon était si embrumé dans la partie de l'Est, que nous n'avions pas aperçu la terre des États, dont nous étions cependant à moins de cinq lieues, puisque c'est la largeur totale du détroit. Nous avons serré la Terre-de-feu d'assez près pour apercevoir, avec nos lunettes, des sauvages qui attisaient de grands feux, seule manière qu'ils ayent d'exprimer leurs désirs de voir relâcher les vaisseaux.

Un autre motif plus puissant encore m'avait déterminé à abandonner la relâche de la baie de Bon-succès ; je combinas depuis long-temps un nouveau plan de campagne, sur lequel cependant je ne pouvais rien décider qu'après avoir doublé le cap Horn.

Ce plan était de me rendre cette année sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique ; je savais que, si je n'en avais pas reçu l'ordre, c'était dans la seule crainte que je n'eusse pas le temps de faire une aussi longue course avant l'hiver ; car ce projet réunissait une infinité d'avantages : le premier, de faire une route nouvelle, et de couper des parallèles sur lesquels il était possible de rencontrer plusieurs îles inconnues ; le second, de parcourir,

d'une manière plus expéditive, tous les lieux qui m'étaient indiqués, en employant deux ans dans l'hémisphère Nord, et deux ans dans l'hémisphère Sud. Comme mes instructions portaient expressément qu'il m'était permis d'exécuter les ordres du roi de la manière qui me paraîtrait la plus convenable au succès de ma campagne, je n'attendais, pour adopter entièrement ce nouveau plan, que de savoir l'époque où je serais enfin dans la mer du Sud. 1786. Janvier.

Je doublai le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que je n'avais osé l'imaginer ; je suis convaincu aujourd'hui que cette navigation est comme celle de toutes les latitudes élevées : les difficultés qu'on s'attend à rencontrer sont l'effet d'un ancien préjugé qui doit disparaître, et que la lecture du voyage de l'amiral Anson n'a pas peu contribué à conserver parmi les marins.

Le 9 de Février, j'étais par le travers du détroit de Magellan, dans la mer du Sud, faisant route pour l'île de Juan-Fernandès : j'avais passé, suivant mon estime, sur la prétendue terre de Drake ; mais j'avais perdu peu de temps à cette recherche, parce que j'étais convaincu qu'elle n'existait pas. Depuis mon départ d'Europe, toutes mes pensées n'avaient eu pour objet que les routes des anciens navigateurs : leurs journaux sont si mal faits, qu'il faut en quelque sorte les deviner ; et les géographes qui ne sont pas marins, sont généralement si ignorans en hydrographie, qu'ils n'ont pu porter les lumières d'une saine critique sur des journaux qui en avaient grand besoin ; ils ont, en conséquence, tracé des îles qui n'existaient pas, ou qui, comme des fantômes, ont disparu devant les nouveaux navigateurs. Février. 9.

En 1578, l'amiral Drake, cinq jours après sa sortie du détroit de Magellan, fut assailli, dans le grand océan occidental, par des coups de vent très-forts qui durèrent près d'un mois : il est difficile de le suivre dans ses différentes routes ; mais enfin il eut connaissance d'une île par les 57^{d} de latitude Sud ; il y relâcha et y vit beaucoup d'oiseaux : courant ensuite au Nord l'espace de vingt lieues, il trouva d'autres îles habitées par des sauvages qui avaient des pirogues ; ces îles produisaient du bois et des plantes

1786. Février. antiscorbutiques. Comment méconnaître à cette relation la Terre-de-feu sur laquelle Drake a relâché, et vraisemblablement l'île Diégo-Ramirès, située à peu près par la latitude de la prétendue île de Drake ? A cette époque, la Terre-de-feu n'était pas connue. Le Maire et Schouten ne trouvèrent le détroit qui porte leur nom qu'en 1616 ; et toujours persuadés qu'il y avait dans l'hémisphère Sud, comme dans l'hémisphère Nord, des terres qui s'étendent jusqu'aux environs des pôles, ils crurent que la partie du Sud de l'Amérique était coupée par des canaux, et qu'ils en avaient trouvé un second comme Magellan. Ces fausses idées étaient bien propres à jeter dans l'erreur l'amiral Drake, qui fut porté par les courans 12 ou 15^{d} dans l'Est de son estime, ainsi qu'il est arrivé depuis, dans les mêmes parages, à cent autres navigateurs : cette probabilité devient une certitude, lorsqu'on réfléchit qu'un vaisseau de cette escadre, qui prit la bordée du Nord pendant que son général courait celle du Sud, rentra dans le même détroit de Magellan dont il venait de sortir ; preuve évidente qu'il n'avait guère fait de chemin à l'Ouest, et que l'amiral Drake n'avait pas dépassé la longitude de l'Amérique. On pourrait ajouter qu'il est contre toute vraisemblance qu'une île fort éloignée du continent, et par 57^{d} de latitude, soit couverte d'arbres, lorsqu'on ne trouve pas même une plante ligneuse sur les îles Malouines, qui ne sont que par 53^{d} ; qu'il n'y a aucun habitant sur ces mêmes îles, pas même sur celle des États, qui n'est séparée du continent que par un canal de cinq lieues ; et qu'enfin, la description que Drake fait des sauvages, des pirogues, des arbres, et des plantes, convient si fort aux Pecherais, et généralement à tous les autres détails que nous avons sur la Terre-de-feu, que je suis à concevoir comment l'île de Drake peut encore exister sur les cartes.

Les vents d'Ouest-Sud-Ouest m'étant favorables pour gagner au Nord, je ne perdis pas à cette vaine recherche un temps si précieux, et je continuai ma route vers l'île de Juan-Fernandès. Mais ayant examiné la quantité de vivres que j'avais à bord, je vis qu'il nous restait très-peu de pain et de farine, parce que j'avais été obligé, ainsi que M. de Langle, d'en laisser cent quarts à Brest, faute d'espace pour les contenir : les vers d'ailleurs s'étaient mis dans le biscuit ; ils ne le rendaient pas immangeable, mais ils

en diminuaient la quantité d'environ un cinquième. Ces différentes considérations me déterminèrent à préférer la Conception à l'île de Juan-Fernandès. Je savais que cette partie du Chili était très-abondante en grains, qu'ils y étaient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe, et que j'y trouverais en abondance, et au prix le plus modéré, tous les autres comestibles : je dirigeai, en conséquence, ma route un peu plus à l'Est. 1786. Février.

Le 22 au soir, j'eus connaissance de l'île Mocha, qui est environ à cinquante lieues dans le Sud de la Conception. La crainte d'être porté au Nord par les courans m'avait fait rallier la terre ; mais je crois que c'est une précaution inutile, et qu'il suffit de se mettre en latitude de l'île Sainte-Marie qu'il faut reconnaître, ayant attention de ne l'approcher qu'à la distance d'environ trois lieues, parce qu'il y a des roches sous l'eau qui s'étendent fort au large de la pointe du Nord-Ouest de cette île.

Lorsqu'elle est doublée, on peut ranger la terre ; tous les dangers sont alors hors de l'eau et à une petite distance du rivage. On a, en même temps, connaissance des Mamelles-de-Biobio : ce sont deux montagnes peu élevées dont le nom indique la forme. Il faut gouverner un peu au Nord des Mamelles sur la pointe de Talcaguana : cette pointe forme l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'Est à l'Ouest, et autant en profondeur du Nord au Sud ; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine qui est placée au milieu et forme deux entrées : celle de l'Est est la plus sûre et la seule pratiquée ; elle a environ une lieue de large : celle de l'Ouest, entre l'île de Quiquirine et la pointe de Talcaguana, n'a guère qu'un quart de lieue ; elle est remplie de rochers, et on ne doit y passer qu'avec un bon pilote.

On trouve fond sur la côte depuis l'île Sainte-Marie jusqu'à l'entrée de la baie de la Conception : à trois lieues au large, la sonde a rapporté soixante-dix brasses, fond de vase noire, et trente brasses lorsque nous étions en-dedans de la baie, Est et Ouest. De la pointe du Nord de l'île de Quiquirine, le brassiage va en diminuant jusqu'à sept brasses à deux portées de fusil de terre : il y a un excellent mouillage dans toute cette baie ;

1786. Février. mais on n'est à l'abri des vents du Nord que devant le village de Talcaguana.

A deux heures après midi, nous doublâmes la pointe de l'île de Quiquirine ; mais les vents du Sud qui nous avaient été si favorables jusque-là, nous furent contraires : nous courûmes différens bords, ayant l'attention de sonder sans cesse. Nous cherchions avec nos lunettes la ville de la Conception, que nous savions, d'après le plan de Frézier, devoir être au fond de la baie, dans la partie du Sud-Est ; mais nous n'apercevions rien. A cinq heures du soir, il nous vint des pilotes qui nous apprirent que cette ville avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existait plus, et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Nous apprîmes aussi, par ces pilotes, que nous étions attendus à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne nous y avaient précédés. Nous continuâmes à louvoyer pour approcher le fond de la baie ; et à neuf heures du soir, nous mouillâmes, par neuf brasses, à environ une lieue dans le Nord-Est du mouillage de Talcaguana, que nous devions prendre le lendemain. Vers dix heures du soir, M. Postigo, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception ; il y coucha, et il partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commission : il désigna auparavant au pilote du pays l'ancrage où il convenait de nous mouiller ; et avant de monter à cheval, il envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance que nous n'en avions besoin pour tout l'équipage, dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn, et n'était arrivé au Chili, sans avoir des malades ; et il n'y en avait pas un seul sur nos deux bâtimens.

24. A sept heures du matin, nous appareillâmes, nous faisant remorquer par nos canots et chaloupes ; nous mouillâmes dans l'anse de Talcaguana à onze heures, le 24 du mois de Février, par sept brasses, fond de vase noire, le milieu du village de Talcaguana nous restant au Sud 21^{d} Ouest,

Le fort Saint-Augustin au - - Sud,

Le fort Galves, auprès de notre aiguade, au Nord-Ouest 3^{d} Ouest.

1786. Février.

Depuis notre arrivée sur la côte du Chili, nous avions fait, chaque jour, des observations de distances ; nos longitudes diffèrent très-peu de celles assignées à cette même côte par don Georges Juan : mais comme nous avons lieu de croire la méthode actuelle bien supérieure à celle dont on faisait usage en 1744, nous placerons la pointe du Nord de l'île Sainte-Marie par 37^{d} $1'$ de latitude Sud, et 75^{d} $55'$ $45''$ de longitude occidentale ; le milieu du village de Talcaguana, par 36^{d} $42'$ $21''$ de latitude, et 75^{d} $20'$ de longitude, suivant les observations faites par M. Dagelet, dans nos tentes astronomiques dressées sur le bord de la mer. Le plan tracé par don Georges Juan est fait avec une si grande exactitude, que nous n'avons eu qu'à le vérifier ; mais M. Bernizet, ingénieur géographe, y a joint une partie du cours de la rivière de Biobio, afin de faire connaître le lieu où est bâtie la nouvelle ville, et le chemin qui y conduit. (*Atlas*, N° 4.)

CHAPITRE III.

Description de la Conception.—Mœurs et Coutumes des Habitans.—Départ de Talcaguana.—Arrivée à l'île de Pâque.

1786. Février. La baie de la Conception est une des plus commodes qu'on puisse rencontrer dans aucune partie du monde; la mer y est tranquille; il n'y a presque point de courans, quoique la marée y monte de six pieds trois pouces; elle est haute, les jours de nouvelle et pleine lune, à une heure 45 minutes. Cette baie n'est ouverte qu'au vent du Nord, qui n'y souffle que pendant l'hiver de ces climats, c'est-à-dire, depuis la fin de Mai jusqu'en Octobre: c'est la saison des pluies, qui sont continuelles durant cette mousson; car on peut donner ce nom à ces vents constans auxquels succèdent des vents de Sud qui durent le reste de l'année, et sont suivis du plus beau temps. Le seul mouillage où l'on soit à l'abri des vents de Nord-Est pendant l'hiver, est devant le village de Talcaguana, sur la côte du Sud-Ouest: c'est d'ailleurs aujourd'hui le seul établissement Espagnol de cette baie; l'ancienne ville de la Conception, comme je l'ai déjà dit, ayant été renversée par un tremblement de terre en 1751: elle était bâtie à l'embouchure de la rivière de Saint-Pierre, dans l'Est de Talcaguana; on en voit encore les ruines, qui ne dureront pas autant que celles de Palmire, tous les bâtimens du pays n'étant construits qu'en torchis ou en briques cuites au soleil: les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs provinces méridionales de France.

Après la destruction de cette ville, qui fut plutôt engloutie par la mer, que renversée par les secousses de la terre, les habitans se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de

Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception, et du village de Talcaguana : ils y bâtirent une nouvelle ville ; l'évêché, la cathédrale, les maisons réligieuses, y furent transférés ; elle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblemens de terre qui se renouvellent presque tous les ans. 1786. Février.

Cette nouvelle ville contient environ dix mille habitans : c'est la demeure de l'évêque et du mestre-de-camp, gouverneur militaire. Cet évêché confine au Nord avec celui de S. Jago, capitale du Chili, où le gouverneur général fait sa résidence ; il est borné à l'Est par les Cordilières, et s'étend au Sud jusqu'au détroit de Magellan ; mais ses vraies limites sont la rivière de Biobio, à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au Sud de ladite rivière appartient aux Indiens, à l'exception de l'île Chiloë et d'un petit arrondissement autour de Baldivia. On ne peut donner à ces peuples le nom de sujets du roi d'Espagne, avec lequel ils sont presque toujours en guerre ; aussi les fonctions du commandant Espagnol sont-elles de la plus grande importance. Cet officier commande aux troupes réglées et aux milices, ce qui lui donne de grands rapports d'autorité avec tous les citoyens, qui, au civil, sont commandés par un corrégidor : il est de plus chargé seul de la défense du pays, et obligé de combattre ou de négocier sans cesse. Une nouvelle administration est au moment de succéder à l'ancienne ; elle différera peu de celle de nos colonies : l'autorité sera partagée entre le commandant et l'intendant. Mais il faut observer qu'il n'y a point de conseil souverain dans les colonies Espagnoles ; ceux qui sont revêtus de l'autorité du roi sont aussi juges des causes civiles, avec quelques assesseurs légistes : on sent que la justice n'étant pas rendue par des juges égaux en dignité, il est à peu près certain que l'opinion du chef doit presque toujours entraîner celle des subalternes ; ainsi la justice n'est rendue que par un seul, et il faudrait le supposer sans préjugés, sans passions, et doué des plus grandes lumières, pour qu'il n'en résultât pas de grands inconvéniens.

Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili ; le blé y rapporte soixante pour un ; la vigne produit avec

1786. Février. la même abondance : les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression : le seul travail est d'enclorre de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes les bœufs, les chevaux, les mules, et les moutons. Le prix ordinaire d'un gros bœuf est de huit piastres ; celui d'un mouton, de trois quarts de piastre ; mais il n'y a point d'acheteurs, et les habitans sont dans l'usage de faire tuer tous les ans une grande quantité de bœufs, dont on conserve les cuirs et le suif : ces deux articles sont envoyés à Lima. On boucane aussi quelques viandes pour la consommation des équipages qui naviguent sur les petits bâtimens caboteurs de la mer du Sud.

Aucune maladie n'est particulière à ce pays ; mais il en est une qui y est assez commune, et que je n'ose nommer : ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir, parviennent à un âge très-avancé : il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Malgré tant d'avantages, cette colonie est bien loin d'avoir fait les progrès qu'on devait attendre de sa situation, la plus propre à favoriser une grande population ; mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. Le régime prohibitif existe au Chili dans toute son étendue : ce royaume, dont les productions, si elles étaient à leur *maximum*, alimenteraient la moitié de l'Europe ; dont les laines suffiraient aux manufactures de France et d'Angleterre ; dont les bestiaux, employés en salaison, produiraient un revenu immense ; ce royaume, dis-je, ne fait aucun commerce. Quatre ou cinq petits bâtimens lui apportent tous les ans de Lima, du sucre, du tabac, et quelques objets manufacturés en Europe, que ses malheureux habitans n'obtiennent que de la seconde ou troisième main, et après que ces mêmes objets ont payé des droits immenses à Cadix, à Lima, et enfin à leur entrée au Chili ; ils ne peuvent donner en échange que du blé, qui est à si vil prix, que le cultivateur ne met aucun intérêt à augmenter ses défrichemens ; du suif, des cuirs, et quelques planches ; en sorte que la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut, avec son or * et ses minces objets d'échange, solder le sucre,

* Suivant les notes qui m'ont été remises, l'or qu'on ramasse chaque année dans l'évêché de la

l'herbe du Paraguai, le tabac, les étoffes, les toiles, les batistes, et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie. 1786. Février.

D'après ce tableau très-succinct, il est évident que, si l'Espagne ne change pas de système ; si la liberté du commerce n'est pas autorisée ; si les différens droits sur les consommations étrangères ne sont pas modérés ; enfin, si l'on perd de vue qu'un très-petit droit sur une consommation immense est plus profitable au fisc qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume du Chili ne parviendra jamais au degré d'accroissement qu'il doit attendre de sa situation.

Malheureusement ce pays produit un peu d'or ; presque toutes les rivières y sont aurifères ; l'habitant, en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre : mais comme les comestibles sont très-abondans, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin ; sans communication avec les étrangers, il ne connaît ni nos arts ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre son inertie : les terres restent en friche ; les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier : aussi les maisons des habitans les plus riches sont-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquait autrefois à Lyon ; ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamans, être substituées dans les familles, et passer des grand'-mères aux petites-filles : d'ailleurs ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes ; les autres ont à peine de quoi se vêtir.

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvens de filles et d'hommes : ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun autre pays ; et le malheur de

Conception, peut être évalué à deux cent mille piastres ; il y telle habitation à Saint-Domingue qui donne autant de revenu.

1786. Février. n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devait les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée; j'en ai vu rester au bal jusques à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie, et placés parmi les valets. Personne, plus que ces mêmes religieux, ne donnait à nos jeunes gens des renseignemens plus exacts sur des endroits que des prêtres n'auraient dû connaître que pour en interdire l'entrée.

Le peuple de la Conception est très-voleur, et les femmes y sont extrêmement complaisantes : c'est une race dégénérée, mêlée d'Indiens ; mais les habitans du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeans. Je manquerais à toute reconnaissance, si je ne les peignais avec les vraies couleurs qui conviennent à leur caractère : je tâcherai de le faire connaître en racontant notre propre histoire.

J'étais à peine mouillé devant le village de Talcaguana, qu'un dragon vint m'apporter une lettre de M. Quexada, commandant par intérim ; il m'annonçait que nous serions reçus comme des compatriotes, ajoutant, avec la plus extrême politesse, que les ordres qu'il avait reçus étaient, dans cette occasion, bien conformes aux sentimens de son cœur et à ceux de tous les habitans de la Conception. Cette lettre était accompagnée de rafraîchissemens de toute espèce, que chacun s'empressait d'envoyer en présent à bord ; nous ne pouvions consommer tant d'objets, et nous ne savions où les placer.

Obligé de donner mes premiers soins aux réparations de mon vaisseau, à l'établissement de nos horloges astronomiques à terre, et à celui de nos quarts de cercle, je ne pus tout de suite aller faire mes remercîmens à ce gouverneur : j'attendais avec impatience le moment de remplir ce devoir ; mais il me prévint, et il arriva à mon bord, suivi des principaux officiers de la colonie. Le lendemain, je rendis cette visite, accompagné de M. de Langle, de plusieurs officiers et passagers ; nous étions précédés par un détachement de dragons, dont le commandant avait cantonné une demi-

compagnie à Talcaguana : depuis notre arrivée, elle était à nos ordres ainsi que leurs chevaux. M. Quexada, M. Sabatero, commandant l'artillerie, et le major de la place, vinrent au-devant de nous à une lieue de la Conception ; nous descendîmes tous chez M. Sabatero, où l'on nous servit un très-bon dîner ; et à la nuit, il y eut un grand bal où furent invitées les principales dames de la ville. 1786. Février.

Le costume de ces dames, très-différent de celui auquel nos yeux étaient accoutumés, a été peint par M. Duché de Vancy (*Atlas*, N° 5) : une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture ; des bas rayés de rouge, de bleu, et de blanc ; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond ; voilà l'habillement des dames du Chili : leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules ; leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent ; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue, ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais, dans les appartemens, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux ; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement jolies, et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Vers minuit, le bal cessa ; la maison du commandant et de M. Sabatero ne pouvant contenir tous les officiers et passagers Français, chaque habitant s'empressa de nous offrir des lits ; et nous fûmes ainsi répartis dans les différens quartiers de la ville.

Avant le dîner, nous avions été faire des visites aux principaux citoyens, et à l'évêque, homme d'esprit, d'une conversation agréable, et d'une charité dont les évêques d'Espagne donnent de fréquens exemples. Il est créole

1786. Février. du Pérou ; il n'a jamais été en Europe, et il ne doit son élévation qu'à ses vertus. Il nous entretint du chagrin qu'aurait M. Higgins, le mestre-de-camp, d'être retenu par les Indiens sur la frontière, pendant notre court séjour dans son gouvernement. Le bien que chacun disait de ce militaire, l'estime générale qu'on avait pour lui, me faisaient regretter que les circonstances le tinssent éloigné. On lui avait dépêché un courier ; sa réponse, qui arriva pendant que nous étions encore à la ville, annonçait son prochain retour : il venait de conclure une paix glorieuse, et sur-tout bien nécessaire aux peuples de son gouvernement, dont les habitations éloignées sont exposées aux ravages de ces sauvages qui massacrent les hommes, les enfans, et emmènent les femmes en captivité.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiraient la terreur : la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages ; ils marchent avec leurs troupeaux ; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait, et quelquefois de leur sang*; ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses, et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis S. Jago jusqu'au détroit de Magellan ; ils ne suivent presque plus aucuns de leurs anciens usages ; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits ; ils n'ont plus les mêmes vêtemens ; et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitans des bords de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivaient il y a deux siècles.

Il est aisé de sentir combien de tels peuples doivent être redoutables aux

* On m'a assuré qu'ils saignaient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvaient le sang.

Espagnols. Comment les suivre dans des courses aussi longues ? comment empêcher des attroupemens qui rassemblent en un seul point des peuples épars dans quatre cents lieues de pays, et forment des armées de trente mille hommes ? 1786. Février.

M. Higgins a réussi à capter la bienveillance de ces sauvages, et a rendu le plus signalé service à la nation qui l'a adopté ; car il est né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion, et pour leur ancien attachement à la maison de Stuart. Je ne puis me refuser au plaisir de faire connaître ce loyal militaire, dont les manières sont si fort de tous les pays. Comme les Indiens, je lui avais donné ma confiance après une heure de conversation. Son retour à la ville suivit de bien près sa lettre ; j'en étais à peine informé, qu'il arriva à Talcaguana, et je fus encore prévenu. Un mestre-de-camp de cavalerie est plutôt à cheval qu'un navigateur Français ; et M. Higgins, chargé de la défense du pays, était d'une activité difficile à égaler : il renchérit encore, s'il est possible, sur les politesses de M. Quexada ; elles étaient si vraies, si affectueuses pour tous les Français, que nulle expression ne pouvait rendre nos sentimens de reconnaissance. Comme nous en devions à tous les habitans, nous résolûmes de donner une fête générale avant notre départ, et d'y inviter toutes les dames de la Conception. Une grande tente fut dressée sur le bord de la mer ; nous y donnâmes à dîner à cent cinquante personnes, hommes ou femmes, qui avaient eu la complaisance de faire trois lieues pour se rendre à notre invitation : ce repas fut suivi d'un bal, d'un petit feu d'artifice, et enfin d'un ballon de papier, assez grand pour faire spectacle.

Le lendemain, la même tente nous servit pour donner un grand dîner aux équipages des deux frégates ; nous mangeâmes tous à la même table, M. de Langle et moi à la tête, chaque officier, jusqu'au dernier matelot, rangé suivant le rang qu'il occupait à bord : nos plats étaient des gamelles de bois. La gaieté était peinte sur le visage de tous les matelots ; ils paraissaient mieux portans et mille fois plus heureux que le jour de notre sortie de Brest.

1786. Février. Le mestre-de-camp voulut à son tour donner une fête : nous nous rendîmes tous à la Conception, excepté les officiers de service. M. Higgins vint au-devant de nous, et conduisit notre cavalcade chez lui, où une table de cent couverts était dressée : tous les officiers et habitans de marque y étaient invités, ainsi que plusieurs dames. A chaque service, un Franciscain improvisateur récitait des vers Espagnols pour célébrer l'union qui régnait entre les deux nations. Il y eut grand bal pendant la nuit; toutes les dames s'y rendirent, parées de leurs plus beaux habits; des officiers masqués y donnèrent un très-joli ballet: on ne peut, dans aucune partie du monde, voir une plus charmante fête; elle était donnée par un homme adoré dans le pays, et à des étrangers qui avaient la réputation d'être de la nation la plus galante de l'Europe.

Mars. Mais ces plaisirs et cette bonne reception ne me faisaient pas perdre de vue mon objet principal. J'avais annoncé, le jour de mon arrivée, que je mettrais à la voile le 15 de Mars, et que si, avant cette époque, les bâtimens étaient réparés, nos vivres, notre eau, et notre bois, embarqués, chacun aurait la liberté d'aller se promener à terre : rien n'était plus propre à hâter le travail que cette promesse, dont je craignais autant l'effet que les matelots le désiraient, parce que le vin est très-commun au Chili ; que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes du peuple y sont presque aussi complaisantes qu'à Taïti : il n'y eut cependant aucun désordre, et mon chirurgien ne m'a point annoncé que cette liberté ait eu des suites fâcheuses.

Pendant notre séjour à Talcaguana, M. Dagelet fit régulièrement des comparaisons pour connaître la marche de ses horloges marines, dont nous fûmes extrêmement contens. Depuis notre départ de France, l'horloge N° 19 se trouva ne retarder que de $3''\frac{1}{2}$ par jour sur le mouvement moyen du soleil ; ce qui diffère d'une demi-seconde seulement du mouvement journalier qu'elle avait à Brest, et d'une seconde, en le comparant à celui qu'elle avait à Ténériffe. Les petites horloges, N° 25 et N° 29, avaient varié assez considérablement pour ne pas mériter notre confiance.

Le 15, à la pointe du jour, je fis signal de se préparer à appareiller ; mais les vents se fixèrent au Nord : ils avaient été constamment du Sud-Sud-Ouest au Sud-Ouest depuis notre séjour dans cette rade ; la brise commençait ordinairement à dix heures du matin, et finissait à la même heure de la nuit, cessant de meilleure heure, si elle avait commencé plutôt ; et réciproquement, durant jusqu'à minuit, si elle n'avait commencé qu'à midi ; en sorte qu'il y avait à peu près douze heures de brise et autant de calme. Cette règle eut lieu constamment jusqu'au 15, que les vents, après un calme absolu et une chaleur excessive, se fixèrent au Nord ; il venta très-grand frais de cette partie, avec beaucoup de pluie pendant la nuit du 15 au 16 ; et le 17, vers midi, il y eut une légère brise du Sud-Ouest avec laquelle j'appareillai ; elle était très-faible, et elle ne nous conduisit qu'à deux lieues en dehors de la baie, où nous restâmes en calme plat, la mer fort houleuse des derniers vents du Nord. Nous fûmes toute la nuit environnés de baleines ; elles nageaient si près de nos frégates, qu'elles jetaient l'eau à bord en soufflant : il est à remarquer qu'aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule ; la nature a accumulé tant de biens sur ce royaume, qu'il faut plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée.

1786. Mars. 15. — 17.

Le 19, les vents de Sud me permirent de m'éloigner de terre ; je dirigeai ma route à l'Est de l'île de Juan Fernandès, dont je ne pris pas connaissance, parce que sa position ayant été fixée d'après les observations du père Feuillée à la Conception, il est impossible qu'il y ait une erreur en longitude de 10 minutes.

19.

Le 23, j'étais par 30^{d} 29′ de latitude Sud, et 85^{d} 51′ de longitude occidentale, suivant notre horloge N° 19, dont la marche, depuis notre départ de la Conception seulement, était si parfaitement égale à celle du N° 18 de M. de Langle, que le résultat de ces deux montres n'a pas différé de deux minutes de degré jusqu'à notre arrivée à l'île de Pâque. Il n'en était pas de même dans les climats froids du Cap Horn. Il paraît que la table de température, remise à Paris à M. Dagelet par M. Berthoud, n'était pas exacte ; et la différence a été assez considérable pour occasionner au N° 18 une er-

23.

1786. Mars. reur en longitude de plus d'un degré depuis le détroit de le Maire jusqu'à notre arrivée sur la côte du Chili.

24. Le 24, les vents se fixèrent à l'Est ; ils ne varièrent pas de 5^{d} jusqu'à cent vingt lieues environ de l'île de Pâque.

Avril. 3. Le 3 Avril, par 27^{d} 5′ de latitude Sud et 101 de longitude occidentale, nous eûmes des vents du Nord-Est au Nord-Ouest ; nous vîmes aussi quelques oiseaux, les seuls que nous eussions rencontrés depuis que nous avions dépassé l'île de Juan-Fernandès ; car je ne compte pas un ou deux taille-vents qui avaient été vus quelques instans dans un trajet de six cents lieues. Cette variété des vents est l'indice le plus certain de terre ; mais les physiciens auront peut-être quelque peine à expliquer comment l'influence d'une petite île, au milieu d'une mer immense, peut s'étendre jusqu'à cent lieues : au surplus, il ne suffit pas à un navigateur de présumer qu'il est à cette distance d'une île, si rien ne lui indique dans quelle aire de vent il peut la rencontrer. La direction du vol des oiseaux, après le coucher du soleil, ne m'a jamais rien appris ; et je suis bien convaincu qu'ils sont déterminés dans tous leurs mouvemens en l'air, par l'appât d'une proie. J'ai vu, à l'entrée de la nuit, des oiseaux de mer diriger leur vol vers dix points différens de l'horizon ; et je crois que les augures les plus enthousiastes n'auraient osé en rien conclure.

4. Le 4 Avril, je n'étais plus qu'à soixante lieues de l'île de Pâque ; je ne voyais point d'oiseaux ; les vents étaient au Nord-Nord-Ouest : il est vraisemblable que si je n'eusse connu avec certitude la position de cette île, j'aurais cru l'avoir dépassée, et j'aurais reviré de bord. J'ai fait ces réflexions sur les lieux, et je suis contraint d'avouer que les découvertes des îles ne sont dues qu'au hasard, et que très-souvent des combinaisons fort sages en apparence, en ont écarté les navigateurs.

8. Le 8 Avril, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâque, qui me restait à douze lieues dans l'Ouest 5^{d} Sud : la mer était fort grosse, les vents au Nord ; ils ne s'étaient pas fixés depuis quatre jours, et

ils avaient varié du Nord au Sud par l'Ouest. Je crois que la proximité d'une petite île ne fut pas la seule cause de cette variété, et il est vraisemblable que les vents alizés ne sont pas constans, dans cette saison, au 27e degré. La pointe que j'apercevais était celle de l'Est: j'étais précisément au même endroit où le capitaine Davis avait rencontré, en 1686, une île de sable, et, douze lieues plus loin, une terre à l'Ouest que le capitaine Cook et M. Dalrymple ont cru être l'île de Pâque, retrouvée en 1722 par Roggewein; mais ces deux marins, quoique très-éclairés, n'ont pas assez discuté ce que rapporte Waffer: il dit (page 300 de l'édition de Rouen) " que le capitaine Davis partant des Gallapagos, dans le dessein de retourner en Europe par le cap Horn, et de ne relâcher qu'à l'île de Juan-Fernandès, ressentit par les 12d de latitude Sud un choc terrible, et crut avoir touché sur un rocher; il avait constamment dirigé sa route au Sud, et estimait être à cent cinquante lieues du continent de l'Amérique: il sut depuis qu'à cette même époque il y avait eu un tremblement de terre à Lima. Revenu de sa frayeur, il continua à courir au Sud, au Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Est, et au Sud-Est, jusque par les 27d 20′; et il rapporte qu'à deux heures du matin, on entendit, sur l'avant de son vaisseau, le bruit d'une mer qui brise sur un rivage: il mit en panne jusqu'au jour, et il vit une petite île de sable qui n'était environnée d'aucun rocher; il en approcha à un quart de mille, et il aperçut plus loin, à douze lieues dans l'Ouest, une grosse terre qui fut prise pour un groupe d'îles, à cause des intervalles existant entre les différens caps. Davis ne la reconnut point, et continua sa route vers l'île de Juan-Fernandès; mais Waffer dit que cette petite île de sable se trouve à cinq cents lieues de Copiapo, et à six cents des Gallapagos." On n'a pas assez remarqué que ce résultat est impossible. Si Davis, par 12d de latitude méridionale, et à cent cinquante lieues des côtes de l'Amérique, a fait valoir sa route le Sud-Sud-Est, ainsi que le rapporte Waffer; comme il est évident que ce capitaine flibustier a dû faire gouverner avec les vents d'Est, qui sont très-frequens dans ces parages, pour exécuter le projet qu'il avait d'aller à l'île de Juan-Fernandès, on doit en conclure avec M. Pingré, qu'il y a une erreur de chiffre dans la citation de Dampier, et que la terre de Davis, au lieu d'être à cinq cents lieues de Copiapo, n'en est qu'à deux cents lieues: il serait alors vraisemblable que les deux îles de Davis sont celles de Saint-

1786. Avril.

1786. Avril. Ambroise et de Saint-Félix, un peu plus Nord que Copiapo ; mais les pilotes des flibustiers n'y regardaient pas de si près, et n'obtenaient guère la latitude qu'à 30 ou 40′ près. J'aurais épargné à mes lecteurs cette petite discussion de géographie, si je n'avais eu à combattre l'opinion de deux hommes justement célèbres. Je dois cependant dire que le capitaine Cook était dans le doute, et qu'il rapporte qu'il eût décidé la question, s'il avait eu le temps de s'élever à l'Est de l'île de Pâque. Comme j'ai parcouru trois cents lieues sur ce parallèle, et que je n'ai point vu l'île de Sable, je crois qu'il ne doit plus rester aucun doute, et le problème me paraît entièrement résolu*.

* En adoptant la solution du problème discuté par la Pérouse, je dois donner plus de développement aux preuves qui résultent des journaux des différens navigateurs.

Il parait constant, ainsi que Pingré, Cook, et la Pérouse le remarquent, qu'il y a erreur de chiffre dans Dampier, et que la prétendue terre de Davis ne doit être qu'à deux cents lieues des côtes d'Amérique.

Je conviens avec la Pérouse que les observations en longitude étaient si vicieuses du temps de Davis, qu'on ne peut se fier qu'aux latitudes. C'est donc d'après ce que rapporte Waffer qu'on peut tracer la route de Davis à son départ des îles Gallapagos.

Davis, partant des îles Gallapagos, fit route au Sud jusque par les 12^{d} de latitude méridionale, où il essuya un choc terrible, &c. Il avait constamment dirigé sa route au Sud ; il se faisait alors à cent cinquante lieues du continent d'Amérique.

En marquant ce premier point sur la carte, on trouvera qu'il était à peu près par 87^{d} de longitude occidentale.

Il continua sa route au Sud, au Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Est, et au Sud-Est, jusqu'à la terre qu'il découvrit à 27^{d} 20′ de latitude Sud.

En traçant ainsi la route de Davis, il a dû se trouver effectivement à environ deux cents lieues de Copiapo, et a six cents des Gallapagos, 1^{d} au Sud-Est de la pointe Sud de la position indiquée sur les cartes Françaises aux îles Saint-Félix et Saint-Ambroise. On voit déjà que la grosse terre qu'aperçut Davis à douze lieues dans l'Ouest, doit être celle des îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, et que l'île de Sable doit exister à quelques lieues à l'Est de ces îles.

Pour en acquérir la certitude, résumons les positions indiquées de la prétendue terre de Davis, et des îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, ainsi que les journaux des différens voyageurs.

Les cartes Anglaises placent ces îles à 15^{d} de latitude Sud ;

Les Françaises, à 25^{d} ;

Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 Avril, la côte de l'île de Pâque, à trois lieues de distance : le temps était clair, et les vents avaient fait le tour du Nord au Sud-Est, dans moins de trois heures. Au jour, je fis route pour la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du Nord au Sud, par l'Est ; elle n'est ouverte qu'aux vents d'Ouest ; et le temps était si beau, que j'avais l'espoir qu'ils ne souffleraient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étais plus qu'à une lieue du mouillage : l'Astrolabe avait déjà laissé tomber son ancre ; je mouillai très-près de cette frégate ; mais le fond était si rapide, que les ancres de nos deux bâtimens ne prirent point ; nous fûmes obligés de les relever et de courir deux bords pour regagner le mouillage. 1786. Avril.

Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens ; ils nous suivirent à

Celles de Green, de 26d 20′ à 27d.

Cook convient qu'il manqua la vraie latitude de ces îles, pour s'en être rapporté plutôt à la table des latitudes et longitudes insérée dans les Élémens de Navigation de Robertson, qu'à la carte de Green. Il vit des signes certains d'une terre dans le voisinage de 25d de latitude Sud.

Cook n'a pu voir, par les 25d 50′ et 25d 30′, la terre de Davis, qui n'existe pas, ni les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, qui doivent exister par le 27e degré, et dont il a eu des indices.

La Pérouse n'a pu voir, en venant de l'Est, et parcourant trois cents lieues sur le parallèle de l'île de Pâque, ni la terre de Davis, qui n'existe pas, ni les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, dont la longitude est de 26 à 27d plus à l'Est de cette île.

Il est évident, ainsi que l'ont pensé le capitaine Cook et Dalrymple, que l'île de Pâque, retrouvée par Roggewein en 1722, ne peut être la terre de Davis.

Il est évident que les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise ne peuvent exister dans la position désignée sur les cartes Anglaises ; car, ainsi que le remarque Cook, Davis les eût rencontrées sur sa route.

Il est évident que les îles Saint-Felix et Saint-Ambroise ne peuvent exister dans la position désignée sur les cartes Françaises, position conforme à celle citée par Robertson ; car le capitaine Cook les eût retrouvées.

Il paraît donc démontré que la terre de Davis n'existe pas ; mais qu'il existe des îles par le 27e degré de latitude Sud, à environ deux cents lieues de Copiapo, qui ne sont autres que les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, mal placées sur toutes les cartes, et que ces îles sont la prétendue terre de Davis : telle est du moins mon opinion, d'après le rapprochement des journaux des différens navigateurs. C'est aussi celle d'un navigateur moderne très-estimé ; je parle de Bougainville. (N. D. R.)

1786. Avril. la nage jusqu'à une lieue au large ; ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remîmes à la voile, de se voir enlever et arracher à leur terre natale ; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se présenter à leur esprit : ils étaient au milieu de nous, nus et sans aucune arme ; une simple ficelle autour des reins servait à fixer un paquet d'herbes qui cachait leurs parties naturelles.

M. Hodges, peintre, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage, a fort mal rendu leur physionomie : elle est généralement agréable, mais très-variée, et n'a point, comme celle des Malais, des Chinois, des Chiliens, un caractère qui lui soit propre.

Je fis divers présens à ces Indiens ; ils préféraient des morceaux de toile peinte, d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux, et aux rassades ; mais ils désiraient encore davantage les chapeaux : nous en avions une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre, par signes, qu'à la pointe du jour je descendrais à terre : ils s'embarquèrent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer à deux portées de fusil du rivage, sur lequel la lame brisait avec force : ils avaient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présens, et chacun avait posé le sien sur sa tête pour le garantir de l'eau.

CHAPITRE IV.

Description de l'île de Pâque.—Événemens qui nous y sont arrivés.—Mœurs et coutumes des habitans.

La baie de Cook (*Atlas*, N° 10), dans l'île d'*Easter* ou de Pâque, est située par 27ᵈ 11′ de latitude Sud, et 111ᵈ 55′ 30″ de longitude occidentale. C'est le seul mouillage à l'abri des vents de Sud-Est et d'Est, qui sont les vents ordinaires dans ces parages : on y serait en très-grand danger avec des vents d'Ouest ; mais ils ne soufflent jamais de cette partie de l'horizon, qu'après avoir passé de l'Est au Nord-Est, au Nord, et successivement à l'Ouest : on a donc le temps d'appareiller ; et il suffit d'être à un quart de lieue au large pour n'en avoir rien à craindre. Cette baie est facile à reconnaître : après avoir doublé les deux rochers de la pointe du Sud de l'île, on doit ranger la terre à un mille de distance ; on aperçoit bientôt une petite anse de sable, qui est la reconnaissance la plus certaine. Lorsque cette anse reste à l'Est $\frac{1}{4}$ Sud-Est, et que les deux rochers dont j'ai parlé sont fermés par la pointe, on peut laisser tomber son ancre par vingt brasses, fond de sable, à un quart de lieue du rivage : si l'on est plus au large, on ne trouve fond que par trente-cinq ou quarante brasses, et il augmente si rapidement, que l'ancre ne tient point. Le débarquement est assez facile au pied d'une des statues dont je parlerai bientôt. 1786. Avril.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Je devais me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avais comblé de présens tous ceux qui étaient venus à bord la veille ; mais j'avais trop médité les relations des différens voyageurs, pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfans dont la vue de nos différens meubles excite si fort les désirs, qu'ils mettent tout en usage pour s'en emparer. Je crus donc qu'il

1786. Avril. fallait les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier ; nous la fîmes en effet avec quatre canots, et douze soldats armés. M. de Langle et moi étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à bord des deux frégates pour le service ; nous composions, en y comprenant l'équipage de nos bâtimens à rames, environ soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage ; ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes ; mais le plus grand nombre était nu : plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge ; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie ; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds ; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur ; et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux ; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre ; elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France, appelées dans le pays *giraumons*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit ; et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature ; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitans ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très-reculés ; ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources: ils ignoraient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre couverte d'arbres peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différens quartiers. Les îles qui sont privées de cet avantage, sont réduites à une sécheresse horrible, qui peu-à-peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. M. de Langle et moi ne doutâmes pas que ce peuple ne dût le malheur de sa situation à l'imprudence de ses an-

cêtres ; et il est vraisemblable que les autres îles de la mer du Sud ne sont arrosées que parce que, très-heureusement, il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois : ainsi la nature n'a été plus libérale pour ces derniers insulaires, qu'en leur paraissant plus avare, puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre. Un long séjour à l'île de France, qui ressemble si fort à l'île de Pâque, m'a appris que les arbres n'y repoussent jamais, à moins d'être abrités des vents de mer par d'autres arbres, ou par des enceintes de murailles; et c'est cette connaissance qui m'a découvert la cause de la dévastation de l'île de Pâque. Les habitans de cette île ont bien moins à se plaindre des éruptions de leurs volcans, éteints depuis long-temps, que de leur propre imprudence. Mais comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à M. Forster. Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut ; ils n'y trouvèrent ni eau, ni bois, ni cochons : quelques poules, des bananes, et des patates, sont de bien faibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre était infiniment meilleure : les équipages jouissaient de la plus parfaite santé ; nous avions pris au Chili ce qui nous était nécessaire pour plusieurs mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien ; nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons ; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvaient réussir dans son île. 1786. Avril.

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle ; nous enjoignîmes aux habitans de laisser cet espace vide ; nous y dressâmes une tente ; je fis descendre à terre les présens que je leur destinais, ainsi que les différens bestiaux : mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que mes ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru ; ils étaient au moins huit cents, et dans ce nombre il y avait bien certainement cent cinquante

1786. Avril. femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes était agréable ; elles offraient leurs faveurs à tous ceux qui voudraient leur faire quelque présent. Les Indiens nous engageaient à les accepter : quelques-uns d'entr'eux donnèrent l'exemple des plaisirs qu'elles pouvaient procurer ; ils n'étaient séparés des spectateurs que par une simple couverture d'étoffe du pays ; et pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches : tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait ; car à peine étaient-ils commis, que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant ; mais voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenaient quelques minutes après ; ils recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin : ce manège dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous permettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler ; et afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait, qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient enlevés. Ces Indiens étaient sans armes : trois ou quatre, sur un si grand nombre, avaient une espèce de massue de bois très-peu redoutable : quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres ; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne ; mais je m'aperçus bientôt qu'ils étaient précisément les plus insignes voleurs ; et quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce temps ; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant ; je le chargeai en outre du commandement de tous les soldats et matelots qui étaient à terre. Nous nous divisâmes ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. de Langle, devait pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux qui paraîtraient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monumens, et

généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire ; ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin, s'enrôlèrent avec lui ; il fut suivi de MM. Dagelet, de Lamanon, Duché, Dufresne, de la Martinière, du père Receveur, de l'abbé Mongès, et du jardinier : la seconde, dont je faisais partie, se contenta de visiter les monumens, les plate-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement. Le dessin de ces monumens, donné par M. Hodges, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu. M. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui ; mais son opinion ne me paraît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plate-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq pieds d'épaisseur à la base ; ces bustes, dis-je, pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle, dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes. Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes ; j'ai vu autant d'enfans que dans aucun autre pays ; et quoique, sur environ douze cents habitans que notre arrivée a rassemblés aux environs de la baie, il y eût au plus trois cents femmes, je n'en ai tiré d'autre conjecture que celle de supposer que les insulaires de l'extrémité de l'île étaient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfans, étaient restées dans leurs maisons ; en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent dans le voisinage de la baie. La relation de M. de Langle confirme cette opinion ; il a rencontré dans l'intérieur de l'île beaucoup de femmes et d'enfans ; et nous sommes tous entrés dans ces cavernes où M. Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout-à-l'heure, et dans lesquelles nous avons trouvé de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avait pas cinq pieds de longueur, et n'excédait pas six pouces de diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitans n'eussent caché leurs femmes, lorsque le capitaine Cook les visita en 1772 ; mais il m'est impossible d'en deviner la raison, et nous devons

1786. Avril.

1786. Avril. peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple, la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monumens qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a donné un dessin fort exact (*Atlas*, N° 11), paraissent très-anciens; ils sont placés dans des morais, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossemens qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire, en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses, de petits monceaux de pierres en pyramide: celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux: ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvraient un tombeau: levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie. J'étais fort en garde contre cette opinion, et j'avoue que je les croyais très-éloignés de cette idée: mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs; et M. de Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doute là-dessus, et je crois que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion: nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens ayent montré une espèce de vénération pour elles. Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo:* c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvait être factice, et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever sans point d'appui un poids aussi considérable: mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique, fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine Cook,

parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opération : il n'y aurait pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre. Ainsi le merveilleux disparaît ; on rend à la nature sa pierre de lapillo, qui n'est point factice ; et on a lieu de croire que, s'il n'y a plus de nouveaux monumens dans l'île, c'est que toutes les conditions y sont égales, et qu'on est peu jaloux d'être roi d'un peuple qui est presque nu, qui vit de patates et d'ignames ; et réciproquement, ces Indiens ne pouvant être en guerre, puisqu'ils n'ont pas de voisins, n'ont pas besoin d'un chef qui ait une autorité un peu étendue. 1786. Avril.

Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple dont je n'entendais pas la langue, et que je n'ai vu qu'un jour ; mais j'avais l'expérience des voyageurs qui m'avaient précédé ; je connaissais parfaitement leurs relations, et je pouvais y joindre mes propres réflexions.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée ; et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la terre étaient en commun ; d'autant que je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement * ; elle avait trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur, et dix pieds de hauteur au milieu ; sa forme était celle d'une pirogue renversée ; on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes : ce n'est pas la demeure du chef, puisqu'il n'y a aucun meuble, et qu'un aussi grand espace lui serait inutile ; elle forme à elle seule un village avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Il y a vraisemblablement dans chaque district un chef qui veille plus particulièrement aux plantations. Le capitaine Cook a cru que ce chef en était le propriétaire ; mais si ce célèbre navigateur a eu quelque peine à se

* Cette maison n'était pas encore finie ; ainsi le capitaine Cook n'avait pu la voir.

1786. Avril. procurer une quantité considérable de patates et d'ignames, on doit moins l'attribuer à la disette de ces comestibles, qu'à la nécessité de réunir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, je n'ose prononcer si elles sont communes à tout un district, et les enfans à la république : il est certain qu'aucun Indien ne paraissait avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari ; et si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très-prodigues.

Quelques maisons sont souterraines, comme je l'ai déjà dit ; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux : ces joncs sont très-artistement arrangés, et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille * de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente en se repliant en voûte ; des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud ; même langage, même physionomie : leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier ; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté, n'ont que trois pieds de hauteur ; on est même obligé de les entourer de murailles pour les garantir des vents : il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'ayent eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme, qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout ; et j'ai vu les naturels de l'île de

* Ces pierres ne sont pas du grès, mais des laves solides.

Pâque boire de l'eau de mer, comme les albatros du cap Horn. Nous étions dans la saison humide : on trouvait un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offraient dans des calebasses, mais elle rebutait les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent multiplient ; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront. 1786. Avril.

A une heure après midi, je revins à la tente, dans le dessein de retourner à bord, afin que M. de Clonard, mon second, pût à son tour descendre à terre : j'y trouvai presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir ; notre douceur avait enhardi les voleurs, et je n'avais pas été distingué des autres. Un Indien qui m'avait aidé à descendre d'une plate-forme, après m'avoir rendu ce service, m'enleva mon chapeau, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme à l'ordinaire, de tous les autres ; je ne le fis pas poursuivre, et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, vu que nous étions presque tous sans chapeau. Je continuai à examiner cette plate-forme : c'est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des anciens talens de ce peuple pour la bâtisse ; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paraît qu'il n'a jamais connu aucun ciment ; mais il coupait et taillait parfaitement les pierres ; elles étaient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres ; ce sont des laves de différente densité. La plus légère, qui doit conséquemment se décomposer la première, forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer, est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin de résister plus long-temps ; et je ne connais à ces insulaires aucun instrument ni matière assez dure pour tailler ces dernières pierres : peut-être un plus long séjour dans l'île m'eût donné quelques éclaircissemens à ce sujet. A deux heures, je revins à bord, et M. de Clonard descendit à terre. Bientôt deux officiers de l'Astrolabe arrivèrent pour me rendre compte que les Indiens venaient de commettre un vol nouveau qui avait occasionné une rixe un peu plus forte : des plongeurs avaient coupé sous l'eau le cablot du canot de l'Astrolabe, et avaient enlevé son grappin ; on ne

1786. Avril. s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grappin nous était nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent ; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres : un coup de fusil à poudre tiré en l'air ne fit aucun effet ; ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb, dont quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens ; car la lapidation cessa, et nos officiers purent regagner tranquillement notre tente : mais il fut impossible de rejoindre les voleurs, qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser notre patience.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement ; ils recommencèrent à offrir leurs femmes, et nous fûmes aussi bons amis qu'à notre première entrevue : enfin, à six heures du soir tout fut rembarqué ; les canots revinrent à bord, et je fis signal de se préparer à appareiller. M. de Langle me rendit compte, avant notre appareillage, de son voyage dans l'intérieur de l'île ; je le rapporterai dans le chapitre suivant : il avait semé des graines sur toute sa route, et il avait donné à ces insulaires les marques de la plus extrême bienveillance. Je crois cependant achever leur portrait, en rapportant qu'une espèce de chef, auquel M. de Langle faisait présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevait d'une main et lui volait son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous ; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte ; mais ils savent très-bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignaient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger, en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île ; car notre extrême douceur aurait fini par avoir des suites fâcheuses.

Il n'y a personne qui, ayant lu les relations des derniers voyageurs, puisse prendre les Indiens de la mer du Sud pour des sauvages ; ils ont au contraire fait de très-grands progrès dans la civilisation, et je les crois aussi corrompus qu'ils peuvent l'être relative ent aux circonstances où ils se trouvent : mon opinion là-dessus n'est pas fondée sur les différens vols qu'ils ont commis, mais sur la manière dont ils s'y prenaient. Les plus effrontés coquins

de l'Europe sont moins hypocrites que ces insulaires ; toutes leurs caresses étaient feintes ; leur physionomie n'exprimait pas un seul sentiment vrai : celui dont il fallait le plus se défier, était l'Indien auquel on venait de faire un présent, et qui paraissait le plus empressé à rendre mille petits services. 1786. Avril.

Ils faisaient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans pour les entraîner auprès de nous, dans l'espoir d'en recevoir le salaire ; la répugnance de ces jeunes Indiennes était une preuve qu'on violait à leur égard la loi du pays. Aucun Français n'a usé du droit barbare qu'on lui donnait : et s'il y a eu quelques momens donnés à la nature, le désir et le consentement étaient réciproques, et les femmes en ont fait les premiers frais.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme ; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île, et je serais peu surpris que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule : ils ont d'ailleurs appris à s'en passer ; et ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer, ils vont à deux lieues au large, et cherchent par plaisir, en retournant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que presque tous les comestibles de ces habitans sont tirés du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer, semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du Tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource quelques poules qui sont très-rares sur cette île : nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires

1786. Avril. arrachent les herbes, les amoncèlent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle ; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient : si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar ou à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards ; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs alimens que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre ; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau, m'a prouvé qu'ils n'avaient pas vu nos arts comme des êtres stupides ; ils ont examiné nos cables, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail ; et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en reprendre la mesure, ce qui m'a fait croire qu'ils avaient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur était resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera ; c'est que nous n'ayons fait contr'eux aucun usage de nos forces, qu'ils n'ont pas méconnues, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisait fuir : nous n'avons, au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien ; nous les avons comblés de présens ; nous avons accablé de caresses tous les êtres faibles, particulièrement les enfans à la mamelle ; nous avons semé dans leurs champs toutes sortes de graines utiles ; nous avons laissé dans leurs habitations des cochons, des chèvres, et des brebis, qui y multiplieront vraisemblablement ; nous ne leur avons rien demandé en échange : néanmoins, ils nous ont jeté des pierres, et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a été possible d'enlever. Il eût, encore une fois, été imprudent dans d'autres circonstances de nous conduire avec autant de douceur ; mais j'étais décidé à partir dans la nuit, et je me flattais qu'au jour, lorsqu'ils n'apercevraient plus nos vaisseaux, ils attribueraient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourrait les rendre meilleurs : quoi qu'il en soit de cette idée peut-être chimérique, les navigateurs y ont

un très-petit intérêt, cette île n'offrant presqu'aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société *. 1786. Avril.

* L'île de Pâque, découverte en 1722 par Roggewein, paraît, ainsi que le dit la Pérouse, avoir éprouvé une révolution dans sa population et dans les productions de son sol: on doit du moins le juger ainsi, d'après les différences qu'on remarque dans les relations de ces deux navigateurs. Le lecteur qui désirera faire ces rapprochemens, doit consulter *le Voyage de Roggewein, imprimé à la Haye en* 1739, ou l'extrait qu'en donne le président des Brosses, dans son ouvrage intitulé, *Histoire des navigations aux Terres australes, tome II. pages* 226 *et suivantes.* (N. D. R.)

CHAPITRE V.

Voyage de M. de Langle dans l'intérieur de l'île de Páque.— Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité et la culture de leur sol, &c.

1786. Avril. " Je partis à huit heures du matin, accompagné de MM. Dagelet, " de Lamanon, Dufresne, Duché, de l'abbé Mongès, du père Receveur, " et du jardinier : nous fîmes d'abord deux lieues dans l'Est, vers l'inté- " rieur de l'île ; le marcher était très-pénible à travers des collines cou- " vertes de pierres volcaniques ; mais je m'aperçus bientôt qu'il y avait des " sentiers par lesquels on pouvait facilement communiquer de case en case : " nous en profitâmes, et nous visitâmes plusieurs plantations d'ignames et " de patates. Le sol de ces plantations était une terre végétale très-grasse " que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines ; il sema des " choux, des carottes, des betteraves, du maïs, des citrouilles ; et nous " cherchâmes à faire comprendre aux insulaires que ces graines produi- " raient des fruits et des racines qu'ils pourraient manger : ils nous enten- " dirent parfaitement, et dès-lors ils nous désignèrent les meilleures terres, " nous indiquant les endroits où ils désiraient voir nos nouvelles produc- " tions. Nous ajoutâmes aux plantes légumineuses des graines d'oranger, " de citronnier, et de coton, en leur faisant comprendre que c'étaient des " arbres, et que ce que nous avions semé précédemment était des plantes.

" Nous ne rencontrâmes d'autre arbuste que le mûrier à papier * et le

* *Morus papyrifera*, abondant au Japon, où l'on en prépare l'écorce pour servir de papier; cette écorce extrêmement ligneuse sert aux femmes de la Louisiane à faire différens ouvrages avec la soie qu'elles en retirent ; la feuille en est bonne pour la nourriture des vers à soie. Cet arbre croît maintenant en France. (N. D. R.)

" mimosa ; il y avait aussi des champs assez considérables de morelle, que 1786.
" ces peuples m'ont paru cultiver dans les terres épuisées par les ignames Avril.
" et les patates. Nous continuâmes notre route vers les montagnes, qui,
" quoiqu'assez élevées, se terminent toutes en une pente facile, et sont
" couvertes de gramen : nous n'aperçûmes aucune trace de ravin ni de
" torrent. Après avoir fait environ deux lieues à l'Est, nous retournâmes
" au Sud vers la côte du Sud-Est que nous avions prolongée la veille avec
" nos vaisseaux, et sur laquelle, à l'aide de nos lunettes, nous avions
" aperçu beaucoup de monumens ; plusieurs étaient renversés : il paraît que
" ces peuples ne s'occupent pas de les réparer ; d'autres étaient debout,
" leur plate-forme à moitié ruinée. Le plus grand de ceux que j'ai me-
" surés avait seize pieds dix pouces de hauteur, en y comprenant le cha-
" piteau qui a trois pieds un pouce, et qui est d'une lave poreuse, fort
" légère ; sa largeur aux épaules était de six pieds sept pouces, et son
" épaisseur à la base, de deux pieds sept pouces.

" Ayant ensuite aperçu quelques cases rassemblées, je dirigeai ma route
" vers cette espèce de village dont une des maisons avait trois cent trente
" pieds de longueur, et la forme d'une pirogue renversée. Très-près de
" cette case, nous remarquâmes les fondemens de plusieurs autres qui
" n'existent plus ; ils sont composés de pierres de lave taillées, dans les-
" quelles il y a des trous d'environ deux pouces de diamètre. Il nous
" parut que cette partie de l'île était mieux cultivée et plus habitée que
" les environs de la baie de Cook. Les monumens et les plate-formes y
" étaient aussi plus multipliés. Nous vîmes sur différentes pierres dont
" ces plate-formes sont composées, des squelettes grossièrement dessinés,
" et nous y aperçûmes des trous bouchés avec des pierres, par lesquels
" nous pensâmes qu'on devait communiquer à des caveaux qui contenaient
" les cadavres des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien
" expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite au ciel.
" Nous rencontrâmes sur le bord de la mer des pyramides de pierres
" rangées à peu près comme des boulets dans un parc d'artillerie, et nous
" aperçûmes quelques ossemens humains dans le voisinage de ces pyramides
" et de ces statues, qui, toutes, avaient le dos tourné vers la mer. Nous

1786. Avril. " visitâmes dans la matinée sept différentes plate-formes sur lesquelles il y " avait des statues debout ou renversées ; elles ne différaient que par leur " grandeur: le temps avait fait sur elles plus ou moins de ravages, suivant " leur ancienneté. Nous trouvâmes auprès de la dernière une espèce de " mannequin de jonc qui figurait une statue humaine de dix pieds de " hauteur ; il était recouvert d'une étoffe blanche du pays, la tête de " grandeur naturelle, et le corps mince, les jambes dans des proportions " assez exactes ; à son cou pendait un filet en forme de panier revêtu " d'étoffes blanches : il nous parut qu'il contenait de l'herbe. A côté de " ce sac, il y avait une figure d'enfant, de deux pieds de longueur, dont " les bras étaient en croix et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pou- " vait exister depuis un grand nombre d'années ; c'était peut-être un mo- " dèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du pays. A côté de " cette même plate-forme, on voyait deux parapets qui formaient une " enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur sur trois " cent vingt-quatre pieds de largeur : nous ne pûmes savoir si c'était un " réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre des en- " nemis ; mais il nous parut que cet ouvrage n'avait jamais été fini.

" En continuant à faire route au couchant, nous rencontrâmes environ " vingt enfans qui marchaient sous la conduite de quelques femmes, et " qui paraissaient aller vers les maisons dont j'ai déjà parlé.

" A l'extrémité de la pointe Sud de l'île, nous vîmes le cratère d'un " ancien volcan dont la grandeur, la profondeur, et la régularité excitèrent " notre admiration ; il a la forme d'un cône tronqué ; sa base supérieure, " qui est la plus large, paraît avoir plus de deux tiers de lieue de circon- " férence. On peut estimer l'étendue de la base inférieure, en supposant " que le côté du cône fait avec la verticale un angle d'environ 30^{d} : cette " base inférieure forme un cercle parfait ; le fond est marécageux ; on y " aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous " parut au-dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au " moins de huit cents pieds.

" Le père Receveur, qui y descendit, nous rapporta que ce marais était 1786.
" bordé des plus belles plantations de bananiers et de mûriers. Il paraît, Avril.
" comme nous l'avions observé en naviguant le long de la côte, qu'il s'est
" fait un éboulement considérable vers la mer, qui a occasionné une
" grande brèche à ce cratère ; la hauteur de cette brèche est d'un tiers
" du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circonférence supérieure.
" L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond,
" et la fécondité des terrains adjacens, annoncent que les feux souterrains
" sont éteints depuis long-temps* : nous vîmes au fond du cratère les
" seuls oiseaux que nous ayons rencontrés sur l'île ; c'étaient des hiron-
" delles de mer. La nuit me força de me rapprocher des vaisseaux.
" Nous aperçûmes auprès d'une maison une grande quantité d'enfans qui
" s'enfuirent à notre approche ; il nous parut vraisemblable que cette mai-
" son logeait tous les enfans du district ; leur âge était trop peu différent
" pour qu'ils pussent appartenir aux deux femmes qui paraissaient chargées
" d'en avoir soin. Il y avait auprès de cette maison un trou en terre où
" l'on cuisait des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux
" îles de la Société.

" De retour à la tente, je donnai à trois différens habitans les trois
" espèces d'animaux que nous leur destinions ; je fis choix de ceux qui
" me parurent les plus propres à multiplier.

" Ces insulaires sont hospitaliers ; ils nous ont présenté plusieurs fois
" des patates et des cannes à sucre ; mais ils n'ont jamais manqué l'occa-
" sion de nous voler lorsqu'ils ont pu le faire impunément. A peine la
" dixième partie de l'île est-elle cultivée ; les terrains défrichés ont la
" forme d'un quarré long très-régulier, sans aucune espèce de clôture ; le
" reste de l'île, jusqu'au sommet des montagnes, est couvert d'une herbe
" verte fort grossière. Nous étions dans la saison humide ; nous trou-
" vâmes la terre humectée à un pied de profondeur ; quelques trous dans

" * Il y a sur le bord du cratère, du côté de la mer, une statue presque entièrement dévorée par le
" temps, qui prouve qu'il y a plusieurs siècles que le volcan est éteint."

1786. Avril. " les collines contenaient un peu d'eau douce ; mais nous ne rencon-
" trâmes nulle part une eau courante : le terrain paraît d'une bonne qua-
" lité ; il serait d'une végétation encore plus forte, s'il était arrosé. Nous
" n'avons connu à ces peuples aucun instrument dont ils puissent se servir
" pour cultiver leurs champs ; il est vraisemblable qu'après les avoir net-
" toyés, ils y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent ain-
" si leurs patates et leurs ignames. On rencontre très-rarement quelques
" buissons de mimosa dont les plus fortes tiges n'ont que trois pouces de
" diamètre. Les conjectures qu'on peut former sur le gouvernement de
" ce peuple, sont qu'ils ne composent entr'eux qu'une seule nation, divi-
" sée en autant de districts qu'il y a de morais, parce qu'on remarque que
" les hameaux sont bâtis à côté de ces cimetières. Il paraît que les pro-
" ductions de la terre sont communes à tous les habitans du même district :
" et comme les hommes offrent sans aucune délicatesse les femmes aux
" étrangers, on pourrait croire qu'elles n'appartiennent à aucun homme
" en particulier ; et que, lorsque les enfans sont sevrés, on les livre à
" d'autres femmes qui sont chargées, dans chaque district, de leur éduca-
" tion physique.

" On rencontre deux fois plus d'hommes que de femmes ; si en effet
" elles ne sont pas en moindre nombre, c'est parce que, plus casanières que
" les hommes, elles sortent moins de leurs maisons. La population entière
" peut être évaluée à deux mille personnes ; plusieurs maisons que nous
" vîmes en construction, et le nombre des enfans, doivent faire penser
" qu'elle ne diminue pas ; cependant il y a lieu de croire que cette popu-
" lation était plus considérable lorsque l'île était boisée. Si ces insulaires
" avaient l'industrie de construire des citernes, ils remédieraient par-là à
" un des plus grands malheurs de leur situation, et ils prolongeraient peut-
" être le cours de leur vie : on ne voit pas dans cette île un seul homme
" qui paraisse âgé de plus de soixante-cinq ans, si toutefois on peut juger
" de l'âge d'un peuple qu'on connaît si peu, et dont la manière de vivre est
" si différente de la nôtre."

CHAPITRE VI.

Départ de l'île de Pâque.—Observations astronomiques.—Arrivée aux îles Sandwich.—Mouillage dans la baie de Keriporepo de l'île de Mowée.—Départ.

En partant de la baie de Cook dans l'île de Pâque, le 10 au soir, je fis route au Nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance au clair de la lune : nous ne la perdîmes de vue que le lendemain à deux heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Les vents jusqu'au 17 furent constamment du Sud-Est à l'Est-Sud-Est : le temps était extrêmement clair ; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'Est-Nord-Est, où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20, et nous commençâmes alors à prendre des bonites, qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent, presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture maintint notre santé dans le meilleur état ; et après dix mois de navigation, pendant lesquels il n'y eut que vingt-cinq jours de relâche, nous n'eûmes pas un seul malade à bord des deux bâtimens. Nous naviguions dans des mers inconnues ; notre route était à peu près parallèle à celle du capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du Nord-Ouest de l'Amérique ; mais nous étions environ huit cents lieues plus à l'Est. Je me flattais, dans un trajet de près de deux mille lieues, de faire quelque découverte ; il y avait sans cesse des matelots au haut des mâts, et j'avais promis un prix à celui qui le premier apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, nos frégates marchaient de front pendant le jour, laissant entr'elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

1736. Avril. 10. 17. 20.

M. Dagelet, dans cette traversée comme dans toutes les autres, ne laissait

1786. Avril. jamais échapper l'occasion de faire des observations de distances ; leur accord avec les montres de M. Berthoud était si parfait, que la différence n'a jamais été que de 10 à 15 minutes de degré : elles se servaient de preuve l'une à l'autre. M. de Langle avait des résultats aussi satisfaisans, et nous connaissions chaque jour la direction des courans par la différence de la longitude estimée à la longitude observée : ils nous portèrent à l'Ouest jusqu'à un degré de latitude Sud, avec une vîtesse d'environ trois lieues en vingt-quatre heures ; ils reversèrent ensuite à l'Est avec la même vîtesse, jusque par les 7^{d} Nord qu'ils reprirent leur cours à l'Ouest : et à notre arrivée aux îles Sandwich, notre longitude d'estime différait à peu près de 5^{d} de la longitude observée ; en sorte que, si, comme les anciens navigateurs, nous n'avions jamais eu aucun moyen d'observation, nous aurions placé les îles Sandwich 5^{d} plus à l'Est. C'est, sans doute, de cette direction des courans peu observée autrefois, que proviennent les erreurs des cartes Espagnoles ; car il est remarquable qu'on a retrouvé, dans ces derniers temps, la plupart des îles découvertes par Quiros, Mendaña, et autres navigateurs de cette nation, mais toujours trop rapprochées, sur leurs cartes, des côtes de l'Amérique. Je dois même ajouter que, si l'amour-propre de nos pilotes n'avait pas un peu souffert de la différence qui se trouvait chaque jour entre la longitude estimée et la longitude observée, il est très-probable que nous aurions eu 8 ou 10^{d} d'erreur à notre atterrage ; et que consequemment, dans des temps moins éclairés, nous aurions placé les îles Sandwich 10^{d} plus à l'Est.

Ces réflexions me laissèrent beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé par les Espagnols, *la Mesa*, *los Majos*, *la Disgraciada*. Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion Espagnol, et que l'éditeur de son voyage a fait graver, ce groupe est placé précisément par la même latitude que les îles Sandwich, et 16 ou 17^{d} plus à l'Est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étaient absolument les mêmes* ; mais ce qui acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa*,

* Dans le cours des années 1786 et 1787, le capitaine Dixon relâcha trois fois aux îles Sandwich ; et ayant le même doute que la Pérouse sur l'identité de ces îles et de celles appelées *los Majos*, *la Mesa*, &c. il fit des recherches en conséquence : sa conclusion fut absolument conforme, ainsi qu'on peut le voir par les extraits suivans, tirés de la traduction Française de ce voyage.

qui veut dire *table*, donné par les Espagnols à l'île d'Owhyhee: j'avais lu, dans la description de cette même île par le capitaine King, qu'après en avoir doublé la pointe orientale, on découvrait une montagne appelée Mowna-roa, qu'on aperçoit très-long-temps: " Elle est," dit-il, " aplatie à " la cime, et forme ce que les marins appellent un plateau." L'expression Anglaise est même plus significative, car le capitaine King dit *Table-land*. 1786. Avril.

Quoique la saison fût très-avancée, et que je n'eusse pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, je me décidai tout de suite à faire une route qui portât mon opinion jusqu'à l'évidence: le résultat, si j'étais dans l'erreur, devait être de rencontrer un second groupe d'îles oubli-

" Nous avons cherché inutilement les îles de los Majos, la Mesa, et Santa-Maria de la Gorta, qui " s'étendent, suivant M. Roberts, de 18^{d} 30′, au 28^{d} de latitude Nord, et du 135 au 149^{d} de longi- " tude *, et qui, d'après le rapport de ce navigateur, ont été mises sur une carte manuscrite Espa- " gnole; et pour nous servir des mots de Maurelle, *nous pouvons prononcer que ces îles n'existent pas*. Il " résulte de là que leur intention a toujours été d'induire en erreur les navigateurs à venir, plutôt que " de chercher à leur être utiles." *Pages* 9 *et* 10.

" Selon l'observation faite à midi, le 8 Mai, nous trouvâmes 17^{d} 4′ de latitude Nord, et 129^{d} 52′ de " longitude Ouest; nous cherchâmes alors une île que les Espagnols nomment *Rocca-Partida*, mais en " vain: nous portâmes toutefois le cap au Nord, marchant assez bien, et observant continuellement, " pour tâcher de découvrir ce groupe d'îles dont je viens de parler.

" Du 11 au 14, nous mettions en panne toutes les nuits; et lorsque nous remettions à la voile le " matin, nous courions des bordées de huit à dix milles, portant toujours vers l'Ouest. Il est très- " probable que, quoique les Espagnols puissent avoir été assez exacts en déterminant la latitude de ces " îles, ils se sont mépris de plusieurs degrés sur la longitude; notre observation du 15 à midi nous " donnant 20^{d} 9′ de latitude Nord, et 140^{d} 1′ de longitude Ouest, ce qui est beaucoup plus à l'Ouest " qu'aucune des îles désignées par les Espagnols: nous conclûmes donc avec raison qu'il y avait quel- " qu'erreur fort grossière sur leur carte." *Pages* 83 *et* 84.

" Le 1er Novembre, nous cherchâmes Santa-Maria de la Gorta, qui est placée dans la carte de Cook " au 27^{d} 50′ de latitude Nord, et au 149^{d} de longitude Ouest; et dans l'après-midi nous passâmes ex- " actement sur la position indiquée. A dire la vérité, nous ne comptions guère trouver cette terre, la " position ayant été marquée dans la carte que je viens de désigner, d'après M. Roberts, que nous " avions déjà trouvé en défaut par rapport à los Majos et Rocca-Partida." *Page* 133. (N. D. R.)

* Il faut observer que Dixon compte ses longitudes en partant de l'Ouest, tandis que Cook dans son 3e voyage les compte dans le sens opposé: la raison de Dixon est, sans doute, qu'ayant fait sa route par l'Ouest en doublant le Cap Horn, cette manière de compter a été plus naturelle et plus commode pour lui.

1786. Avril. ées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position, et l'éloignement précis où je les aurais trouvées des îles Sandwich. Ceux qui connaissent mon caractère, ne pourront soupçonner que j'aye été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever au capitaine Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à mes yeux le premier des navigateurs: et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a fait connaître les mœurs, les usages, la religion des habitans, et qui a payé de son sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples — celui-là, dis-je, est le vrai Christophe Colomb de cette contrée, de la côte d'Alaska, et de presque toutes les îles de la mer du Sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorans; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui, de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins, les philosophes, les physiciens, chacun trouve dans ses Voyages ce qui fait l'objet de son occupation; tous les hommes peut-être, du moins tous les navigateurs, doivent un tribut d'éloges à sa mémoire; comment m'y refuser au moment d'aborder le groupe d'îles où il a fini si malheureusement sa carrière?

Mai. 7. Le 7 Mai, par 8^{d} de latitude Nord, nous aperçumes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels, avec des frégates et des paille-en-culs; ces deux dernières espèces s'éloignent, dit-on, peu de terre: nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord; l'Astrolabe en prit deux qu'elle partagea avec nous, et qui étaient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14^{d}, et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée; car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux, qu'un pays cultivé. Nous étions alors fort près de Rocca-Partida et de la Nublada: je dirigeai ma route pour passer à peu près à vue de Rocca-Partida, si sa longitude était bien déterminée; mais je ne voulus pas courir par sa latitude, n'ayant pas, relativement à mes autres projets, un seul jour à donner à cette recherche: je savais très-bien que, de cette manière, il était probable que je ne la rencontrerais pas, et je fus peu surpris de n'en avoir aucune connaissance.

Lorsque sa latitude fut dépassée, les oiseaux disparurent ; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich, sur un espace de cinq cents lieues, nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour. 1786. Mai.

Le 15, j'étais par 19ᵈ 17′ de latitude Nord, et 130ᵈ de longitude occidentale, c'est-à-dire, par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes Espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich ; mais cent lieues plus à l'Est que les premières, et quatre cent soixante à l'Est des autres. Croyant rendre un service important à la géographie, si je parvenais à enlever des cartes ces noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très-préjudiciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich : je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhee et celle de Mowée que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer, et je me proposai de descendre à terre à Mowée, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savais qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resterait encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire. 15.

Le 18 Mai, j'étais par 20ᵈ de latitude Nord, et 139ᵈ de longitude occidentale, précisément sur l'île Disgraciada des Espagnols, et je n'avais encore aucun indice de terre. 18.

Le 20, j'avais coupé par le milieu le groupe entier de los Majos, et je n'avais jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île ; je continuai de courir à l'Ouest sur ce parallèle entre 20 et 21ᵈ : enfin, le 28 au matin, j'eus connaissance des montagnes de l'île d'Owhyhee qui étaient couvertes de neige, et bientôt après de celles de Mowée, un peu moins élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre ; mais j'en étais encore à sept ou huit lieues à l'entrée de la nuit ; je la passai bord sur bord, attendant le jour pour donner dans le canal formé par ces deux îles, et pour chercher un mouillage sous le vent de Mowée, auprès de l'île Morokinne. Nos longitudes observées furent si parfaitement d'ac- 20. 28.

1786. Mai. cord avec celles du capitaine Cook, qu'ayant fait cadrer nos relèvemens, pris sur le plan Anglais, avec notre point, nous trouvâmes n'avoir que 10′ de différence, dont nous étions plus à l'Est.

29. A neuf heures du matin je relevai la pointe de Mowée à l'Ouest, 15ᵈ Nord; j'apercevais à l'Ouest, 22ᵈ Nord, un îlot que les Anglais n'ont pas été à portée de voir, et qui ne se trouve pas sur leur plan, qui, dans cette partie, est très-défectueux; tandis que tout ce qu'ils ont tracé d'après leurs propres observations, mérite les plus grands éloges. L'aspect de l'île Mowée était ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au Sud-Ouest quart d'Ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens; elles sont si multipliées, qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village : mais toutes les cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin, et réduit, comme nous, dans ces climats brûlans, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable: mais la mer brisait sur la côte avec la plus grande force; et, nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous était impossible d'atteindre.

La brise avait forcé, et nous faisions deux lieues par heure; je voulais terminer avant la nuit le développement de cette partie de l'île, jusqu'à celle de Morokinne auprès de laquelle je me flattais de trouver un mouillage à l'abri des vents alizés: ce plan, dicté par les circonstances impérieuses où je me trouvais, ne me permit pas de diminuer de voiles pour attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte; elles étaient chargées de fruits et de cochons que les Indiens nous proposaient d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate; mais no-

tre vîtesse était si grande, qu'elles se remplissaient d'eau le long du bord : les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée ; ils se jetaient à la nage ; ils couraient d'abord après leurs cochons ; et les rapportant dans leurs bras, ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidaient l'eau et y remontaient gaiement, cherchant, à force de pagaie, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues ; et quoique le commerce que nous faisions avec ces bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres. 1786. Mai.

Les pirogues étaient à balancier ; chacune avait de trois à cinq hommes ; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur : nous en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n' excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtimens que les habitans de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooi et Wohaoo, où la mer est fort grosse ; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins.

A mesure que nous avancions, les montagnes semblaient s'éloigner vers l'intérieur de l'île qui se montrait à nous sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un verd jaune : on n'apercevait plus de cascades ; les arbres étaient beaucoup moins rapprochés dans la plaine ; les villages étaient composés de dix à douze cabanes seulement, très-éloignées les unes des autres. A chaque instant, nous avions un juste sujet de regretter le pays que nous laissions derrière nous ; et nous ne trouvâmes un abri que lorsque nous eûmes sous les yeux un rivage affreux où la lave avait autrefois coulé, comme les cascades coulent aujourd'hui dans l'autre partie de l'île.

1786. Mai. Après avoir gouverné au Sud-Ouest quart d'Ouest jusqu'à la pointe du Sud-Ouest de l'île Mowée, je vins à l'Ouest, et successivement au Nord-Ouest, pour gagner un mouillage que l'Astrolabe avait déjà pris par vingt-trois brasses, fond de sable gris, très-dur, à un tiers de lieue de terre. Nous étions abrités des vents du large par un gros morne coiffé de nuages qui, de temps à autre, nous donnaient des raffales très-fortes : les vents changeaient à chaque instant, en sorte que nous chassions sans cesse sur nos ancres. Cette rade était d'autant plus mauvaise, que nous y étions exposés à des courans qui nous empêchaient de venir debout au vent, excepté dans les raffales ; mais elles rendaient la mer si grosse, que nos canots avaient toute la peine possible à naviguer. J'en détachai cependant un tout de suite pour sonder autour des bâtimens : l'officier me rapporta que le fond était le même jusqu'à terre, qu'il diminuait graduellement, et qu'il y avait encore sept brasses à deux encablures du rivage ; mais lorsque nous levâmes l'ancre, je vis que le cable était absolument hors de service, et qu'il devait y avoir beaucoup de roches recouvertes par une très-légère couche de sable.

Les Indiens des villages de cette partie de l'île s'empressèrent de venir à bord dans leurs pirogues, apportant, pour commercer avec nous, quelques cochons, des patates, des bananes, des racines de pied-de-veau que les Indiens nomment *tarro*, avec des étoffes et quelques autres curiosités faisant partie de leur costume. Je ne voulus leur permettre de monter à bord que lorsque la frégate fut mouillée, et que les voiles furent serrées ; je leur dis que j'étais *Taboo* *, et ce mot, que je connaissais d'après les re-

* Mot qui, suivant leur religion, exprime une chose à laquelle ils ne peuvent toucher, ou un lieu consacré dans lequel ils ne peuvent entrer.

On doit s'en rapporter, sur la signification des mots de la langue des îles Sandwich, au vocabulaire du capitaine Cook qui a fait un long séjour dans ces îles, et qui a eu des facilités qu'aucun autre navigateur n'a pu se procurer, pour tirer parti de ses communications avec les insulaires. On peut ajouter à ces motifs de confiance, les talens connus d'Anderson, qui l'a si bien secondé.

Dixon donne un vocabulaire de la langue des îles Sandwich ; on y voit que *taboo* signifie embargo, quoique, dans son journal, il explique la cérémonie de mettre le *taboo*, de la même manière que le capitaine Cook.

lations Anglaises, eut tout le succès que j'en attendais : M. de Langle, qui n'avait pas pris la même précaution, eut un instant le pont de sa frégate très-embarrassé par une multitude de ces Indiens ; mais ils étaient si dociles, ils craignaient si fort de nous offenser, qu'il était extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. Je n'avais pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards. Lorsque je leur eus permis de monter sur ma frégate, ils n'y faisaient pas un pas sans notre agrément ; ils avaient toujours l'air de craindre de nous déplaire ; la plus grande fidélité régnait dans leur commerce. Nos morceaux de vieux cercles de fer excitaient infiniment leurs désirs ; ils ne manquaient pas d'adresse pour s'en procurer, en faisant bien leurs marchés ; jamais ils n'auraient vendu en bloc une quantité d'étoffes ou plusieurs cochons ; ils savaient très-bien qu'il y aurait plus de profit pour eux à convenir d'un prix particulier pour chaque article. 1786. Mai.

Cette habitude du commerce, cette connaissance du fer qu'ils ne doivent pas aux Anglais, d'après leur aveu, sont de nouvelles preuves de la fréquentation que ces peuples ont eue anciennement avec les Espa-

Voici un rapprochement de différens mots tirés des deux vocabulaires, qui prouve les erreurs qu'on peut faire, lorsqu'on joint à la parfaite ignorance d'une langue, l'incertitude de la manière d'exprimer la prononciation des mots qui varient suivant les individus.

Mots Français.	Mots correspondans d'après les vocabulaires de Cook.	de Georges Dixon.
Noix de coco	*Eeneeoo*	*Neebu.*
Le soleil	*Hai, raa*	*Malarma.*
Gourde	*Aieeboo*	*Tibo.*
Femme	*Wabeine* / *Mabeine*	*Cohabeene.*
Frère	*Tooanna*	*Titu-nanie.*
Corde	*Heabo.*	*Touro.*

Le vocabulaire de Cook, quoique plus parfait, vient encore à l'appui de mon assertion ; on y trouve, dans deux endroits différens, le mot qui exprime une femme : il l'a répété sans s'en douter, et vraisemblablement il a appris cette signification par deux individus dont la prononciation était différente ; car, dans un endroit, il écrit *wabeine*, et dans l'autre, *mabeine*. (N. D. R.)

1786. Mai. gnols *. Cette nation avait, il y a un siècle, de très-fortes raisons pour ne pas faire connaître ces îles, parce que les mers occidentales de l'Amérique étaient infestées de pirates qui auraient trouvé des vivres chez ces insulaires, et qui, au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étaient obligés de courir à l'Ouest vers les mers des Indes, ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'Occident a été réduit au seul galion de Manille, je crois que ce vaisseau, qui était extrêmement riche, a été contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuât leurs risques : ainsi, peu-à-peu, cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles conservées sur la carte générale du troisième voyage de Cook, par le lieutenant Roberts, avec leur ancienne position à 15^{d} plus à l'Est que les îles Sandwich ; mais leur identité avec ces dernières me paraissant démontrée, j'ai cru devoir en nettoyer la surface de la mer.

* Il paraît certain que ces îles ont été découvertes pour la première fois par Gaëtan, en 1542. Ce navigateur partit du port de la Nativité sur la côte occidentale du Mexique, par 20^{d} de latitude Nord : il fit route à l'Ouest ; et après avoir parcouru neuf cents lieues sur cette aire de vent (sans conséquemment changer de latitude), il eut connaissance d'un groupe d'îles habitées par des sauvages presque nus. Ces îles étaient bordées de corail; il y avait des cocos et plusieurs autres fruits, mais ni or ni argent : il les nomma les *îles des Rois,* vraisemblablement du jour où il fit cette découverte; et il nomma *île des Jardins,* celle qu'il trouva vingt lieues plus à l'Ouest. Il eût été impossible aux géographes, d'après cette relation, de ne pas placer les découvertes de Gaëtan précisément au même point où le capitaine Cook a retrouvé depuis les îles Sandwich : mais le rédacteur Espagnol ajoute que ces îles sont situées entre le 9e et le 11e degré de latitude, au lieu de dire entre le 19e et le 21e, comme tous les marins doivent le conclure, d'après la route de Gaëtan.

Cette dixaine oubliée est-elle une erreur de chiffre, ou un trait de politique de la Cour d'Espagne, qui avait un très-grand intérêt, il y a un siècle, à cacher la position de toutes les îles de cet Océan ?

Je suis porté à croire que c'est une erreur de chiffre, parce qu'il eût été mal-adroit d'imprimer que Gaëtan, parti des 20^{d} de latitude, fit route directement à l'Ouest : si on avait voulu tromper sur la latitude, il n'eût pas été plus difficile de lui faire parcourir une autre aire de vent.

Quoi qu'il en soit, à la dixaine près qu'il faut ajouter à la latitude de Gaëtan, tout se rapporte : même distance de la côte du Mexique, même peuple, mêmes productions en fruits, côte également bordée en corail, même étendue enfin du Nord au Sud ; le gisement des îles Sandwich étant à peu près entre le 19e et le 21e degré, comme celles de Gaëtan entre le 9e et le 11e. Cette nouvelle preuve, jointe à celles déjà citées, me paraît porter cette discussion de géographie au dernier degré d'évidence : j'aurais pu ajouter encore qu'il n'existe aucun groupe d'îles entre le 9e et le 11e degré ; c'est la route ordinaire des galions d'Acapulco à Manille.

Il était si tard lorsque nos voiles furent serrées, que je fus obligé de remettre au lendemain la descente que je me proposais de faire sur cette île où rien ne pouvait me retenir qu'une aiguade facile: mais nous nous apercevions déjà que cette partie de la côte était absolument privée d'eau courante; la pente des montagnes ayant dirigé la chute de toutes les pluies vers le côté du vent: peut-être un travail de quelques journées sur la cime des montagnes suffirait pour rendre commun à toute l'île un bien si précieux; mais ces Indiens ne sont pas encore parvenus à ce degré d'industrie: ils sont cependant très-avancés à beaucoup d'autres égards. On connaît par les relations Anglaises la forme de leur gouvernement: l'extrême subordination qui règne parmi eux, est une preuve qu'il y a une puissance très-reconnue qui s'étend graduellement du roi au plus petit chef, et pèse sur la classe du peuple. Mon imagination se plaisait à les comparer aux Indiens de l'île de Pâque, dont l'industrie est au moins aussi avancée: les monumens de ces derniers montrent même plus d'intelligence; leurs étoffes sont mieux fabriquées, leurs maisons mieux construites; mais leur gouvernement est si vicieux, que personne n'a droit d'arrêter le désordre: ils ne reconnaissent aucune autorité; et quoique je ne les croye pas méchans, il n'est que trop ordinaire à la licence d'entraîner des suites fâcheuses et souvent funestes. En faisant le rapprochement de ces deux peuples, tous les avantages étaient en faveur de celui des îles Sandwich, quoique tous mes préjugés fussent contre lui, à cause de la mort du capitaine Cook. Il est plus naturel à des navigateurs de regretter un aussi grand homme, que d'examiner de sang froid si quelqu'imprudence de sa part n'a pas, en quelque sorte, contraint les habitans d'Owhyhee à recourir à une juste défense *. 1786. Mai.

* Il n'est que trop prouvé que les Anglais ont commencé les hostilités; c'est une vérité qu'on voudrait en vain se taire; je n'en veux puiser les preuves que dans la relation de l'ami du capitaine Cook, de celui qui le regardait comme son père, et que les insulaires croyaient être son fils, du capitaine King enfin, qui nous dit, après la narration fidèle des événemens qui ont amené sa mort: " J'avais " toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse où cette confiance l'empêcherait de prendre les " précautions nécessaires."

Le lecteur pourra d'ailleurs juger lui-même par le rapprochement des circonstances suivantes.

Cook donna d'autant plus légèrement l'ordre de tirer à balle si les travailleurs étaient inquiétés,

1786. Mai. La nuit fut fort tranquille, à quelques raffales près qui duraient moins de deux minutes. A la pointe du jour le grand canot de l'Astrolabe fut détaché avec MM. de Vaujuas, Boutin, et Bernizet; ils avaient ordre de sonder une baie très-profonde qui nous restait au Nord-Ouest, et dans laquelle je soupçonnais un meilleur mouillage que le nôtre; mais ce nouveau mouillage, quoique praticable, ne valait guère mieux que celui que nous occupions. Suivant le rapport de ces officiers, cette partie de l'île de Mowée n'offrant aux navigateurs ni eau ni bois, et n'ayant que de très-mauvaises rades, doit être assez peu fréquentée.

qu'il avait par-devers lui l'expérience du massacre de dix hommes de l'équipage du capitaine Furneaux, massacre qui fut occasionné par deux coups de fusil tirés sur les Zélandais qui venaient de commettre un petit vol de pain et de poisson.

Pareea, un des chefs, réclamant sa pirogue arrêtée par l'équipage, fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui assena sur la tête: revenu de son étourdissement, il eut la générosité d'oublier la violence qu'on avait exercée à son égard; il revint peu après; il rapporta un chapeau volé, et il parut craindre lui-même que Cook ne le tuât, ou ne le punît.

Avant qu'aucun autre délit que celui du vol de la chaloupe eût été commis, deux coups de canon furent tirés sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

Néanmoins, après ces événemens, Cook marcha au village où était le roi, et il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui rendre: les habitans se prosternèrent devant lui.

Rien ne pouvait faire prévoir aucune intention hostile de la part des insulaires, lorsque les canots placés au travers de la baie tirèrent encore sur des pirogues qui tentaient de s'échapper, et tuèrent par malheur un chef du premier rang.

Cette mort mit les insulaires en fureur; un d'eux se contenta de défier le capitaine Cook, et de le menacer de lui jeter sa pierre. Le capitaine Cook tira sur lui un coup de fusil à plomb, qui n'eut aucun effet à cause de la natte dont il était revêtu: ce coup de fusil devint le signal du combat. Philips fut au moment d'être poignardé. Cook tira alors son second coup de fusil chargé à balle, et tua l'insulaire le plus avancé: l'attaque devint sur le champ plus sérieuse; les soldats et les matelots firent une décharge de mousqueterie. Déjà quatre soldats de la marine avaient été tués, trois autres et le lieutenant avaient été blessés, lorsque le capitaine Cook, sentant sa position, s'approcha du bord de l'eau; il cria aux canots de cesser le feu, et d'aborder le rivage pour embarquer sa petite troupe: ce fut dans cet instant qu'il fut poignardé par derrière et qu'il tomba le visage dans la mer.

On pourrait encore ajouter que Cook, dans l'intention d'amener de gré ou de force à son bord le roi et sa famille, et ayant pour cela à pénétrer dans le pays, fit des dispositions beaucoup trop faibles en ne prenant qu'un détachement de dix hommes. (N. D. R.)

A huit heures du matin, quatre canots des deux frégates étaient prêts à partir; les deux premiers portaient vingt soldats armés, commandés par M. de Pierrevert, lieutenant de vaisseau. M. de Langle et moi, suivis de tous les passagers et officiers qui n'avaient pas été retenus à bord par le service, étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels, qui, dès la pointe du jour, étaient le long du bord dans leurs pirogues; ces Indiens continuèrent leur commerce; ils ne nous suivirent point à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avait jamais cessé d'exprimer. Cent-vingt personnes environ, hommes ou femmes, nous attendaient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers; nous fixâmes l'espace que nous voulions nous réserver: les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil, et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les habitans; les femmes nous témoignaient par les gestes les plus expressifs qu'il n'était aucune marque de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à nous donner; et les hommes dans une attitude respectueuse cherchaient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos desirs. Deux Indiens qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot, et ils m'offrirent chacun en présent un cochon que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches, et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet: les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes; leurs traits n'avaient aucune délicatesse, et leur costume permettait d'apercevoir, chez le plus grand nombre, les traces des ravages occasionnés par la maladie vénérienne. Comme aucune femme n'était venue à bord dans les pirogues, je crus qu'elles attribuaient aux Européens les maux dont elles portaient les marques; mais je m'aperçus bientôt que ce souvenir, en le supposant réel, n'avait laissé dans leur ame aucune espèce de ressentiment. 1786. Mai. 30.

Qu'il me soit permis cependant d'examiner si les navigateurs modernes sont les véritables auteurs de ces maux, et si ce crime, qu'ils se reprochent dans leur relation, n'est pas plus apparent que réel. Pour donner plus de

1786. Mai. poids à mes conjectures, je les appuierai sur les observations de M. Rollin, homme très-éclairé, et chirurgien-major de mon équipage. Il a visité, dans cette île, plusieurs individus attaqués de la maladie vénérienne, et il a remarqué des accidens dont le développement graduel eût exigé en Europe un intervalle de douze ou quinze ans ; il a vu aussi des enfans de sept à huit ans atteints de cette maladie, et qui ne pouvaient l'avoir contractée que dans le sein de leur mère. J'observerai de plus que le capitaine Cook, en passant aux îles Sandwich, n'aborda la première fois qu'à Atooi et Oneeheow, et que, neuf mois après, en revenant du Nord, il trouva que les habitans de Mowée qui vinrent à son bord, étaient presque tous atteints de cette maladie. Comme Mowée est à soixante lieues au vent d'Atooi, ce progrès m'a semblé trop rapide pour ne pas laisser quelques doutes *. Si l'on joint à ces différentes observations celle qui résulte de l'ancienne communication de ces insulaires avec les Espagnols, il paraîtra sans doute probable qu'ils partagent depuis long-temps avec les autres peuples les malheurs attachés à ce fléau de l'humanité.

J'ai cru devoir cette discussion aux navigateurs modernes. L'Europe entière, trompée par leur propre relation, leur eût à jamais reproché un crime que les chefs de cette expédition croient n'avoir pu empêcher. Il est cependant un reproche auquel ils ne peuvent échapper ; c'est de n'avoir pris que des précautions insuffisantes pour éviter le mal ; et s'il est à-peu-près démontré que cette maladie n'est point l'effet de leur imprudence, il ne l'est pas également que leur communication avec ces peuples ne lui ait donné une plus grande activité, et n'en ait rendu les suites beaucoup plus effrayantes †.

* Il parut au capitaine Cook que les habitans de Mowée avaient été instruits de sa relâche à Atooi et à Oneeheow. *(Troisième Voyage de Cook, tome III. page 356 de la Traduction Française.)* Il ne serait donc pas étonnant que la maladie vénérienne eût franchi cet espace en même temps que cette nouvelle ; d'ailleurs Bougainville s'est convaincu que les habitans des îles de l'Océan Pacifique communiquent entr'eux, même à des distances considérables. *Voyage autour du Monde, par Bougainville, page* 234. (N. D. R.)

† Il n'est pas douteux que les navigateurs modernes n'ayent à se reprocher d'avoir communiqué, même avec connaissance de cause, la maladie vénérienne dans les îles de la mer du Sud ; le capitaine

Après avoir visité le village, j'ordonnai à six soldats commandés par un sergent de nous accompagner; je laissai les autres sur le bord de la mer, aux ordres de M. de Pierrevert ; ils étaient chargés de la garde de nos canots dont aucun matelot n'était descendu. 1786. Mai.

Quoique les Français fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Mowée, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi. Les usages des Européens sont, à cet égard, trop complètement ridicules. Les philosophes doivent gémir sans doute de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables ; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitans ont arrosée de leur sueur, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. Ces peuples ont heureusement été connus à une époque où la religion ne servait plus de prétexte aux violences et à la cupidité. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme ; leur navigation doit achever la reconnaissance du globe ; et les lumières qu'ils cherchent à répandre, ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance.

C'est par une suite de ces principes qu'ils ont déjà transporté dans leurs îles des taureaux, des vaches, des chèvres, des brebis, des beliers ; qu'ils y ont aussi planté des arbres, semé des graines de tous les pays, et porté des outils propres à accélérer les progrès de l'industrie. Pour nous, nous serions amplement dédommagés des fatigues extrêmes de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage des sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandu chez les insulaires de la mer du Sud. Mais, malgré l'opinion de M. Anderson et du capitaine Cook, je crois, avec le capitaine King, qu'un peuple aussi bon, aussi doux, aussi hospitalier, ne

Cook ne le déguise point dans ses relations, et on peut voir principalement ce qu'il en dit dans son *troisième Voyage, tome II. pages* 282 *et* 343 ; *tome IV. pages* 9 *et* 59, *&c. de la Traduction Française.* (N. D. R.)

1786. Mai. peut être anthropophage ; une religion atroce s'associe difficilement avec des mœurs douces : et puisque le capitaine King dit, dans sa relation, que les prêtres d'Owhyhee étaient leurs meilleurs amis, je dois en conclure que, si la douceur et l'humanité ont déjà fait des progrès dans cette classe chargée des sacrifices humains, il faut que le reste des habitans soit encore moins féroce : il paraît donc évident que l'anthropophagie n'existe plus parmi ces insulaires ; mais il n'est que trop vraisemblable que c'est depuis peu de temps *.

Le sol de l'île n'est composé que de détrimens de lave et autres matières volcaniques ; les habitans ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds, et si peu abondans que chacun ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons ; elles sont construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres ; les toits sont à deux pentes : la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé ; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre, et sur lequel ils couchent ; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses très-grosses auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes ; ils les vernissent, et y tracent, en noir, toute sorte de dessins ; j'en ai vu aussi qui étaient collées l'une à l'autre, et formaient ainsi des vases très-grands : il paraît que cette colle résiste à l'humidité, et j'aurais bien désiré en connaître la composition. Les étoffes, qu'ils ont en très-grande quantité, sont faites avec le mûrier à papier comme celles des autres insulaires ; mais, quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres. A mon retour, je fus encore ha-

* L'horreur qu'ont montrée ces insulaires lorsqu'on les a soupçonnés d'anthropophagie ; celle qu'ils témoignèrent lorsqu'on leur demanda s'ils n'avaient pas mangé le corps du capitaine Cook, confirme, en partie, l'opinion de la Pérouse : cependant Cook, lui-même, avait acquis la certitude de l'anthropophagie des habitans de la Nouvelle-Zélande ; et on ne peut se dissimuler que l'usage de faire des sacrifices humains, et de manger les ennemis tués à la guerre, ne soit repandu dans toutes les îles de la mer du Sud. (N. D. R.)

rangué par des femmes qui m'attendaient sous des arbres ; elles m'offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes que je payai avec des haches et des clous. 1786. Mai.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails sur un peuple que les relations Anglaises nous ont si bien fait connaître : ces navigateurs ont passé dans ces îles quatre mois, et nous n'y sommes restés que quelques heures ; ils avaient de plus l'avantage d'entendre la langue du pays : nous devons donc nous borner à raconter notre propre histoire.

Notre rembarquement se fit à onze heures en très-bon ordre, sans confusion, et sans que nous eussions la moindre plainte à former contre personne. Nous arrivâmes à bord à midi. M. de Clonard y avait reçu un chef, et avait acheté de lui un manteau et un beau casque recouvert de plumes rouges ; il avait aussi acheté plus de cent cochons, des bananes, des patates, du tarro, beaucoup d'étoffes, des nattes, une pirogue à balancier, et différens autres petits meubles en plumes et en coquilles. A notre arrivée à bord, les deux frégates chassaient sur leurs ancres ; la brise était très-forte de l'Est-Sud-Est ; nous tombions sur l'île Morokinne, qui était cependant encore assez loin de nous pour donner le temps d'embarquer nos canots. Je fis signal d'appareiller ; mais avant d'avoir levé l'ancre, je fus obligé de faire de la voile et de la traîner jusqu'à ce que j'eusse dépassé l'île Morokinne, afin que la dérive ne me portât plus que dans le canal : si elle avait pris malheureusement dans quelque roche pendant le trajet, et que le fond n'eût pas été assez dur et assez uni pour qu'elle pût glisser, j'aurais été obligé de couper le cable.

Nous n'achevâmes de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir ; il était trop tard pour diriger ma route entre l'île de Ranai et la partie Ouest de l'île Mowée : c'était un canal nouveau que j'aurais voulu reconnaître ; mais la prudence ne me permettait pas de l'entreprendre la nuit. Jusqu'à huit heures nous eûmes de folles brises avec lesquelles nous ne pûmes faire une demi-lieue. Enfin le vent se fixa au Nord-Est ; je di-

1786. Mai. rigeai ma route à l'Ouest, passant à égale distance de la pointe du Nord-Ouest de l'île Tahoorowa et de la pointe du Sud-Ouest de l'île Ranai. Au jour, je mis le cap sur la pointe du Sud-Ouest de l'île Morotoi que je rangeai à trois quarts de lieue, et je débouquai, comme les Anglais, par le canal qui sépare l'île de Wohaoo de celle de Morotoi: cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie, quoique, suivant les relations Anglaises, elle le soit beaucoup dans l'autre. Il est remarquable que, dans ces îles, les parties les plus fertiles, les plus saines, et conséquemment les plus habitées, sont toujours au vent. Nos îles de la Guadeloupe, de la Martinique, &c. ont une si parfaite ressemblance avec ce nouveau groupe, que tout m'y a paru absolument égal, au moins relativement à la navigation.

MM. Dagelet et Bernizet ont pris avec le plus grand soin tous les relèvemens de la partie de Mowée que nous avons parcourue, ainsi que de l'île Morokinne : il a été impossible aux Anglais, qui n'en ont jamais approché qu'à la distance de dix lieues, de donner rien d'exact. M. Bernizet en a tracé un très-bon plan. (*Atlas*, *N^os* 13 *et* 14.) M. Dagelet y a joint des observations astronomiques qui méritent la même confiance que celles du capitaine Cook, et qui, pour la commodité des lecteurs, sont toutes renvoyées aux tables qu'on trouvera à la fin de l'ouvrage : elles indiquent, jour par jour, notre route et notre position précise en latitude et en longitude, observée et estimée.

Juin. 1er. Le 1er Juin, à six heures du soir, nous étions en dehors de toutes les îles ; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas. Les poissons qui nous avaient suivis depuis les environs de l'île de Pâque jusqu'au mouillage, disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates: plusieurs bonites, blessées par nos foênes *,

* Trident avec lequel on harponne le poisson.

portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre ; et nous reconnaissions ainsi, chaque jour, les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire, jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister. 1786. Juin.

CHAPITRE VII.

Départ des îles Sandwich.—Indices de l'approche de la côte d'Amérique.—Reconnaissance du mont Saint-Élie.—Découverte de la Baie de Monti.—Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de Rivière de Béhring.—Reconnaissance d'une baie très-profonde.—Rapport favorable de plusieurs officiers, qui nous engage à y relâcher.—Risques que nous courons en y entrant.—Description de cette baie, à laquelle je donne le nom de Baie ou Port des Français.—Mœurs et coutumes des Habitans.—Échanges que nous faisons avec eux.—Détail de nos opérations pendant notre séjour.

1786. Juin. Les vents d'Est continuèrent jusque par les 30[d] de latitude Nord: je fis route au Nord; le temps fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich, assuraient aux équipages des deux frégates une subsistance saine et agréable pendant trois semaines: il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'alimens; je fus obligé de les faire saler suivant la méthode du capitaine Cook; mais ces cochons étaient si petits, que le plus grand nombre pesait moins de vingt livres. Cette viande ne pouvait être exposée long-temps à l'activité du sel sans en être corrodée promptement, et sa substance en partie détruite; ce qui nous obligea à la consommer la première.

6. Le 6 Juin, étant par 30[d] de latitude Nord, les vents passèrent au Sud-

Est ; le ciel devint blanchâtre et terne : tout annonçait que nous étions sortis de la zone des vents alizès, et je craignais beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces temps sereins qui avaient maintenu notre bonne santé, et avec lesquels nous avions, presque chaque jour, fait des observations de distance de la lune au soleil, ou au moins comparé l'heure vraie du méridien auquel nous étions parvenus, avec celle de nos horloges marines. 1786. Juin.

Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement ; elles commencèrent le 9 Juin par 34^{d} de latitude Nord, et il n'y eut pas un éclairci jusqu'au 14 du même mois, par 41^{d}. Je crus d'abord ces mers plus brumeuses que celles qui séparent l'Europe de l'Amérique. Je me serais beaucoup trompé, si j'eusse adopté cette opinion d'une manière irrevocable : les brumes de l'Acadie, de Terre-neuve, de la baie d'Hudson, ont, par leur constante épaisseur, un droit de prééminence incontestable sur celles-ci ; mais l'humidité était extrême ; le brouillard ou la pluie avait pénétré toutes les hardes des matelots ; nous n'avions jamais un rayon de soleil pour les sécher, et j'avais fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité froide était peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en était encore atteint ; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entrepont où couchaient les équipages ; je fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avais fait mettre en reserve depuis notre sortie des mers du cap Horn.

Mon chirurgien, qui partageait avec M. de Clonard le soin de tous ces détails, me proposa aussi de mêler au *grog* * du déjeûner une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvait produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrétement : sans ce mystère, les équipages eus-

* Liqueur composée d'une partie d'eau-de-vie et de deux parties d'eau, beaucoup plus saine pour les équipages que l'eau-de-vie pure.

1786. Juin. sent certainement refusé de boire leur grog ; mais comme personne ne s'en aperçut, il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime, qui aurait pu éprouver de grandes contrariétés s'il eût été soumis à l'opinion générale.

Ces différentes précautions eurent le plus grand succès ; mais elles n'occupaient pas seules nos loisirs pendant une aussi longue traversée : mon charpentier exécuta, d'après le plan de M. de Langle, un moulin à blé qui nous fut de la plus grande utilité.

Les directeurs des vivres, persuadés que le grain étuvé se conserverait mieux que la farine et le biscuit, nous avaient proposé d'en embarquer une très-grande quantité ; nous l'avions encore augmentée au Chili. On nous avait donné des meules de vingt-quatre pouces de diamètre sur quatre pouces et demi d'épaisseur ; quatre hommes devaient les mettre en mouvement. On assurait que M. de Suffren n'avait point eu d'autre moulin pour pourvoir au besoin de son escadre ; il n'y avait plus dès-lors à douter que ces meules ne fussent suffisantes pour un aussi petit équipage que le nôtre : mais, lorsque nous voulûmes en faire usage, le boulanger trouva que le grain n'était que brisé et point moulu ; et le travail d'une journée entière de quatre hommes qu'on relevait toutes les demi-heures, n'avait produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formait près de la moitié de nos moyens de subsistance, nous eussions été dans le plus grand embarras sans l'esprit d'invention de M. de Langle, qui, aidé d'un matelot, autrefois garçon meunier, imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent : il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que le vent faisait tourner ; mais bientôt il leur substitua une manivelle : nous obtînmes par ce nouveau moyen une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et nous pouvions moudre chaque jour deux quintaux de blé.

14. Le 14, les vents passèrent à l'Ouest-Sud-Ouest. Les observations suivantes ont été le résultat de notre longue expérience : le ciel s'éclaircit assez généralement lorsque les vents ont été quelques degrés seulement de

l'Ouest au Nord, et le soleil paraît sur l'horizon ; de l'Ouest au Sud-Ouest, temps ordinairement couvert, avec un peu de pluie ; du Sud-Ouest au Sud-Est, et jusqu'à l'Est, horizon brumeux, et une humidité extrême qui pénètre dans les chambres et dans toutes les parties du vaisseau. Ainsi, un simple coup-d'œil sur la table des vents indiquera toujours au lecteur l'état du ciel, et servira utilement à ceux qui nous succéderont dans cette navigation : d'ailleurs, ceux qui voudront joindre au plaisir de lire les événemens de cette campagne, un peu d'intérêt pour ceux qui en ont essuyé les fatigues, ne penseront peut-être pas avec indifférence à des navigateurs qui, à l'extrémité de la terre, et après avoir eu à lutter sans cesse contre les brumes, le mauvais temps, et le scorbut, ont parcouru une côte inconnue, théâtre de tous les romans* de géographie, trop légèrement adoptés des géographes modernes†. 1786. Juin.

* Ces romans sont le voyage de l'amiral Fuentes, et les navigations prétendues des Chinois et des Japonais sur cette côte.

† Les détails du voyage de l'amiral Fuentes ou de Fonte sont sans doute très-extraordinaires ; mais on n'ose les rejeter entièrement, lorsqu'on rapproche de la carte de ses découvertes, celles de Cook, la Pérouse, Dixon, et Meares. Il paraît, par le discours prononcé par Buache, à l'académie des sciences, que Lorencio Ferrer de Maldonado a trouvé le passage au Nord, en entrant dans un détroit de la baie d'Hudson, qui est celui auquel l'amiral de Fonte a abouti en venant de la mer du Sud, et qui est marqué sur les cartes sous le nom de *Repulse b.* Le voyage de Maldonado paraît authentique ; il date de l'année 1588 : celui de l'amiral de Fonte est de 1640 ; et à moins qu'on ne prouve que ce dernier a eu connaissance du voyage de Maldonado, et en a fait la base de son roman, l'analogie qu'on trouve dans les rapprochemens laissera toujours quelques doutes ; et en géographie, tout doute doit être conservé, jusqu'à ce qu'il soit détruit par des preuves sans réplique.

Le discours de Buache, ni le Voyage Espagnol qui lui a servi de base, ne sont point encore imprimés. Les lecteurs qui désireront connaître les discussions qu'a fait naître le voyage de l'amiral de Fonte, les trouveront dans les ouvrages suivans :

Explication de la carte des nouvelles découvertes au Nord de la mer du Sud. Par de Lisle, &c. Paris, 1752.

Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la grande mer, appelée vulgairement la mer du Sud. Par Philippe Buache, &c. Paris, 1753.

Nouvelles Cartes des découvertes de l'amiral de Fonte, &c. Par de Lisle, &c. Paris, 1753.

Lettre d'un officier de la marine Russienne à un seigneur de la cour, &c. A Berlin;

1786. Juin. Cette partie de l'Amérique jusqu'au mont Saint-Élie, par 60[d], n'a été qu'aperçue par le capitaine Cook, à l'exception du port de Nootka dans lequel il a relâché ; mais, depuis le mont Saint-Élie jusqu'à la pointe d'Alaska, et jusqu'à celle du Cap glacé, ce célèbre navigateur a suivi la côte avec l'opiniâtreté et le courage dont toute l'Europe sait qu'il était capable. Ainsi l'éxploration de la partie d'Amérique comprise entre le mont Saint-Élie et le port de Monterey était un travail très-intéressant pour la navigation et pour le commerce ; mais il exigeait plusieurs années, et nous ne nous dissimulions pas que, n'ayant que deux ou trois mois à y donner, à cause de la saison et plus encore du vaste plan de notre voyage, nous laisserions beaucoup de détails aux navigateurs qui viendraient après nous. Plusieurs siècles s'écouleront peut-être avant que toutes les baies, tous les ports de cette partie de l'Amérique soient parfaitement connus ; mais la vraie direction de la côte, la détermination en latitude et en longitude des points les plus remarquables, assureront à notre travail une utilité qui ne sera méconnue d'aucun marin.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au Nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur ; cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons, et les canards, nous annoncèrent aussi
23. l'approche d'une terre ; enfin, elle se montra à nous le 23, à quatre heures du matin : le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir, tout d'un coup, une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin, si le temps eût été clair ; nous re-

Observations critiques sur les nouvelles découvertes de l'amiral Fuentes, &c. Par Robert de Vaugondy, fils, &c. Paris, 1753.

Journal historique, Mémoire pour l'histoire des sciences et des beaux arts, Journal des Savans, Journal économique, pour l'année 1753. (N. D. R.)

connûmes le mont Saint-Élie de Béhring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages. (*Atlas*, N°s 15, 16, 17, *et* 18.) 1786. Juin.

La vue de la terre, qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous le même effet ; l'œil se reposait avec peine sur ces masses de neiges qui couvraient une terre stérile et sans arbres ; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer, qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages ; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissait s'étendre quinze lieues de l'Est à l'Ouest. Nous crûmes d'abord en être très-près ; la cime des monts paraissait au-dessus de nos têtes, et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés : mais, à mesure que nous avançâmes, nous aperçûmes, en avant du plateau, des terres basses couvertes d'arbres, que nous prîmes pour des îles : il était probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux, ainsi que de l'eau et du bois. Je me proposais donc de reconnaître de très-près ces prétendues îles, à l'aide des vents d'Est qui prolongeaient la côte ; mais ils sautèrent au Sud ; le ciel devint très-noir dans cette partie de l'horizon : je crus devoir attendre une circonstance plus favorable, et serrer le vent qui battait en côte. Nous avions observé, à midi, 59^d^ 21′ de latitude Nord ; la longitude occidentale par nos horloges marines était 143^d^ 23′. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25 ; mais, le 26, le temps fut très-beau : la côte parut à deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues ; la sonde rapportait soixante-quinze brasses, fond de vase ; je désirais beaucoup trouver un port ; j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré. 24. 25. 26.

J'ai déjà parlé d'un plateau de cent cinquante à deux cents toises d'élévation, servant de base à des montagnes immenses, reculées de quelques lieues dans l'intérieur ; bientôt nous aperçûmes dans l'Est une pointe basse couverte d'arbres qui paraissait joindre le plateau, et se terminer loin d'une seconde chaîne de montagnes qu'on apercevait plus à l'Est : nous crûmes

1786. Juin. tous assez unanimement que le plateau était terminé par la pointe basse couverte d'arbres, qu'il était une île séparée des montagnes par un bras de mer, dont la direction devait être Est et Ouest comme celle de la côte, et que nous trouverions dans le prétendu canal un abri commode pour nos vaisseaux.

Je dirigeai ma route vers cette pointe, sondant à chaque instant ; le plus petit brassiage fut de quarante-cinq brasses, fond de vase. A deux heures après midi, je fus obligé de mouiller à cause du calme ; la brise avait été très-faible pendant toute cette journée, et avait varié de l'Ouest au Nord : nous avions observé, à midi, 59ᵈ 41′ de latitude Nord, et nos horloges donnaient 143ᵈ 3′ de longitude occidentale ; nous étions à trois lieues dans le Sud-Ouest de la pointe boisée, que je supposais toujours être une île. J'avais, dès dix heures du matin, détaché le grand canot de ma frégate, commandé par M. Boutin, pour aller reconnaître ce canal ou cette baie. MM. de Monti et de Vaujuas étaient partis de l'Astrolabe pour le même objet, et nous attendîmes à l'ancre le retour de ces officiers. La mer était très-belle ; le courant faisait une demi-lieue par heure au Sud-Sud-Ouest, ce qui acheva de me confirmer dans l'opinion que, si la pointe boisée n'était pas celle d'un canal, elle formait au moins l'embouchure d'une grande rivière.

Le baromètre avait baissé de six lignes dans les vingt-quatre heures ; le ciel était très-noir ; tout annonçait qu'un mauvais temps allait succéder au calme plat qui nous avait forcés de mouiller : enfin, à neuf heures du soir, nos trois canots furent de retour, et les trois officiers rapportèrent unanimement qu'il n'y avait ni canal ni rivière ; que la côte formait seulement un enfoncement assez considérable dans le Nord-Est, ayant la forme d'un demi-cercle ; que la sonde avait rapporté dans cette anse trente brasses, fond de vase ; mais que rien n'y mettait à l'abri des vents, depuis le Sud-Sud-Ouest jusqu'à l'Est-Sud-Est, qui sont les plus dangereux. La mer brisait avec force sur le rivage, qui était couvert de bois flotté. M. de Monti avait débarqué avec une extrême difficulté : et comme il était le commandant de cette petite division de canots, j'ai donné à cette baie le nom de baie de

Monti. Ils ajoutèrent que notre erreur venait de ce que la pointe boisée joignait une terre beaucoup plus basse encore, sans aucun arbre, ce qui la faisait paraître terminée. MM. de Monti, de Vaujuas, et Boutin avaient relevé au compas les différentes pointes de cette baie ; leur rapport unanime ne laissait aucun doute sur le parti que nous avions à prendre. Je fis signal d'appareiller ; et comme le temps paraissait devenir très-mauvais, je profitai d'une brise du Nord-Ouest pour courir au Sud-Est, et pour m'éloigner de la côte *. 1786. Juin.

La nuit fut calme, mais brumeuse ; les vents variaient à chaque instant : enfin ils se fixèrent à l'Est, et il venta très-grand frais de cette partie pendant vingt-quatre heures.

Le 28, le temps devint plus beau ; nous observâmes 59^{d} 19′ de latitude Nord, et 142^{d} 41′ de longitude occidentale, suivant nos horloges. La côte était fort embrumée ; nous ne pouvions reconnaître les points que nous avions relevés les jours précédens : les vents étaient encore à l'Est ; mais le 28.

* Il paraîtra sans doute extraordinaire que je combatte le rapport des trois officiers, pour soutenir que, de son bord, la Pérouse avait mieux jugé la côte ; c'est au lecteur à apprécier les preuves de mon assertion, et, s'il lui reste quelques doutes, à consulter le voyage et les cartes de Dixon.

J'avance donc que la baie de Monti n'est autre chose que le mouillage que prit Dixon le 23 Mai de l'année suivante, mouillage abrité de tous les vents par le retour d'une île qui forme une espèce de jetée, auquel il donna le nom de port Mulgrave.

Dixon dit, page 40 : " L'endroit que M. Turner avait trouvé le plus convenable pour jeter l'ancre, se trouvait autour d'une pointe basse qui était au Nord, à trois milles environ de l'entrée de la baie.

" Ces îles, ainsi que le reste de la côte, sont totalement couvertes de pins de deux on trois espèces différentes, entremêlés ça et là de noisetiers et de différentes sortes d'arbrisseaux."

Dixon fixe la latitude du port Mulgrave à - - - - - - - -	59^{d}	33′
Et sa longitude, méridien de Londres, à 140^{d}, ce qui fait, méridien de Paris - -	142	20
La Pérouse fixe la latitude de la baie de Monti à - - - - - - -	59	43
Et sa longitude à - - - - - - - - - - -	142	40.

Si les trois officiers envoyés par la Pérouse n'ont pas été jusqu'au fond de la baie, il est peu étonnant qu'ils aient cru voir une continuation de côte, et que le nombre de petites îles qui sont au fond, leur aient masqué le passage qui sépare ces îles du continent. (N. D. R.)

1786. Juin. baromètre remontait, et tout annonçait un changement favorable. A cinq heures du soir, nous n'étions qu'à trois lieues de terre, par quarante brasses, fond de vase; et la brume s'étant un peu dissipée, nous fîmes des relèvemens qui formaient une suite non interrompue avec ceux des jours précédens, et qui ont servi, ainsi que ceux faits par la suite avec le plus grand soin, à dresser les cartes comprises dans l'Atlas. Les navigateurs, et ceux qui font une étude particulière de la géographie, seront peut-être bien aises de savoir que, pour ajouter encore un plus grand degré de précision aux vues et à la configuration des côtes ou des points les plus remarquables, M. Dagelet a eu soin de vérifier et de corriger les relèvemens faits au compas de variation, par la mesure des distances réciproques des mornes, en mesurant avec un sextant les angles relatifs qu'ils font entr'eux, et en déterminant, en même temps, l'élévation des montagnes au-dessus du niveau de la mer. Cette méthode, sans être rigoureuse, est assez précise pour que des navigateurs puissent juger, par l'élévation d'une côte, de la distance à laquelle ils en sont; et c'est de cette manière que cet académicien a déterminé la hauteur du mont Saint-Élie à dix-neuf cent quatre-vingts toises, et sa position à huit lieues dans l'intérieur des terres *.

29. Le 29 Juin, nous observâmes 59^{d} 20′ de latitude Nord; la longitude occidentale par nos horloges était 142^{d} 2′; nous avions fait pendant vingt-quatre heures huit lieues à l'Est. Les vents de Sud et les brumes continuèrent toute la journée du 29, et le temps ne s'éclaircit que le 30 vers midi; mais nous aperçûmes par instans les terres basses dont je ne me suis jamais éloigné de plus de quatre lieues: nous étions, suivant notre point, à cinq ou six lieues dans l'Est de la baie à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de baie de Béhring; la sonde rapporta constamment de soixante à soixante-dix brasses, fond de vase. Notre hauteur observée était de 58^{d} 55′, et nos horloges donnaient 141^{d} 48′ de longitude. Je fis route, toutes voiles dehors, sur la terre, avec de petits vents de l'Ouest-Sud-Ouest. Nous aperçûmes dans

* Cook dit que le mont Saint-Élie git à douze lieues dans l'intérieur des terres, par 60^{d} 27′ de latitude, et 219^{d} de longitude, méridien de Greenwich. *Troisième Voyage, tome III. page* 122 *de la Traduction Française.* (N. D. R.)

l'Est une baie qui paraissait très-profonde, et que je crus d'abord être celle de Béhring ; j'en approchai à une lieue et demie : je reconnus distinctement que les terres basses joignaient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avait point de baie ; mais la mer était blanchâtre et presque douce ; tout annonçait que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeait la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Je fis signal de mouiller, par trente brasses, fond de vase, et je détachai le grand canot commandé par M. de Clonard, mon second, accompagné de MM. Monneron et Bernizet. M. de Langle avait envoyé aussi le sien avec sa biscayenne, aux ordres de MM. Marchainville et Daigremont. Ces officiers étaient de retour à midi. Ils avaient prolongé la côte aussi près que les brisans le leur avaient permis, et ils avaient reconnu un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchait dans la mer par deux ouvertures assez larges ; mais chacune de ces embouchures avait une barre comme celle de la rivière de Bayonne, sur laquelle la mer brisait avec tant de force, qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard passa cinq à six heures à chercher vainement une entrée ; il vit de la fumée, ce qui prouvait que le pays était habité ; nous aperçûmes du vaisseau une mer tranquille au-delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement : ainsi, lorsque la mer est belle, il est à présumer que des vaisseaux, ou au moins des canots, peuvent entrer dans ce golfe ; mais comme le courant est très-violent, et que, sur les barres, la mer d'un instant à l'autre devient très-agitée, le seul aspect de ce lieu doit l'interdire aux navigateurs. En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvait être celle où Béhring avait abordé ; il serait alors plus vraisemblable d'attribuer la perte de l'équipage de son canot à la fureur de la mer, qu'à la barbarie des Indiens *. J'ai conservé à cette rivière le nom de rivière de Béhring, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue, puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues †. 1786. Juin.

* Il y a ici double erreur ; 1°. c'est le capitaine Tschirikow, et non le capitaine Béhring, qui perdit ses canots ; 2°. il éprouva ce malheur par 56^{d} de latitude, ainsi que le rapporte Muller, *Voyages et Découvertes faites par les Russes, page* 248 *de la Traduction Française*. (N. D. R.)

† Le lieu que la Pérouse désigne sous le nom de rivière de Béhring, est sans contredit la baie de

1786. Juillet. 1er. Le 1er Juillet à midi, j'appareillai avec une petite brise du Sud-Ouest, prolongeant la terre à deux ou trois lieues. Nous avions observé au mouillage, 59d 7′ de latitude Nord, et 141d 17′ de longitude occidentale, suivant nos horloges; l'entrée de la rivière me restait alors au Nord 17d Est, et le cap Beau-temps à l'Est 5d Sud. Nous prolongeâmes la terre avec une petite brise de l'Ouest, à deux ou trois lieues de distance, et d'assez près pour apercevoir, à l'aide de nos lunettes, des hommes, s'il y en eût eu sur le rivage; mais nous vîmes des brisans qui parurent rendre le débarquement impossible.

2. Le 2, à midi, je relevai le mont Beau-temps au Nord 6d Est du compas; nous observâmes 58d 36′ de latitude; la longitude des horloges était de 140d.

Béhring de Cook; il reste à savoir si le changement de couleur et de salure de l'eau de la mer suffit pour décider que cet enfoncement dans les terres soit une rivière, et si cette cause ne peut venir, pour la salure, de la quantité d'énormes glaçons qui tombent continuellement du sommet des montagnes; et pour la couleur, du terrain de la côte et du rivage où la mer brise avec tant de fureur.

Au reste, rivière ou baie, et peut-être l'une et l'autre (car les baies étant formées par l'avancement des montagnes dans la mer, il est probable qu'il doit y avoir au fond une rivière ou un torrent), voici la preuve de l'identité de lieux. Cook détermine l'ouverture de cette baie à 59d 18′ de latitude; la Pérouse était dans l'Ouest de cette baie, et faisait sa latitude 59d 20′.

Cook avait pour sa longitude orientale à bord, 220d 19′, méridien de Greenwich, ce qui fait 139d 41′ de longitude occidentale; et en y ajoutant 2d 20′, différence du méridien de Greenwich au méridien de Paris, on aura pour la longitude occidentale de Cook, 142d 1′, méridien de Paris.

La Pérouse fixe sa longitude à 142d 2′, ce qui ne fait qu'une différence d'une minute, plus deux lieues, dont le capitaine Cook était plus éloigné de la côte.

Cook voyait l'ouverture de la baie au Nord 47d Est.

La Pérouse, plus près de la côte de deux lieues, voyait cette ouverture au Nord 33d Est.

Cook était à huit lieues de la côte, et avait soixante-dix brasses, fond de vase.

La Pérouse était à cinq ou six lieues de la côte, et avait constamment soixante à soixante-dix brasses, fond de vase.

Si je n'avais poussé mes preuves jusqu'à l'évidence, j'engagerais le lecteur à fixer lui-même sur la carte la position de Cook, le 6 Mai 1778, et celle de la Pérouse, le 29 Juin 1786, et à suivre leurs journaux, en ayant égard à la déclinaison de l'aiguille aimantée, d'après la détermination des deux voyageurs. (N. D. R.)

34', et notre distance de terre, de deux lieues. A deux heures après midi, nous eûmes connaissance d'un enfoncement un peu à l'Est du cap Beautemps, qui parut une très-belle baie ; je fis route pour en approcher. A une lieue, j'envoyai le petit canot aux ordres de M. de Pierrevert, pour aller, avec M. Bernizet, en faire la reconnaissance ; l'Astrolabe détacha pour le même objet deux canots commandés par MM. de Flassan et Boutervilliers. Nous apercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer était très-calme ; cette chaussée paraissait avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'Est à l'Ouest, et se terminait à deux encablures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large ; en sorte que la nature semblait avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens : ce nouveau port avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. MM. de Flassan et Boutervilliers en firent le rapport le plus favorable ; ils étaient entrés et sortis plusieurs fois, et ils avaient constamment trouvé sept à huit brasses d'eau dans le milieu de la passe, et cinq brasses, en approchant, à environ vingt toises, de l'une ou l'autre extrémité : ils ajoutèrent qu'en dedans de la baie il y avait dix à douze brasses, bon fond. Je me déterminai, d'après leur rapport, à faire route vers la passe ; nos canots sondaient, et avaient ordre, lorsque nous approcherions des pointes, de se placer chacun sur une des extrémités, de manière que les vaisseaux n'eussent qu'à passer au milieu. 1786. Juillet.

Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux : plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisans ; mais la mer était très-calme au-delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avait une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentâmes ; le vent était faible, et le jusant si fort, qu'il fut impossible de le refouler. L'Astrolabe fut portée en dehors avec une assez grande vîtesse, et je fus obligé de mouiller, afin de n'être pas entraîné par le courant dont j'ignorais la direction. Mais lorsque

1786. Juillet. je fus certain qu'il portait au large, je levai l'ancre, et je rejoignis l'Astrolabe, fort indécis sur le parti que je prendrais le lendemain. Le courant très-rapide, dont nos officiers n'avaient point parlé, avait ralenti l'empressement que j'avais eu de relâcher dans ce port: je n'ignorais pas les grandes difficultés qu'on rencontre toujours à l'entrée et à la sortie des passes étroites, lorsque les marées sont très-fortes; et obligé d'explorer les côtes de l'Amérique pendant la belle saison, je sentais qu'un séjour forcé dans une baie dont la sortie exigeait une réunion de circonstances heureuses, nuirait beaucoup au succès de l'expédition. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit; et au jour, je hélai mes observations à M. de Langle: mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable; ils avaient sondé la passe et l'intérieur de la baie; ils représentèrent que ce courant qui nous paraissait si fort, ils l'avaient refoulé plusieurs fois avec leur canot; en sorte que M. de Langle crut que cette relâche nous convenait infiniment; et ses raisons me parurent si bonnes, que je n'hésitai pas à les admettre.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur: il est situé à trente-trois lieues au Nord-Ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations Espagnoles; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka, et à cent lieues de Williams-sound: je pense donc que, si le gouvernement Français avait des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique, aucune nation ne pourrait prétendre avoir le plus léger droit de s'y opposer*. La tranquillité de l'intérieur de cette baie

* Depuis que la Pérouse a exploré la côte Nord-Ouest de l'Amérique, du mont Saint-Élie jusqu'à Monterey, deux navigateurs Anglais ont fait à peu près la même route; mais l'un et l'autre dans des vues purement commerciales.

Dixon, parti d'Angleterre en Septembre, 1785, commandant la Queen Charlotte, et de conserve avec le King George, monté par le capitaine Portlock, mouilla à Owhyhee, l'une des îles Sandwich, le 26 Mai, 1786. La Pérouse passa devant Owhyhee le 28 du même mois; il mouilla à Mowée le lendemain, et en repartit le 30: il reconnut le mont Saint-Élie le 23 Juin, 1786; tandis que Dixon, parti d'Owhyhee le 13 Juin, et ayant dirigé sa route vers la rivière de Cook, n'atteignit la côte Nord Ouest de l'Amérique que le 8 Septembre; il la prolongea depuis l'entrée de la Croix jusqu'à celle de Nootka sans pouvoir mouiller nulle part; il l'abandonna le 28 du même mois pour retourner aux îles Sandwich: ce ne fut que le 23 Mai de l'année suivante qu'il reconnut le mont Saint-Elie, et qu'il jeta l'ancre au port Mulgrave. Ainsi la priorité de la Pérouse est bien constatée.

était bien séduisante pour nous qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presqu'entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six canons placés à fond de cale, et sans lesquels il était imprudent de naviguer dans les mers de la Chine †, fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de Port des Français. 1786. Juillet.

Nous fîmes route à six heures du matin pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. L'Astrolabe précédait ma frégate, et nous avions, comme la veille, placé un canot sur chaque pointe. Les vents étaient de l'Ouest à l'Ouest-Sud-Ouest; la direction de l'entrée est Nord et Sud; ainsi tout paraissait favorable. Mais, à sept heures du matin, lorsque nous fûmes sur la passe, les vents sautèrent à l'Ouest-Nord-Ouest et au Nord-Ouest quart d'Ouest; en sorte qu'il fallut ralinguer, et même mettre le vent sur les voiles: heureusement le flot porta nos frégates dans la baie, nous faisant ranger les roches de la pointe de l'Est à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans, par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encablure du rivage. L'Astrolabe avait mouillé sur le même fond et par le même brassiage.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre; la circonstance d'éprouver cet événement à l'extrémité du monde aurait rendu notre malheur beaucoup plus grand; mais il n'y avait plus de danger. Nos chaloupes furent mises à la mer très-promptement; nous élongeâmes des grelins avec de petites ancres; et, avant que la marée eût baissé sensiblement, nous étions sur un fond de six brasses: nous donnâmes cependant quelques coups de talon, mais si faibles qu'ils n'endommagèrent pas le bâtiment. Notre situation

Dixon avait eu connaissance, avant son départ de Londres, de l'expédition qu'on faisait en France; mais il ne rencontra pas les bâtimens Français, et il n'a pu connaître leurs découvertes.

Le capitaine Meares, commandant le senaut le Nootka, partit du Bengale en Mars, 1786; il toucha à Oonolaska en Août, et se rendit à la fin de Septembre à l'entrée du Prince William, où il hiverna: ce ne fut qu'en 1788 et 1789 qu'il parcourut la côte d'Amérique. Ce voyage n'est pas encore traduit en Français. (N. D. R.)

† Nous devions arriver à la Chine dans les premiers jours de Février.

1786. Juillet. n'eût plus rien eu d'embarrassant si nous n'eussions pas été mouillés sur un fond de roche qui s'étendait à plusieurs encablures autour de nous ; ce qui était bien contraire au rapport de MM. de Flassan et Boutervilliers. Ce n'était pas le moment de faire des réflexions ; il fallait se tirer de ce mauvais mouillage, et la rapidité du courant était un grand obstacle : sa violence m'obligea de mouiller une ancre de bossoir. A chaque instant, je craignais d'avoir le cable coupé et d'être entraîné à la côte : nos inquiétudes augmentèrent encore, parce que le vent d'Ouest-Nord-Ouest fraîchit beaucoup. La frégate fut serrée contre la terre, l'arrière fort près des roches ; il fut impossible de songer à se touer. Je fis amèner les mâts de perroquet, et j'attendis la fin de ce mauvais temps, qui n'eût pas été dangereux si nous eussions été mouillés sur un meilleur fond.

J'envoyai très-promptement sonder la baie. Bientôt M. Boutin me rapporta qu'il avait trouvé un excellent plateau de sable, à quatre encablures dans l'Ouest de notre mouillage ; que nous y serions par dix brasses ; mais que, plus avant dans la baie, vers le Nord, il n'y avait point de fond à soixante brasses, excepté à une demi-encablure du rivage, où l'on trouvait trente brasses, fond de vase : il me dit aussi que le vent de Nord-Ouest ne pénétrait pas dans l'intérieur du port, et qu'il y était resté en calme absolu.

M. d'Escures avait été expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette baie dont il me fit le rapport le plus avantageux : " il avait fait le tour d'une île, auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses, fond de vase ; nul endroit n'était plus commode pour y placer notre observatoire ; le bois, tout coupé, était épars sur le rivage ; et des cascades de la plus belle eau tombaient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avait pénétré jusqu'au fond de la baie, deux lieues au-delà de l'île ; elle était couverte de glaçons. Il avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux, et pressé de venir me rendre compte de sa commission, il ne les avait pas reconnus." D'après ce rapport, notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer peut-être, par un de ces canaux, jusque

dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent ayant calmé à quatre heures après midi, nous nous touâmes sur le plateau de sable de M. Boutin, et l'Astrolabe se trouva à portée d'appareiller et de gagner le mouillage de l'île : je joignis cette frégate le lendemain, aidé d'une petite brise de l'Est-Sud-Est, et de nos canots et chaloupes. 1786. Juillet.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutre ou d'autres animaux, ainsi que différens petits meubles de leur costume ; ils avaient l'air, à notre grand étonnement, d'être très-accoutumés au trafic, et ils faisaient aussi-bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne désiraient ardemment que le fer ; ils acceptèrent aussi quelques rassades ; mais elles servaient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. Nous parvînmes dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain ; mais ces articles n'eurent qu'un succès passager, et le fer prévalut sur tout. Ce métal ne leur était pas inconnu ; ils en avaient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressemblait à celle du cry des Indiens ; mais il n'y avait aucun rapport dans le manche, qui n'était que le prolongement de la lame, arrondie et sans tranchant : cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle paraissait être leur meuble le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards, ils nous firent signe qu'ils n'en faisaient usage que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étaient aussi en cuivre rouge, et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux ; ils l'emploient plus particulièrement en colliers, brasselets, et différens autres ornemens ; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

C'était une grande question parmi nous, de savoir d'où provenaient ces deux métaux : il était possible de supposer du cuivre natif dans cette partie de l'Amérique, et les Indiens pouvaient le réduire en lames ou en lingots ; mais le fer natif n'existe peut-être pas dans la nature, ou du moins il est

1786. Juillet. si rare que le plus grand nombre des minéralogistes n'en a jamais vu *. On ne pouvait admettre que ces peuples connussent les moyens de réduire la mine de fer à l'état de métal ; nous avions vu d'ailleurs, le jour de notre arrivée, des colliers de rassades, et quelques petits meubles en cuivre jaune, qui, comme on le sait, est une composition de cuivre rouge et de zinc †: ainsi tout nous portait à croire que les métaux que nous avions aperçus, provenaient des Russes ou des employés de la compagnie d'Hudson, ou des négocians Américains qui voyagent dans l'intérieur de l'Amérique, ou enfin des Espagnols ; mais je ferai voir dans la suite qu'il est plus probable que ces métaux leur viennent des Russes. Nous avons apporté beaucoup d'échantillons de ce fer ; il est aussi doux et aussi facile à couper que du plomb ‡ : il n'est peut-être pas impossible aux minéralogistes d'indiquer le pays et la mine qui le fournissent.

* Le fer vierge ou natif est assez rare ; on en trouve cependant en Suède, en Allemagne, au Sénégal, en Sibérie, et à l'île d'Elbe : j'en ai trouvé à Erbalonga, village à deux lieues au Nord de Bastia, capitale de l'île de Corse ; il était répandu avec profusion dans la masse d'un rocher situé au bord de la mer, et constamment sous la forme octaèdre. L'existence du fer natif est encore prouvée par les échantillons qui existent dans la plupart des cabinets d'histoire naturelle, et par l'opinion de Stahl, Linnæus, Margraff, &c.

Ainsi, puisqu'il existe des mines de fer en Amérique, il pourrait aussi y avoir du fer natif : je ne veux cependant pas en conclure que le fer que la Pérouse a vu à ces Indiens provienne de cette source, et je pense, avec Cook, qu'ils doivent l'avoir eu par leur communication avec les Russes qui partent du Kamtschatka, et qui ont étendu leur commerce jusqu'à eux ; ou par leurs relations avec les peuplades intérieures, qui se le procurent dans nos établissemens à la côte Nord-Est de l'Amerique. (N. D. R.)

†. Le cuivre rouge, fondu avec le zinc pur, donne le tombac ou similor ; il faut le fondre avec la calamine pour obtenir le cuivre jaune.

La calamine contient sans contredit du zinc ; mais elle contient aussi de la terre, du sable, de l'ochre martiale, et souvent de la galène de plomb : celle qui ne contiendrait que peu ou point de zinc, ne serait pas propre à former le cuivre jaune.

Le zinc, demi-métal, lorsqu'il n'est pas pur, peut contenir aussi des pyrites sulfureuses et martiales, du plomb, de la fausse galène, et une matière terreuse fort dure.

Ainsi on doit voir qu'on obtient un métal bien différent en fondant du cuivre rouge avec du zinc pur, ou en le fondant avec de la calamine. (N. D. R.)

‡ Cette qualité annoncerait un fer vierge, ou natif. (N. D. R.)

L'or n'est pas plus désiré en Europe que le fer dans cette partie de l'Amérique, ce qui est une nouvelle preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède, à la vérité, une petite quantité ; mais ils en sont si avides, qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'en procurer. Dès le jour de notre arrivée, nous fûmes visités par le chef du principal village. Avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil ; il nous fit ensuite une longue harangue qui fut terminée par des chants assez agréables, et qui ont beaucoup de rapport avec le plain-chant de nos églises ; les Indiens de sa pirogue l'accompagnaient, en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie, ils montèrent presque tous à bord, et dansèrent pendant une heure au son de la voix, qu'ils ont très-juste. Je fis à ce chef plusieurs présens qui le rendirent tellement incommode, qu'il passait, chaque jour, cinq ou six heures à bord, et que j'étais obligé de les renouveler très-fréquemment, ou de le voir s'en aller mécontent et menaçant ; ce qui cependant n'était pas très-dangereux. 1786. Juillet.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux environs ; nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes, et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles ; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson, qu'avec des clous ou quelques petits instrumens de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique ; et je serais peu surpris qu'une factorerie qui étendrait son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer, rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal. M. Rollin, chirurgien-major de ma frégate, a lui-même écorché, disséqué, et empaillé la seule loutre que nous ayons pu nous procurer ; malheureusement, elle avait au plus quatre ou cinq mois, et elle ne pesait que huit livres et demie. L'Astrolabe en avait pris une qui avait sans doute échappé aux sauvages, car elle était grièvement blessée. Elle paraissait avoir toute sa croissance, et pesait au moins soixante-dix livres. M. de Langle la fit écorcher pour

1786. Juillet. l'empailler ; mais comme c'était au moment de crise où nous nous trouvâmes en entrant dans la baie, ce travail ne fut pas soigné, et nous ne pûmes conserver ni la tête ni la mâchoire.

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau, que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du Port des Français l'appellent *skecter* ; les Russes lui donnent le nom de *colry-morsky* *, et ils distinguent la femelle par le mot de *maska*. Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne* ; mais la description de la saricovienne de M. de Buffon ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle d'Europe.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'était distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil : nous y formâmes un établissement pour le temps de notre relâche dans ce port ; nous y dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage que nous refîmes entièrement. Comme tous les villages Indiens étaient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île ; mais nous fîmes bientôt l'expérience du contraire. Nous avions déjà éprouvé que les Indiens étaient très-voleurs ; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : nous apprîmes bientôt à les mieux connaître. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler ; mais nous faisions bonne garde à bord de nos vaisseaux, et ils ont rarement trompé notre vigilance. J'avais d'ailleurs établi la loi de Sparte : le volé était puni ; et si nous n'applaudissions pas au voleur, du moins nous ne réclamions rien, afin d'éviter toute rixe qui aurait pu avoir des suites funestes. Je ne me dissimulais pas que cette extrême douceur les rendrait insolens ; j'avais cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes : on avait tiré devant eux un coup de canon à boulet, afin de leur faire voir qu'on

* Selon Coxe, *bobry-morsky*, ou castor de mer ; la femelle, *matka* ; et les petits qui n'ont pas cinq mois, *medviedki*, &c. (N. D. R.)

pouvait les atteindre de loin; et un coup de fusil à balle avait traversé, en présence d'un grand nombre de ces Indiens, plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils nous avaient vendue, après nous avoir fait comprendre par signes qu'elle était impénétrable aux flèches et aux poignards; enfin, nos chasseurs, qui étaient adroits, tuaient les oiseaux sur leur tête. Je suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous inspirer des sentimens de crainte; mais leur conduite m'a prouvé qu'ils n'ont pas douté que notre patience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obligèrent à lever l'établissement que j'avais sur l'île; ils y débarquaient la nuit, du côté du large; ils traversaient un bois très-fourré, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets : enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbaud, qui étaient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution sous leur chevet: une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étaient écrites toutes nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le Port des Français. 1786. Juillet.

Ces obstacles n'empêchaient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois; tous nos officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différens detachemens de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer à terre; leur présence et le bon ordre contenaient les sauvages.

Pendant que nous faisions les dispositions les plus promptes pour notre départ, MM. de Monneron et Bernizet levaient le plan de la baie, dans un canot bien armé : je n'avais pu leur adjoindre des officiers de la marine, parce qu'ils étaient tous occupés; mais j'avais décidé que ces derniers, avant notre départ, vérifieraient les relèvemens de tous les points, et placeraient les sondes. Nous nous proposions ensuite de donner vingt-quatre heures à une chasse d'ours dont on avait aperçu les traces dans les mon-

1786. Juillet. tagnes, et de partir aussitôt après, la saison avancée ne nous permettant pas un plus long séjour.

Nous avions déjà visité le fond de la baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau ; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très-fréquemment de cinq différens glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'était au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devait aboutir à une grande rivière dont le cours pouvait se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenait sa source dans un des grands lacs au Nord du Canada. Voilà notre chimère, et voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands canots de la Boussole et de l'Astrolabe. MM. de Monti, de Marchainville, de Boutervilliers, et le père Receveur, accompagnaient M. de Langle ; j'étais suivi de MM. Dagelet, Boutin, Saint-Céran, Duché, et Prevost. Nous entrâmes dans le canal de l'Ouest ; il était prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chute des pierres et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses ; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement : l'eau en était si profonde, qu'à une demi-encablure de terre, je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. de Langle, de Monti, et Dagelet, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier ; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de fran-

chir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur ; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neige qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beau-temps. 1786. Juillet.

Pendant cette course, mon canot était resté sur le rivage ; un morceau de glace qui tomba dans l'eau à plus de quatre cents toises de distance, occasionna sur le bord de la mer un remou si considérable, qu'il en fut renversé et jeté assez loin sur le bord du glacier : cet accident fut promptement réparé, et nous retournâmes tous à bord, ayant achevé en quelques heures notre voyage dans l'intérieur de l'Amérique. J'avais fait visiter le canal de l'Est par MM. de Monneron et Bernizet : il se terminait, comme celui-ci, par deux glaciers : ces deux canaux ont été levés et portés sur le plan de la baie. (*Atlas*, N° 19.)

CHAPITRE VIII.

Continuation de notre séjour au Port des Français.—Au moment d'en partir nous éprouvons le plus affreux malheur.—Précis historique de cet événement.—Nous reprenons notre premier mouillage.—Départ.

1786. Juillet. Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il était plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrain; le gouvernement de ces peuples est tel, que le pays doit appartenir à la société entière: cependant, comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction; et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourrait être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidait contre nous; car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentans, et le chef, le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi des présens à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été l'objet de notre relâche, était achevé; nos canons étaient en place, notre arrimage réparé,

et nous avions embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili. Nul port dans l'univers ne peut présenter plus de commodités pour hâter ce travail, qui est souvent si difficile dans d'autres contrées. Des cascades, comme je l'ai déjà dit, tombant du haut des montagnes, versent l'eau la plus claire dans des barriques qui restent dans la chaloupe : le bois, tout coupé, est épars sur le rivage bordé par une mer tranquille. Le plan de MM. Monneron et Bernizet était achevé, ainsi que la mesure d'une base prise par M. Blondelas, qui avait servi à M. de Langle, à M. Dagelet, et au plus grand nombre des officiers, à mesurer trigonométriquement la hauteur des montagnes ; nous n'avions à regretter que le cahier d'observations de M. Dagelet, et ce malheur était presque réparé par les différentes notes qui avaient été retrouvées : nous nous regardions enfin comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut. 1786. Juillet.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événemens des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connaître que mes regrets ont été, depuis cet événement, cent fois accompagnés de mes larmes ; que le temps n'a pu calmer ma douleur : chaque objet, chaque instant, me rappelle la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil événement.

J'ai déjà dit que les sondes devaient être placées sur le plan de MM. de Monneron et Bernizet, par les officiers de la marine ; en conséquence, la biscayenne de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Marchainville, fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit canot dont je donnai le commandement à M. Boutin. M. d'Escures, mon premier lieutenant, chevalier de Saint-Louis, commandait la biscayenne de la Boussole, et était le chef de cette petite expédition.

1786. Juillet. Comme son zèle m'avait paru quelquefois un peu ardent, je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels j'étais entré sur la prudence que j'exigeais, lui parurent si minutieux, qu'il me demanda si je le prenais pour un enfant, ajoutant qu'il avait déjà commandé des bâtimens. Je lui expliquai amicalement le motif de mes ordres ; je lui dis que M. de Langle et moi avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant, et que j'avais trouvé que l'officier commandant le deuxième canot qui était avec nous, avait passé trop près de la pointe, sur laquelle même il avait touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton, pendant les siéges, de monter sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit leur fait braver, dans les canots, les roches et les brisans ; mais que cette audace peu réfléchie pouvait avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se renouvelaient à chaque minute. Après cette conversation, je lui remis les instructions suivantes, que je lus à M. Boutin : elles feront mieux connaître qu'aucun autre exposé, la mission de M. d'Escures, et les précautions que j'avais prises.

Instructions données par écrit à M. d'Escures, par M. de la Pérouse.

" Avant de faire connaître à M. d'Escures l'objet de sa mission, je le " préviens qu'il lui est expressément défendu d'exposer les canots à aucun " danger, et d'approcher la passe si elle brise. Il partira à six heures du " matin avec deux autres canots commandés par MM. de Marchainville et " Boutin, et il sondera la baie depuis la passe jusqu'à la petite anse qui est " dans l'Est des deux mamelons ; il portera les sondes sur le plan que je " lui ai remis, ou il en figurera un d'après lequel on pourra les rapporter. " Si la passe ne brisait point, mais qu'elle fût houleuse, comme ce travail " n'est pas pressé, il remettrait à un autre jour de la sonder, et il ne per- " drait pas de vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait difficile-

" ment, sont toujours mal faites. Il est probable que le meilleur moment 1786.
" pour approcher la passe, sera à la mer étale, vers huit heures et demie ; Juillet.
" si alors les circonstances sont favorables, il tâchera d'en mesurer la
" largeur avec une ligne de loch, et il placera les trois canots parallèle-
" ment, sondant dans le sens de la largeur, ou de l'Est à l'Ouest. Il son-
" dera ensuite du Nord au Sud ; mais il n'est guère vraisemblable qu'il
" puisse faire cette seconde sonde dans la même marée, parce que le cou-
" rant aura pris trop de force.

" En attendant l'heure de la mer étale, ou en supposant que la mer
" soit mauvaise, M. d'Escures fera sonder l'intérieur de la baie, particu-
" lièrement l'anse qui est derrière les mamelons, où je crois qu'il doit y
" avoir un très-bon mouillage ; il tâchera aussi de fixer sur le plan les
" limites du fond de roche et du fond de sable, afin que le bon fond soit
" bien connu. Je crois que, lorsque le canal du Sud de l'île est ouvert
" par la pointe des mamelons, on est sur un bon fond de sable. M. d'Es-
" cures vérifiera si mon opinion est fondée ; mais je lui répète encore que
" je le prie de ne pas s'écarter de la plus extrême prudence."

Ces instructions devaient-elles me laisser quelque crainte ? elles étaient données à un homme de trente-trois ans, qui avait commandé des bâtimens de guerre : combien de motifs de sécurité !

Nos canots partirent, comme je l'avais ordonné, à six heures du matin ; c'était autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chasser et déjeûner sous des arbres. Je joignis à M. d'Escures, M. de Pierrevert, et M. de Montarnal, le seul parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils ; jamais jeune officier ne m'avait donné plus d'espérance, et M. de Pierrevert avait déjà acquis ce que j'attendais très-incessamment de l'autre.

Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement de cette biscayenne, dans laquelle le maître-pilote de ma frégate s'était aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avait pour second dans son petit canot

1786. Juillet. M. Mouton, lieutenant de frégate : je savais que le canot de l'Astrolabe était commandé par M. de Marchainville ; mais j'ignorais s'il y avait d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas si-tôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau ; je craignis dans ce premier instant quelqu'attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer ; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé, que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisans qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vîtesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisans, dans l'espoir de sauver quelqu'un ; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée ; enfin, il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir, tout avait été englouti . . . . . et M. Boutin rentra à la marée étale. La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelqu'espérance pour la biscayenne de l'Astrolabe ; il n'avait vu périr que la nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire, dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé ; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'ame trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui,

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit en versant des larmes, que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères * pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble ; car c'était presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau. 1786. Juillet.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste événement ; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tous secours avaient été impossibles : nous les comblâmes de présens, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendraient à celui qui aurait sauvé un seul homme.

Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité ; ils coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avais déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'Est, où, si quelqu'un, contre toute apparence, avait eu le bonheur de se sauver, il était probable qu'il aborderait. M. de Langle se porta sur la côte de l'Ouest, afin de ne rien laisser à visiter ; et je restai à bord, chargé de la garde des deux vaisseaux, avec les équipages nécessaires pour n'avoir rien à craindre des sauvages, contre lesquels la prudence voulait que nous fussions toujours en garde. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avaient suivi MM. de Langle et Clonard ; ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même jeté. J'avais cependant conservé un peu d'espoir : l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde ; mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très-

* MM. la Borde Marchainville et la Borde Boutervilliers.

1786. Juillet. imparfaitement. Je vais rapporter ici la relation de M. Boutin ; il était l'ami de M. d'Escures, et nous ne pensons pas également l'un et l'autre sur l'imprudence de cet officier.

Relation de M. Boutin.

" Le 13 Juillet, à cinq heures cinquante minutes du matin, je partis " du bord de la Boussole dans le petit canot ; j'avais ordre de suivre M. " d'Escures qui commandait notre biscayenne ; et M. de Marchainville " commandant la biscayenne de l'Astrolabe devait se joindre à nous. Les " instructions que M. d'Escures avait reçues par écrit de M. de la Pérouse, " et qui m'avaient été communiquées, lui enjoignaient d'employer ces " trois canots à sonder la baie ; d'y placer les sondes, d'après des relève- " mens, sur le plan qui lui avait été donné ; de sonder la passe, si la mer " était belle, et d'en mesurer la largeur : mais il lui était expressément " défendu d'exposer au moindre danger les canots qui étaient sous ses " ordres, et d'approcher de la passe, pour peu qu'elle brisât, ou même " qu'il y eût de la houle. Après avoir doublé la pointe Ouest de l'île " près de laquelle nous étions mouillés, je vis que la passe brisait dans " toute sa largeur, et qu'il serait impossible de s'y présenter. M. d'Es- " cures était alors de l'avant, ses avirons levés, et semblait vouloir m'at- " tendre ; mais lorsque je l'eus approché à portée de fusil, il continua sa " route ; et comme son canot marchait beaucoup mieux que le mien, il " répéta plusieurs fois la même manœuvre, sans qu'il me fût jamais possi- " ble de le joindre. A sept heures un quart, ayant toujours gouverné sur " la passe, nous n'en étions plus qu'à deux encablures : notre biscayenne " vira de bord. Je suivis son mouvement dans ses eaux ; nous fîmes " route pour rentrer dans la baie, laissant la passe derrière nous. Mon " canot était derrière notre biscayenne, à portée de la voix : j'apercevais " celle de l'Astrolabe à un quart de lieue, en dedans de la baie. M. " d'Escures me héla alors en riant : ' Je crois que nous n'avons rien de " mieux à faire que d'aller déjeûner, car la passe brise horriblement.' " Je répondis : ' Certainement, et j'imagine que notre travail se bornera à

" fixer les limites de la baie de sable, qui est à bâbord en entrant.' M. " de Pierrevert, qui était avec M. d'Escures, allait me répondre; mais ses " yeux s'étant tournés vers la côte de l'Est, il vit que nous étions en- " traînés par le jusant: je m'en aperçus aussi, et dans l'instant nos deux " canots furent nagés avec la plus grande force, le cap au Nord, pour " nous éloigner de la passe, dont nous étions encore à cent toises. Je ne " croyais pas être exposé au moindre danger, puisqu'en gagnant seule- " ment vingt toises sur l'un ou l'autre bord, nous avions toujours la res- " source d'échouer nos canots sur le rivage. Après avoir vogué plus d'une " minute sans pouvoir refouler la marée, j'essayai inutilement de gagner " la côte de l'Est; notre biscayenne, qui était devant moi, essaya aussi " inutilement de gagner la côte de l'Ouest: nous fûmes donc forcés de " remettre le cap au Nord, pour ne pas tomber en travers dans les brisans. " Les premières lames commençaient à déployer à peu de distance de " mon canot: je crus devoir mouiller le grappin, mais il ne tint pas; " heureusement le cablot n'était pas étalingué à un des bancs, il fila en " entier dans la mer, et nous déchargea d'un poids qui aurait pu nous être " funeste. Dans l'instant, je fus au milieu des plus fortes lames qui rem- " plirent presque le canot; il ne coula cependant pas, et ne cessa point " de gouverner; de manière que je pouvais toujours présenter l'arrière " aux lames, ce qui me donna le plus grand espoir d'échapper au dan- " ger. 1786. Juillet.

" Notre biscayenne s'était éloignée de moi pendant que je mouillais le " grappin, et elle ne se trouva que quelques minutes après dans les brisans; " je l'avais perdue de vue en recevant les premières lames: mais dans un " des momens où je me trouvai au-dessus de ces brisans, je la revis entre " deux eaux, à trente ou quarante toises de l'avant: elle était en travers; " je n'aperçus ni hommes ni avirons. Ma seule espérance avait été qu'elle " pourrait refouler le courant, mais j'étais trop certain qu'elle périrait si " elle était entraînée; car, pour échapper, il fallait un canot qui portât " son plein d'eau, et qui, dans cette situation, pût gouverner, afin de ne " pas chavirer: malheureusement notre biscayenne n'avait aucune de ces " qualités.

1786. Juillet. " J'étais toujours au milieu des brisans, regardant de tous côtés, et je " vis que derrière mon canot, vers le Sud, les lames formaient une chaîne " que mon œil suivait jusqu'à mon horizon ; les brisans paraissaient aussi " aller fort loin dans l'Ouest : je vis enfin, que, si je pouvais gagner seule- " ment cinquante toises dans l'Est, je trouverais une mer moins dan- " gereuse. Je fis tous mes efforts pour y réussir, en donnant des élans sur " tribord dans l'intervalle des lames; et, à sept heures vingt-cinq minutes, " je fus hors de tout danger, n'ayant plus à combattre qu'une forte houle " et de petites lames produites par la brise de l'Ouest-Nord-Ouest.

" Après avoir vidé l'eau de mon canot, je cherchai les moyens de don- " ner du secours à mes malheureux camarades ; mais dès-lors je n'avais " plus aucun espoir.

" Depuis le moment où j'avais vu notre biscayenne couler dans les bri- " sans, j'avais toujours donné des élans dans l'Est, et je n'avais pu en " sortir qu'au bout de quelques minutes. Il était impossible que les " naufragés, au milieu d'un courant si rapide, pussent jamais s'éloigner de " sa direction, et ils devaient être entraînés pendant tout le reste de la " marée qui a porté au large jusqu'à huit heures quarante-cinq minutes : " d'ailleurs, comment le meilleur nageur aurait-il pu résister quelques " instans seulement à la force de ces lames ? Cependant, comme je ne " pouvais faire aucune recherche raisonnable que dans la partie où portait " le courant, je mis le cap au Sud, côtoyant les brisans qui me restaient à " tribord, et changeant de route à chaque instant, pour m'approcher de " quelques loups marins ou goëmons, qui me donnaient de temps en " temps quelque espérance.

" Comme la mer était très-houleuse, lorsque j'étais sur le sommet des " lames, mon horizon s'étendait assez loin, et j'aurais pu apercevoir un " aviron ou un débris à plus de deux cents toises.

" Bientôt mes regards se portèrent vers la pointe de l'Est de l'entrée ; " j'y aperçus des hommes qui, avec des manteaux, faisaient des signaux :

" c'étaient des sauvages, ainsi que je l'ai appris depuis; mais je les pris 1786.
" alors pour l'équipage de la biscayenne de l'Astrolabe, et j'imaginai Juillet.
" qu'elle attendait l'étale de la marée pour venir à notre secours; j'étais
" bien loin de penser que mes malheureux amis étaient victimes de leur
" hardiesse généreuse.

" A huit heures trois quarts *, la marée ayant reversé, il n'y avait point
" de brisans, mais seulement une forte houle. Je crus devoir continuer
" mes recherches dans cette houle, suivant la direction du jusant qui avait
" cessé; je fus aussi malheureux dans cette seconde recherche que dans la
" première. A neuf heures, voyant que le flot venait du Sud-Ouest, que
" je n'avais ni vivres, ni grappins, ni voiles, mon équipage mouillé et saisi
" de froid; craignant de ne pouvoir rentrer dans la baie lorsque le flot au-
" rait acquis toute sa force; voyant d'ailleurs qu'il portait déjà avec vio-
" lence au Nord-Est, ce qui m'empêchait de gagner au Sud où j'aurais dû
" continuer mes recherches si la marée l'avait permis, je rentrai dans la
" baie, faisant route au Nord.

" La passe m'était déjà presque fermée par la pointe de l'Est; la mer
" brisait encore sur les deux pointes; mais elle était calme au milieu. Je
" parvins enfin à gagner cette entrée, rangeant beaucoup la pointe de bâ-
" bord, sur laquelle étaient les Américains qui m'avaient fait des signaux,
" et que j'avais crus Français. Ils m'exprimèrent par leurs gestes qu'ils
" avaient vu chavirer deux embarcations; et ne voyant pas la biscayenne de
" l'Astrolabe, je ne fus que trop certain du sort de M. de Marchainville,
" que je connaissais trop pour croire qu'il eût réfléchi sur l'inutilité du
" danger auquel il allait s'exposer. Comme on aime cependant à se flat-
" ter, il me restait un très-léger espoir que je le trouverais à bord de nos
" vaisseaux où il était possible qu'il eût été demander du secours: mes
" premières paroles en arrivant a bord, furent: 'Avez-vous des nouvelles
" de M. de Marchainville?' 'Non,' fut pour moi la certitude de sa perte.

* Huit heures et demie était l'heure que j'avais indiquée dans mes instructions pour approcher de la passe sans danger, parce que le courant, dans tous les cas, eût porté en dedans: ..... et à sept heures un quart, les chaloupes étaient englouties!

1786. Juillet. " Après tous ces détails, je crois devoir expliquer les motifs de la conduite de M. d'Escures. Il est impossible qu'il ait jamais songé à se présenter dans la passe ; il voulait seulement s'en approcher, et il a cru se tenir à une distance plus que suffisante pour être hors de tout danger : c'est cette distance qu'il a mal jugée, ainsi que moi, ainsi que les dix-huit personnes qui étaient dans nos deux canots. Je ne puis dire combien cette erreur est pardonnable, ni pourquoi il était impossible de juger la violence du courant ; on croirait que je m'excuse moi-même, car, je le répète, je jugeais cette distance plus que suffisante, et l'aspect même de la côte qui fuyait dans le Nord avec la plus grande vîtesse, ne me causa que de l'étonnement. Sans vouloir détailler toutes les raisons qui devaient contribuer à nous inspirer une confiance bien funeste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que le jour de notre entrée dans cette baie, nos canots sondèrent la passe en tout sens pendant plus de deux heures, sans éprouver aucun courant. Il est vrai que, quand nos frégates s'y présentèrent, elles furent repoussées par le jusant ; mais le vent était si faible, que dans le même instant, nos canots refoulaient la marée avec la plus grande facilité : enfin, le 11 Juillet, jour de la pleine lune, nos deux commandans furent eux-mêmes avec plusieurs officiers sonder cette passe ; ils sortirent avec le jusant, rentrèrent avec le flot, et n'y remarquèrent rien qui pût faire juger qu'il y eût le moindre danger, sur-tout avec des canots bien armés. Ainsi on doit conclure que, le 13 Juillet, la violence du courant tenait à des causes particulières, comme une fonte extraordinaire de neige, ou des vents forcés qui n'avaient pas pénétré dans la baie, mais qui, sans doute, avaient soufflé avec violence au large.

" M. de Marchainville était à un quart de lieue en dedans de la passe, au moment où j'y fus entraîné ; je ne l'ai pas vu depuis ce moment ; mais tous ceux qui le connaissent savent ce que son caractère noble et généreux l'a porté à faire. Il est probable que, lorsqu'il a aperçu nos deux canots au milieu des brisans, ne pouvant concevoir comment nous y avions été entraînés, il a supposé ou un cablot cassé ou des avirons perdus ; dans l'instant, il aura nagé pour venir à nous jusqu'au pied des

" premiers brisans; nous voyant lutter au milieu des lames, il n'aura 1786.
" écouté que son courage, et il aura cherché à franchir les brisans pour Juillet.
" nous porter des secours en dehors, au risque de périr avec nous. Cette
" mort sans oute est glorieuse; mais combien elle est cruelle pour celui
" qui, échappé au danger, n'a plus la possibilité d'espérer revoir jamais
" aucun de ceux qui l'ont accompagné, ou aucun des héros qui venaient
" pour le sauver!

" Il est impossible que j'aye voulu omettre aucun fait essentiel, ou dé-
" naturer ceux que j'ai rapportés; M. Mouton, lieutenant de frégate, qui
" était en second dans mon canot, est à portée de relever mes erreurs, si
" ma mémoire m'avait trompé; sa fermeté, celle du patron et des quatre
" canotiers, n'ont pas peu contribué à nous sauver: mes ordres ont été exé-
" cutés au milieu des brisans avec la même exactitude que dans les circon-
" stances les plus ordinaires. Signé BOUTIN." (*Atlas*, N° 25.)

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes, des doutes en Europe; on n'aurait pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe, que ni les canots ni les naufragés n'avaient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissait aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avait pu y revenir, comme ce ne pouvait être que dans les environs de la baie, je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours; mais je quittai le mouillage de l'île, et je pris celui du platin de sable qui est à l'entrée, sur la côte de l'Ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet qui n'est que d'une lieue, pendant lesquels nous essuyâmes un coup de vent d'Est qui nous aurait mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase: heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encablure de terre. Les vents contraires nous retinrent plus long-temps que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 Juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le

1786. Juillet. souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa l'inscription suivante, qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe :

A l'entrée du port ont péri vingt-un braves marins; qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres.

Le 4 Juillet 1786, les frégates la Boussole et l'Astrolabe, parties de Brest le 1er Août 1785, sont arrivées dans ce port. Par les soins de M. de la Pérouse, commandant en chef l'expédition ; de M. le vicomte de Langle, commandant la deuxième frégate ; de MM. de Clonard et de Monti, capitaines en second des deux bâtimens, et des autres officiers et chirurgiens, aucunes des maladies qui sont la suite des longues navigations, n'avaient atteint les équipages. M. de la Pérouse se félicitait, ainsi que nous tous, d'avoir été d'un bout du monde à l'autre, à travers toutes sortes de dangers, ayant fréquenté des peuples réputés barbares, sans avoir perdu un seul homme ni versé une goutte de sang. Le 13 Juillet, trois canots partirent à cinq heures du matin, pour aller placer des sondes sur le plan de la baie, qui avait été dressé. Ils étaient commandés par M. d'Escures, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis : M. de la Pérouse lui avait donné des instructions par écrit, pour lui défendre expressément de s'approcher du courant ; mais au moment qu'il croyait encore en être éloigné, il s'y trouva engagé. MM. de la Borde, frères, et de Flassan, qui étaient dans le canot de la deuxième frégate, ne craignirent pas de s'exposer pour voler au secours de leurs camarades ; mais, hélas ! ils ont eu le même sort. . . . . Le troisième canot était sous les ordres de M. Boutin, lieutenant de vaisseau. Cet officier, luttant avec courage contre les brisans, fit, pendant plusieurs heures, de grands mais inutiles efforts pour secourir ses amis, et ne dut lui-même son salut qu'à la meilleure construction de son canot, à sa prudence éclairée, à celle de M. Laprise Mouton, lieutenant de frégate, son second ; et à l'activité et prompte obéissance de son équipage, composé de Jean Marie, patron, Lhostis, le Bas, Corentin Jers, et Monens, tous quatre matelots. Les Indiens ont paru prendre part à notre douleur ; elle est extrême. Émus par le malheur, et non découragés, nous partons le 30 Juillet pour continuer notre voyage.

1786.
Juillet.

Noms des Officiers, Soldats, et Matelots, qui ont naufragé le 13 Juillet, à sept heures un quart du matin.

LA BOUSSOLE.

Officiers. MM. d'Escures, de Pierrevert, de Montarnal.

Équipage. Lemaître, premier pilote, Lieutot, caporal et patron, Prieur, Fraichot, Berrin, Bolet, Fleury, Chaub, } tous sept soldats ; le plus âgé n'avait pas trente-trois ans.

L'ASTROLABE.

Officiers. MM. de la Borde Marchainville, de la Borde Boutervilliers, } frères. Flassan.

Équipage. Soulas, caporal et patron, Philiby, Juliens le Penn, Pierre Rabier, } tous quatre soldats. Thomas Andrieux, Goulvin Tarreau, Guillaume Duquesne, } tous trois gabiers, à la fleur de leur âge.

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura, sur les mœurs et les divers usages des sauvages, beaucoup de connaissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage : nos vaisseaux étaient à l'ancre auprès de leurs villages ; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et

1786. Juillet. chaque jour, nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Le 22 Juillet, ils nous apportèrent des débris de nos canots naufragés, que la lame avoit poussés sur la côte de l'Est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre, par des signes, qu'ils avaient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage où il avait été jeté par la lame. Sur ces indices, MM. de Clonard, de Monneron, de Monti, partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'Est, accompagnés des mêmes sauvages qui nous avaient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présens.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable ; à chaque demi-heure, les guides exigeaient un nouveau paiement, ou refusaient de suivre ; enfin, ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présens. Ils virent, dans cette course, des forêts immenses de sapins de la plus belle dimension ; ils en mesurèrent de cinq pieds de diamètre, et qui paraissaient avoir plus de cente quarante pieds de hauteur.

Le récit qu'ils nous firent de la manœuvre des sauvages ne nous surprit pas ; leur adresse en fait de vol et de fourberie ne peut trouver aucun terme de comparaison. MM. de Langle et de Lamanon, avec plusieurs officiers et naturalistes, avaient fait, deux jours auparavant, dans l'Ouest, une course qui avait également pour objet ces tristes recherches : elle fut aussi infructueuse que l'autre ; mais ils rencontrèrent un village d'Indiens, sur le bord d'une petite rivière entièrement barrée par des piquets pour la pêche du saumon : nous soupçonnions depuis long-temps que ce poisson venait de cette partie de la côte, mais nous n'en étions pas certains, et cette découverte satisfit notre curiosité. M. Duché de Vancy a fait un dessin*, dont la vue fera connaître les détails de cette pêche : on y verra que le sau-

* Ce dessin n'est pas parvenu.

mon, remontant la rivière, rencontre des piquets ; que, ne pouvant les franchir, il cherche à retourner vers la mer, et trouve sur son passage des paniers très-étroits, fermés par le bout, et placés dans les angles de cette chaussée ; il y entre, et ne pouvant s'y retourner, il reste pris. La pêche de ce poisson est si abondante, que les équipages des deux bâtimens en ont eu en très-grande quantité pendant notre séjour, et que chaque frégate en a fait saler deux barriques. 1786. Juillet.

Nos voyageurs rencontrèrent aussi un morai* qui leur prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête ; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consiste en quatre piquets assez forts qui portent une petite chambre en planches, dans laquelle reposent les cendres contenues dans des coffres ; ils ouvrirent ces coffres, défirent le paquet de peaux qui enveloppait la tête, et après avoir satisfait à leur curiosité, ils remirent scrupuleusement chaque chose à sa place ; ils y ajoutèrent beaucoup de présens en instrumens de fer et en rassades. Les sauvages qui avaient été témoins de cette visite, montrèrent un peu d'inquiétude ; mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-promptement les présens que nos voyageurs avaient laissés : d'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu, n'y trouvèrent que les cendres et la tête ; ils y mirent de nouvelles richesses qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens auraient désiré plusieurs visites par jour : mais s'ils nous permirent, quoiqu'avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes ; ils ne consentirent à nous en laisser approcher qu'après en avoir écarté leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtans de l'univers.

Nous voyions, chaque jour, entrer dans la baie de nouvelles pirogues, et, chaque jour, des villages entiers en sortaient et cédaient leur place à d'autres. Ces Indiens paraissaient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardaient jamais qu'à la mer étale du flot ou du jusant : nous apercevions

* J'ai conservé le nom de *morai*, qui, mieux que tombeau, exprime une exposition en plein air.

1786. Juillet. distinctement, à l'aide de nos lunettes, que, lorsqu'ils étaient entre les deux pointes, le chef ou du moins l'Indien le plus considérable se levait, tendait les bras vers le soleil, et paraissait lui adresser des prières, pendant que les autres pagayaient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissemens sur cette coutume, que nous apprîmes que depuis peu de temps sept très-grandes pirogues avaient fait naufrage dans la passe : la huitième s'était sauvée ; les Indiens qui échappèrent à ce malheur la consacrèrent ou à leur dieu, ou à la mémoire de leurs compagnons ; nous la vîmes à côté d'un morai qui contenait sans doute les cendres de quelques naufragés.

Cette pirogue ne ressemblait point à celles du pays, qui ne sont formées que d'un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue : celle-ci avait des couples, des lisses, comme nos canots ; et cette charpente, très-bien faite, avait un étui de peau de loup marin qui lui servait de bordage ; il était si parfaitement cousu, que les meilleurs ouvriers d'Europe auraient de la peine à imiter ce travail : l'étui dont je parle, que nous avons mesuré avec la plus grande attention, était déposé dans le morai à côté des coffres cinéraires ; et la charpente de la pirogue, élevée sur des chantiers, restait nue auprès de ce monument.

J'aurais désiré emporter cette enveloppe en Europe ; nous en étions absolument les maîtres ; cette partie de la baie n'étant pas habitée, aucun Indien ne pouvait y mettre obstacle ; d'ailleurs, je suis très-persuadé que les naufragés étaient étrangers, et j'expliquerai mes conjectures à cet égard dans le chapitre suivant : mais il est une religion universelle pour les asyles des morts, et j'ai voulu que ceux-ci fussent respectés. Enfin, le 30 Juillet, à quatre heures du soir, nous appareillâmes avec une brise très-faible de l'Ouest, qui ne cessa que lorsque nous fûmes à trois lieues au large : l'horizon était si clair, que nous apercevions et relevions le mont Saint-Élie au Nord-Ouest corrigé, distant au moins de quarante lieues. A huit heures du soir, l'entrée de la baie me restait à trois lieues dans le Nord, et la sonde rapportait quatre-vingt-dix brasses, fond de vase.

CHAPITRE IX.

Description du Port des Français.—Sa latitude, sa longitude.—Avantages et inconvéniens de ce port.—Ses productions végétales et minérales.—Oiseaux, poissons, coquilles, quadrupèdes.—Mœurs et coutumes des Indiens.—Leurs arts, leurs armes, leur habillement, leur inclination au vol.—Forte présomption que les Russes seuls communiquent indirectement avec ces peuples.—Leur musique, leur danse, leur passion pour le jeu.—Dissertation sur leur langue.

1786. Juillet.

La baie ou plutôt le port auquel j'ai donné le nom de Port des Français, est situé, suivant nos observations et d'après celles de M. Dagelet, par 58^{d} 37′ de latitude Nord, et 139^{d} 50′ de longitude occidentale; la déclinaison de l'aiguille aimantée y est de 28^{d} vers l'Est, et son inclinaison de 74^{d}: le plan, mieux qu'aucune autre description, fera connaître l'étendue et la direction de ce port. La mer y monte de sept pieds et demi aux nouvelles et pleines lunes; elle est haute à une heure: les vents du large, ou peut-être d'autres causes, agissent si puissamment sur le courant de la passe, que j'ai vu le flot y entrer comme le fleuve le plus rapide; et dans d'autres circonstances, quoiqu'aux mêmes époques de la lune, il pouvait être refoulé par un canot. J'ai mesuré dans mes courses la laisse de certaines marées à quinze pieds au-dessus du niveau de la mer; et il est vraisemblable que ces marées sont celles de la mauvaise saison. Lorsque les vents soufflent avec violence de la partie du Sud, la passe doit être impraticable; et dans tous les temps, les courans rendent l'entrée difficile; la sortie exige aussi une réunion de circonstances qui peuvent retarder le

1786. Juillet. départ d'un vaisseau de plusieurs semaines ; on ne peut appareiller qu'au moment de la pleine mer ; la brise de l'Ouest au Nord-Ouest n'est souvent formée que vers onze heures, ce qui ne permet pas de profiter des marées du matin ; enfin, les vents d'Est, qui sont contraires, m'ont paru plus fréquens que ceux de l'Ouest, et la hauteur des montagnes environnantes ne permet jamais aux vents de terre ou du Nord de pénétrer dans la rade. Comme ce port présente de grands avantages, j'ai cru devoir en faire connaître aussi tous les inconvéniens. Il me paraît que cette relâche ne convient point aux bâtimens qui seraient expédiés pour traiter des pelleteries à l'aventure : ceux-ci doivent mouiller dans beaucoup de baies, et n'y faire qu'un très-court séjour, parce que les Indiens ont tout vendu dans la première semaine, et que toute perte de temps est très-préjudiciable aux intérêts des traiteurs ; mais une nation qui aurait des projets de factorerie sur cette côte, à l'instar de celles des Anglais dans la baie d'Hudson, ne pourrait faire choix d'un lieu plus propre à un pareil établissement : une simple batterie de quatre canons de gros calibre, placée sur la pointe du continent, suffirait pour défendre une entrée aussi étroite, et que les courans rendent si difficile ; cette batterie ne pourrait être tournée ni enlevée par terre, parce que la mer brise toujours avec fureur sur la côte, et que le débarquement y est impossible. Le fort, les magasins, et tous les établissemens de commerce, seraient élevés sur l'île du Cénotaphe, dont la circonférence est à peu près d'une lieue ; elle est susceptible de culture ; on y trouve de l'eau et du bois. Les vaisseaux n'ayant point à chercher leur cargaison, et certains de la trouver rassemblée dans un seul point, ne seraient exposés à aucun retard : quelques corps morts, placés pour la navigation intérieure de la baie, la rendraient extrêmement facile et sûre ; il se formerait des pilotes, qui, connaissant mieux que nous la direction et la vîtesse du courant à certaines époques de la marée, assureraient l'entrée et la sortie des bâtimens ; enfin, notre traite de peaux de loutre a été si considérable, que je dois présumer qu'on ne peut en rassembler une plus grande quantité dans aucune autre partie de l'Amérique.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson, par cette même latitude. Nous avons mesuré des pins de six pieds de diamètre et de cent quarante pieds de hauteur : ceux de même

espèce ne sont, au fort de Wales et au fort d'York, que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors. 1786. Juillet.

La végétation est aussi très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année : je serais peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie, et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri, l'oseille à feuille ronde, le lupin, le pois sauvage, la mille-feuille, la chicorée, le mimulus. Chaque jour et à chaque repas, la chaudière de l'équipage en était remplie ; nous en mangions dans la soupe, dans les ragoûts, en salade ; et ces herbes n'ont pas peu contribué à nous maintenir dans notre bonne santé. On voyait parmi ces plantes potagères, presque toutes celles des prairies et des montagnes de France ; l'angélique, le bouton d'or, la violette, plusieurs espèces de gramen propres aux fourrages : on aurait pu, sans aucun danger, faire cuire et manger de toutes ces herbes, si elles n'avaient pas été mêlées avec quelques pieds d'une ciguë très-vivace, sur laquelle nous n'avons fait aucune expérience.

Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles ; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, différentes espèces de bruyère qui croissent à l'ombre, le peuplier-baumier, le peuplier-liard, le saule-marsaut, le charme, et enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourrait faire les mâtures de nos plus grands vaisseaux. Aucune production végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe. M. de la Martinière, dans ses différentes excursions, n'a rencontré que trois plantes qu'il croit nouvelles ; et on sait qu'un botaniste peut faire une pareille fortune aux environs de Paris.

Les rivières étaient remplies de truites et de saumons, mais nous ne prîmes dans la baie que des fletans*, dont quelques-uns pesaient plus de cent livres, de petites vieilles†, une seule raie, des caplans‡, et quelques

* Ou *faitan*, poisson plat, plus alongé et moins quarré que le turbot, dont la peau supérieure est couverte de petites écailles : ceux qu'on prend en Europe sont beaucoup moins gros. (N. D. R.)

† Poisson semblable, au coup d'œil et au goût, à la morue ; mais ordinairement plus gros, et aussi facile à prendre à cause de son avidité. (N. D. R.)

‡ Ce poisson ressemble au merlan, quoique un peu plus large ; sa chair est molle, de bon goût, et facile à digérer ; il abonde sur les côtes de Provence, où il est connu sous le nom de *capelan*. (N. D. R.)

1786. Juillet. plies. Comme nous préférions les saumons et les truites à tous ces poissons, et que les Indiens nous en vendaient en plus grande quantité que nous ne pouvions en consommer, nous avons très-peu pêché, et seulement à la ligne : nos occupations ne nous ont jamais permis de jeter la seine, qui exigeait, pour être tirée à terre, les forces réunies de vingt-cinq ou trente hommes. Les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer, et les rochers sont mailletés de petits lepas assez curieux. On trouve aussi dans le creux de ces rochers différentes espèces de buccins et d'autres limaçons de mer : j'ai vu sur le sable du rivage d'assez grosses cames, et M. de Lamanon rapporta d'un endroit élevé de plus de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer, des pétrifications très-bien conservées et de la plus grande dimension, de la coquille connue des conchiliologistes sous le nom de *manteau royal*, et plus vulgairement *coquille de Saint-Jacques*. Ce fait n'est pas nouveau pour les naturalistes, qui ont pu en trouver même à des hauteurs infiniment plus considérables ; mais je crois qu'il leur sera long-temps difficile à expliquer d'une manière qui satisfasse à toutes les objections. Nous ne trouvâmes aucune coquille de cette espèce roulée sur le sable du rivage, et l'on sait que c'est-là le cabinet de la nature.

Nos chasseurs virent dans les bois des ours, des martres, des écureuils ; et les Indiens nous vendirent des peaux d'ours noir et brun, de linx du Canada, d'hermine, de martre, de petit gris, d'écureuil, de castor, de marmotte du Canada ou monax, et de renard roux. M. de Lamanon prit aussi une musaraigne ou rat d'eau en vie. Nou vîmes des peaux tannées d'orignal ou d'élan, et une corne de bouquetin ; mais la pelleterie la plus précieuse et la plus commune est celle de la loutre de mer, de loup et d'ours marin. Les oiseaux sont peu variés, mais les individus y sont assez multipliés. Les bois taillis étaient pleins de fauvettes, de rossignols, de merles, de gelinottes ; nous étions dans la saison de leurs amours, et leur chant me parut fort agréable. On voyait planer dans les airs l'aigle à tête blanche, le corbeau de la grande espèce ; nous surprîmes et tuâmes un martin pêcheur, et nous aperçumes un très-beau geai bleu, avec quelques colibris. L'hirondelle ou martinet et l'huitrier noir font leurs nids dans le creux des

rochers sur le bord de la mer. Le goëland, le guillemot à pattes rouges, les cormorans, quelques canards, et des plongeons de la grande et de la petite espèce, sont les seuls oiseaux de mer que nous ayons vus. 1786. Juillet.

Mais si les productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé; et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même temps si pittoresque, qu'il mériterait d'être visité par les curieux, s'il n'était pas à une des extrémités de la terre.

Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'aperçoit ni arbres ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment sur le rivage une espèce de quai; leur talus est si rapide, qu'après les deux ou trois cents premières toises, les bouquetins ne pourraient les gravir; et toutes les coulées qui les séparent, sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être aperçu, et dont la base est baignée par la mer. A une encablure de terre, on ne peut trouver le fond avec une sonde de cent soixante brasses.

Les côtés du port sont formés par des montagnes du deuxième ordre, de huit à neuf cents toises seulement d'élévation; elles sont couvertes de pins, tapissées de verdure, et on n'aperçoit la neige que sur leur sommet; elles m'ont paru entièrement composées de schiste qui est dans un commencement de décomposition; elles ne sont pas entièrement inaccessibles, mais extrêmement difficiles à gravir. MM. de Lamanon, de la Martinière, Collignon, l'abbé Mongès, et le père Receveur, naturalistes zélés et infatigables, ne purent parvenir jusqu'au sommet; mais ils montèrent, avec des fatigues inexprimables, à une assez grande hauteur: aucune pierre, aucun caillou, n'échappa à leurs recherches. Trop bons physiciens pour ignorer qu'on trouve dans les vallons les échantillons de tout ce qui constitue la masse des montagnes, ils colligèrent l'ochre, la pyrite cuivreuse, le grenat friable mais très-gros et parfaitement cristallisé, le schorl en cristaux, le granit, les schistes, la pierre de corne, le quartz très-pur, le mica, la plombagine, et le charbon de terre: quelques-unes de ces matières annon-

1786. Juillet. cent que ces montagnes recèlent des mines de fer et de cuivre ; mais nous n'aperçûmes la trace d'aucun autre métal.

La nature devait à un pays aussi affreux des habitans qui différassent autant des peuples civilisés, que le site que je viens de décrire diffère de nos plaines cultivées : aussi grossiers et aussi barbares que leur sol est rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler ; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des enfans manger quelques fraises et quelques framboises ; mais c'est sans doute un mets insipide pour ces hommes qui ne sont sur la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts *.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation, à cet égard, a fait de grands progrès ; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance : la manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance ; colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont pendant l'été dans la plus grande abondance, pouvant prendre en moins d'une heure le poisson nécessaire à la subsistance de leur famille ; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion aussi violente que quelques habitans de nos grandes villes : c'est la grande source de leurs querelles. Je ne craindrais pas d'annoncer que cette peuplade s'anéantirait entièrement, si, à tous ces vices destructeurs, elle joignait le malheur de connaître l'usage de quelque liqueur enivrante.

* Un vieux proverbe met la crédulité en garde contre la narration des voyageurs. Ce préjugé pourrait porter atteinte à la confiance de certains lecteurs qui ne réfléchiraient pas au soin qu'un navigateur doit prendre de sa gloire ; la moindre atteinte portée à la vérité pouvant provoquer les démentis formels des nombreux témoins qui l'ont accompagné. Si néanmoins on ne pouvait se défendre de ce sentiment qu'exclut la réflexion, j'offre ici pour remède sûr, de comparer ce que dit notre navigateur avec les détails donnés par Dixon, sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, en n'oubliant pas que cet Anglais a fait ce voyage un an après la Pérouse, et qu'il n'a pu avoir aucune connaissance de son journal. (N. D. R.)

Les philosophes se récrieraient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin de leur feu, et je voyage depuis trente ans : je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont très-près de la nature ; mais cette nature n'est sublime que dans ses masses ; elle néglige tous les détails. Il est impossible de pénétrer dans les bois que la main des hommes civilisés n'a point élagués ; de traverser les plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées de marais impraticables ; de faire société enfin avec l'homme de la nature, parce qu'il est barbare, méchant, et fourbe. Confirmé dans cette opinion par ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins devoir user des forces dont la direction m'était confiée, pour repousser l'injustice de ces sauvages, et pour leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne viole jamais impunément. 1786. Juiliet.

Des Indiens, dans leurs pirogues, étaient sans cesse autour de nos frégates ; ils y passaient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutre ; ils saisissaient toutes les occasions de nous voler ; ils arrachaient le fer qui était facile à enlever, et ils examinaient, sur-tout, par quel moyen ils pourraient, pendant la nuit, tromper notre vigilance. Je faisais monter à bord de ma frégate les principaux personnages ; je les comblais de présens ; et ces mêmes hommes que je distinguais si particulièrement, ne dédaignaient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenaient un air riant et doux, j'étais assuré qu'ils avaient volé quelque chose, et très-souvent je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir.

J'avais expressément recommandé d'accabler de caresses les enfans, de les combler de petits présens ; les parens étaient insensibles à cette marque de bienveillance que je croyais de tous les pays ; la seule réflexion qu'elle fit naître chez eux, c'est qu'en demandant à accompagner leurs enfans lorsque je les faisais monter à bord, ils auraient une occasion de nous voler ; et pour mon instruction, je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de voir le père profiter du moment où nous paraissions le plus occupés de son enfant, pour enlever et cacher, sous sa couverture de peau, tout ce qui lui tombait sous la main.

1786. Juillet. J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de valeur, qui appartenaient à des Indiens que je venais de combler de présens ; c'était un essai que je faisais de leur générosité, mais toujours inutilement.

J'admettrai enfin, si l'on veut, qu'il est impossible qu'une société existe sans quelques vertus ; mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas eu la sagacité de les apercevoir : toujours en querelle entr'eux, indifférens pour leurs enfans, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles ; je n'ai rien observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir les couleurs de ce tableau.

Nous ne descendions à terre qu'armés et en force. Ils craignaient beaucoup nos fusils ; et huit ou dix Européens rassemblés imposaient à tout un village. Les chirurgiens-majors de nos deux frégates ayant eu l'imprudence d'aller seuls à la chasse, furent attaqués ; les Indiens voulurent leur arracher leurs fusils, mais ils ne purent y réussir ; deux hommes seuls leur imposèrent assez pour les faire reculer. Le même événement arriva à M. de Lesseps, jeune interprète Russe, qui fut heureusement secouru par l'équipage d'un de nos canots. Ces commencemens d'hostilité leur paraissaient si simples, qu'ils ne discontinuaient pas de venir à bord, et ils ne soupçonnèrent jamais qu'il nous fût possible d'user de représailles *.

J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement, du côté du vent, avec des planches ou des écorces d'arbres ; au milieu était un feu au-dessus duquel pendaient des fletans et des saumons qui séchaient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis ; les femmes et les enfans d'un côté, et les hommes de l'autre. Il m'a paru que chaque cabane constituait une petite peuplade indépendante de la voisine ; chacune avait sa pirogue et une espèce de chef ; elle partait,

* Le lecteur reconnaîtra dans les traits de ce tableau l'empreinte douloureuse de la perte récente dont on a vu les détails : toutes les relations s'accordant sur les faits principaux, dont on ne peut pas même supprimer l'anthropophagie, je n'ai pas cru devoir l'affaiblir ; il porte le sceau d'une sensibilité trop honorable pour son auteur. (N. D. R.)

sortait de la baie, emportait son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part. 1786. Juillet.

Je crois pouvoir assurer que ce port n'est habité que pendant la belle saison, et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver; je n'ai pas vu une seule cabane à l'abri de la pluie : et quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble dans la baie trois cents Indiens, nous avons été visités par sept ou huit cents autres.

Les pirogues entraient et sortaient continuellement, et emportaient ou rapportaient chacune leur maison et leurs meubles, qui consistent en beaucoup de petits coffres, dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux ; ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes, qui sont d'ailleurs d'une mal-propreté et d'une puanteur à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin ; ils ne cherchent dans ces occasions ni l'ombre ni le mystère ; ils continuent la conversation qu'ils ont commencée, comme s'ils n'avaient pas un instant à perdre ; et lorsque c'est pendant le repas, ils reprennent leur place dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise *. Les vases de bois dans lesquels ils font cuire leurs poissons, ne sont jamais lavés ; ils leur servent de marmite, de plat, et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs alimens. Ils connaissent aussi la manière de les rôtir ; elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les

* " L'intérieur de ces maisons offre un tableau parfait de la mal-propreté et de l'indolence de ceux " qui les habitent : ils jettent dans un coin de leurs cabanes, les os, et les restes des viandes qui ont " servi à leur repas ; dans l'autre ils conservent des amas de poissons gâtés, des morceaux de viande " puans, de la graisse, de l'huile," &c. . . . . *(Voyage de Dixon, page* 249 *de la Traduction Française.)*

Cook nous a dépeint la mal-propreté de l'intérieur des maisons des habitans de l'entrée de Nootka dans les termes suivans : " La mal-propreté et la puanteur de leurs habitations égalent au moins le " désordre qu'on y remarque; ils y sèchent et ils y vident leurs poissons, dont les entrailles mêlées " aux os et aux fragmens qui sont la suite des repas, et à d'autres vilainies, offrent des tas d'ordures " qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop volumineux, ils n'empêchent de " marcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales que des étables à cochons ; on respire par-tout, " dans les environs, une odeur de poissons, d'huile, et de fumée." *Troisième Voyage de Cook, Tome III. pages* 80 *et* 81 *de la Traduction Française.* (N. D. R.)

1786. Juillet. camps. Il est probable que nous n'avons vu qu'une très-petite partie de ces peuples, qui occupent vraisemblablement un espace assez considérable sur le bord de la mer ; ils sont errans pendant l'été dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme les loups marins ; et l'hiver ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays pour chasser les castors et les autres animaux dont ils nous ont apporté les dépouilles : quoiqu'ils ayent toujours les pieds nus, la plante n'en est point calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres ; ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues, ou sur la neige avec des raquettes.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils ayent fait alliance ; il y en a assez ordinairement trois ou quatre par cabane ; ils sont petits, et ressemblent au chien de berger de M. de Buffon ; ils n'aboient presque pas ; ils ont un sifflement fort approchant de l'adive du Bengale * ; et ils sont si sauvages qu'ils paraissent être aux autres chiens, ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles ; ils y attachent différens petits ornemens ; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent, pour cette opération, d'un grès arrondi ayant la forme d'une langue : l'ochre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup marin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer ; c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille : une simple peau couvre leurs épaules ; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé ; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigle, et

* Animal sauvage, carnassier, et dangereux, tenant du loup et du chien ; il est commun en Asie ; il aboie la nuit comme le chien, mais avec moins de force ; sa peau est jaunâtre : on en fait de belles fourrures. (N. D. R.)

enfin des têtes d'ours entières, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées; mais elles ont pour objet principal, comme presque tous leurs autres usages, de les rendre effrayans, peut-être afin d'imposer d'avantage à leurs ennemis. 1786. Juillet.

Quelques Indiens avaient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef était une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'il dansait: ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada, et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique *.

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes: celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurais peine à croire si je n'en avais été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces †. Le dessin

* " Le chef, qui toujours dirige le concert vocal, endosse un habit large, fait de peau d'elan tan-
" née. Autour de l'extrémité inférieure de cet habit se trouvent une et quelquefois deux rangées de
" grenailles sèches, ou de becs d'oiseaux, qui occasionnent un cliquetis à chaque pas qu'il fait . . . . ."
Voyage de Dixon, page 342 *de la Traduction Française.* (N. D. R.)

† Cet usage paraît général parmi les peuplades qui habitent sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, depuis le 50 jusqu'au 61^{d}; il s'étend même chez les sauvages des îles aux Renards et des îles Aleutiennes. *Voyez* ce qu'en dit Coxe, dans sa *Traduction des nouvelles Découvertes des Russes, pages* 34, 54, 104, *et* 138.

Au Port Mulgrave, 59^{d} 33′ de latitude Nord, 142^{d} 20′ de longitude occidentale, méridien de Paris,

" Elles se font une ouverture dans la partie épaisse de la lèvre inférieure, qui est continuée par
" degrés en une ligne parallèle à la bouche, et d'une longueur semblable: elles insèrent dans cette
" ouverture une pièce de bois de forme elliptique, et d'environ un demi-pouce d'epaisseur; la surface
" en est creusée de chaque côté, à-peu-près comme une cuiller, excepté que le creux n'est pas aussi
" profond. Les deux bouts sont aussi creusés en forme de poulie, pour que cet ornement précieux
" soit plus fortement attaché à la lèvre, qui, par ce moyen, élargit d'au moins trois pouces en direc-

1786. Juillet. de M. Duché de Vancy, qui est de la plus grande vérité, expliquera mieux qu'aucune description, l'usage le plus révoltant qui existe peut-être sur la terre. (*Atlas*, *N*os 23 *et* 24.) Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle * :

" tion horizontale, et conséquemment défigure tous les traits de la partie inférieure du visage. Ce " morceau de bois creux n'est porté que par les femmes, et semble être regardé comme une marque " de distinction, puisque tout le sexe ne le porte pas indifféremment, mais seulement celles qui pa- " raissent être d'un rang supérieur à celui du plus grand nombre." *(Voyage de Dixon, page* 248 *de la Traduction Française.)*

A l'entrée de Norfolk, 57d 3′ de latitude Nord, 137d 5′ de longitude occidentale, méridien de Paris,

. . . . . " Les femmes ornent aussi, ou plutôt défigurent leur lèvre, de la manière que j'ai décrite; " et il semble que celles qui sont décorées de cette large pièce de bois, soient plus généralement re- " spectées par leurs amis et par la nation en général." *(Voyage de Dixon, page* 267 *de la Traduction Française.)*

Ile d'Yppa, l'une des îles de la Reine Charlotte, 53d 48′ de latitude Nord, 135d 20′ de longitude occidentale, méridien de Paris.

. . . . . " Il y avait parmi ces Indiens plusieurs femmes qui paraissaient toutes âgées; leurs lèvres " inférieures étaient défigurées de même que celles des femmes du Port Mulgrave, et de l'entrée de " Norfolk, et les pièces de bois qu'elles portaient au-dessous étaient singulièrement larges : une de ces " parures de lèvres était travaillée d'une manière plus recherchée que les autres. Le capitaine Dixon " eut envie de l'acheter; il offrit, &c. . . . . Cette parure curieuse porte 3 pouces $\frac{7}{8}$ de long, et dans sa " plus grande largeur 2 pouces $\frac{5}{8}$: il y a une écaille de perle incrustée dans cette parure, et elle est en- " tourée d'une bordure de cuivre." *(Voyage de Dixon, pages* 296 *et* 297 *de la Traduction Française.)*

On peut rapprocher encore ce que dit Cook des usages des sauvages d'Oonalashka, de l'entrée de Norton, par 64d 31′ de latitude Nord, et 165d 7′ de longitude occidentale, méridien de Paris; et de l'entrée du Prince Guillaume, située par 61d 11′ 30″ de latitude Nord, et 148d 52′ de longitude occidentale, méridien de Paris, *pages* 330, 292, *et* 149 *de la Traduction Française du Troisième Voyage de Cook, Tome III.* (N. D. R.)

* Le mariage, chez ces sauvages, ne devant être sujet à d'autres formalités qu'à celles prescrites par la nature, je crois, comme Dixon, que l'écuelle est plutôt une marque de puberté ou de maternité, qu'un signe de considération ou de la propriété exclusive d'un seul homme. Les égards qu'on a pour celles qui portent cette décoration peuvent avoir ce principe; car je ne suppose pas que la privation de cet honneur puisse être une punition dans un pays si peu civilisé, où il serait d'ailleurs très-facile de reconnaître celles qui en auraient joui.

" Cette incision curieuse dans la lèvre inférieure des femmes n'a jamais eu lieu dans leur en- " fance; mais, d'après les remarques que j'ai pu faire, il paraît qu'il y a un certain période de la vie " marqué pour cette opération. Quand les filles parviennent à l'âge de quatorze ou quinze ans, on

nous les avons quelquefois engagées à quitter cet ornement; elles s'y déterminaient avec peine; elles faisaient alors le même geste et témoignaient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvrirait la gorge. La lèvre inférieure tombait alors sur le menton, et ce second tableau ne valait guère mieux que le premier. 1786. Juillet.

Ces femmes, les plus dégoûtantes qu'il y ait sur la terre, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées, ne laissèrent pas d'exciter des désirs chez quelques personnes, à la verité très-privilégiées; elles firent d'abord des difficultés, et assurèrent par des gestes qu'elles s'exposaient à perdre la vie; mais, vaincues par des présens, elles voulurent avoir le soleil pour témoin, et refusèrent de se cacher dans les bois *. On ne peut douter

" commence à percer le centre de la lèvre inférieure, dans la partie épaisse et voisine de la bouche, " et on y introduit un fil d'archal pour empêcher l'ouverture de se fermer. Cette incision est ensuite " prolongée de temps en temps, parallèlement à la bouche; et le morceau de bois qu'on y attache " est augmenté en proportion : on en voit souvent qui ont trois et même quatre pouces de longueur, " sur une largeur presque semblable; mais cela n'arrive en général, que quand les femmes sont " avancées en âge, et que, conséquemment, elles ont les muscles très-relâchés. Il en résulte que la " vieillesse est respectée en raison de la longueur de ce très-singulier ornement." *Voyage de Dixon, page* 268 *de la Traduction Française.* (N. D. R.)

* Les détails que donne Dixon sont si conformes, en général, à ceux qu'a donné la Pérouse, que j'ai de la peine à concevoir d'où peut provenir la différente manière dont ils ont apprécié les charmes du sexe féminin.

Le hasard aurait-il donc présenté à Dixon un objet unique dans son espèce? ou cette différence n'aurait-elle d'autre réalité que l'indulgence connue d'un marin, sur-tout après une campagne de long cours? Quoi qu'il en soit, voici sa narration:

" Ils aiment à se peindre le visage de différentes couleurs; de sorte qu'il n'est pas aisé de découvrir " quel est leur teint réel. Nous parvînmes cependant à engager une femme, tant à force d'instan- " ces, que de présens de peu de valeur, à se laver le visage et les mains : le changement que cette " ablution produisit sur sa figure nous causa la plus grande surprise. Son teint avait toute la fraî- " cheur et le coloris de nos joyeuses laitières Anglaises; et l'incarnat de la jeunesse qui brillait sur " ses joues, contrastant avec la blancheur de son cou, lui donnait un air charmant. Ses yeux étaient " noirs et d'une vivacité singulière; elle avait les sourcils de la même couleur, et admirablement bien " arqués; son front était si ouvert, que l'on pouvait y suivre les veines bleuâtres jusque dans leurs " plus petites sinuosités : enfin, elle aurait pu passer pour une beauté, même en Angleterre; mais " cette proportion dans les traits est détruite par une coutume fort singulière," &c. *(Voyage de Dixon, page* 247 *de la Traduction Française.)*

Je dois néanmoins citer, à l'appui des détails donnés par Dixon, la relation Espagnole d'un voyage entrepris en 1777, écrite par D. Maurelle, capitaine en second de la frégate *la Favorite*. Ce naviga-

1786. Juillet. que cet astre ne soit le dieu de ces peuples ; ils lui adressent très-fréquemment des prières ; mais je n'ai vu ni temple, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre ; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air ; mais leurs enfans naissent aussi blancs que les nôtres : ils ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter ; et c'est une erreur trop légèrement adoptée, de croire que tous les Américains sont imberbes. J'ai vu les indigènes de la Nouvelle-Angleterre, du Canada, de l'Acadie, de la baie d'Hudson, et j'ai trouvé chez ces différentes nations plusieurs individus ayant de la barbe ; ce qui m'a porté à croire que les autres étaient dans l'usage de l'arracher *.

teur, en confirmant l'usage du ridicule ornement placé dans un trou pratiqué au milieu de la lèvre inférieure, ajoute : " Mieux habillées, plusieurs d'entr'elles pourraient disputer d'agrément avec les " plus belles femmes Espagnoles." (N. D. R.)

* " Les jeunes hommes n'ont pas de barbe, ce qui me fit d'abord croire que c'était un défaut na- " turel à ces peuples : mais je fus bientôt détrompé à cet égard ; car tous les Indiens avancés en âge " que je fus à portée de voir, avaient le menton entièrement garni de barbe, et plusieurs d'entr'eux " portaient une moustache de chaque côté de la lèvre supérieure.

" Comme ce défaut de barbe, que l'on suppose aux naturels de l'Amérique, a occasionné bien des " recherches parmi les savans, je saisis toutes les occasions possibles qui purent me faire connaître les " causes de cette différence entre les jeunes et les vieux Indiens, et l'on m'apprit que les jeunes hom- " mes s'arrachaient les poils de la barbe pour s'en débarrasser, et qu'ils les laissaient croître quand ils " avançaient en âge." *(Voyage de Dixon, page 337 de la Traduction Française.)*

Ennemi de tout système, mes recherches ayant toujours la vérité pour but, je n'écarterai jamais les assertions contraires à celles de la Pérouse ; je crois donc que le lecteur verra avec plaisir l'extrait suivant, tiré des Lettres Américaines, par Carli, 24e lettre.

" Il n'y a, certes, rien d'étonnant à voir les Américains sans barbe et sans poil, puisque les Chinois " et les Tartares en sont également dépourvus, si nous en croyons tous les historiens. Hippocrate " nous dit que les Scythes, de son temps, n'avaient non plus ni barbe ni poil. Les Huns descen- " daient peut-être de ces Scythes ; car Jornandès nous rapporte qu'ils vieillissaient sans barbe, " après être devenus adultes sans l'ornement de la puberté. L'histoire d'Hyton l'Arménien, qui se " sauva de la Tartarie en 1305, et vint se faire moine en Chypre, nous apprend que les Tartares, " ceux de Cataie sur-tout, n'avaient pas de barbe : or, combien n'y a-t-il pas de peuples en Asie, " en Afrique, dans le même cas ?" (N. D. R.)

La charpente de leur corps est faible ; le moins fort de nos matelots aurait culbuté à la lutte le plus robuste des Indiens ; j'en ai vu dont les jambes enflées semblaient annoncer le scorbut : leurs gencives étaient cependant en bon état ; mais je doute qu'ils parviennent à une grande vieillesse, et je n'ai aperçu qu'une seule femme qui parût avoir soixante ans ; elle ne jouissait d'aucun privilége, et elle était assujettie, comme les autres, aux différens travaux de son sexe. 1786. Juillet.

Mes voyages m'ont mis à portée de comparer les différens peuples, et j'ose assurer que les Indiens du Port des Français ne sont point Esquimaux ; ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitans de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique.

Des usages absolument différens, une physionomie très-particulière, distinguent les Esquimaux des autres Américains. Les premiers me paraissent ressembler aux Groënlandais ; ils habitent la côte de Labrador, le détroit d'Hudson, et une lisière de terre dans toute l'étendue de l'Amérique, jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Il est fort douteux que l'Asie ou le Groënland ayent été la première patrie de ces peuples ; c'est une question oiseuse à agiter, et le problème ne sera jamais résolu d'une manière sans réplique : il suffit de dire que les Esquimaux sont un peuple beaucoup plus pêcheur que chasseur, préférant l'huile au sang, et peut-être à tout, mangeant très-ordinairement le poisson cru : leurs pirogues sont toujours bordées avec des peaux de loup marin très-tendues ; ils sont si adroits, qu'ils ne diffèrent presque pas des phoques ; ils se retournent dans l'eau avec la même agilité que les amphibies ; leur face est quarrée, leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paraît convenir aux indigènes de la baie des Français ; ils sont beaucoup plus grands, maigres, point robustes, et mal-adroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche.

Ils pêchent, comme nous, en barrant les rivières, ou à la ligne ; mais leur manière de pratiquer cette dernière pêche est assez ingénieuse : ils at-

1786. Juillet. tachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau; chaque pirogue jette douze à quinze lignes: à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après; ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à la main*.

Ces Indiens ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitans des îles de la mer du Sud; j'en excepte cependant l'agriculture, qui, en rendant l'homme casanier, assurant sa subsistance, et lui laissant la crainte de voir ravager la terre qu'il a plantée, est peut-être plus propre qu'aucun autre moyen à adoucir ses mœurs et à le rendre sociable.

Les Américains du Port des Français savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différens animaux, et fabriquer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de jonc; ils y figurent des dessins assez agréables; ils sculptent aussi très-passablement toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux, en bois ou en pierre; marquètent, avec des opercules de coquilles, des coffres dont la forme est assez élégante; ils taillent en bijoux la pierre serpentine, et lui donnent le poli du marbre.

Leurs armes sont le poignard que j'ai déjà décrit, une lance de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire; et enfin l'arc et les flèches, qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre: mais les arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

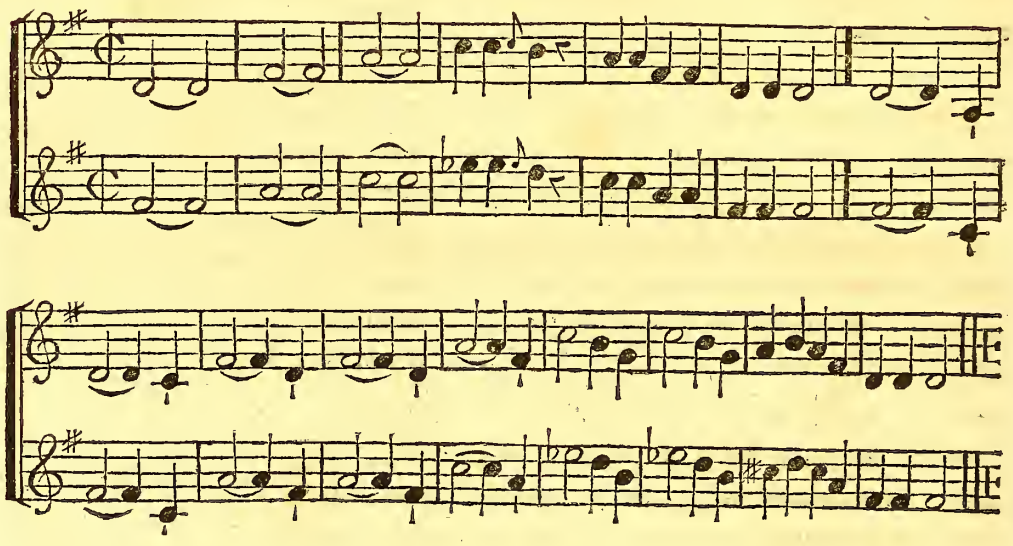
* . . . . . " Le succès de leur pêche, à laquelle ils procèdent d'une manière singulière; l'appât " qu'ils attachent à leur hameçon est une sorte de poisson appelé par les matelots *squids*. Quand cet " hameçon est plongé dans l'eau, ils fixent à l'extrémité de la ligne une vessie, ou deux s'ils le trou- " vent nécessaire, en forme de bouée; leurs lignes sont très-fortes, étant faites de nerfs ou d'intestins " d'animaux. Un seul homme suffit pour avoir l'œil sur cinq ou six de ces bouées, &c." *Voyage de Dixon, page 251 de la Traduction Française.* (N. D. R.)

J'ai trouvé parmi leurs bijoux des morceaux d'ambre jaune ou de succin ; mais j'ignore si c'est une production de leur pays, ou si, comme le fer, ils l'ont reçu de l'ancien continent par leur communication indirecte avec les Russes. 1786. Juillet.

J'ai déjà dit que sept grandes pirogues avaient fait naufrage à l'entrée du port ; ces pirogues, dont le plan est pris sur la seule qui se soit sauvée, avaient trente-quatre pieds de long, quatre de large, et six de profondeur : ces dimensions considérables les rendaient propres à faire de longs voyages ; elles étaient bordées avec des peaux de loup marin, à la manière des Esquimaux, ce qui nous fit croire que le Port des Français était un lieu d'entrepôt, habité seulement dans la saison de la pêche. Il nous parut possible que les Esquimaux des environs des îles Schumagin, et de la presqu'île parcourue par le capitaine Cook, étendissent leur commerce jusque dans cette partie de l'Amérique, qu'ils y répandissent le fer et les autres articles, et qu'ils rapportassent, avec avantage pour eux, les peaux de loutre que ces derniers recherchent avec tant d'empressement. La forme des pirogues perdues, ainsi que la grande quantité de peaux que nous traitâmes, et qui pouvaient être rassemblées ici pour être vendues à ces étrangers, semblent appuyer cette conjecture ; je ne la hasarde cependant que parce qu'elle me paraît expliquer mieux qu'une autre l'origine du fer et des autres marchandises Européennes qu'ils possèdent.

J'ai parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu ; celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur, est absolument un jeu de hasard : ils ont trente buchettes, ayant chacune des marques différentes comme nos dés ; ils en cachent sept ; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept buchettes, gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux : je les ai cependant entendus chanter très-souvent ; et lorsque le chef venait me visiter, il faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montait ensuite à bord, et y jouait une pantomime qui exprimait, ou des combats,

1786. Juillet. ou des surprises, ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse, était agréable et assez harmonieux : le voici tel qu'on a pu le noter *.



M. de Lamanon est l'auteur de la dissertation suivante sur la langue de ce peuple ; je n'en donnerai ici que les termes numériques, afin de satisfaire les lecteurs qui aiment à comparer ceux des différens idiomes †:

Un	*Keirrk.*
Deux	*Theirk* ‡.
Trois	*Neisk.*
Quatre	*Taakhoun.*
Cinq	*Keitschine.*

* Ceux qui ont les plus fortes voix prennent l'air une tierce plus bas, et les femmes une tierce plus haut que le chant naturel ; quelques-uns chantent à l'octave, et souvent font une pause de deux mesures à l'endroit où l'air est le plus haut.

† Un vocabulaire plus étendu, comprenant la langue des différens peuples visités par nos navigateurs, était annoncé ; il était dû aux soins de MM. Monneron, Lesseps, Lavaux, Lamanon, Mongès, et Receveur ; mais il n'est point parvenu. (N. D. R.)

‡ Pour représenter l'*r* guttural, que ces peuples prononcent encore plus durement que les Allemands le *chr*, on a substitué le *rh*, comme si l'on prononçait *rhabiller* en grasseyant fortement, et comme plus conforme à la langue Française.

		1786.
Six	*Kleitouchou.*	Juillet.
Sept	*Takatouchou.*	
Huit	*Netskatouchou.*	
Neuf	*Kouehok.*	
Dix	*Tchinecate.*	
Onze	*Keirkrha-keirrk.*	
Douze	*Keirkrha-theirh.*	
Treize	*Keirkrha-neisk.*	
Quatorze	*Keirkrha-taakhoun.*	
Quinze	*Keirkrha-keitschine.*	
Seize	*Keirkrha-kleitouchou.*	
Dix-sept	*Keirkrha-takatouchou.*	
Dix-huit	*Keirkrha-netskatouchou.*	
Dix-neuf	*Keirkrha-kouehok.*	
Vingt	*Theirha.*	
Trente	*Neiskrha.*	
Quarante	*Taakounrha.*	
Cinquante	*Keitschinerha.*	
Soixante	*Kleitouchourha.*	
Soixante-dix	*Takatouchourha.*	
Quatre-vingt	*Netskatouchourha.*	
Quatre-vingt-dix	*Kouehokrha.*	
Cent.	*Tchinecaterha.*	

" Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples ; ils ont " à la vérité quelques articulations semblables aux nôtres ; mais plusieurs " nous sont absolument étrangères : ils ne font aucun usage des consonnes " B, F, X, J, D, P, V ; et malgré leur talent pour l'imitation, ils n'ont " jamais pu prononcer les quatre premières. Il en a été de même pour " l'L mouillée et le GN mouillé: ils articulaient la lettre R comme si elle " était double, et en grasseyant beaucoup ; ils prononcent le *chr* des Alle- " mands, avec autant de dureté que les Suisses de certains cantons. Ils " ont aussi un son articulé très-difficile à saisir ; on ne pouvait entrepren- " dre de l'imiter sans exciter leur rire ; il est en partie représenté par les " lettres *Khlrl*, ne faisant qu'une syllabe, prononcée en même temps du " gosier et de la langue : cette syllabe se trouve dans le mot *khlrleics*, qui " signifie *cheveux*. Leurs consonnes initiales sont K, T, N, S, M ; les " premières sont celles qu'ils emploient le plus souvent : aucun de leurs

1786. Juillet. " mots ne commence par R, et ils se terminent presque tous par *ou*, *ouls*, " *oulch*, ou par des voyelles. Le grasseyement, le grand nombre de K, et " les consonnes doubles, rendent cette langue très-dure ; elle est moins " gutturale chez les hommes que chez les femmes, qui ne peuvent pro- " noncer les labiales à cause de la rouelle de bois nommée *kentaga*, qu'elles " enchâssent dans la lèvre inférieure.

" On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent. " Je n'ai pu faire que très-peu d'observations sur les parties du discours, vu " la difficulté de communiquer des idées abstraites par des signes : j'ai ce- " pendant reconnu qu'ils avaient des interjections pour exprimer les senti- " mens d'admiration, de colère, ou de plaisir ; je ne crois pas qu'ils ayent " des articles, car je n'ai point trouvé de mots qui revinssent souvent et " qui servissent à lier leurs discours. Ils connaissent les rapports numéri- " ques ; ils ont des noms de nombres, sans cependant distinguer le pluriel " du singulier, ni par aucune différence dans la terminaison, ni par des ar- " ticles. Je leur ai fait voir une dent de phoque ; ils l'ont appelée *kaourré*, " et ils ont donné le même nom, sans aucun changement, à plusieurs dents " réunies. Leurs noms collectifs sont en très-petit nombre ; ils n'ont pas " assez généralisé leurs idées, pour avoir des mots un peu abstraits ; ils ne " les ont pas assez particularisées, pour ne pas donner le même nom à des " choses très-distinctes ; ainsi chez eux *kaaga* signifie également tête et " visage, et *alcaou* chef et ami. Je n'ai trouvé aucune ressemblance entre " les mots de cette langue et celle d'Alaſka, Norton, Nootka, ni celle des " Groënlandais, des Esquimaux, des Mexicains, des Nadoessis, et des Chi- " pavas, dont j'ai comparé les vocabulaires. Je leur ai prononcé des mots " de ces différens idiomes ; ils n'en ont compris aucun, et j'ai varié ma " prononciation autant qu'il m'a été possible : mais quoiqu'il n'y ait peut- " être pas une idée ou une chose qui s'exprime par le même mot chez les " Indiens du Port des Français et chez les peuples que je viens de citer, il " doit y avoir une grande affinité de son entre cette langue et celle de l'en- " trée de Nootka. Le K est dans l'une et dans l'autre la lettre dominante ; " on la retrouve dans presque tous les mots ; les consonnes initiales et les " terminaisons sont assez souvent les mêmes, et il n'est peut-être pas im-

" possible que cette langue ait une origine commune avec la langue Mexi- 1786.
" caine : mais cette origine, si elle existe, doit remonter à des temps bien Juillet.
" reculés, puisque ces idiomes n'ont quelques rapports que dans les pre-
" miers élémens des mots, et non dans leur signification."

Je finirai l'article de ces peuples en disant que nous n'avons aperçu chez eux aucune trace d'anthropophagie ; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que j'aurais peut-être encore ce trait à ajouter à leur tableau, s'ils eussent été en guerre et qu'ils eussent fait un prisonnier *.

* Le capitaine J. Meares a prouvé, par la relation de ses voyages, que les peuples qui habitent la côte Nord-Ouest de l'Amérique, sont des cannibales. (N. D. R.)

CHAPITRE X.

Départ du Port des Français.—Exploration de la côte d'Amérique.—Baie des îles du capitaine Cook.—Ports de los Remedios et de Bucarelli du pilote Maurelle.—Iles de la Croyère.—Iles Saint-Carlos.—Description de la côte depuis Cross-Sound jusqu'au cap Hector.—Reconnaissance d'un grand golfe ou canal, et détermination exacte de sa largeur.—Iles Sartine.—Pointe boisée du capitaine Cook.—Vérification de nos horloges marines.—Pointe des brisans.—Iles Necker.—Arrivée à Monterey.

1786. Août. Le séjour forcé que je venais de faire dans le Port des Français m'avait contraint de changer le plan de ma navigation sur la côte d'Amérique : j'avais encore le temps de la prolonger, et d'en déterminer la direction ; mais il m'était impossible de songer à aucune autre relâche, et moins encore à reconnaître chaque baie : toutes mes combinaisons devaient être subordonnées à la nécessité absolue d'arriver à Manille à la fin de Janvier, et à la Chine dans le courant de Février, afin de pouvoir employer l'été suivant à la reconnaissance des côtes de Tartarie, du Japon, du Kamtschatka, et jusqu'aux îles Aleutiennes. Je voyais avec douleur qu'un plan si vaste ne laissait que le temps d'apercevoir les objets, et jamais celui d'éclaircir aucun doute ; mais obligé de naviguer dans des mers à mousson, il fallait, ou perdre une année, ou arriver à Monterey du 10 au 15 Septembre, n'y passer que six à sept jours pour compléter l'eau et le bois que nous aurions consommés, et traverser ensuite, le plus promptement possible, le grand océan sur un espace de plus de 120^{d} de longitude, ou près de

deux mille quatre cents lieues marines, parce qu'entre les tropiques, les degrés diffèrent peu de ceux du grand cercle. J'avais la crainte la plus fondée de n'avoir pas le temps de visiter, ainsi qu'il m'était ordonné, les îles Carolines, et celles au Nord des îles Marianes. L'exploration des Carolines devait dépendre du plus ou moins de bonheur de notre traversée, et nous devions la supposer très-longue, vu la mauvaise marche de nos bâtimens ; d'ailleurs la position géographique de ces îles, qui sont beaucoup à l'Ouest ou sous le vent, ne me permettait que bien difficilement de les comprendre dans les projets ultérieurs de ma navigation au Sud de la Ligne. 1786. Août.

Ces différentes considérations me déterminèrent à donner à M. de Langle de nouveaux rendez-vous en cas de séparation ; je lui avais assigné précédemment les ports de los Remedios et de Nootka : il fut convenu entre nous que nous ne relâcherions qu'à Monterey, et ce dernier port fut préféré, parce qu'étant le plus éloigné, nous aurions une plus grande quantité d'eau et de bois à y remplacer.

Nos malheurs, au Port des Français, avaient exigé quelques changemens dans les états-majors ; je donnai à M. Darbaud, garde de la marine extrêmement instruit, un ordre pour faire les fonctions d'enseigne, et je remis un brevet de lieutenant de frégate à M. Broudou, jeune volontaire qui, depuis mon départ de France, m'avait donné des preuves d'intelligence et de zèle.

Je proposai aux officiers et passagers de ne vendre nos pelleteries à la Chine qu'au profit des seuls matelots : ma proposition ayant été reçue avec transport et unanimement, je donnai un ordre à M. Dufresne pour être leur subrecargue ; il remplit cette commission avec un zèle et une intelligence dont je ne puis trop faire l'éloge ; il fut chargé en chef de la traite, de l'emballage, du triage, et de la vente de ces différentes fourrures : et comme je suis certain qu'il n'y eut pas une seule peau de traitée en particulier, cet arrangement nous mit à même de connaître, avec la plus grande précision, leur prix en Chine, qui aurait pu varier par la concurrence des vendeurs ; il fut en outre plus avantageux aux matelots, et ils furent con-

1786. Août. vaincus que leurs intérêts et leur santé n'avaient jamais cessé d'être l'objet principal de notre attention.

Les commencemens de notre nouvelle navigation ne furent pas heureux, et ils ne répondirent point à mon impatience. Nous ne fîmes que six lieues dans les premières quarante-huit heures ; les petites fraîcheurs, pendant ces deux jours, varièrent du Nord au Sud par l'Est : le temps fut couvert et brumeux ; nous étions toujours à trois ou quatre lieues, et en vue des terres basses, mais nous n'apercevions les hautes montagnes que par intervalles : c'était assez pour lier nos relèvemens, et pour déterminer avec précision le gisement de la côte, dont nous avions soin d'assujettir les points les plus remarquables à de bonnes déterminations de latitude et de longitude. J'aurais bien désiré que les vents m'eussent permis d'explorer rapidement cette côte jusqu'au cap Edgecumbe ou Enganno, parce qu'elle avait déjà été vûe par le capitaine Cook, qui, à la vérité, en avait passé à une grande distance ; mais ses observations étaient si exactes, qu'il ne pouvait avoir commis que d'infiniment petites erreurs ; et je sentais qu'aussi pressé que ce célèbre navigateur, je ne pouvais pas, plus que lui, soigner les détails qui auraient dû être l'objet d'une expédition particulière, et à laquelle il eût fallu employer plusieurs saisons. J'avais la plus vive impatience d'arriver au 55^{d}, et d'avoir un peu de temps à donner à cette reconnaissance jusqu'à Nootka, dont un coup de vent avait éloigné le capitaine Cook de cinquante ou soixante lieues. C'est dans cette partie de l'Amérique que des Chinois ont dû aborder, suivant M. de Guignes ; et c'est aussi par ces mêmes latitudes, que l'amiral Fuentes a trouvé l'embouchure de l'archipel Saint-Lazare.

J'étais bien éloigné de croire aux conjectures de M. de Guignes, ni à la relation de l'amiral Espagnol, dont je pense qu'on peut contester jusqu'à l'existence : mais frappé de l'observation que j'ai déjà faite, qu'on a retrouvé dans ces derniers temps toutes les îles, toutes les contrées, consignées dans les anciennes relations des Espagnols, quoique très-mal déterminées en latitude et en longitude, j'étais porté à croire que quelque ancien navigateur de cette nation laborieuse avait trouvé un enfoncement dont l'em-

bouchure pouvait être dans cette partie de la côte, et que cette seule vérité avait servi de fondement au roman ridicule de Fuentes et de Bernarda. Je ne me proposais pas de pénétrer dans ce canal, si je le rencontrais ; la saison était trop avancée ; et je n'aurais pu sacrifier à cette recherche le plan entier de mon voyage, que dans l'espoir de pouvoir arriver dans la mer de l'Est, en traversant l'Amérique : mais certain, depuis le voyage de Hearn, que ce passage était une chimère *, j'étais très-décidé à ne déterminer que la largeur de ce canal, et son enfoncement jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues, suivant le temps que j'aurais, laissant aux nations qui, comme les Espagnols, les Anglais, et les Américains, ont des possessions sur le continent de l'Amérique, à faire une exploration plus exacte, et qui ne pouvait être d'aucun intérêt pour la grande navigation, seul objet de notre voyage. 1786. Août.

La brume, la pluie, et les calmes, ne discontinuèrent pas jusqu'au 4 à midi ; nous observâmes 57^{d} 45′ de latitude Nord à trois lieues de la terre, qu'on n'apercevait que confusément à cause de la brume ; elle se dissipa heureusement à quatre heures, et nous reconnûmes parfaitement l'entrée de Cross-Sound, qui me parut former deux baies très-profondes, où il est vraisemblable que les vaisseaux trouveraient un bon mouillage. 4.

C'est à Cross-Sound que se terminent les hautes montagnes couvertes de neige, dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au Sud-Est de Cross-Sound, quoique encore élevées de huit ou neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet ; et la chaîne de montagnes primitives me parut s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique. Au coucher du soleil, je relevai la pointe de l'Ouest de Cross-Sound au Nord 25^{d} Ouest, à environ cinq lieues ; le mont Beau-temps me restait alors au Nord 50^{d} Ouest, et le mont Crillon au Nord 45^{d} Ouest. Cette montagne, presque aussi élevée que le mont Beau-temps, est au Nord de Cross-Sound, comme le mont Beau-temps est

* La Pérouse, trop vrai pour soupçonner dans la relation du voyage de Hearn la publication d'une fausseté politique, énonce ici une opinion absolument contraire à la mienne. Je reviendrai sur cette question importante. *Voyez les notes, pages 263 et 359.* (N. D. R.)

1786. Août. au Nord de la baie des Français ; elles servent de reconnaissance au port qu'elles avoisinent : il serait aisé de prendre l'une pour l'autre en venant du Sud, si leur latitude ne différait pas de 15′ ; d'ailleurs, de tous les points, le mont Beau-temps paraît accompagné de deux montagnes moins élevées, et le mont Crillon, plus isolé, a sa pointe inclinée vers le Sud. Je continuai à prolonger la côte à trois lieues de distance, les montagnes toujours fort embrumées ; nous n'apercevions que par intervalle les terres basses, et nous tâchions d'en reconnaître les sommets, afin de ne pas perdre le fil de nos relèvemens.

5. Nous faisions très-peu de chemin ; la route de vingt-quatre heures ne fut que de dix lieues ; je relevai à la pointe du jour, au Nord 29ᵈ Ouest, un cap qui est au Sud de l'entrée de Cross-Sound ; je l'appelai *cap Cross* *. Nous avions, par le travers, une infinité de petites îles basses, très-boisées ; les hautes collines paraissaient sur le second plan, et nous n'apercevions plus les montagnes couvertes de neige. J'approchai les petites îles, jusqu'à voir de dessus le pont les brisans de la côte, et je reconnus entr'elles plusieurs passages qui devaient former de bonnes rades : c'est à cette partie de l'Amérique que le capitaine Cook a donné le nom de *baie des Iles*. L'entrée du port de los Remedios nous restait, au coucher du soleil, à l'Est 2ᵈ Sud, celle de la baie Guadeloupe à l'Est 21ᵈ Sud, et le cap Enganno aussi à l'Est 33ᵈ Sud ; mais toutes ces pointes, tous ces caps, étaient mal prononcés, à cause de la brume qui en couvrait les sommets.

Depuis Cross-Sound jusqu'au cap Enganno, sur une étendue de côte de vingt-cinq lieues, je suis convaincu qu'on trouverait vingt ports différens, et que trois mois suffiraient à peine pour développer ce labyrinthe. Je me suis borné, suivant le plan que je m'étais fait en partant du Port des Français, à déterminer bien précisément le commencement et la fin de ces îles, ainsi que leur direction le long de la côte, avec l'entrée des principales baies.

* Cook l'a également appelé *cap Cross* ; mais il en fixe la latitude à 57ᵈ 57′. Cette différence doit provenir de la configuration de la côte, qui, dans cette partie, présente plusieurs caps ; et Cook aura certainement déterminé la position de celui qu'on voit sur la carte être le plus au Sud. (N. D. R.)

Le 6, le temps s'éclaircit un peu; nous pûmes observer la hauteur du soleil, et comparer l'heure vraie à celle de nos horloges marines. Notre latitude était 57ᵈ 18′ 40″, et notre longitude, déduite de la nouvelle marche de nos horloges marines, observée sur l'île du Cénotaphe, 138ᵈ 49′ 30″. J'ai déjà fait connaître la perfection des horloges marines de M. Berthoud; leur retardement sur le moyen mouvement journalier du soleil est si peu de chose, et si uniforme, qu'on doit croire que cet artiste a atteint le degré de perfection dont elles sont susceptibles. 1786. Août. 6.

La journée du 6 fut assez claire, et nos relèvemens ne nous laissèrent rien à desirer; à sept heures du soir, nous apercevions encore le mont Crillon au Nord 66ᵈ Ouest, le mont Saint-Hyacinthe au Nord 78ᵈ Est, et le cap Enganno * à l'Est 10ᵈ Sud: ce dernier est une terre basse couverte d'arbres, qui s'avance beaucoup dans la mer, et sur laquelle repose le mont Saint Hyacinthe, dont la forme est un cône tronqué, arrondi au sommet; son élévation doit être au moins de deux cents toises.

Le 7 au matin, nous apercevions le côté du cap Enganno, opposé à celui que nous avions prolongé la veille. Le mont Saint-Hyacinthe était parfaitement prononcé, et nous découvrions, à l'Est de ce mont, une large baie dont un brouillard nous cachait la profondeur; mais elle est si ouverte aux vents de Sud et de Sud-Est, qui sont les plus dangereux, que les navigateurs doivent craindre d'y mouiller †. Les terres sont couvertes d'arbres, et de la même élévation que celles au Sud de Cross-Sound; un peu de neige en couvre les sommets, et ils sont si pointus et si multipliés, qu'il suffit d'un petit déplacement pour en changer l'aspect; ces sommets sont à 7.

* Le mont Saint-Hyacinthe et le cap Enganno des Espagnols sont le mont Edgecumbe et le cap Edgecumbe de Cook. (N. D. R.)

† Dixon y jeta l'ancre pour y traiter des pelleteries; il lui imposa le nom d'*entrée de Norfolk*: sa latitude Nord est de 57ᵈ 3; et sa longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, de 138ᵈ 16′.

Il mouilla par huit brasses, fond de sable, à $\frac{3}{4}$ de mille du rivage. Cook aperçut l'ouverture de cette entrée le 2 Mai 1778, mais il n'y mouilla pas. (N. D. R.)

1786. Août. quelques lieues dans l'intérieur, et paraissent en troisième plan ; des collines leur sont adossées, et celles-ci sont liées à une terre basse et ondulée qui se termine à la mer. Des îles comme celles dont j'ai déjà parlé, sont en avant de cette côte ondulée : nous n'avons placé que les plus remarquables ; les autres sont jetées au hasard, afin d'indiquer qu'elles sont très-nombreuses : ainsi, au Nord et au Sud du cap Enganno, sur un espace de dix lieues, la côte est bordée d'îles. Nous les eûmes toutes doublées à dix heures du matin ; les collines paraissaient à nu, et nous pûmes en saisir les contours. A six heures du soir, nous relevâmes au Nord-Est un cap qui avançait beaucoup à l'Ouest, et formait, avec le cap Enganno, la pointe du Sud-Est du grand enfoncement, dont le tiers, comme je l'ai déjà dit, est rempli de petites îles. Depuis la fin de ces îles jusqu'au nouveau cap, nous vîmes deux larges baies * qui paraissaient d'une très-grande profondeur ; je donnai à ce dernier cap le nom de *cap Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur Russe, qui, en 1741, aborda dans cette même partie de l'Amérique. Derrière ce cap, on trouve, à l'Est, une large et profonde baie, que je nommai aussi *baie Tschirikow*. A sept heures du soir j'eus connaissance d'un groupe de cinq îlots †, séparés du continent par un canal de

* Ces deux baies, que la Pérouse a nommées *port Necker* et *port Guibert*, sont si rapprochées, qu'on ne peut savoir dans laquelle a relâché Dixon ; mais ce navigateur ayant parcouru la côte à droite et à gauche de son mouillage, qu'il a appelé *port Banks*, n'a trouvé que des baies beaucoup plus petites que celle où il était, et entièrement inhabitées.

La latitude du port Banks est de - - - - - - - -	56d	35′
Et sa longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, est de - -	137	20.

(N. D. R.)

† Dixon a marqué ces cinq îlots sur ca carte, sous le nom d'*Iles brumeuses*.

Détermination de la Pérouse.

Latitude Nord - - - - - - - - - - -	55d	50′
Longitude occidentale - - - - - - - - - -	137	11.

Détermination de Dixon.

Latitude Nord - - - - - - - - - - -	55d	50′	0″
Longitude occidentale, réduite au méridien de Paris - - - -	137	0	45.

Je crois être dispensé d'entrer dans aucun détail pour prouver que les déterminations de la Pérouse doivent, à tous égards, avoir la préférence. (N. D. R.)

quatre ou cinq lieues, et dont ni le capitaine Cook ni le pilote Maurelle n'ont fait mention : j'appelai ce groupe *îles de la Croyère*, du nom du géographe Français de Lisle de la Croyère qui s'était embarqué avec le capitaine Tschirikow, et qui mourut pendant cette campagne. Comme la nuit s'approchait, je dirigeai ma route pour en passer au large. La brise de l'Ouest continua à nous être favorable pendant toute la journée du 8 ; nous observâmes 55ᵈ 39′ 31″ de latitude Nord, et 137ᵈ 5′ 23″ de longitude occidentale, suivant nos horloges marines. Nous apercevions plusieurs grandes ouvertures entre des îles considérables qui se montraient à nous sur plusieurs plans ; et le continent était dans un si grand éloignement, que nous ne le voyions plus. Ce nouvel archipel, très-différent du premier, commence à quatre lieues au Sud-Est du cap Tschirikow, et se prolonge vraisemblablement jusqu'au cap Hector : les courans étaient très-forts aux environs de ces îles, et leur influence s'étendait jusqu'à nous, qui en étions éloignés de trois lieues. Le port Bucarelli du pilote Espagnol Maurelle est dans cette partie (*Atlas*, N° 26) : je ne n'ai rien conçu à sa carte, ni au discours qui devait l'éclaircir ; mais ses volcans et son port Bucarelli sont dans des îles éloignées peut-être de quarante lieues du continent. J'avoue que je serais peu surpris que depuis Cross-Sound nous n'eussions côtoyé que des îles * ; car l'aspect de la terre a été très-différent de celui plus au Nord, et j'ai vu la haute chaîne du mont Crillon se perdre dans l'Est.

1786. Août. 8.

Le 9, à sept heures du matin, continuant à prolonger la terre à trois lieues, j'ai eu connaissance des îles S. Carlos : la plus considérable court Sud-Est et Nord-Ouest, et peut avoir deux lieues de circonférence ; une longue chaîne la lie à d'autres petits îlots très-bas, qui s'avancent beaucoup dans le canal Je suis persuadé cependant qu'il reste un passage assez

9.

* Dixon a la même opinion, et je la crois fondée sur toutes les probabilités. . . . . " De sorte " que nous étions tout-à-fait par le travers de l'île, au Nord et à l'Ouest. Dans cette position, " nous voyions la terre élevée au Nord-Ouest, à près de trente lieues de distance ; et c'était évidem- " ment la même que nous avions vue le premier Juillet. C'est une preuve que la terre que nous avons " ralliée pendant près d'un mois, n'était qu'un groupe d'îles." *Voyage de Dixon, page* 308 *de la Traduction Française.* (N. D. R.)

1786. Août. large *; mais je n'en étais pas assez certain pour l'essayer, d'autant qu'il fallait y aller vent arrière; et si mes conjectures sur ce passage n'eussent pas été fondées, il m'eût été très-difficile de doubler au large les îles S. Carlos, et j'aurais perdu un temps très-précieux. Je rangeai à une demi-lieue celle qui était le plus en dehors; et comme, à midi, j'en étais à cette distance, Est et Ouest de la pointe du Sud-Est, nous déterminâmes sa position, avec la plus grande précision, à 54d 48′ de latitude Nord, et 136d 19′ de longitude occidentale.

La brise était forte de l'Ouest-Nord-Ouest; le temps devenait brumeux: je forçai de voiles vers la terre, qui s'enveloppait de brume à mesure que nous en approchions. A sept heures et demie du soir, nous n'étions guère qu'à une lieue de la côte, et je l'apercevais à peine, quoique j'en visse les brisans de dessus le pont: je relevai un gros cap à l'Est-Nord-Est du compas; on n'apercevait rien au-delà; il nous était impossible de juger la direction de cette terre; je pris le parti de virer de bord, et d'attendre un temps plus clair. La brume ne se dissipa qu'un moment.

10. Le 10 Août, vers midi, nous observâmes 54d 20′ de latitude Nord, et 135d 20′ 45″ de longitude occidentale, suivant nos horloges marines. J'avais reviré sur la terre à quatre heures du matin, et je l'aperçus dans cet éclairci à une lieue et demie au Sud-Est; elle ressemblait à une île; mais l'éclairci fut si court et si peu étendu, qu'il fut impossible de rien distinguer. Nous ne soupçonnions pas de terre dans cette aire de vent, ce qui augmenta notre incertitude sur la direction de la côte. Nous avions traversé pendant la nuit les courans les plus rapides que j'eusse jamais rencontrés en pleine mer: mais comme, d'après nos observations, il n'y eut point de différence dans notre route estimée, il est probable que les courans étaient formés par la marée, et qu'ils s'étaient compensés.

Le temps devint très-mauvais pendant la nuit du 10 au 11; la brume

* Ce passage paraît exister; Dixon l'a vu de même, et il s'en est servi pour tracer, en partie au hasard, le détroit auquel il a donné son nom. (N. D. R.)

s'épaissit; il venta grand frais : je fis prendre la bordée du large. Au jour, nous revirâmes vers la côte ; nous l'approchâmes de si près que, quoiqu'elle fût embrumée, je reconnus à une heure après midi la même pointe de la veille, qui s'étendait du Nord-Nord-Est au Sud-Est un quart Sud, ce qui lie presque tous nos relèvemens, laissant cependant une ouverture de huit à neuf lieues, où nous n'aperçûmes pas de terre : je ne sais si la brume nous la cacha, ou s'il y a quelque profonde baie ou autres ouvertures dans cette partie ; ce que je présume, à cause de la violence des courans dont j'ai déjà parlé. Si le temps eût été plus clair, nous n'aurions laissé aucun doute sur cela, car nous approchâmes à moins d'une lieue de la côte, dont on apercevait distinctement les brisans : elle court beaucoup plus au Sud-Est que je ne le pensais d'après la carte du pilote Espagnol, qui ne mérite aucune confiance. Nous avions observé à midi 54ᵈ 9′ 26″ de latitude Nord ; je continuai à prolonger la côte à une lieue de distance, jusqu'à quatre heures du soir : alors la brume s'épaissit si fort, que nous n'aperçûmes plus l'Astrolabe, dont nous étions à portée de la voix ; je pris la bordée du large. Il n'y eut point d'éclairci dans la journée du 12, et je m'éloignai de terre de dix lieues, à cause de l'incertitude où j'étais de sa direction. Le 13 et le 14, le temps fut brumeux et presque calme ; je profitai des petites brises pour rallier la côte, dont nous étions encore éloignés de cinq lieues à six heures du soir.

1786. Août. 12. 13. 14.

Depuis les îles S. Carlos, nous ne trouvions plus fond, même à une lieue de terre, avec une sonde de cent vingt brasses.

Le 15 au matin, le temps s'éclaircit ; nous rapprochâmes la côte à deux lieues ; elle était, en quelques endroits, bordée de brisans qui s'étendaient considérablement au large ; les vents soufflaient de la partie de l'Est, et nous relevions dans cette aire de vent une grande baie ; l'horizon était très-étendu, quoique le ciel fût couvert : nous apercevions dix-huit à vingt lieues de côte da chaque côté ; elle se prolongeait du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Est, et paraissait courir, Sud-Sud-Est et Nord-Nord-Ouest, beaucoup plus Sud que je ne pensais. 15.

1786. Août. 16. A huit heures du matin je fus obligé de prendre le large, à cause d'une brume épaisse dont nous fûmes enveloppés, et qui dura jusqu'au 16 à dix heures : nous aperçûmes alors la terre très-confusément dans le Nord-Est : 17. la brume me fit bientôt reprendre le large. Toute la journée du 17 fut calme ; le brouillard se dissipa enfin, et je vis la côte à huit lieues. Ce défaut de vent ne me permit pas de l'approcher ; mais nous fîmes d'excellentes observations de distances de la lune au soleil ; c'était la première fois, depuis notre sortie du Port des Français. Notre latitude Nord était 53^{d} 12′ 40″ ; notre longitude, suivant nos horloges marines, 136^{d} 52′ 57″ : le résultat moyen de nos distances donnait 137^{d} 27′ 58″, ou 35′ 1″ plus à l'Ouest, et celui de l'Astrolabe 15 minutes de moins. La brise de l'Ouest-Nord-Ouest ayant fraîchi, le temps étant resté clair, j'approchai la terre, et 18. le 18 à midi, je n'en étais qu'à une lieue et demie ; je la prolongeai à cette distance, et j'eus connaissance d'une baie si profonde, que je n'apercevais pas les terres qui la terminaient ; je lui donnai le nom de *baie de la Touche* ; elle est située par 52^{d} 39′ de latitude Nord, et 134^{d} 49′ de longitude occidentale ; je ne doute pas qu'elle n'offre un très-bon mouillage.

Une lieue et demie plus à l'Est, nous vîmes un enfoncement dans lequel il serait possible de trouver également un abri pour les vaisseaux ; mais ce lieu me parut très-inférieur à la baie de la Touche. Depuis le 55e jusqu'au 53e degré, la mer fut couverte de l'espèce de plongeon nommé par Buffon *macareux du Kamtschatka:* il est noir ; son bec et ses pattes sont rouges, et il a sur la tête deux raies blanches qui s'élèvent en huppes, comme celles du catakoua. Nous en aperçûmes quelques-uns au Sud ; mais ils étaient rares, et on voyait que c'étaient en quelque sorte des voyageurs. Ces oiseaux ne s'éloignent jamais de terre de plus de cinq à six lieues ; et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume, doivent être à peu près certains qu'ils n'en sont qu'à cette distance : nous en tuâmes deux qui furent empaillés. Cet oiseau n'est connu que par le voyage de Béhring *.

* Le capitaine Cook l'a aussi rencontré sur la côte d'Alaska. (N. D. R.)

Le 19 au soir, nous eûmes connaissance d'un cap qui paraissait terminer la côte d'Amérique : l'horizon était très-clair, et nous n'apercevions au-delà que quatre ou cinq petits îlots auxquels je donnai le nom d'*îlots Kerouart*, et j'appelai la pointe *cap Hector**. Nous restâmes en calme plat toute la nuit, à trois ou quatre lieues de la terre, qu'une petite brise du Nord-Ouest me permit d'approcher à la pointe du jour : il me fut alors prouvé que la côte que je suivais depuis deux cents lieues, finissait ici, et formait vraisemblablement l'ouverture d'un golfe ou d'un canal fort large, puisque je n'apercevais point de terre dans l'Est, quoique le temps fût très-clair ; je dirigeai ma route au Nord, afin de découvrir le revers des terres que je venais de prolonger à l'Est. Je rangeai à une lieue les îlots Kerouart et le cap Hector, et je traversai des courans très-forts ; ils m'obligèrent même d'arriver, et de m'éloigner de la côte. Le cap Hector, qui forme l'entrée de ce nouveau canal, me parut un point très-intéressant à déterminer : sa latitude Nord est par 51ᵈ 57′ 20″ ; et sa longitude occidentale, suivant nos horloges marines, 133ᵈ 37′. La nuit ne me permit pas d'avancer davantage vers le Nord, et je me tins bord sur bord. Au jour, je repris ma route de la veille ; le temps était très-clair : je vis le revers de la baie de la Touche, auquel je donnai le nom de *cap Buache*, et plus de vingt lieues de la côte orientale que j'avais prolongée les jours précédens. Me rappelant alors la forme de la terre depuis Cross-Sound, je fus assez porté à croire que cet enfoncement ressemblait à la mer de Californie, et s'étendait jusque par 57ᵈ de latitude Nord. Ni la saison ni mes projets ultérieurs ne me permettaient de m'en assurer ; mais je voulus au moins déterminer avec précision la largeur Est et Ouest de ce canal ou golfe, comme on voudra l'appeler, et je dirigeai ma route au Nord-Est.

1786. Août. 19. 20.

† C'est le cap Saint-James de Dixon.

Cap Hector de la Pérouse.

Latitude Nord - - - - - - - - -	51ᵈ	57′	20″
Longitude occidentale - - - - - -	133	37.	

Cap Saint-James de Dixon.

Latitude Nord - - - - - - - - -	51ᵈ	46′	
Longitude occidentale, réduite au méridien de Paris	132	20.	(N. D. R.)

1786. Août. 21. J'observai, le 21 à midi, 52ᵈ 1′ de latitude Nord, et 133ᵈ 7′ 31″ de longitude occidentale : le cap Hector me restait à dix ou douze lieues au Sud-Ouest, et la sonde ne rapportait pas de fond. Les vents passèrent bientôt au Sud-Est ; une brume épaisse succéda à ce ciel pur qui nous avait permis, le matin, de découvrir des terres à dix-huit ou vingt lieues ; il venta grand frais : la prudence ne me permit plus de continuer ma route au Nord-Nord-Est ; je tins le vent, et je courus des bords pendant la nuit, tous les ris pris dans les huniers. Au jour, le vent ayant molli, quoique l'horizon fût aussi embrumé, je repris la bordée de terre, et je l'aperçus à midi à travers le brouillard. Ma latitude estimée était alors 52ᵈ 22′ ; la côte s'étendait du Nord un quart Nord-Est, à l'Est un quart Nord-Est : la sonde rapporta cent brasses, fond de roche. Après un éclairci de courte durée, le ciel se rembruma ; le temps avait mauvaise apparence : je repris la bordée du large ; mais j'avais heureusement fait de très-bons relèvemens, et je m'étais assuré de la largeur de ce canal ou golfe, de l'Est à l'Ouest ; elle était d'environ trente lieues comprises entre le cap Hector et le *cap Fleurieu* *, du nom que j'avais donné à l'île la plus Sud-Est du nouveau groupe que je venais de découvrir sur la côte orientale de ce canal ; et c'est derrière ce groupe d'îles que j'avais aperçu le continent, dont les montagnes primitives, sans arbres et couvertes de neige, se montraient sur plusieurs plans, ayant des pics qui paraissaient situés à plus de trente lieues dans l'intérieur des terres. Nous n'avions vu comparativement que des collines depuis Cross-Sound, et mes conjectures sur un enfoncement de six ou sept degrés au Nord en devinrent plus fortes. La saison ne me permettait pas d'éclaircir davantage cette opinion ; nous étions déjà à la fin d'Août ; les brumes étaient presque continuelles ; les jours commençaient aussi à devenir

* Dixon l'a appelé *cap Cox*.

Cap Fleurieu de la Pérouse.

Latitude Nord	51ᵈ	45′
Longitude occidentale	131	15.

Cap Cox de Dixon.

Latitude Nord	15ᵈ	30′
Longitude occidentale, réduite au méridien de Paris	130	32.

(N. D. R.)

courts ; mais, bien plus que tous ces motifs, la crainte de manquer la mousson de la Chine me fit abandonner cette recherche, à laquelle il aurait fallu sacrifier au moins six semaines, à cause des précautions nécessaires dans ces sortes de navigations, qui ne peuvent être entreprises que pendant les plus longs et les plus beaux jours de l'année. Une saison entière suffirait à peine pour un pareil travail, qui doit être l'objet d'une mission particulière : la nôtre, infiniment plus étendue, était remplie par la détermination exacte de la largeur de ce canal, dont nous parcourûmes la profondeur à environ trente lieues au Nord : nous assignâmes aussi aux caps qui forment les deux extrémités de son entrée, des latitudes et des longitudes qui méritent la même confiance que celles des caps les plus remarquables des côtes d'Europe. Je voyais avec douleur que, depuis vingt-trois jours que nous étions partis de la baie des Français, nous avions fait bien peu de chemin, et je n'avais pas un instant à perdre jusqu'à Monterey. Le lecteur s'apercevra aisément que, pendant tout le cours de cette campagne, mon imagination a toujours été contrainte de se porter à deux ou trois mille lieues de mon vaisseau, parce que mes routes étaient assujetties ou aux moussons, ou aux saisons, dans tous les lieux des deux hémisphères que j'avais à parcourir, devant y naviguer dans des latitudes élevées, et traverser, entre la nouvelle Hollande et la nouvelle Guinée, des détroits vraisemblablement assujettis aux mêmes moussons que ceux des Moluques, ou des autres îles de cette mer. 1786. Août.

La brume fut très-épaisse pendant la nuit; je fis route au Sud-Sud-Ouest ; il y eut un très-bel éclairci au jour : il dura peu; mais, à onze heures, le ciel devint pur ; nous relevâmes le cap Fleurieu au Nord-Est un quart Nord, et nous fîmes d'excellentes observations. Notre latitude Nord était $51^{d}\ 47'\ 54''$, et la longitude occidentale par nos horloges marines, $132^{d}\ 0'\ 50''$. Nous restâmes en calme toute la journée ; les vents passèrent au Nord-Ouest, après le coucher du soleil, avec un horizon très-brumeux : j'avais relevé auparavant le cap Fleurieu au Nord un quart Nord-Est ; sa latitude et sa longitude, déterminées par M. Dagelet, sont de $51^{d}\ 45'$, et de $131^{d}\ 0'\ 15''$. 23.

1786. Août. J'ai déjà dit que ce cap forme la pointe d'une île fort élevée, derrière laquelle je n'apercevais plus alors le continent, qui m'était caché par la brume ; elle devint encore plus épaisse pendant la nuit, et je perdis souvent de vue l'Astrolabe, dont j'entendais cependant la cloche.

24. Au jour, le ciel devint beau : le cap Fleurieu me restait à dix-huit lieues dans le Nord-Ouest, 18^{d} Ouest ; le continent s'étendait jusqu'à l'Est ; l'horizon, quoique terne, permettait de l'apercevoir à vingt lieues. Je fis route à l'Est pour m'en approcher ; mais bientôt la côte se rembruma, et il y eut, dans le Sud-Sud-Est, un éclairci qui me fit découvrir un cap dans cette aire de vent.

Je changeai de route afin de ne pas m'enfoncer, en courant à l'Est vent arrière, dans un golfe dont j'aurais eu beaucoup de peine à sortir ; je reconnus bientôt que cette terre du Sud-Sud-Est sur laquelle je gouvernais, était formée de plusieurs groupes d'îles qui s'étendaient du continent aux îles du large, et sur lesquelles je n'aperçus pas un buisson ; j'en passai à un tiers de lieue : on y voyait de l'herbe et du bois flotté sur la côte ; la latitude et la longitude de l'île le plus à l'Ouest sont 50^{d} 56′ et 130^{d} 38′ ; je nommai ces différens groupes, *iles Sartine**. Il est vraisemblable qu'on trouverait entr'elles un passage ; mais il ne serait pas prudent de s'y engager sans précaution. Après les avoir doublées, je portai vers le continent le cap à l'Est-Sud-Est ; il s'étendait du Nord-Nord-Est au Sud-Est un quart Est : l'horizon était un peu brumeux, quoiqu'assez étendu. Nous ne pouvions distinguer les sommets des montagnes ; mais nous apercevions parfaitement les terres basses.

Je restai bord sur bord toute la nuit, afin de ne pas dépasser la pointe boisée du capitaine Cook, que ce navigateur a déterminée ; ce qui formait une continuation de côte depuis le mont Saint-Élie jusqu'à Nootka, et, en me procurant l'avantage de comparer nos longitudes aux siennes, anéantis-

* Iles de Beresford de Dixon, dont il fixe la latitude Nord à 50^{d} 52′
Et la longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, à 132 3. (N. D. R.)

sait tous les doutes qui auraient pu rester sur l'exactitude de nos déterminations. Au jour, je fis route sur la terre ; je passai à une lieue et demie de la pointe boisée qui me restait, à midi, au Nord un quart Nord-Ouest, à environ trois lieues : sa latitude Nord précise est de 50ᵈ 4′, et sa longitude occidentale de 130ᵈ 25′. Le capitaine Cook, qui n'a pas autant que nous approché cette pointe, et ne l'a déterminée que d'après des relèvemens, la place sur sa carte par 50ᵈ et 130ᵈ 20′ réduits au méridien de Paris, c'est-à-dire 4′ plus au Sud, et 5′ plus à l'Est : mais notre détermination mérite plus de confiance, parce que nous étions beaucoup plus près de terre, et que notre estime sur la distance a été sujette à moins d'erreur. On doit remarquer ici la précision étonnante des nouvelles méthodes ; elles achèveront, en moins d'un siècle, d'assigner à chaque point de la terre sa véritable position, et avanceront plus la géographie que tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous. 1786. Août.

Le 25, je continuai de courir à l'Est vers l'entrée de Nootka, dont j'aurais voulu avoir connaissance avant la nuit, quoique cette vue n'eût plus rien d'intéressant après la détermination précise de la pointe boisée. Une brume très-épaisse, qui s'éleva à cinq heures du soir, me cacha entièrement la terre, et je dirigeai ma route vers la pointe des brisans, quinze lieues au Sud de Nootka, afin de reconnaître la partie de côte comprise entre le cap Flattery et la pointe des brisans, que le capitaine Cook n'a pas été à portée d'explorer : cet espace est d'environ trente lieues. 25.

Le 26, le temps resta fort embrumé ; les vents varièrent par grains du Nord-Est au Sud-Est ; le baromètre descendit ; cependant, il n'y eut point de vent ; nous restâmes en calme et sans gouverner jusqu'au 28. J'avais profité de quelques petites brises pour m'éloigner de la côte, dont je supposais la direction au Sud-Est ; nous étions environnés de petits oiseaux de terre qui se reposaient sur nos manœuvres : nous en prîmes plusieurs dont les espèces sont si communes en Europe, qu'ils ne méritent pas une description. Enfin, le 28 au soir, à cinq heures, il y eut un éclairci ; nous reconnûmes et relevâmes la pointe des brisans de Cook, qui nous restait au 26. 27. 28.

1786. Août. Nord : la terre s'étendait ensuite jusqu'au Nord-Est ; l'éclairci dura peu, mais nous fûmes à portée de faire de bons relèvemens.

29. Le temps ne fut pas plus clair le 29 Août ; mais le baromètre montait, et je fis route vers la terre, espérant qu'il y aurait éclairci avant la nuit ; je sondai de demi-heure en demi-heure ; nous passâmes de soixante-dix brasses, fond de sable, à un fond de cailloux roulés de quarante brasses ; et nous retombâmes, après avoir fait une lieue, à soixante-quinze brasses, sable vaseux. Il était évident que nous avions passé sur un banc ; et il n'est peut-être pas bien aisé d'expliquer comment une montagne de cailloux roulés de cent cinquante pieds d'élévation, et d'une lieue d'étendue, se trouve sur un plateau de sable, à huit lieues au large : on sait que ces cailloux ne prennent une forme ronde que par l'effet des frottemens ; et cet amoncèlement suppose, au fond de la mer, un courant comme celui d'une rivière.

Enfin, comme je m'en étais flatté, il y eut un éclairci au coucher du soleil. Nous relevâmes la terre depuis l'Est-Nord-Est jusqu'au Nord-Ouest un quart Nord, et ces relèvemens se liaient parfaitement avec ceux de la veille. Nous avions observé à midi 48^{d} 37′ : notre longitude, suivant nos horloges, était 128^{d} 21′ 42″. La dernière pointe que nous avions vue au Sud-Est, ne pouvait être qu'à six ou sept lieues du cap Flattery, dont j'aurais beaucoup désiré avoir connaissance ; mais la brume fut très-épaisse.

30. Le 30, la mer devint fort grosse ; les vents varièrent du Sud au Sud-Ouest : je repris le large ; et l'horizon ayant moins d'une demi-lieue de
31. rayon, je dirigeai ma route parallèlement à la côte, afin d'arriver promptement au 47^{d}, dans l'intention d'en reconnaître le développement jusqu'au 45^{d}, attendu que cette partie forme une lacune sur la carte du capitaine Cook.

Septembre. 1er. Le 1er Septembre, à midi, j'eus connaissance d'une pointe ou d'un cap qui me restait au Nord-Nord-Est, à environ dix lieues, précisément d'après nos relèvemens par 47^{d}. La terre s'étendait jusqu'à l'Est ; je l'ap-

prochai jusqu'à trois ou quatre lieues; elle se dessinait mal; la brume en enveloppait toutes les formes. Ma latitude Nord, observée à midi, était 46ᵈ 36′ 21″, et la longitude occidentale par nos horloges marines, 127ᵈ 2′ 5″; celle par les distances, 126ᵈ 33′. Les courans sont, sur cette côte, d'une violence extraordinaire; nous étions dans des tourbillons qui ne nous permettaient pas de gouverner avec un vent à filer trois nœuds, et à une distance de cinq lieues de terre. 1786. Septembre.

Je prolongeai la côte pendant la nuit, faisant peu de voile, et le cap au Sud. Au jour, je mis le cap à l'Est pour me rapprocher de la terre; nous restâmes en calme plat, à quatre lieues de la côte, ballottés par les courans qui nous faisaient virer de bord à chaque instant, et dans la crainte continuelle d'aborder l'Astrolabe, qui n'était pas en meilleure position: nous avions heureusement un bon fond de vase pour mouiller, dans le cas où ces courans nous eussent jetés sur la côte; mais la mer était fort grosse, et nos cables auraient eu de la peine à résister au tangage. Le cap Rond des Espagnols nous restait à l'Est 5ᵈ Sud; la terre s'étendait ensuite jusqu'au Sud-Est; notre latitude Nord à midi était 45ᵈ 55′; notre longitude occidentale, suivant nos horloges marines, 126ᵈ 47′ 35″; et celle par les distances, 126ᵈ 22′. Le temps nous avait enfin permis d'en prendre la veille; c'était la seconde fois depuis notre sortie du Port des Français; elles ne différaient de la longitude de nos horloges marines que de 25′ 35″. Cette journée de calme fut une des plus inquiétantes que nous eussions passées depuis notre départ de France; il n'y eut pas un souffle de vent pendant la nuit: nous sondions de demi-heure en demi-heure, afin de mouiller malgré la grosse mer, si nous eussions été entraînés à terre; mais nous trouvâmes toujours quatre-vingts brasses, fond de vase. 2.

Au jour, nous étions à la même distance de la terre que la veille; nous observâmes, comme le jour précédent, 45ᵈ 55′. Nos relèvemens furent presque les mêmes; et entraînés par des courans qui s'étaient compensés, il semblait que nous eussions tourné pendant les vingt-quatre heures sur un pivot. 3.

1786. Septembre. Enfin, à trois heures, il s'éleva une petite brise du Nord-Nord-Ouest, à l'aide de laquelle nous pûmes gagner le large, et sortir de ces courans où nous étions engagés depuis deux jours ; cette brise poussait devant elle un banc de brume dont nous fûmes enveloppés, et qui nous fit perdre la terre de vue. Il ne nous restait guère que cinq ou six lieues de côte à développer jusqu'au 45ᵈ, point qui a été reconnu par le capitaine Cook : le temps était trop favorable et j'étais trop pressé, pour ne pas profiter de ce bon vent. Nous forçâmes de voiles, et je dirigeai ma route vers le Sud un quart Sud-Ouest, presque parallèlement à la côte qui court Nord et Sud. La nuit fut
4. belle ; au jour, nous aperçûmes la terre dans le Nord un quart Nord-Est ; le ciel était pur dans cette partie de l'horizon, mais fort embrumé plus à l'Est : nous vîmes cependant la côte dans l'Est-Nord-Est, et jusqu'à l'Est-Sud-Est, mais pendant des instans seulement. A midi, notre latitude fut observée ; elle était de 44ᵈ 41′ ; nos horloges marines donnaient 126ᵈ 56′ 17″ de longitude occidentale : nous étions à environ huit lieues de la côte, que nous approchâmes en faisant prendre un peu l'Est à notre route. A six heures du soir, notre distance était de quatre lieues ; la terre s'étendait du Nord-Est à l'Est-Sud-Est, et elle était très-embrumée. La nuit fut belle ; je prolongeai la terre qu'on apercevait au clair de la lune : le brouillard
5. nous la cacha au lever du soleil, mais elle reparut à midi, dans un éclairci, depuis le Nord-Est jusqu'au Sud un quart Sud-Est : la sonde rapportait soixante-quinze brasses.

Notre latitude était 42ᵈ 58′ 56″, et la longitude, par nos horloges, 127ᵈ 5′ 20″. A deux heures, nous étions par le travers de neuf petites îles ou rochers éloignés d'environ une lieue du cap Blanc, qui restait au Nord-Est un quart Est. Je les nommai *îles Necker*. Je continuai à prolonger la terre, le cap au Sud-Sud-Est : à trois ou quatre lieues de distance, nous n'apercevions que le sommet des montagnes au-dessus des nuages ; elles étaient couvertes d'arbres, et on n'y voyait point de neige. A la nuit, la terre s'étendait jusqu'au Sud-Est ; mais nos vigies assuraient l'avoir vue jusqu'au Sud un quart Sud-Est. Incertain de la direction de cette côte, qui n'avait jamais été explorée, je fis petites voiles au Sud-Sud-Ouest. Au
6. jour, nous apercevions encore la terre, qui s'étendait du Nord au Nord un

quart Nord-Est. Je fis gouverner au Sud-Est un quart Est pour m'en approcher; mais à sept heures du matin, un brouillard épais nous la fit perdre de vue. Nous trouvâmes le ciel moins pur dans cette partie de l'Amérique, que dans les hautes latitudes, où les navigateurs jouissent, au moins par intervalles, de la vue de tout ce qui se trouve au-dessus de leur horizon: la terre ne s'y montra pas une seule fois avec toutes ses formes. Le 7, le brouillard fut encore plus épais que le jour précédent; il s'éclaircit cependant vers midi, et nous vîmes des sommets de montagnes dans l'Est, à une assez grande distance. Comme notre route avait valu le Sud, il est évident que, depuis les 42^{d}, la côte commence à fuir dans l'Est. Notre latitude Nord fut observée à midi; elle était de 40^{d} 48′ 30″: notre longitude occidentale, suivant les horloges, était de 126^{d} 59′ 45″. Je continuai à faire route pour approcher la terre dont je n'étais qu'à quatre lieues à l'entrée de la nuit. Nous aperçûmes alors un volcan sur la cime de la montagne qui nous restait à l'Est; la flamme en était très-vive; mais bientôt une brume épaisse vint nous dérober ce spectacle: il fallut encore s'éloigner de terre. Comme je craignais, en suivant une route parallèle à la côte, de rencontrer quelque île ou rocher un peu écarté du continent, je pris la bordée du large. La brume fut très-épaisse. Le 8, vers dix heures du matin, il y eut un éclairci; nous aperçûmes la cime des montagnes; mais une barrière impénétrable à notre vue nous cacha constamment les terres basses. Le temps était devenu très-mauvais; il ventait grand frais, et le baromètre baissait considérablement: je continuai jusqu'à l'entrée de la nuit à courir au Sud-Est, route qui, en me faisant prolonger la côte, devait aussi m'en approcher; mais je l'avais perdue de vue depuis midi; et à l'entrée de la nuit, l'horizon était si gras, que j'aurais pu en être très-près sans la voir. Comme il y avait apparence d'un coup de vent, et que, s'il était venu de l'Ouest, j'aurais été affalé, je pris le parti de courir au large sous la misaine et le grand hunier seulement. Il venta grand frais, beaucoup moins cependant que je ne l'avais cru. Au jour, le temps fut couvert, mais le vent modéré; je fis gouverner à l'Est vers la terre. La brume me fit bientôt changer de route, et courir à peu près parallèlement à la côte, dont je supposais la direction Sud un quart Sud-Est: le temps ne fut pas plus clair le 10 et le 11; le résultat des routes de ces deux

1786. Septembre. 7. 8. 9. 10. 11.

1786. Septembre. jours fut aussi le Sud un quart Sud-Est. Notre horizon ne s'étendit jamais à deux lieues, et très-souvent à moins d'une portée de fusil. Notre latitude fut cependant observée de 36ᵈ 58′ 45″, et la longitude, par nos horloges, de 126ᵈ 32′ 5″. Les courans, ou une fausse estime, nous avaient portés 30′ au Sud; mais nous étions encore à 16′ au Nord de Monterey. Je fis gouverner à l'Est directement sur la terre; quoique le temps fût brumeux, nous avions un horizon de deux lieues. Je restai bord sur bord
12. toute la nuit; le ciel fut aussi couvert le lendemain; je continuai cependant ma route sur la terre: à midi, notre longitude était 124ᵈ 52′; je n'apercevais point de terre; mais la brume nous enveloppa à quatre heures du soir, et je pris le parti de courir des bords, en attendant un temps plus clair. Nous devions être très-près de la côte; plusieurs oiseaux de terre volaient autour de nos bâtimens, et nous prîmes un faucon de l'espèce des gerfauts. La brume continua toute la nuit; et le lendemain, à dix heures
13. du matin, nous aperçûmes la terre très-embrumée et très-près de nous. Il était impossible de la reconnaître; j'en approchai à une lieue; je vis les brisans très-distinctement; la sonde rapporta vingt-cinq brasses: mais quoique je fusse certain d'être dans la baie de Monterey, il était impossible de reconnaître l'établissement Espagnol par un temps aussi embrumé. A
14. l'entrée de la nuit, je repris la bordée du large, et au jour je portai vers la terre, avec une brume épaisse qui ne se dissipa qu'à midi. Je suivis alors la côte de très-près, et à trois heures après midi, nous eûmes connaissance du fort de Monterey, et de deux bâtimens à trois mâts qui étaient dans la rade. Les vents contraires nous forcèrent de mouiller à deux lieues au large, par
15. quarante-cinq brasses, fond de vase, et le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre à deux encablures de terre par douze brasses. Le commandant de ces deux bâtimens, Don Estevan Martinez, nous envoya des pilotes pendant la nuit: il avait été informé par le vice-roi du Mexique, ainsi que par le gouverneur du présidio, de notre arrivée présumée dans cette baie.

Il est remarquable que, pendant cette longue traversée, au milieu des brumes les plus épaisses, l'Astrolabe navigua toujours à la portée de la voix de ma frégate, et ne s'en écarta que lorsque je lui donnai l'ordre de reconnaître l'entrée de Monterey.

Avant de terminer ce chapitre, qui ne sera de quelque intérêt que pour les géographes et les navigateurs, je crois devoir exposer mon opinion sur le prétendu canal de Saint-Lazare de l'amiral de Fuentes. Je suis convaincu que cet amiral n'a jamais existé*, et qu'une navigation dans l'intérieur de l'Amérique, à travers les lacs et les rivières, et faite en aussi peu de temps, est si absurde, que, sans l'esprit de système qui est préjudiciable à toutes les sciences, des géographes d'une certaine réputation auraient rejeté une histoire dénuée de toute vraisemblance, et fabriquée en Angleterre, dans le temps où les partisans et les détracteurs du passage du Nord-Ouest soutenaient leur opinion avec autant d'enthousiasme qu'on pouvait en mettre, à cette même époque en France, aux questions de théologie cent fois plus ridicules encore. La relation de l'amiral de Fuentes est donc comme ces fraudes pieuses que la saine raison a rejetées depuis avec tant de mépris, et qui ne peuvent soutenir le flambeau de la discussion : mais on peut presque regarder comme certain que, depuis Cross-Sound, ou du moins depuis le port de los Remedios, jusqu'au cap Hector, tous les navigateurs n'ont côtoyé que des îles par 52^{d}, et qu'entre les îles et le continent, il existe un canal dont la largeur, Est et Ouest, peut être plus ou moins considérable ; mais je ne crois pas qu'elle excède cinquante lieues, puisqu'elle est réduite à trente à son embouchure, entre le cap Fleurieu et le cap Hector. Ce canal doit être parsemé d'îles d'une navigation difficile, et je suis assuré qu'entre ces îles il y a plusieurs passages qui communiquent avec le grand Océan. Le port de los Remedios et le port Bucarelli des Espagnols sont à une grande distance du continent ; et si les prises de possession qui ne sont suivies d'aucun établissement, n'étaient pas des titres ridicules, ceux des Espagnols dans cette partie de l'Amérique pourraient être contestés ; car il m'est démontré que le pilote Maurelle n'a pas aperçu ce continent depuis 50^{d} jusqu'au 57^{d} 20′ : j'ai d'ailleurs la certitude absolue qu'au Nord de Cross-Sound, au Port des Français, nous étions en Amérique, parce que la rivière de Béhring, par 59^{d} 9′, est si considérable, qu'on n'en pourrait rencontrer de pareilles sur une terre qui ne serait pas d'une extrême profondeur. Je voulus la faire visiter par nos canots ; mais

1786. Septembre.

* Voyez la note, *page* 359.

1786. Septembre. ils ne purent vaincre les courans de l'entrée. Nos frégates mouillaient à son embouchure; l'eau était blanchâtre et douce à trois ou quatre lieues au large : ainsi il est vraisemblable que le canal, entre les îles et le continent, ne court pas plus Nord que le 57ᵈ 30′. Je sais que les géographes peuvent tirer des lignes au Nord-Est, laisser le Port des Français et la rivière de Béhring en Amérique, et prolonger leur canal au Nord et à l'Est jusqu'aux bornes de leur imagination : mais un pareil travail, dénué de faits, ne sera qu'une absurdité; et il est assez vraisemblable que, sur la côte de l'Amérique qui borne ce nouveau canal à l'Est, on trouvera l'embouchure de quelque rivière peut-être navigable, parce qu'on ne peut guère supposer que la pente du terrain les dirige toutes vers l'Est. La rivière de Béhring ferait cependant exception à cette règle : les probabilités seraient même qu'il n'y aurait point de barre à l'embouchure de ces rivières supposées, parce que ce canal, qui a peu de largeur, est abrité par les îles qui lui sont opposées à l'Ouest; et l'on sait que les barres sont formées par la réaction de la mer sur le courant des rivières *.

* Ce chapitre, si intéressant pour la grande navigation, laissera sans doute quelque chose à désirer aux marins, aux géographes, et sur-tout aux partisans du passage au Nord. Quoique du nombre de ces derniers, je ne puis me dispenser de faire observer que si la Pérouse eût voulu reconnaître toutes les baies, toutes les grandes ouvertures, que présentait cette immense étendue de côte parsemée d'îles, il eût été obligé d'abandonner tous les projets ultérieurs de sa campagne, et de manquer formellement à ses instructions.

Au dix-neuvième siècle appartiendra l'honneur d'avoir achevé la parfaite description des parties habitables du globe; l'importante question d'une communication des deux mers par le Nord de l'Amérique sera alors décidée. Reservons une place au nom immortel du navigateur entreprenant qui, profitant des progrès de l'astronomie, nous fera connaître cette communication.

Pour rapprocher cet instant, écartons toutes les incertitudes décourageantes, et ajoutons un mot à ce que nous avons déjà dit dans les notes, *pages* 263, 359, *et* 419.

Le vaisseau *le Père éternel*, commandé par le capitaine David Melguer, Portugais, partit du Japon vers l'an 1660, et courut au Nord jusque vers le 84ᵉ degré de latitude, d'où il prit sa route entre le Spitzberg et le Groënland, et passant par l'Ouest de l'Ecosse et de l'Irlande, fit son retour à Porto en Portugal.

Le capitaine Vannout, Hollandais, prétend avoir passé dans la mer du Sud, par le détroit d'Hudson.

J'engage ceux qui s'occuperont de cette question, à lire le recueil d'observations sur la probabilité d'un passage Nord-Ouest, inséré dans les Voyages du capitaine J. Meares. (N. D. R.)

CHAPITRE XI.

Description de la baie de Monterey.—Détails historiques sur les deux Californies et sur leurs missions.—Mœurs et Usages des Indiens convertis et des Indiens indépendans.—Grains, Fruits, Légumes de toute espèce.—Quadrupèdes, Oiseaux, Poissons, Coquilles, &c.—Constitution militaire de ces deux Provinces.—Détails sur le Commerce, &c.

La baie de Monterey (*Atlas*, N° 34), formée par la pointe du Nouvel-An au Nord, et par celle des Cyprès au Sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'Est, où les terres sont basses et sablonneuses; la mer y roule jusqu'au pied des dunes de sable dont la côte est bordée, avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue. Les terres du Nord et du Sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres; les vaisseaux qui veulent y relâcher doivent suivre la côte du Sud; et, après avoir doublé la pointe des Pins qui s'avance au Nord, ils ont connaissance du présidio, et ils peuvent mouiller par dix brasses en dedans et un peu en terre de cette pointe qui les met à l'abri des vents du large. Les bâtimens Espagnols qui se proposent de faire une longue relâche à Monterey, sont dans l'usage d'approcher la terre à une ou deux encablures, par six brasses; et ils s'amarrent à une ancre qu'ils enfoncent dans le sable du rivage: ils n'ont plus à craindre alors les vents de Sud, qui sont quelquefois assez forts, mais qui n'exposent à aucun danger, puisqu'ils viennent de la côte. Nous trouvâmes fond dans toute la baie, et nous mouillâmes à quatre lieues de terre, par soixante brasses, fond de vase molle; mais la mer y est fort grosse, et on ne peut rester que quelques heures dans un pareil mouillage, en attendant le jour, ou un éclairci. La marée

1786. Septembre.

1786. Septembre. est haute aux nouvelles et pleines lunes à une heure et demie : elle y monte de sept pieds ; et comme cette baie est très-ouverte, le courant y est presque insensible ; je ne l'ai jamais vu filer un demi-nœud. On ne peut exprimer ni le nombre de baleines dont nous fûmes environnés, ni leur familiarité ; elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet de nos frégates, et occasionnaient dans l'air une très-grande puanteur. Nous ne connaissions pas cet effet des baleines ; mais les habitans nous apprirent que l'eau qu'elles lançaient était imprégnée de cette mauvaise odeur, et qu'elle se répandait assez au loin : ce phénomène n'en eût vraisemblablement pas été un pour les pêcheurs du Groënland ou de Nantucket.

Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche assez difficile ; sans cette circonstance, il y en aurait peu de plus faciles à aborder ; aucune roche cachée sous l'eau ne s'étend à une encablure du rivage ; et si la brume est trop épaisse, on a la ressource d'y mouiller, et d'y attendre un éclairci qui permette d'avoir bonne connaissance de l'établissement Espagnol, situé dans l'angle formé par la côte du Sud et de l'Est.

La mer était couverte de pélicans ; il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume, doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance. Nous en aperçumes pour la première fois dans la baie de Monterey, et j'ai appris depuis qu'ils étaient très-communs sur toute la côte de la Californie : les Espagnols les appellent *alkatræ*.

Un lieutenant-colonel, qui fait sa résidence à Monterey, est gouverneur des deux Californies : son gouvernement a plus de huit cents lieues de circonférence ; mais ses vrais subordonnés sont deux cent quatre-vingt-deux soldats de cavalerie qui doivent former la garnison de cinq petits forts, et fournir des escouades de quatre ou cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses établies dans l'ancienne et dans la nouvelle Californie. D'aussi petits moyens suffisent pour contenir environ cinquante mille In-

diens errans * dans cette vaste partie de l'Amérique, parmi lesquels dix mille à peu près ont embrassé le christianisme. Ces Indiens sont généralement petits, faibles, et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les nations du Nord, dont ils n'ont ni les arts ni l'industrie ; leur couleur est très-approchante de celle des nègres dont les cheveux ne sont point laineux ; ceux de ces peuples sont longs et très-forts ; ils les coupent à quatre ou cinq pouces de la racine : plusieurs ont de la barbe ; d'autres, suivant les pères missionnaires, n'en ont jamais eu, et c'est une question qui n'est pas même décidée dans le pays †. Le gouverneur, qui avait beaucoup voyagé dans l'intérieur de ces terres, et qui vit avec les sauvages depuis quinze ans, nous assura que ceux qu'on voyait sans barbe l'avaient arrachée avec des coquilles bivalves qui leur servaient de pinces : le président des missions, qui réside dans la Californie depuis cette même époque, soutenait le contraire ; il était difficile à des voyageurs de décider entre eux. Obligés de ne rapporter que ce que nous avons vu, nous sommes forcés de convenir que nous n'avons aperçu de la barbe qu'à la moitié des adultes ; elle était chez quelques-uns très-fournie, et aurait figuré avec éclat en Turquie, ou dans les environs de Moscow ‡. 1786. Septembre.

Ces Indiens sont très-adroits à tirer de l'arc ; ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits : il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable ; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas.

Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vîmes un Indien, ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe, et jouer cette pantomime avec

* Ils changent très-fréquemment de demeure, suivant la saison de la pêche ou de la chasse.

† Nous avons dit notre opinion sur la barbe des Américains, dans le chapitre précédent ; mais nous écrivons les chapitres à mesure que nous voyageons ; et comme nous n'avons pas de système, lorsque nous apprenons des faits nouveaux, nous ne craignons pas de les rapporter.

‡ Le gouverneur avait beaucoup plus voyagé que le missionnaire, et son opinion aurait prévalu dans mon esprit, si j'eusse été obligé de prendre un parti.

1786. Septembre. une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auraient tiré à trente pas, s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches.

Lorette est le seul présidio de l'ancienne Californie sur la côte de l'Est de cette presqu'île. La garnison est de cinquante-quatre cavaliers, qui fournissent de petits détachemens aux quinze missions suivantes, desservies par des pères Dominicains qui ont succédé aux Jésuites et aux Franciscains : ces derniers sont restés seuls possesseurs des dix missions de la nouvelle Californie. Les quinze missions du département de Lorette sont — Saint-Vincent, Saint-Dominique, le Rosaire, Saint-Fernand, Saint-François de Borgia, Sainte-Gertrude, Saint Ignace, la Guadeloupe, Sainte-Rosalie, la Conception, Saint-Joseph, Saint-François-Xavier, Lorette, Saint-Joseph du cap Lucar, et Tous-les-Saints. Environ quatre mille Indiens, convertis et rassemblés auprès des quinze paroisses dont je viens de donner les noms, sont le seul fruit du long apostolat des différens ordres religieux qui se sont succédés dans ce pénible ministère. On peut lire dans l'histoire de la Californie du père Vénégas, l'époque de l'établissement du fort Lorette, et des différentes missions qu'il protège. En comparant leur état passé avec celui de cette année, on s'apercevra que les progrès temporels et spirituels de ces missions sont bien lents ; il n'y a encore qu'une seule peuplade Espagnole : il est vrai que le pays est mal-sain ; et la terre de la province de Soñora qui borde la mer Vermeille au levant, et la Californie au couchant, est bien plus attrayante pour des Espagnols ; ils trouvent dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes, objets bien plus précieux à leurs yeux que la pêcherie des perles de la presqu'île, qui exige un certain nombre d'esclaves plongeurs qu'il est souvent très-difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale, malgré son grand éloignement de Mexico, me paraît réunir infiniment plus d'avantages ; son premier établissement, qui est Saint-Diego, ne date que du 26 Juillet 1769 : c'est le présidio le plus au Sud, comme Saint-François le plus au Nord ; celui-ci fut bâti le 9 Octobre 1776 ; le canal de Sainte-Barbe en Septembre 1786, et enfin Monterey, aujourd'hui capitale et chef-lieu des deux Californies, le 3 Juin 1770. La rade de ce présidio fut découverte en 1602 par Sébastien Vis-

caino, commandant d'une petite escadre armée à Acapulco par ordre du vicomte de Monterey, vice-roi du Mexique. Depuis cette époque, les galions, à leur retour de Manille, ont quelquefois relâché dans cette baie, pour s'y procurer quelques rafraîchissemens, après leurs longues traversées ; mais ce n'est qu'en 1770 que les religieux Franciscains y ont établi la première mission ; ils en ont dix aujourd'hui, dans lesquelles on compte cinq mille cent quarante-trois Indiens convertis. Les quatre colonnes suivantes indiqueront, avec le nom de la paroisse, l'époque de sa fondation, le présidio dont elle dépend, et le nombre d'Indiens baptisés. Je dois avertir ici que les Espagnols donnent généralement le nom de *présidio* à tous les forts, tant en Afrique qu'en Amérique, qui sont au milieu des pays infidèles ; ce qui suppose qu'il n'y a point d'habitans, mais seulement une garnison demeurant dans l'intérieur de la citadelle.

1786. Septembre.

Noms des paroisses.	Noms des présidios dont elles dépendent.	Époque de leur fondation.	Nombre des Indiens convertis.
Saint-Charles	Monterey	3 Juin 1770	711
Saint-Antoine	*Idem*	14 Juillet 1771	850
Saint-Louis	*Idem*	1er Septembre 1772 ..	492
Sainte-Claire	Saint-François	18 Janvier 1777	475
Saint-François	*Idem*	9 Octobre 1776	250
Saint-Bonaventure	Sainte-Barbe	3 Mai 1782	120
Sainte-Barbe	*Idem*	3 Septembre 1786	
Saint-Gabriel	*Idem*	8 Septembre 1771	843
Saint-Jean-Campistran	Saint-Diego	1er Novembre 1776. ...	544
Saint-Diego	*Idem*	26 Juillet 1769	858
			5143.

La piété Espagnole avait entretenu jusqu'à présent, et à grands frais, ces missions et ces présidios, dans l'unique vue de convertir et de civiliser les Indiens de ces contrées ; système bien plus digne d'éloge que celui de ces hommes avides qui semblaient n'être revêtus de l'autorité nationale, que pour commettre impunément les plus cruelles atrocités. Le lecteur verra bientôt qu'une nouvelle branche de commerce peut procurer à la nation Espagnole plus d'avantages que la plus riche mine du Mexique ; et que la

1786. Septembre. salubrité de l'air, la fertilité du terrain, l'abondance enfin de toutes les espèces de pelleteries dont le débit est assuré à la Chine, donnent à cette partie de l'Amérique des avantages infinis sur l'ancienne Californie, dont l'insalubrité et la stérilité ne peuvent être compensées par quelques perles qu'il faut aller arracher du fond de la mer.

Avant l'établissement des Espagnols, les Indiens de la Californie ne cultivaient qu'un peu de maïs, et vivaient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce : les lièvres, les lapins, et les cerfs, y sont très-communs ; les loutres de mer et les loups marins s'y trouvent en aussi grande abondance qu'au Nord, et on y tue pendant l'hiver une très-grande quantité d'ours, de renards, de loups, et de chats sauvages. Les bois taillis et les plaines sont couvertes de petites perdrix grises huppées, qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnies de trois ou quatre cents ; elles sont grasses et de fort bon goût. (*Atlas*, N° 36.) Les arbres servent d'habitation aux plus charmans oiseaux ; nos ornithologistes ont empaillé plusieurs variétés de moineaux, de geais bleus, de mésanges, de pics tachetés, et de troupiales. Parmi les oiseaux de proie, on voyait l'aigle à tête blanche, le grand et le petit faucon, l'autour, l'épervier, le vautour noir, le grand duc, et le corbeau. On trouvait sur les étangs et sur le bord de la mer, le canard, le pélican gris et blanc à huppe jaune, différentes espèces de goëlands, des cormorans, des courlis, des pluviers à collier, de petites mouettes de mer, et des hérons ; enfin, nous tuâmes et empaillâmes un promérops (*Atlas*, N° 37), que le plus grand nombre des ornithologistes croyait appartenir à l'ancien continent.

Cette terre est aussi d'une fertilité inexprimable ; les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement : nous enrichîmes les jardins du gouverneur et des missions, de différentes graines que nous avions apportées de Paris ; elles s'étaient parfaitement conservées, et leur procureront de nouvelles jouissances.

Les récoltes de maïs, d'orge, de blé, et de pois, ne peuvent être compa-

rées qu'à celles du Chili ; nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité ; le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un ; les extrêmes, soixante et cent. Les arbres fruitiers y sont encore très-rares, mais le climat leur convient infiniment : il diffère peu de celui de nos provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif ; mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent dans ces contrées, et qui procurent à cette terre une humidité très-favorable à la végétation. 1786. Septembre.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert, et le platane d'occident : ils sont clair-semés, et une pelouse, sur laquelle il est très-agréable de marcher, couvre la terre de ces forêts ; on y rencontre des lacunes de plusieurs lieues, formant de vastes plaines couvertes de toute sorte de gibier. La terre, quoique très-végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air ; car elle est fort mal arrosée. Le courant d'eau le plus à portée du présidio en est éloigné de deux lieues : ce ruisseau, qui coule auprès de la mission de Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel*. Cette trop grande distance de nos frégates ne nous permit pas d'y faire notre eau ; nous la puisâmes dans des mares, derrière le fort, où elle était d'une très-médiocre qualité, et dissolvant à peine le savon. La rivière du Carmel, qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires et à leurs Indiens, pourrait encore, avec peu de travail, arroser leur jardin.

C'est avec la plus douce satisfaction que je vais faire connaître la conduite pieuse et sage de ces religieux qui remplissent si parfaitement le but de leur institution : je ne dissimulerai pas ce qui m'a paru répréhensible dans leur régime intérieur ; mais j'annoncerai qu'individuellement bons et humains, ils tempèrent, par leur douceur et leur charité, l'austérité des règles qui leur ont été tracées par leurs supérieurs. J'avoue que, plus ami des droits de l'homme que théologien, j'aurais désiré qu'aux principes du christianisme on eût joint une législation qui, peu-à-peu, eût rendu citoyens des hommes dont l'état ne diffère presque pas aujourd'hui de

1786. Septembre. celui des nègres des habitations de nos colonies, régies avec le plus de douceur et d'humanité.

Je connais parfaitement l'extrême difficulté de ce nouveau plan ; je sais que ces hommes ont bien peu d'idées, encore moins de constance, et que si on cesse de les considérer comme des enfans, ils échappent à ceux qui se sont donné la peine de les instruire. Je sais aussi que les raisonnemens ne peuvent presque rien sur eux, qu'il faut nécessairement frapper leurs sens, et que les punitions corporelles, avec les récompenses en double ration, ont été jusqu'à présent les seuls moyens adoptés par leurs législateurs : mais serait-il impossible à un zèle ardent et à une extrême patience, de faire connaître à un petit nombre de familles les avantages d'une société fondée sur le droit des gens ; d'établir parmi elles un droit de propriété, si séduisant pour tous les hommes ; et, par ce nouvel ordre de choses, d'engager chacun à cultiver son champ avec émulation, ou à se livrer à tout autre genre de travail ?

Je conviens que les progrès de cette nouvelle civilisation seraient bien lents ; les soins qu'il faudrait se donner, bien pénibles et bien ennuyeux ; les théâtres sur lesquels il faudrait se transporter, bien éloignés ; et que les applaudissemens ne se feraient jamais entendre à celui qui aurait consacré sa vie à les mériter : aussi je ne crains pas d'annoncer que des motifs humains sont insuffisans pour un pareil ministère, et que l'enthousiasme de la religion, avec les récompenses qu'elle promet, peuvent seuls compenser les sacrifices, l'ennui, les fatigues, et les risques de ce genre de vie : il ne me reste qu'à désirer un peu plus de philosophie dans les hommes austères, charitables, et religieux, que j'ai rencontrés dans ces missions.

J'ai déjà fait connaître avec liberté mon opinion sur les moines du Chili, dont l'irrégularité m'a paru en général scandaleuse*. C'est avec la même vérité que je peindrai ces hommes vraiment apostoliques qui ont abandonné la vie oisive d'un cloître, pour se livrer aux fatigues, aux soins, et

* On peut aussi rencontrer au Chili des religieux d'un grand mérite ; mais en général ils y jouissent d'une liberté contraire à l'état qu'ils ont embrassé.

aux sollicitudes de tous les genres. Je vais, suivant mon usage, faire notre propre histoire en racontant la leur, et mettre sous les yeux du lecteur ce que nous avons vu et appris pendant notre court séjour à Monterey. 1786. Septembre.

Nous mouillâmes le 14 Septembre au soir, à deux lieues au large, en vue du présidio et des deux bâtimens qui étaient dans la rade. Ils avaient tiré des coups de canon de quart d'heure en quart d'heure, afin de nous faire connaître le mouillage que le brouillard pouvait nous cacher. A dix heures du soir, le capitaine de la corvette *la Favorite* arriva à mon bord dans sa chaloupe, et m'offrit de piloter nos bâtimens dans le port. La corvette *la Princesse* avait aussi envoyé un pilote avec sa chaloupe à bord de l'Astrolabe. Nous apprîmes que ces deux bâtimens étaient Espagnols, qu'ils étaient commandés par don Estevan Martinez, lieutenant de frégate du département de Saint-Blas, dans la province de Guadalaxara. Le gouvernement entretient une petite marine dans ce port, sous les ordres du vice-roi du Mexique ; elle est composée de quatre corvettes de douze canons, et d'une goëlette ; leur destination particulière est l'approvisionnement des présidios de la Californie septentrionale. Ce sont ces mêmes bâtimens qui ont fait les deux dernières expéditions des Espagnols sur la côte du Nord-Ouest de l'Amérique ; ils sont aussi quelquefois envoyés en paquebot à Manille, pour y faire promptement parvenir les ordres de la cour.

Nous appareillâmes à dix heures du matin, et mouillâmes dans la rade à midi ; nous y fûmes salués de sept coups de canon, que nous rendîmes ; et j'envoyai un officier chez le gouverneur avec la lettre du ministre d'Espagne, qui m'avait été remise en France avant mon départ : elle était décachetée et adressée au vice-roi du Mexique, dont l'autorité s'étend jusqu'à Monterey, quoiqu'à onze cents lieues par terre de sa capitale.

M. Fagès, commandant du fort et des deux Californies, avait déjà reçu des ordres pour nous faire le même accueil qu'aux vaisseaux de sa nation ; il mit dans leur exécution une grâce et un air d'intérêt qui méritent de notre part la plus vive reconnaissance : il ne s'en tint pas à des paroles obligeantes : les bœufs, les légumes, le lait, furent envoyés à bord avec

1786. Septembre. abondance ; l'envie même de nous servir pensa troubler la paix qui régnait entre le commandant des deux corvettes et le commandant du fort. Chacun voulait avoir exclusivement le droit de pourvoir à nos besoins, et lorsqu'il fallut en solder le compte, nous fûmes obligés d'insister pour qu'on reçut notre argent. Les légumes, le lait, les poules, tous les travaux de la garnison pour nous aider à faire l'eau et le bois, furent fournis *gratis* ; et les bœufs, les moutons, le grain, furent taxés à un prix si modéré, qu'il était évident qu'on ne nous présentait un compte, que parce que nous l'avions rigoureusement exigé.

M. Fagès joignait à ces manières généreuses les procédés les plus honnêtes ; sa maison était la nôtre, et nous pouvions disposer de tous ses subordonnés.

Les pères de la mission de Saint-Charles, éloignée de deux lieues de Monterey, arrivèrent bientôt au présidio ; aussi obligeans pour nous que les officiers du fort et des deux frégates, ils nous engagèrent à aller dîner chez eux, et nous promirent de nous faire connaître avec détail le régime de leurs missions, la manière de vivre des Indiens, leurs arts, leurs nouvelles mœurs, et généralement tout ce qui peut intéresser la curiosité des voyageurs. Nous acceptâmes, avec empressement, des offres que nous n'aurions pas craint de solliciter si nous n'eussions été prévenus ; il fut convenu que nous partirions le surlendemain. M. Fagès voulut nous accompagner, et il se chargea de nous procurer des chevaux. Après avoir traversé une petite plaine couverte de troupeaux de bœufs, et dans laquelle il ne reste que quelques arbres pour servir d'abri à ces animaux contre la pluie ou les trop grandes chaleurs, nous montâmes des collines, et nous entendîmes le son de plusieurs cloches qui annonçaient notre arrivée, dont les religieux avaient été prévenus par un cavalier détaché par le gouverneur.

Nous fûmes reçus comme des seigneurs de paroisse qui font leur première entrée dans leurs terres ; le président des missions, revêtu de sa chape, le goupillon à la main, nous attendait sur la porte de l'église, qui

était illuminée comme aux plus grands jours de fête : il nous conduisit au pied du maître-autel, où il entonna le *Te Deum* en actions de grâces de l'heureux succès de notre voyage. 1786. Septembre.

Nous avions traversé, avant d'entrer dans l'église, une place sur laquelle les Indiens des deux sexes étaient rangés en haie ; leur physionomie n'annonçait point l'étonnement, et laissait à douter si nous serions le sujet de leur conversation pendant le reste de la journée. La paroisse est fort propre, quoique couverte en chaume ; elle est dédiée à Saint-Charles, et ornée d'assez bonnes peintures, copiées sur des originaux d'Italie ; on y voit un tableau de l'enfer, où le peintre paraît avoir un peu emprunté l'imagination de Callot : mais comme il est absolument nécessaire de frapper vivement les sens de ces nouveaux convertis, je suis persuadé qu'une pareille représentation n'a jamais été dans aucun pays plus utile, et qu'il serait impossible au culte protestant qui proscrit les images, et presque toutes les autres cérémonies de notre église, de faire aucun progrès parmi ce peuple. Je doute que le tableau du paradis, qui est vis-à-vis celui de l'enfer, produise sur eux un aussi bon effet : le quiétisme qu'il représente, et cette douce satisfaction des élus qui environnent le trône de l'Etre suprême, sont des idées trop sublimes pour des hommes grossiers ; mais il fallait mettre les récompenses à côté des châtimens, et il était d'un devoir rigoureux de ne se permettre aucun changement dans le genre de délices que la religion catholique promet.

Nous traversâmes, en sortant de l'église, la même haie d'Indiens et d'Indiennes ; ils n'avaient point abandonné leur poste pendant le *Te Deum* ; les enfans s'étaient seulement un peu écartés, et formaient des groupes auprès de la maison des missionnaires qui est en face de la paroisse, ainsi que les différens magasins. Sur la droite est placé le village Indien, composé d'environ cinquante cabanes qui servent de logement à sept cent quarante personnes des deux sexes, les enfans compris, qui composent la mission de Saint-Charles ou de Monterey.

Ces cabanes sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun

1786. Septembre. peuple ; elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur : quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente ; huit à dix bottes de paille, mal arrangées sur ces piquets, garantissent bien ou mal les habitans de la pluie ou du vent, et plus de la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le temps est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun, près de leur case, deux ou trois bottes de paille en réserve.

Cette architecture générale des deux Californies n'a jamais pu être changée par les exhortations des missionnaires ; les Indiens disent qu'ils aiment le grand air, qu'il est commode de mettre le feu à sa maison, lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité de puces ; et d'en pouvoir construire une autre en moins de deux heures. Les Indiens indépendans, qui changent si fréquemment de demeure, comme les peuples chasseurs, ont un motif de plus.

La couleur de ces Indiens, qui est celle des nègres ; la maison des religieux ; leurs magasins qui sont bâtis en briques et enduits en mortier ; l'aire du sol sur lequel on foule le grain ; les bœufs, les chevaux, tout enfin nous rappelait une habitation de Saint-Domingue, ou de toute autre colonie. Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche ; un religieux les conduit au travail, à l'église, et à tous les exercices. Nous le disons avec peine, la ressemblance est si parfaite, que nous avons vu des hommes et des femmes chargés de fers, d'autres au bloc * ; et enfin le bruit des coups de fouet aurait pu frapper nos oreilles, cette punition étant aussi admise, mais exercée avec peu de sévérité.

Les moines, par leurs réponses à nos différentes questions, ne nous laissèrent rien ignorer du régime de cette espèce de communauté religieuse ; car on ne peut donner d'autre nom à la législation qu'ils ont éta-

* Le bloc est une poutre sciée dans le sens de la longueur, dans laquelle on a creusé un trou de la grosseur d'une jambe ordinaire : une charnière de fer unit une des extrémités de cette poutre ; on l'ouvre de l'autre coté pour y faire passer la jambe du prisonnier, et on la referme avec un cadenas ; ce qui l'oblige à rester couché et dans une attitude assez gênante.

blie : ils sont les supérieurs au temporel comme au spirituel ; les produits de la terre sont confiés à leur administration. Il y a sept heures de travail par jour, deux heures de prière, et quatre ou cinq les dimanches et les fêtes, qui sont consacrés entièrement au repos et au culte divin. Les punitions corporelles sont infligées aux Indiens des deux sexes qui manquent aux exercices de piété ; et plusieurs péchés dont le châtiment n'est réservé en Europe qu'à la justice divine, sont punis par les fers ou le bloc. Pour achever enfin la comparaison avec les communautés religieuses, du moment qu'un néophyte a été baptisé, c'est comme s'il avait prononcé des vœux éternels ; s'il s'échappe pour retourner chez ses parens dans les villages indépendans, on le fait sommer trois fois de revenir ; et s'il refuse, les missionnaires réclament l'autorité du gouverneur, qui envoie des soldats pour l'arracher du milieu de sa famille *, et le fait conduire aux missions, où il est condamné à recevoir une certaine quantité de coups de fouet. Ces peuples sont si peu courageux, qu'ils n'opposent jamais aucune resistance aux trois ou quatre soldats qui violent si évidemment à leur égard le droit des gens ; et cet usage, contre lequel la raison réclame si fortement, est maintenu, parce que des théologiens ont décidé qu'on ne pouvait, en conscience, administrer le baptême à des hommes aussi légers, à moins que le gouvernement ne leur servît en quelque sorte de parrain, et ne répondît de leur persévérance. 1786. Septembre.

Le prédécesseur de M. Fagès, M. Philippe de Neve, mort depuis quatre ans, commandant des provinces intérieures du Mexique, homme plein d'humanité, et Chrétien philosophe, avait réclamé contre cette coutume ; il pensait que les progrès de la foi seraient plus rapides, et les prières des Indiens plus agréables à l'Etre suprême, si elles n'étaient pas contraintes : il aurait désiré une constitution moins monacale, plus de liberté civile aux Indiens, moins de despotisme dans la puissance exécutrice des présidios, dont le gouvernement pouvait être confié à des hommes barbares et avides ; il pensait aussi qu'il était peut-être nécessaire de mo-

* Comme ces peuples sont en guerre avec leurs voisins, ils ne peuvent jamais s'écarter de plus de vingt ou trente lieues.

1786. Septembre. dérer leur autorité par l'érection d'un magistrat qui fût comme le tribun des Indiens, et eût assez d'autorité pour les garantir des vexations. Cet homme juste servait sa patrie depuis son enfance ; mais il n'avait point les préjugés de son état, et il savait que le gouvernement militaire est sujet à de grands inconvéniens, lorsqu'il n'est modéré par aucune puissance intermédiaire : il aurait dû sentir cependant la difficulté de maintenir ce conflit de trois autorités dans un pays aussi éloigné du gouverneur général du Mexique ; puisque les missionnaires, qui sont si pieux, si respectables, sont déjà en querelle ouverte avec le gouverneur, qui m'a paru de son côté un loyal militaire.

Nous voulûmes être témoins des distributions qu'on faisait à chaque repas ; et comme tous les jours se ressemblent pour ces espèces de religieux, en traçant l'histoire d'un de ces jours, le lecteur saura celle de toute l'année.

Les Indiens se lèvent, ainsi que les missionnaires, avec le soleil, vont à la prière et à la messe qui durent une heure ; et pendant ce temps-là, on fait cuire au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu : cette espèce de bouillie, que les Indiens appellent *atole*, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre ni de sel, et serait pour nous un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitans, dans un vase d'écorce : il n'y a ni confusion ni désordre ; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le gratin aux enfans qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Ce repas dure trois quarts d'heure ; après quoi ils se rendent tous au travail : les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin ; chacun enfin est employé aux différens besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou deux religieux.

Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfans, et de faire rôtir et moudre les grains : cette dernière opération est très-pénible et très-longue, parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir que d'écraser le grain sur une pierre avec un cylindre. M. de Langle, témoin de cette opération, fit présent de son moulin aux missionnaires ; il était difficile de leur rendre un plus grand service : quatre femmes feront aujourd'hui le travail de cent, et il restera du temps pour filer la laine des troupeaux, et pour fabriquer quelques étoffes grossières. Mais jusqu'à présent les religieux, plus occupés des intérêts du ciel que des biens temporels, ont beaucoup négligé l'introduction des arts les plus usuels : ils sont si austères pour eux-mêmes, qu'ils n'ont pas une seule chambre à feu, quoique l'hiver y soit quelquefois rigoureux ; et les plus grands anachorètes n'ont jamais mené une vie plus édifiante *.

1786. Septembre.

A midi, les cloches annoncent le dîner : les Indiens laissent alors leur ouvrage, et envoient prendre leur ration dans le même vase que pour le déjeûner : mais cette seconde bouillie est plus épaisse que la première ; on y mêle au bled et au maïs, des pois et des fèves ; les Indiens lui donnent le nom de *poussole*. Ils retournent au travail depuis deux heures jusqu'à quatre à cinq ; ils font ensuite la prière du soir qui dure près d'une heure, et qui est suivie d'une nouvelle ration d'*atole* pareille à celle du déjeûner. Ces trois distributions suffisent à la subsistance du plus grand nombre de ces Indiens, et on pourrait peut-être adopter cette soupe très-économique dans nos années de disette ; il faudrait y joindre quelque assaisonnement : toute la science de cette cuisine consiste à faire rôtir le grain avant de le réduire en farine. Comme les Indiennes n'ont point de vases de terre ni de métal pour cette opération, elles la font dans des corbeilles d'écorce sur de petits charbons allumés ; elles tournent ces espèces de vases avec tant d'adresse et de rapidité, qu'elles parviennent à faire enfler et crever le grain, sans brûler la corbeille, quoiqu'elle soit d'une matière très-com-

* Le père Firmin de la Suen, président des missions de la nouvelle Californie, est un des hommes les plus estimables et les plus respectables que j'aye jamais rencontrés ; sa douceur, sa charité, son amour pour les Indiens, sont inexprimables.

1786. Septembre. bustible ; et nous pouvons assurer que le café le mieux brûlé n'approche pas de l'égalité de torréfaction que les Indiennes savent donner à leur grain : on le leur distribue tous les matins, et la plus petite infidélité, lorsqu'elles le rendent, est punie par des coups de fouet ; mais il est assez rare qu'elles s'y exposent. Ces punitions sont ordonnées par des magistrats Indiens appelés *caciques* ; il y en a dans chaque mission trois, choisis par le peuple parmi ceux que les missionnaires n'ont pas exclus : mais pour donner une juste idée de cette magistrature, nous dirons que ces caciques sont, comme les commandeurs d'habitation, des êtres passifs, exécuteurs aveugles des volontés de leurs supérieurs, et que leurs principales fonctions consistent à servir de bedeaux dans l'église, et à y maintenir le bon ordre et l'air de recueillement. Les femmes ne sont jamais fouettées sur la place publique, mais dans un lieu fermé et assez éloigné, peut-être afin que leurs cris n'excitent pas une trop vive compassion, qui pourrait porter les hommes à la révolte ; ces derniers au contraire sont exposés aux regards de tous leurs concitoyens, afin que leur punition serve d'exemple : ils demandent ordinairement grâce ; alors l'exécuteur diminue la force des coups, mais le nombre en est toujours irrévocablement fixé.

Les récompenses sont de petites distributions particulières de grains, dont ils font de petites galettes cuites sous la braise ; et les jours de grandes fêtes, la ration est en bœuf : plusieurs le mangent cru, sur-tout la graisse, qui leur paraît un mets aussi délicieux que l'excellent beurre, ou le meilleur fromage. Ils dépouillent tous les animaux avec la plus grande adresse ; et lorsqu'ils sont gras, ils font comme les corbeaux un croassement de plaisir, en dévorant des yeux les parties dont ils sont le plus friands.

On leur permet souvent de chasser et de pêcher pour leur compte, et à leur retour ils font assez ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier ; mais ils en proportionnent la quantité à ce qui leur est rigoureusement nécessaire, ayant l'attention de l'augmenter, s'ils savent que de nouveaux hôtes sont en visite chez leurs supérieurs. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules dont elles donnent les

œufs à leurs enfans ; ces poules sont la propriété des Indiens, ainsi que leurs habillemens et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entr'eux, quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée lorsque tous les habitans sont absens. 1787. Septembre.

Ces mœurs paraîtront patriarchales à quelques-uns de nos lecteurs ; ils ne considéreront pas que, dans ces habitations, il n'est aucun ménage qui offre des objets capables de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture des Indiens étant assurée, il ne leur reste d'autre besoin que celui de donner la vie à des êtres qui doivent être aussi stupides qu'eux.

Les hommes des missions ont fait de plus grands sacrifices au christianisme que les femmes, parce que la polygamie leur était permise, et qu'ils étaient même dans l'usage d'épouser toutes les sœurs d'une famille. Les femmes ont acquis au contraire l'avantage de recevoir exclusivement les caresses d'un seul homme. J'avoue cependant que, malgré le rapport unanime des missionnaires sur cette prétendue polygamie, je n'ai jamais pu concevoir qu'elle ait pu s'établir chez une nation sauvage ; car le nombre des hommes y étant à peu près égal à celui des femmes, il devait en résulter pour plusieurs une continence forcée, à moins que la fidélité conjugale n'y fût point aussi rigoureusement observée que dans les missions, où les religieux se sont constitués les gardiens de la vertu des femmes. Une heure après le souper, ils ont soin d'enfermer sous clef toutes celles dont les maris sont absens, ainsi que les jeunes filles au-dessus de neuf ans ; et, pendant le jour, ils en confient la surveillance à des matrones. Tant de précautions sont encore insuffisantes, et nous avons vu des hommes au bloc et des femmes aux fers, pour avoir trompé la vigilance de ces Argus femelles qui n'ont pas assez de deux yeux.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas : mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habillemens ; celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre

1786. Septembre. qui couvre ses reins et descend au-dessous des aines : les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile que la mission leur fournit pour cacher leur nudité ; et un petit manteau de peau de lapin couvre leurs épaules, et descend jusqu'à la ceinture ; il est attaché avec une ficelle sous le menton : le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête ; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très-bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée ; celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches ; c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc, et une jupe de peau de cerf, qui couvre leurs reins, et descend à mi-jambe. Les jeunes filles, au-dessous de neuf ans, n'ont qu'une simple ceinture, et les enfans de l'autre sexe sont tout nus.

Les cheveux des hommes et des femmes sont coupés à quatre ou cinq pouces de leurs racines. Les Indiens des rancheries* n'ayant point d'instrumens de fer, font cette opération avec des tisons allumés ; ils sont aussi dans l'usage de se peindre le corps en rouge, et en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont proscrit la première de ces peintures, mais ils ont été obligés de tolérer l'autre, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis ; ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir, quoiqu'ils les ayent perdus depuis long-temps ; ils se croyent même offensés, si par inadvertance on a prononcé leur nom devant eux. Les liens de la famille ont moins de force que ceux de l'amitié : les enfans reconnaissent à peine leur père ; ils abandonnent sa cabane lorsqu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance : mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère, qui les a élevés avec une extrême douceur, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfans du même âge.

Les vieillards des rancheries qui ne sont plus en état de chasser, vivent aux dépens de tout leur village, et sont assez généralement considérés.

* Nom des villages des Indiens indépendans.

Les sauvages indépendans sont très-fréquemment en guerre ; mais la crainte des Espagnols leur fait respecter les missions, et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages Chrétiens. Leurs armes sont l'arc et les flèches armées d'un silex très-artistement travaillé : ces arcs, en bois et doublés d'un nerf de bœuf, sont très-supérieurs à ceux des habitans de la baie des Français. 1786. Septembre.

On nous assura qu'ils ne mangeaient ni leurs prisonniers ni leurs ennemis tués à la guerre ; que cependant lorsqu'ils avaient vaincu et mis à mort sur le champ de bataille des chefs ou des hommes très-courageux, ils en mangeaient quelques morceaux, moins en signe de haine et de vengeance, que comme un hommage qu'ils rendaient à leur valeur, et dans la persuasion que cette nourriture était propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent, comme en Canada, la chevelure des vaincus, et arrachent leurs yeux, qu'ils ont l'art de préserver de la corruption, et qu'ils conservent précieusement comme des signes de leur victoire. Leur usage est de brûler les morts, et d'en déposer les cendres dans des morais.

Ils ont deux jeux qui occupent tous leurs loisirs : le premier, auquel ils donnent le nom de *takersia*, consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de trois pouces de diamètre dans un espace de dix toises en quarré, nettoyé d'herbe et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette, de la grosseur d'une canne ordinaire, et de cinq pieds de long ; ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement : s'ils y réussissent, ils gagnent deux points ; et si le cercle, en cessant de rouler, repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un ; la partie est en trois points. Ce jeu leur fait faire un violent exercice, parce que le cercle, ou les baguettes, sont toujours en action.

L'autre jeu, nommé *toussi*, est plus tranquille ; on le joue à quatre, deux de chaque côté ; chacun à son tour cache dans une de ses mains un morceau de bois, pendant que son partenaire fait mille gestes pour occuper l'attention des adversaires. Il est assez curieux pour un observateur de les voir accroupis les uns vis-à-vis des autres, gardant le plus profond silence,

1786. Septembre. observant les traits du visage et les plus petites circonstances qui peuvent les aider à deviner la main qui cache le morceau de bois : ils gagnent ou perdent un point, suivant qu'ils ont bien ou mal rencontré ; et ceux qui l'ont gagné, ont droit de cacher à leur tour. La partie est en cinq points : l'enjeu ordinaire est des rassades ; et chez les Indiens indépendans, les faveurs de leurs femmes : ceux-ci n'ont aucune connaissance d'un dieu ni d'un avenir, à l'exception de quelques nations du Sud qui en avaient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires : ils plaçaient leur paradis au milieu des mers, où les élus jouissaient d'une fraîcheur qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlans, et ils supposaient l'enfer dans le creux des montagnes.

Les missionnaires, toujours persuadés, d'après leurs préjugés, et peut-être d'après leur propre expérience, que la raison de ces hommes n'est presque jamais développée, ce qui est pour eux un juste motif de les traiter comme des enfans, n'en admettent qu'un très-petit nombre à la communion ; ce sont les génies de la peuplade, qui, comme Descartes et Newton, auraient éclairé leur siècle et leurs compatriotes, en leur apprenant que quatre et quatre font huit, calcul au-dessus de la portée d'un grand nombre. Le régime des missions n'est pas propre à les faire sortir de cet état d'ignorance ; tout y est combiné pour obtenir les récompenses de l'autre vie ; et les arts les plus usuels, celui même de la chirurgie de nos villages, n'y sont pas exercés : plusieurs enfans périssent de la suite de hernies que la plus légère adresse pourrait guérir ; et nos chirurgiens ont été assez heureux pour en soulager un petit nombre, et leur apprendre à se servir de bandages.

Il faut convenir que si les Jésuites n'étaient ni plus pieux ni plus charitables que ces religieux, ils étaient au moins plus habiles : l'édifice immense qu'ils ont élevé au Paraguai, doit exciter la plus vive admiration ; mais on aura toujours à reprocher à leur ambition et à leurs préjugés ce système de communauté, si contraire aux progrès de la civilisation, et trop servilement imité dans toutes les missions de la Californie. Ce gouvernement est une véritable théocratie pour les Indiens ; ils croyent que leurs supéri-

eurs sont en communication immédiate et continuelle avec Dieu, et qu'ils le font descendre chaque jour sur l'autel. A la faveur de cette opinion, les pères vivent au milieu des villages avec la plus grande sécurité ; leurs portes ne sont pas même fermées la nuit pendant leur sommeil, quoique l'histoire de leur mission fournisse l'exemple d'un religieux massacré : on sait que cet assassinat fut la suite d'une émeute occasionnée par une imprudence, car l'homicide est un crime très-rare, même parmi les indépendans ; il n'est cependant vengé que par le mépris général. Mais si un homme succombe sous les coups de plusieurs, on suppose qu'il a mérité son sort, puisqu'il s'est attiré tant d'ennemis. 1786. Septembre.

La Californie septentrionale, dont l'établissement le plus au Nord est Saint-François, par 37^{d} 58$'$ de latitude, n'a de bornes, suivant l'opinion du gouverneur de Monterey, que celles de l'Amérique ; et nos vaisseaux, en pénétrant jusqu'au mont Saint-Élie, n'en ont pas atteint les limites. Aux motifs de piété qui avaient déterminé l'Espagne à sacrifier des sommes considérables pour l'entretien de ses présidios et des missions, se joignent aujourd'hui de puissantes raisons d'état, qui peuvent diriger l'attention du gouvernement vers cette précieuse partie de l'Amérique, où les peaux de loutre sont aussi communes qu'aux îles Aleutiennes, et dans les autres parages fréquentés par les Russes.

Nous trouvâmes à Monterey un commissaire Espagnol appelé M. Vincent Vassadre y Vega ; il avait apporté au gouverneur des ordres, par lesquels il lui était enjoint de rassembler toutes les peaux de loutre de ses quatre présidios et des dix missions, le gouvernement s'en réservant exclusivement le commerce. M. Fagès m'assura qu'il en pourrait fournir vingt mille chaque année ; et comme il connaissait le pays, il ajouta que, si le commerce de la Chine comportait un débit de trente mille peaux, deux ou trois établissemens au Nord de Saint-François les procureraient bientôt au commerce de sa nation.

On ne peut assez s'étonner que les Espagnols, ayant des rapports si pro-

1786. Septembre. chains et si fréquens avec la Chine par Manille, ayent ignoré jusqu'à présent la valeur de cette précieuse fourrure.

C'est au capitaine Cook, c'est à la publication de son ouvrage, qu'ils doivent ce trait de lumière qui leur procurera les plus grands avantages : ainsi, ce grand homme a voyagé pour toutes les nations, et la sienne n'a sur les autres que la gloire de l'entreprise et celle de l'avoir vu naître.

La loutre est un amphibie aussi commun sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 28^{d} jusqu'au 60e, que les loups marins sur la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Les Indiens, qui ne sont pas aussi bons marins que les Esquimaux, et dont les canots, à Monterey, ne sont faits que de joncs *, les prennent à terre avec des lacs, ou les assomment à coups de bâtons lorsqu'ils les trouvent éloignées du rivage : pour cet effet ils se tiennent cachés derrière des roches, car au moindre bruit cet animal s'effraye et plonge tout de suite dans l'eau. Avant cette année, une peau de loutre n'avait pas plus de valeur que deux peaux de lièvre : les Espagnols ne soupçonnaient pas qu'elle pût être recherchée ; ils n'en avaient jamais envoyé en Europe ; et Mexico était un pays trop chaud, pour qu'on pût supposer qu'elles y fussent d'aucun débit.

Je pense qu'il y aura, sous peu d'années, une très-grande révolution dans le commerce des Russes à Kiatcha, par la difficulté qu'ils auront à soutenir cette concurrence. La comparaison que j'ai faite des peaux de loutre de Monterey, avec celles de la baie des Français, me porte à croire que les peaux du Sud sont un peu inférieures ; mais la différence est si petite, que je n'en suis pas rigoureusement certain, et je doute que cette infériorité puisse faire une différence de dix pour cent dans le prix de la vente. Il est presque certain que la nouvelle compagnie de Manille cherchera à s'emparer de ce commerce, et c'est ce qui peut arriver de plus heureux aux Russes, parce qu'il est de la nature des priviléges exclusifs de porter la mort ou au moins l'engourdissement dans toutes les branches du com-

* Ceux du canal de Sainte-Barbe et de Saint-Diego ont des pirogues de bois construites à peu près comme celles des habitans de Mowée, mais sans balancier.

merce et de l'industrie ; et il n'appartient qu'à la liberté de leur donner toute l'activité dont ils sont susceptibles. 1786. Septembre.

La nouvelle Californie, malgré sa fertilité, ne compte pas encore un seul habitant ; quelques soldats mariés avec des Indiennes, qui demeurent dans l'intérieur des forts, ou qui sont répandus comme des escouades de maréchaussée dans les différentes missions, constituent jusqu'à présent toute la nation Espagnole de cette partie de l'Amérique. Elle ne le céderait en rien à la Virginie qui lui est opposée, si elle était à une moindre distance de l'Europe ; mais sa proximité de l'Asie pourrait l'en dédommager, et je crois que de bonnes lois, et sur tout la liberté du commerce, lui procureraient bientôt quelques habitans : car les possessions de l'Espagne sont si étendues, qu'il est impossible de penser que, d'ici à bien long-temps, la population puisse augmenter dans aucune de ses colonies. Le grand nombre de célibataires des deux sexes qui, par principe de perfection, se sont voués à cet état, et la politique constante du gouvernement de n'admettre qu'une religion, et d'employer les moyens les plus violens pour la maintenir, opposeront sans cesse un nouvel obstacle à tout accroissement.

Le régime des peuplades converties au christianisme serait plus favorable à la population, si la propriété et une certaine liberté en étaient la base ; cependant, depuis l'établissement des dix différentes missions de la Californie septentrionale, les pères y ont baptisé sept mille sept cent un Indiens des deux sexes, et enterré seulement deux mille trois cent quatre-vingt-huit : mais il faut remarquer que ce calcul n'apprend pas, comme ceux de nos villes d'Europe, si la population augmente ou diminue, parce qu'ils baptisent tous les jours des Indiens indépendans ; il en résulte seulement que le christianisme se propage, et j'ai déjà dit que les affaires de l'autre vie ne pouvaient être en meilleures mains.

Les Franciscains missionnaires sont presque tous Européens ; ils ont un collége * à Mexico, dont le gardien est, en Amérique, le général de son

* C'est le nom qu'ils donnent à leur couvent,

1786. Septembre. ordre: cette maison ne dépend pas du provincial des Franciscains du Mexique, et ses supérieurs sont en Europe.

Le vice-roi est aujourd'hui seul juge des affaires contentieuses des différentes missions, qui ne reconnaissent pas l'autorité du commandant de Monterey ; celui-ci est seulement obligé de leur donner main-forte lorsqu'ils la réclament : mais comme il a des droits sur tous les Indiens, et principalement sur ceux des rancheries, qu'il commande en outre les escouades de cavalerie en résidence dans les missions, ces différens rapports troublent très fréquemment l'harmonie entre le gouvernement militaire et le gouvernement religieux, qui, en Espagne, a de grands moyens pour ne pas perdre le procès. Ces affaires étaient portées autrefois devant le gouverneur des provinces intérieures ; mais le nouveau vice-roi, don Bernardo Galves, a réuni tous les pouvoirs.

L'Espagne donne quatre cents piastres à chaque missionnaire, dont le nombre est fixé à deux par paroisse ; s'il y en a un surnuméraire, il ne reçoit point de solde. L'argent est bien peu nécessaire dans un pays où l'on ne trouve rien à acheter; les rassades sont la seule monnaie des Indiens : en conséquence, le collége de Mexico n'envoie jamais une piastre en nature ; mais la valeur en effets, tels que bougie pour l'église, chocolat, sucre, huile, vin, avec quelques toiles que les missionnaires divisent en petites ceintures, pour couvrir ce que la modestie ne permet plus aux Indiens convertis de montrer. La solde du gouverneur est de quatre mille piastres ; celle de son lieutenant, de quatre cent cinquante ; celle du capitaine inspecteur des deux cent quatre-vingt-trois cavaliers distribués dans les deux Californies, de deux mille. Chaque cavalier en a deux cent dix-sept ; mais il est obligé de pourvoir à sa subsistance, de se fournir de chevaux, d'habillemens, d'armement, et généralement de tous ses besoins. Le gouvernement, qui a des haras et des troupeaux de bœufs, vend aux soldats les chevaux, ainsi que la viande nécessaire à leur consommation. Le prix d'un bon cheval est de huit piastres, et celui d'un bœuf de cinq. Le gouverneur est administrateur des haras et parcs à bœufs ; à la fin de l'année, il fait, à chaque cavalier, le décompte de ce qui lui reste en argent, et le paye très-exactement.

Comme les soldats * nous avaient rendu mille petits services, je demandai à leur faire présent d'une pièce de drap bleu ; et j'envoyai aux missions des couvertures, des étoffes, des rassades, des outils de fer, et généralement tous les petits effets qui pouvaient leur être nécessaires, et que nous n'avions pas eu occasion de distribuer aux Indiens du Port des Français. Le président annonça à tout le village que c'était un présent de leurs fidèles et anciens alliés, qui professaient la même religion que les Espagnols ; ce qui nous attira si particulièrement leur bienveillance, que chacun d'eux nous apporta, le lendemain, une botte de foin ou de paille pour les bœufs et les moutons que nous devions embarquer. Notre jardinier donna aux missionnaires quelques pommes de terre du Chili, parfaitement conservées ; je crois que ce n'est pas un de nos moindres présens, et que cette racine réussira parfaitement dans les terres légères et très-végétales des environs de Monterey. 1786. Septembre.

Dès le jour de notre arrivée nous nous étions occupés du soin de faire notre eau et notre bois ; il nous était permis de le couper le plus à portée possible de nos chaloupes. Nos botanistes, de leur côté, ne perdirent pas un moment pour augmenter leur collection de plantes ; mais la saison n'était pas favorable ; la chaleur de l'été les avait entièrement desséchées, et leurs graines étaient répandues sur la terre ; celles que M. Collignon, notre jardinier, put reconnaître, sont, la grande absinthe, l'absinthe maritime, l'aurone mâle, l'armoise, le thé du Mexique, la verge d'or du Canada, l'aster (œil de Christ), la mille-feuille, la morelle à fruit noir, la perce-pierre (criste-marine), et la menthe aquatique. Les jardins du gouverneur et des missions étaient remplis d'une infinité de plantes potagères qui furent cueillies pour nous ; et nos équipages n'ont eu, dans aucun pays, une plus grande quantité de légumes.

Nos lithologistes n'étaient pas moins zélés que les botanistes, mais ils furent encore moins heureux ; ils ne rencontrèrent sur les montagnes, dans les ravins, sur le bord de la mer, qu'une pierre légère et argileuse, d'une décomposition facile, et qui est une espèce de marne ; ils trouvèrent aussi

* Ils n'étaient que dix-huit au présidio.

1786. Septembre. des blocs de granit dont les veines recélaient du feld-spath cristallisé, quelques morceaux de porphyre et de jaspe roulés, mais nulle trace de métal. Les coquilles n'y sont pas plus abondantes, à l'exception de superbes oreilles de mer, dont la nacre est du plus bel orient ; elles ont jusqu'a neuf pouces de longueur, sur quatre de largeur ; tout le reste ne vaut pas le soin qu'on se donnerait à le rassembler*. La côte orientale et méridionale de l'ancienne Californie est bien plus riche dans cette partie de l'histoire naturelle : on y trouve des huîtres dont les perles égalent en beauté et en grosseur celles de Ceylan, ou du golfe Persique. Ce serait encore un article d'une grande valeur et d'un débit assuré à la Chine ; mais il est impossible aux Espagnols de suffire à tous leurs moyens d'industrie.

22. Le 22 au soir tout était embarqué ; nous prîmes congé du gouverneur et des missionnaires. Nous emportions autant de provisions qu'à notre sortie de la Conception ; la basse-cour de M. Fagès et celle des religieux avaient passé dans nos cages ; ces derniers y avaient joint, en outre, du grain, des féves, des pois, et n'avaient conservé que ce qui leur était rigoureusement nécessaire ; ils ne voulaient recevoir aucun paiement, et ils ne cédèrent qu'aux représentations que nous leur fîmes, qu'ils n'étaient qu'administrateurs et non propriétaires des biens des missions.

23. 24. Le 23, les vents furent contraires, et, le 24 au matin, nous mîmes à la voile avec une brise de l'Ouest. Don Estevan Martinez s'était rendu à bord dès la pointe du jour ; sa chaloupe et tout son équipage furent constamment à nos ordres, et nous aidèrent dans tous nos travaux. Je ne puis exprimer que bien faiblement les sentimens de reconnaissance que nous devons à ses bons procédés, ainsi qu'à ceux de M. Vincent Vassadre y Vega, jeune homme plein d'esprit et de mérite, qui doit incessamment partir pour la Chine, afin d'y conclure un traité de commerce relatif aux peaux de loutre.

* On y trouve de petites olives, des buccins, et différens limaçons de mer, qui n'offrent rien de curieux.

CHAPITRE XII.

Observations astronomiques.—Comparaison des résultats obtenus par des distances de la lune au soleil, et par nos horloges marines, lesquels ont servi de base à notre carte de la côte d'Amérique.—Justes motifs de croire que notre travail mérite la confiance des navigateurs.—Vocabulaire de la langue des différentes peuplades qui sont aux environs de Monterey, et remarques sur leur prononciation.

PENDANT que nos équipages s'occupaient du remplacement de l'eau et du bois qui nous étaient nécessaires, M. Dagelet fit mettre à terre son quart-de-cercle, afin de fixer avec la plus grande précision la latitude de Monterey : il regrettait beaucoup que les circonstances ne me permissent pas d'y faire un assez long séjour pour pouvoir reprendre les comparaisons de nos horloges marines ; le vol du cahier d'observations que les sauvages nous avaient fait au Port des Français, lui laissait quelque incertitude sur le retardement journalier de l'horloge N° 19, avec le secours de laquelle nous avions déterminé tous les points de la côte d'Amérique ; cet astronome avait même cru devoir regarder comme nulles les comparaisons faites sur l'île du Cénotaphe, et il leur préféra celles de la baie de Talcaguana au Chili, quoique peut-être trop anciennes pour mériter une entière confiance : mais on ne doit pas perdre de vue que, pour chaque jour, nous comparions le résultat en longitude donné par l'horloge, avec celui que donnait l'observation des distances de la lune au soleil, faite à bord de chaque frégate, et que l'accord parfait et constant de ces résultats ne peut

1786. Septembre.

1786. Septembre. laisser aucun doute sur la justesse de ceux auxquels nous nous sommes fixés.

Comme les personnes qui s'occupent des sciences exactes pourraient être curieuses de connaître quelle est la limite des erreurs dont les déterminations de longitude, conclues à la mer d'après les observations de distance de la lune au soleil, peuvent être susceptibles, il ne paraîtra pas hors de propos d'en donner ici une idée.

La théorie, aidée d'une longue suite d'observations, n'a pu, jusqu'à présent, parvenir à donner des tables rigoureusement exactes des mouvemens de la lune : cependant cette première source d'erreurs, au point de précision auquel ces tables ont déjà atteint, ne laisse qu'une incertitude de 40 ou 50″ de temps au plus, et ordinairement, de 30″ seulement, lesquelles ne repondent qu'à un quart de degré de longitude géographique ; parce que le mouvement de la lune à l'égard du soleil est, par un terme moyen, d'une demi-minute de degré par chaque minute de temps, et que la minute de temps répond à un quart de degré de longitude géographique: d'où il suit que les longitudes que l'on déduit de la comparaison des distances observées à la mer, aux distances calculées pour les mêmes époques et pour un méridien déterminé, ne peuvent être affectées par l'erreur des tables, s'il y en a une, que d'un quart de degré, dans les cas les plus ordinaires, souvent même d'une moindre quantité, et très-rarement d'une plus grande.

La seconde source d'erreurs, celle qui tient à l'imperfection des instrumens et au defaut d'exactitude ou d'adresse dans l'observateur, ne peut être assignée d'une manière aussi précise que celle qui résulte de l'imperfection des tables.

Pour les octans et sextans à réflexion, la limite d'erreur dépend, quant à l'instrument, de la justesse des divisions : et quant à l'observateur, 1°. de la difficulté de vérifier le point de zéro ; 2°. de celle de bien observer le co-

tact des deux astres; et cette dernière tient à la bonté de la vue, à l'habitude, à l'adresse de l'observateur. 1786. Septembre.

Les cercles à réflexion n'ont de commun, en cause d'erreur, avec les sextans et les octans, que la difficulté de l'observation des contacts; et ils ont sur ceux-ci plusieurs avantages qui en rendent l'usage plus assuré: le principal est que l'erreur à craindre dans la vérification y est nulle, parce que les observations se faisant successivement dans les deux sens, à droite et à gauche, on n'a jamais besoin de faire cette vérification. Quant à l'inexactitude des divisions, elle est réduite à volonté, selon qu'on répète plus ou moins les observations; et il ne tient qu'à la patience de l'observateur, que l'erreur provenant de la division puisse à la fin être considérée comme nulle *. Après avoir ainsi posé la limite des erreurs, nous sommes fondés à conclure que le *medium* de nos résultats, pour la détermination de la longitude par l'observation des distances de la lune au soleil, n'a pu, dans aucun cas, être affecté d'une erreur de plus d'un quart de degré; car ayant constamment employé le cercle à réflexion, n'ayant jamais négligé, pour chaque opération, de répéter l'observation autant de fois que les circonstances du temps le permettaient, les observateurs étant d'ailleurs parfaitement exercés, nous n'avons plus eu à craindre que l'incertitude, ou l'erreur limitée, qui peut provenir de l'imperfection des tables de la lune.

Nous avons donc pu employer avec sûreté les résultats de ces opérations, répétées presque chaque jour, pour constater la régularité de l'horloge marine, par la comparaison de ses résultats aux premiers. Nous nous confions encore, et avec raison sans doute, dans la combinaison et l'accord constant de plusieurs résultats d'observations, obtenus dans des circonstances différentes, et séparément, comme je l'ai dit, à bord de chaque bâtiment; lesquels se servant tous réciproquement de preuve, en ont fourni une commune et incontestable de l'imperturbable régularité de l'horloge marine N° 19, avec le secours de laquelle nous avons déterminé les longi-

* Les sextans dont nous avons fait usage, sont de la façon de Ramsden, artiste Anglais; les cercles à réflexion, de l'invention de M. de Borda, ont été exécutés par Lenoir, ingénieur Français pour les instrumens de mathématique et d'astronomie.

1786. Septembre. tudes de tous les points de la côte d'Amérique que nous avons reconnus. Les précautions de tous genres que nous avons multipliées et accumulées, me donnent l'assurance que nos déterminations ont acquis un degré de justesse qui doit leur mériter la confiance des savans et des navigateurs.

L'utilité des horloges marines est si généralement reconnue, si clairement expliquée dans le voyage de M. de Fleurieu, que nous ne parlerons des avantages qu'elles nous ont procurés, qu'afin de faire encore mieux remarquer combien M. Berthoud a surpassé les bornes qu'on assignait à son art ; puisqu'après dix-huit mois, les N°s 18 et 19 ont donné des résultats aussi satisfaisans qu'à notre départ, et nous ont permis de déterminer plusieurs fois par jour notre position exacte en longitude, d'après laquelle M. Bernizet a dressé la carte de la côte d'Amérique *.

Cette carte laisse, sans doute, beaucoup à désirer du côté des détails, mais nous pouvons répondre des principaux points de la côte que nous avons rigoureusement déterminés, et de sa direction : elle nous a paru généralement saine ; nous n'avons point aperçu de brisans au large, mais il pourrait exister quelques bancs près de la côte ; nous n'avons cependant aucune raison de le présumer.

M. de Lamanon, auteur des notes suivantes, pense qu'il est extrêmement difficile de donner des vocabulaires exacts de l'idiome des différens peuples qui habitent les environs de Monterey ; et il ne peut répondre que des peines et des soins qu'il a pris pour ne pas faire adopter des erreurs ; il n'aurait peut-être lui-même aucune confiance dans ses propres observations, s'il n'eût trouvé aux missions, où il a passé quatre jours, deux Indiens qui, sachant parfaitement l'Espagnol, lui ont été du plus grand secours.

* Je dois faire remarquer que le travail des observations astronomiques et des cartes a été commun aux deux bâtimens ; et comme M. Monge avait débarqué à Ténériffe, M. de Langle, qui est lui-même très-bon astronome, est resté chargé de diriger tout ce travail, dans lequel il a été aidé par MM. Vaujuas, Lauriston, et Blondelas. Ce dernier a dressé une partie des cartes d'après les observations qui lui ont été remises.

Je dirai, d'après les observations de M. de Lamanon, qu'il n'est peut-être aucun pays où les différens idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale. Les nombreuses peuplades qui divisent cette contrée, quoique très-près les unes des autres, vivent isolées, et ont chacune une langue particulière. C'est la difficulté de les apprendre toutes qui console les missionnaires de n'en savoir aucune ; ils ont besoin d'un interprète pour leurs sermons et leurs exhortations à l'heure de la mort. 1786. Septembre.

Monterey, et la mission de S. Carlos qui en dépend, comprennent le pays des Achastliens et des Ecclemachs. Les deux langues de ces peuples, en partie réunis dans la même mission, en formeraient bientôt une troisième, si les Indiens Chrétiens cessaient de communiquer avec ceux des rancheries. La langue des Achastliens est proportionnée au faible développement de leur intelligence. Comme ils ont peu d'idées abstraites, ils ont peu de mots pour les exprimer ; ils ne nous ont point paru distinguer par des noms différens toutes les espèces d'animaux ; ils donnent le même nom, *ouakeche*, aux crapauds et aux grenouilles ; ils ne différencient pas davantage les végétaux qu'ils emploient à un même usage. Leurs épithètes, pour qualifier les objets moraux, sont presque toutes empruntées des sensations du goût, qui est le sens qu'ils aiment le plus à satisfaire ; c'est ainsi qu'ils se servent du mot *missich*, pour désigner un homme bon et un aliment savoureux, et qu'ils donnent le nom de *keches* à un homme méchant, et à des viandes corrompues.

Ils distinguent le pluriel du singulier, ils conjuguent quelques temps de verbes ; mails ils n'ont aucune déclinaison ; leurs substantifs sont beaucoup plus nombreux que leurs adjectifs, et ils n'emploient jamais les labiales F B, ni la lettre X ; ils ont le *chr* comme au Port des Français : *chrskonder*, oiseau ; *chruk*, cabane ; mais leur prononciation est en général plus douce.

La diphthongue *ou* se trouve dans plus de la moitié des mots : *chouroui*, chanter ; *touroun*, la peau ; *touours*, ongle ; et les consonnes initiales les plus communes sont le T et le K : les terminaisons varient très-souvent.

1786. Septembre. Ils se servent de leurs doigts pour compter jusqu'à dix : peu d'entr'eux peuvent le faire de mémoire et indépendamment de quelque signe matériel. S'ils veulent exprimer le nombre qui succède à huit, ils commencent par compter avec leurs doigts, un, deux, &c. et s'arrêtent lorsqu'ils ont prononcé neuf; il est rare qu'ils parviennent au nombre cinq, sans ce secours.

Leurs termes numériques sont :

Un	*Moukala.*
Deux	*Outis.*
Trois	*Capes.*
Quatre	*Outiti.*
Cinq	*Is.*
Six	*Etesake.*
Sept	*Kaleis.*
Huit	*Oulousmasakhen.*
Neuf	*Pak.*
Dix	*Tonta.*

Le pays des Ecclemachs s'étend à plus de vingt lieues à l'Est de Monterey ; la langue de ses habitans diffère absolument de toutes celles de leurs voisins ; elle a même plus de rapport avec nos langues Européennes, qu'avec celles de l'Amérique. Ce phénomène grammatical, le plus curieux à cet égard qui ait encore été observé sur ce continent, intéressera peut-être les savans qui cherchent dans la comparaison des langues l'histoire de la transplantation des peuples. Il paraît que les langues de l'Amérique ont un caractère distinctif qui les sépare absolument de celles de l'ancien continent. En les rapprochant de celles du Brésil, du Chili, d'une partie de la Californie, ainsi que des nombreux vocabulaires donnés par les différens voyageurs, on voit que généralement les langues Américaines manquent de plusieurs lettres labiales, et plus particulièrement de la lettre F, que les Ecclemachs emploient, et prononcent comme les Européens. L'idiome de cette nation est d'ailleurs plus riche que celui des autres peuples de la Californie, quoiqu'il ne puisse être comparé aux langues des nations civilisées. Si on se pressait de conclure de ces obser-

vations, que les Ecclemachs sont étrangers à cette partie de l'Amérique, il faudrait admettre au moins qu'ils l'habitent depuis long-temps; car ils ne diffèrent en rien par la couleur, par les traits, et généralement par toutes les formes extérieures, des autres peuples de cette contrée. 1786. Septembre.

Leurs termes numériques sont :

Un	*Pek.*
Deux	*Oulach.*
Trois	*Oullef.*
Quatre	*Amnahon.*
Cinq	*Pemaca.*
Six	*Pekoulana.*
Sept	*Houlakoalano.*
Huit	*Koulefala.*
Neuf	*Kamakoualane.*
Dix	*Tomoïla.*

Amie	*Nigefech.*
Arc	*Pagounach.*
Barbe	*Iſcotre.*
Danser	*Meſpa.*
Dents	*Aour.*
Phoque	*Opopabos.*
Non	*Maal.*
Oui	*Ike.*
Père	*Aoi.*
Mère	*Atzia.*
Étoile	*Aimoulas.*
La nuit	*Toumanes.*

CHAPITRE XIII.

Départ de Monterey.—Projet de la route que nous nous proposons de suivre en traversant l'Océan occidental jusqu'à la Chine.—Vaine recherche de l'Ile de Nostra Señora de la Gorta.—Découverte de l'Ile Necker.—Rencontre pendant la nuit d'une vigie sur laquelle nous faillîmes de nous perdre.—Description de cette vigie.—Détermination de sa latitude et de sa longitude.—Vaine recherche des Iles de la Mira et des Jardins.—Nous avons connaissance de l'Ile de l'Assomption des Mariannes.—Description et véritable position de cette Ile en latitude et en longitude; erreur des anciennes Cartes des Mariannes.—Nous déterminons la longitude et la latitude des Iles Bashées.—Nous mouillons dans la rade de Macao.

1786. Septembre. LA partie du grand océan que nous avions à traverser pour nous rendre à Macao, est une mer presque inconnue, sur laquelle nous pouvions espérer de rencontrer quelques îles nouvelles : les Espagnols, qui seuls la fréquentent, n'ont plus, depuis long-temps, cette ardeur des découvertes, que la soif de l'or avait peut-être excitée, mais qui leur faisait braver tous les dangers. A l'ancien enthousiasme a succédé le froid calcul de la sécurité; leur route, pendant la traversée d'Acapulco à Manille, est renfermée dans un espace de vingt lieues, entre le 13e et le 14e degré de latitude; à leur retour, ils parcourent à peu près le 40e parallèle, à l'aide des vents d'Ouest qui sont très-fréquens dans ces parages. Certains par une longue expérience de n'y rencontrer ni vigies ni basses, ils peuvent navi-

guer la nuit avec aussi peu de précaution que dans les mers d'Europe ; leurs traversées étant plus directes sont plus courtes, et les intérêts de leurs commettans en sont moins exposés à être anéantis par des naufrages. 1786. Septembre.

Notre campagne ayant pour objet de nouvelles découvertes, et le progrès de la navigation dans les mers peu connues, nous évitions les routes fréquentées, avec autant de soin que les galions en mettent, au contraire, à suivre en quelque sorte le sillon du vaisseau qui les a précédés ; nous étions cependant assujettis à naviguer dans la zone des vents alizés ; nous n'aurions pu, sans leur secours, nous flatter d'arriver en six mois à la Chine, et conséquemment suivre le plan ultérieur de notre voyage.

En partant de Monterey, je formai le projet de diriger ma route au Sud-Ouest, jusque par 28^{d} de latitude, parallèle sur lequel quelques géographes ont placé l'île de Nostra Señora de la Gorta : toutes mes recherches pour connaître le voyageur qui a fait anciennement cette découverte, ont été infructueuses ; j'ai en vain feuilleté mes notes, et tous les voyages imprimés qui étaient à bord des deux frégates ; je n'ai trouvé ni l'histoire ni le roman de cette île, et je crois que c'est seulement d'après la carte prise par l'amiral Anson sur le galion de Manille, que les géographes ont continué de lui donner une place dans le grand océan *.

Je m'étais procuré à Monterey une carte Espagnole manuscrite de ce même océan ; cette carte diffère très-peu de celle que l'éditeur du voyage de l'amiral Anson a fait graver, et l'on peut assurer que depuis la prise du galion de Manille par cet amiral, même depuis deux siècles, on n'a fait quelque progrès dans la connaissance de cette mer, qu'à cause de la rencontre heureuse des îles Sandwich ; la Résolution et la Découverte étant, avec la Boussole et l'Astrolabe, les seuls bâtimens qui, depuis deux cents ans, se soient écartés des routes tracées par les galions †.

* Voyez la note, *pages* 338 *et* 339.

† L'Amiral Anson et différens flibustiers, n'ayant eu pour objet que de faire des prises, ont toujours suivi la route ordinaire.

1786. Septembre. Les vents contraires et les calmes nous retinrent deux jours à vue de Monterey ; mais bientôt ils se fixèrent au Nord-Ouest, et me permirent d'atteindre le 28ᵉ parallèle, sur lequel je me proposais de parcourir l'espace de cinq cents lieues, jusqu'à la longitude assignée à l'île de Nostra Señora de la Gorta ; c'était moins dans l'espoir de la rencontrer, que pour l'effacer des cartes, parce qu'il serait à désirer pour le bien de la navigation, que des îles, mal determinées en latitude et en longitude, restassent dans l'oubli et fussent ignorées, jusqu'au moment où des observations exactes, au moins en latitude, eussent marqué leur véritable place sur une ligne ; si toutefois des observations de longitude n'avaient pas permis de leur assigner le point précis qu'elles occupent sur le globe. J'avais le projet de décliner ensuite vers le Sud-Ouest, et de couper la route du capitaine Clerke au 20ᵉ degré de latitude, et par le 179ᵉ degré de longitude orientale, méridien de Paris ; c'est à peu près le point où ce capitaine Anglais fut obligé d'abandonner cette route pour se rendre au Kamtschatka *.

Octobre. Ma traversée fut d'abord très-heureuse ; les vents du Nord-Est succédèrent aux vents de Nord-Ouest, et je ne doutai pas que nous n'eussions
18. atteint la région des vents constans : mais, dès le 18 Octobre, ils passèrent à l'Ouest, et ils y furent aussi opiniâtres que dans les hautes latitudes, ne variant que du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Je luttai pendant huit ou dix jours contre ces obstacles, profitant des différentes variations pour m'élever à l'Ouest, et gagner enfin la longitude sur laquelle je m'étais proposé d'arriver.

Les pluies et les orages furent presque continuels ; l'humidité était extrême dans nos entre-ponts ; toutes les hardes des matelots étaient mouillées, et je craignais beaucoup que le scorbut ne fût la suite de ce contre-temps : mais nous n'avions plus que quelques degrés à parcourir pour
27. parvenir au méridien que je voulais atteindre ; j'y arrivai le 27 Octobre.

* Le Capitaine Clerke voulut, en partant des îles Sandwich, suivre le parallèle de 20ᵈ jusqu'au méridien du Kamtschatka, parce que, cette route étant nouvelle, il espérait y faire des découvertes. Il ne changea de direction que le 30 Mars 1779 : il était alors à 180ᵈ 40′ à l'orient, ou à 179ᵈ 20′ à l'occident du méridien de Greenwich ; ce qui donne 178ᵈ 20′ de longitude orientale du méridien de Paris. (N. D. R.)

Nous n'eûmes d'autre indice de terre que deux espèces de coulon-chauds *, qui furent pris à bord de l'Astrolabe ; mais ils étaient si maigres, qu'il nous parut très-possible qu'ils se fussent égarés sur les mers depuis long-temps, et ils pouvaient venir des îles Sandwich dont nous n'étions éloignés que de cent-vingt lieues. L'île Nostra Señora de la Gorta étant portée sur ma carte Espagnole 45′ plus au Sud et 4ᵈ plus à l'Ouest que sur la carte de l'amiral Anson, je dirigeai ma route dans le dessein de passer sur ce second point, et je ne fus pas plus heureux. Les vents d'Ouest continuant toujours à souffler dans ces parages, je cherchai à me rapprocher du tropique, pour trouver enfin les vents alizés qui devaient nous conduire en Asie, et dont la température me paraissait plus propre à maintenir la bonne santé de nos équipages : nous n'avions encore aucun malade, mais notre voyage, quoique déjà très-long, était à peine commencé, relativement à l'espace immense qui nous restait à parcourir. Si le vaste plan de notre navigation n'effrayait personne, nos voiles et nos agrès nous avertissaient, chaque jour, que nous tenions constamment la mer depuis seize mois ; à chaque instant, nos manœuvres se rompaient, et nos voiliers ne pouvaient suffire à réparer des toiles qui étaient presque entièrement usées : nous avions, à la vérité, des rechanges à bord, mais la longueur projetée de notre voyage exigeait la plus sévère économie. Près de la moitié de nos cordages était dejà hors de service, et nous étions bien loin d'être à la moitié de notre navigation. 1786. Octobre.

Le 3 Novembre, par 24ᵈ 4′ de latitude Nord, et 165ᵈ 2′ de longitude Occidentale, nous fûmes environnés d'oiseaux du genre des foux, des frégates, et des hirondelles de mer, qui généralement s'éloignent peu de terre : nous navigâmes avec plus de précaution, faisant petites voiles la nuit ; et le 4 Novembre, au soir, nous eûmes connaissance d'une île qui nous restait à quatre ou cinq lieues dans l'Ouest ; elle paraissait peu considérable, mais nous nous flattions qu'elle n'était pas seule. Novembre. 3. 4.

Je fis signal de tenir le vent, et de rester bord sur bord toute la nuit, at-

* Ce sont des oiseaux de rivage, plus particulièrement connus sous le nom d'alouettes de mer.

1786. Novembre. 5. tendant le jour avec la plus vive impatience pour continuer notre découverte. A cinq heures du matin, le 5 Novembre, nous n'étions qu'à trois lieues de l'île, et j'arrivai vent arrière pour la reconnaître. Je hélai à l'Astrolabe de chasser en avant, et de se disposer à mouiller, si la côte offrait un ancrage et une anse où il fût possible de débarquer.

Cette île, très-petite, n'est en quelque sorte qu'un rocher de cinq cents toises environ de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation : on n'y voit pas un seul arbre, mais il y a beaucoup d'herbes vers le sommet ; le roc nu est couvert de fientes d'oiseaux, et paraît blanc, ce qui le fait contraster avec différentes taches rouges sur lesquelles l'herbe n'a point poussé. J'en approchai à un tiers de lieue ; les bords étaient à pic, comme un mur, et la mer brisait par-tout avec force ; ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Comme nous avons presqu'entièrement fait le tour de cette île, le plan que nous en donnons est très-exact, ainsi que les différentes vues ; sa latitude et sa longitude, déterminées par M. Dagelet, sont 23^{d} 34$'$ Nord, et 166^{d} 52$'$ à l'occident de Paris : je l'ai nommée *île Necker*. Si sa stérilité la rend peu importante, sa position précise devient très-intéressante aux navigateurs, auxquels elle pourrait devenir funeste. (*Atlas*, N° 38.) J'avais passé très-près de la partie du Sud sans sonder, pour ne pas ralentir le sillage de la frégate. Les brisans déployaient sur toute la côte, excepté à la pointe du Sud-Est, où il y avait une petite batture de rochers, qui pouvait s'étendre à deux encablures : je voulus, avant de continuer ma route, m'assurer s'il y avait fond. Je sondai, ainsi que l'Astrolabe qui était à près d'une lieue sous le vent ; nous ne trouvâmes, à bord de chaque frégate, que vingt-cinq brasses, fond de coquilles pourries : M. de Langle et moi étions bien éloignés de supposer un aussi petit brassiage. Il m'a paru évident que l'île Necker n'est plus aujourd'hui que le sommet, ou en quelque sorte le noyau, d'une île beaucoup plus considérable, que la mer a minée peu à peu, parce qu'elle était vraisemblablement composée d'une substance tendre ou dissoluble ; mais le rocher qu'on aperçoit aujourd'hui est très-dur ; il bravera, pendant bien des siècles, la lime du temps et les efforts de la mer. Comme il nous importait beaucoup de connaître l'étendue de ce banc, nous continuâmes à sonder à bord des deux frégates, en

dirigeant notre route à l'Ouest. Le fond augmenta graduellement, à mesure que nous nous éloignâmes de terre; et à dix milles environ de distance, une ligne de cent cinquante brasses ne rapporta plus de fond; mais sur cet espace de dix milles nous ne trouvâmes qu'un fond de corail et de coquilles pourries. 1786. Novembre.

Nous eûmes sans cesse, pendant cette journée, des vigies au haut des mâts. Le temps était par grains, et pluvieux; il y avait cependant, de moment en moment, de très-beaux éclaircis, et notre horizon s'étendait alors à dix ou douze lieues: au coucher du soleil sur-tout, il fut le plus beau possible; nous n'apercevions rien autour de nous; mais le nombre des oiseaux ne diminuait pas, et nous en voyions des volées de plusieurs centaines, dont les routes se croisaient; ce qui mettait en défaut nos observations, relativement au point de l'horizon vers lequel ils paraissaient se diriger.

Nous avions eu une si belle vue à l'entrée de la nuit, et la lune, qui était presque pleine, répandait une si grande lumière, que je crus pouvoir faire route: en effet, j'avais aperçu la veille, au clair de la lune, l'île Necker à quatre ou cinq lieues de distance: j'ordonnai cependant de serrer toutes les bonnettes, et de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Les vents étaient à l'Est, nous gouvernions à l'Ouest. Depuis notre départ de Monterey, nous n'avions eu ni une plus belle nuit, ni une plus belle mer; et c'est cette tranquillité de l'eau qui pensa nous être si funeste. Vers une heure et demie du matin, nous aperçûmes des brisans à deux encablures de l'avant de notre frégate; la mer était si belle, comme je l'ai déjà dit, qu'ils ne faisaient presque pas de bruit, ne déferlaient que de loin en loin et très-peu; l'Astrolabe en eut connaissance en même temps; ce bâtiment en était un peu plus éloigné que la Boussole: nous revînmes à l'instant l'un et l'autre sur bâbord, le cap au Sud-Sud-Est; et comme la frégate fit du chemin pendant cette manœuvre, je ne crois pas qu'on puisse estimer à plus d'une encablure la distance où nous avons été de ces brisans. Je fis sonder: nous trouvâmes neuf brasses, fond de roc; bientôt après, dix brasses, douze brasses, et au bout d'un quart-

1786. Novembre. d'heure, il n'y eut point de fond à soixante brasses. Nous venions d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs ayent pu se trouver; et je dois à mon équipage la justice de dire qu'il n'y a jamais eu, en pareille circonstance, moins de désordre et de confusion : la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisans, eût nécessairement entraîné notre perte. Nous aperçûmes pendant près d'une heure la continuation de ces brisans; mais ils s'éloignaient dans l'Ouest, et à trois heures on les avait perdus de vue. Je continuai cependant la bordée du Sud-Sud-Est jusqu'au jour; il fut très-beau et très-clair, et nous n'eûmes connaissance d'aucun brisant, quoique nous n'eussions fait que cinq lieues depuis le moment où nous avions changé de route. Je suis persuadé que si nous n'avions pas reconnu plus particulièrement cette vigie, elle aurait laissé beaucoup de doutes sur la réalité de son existence: mais il ne suffisait pas d'en être certain, et d'avoir échappé au danger; je voulais encore que les navigateurs n'y fussent plus exposés; en conséquence, à la pointe du jour, je fis signal de virer de bord pour la retrouver. Nous en eûmes connaissance à huit heures du matin, dans le Nord-Nord-Ouest; je forçai de voiles pour en approcher, et bientôt nous aperçûmes un îlot ou rocher fendu, de cinquante toises au plus de diamètre, et de vingt ou vingt-cinq d'élévation; il était placé sur l'extrémité Nord-Ouest de cette batture, dont la pointe du Sud-Est sur laquelle nous avions été si près de nous perdre, s'étendait à plus de quatre lieues dans cette aire de vent. Entre l'îlot et les brisans du Sud-Est, nous vîmes trois bancs de sable qui n'étaient pas élevés de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer; ils étaient séparés entr'eux par une espèce d'eau verdâtre qui ne paraissait pas avoir une brasse de profondeur; des rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brisait avec force, entouraient cet écueil, comme un cercle de diamans entoure un médaillon, et le garantissaient ainsi des fureurs de la mer. Nous le côtoyâmes à moins d'une lieue de distance dans la partie de l'Est, et dans celles du Sud et de l'Ouest; il ne nous resta d'incertitude que pour la partie du Nord qui n'avait pu être aperçue que du haut des mâts, et à vue d'oiseau : ainsi, il est possible qu'elle soit beaucoup plus étendue que nous ne l'avons jugé; mais sa longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest, ou depuis l'extrémité des brisans qui avaient failli nous

être si funestes, jusqu'à l'îlot, est de quatre lieues. La position géographique de cet îlot, qui est le seul endroit apparent, a été fixée par M. Dagelet à 23ᵈ 45′ de latitude Nord, et 168ᵈ 10′ de longitude occidentale; il est distant de vingt-trois lieues, à l'Ouest un quart Nord-Ouest, de l'île Necker: il ne faut pas perdre de vue que la pointe de l'Est en est à quatre lieues plus près. J'ai nommé cet écueil *Basse des Frégates Françaises*, parce qu'il s'en est fallu de très-peu qu'il n'ait été le dernier terme de notre voyage. 1786. Novembre.

Ayant déterminé avec toute la précision dont nous étions capables la position géographique de cette basse, je dirigeai ma route à l'Ouest-Sud-Ouest. J'avais remarqué que tous les nuages paraissaient s'amonceler dans cette aire de vent, et je me flattais d'y trouver enfin une terre de quelque importance. Une grosse houle, qui venait de l'Ouest-Nord-Ouest, me faisait présumer qu'il n'y avait point d'île au Nord, et j'avais de la peine à me persuader que l'île Necker et la Basse des Frégates Françaises ne précédassent pas un archipel peut-être habité, ou au moins habitable: mais mes conjectures ne se réalisèrent pas; bientôt les oiseaux disparurent, et nous perdîmes tout espoir de rien rencontrer.

Je ne changeai pas le plan que je m'étais fait de couper la route du capitaine Clerke au 179ᵉ degré de longitude orientale, et j'atteignis ce point le 16 Novembre. Mais quoiqu'au Sud du tropique de plus de deux degrés, nous ne trouvâmes pas ces vents alizés qui dans l'océan Atlantique n'éprouvent par cette latitude que des variations légères et momentanées; et dans un espace de plus de huit cents lieues, jusqu'aux environs des Marianes, nous avons suivi le parallèle des 20ᵈ avec des vents presque aussi variables que ceux qu'on éprouve aux mois de Juin et de Juillet sur les côtes de France. Les vents de Nord-Ouest, qui élevaient beaucoup la mer, passaient au Nord, et successivement au Nord-Est; le temps devenait clair et très-beau: bientôt ils tournaient à l'Est et au Sud-Est; le ciel était alors blanchâtre et terne, et il pleuvait beaucoup: quelques heures après, lorsque ces mêmes vents avaient passé au Sud-Ouest, puis à l'Ouest, et enfin au Nord-Ouest, l'horizon s'éclaircissait. Cette révolution durait trois ou qua- 16.

1786. Novembre. tre jours ; et il n'est pas arrivé une seule fois que les vents du Sud-Est soient revenus à l'Est et au Nord-Est.

Je suis entré dans quelques détails sur cette marche régulièrement variable des vents dans cette saison et par cette latitude, parce qu'elle me paraît contredire l'opinion de ceux qui expliquent la constance et la régularité des vents entre les tropiques par le mouvement de rotation de la terre. Il est assez extraordinaire que, sur la plus vaste mer du globe, sur un espace où la réaction des terres ne peut avoir aucune influence, nous ayons éprouvé des vents variables pendant près de deux mois, et que ce ne soit qu'aux environs des Mariannes que les vents se soient fixés à l'Est * ; quoique nous n'ayons sillonné qu'une seule route sur cet océan, ce n'est pas

* Si la cause des vents alizés est incertaine, la connaissance de leur existence, et de l'époque à laquelle ils règnent, n'en est pas moins infiniment utile aux navigateurs; ce ne sera qu'après avoir traversé la mer du Sud dans toutes les saisons, et à plusieurs reprises, qu'on pourra établir une règle sûre : néanmoins les voyages connus jusqu'à ce jour, prouvent que les vents de la partie de l'Est règnent sur les mers désignées par la Pérouse : un coup-d'œil sur la table des routes du troisième voyage de Cook pourra convaincre de leur constance pendant les mois de Mars, Avril, &c. Si Clerke changea sa direction plutôt qu'il ne se l'était proposé, ce ne fut point par une contrariété de vents; car, dès qu'ils soufflèrent de la partie du Sud, il en profita pour cingler vers le Nord. Le capitaine King s'exprime ainsi sur la constance des vents : " Au milieu de ces vents légers qui avaient dominé presque constam- " ment depuis notre départ des îles Sandwich . . . . . " Il est dit à la page suivante : " nous per- " dîmes les vents alizés le 6 Avril à midi."

En rapprochant le journal de Dixon de sa table des routes, on verra qu'il est parti d'Attoui le 18 Septembre, et qu'il est arrivé à Macao le 8 Novembre ; pendant les cinquante-deux jours de navigation entre l'équateur et le 13e degré de latitude Nord, il a parcouru 88 degrés de longitude, et il n'a eu qu'un seul jour de vent de Sud : tout le reste du temps, les vents ont régné dans la partie de l'Est.

Voici deux extraits des pages 394 et 399 de la traduction Française de cet ouvrage :

" Notre capitaine jugea qu'il serait plus prudent de gouverner au Sud jusque vers le 13e ou 14e de- " gré de latitude Nord, et ensuite de faire l'Ouest. Ce trajet nous promettait plus sûrement la " rencontre d'un bon vent alizé. Le capitaine Cook avait reconnu dans son dernier voyage que vers " les 20e et 21e degrés de latitude, sous le vent de ces îles, les meilleurs vents étaient au moins légers " et très-souvent variables."

. . . . . " Depuis ce jour (22 Octobre) jusqu'au 31, le temps fut à peu près le même, un vent alizé " souffla constamment de l'Est, &c."

Voilà donc une nouvelle preuve que les vents alizés règnent entre ces parallèles pendant les mois de Septembre, Octobre, et Novembre. (N. D. R.)

un fait entièrement isolé, parce que notre traversée a duré près de deux mois. Je conviens cependant qu'on ne doit pas en conclure que la zone comprise entre le tropique du Nord et le 19e degré, n'est pas dans la ligne des vents alizés, aux mois de Novembre et de Décembre; une seule navigation ne suffit pas pour changer ainsi les opinions reçues: mais on peut assurer que les lois sur lesquelles elles se fondent, ne sont pas si générales qu'elles ne souffrent beaucoup d'exceptions, et qu'elles ne se refusent conséquemment aux explications de ceux qui croient avoir deviné tous les secrets de la nature. 1786. Novembre.

Le système de Halley sur les variations de déclinaison de l'aiguille aimantée aurait perdu toute confiance, même aux yeux de son auteur, si cet astronome, célèbre à tant d'autres titres, était parti de Monterey par 124d de longitude occidentale, et avait traversé le grand océan jusques par les 160d de longitude orientale; car il se serait aperçu que, dans un espace de 76d ou de plus de quinze cents lieues, la déclinaison ne varie que de cinq degrés, et que conséquemment le navigateur n'en peut rien conclure pour déterminer ou rectifier sa longitude. La méthode des distances, jointe sur-tout à celle des horloges marines, laisse si peu à désirer à cet égard, que nous avons atterri sur l'île de l'Assomption des Mariannes avec la plus grande précision, dans la supposition que l'île de Tinian, dont le capitaine Wallis a donné la position d'après ses observations, soit à peu près au Sud de l'Assomption, direction que tous les géographes et tous les voyageurs se sont toujours accordés à donner aux îles Mariannes. Nous eûmes connaissance de ces îles le 14 Décembre, à deux heures après midi. J'avais dirigé ma route dans le dessein de passer entre l'île de la Mira et les îles Déserte et des Jardins; mais leurs noms oiseux occupent sur les cartes des espaces où il n'y eut jamais de terre, et trompent ainsi les navigateurs, qui les rencontreront peut-être un jour à plusieurs degrés au Nord ou au Sud *. Décembre. 14.

* J'ai déjà avancé dans les notes, *pages* 283, 289, *et* 293, qu'on ne pouvait être fondé et qu'il y avait même du danger à effacer des cartes géographiques les anciennes découvertes dont un navigateur a fait une vaine recherche. Voici une nouvelle preuve de mon assertion :

Le capitaine Marshall, revenant en 1788 de Botany-Bay à Macao, a rencontré les îles des Jardins, à 21d $\frac{3}{4}$ de latitude Nord, et à 148d $\frac{1}{2}$ de longitude occidentale, méridien de Paris. (N. D. R.)

1786. Décembre. L'île de l'Assomption elle-même, qui fait partie d'un groupe d'îles si connues, sur lesquelles nous avons une histoire en plusieurs volumes, est placée sur la carte des Jésuites, copiée par tous les géographes, 30′ trop au Nord; sa véritable position est par 19ᵈ 45′ de latitude Nord, et 143ᵈ 15′ de longitude orientale.

Comme nous avons relevé du mouillage les Mangs 28ᵈ Ouest à environ cinq lieues, nous avons reconnu que les trois rochers de ce nom sont aussi placés 30′ trop au Nord; et il est à peu près certain que la même erreur existe pour Uracas, la dernière des îles Mariannes, dont l'archipel ne s'étendrait que jusqu'à 20ᵈ 20′ de latitude Nord. Les Jésuites ont assez bien estimé leurs distances entr'elles, mais ils ont fait à cet égard de très-mauvaises observations astronomiques. Ils n'ont pas jugé plus heureusement de la grandeur de l'Assomption, car il est probable qu'ils n'avaient d'autre méthode que leur estime: ils lui attribuent six lieues de circonférence; les angles que nous avons pris la réduisent à la moitié, et le point le plus élevé est à environ deux cents toises au-dessus du niveau de la mer. L'imagination la plus vive se peindrait difficilement un lieu plus horrible: l'aspect le plus ordinaire, après une aussi longue traversée, nous eût paru ravissant; mais un cône parfait, dont le pourtour, jusques à quarante toises au dessus du niveau de la mer, était aussi noir que du charbon, ne pouvait qu'affliger notre vue, en trompant nos espérances; car, depuis plusieurs semaines, nous nous entretenions des tortues et des cocos que nous nous flattions de trouver sur une des îles Mariannes.

Nous apercevions à la vérité quelques cocotiers, qui occupent à peine la quinzième partie de la circonférence de l'île sur une profondeur de quarante toises, et qui étaient tapis, en quelque sorte, à l'abri des vents d'Est; c'est le seul endroit où il soit possible aux vaisseaux de mouiller, par un fond de trente brasses, sable noir, qui s'étend à moins d'un quart de lieue: l'Astrolabe avait gagné ce mouillage, j'avais aussi laissé tomber l'ancre à une portée de pistolet de cette frégate; mais ayant chassé une demi-encablure, nous perdîmes fond, et fûmes obligés de la relever avec cent brasses de câble, et de courir deux bords pour rapprocher la terre. Ce petit malheur m'affligea

peu, parce que je voyais que l'île ne méritait pas un long séjour. Mon canot était à terre, commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, ainsi que celui de l'Astrolabe, dans lequel M. de Langle s'était embarqué lui-même, avec MM. de la Martinière, Vaujuas, Prévost, et le père Receveur. J'avais observé, à l'aide de ma lunette, qu'ils avaient eu beaucoup de peine à débarquer; la mer brisait par-tout, et ils avaient profité d'un intervalle en se jetant à l'eau jusques au cou: ma crainte était que le rembarquement ne fût encore plus difficile, la lame pouvant augmenter d'un instant à l'autre; c'était désormais le seul événement qui pût m'y faire mouiller, car nous étions tous aussi pressés d'en partir, que nous avions éte ardens à désirer d'y arriver. Heureusement, à deux heures, je vis revenir nos canots, et l'Astrolabe mit sous voile. M. Boutin me rapporta que l'île était mille fois plus horrible qu'elle ne le paraissait d'un quart de lieue; la lave qui a coulé a formé des ravins et des précipices, bordés de quelques cocotiers rabougris, très-clair-semés et entremêlés de lianes et d'un petit nombre de plantes, entre lesquelles il est presque impossible de faire cent toises en une heure. Quinze ou seize personnes furent employées depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, pour porter aux deux canots environ cent noix de cocos, qu'elles n'avaient que la peine de ramasser sous les arbres; mais l'extrême difficulté consistait à les porter sur le bord de la mer, quoique la distance fût très-petite. La lave sortie d'un cratère s'est emparée de tout le pourtour du cône, jusqu'à une lisière d'environ quarante toises vers la mer; le sommet paraît en quelque sorte comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie. Nous n'avons jamais aperçu le haut de ce sommet, il est toujours resté coiffé d'un nuage; mais quoique nous ne l'ayons pas vu fumer, l'odeur de soufre qu'il répandait jusqu'à une demi-lieue en mer, m'a fait soupçonner qu'il n'était pas entièrement éteint, et qu'il était possible que sa dernière éruption ne fût pas ancienne, car il ne paraissait aucune trace de décomposition sur la lave du milieu de la montagne. 1786. Décembre.

Tout annonçait qu'aucune créature humaine, aucun quadrupède, n'avait jamais été assez malheureux pour n'avoir que cet asile, sur lequel nous n'aperçûmes que des crabes de la plus grande espèce, qui seraient très-dangereux la nuit si l'on s'abandonnait au sommeil; on en rapporta un à bord;

1786. Décembre. il est vraisemblable que ce crustacée a chassé de l'île les oiseaux de mer, qui pondent toujours à terre, et dont les œufs auront été dévorés. Nous ne vîmes au mouillage que trois ou quatre foux ; mais lorsque nous approchâmes des Mangs, nos vaisseaux furent environnés d'une quantité innombrable d'oiseaux. M. de Langle tua sur l'île de l'Assomption un oiseau noir ressemblant à un merle, qui n'augmenta pas notre collection, parce qu'il tomba dans un précipice. Nos naturalistes y trouvèrent, dans le creux des rochers, de très-belles coquilles. M. de la Martinière fit une ample moisson de plantes, et rapporta à bord trois ou quatre espèces de bananiers, que je n'avais jamais vues dans aucun pays. Nous n'aperçumes d'autres poissons qu'une carangue rouge, de petits requins, et un serpent de mer qui pouvait avoir trois pieds de longueur sur trois pouces de diamètre. Les cent noix de cocos, et le petit nombre d'objets d'histoire naturelle que nous avions si rapidement dérobés à ce volcan (car c'est le vrai nom de l'île), avaient exposé nos canots et nos équipages à d'assez grands dangers. M. Boutin, obligé de se jeter à la mer pour débarquer et se rembarquer, avait eu plusieurs blessures aux mains, qu'il avait été forcé d'appuyer contre les roches tranchantes dont l'île est bordée ; M. de Langle avait aussi couru quelques risques ; mais ils sont inséparables de tous les débarquemens dans des îles aussi petites, et sur-tout d'une forme aussi ronde : la mer, qui vient du vent, glisse sur la côte, et forme sur tous les points un ressac qui rend le débarquement très-dangereux.

Heureusement nous avions assez d'eau pour nous rendre à la Chine ; car il eût été difficile d'en prendre à l'Assomption, si toutefois il y en a sur cette île : nos voyageurs n'en avaient aperçu que dans le creux de quelques rochers, où elle se conservait comme dans un vase, et le plus considérable n'en contenait pas six bouteilles.

A trois heures, l'Astrolabe ayant mis sous voile, nous continuâmes notre route à l'Ouest quart Nord-Ouest, prolongeant, à trois ou quatre lieues, les Mangs qui nous restaient au Nord-Est quart Nord. J'aurais bien désiré pouvoir déterminer la position d'Uracas, la plus septentrionale des îles Mariannes ; mais il fallait perdre une nuit, et j'étais pressé d'atteindre la Chine,

dans la crainte que les vaisseaux d'Europe n'en fussent partis avant notre arrivée : je souhaitais ardemment faire parvenir en France les détails de nos travaux sur la côte de l'Amérique, ainsi que la relation de notre voyage jusqu'à Macao ; et pour ne pas perdre un instant, je fis route toutes voiles dehors. 1786. Décembre.

Les deux frégates furent environnées pendant la nuit d'une innombrable quantité d'oiseaux, lesquels me parurent être des habitans des Mangs et d'Uracas, qui ne sont que des rochers. Il est évident que ces oiseaux ne s'en éloignent que sous le vent ; car nous n'en avons presque point vu dans l'Est des Mariannes, et ils nous ont accompagnés cinquante lieues dans l'Ouest. Le plus grand nombre étaient des espèces de frégates et de foux, avec quelques goëlands, des hirondelles de mer, et des paille-en-queue, ou oiseaux du tropique. Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines ; la mer très-grosse, et les courans nous portèrent constamment au Sud : leur vîtesse peut être évaluée à un demi-nœud par heure. La frégate fit un peu d'eau, pour la première fois depuis notre départ de France ; mais j'en attribuai la cause à quelques coutures de la flottaison, dont l'étoupe s'était pourrie. Nos calfats, qui, pendant cette traversée, reprirent le côté du bâtiment, trouvèrent plusieurs coutures presque entièrement vides ; et ils soupçonnaient celles qui étaient auprès de l'eau d'être dans le même état : il ne leur avait pas été possible de les travailler à la mer, mais ce fut leur première occupation à notre arrivée dans la rade de Macao.

Le 28, nous eûmes connaissance des îles Bashées *, dont l'amiral Byron a donné une détermination en longitude, qui n'est point exacte ; celle du capitaine Wallis approche plus de la vérité. Nous passâmes à une lieue des deux rochers qui sont le plus au Nord ; ils doivent être appelés *îlots*, malgré l'autorité de Dampier, parce que le moins gros a une demi-lieue de tour ; et, quoiqu'il ne soit point boisé, on aperçoit beaucoup d'herbes 28.

* Iles Bashées, ou Bachi, ainsi nommées par Guillaume Dampier, du nom d'une liqueur enivrante qu'on y boit abondamment. (N. D. R.)

1786. Décembre. du côté de l'Est. La longitude orientale de cet îlot, déterminée lorsqu'il nous restait à une lieue au Sud, a été fixée, d'après le *medium* de plus de soixante observations de distance, prises dans les circonstances les plus favorables, par 119^{d} 41′, et sa latitude Nord par 21^{d} 9′ 13″ *. M. Bernizet a aussi tracé la direction de toutes ces îles entr'elles, et levé un plan, qui est le résultat de plus de deux cents relèvemens. Je ne me proposai pas d'y relâcher, les Bashées ayant déjà été visitées plusieurs fois, et rien ne pouvant nous y intéresser. Après en avoir déterminé la position, je continuai donc ma route vers la Chine, et le 1er Janvier 1787, je trouvai fond par soixante brasses. Le lendemain, nous fûmes environnés d'un très-grand nombre de bateaux pêcheurs qui tenaient la mer par un très-mauvais temps: ils ne purent faire aucune attention à nous. Le genre de leur pêche ne permet pas qu'ils se détournent pour accoster les vaisseaux; ils draguent sur le fond avec des filets extrêmement longs, et qu'on ne pourrait pas lever en deux heures.

1787. Janvier. 1er.

2. Le 2 Janvier, nous eûmes connaissance de la Pierre-Blanche; nous mouillâmes le soir au Nord de l'île Ling-ting, et le lendemain dans la rade de Macao, après avoir embouqué un canal que je crois peu fréquenté, quoique très-beau †: nous avions pris des pilotes Chinois, en dedans de l'île Lamma.

* J'ai cru qu'il était nécessaire d'apprendre aux navigateurs que ces prétendus rochers sont de petites îles, parce que cette dénomination m'a induit en erreur pendant plusieurs heures.

† Les navigateurs qui voudront connaître ce canal, doivent se procurer la carte de Dalrymple, gravée dans le Neptune de Daprès; nous avons laissé au Sud la grande Lamma, les îles de Ling-ting, de Chichow, de Laf-sam-mée, de Long-shitow, de Chang-chow; et n'avons laissé au Nord que l'île Sockochow, et la grande île Lantao.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Macao.—Séjour dans la rade du Typa.—Accueil obligeant du gouverneur.—Description de Macao.—Son gouvernement.—Sa population.—Ses rapports avec les Chinois.—Départ de Macao.—Atterrage sur l'île de Luçon.—Incertitude de la position des bancs de Bulinao, Mansiloq, et Marivelle.—Description du village de Marivelle ou Mirabelle.—Nous entrons dans la baie de Manille par la passe du Sud; nous avions essayé vainement celle du Nord.—Observation pour louvoyer sans risque dans la baie de Manille.—Mouillage à Cavite.

Les Chinois qui nous avaient pilotés devant Macao, refusèrent de nous conduire au mouillage du Typa; ils montrèrent le plus grand empressement de s'en aller avec leurs bateaux, et nous avons appris depuis, que, s'ils avaient été aperçus, le mandarin de Macao aurait exigé de chacun d'eux la moitié de la somme qu'il avait reçue. Ces sortes de contributions sont assez ordinairement précédées de plusieurs volées de coups de bâton; ce peuple, dont les lois sont si vantées en Europe, est peut-être le plus malheureux, le plus vexé, et le plus arbitrairement gouverné, qu'il y ait sur la terre, si toutefois on peut juger du gouvernement Chinois par le despotisme du mandarin de Macao. 1787. Janvier.

Le temps, qui était très-couvert, nous avait empêchés de distinguer la ville; il s'éclaircit à midi, et nous la relevâmes à l'Ouest un degré Sud à environ trois lieues. J'envoyai à terre un canot, commandé par M. Bou-

1787. Janvier. tin, pour prévenir le gouverneur de notre arrivée, et lui annoncer que nous nous proposions de faire quelque séjour dans la rade, afin d'y rafraîchir et d'y reposer nos équipages. M. Bernardo Alexis de Lémos, gouverneur de Macao, reçut cet officier de la manière la plus obligeante ; il nous offrit tous les secours qui dépendaient de lui, et il envoya sur-le-champ un pilote More pour nous conduire au mouillage du Typa : nous appareillâmes le lendemain à la pointe du jour, et nous laissâmes tomber l'ancre à huit heures du matin, par trois brasses et demie, fond de vase, la ville de Macao restant au Nord-Ouest à cinq milles.

Nous mouillâmes à côté d'une flûte Française, commandée par M. de Richery, enseigne de vaisseau : elle venait de Manille, elle était destinée par MM. d'Entrecasteaux et Cossigny à naviguer sur les côtes de l'Est, et à y protéger notre commerce. Nous eûmes donc enfin, après dix-huit mois, le plaisir de rencontrer, non-seulement des compatriotes, mais même des camarades et des connaissances. M. de Richery avait accompagné, la veille, le pilote More, et nous avait apporté une quantité très-considérable de fruits, de légumes, de viande fraîche, et généralement tout ce qu'il avait supposé pouvoir être agréable à des navigateurs après une longue traversée. Notre air de bonne santé parut le surprendre ; il nous apprit les nouvelles politiques de l'Europe, dont la situation était absolument la même qu'à notre départ de France : mais toutes ses recherches à Macao, pour trouver quelqu'un qui eût été chargé de nos paquets, furent vaines ; il était plus que probable qu'il n'était arrivé à la Chine aucune lettre à notre adresse, et nous eûmes la douleur de craindre d'avoir été oubliés par nos familles et par nos amis. Les situations tristes rendent injustes : il était possible que ces lettres que nous regrettions si fort eussent été confiées au bâtiment de la compagnie qui avait manqué son voyage ; il n'était venu cette année que sa conserve, et on avait appris par le capitaine que la plus grande partie des fonds et toutes les lettres avaient été embarquées sur l'autre vaisseau. Nous fûmes, peut-être, plus affligés que les actionnaires, des contre-temps qui avaient empêché l'arrivée de ce bâtiment ; et il nous fut impossible de ne pas remarquer que, sur vingt-neuf vaisseaux Anglais, cinq Hollandais, deux Danois, un Suédois, deux

Américains, et deux Français, le seul qui eût manqué son voyage était de notre nation. Comme les Anglais ne confient ces commandemens qu'à des marins extrêmement instruits, un pareil événement leur est presque inconnu ; et lorsqu'arrivés trop tard dans les mers de Chine, ils y trouvent la mousson du Nord-Est formée, ils luttent avec opiniâtreté contre cet obstacle ; ils pénètrent souvent à l'Est des Philippines, et s'élevant au Nord dans cette mer infiniment plus vaste et moins exposée aux courans, ils rentrent par le Sud des îles Bashées, vont atterrir sur Piedra-Blanca, et passent comme nous au Nord de la grande Lamma. Nous fûmes témoins de l'arrivée d'un vaisseau Anglais, qui, après avoir fait cette route, mouilla dix jours après nous dans la rade de Macao, et monta tout de suite à Canton *. 1787. Janvier.

Mon premier soin, après avoir affourché la frégate, fut de descendre à terre avec M. de Langle, pour remercier le gouverneur de l'accueil obligeant qu'il avait fait à M. Boutin, et lui demander la permission d'avoir un établissement à terre, afin d'y dresser un observatoire, et de faire reposer M. Dagelet, que la traversée avait beaucoup fatigué, ainsi que M. Rollin, notre chirurgien-major, qui, après nous avoir garantis du scorbut et de toutes les autres maladies par ses soins et ses conseils, aurait lui-même succombé aux fatigues de notre longue navigation, si notre arrivée eût été retardée de huit jours.

M. de Lémos nous reçut comme des compatriotes ; toutes les permissions furent accordées avec une honnêteté que les expressions ne peuvent rendre ; sa maison nous fut offerte ; et comme il ne parlait pas Français, son épouse, jeune Portugaise de Lisbonne, lui servait d'interprête ; elle ajoutait aux réponses de son mari une grâce, une amabilité, qui lui était particulière, et que des voyageurs ne peuvent se flatter de rencontrer que très-rarement dans les principales villes de l'Europe.

* D'Entrecasteaux a fait en 1787 un voyage de l'Ile de France en Chine à contre-mousson ; il a traversé des parties de mer à peu près inconnues, et découvert quelques écueils dont aucune carte ne fait mention. (N. D. R.)

1787. Janvier. Dona Maria de Saldagna avait épousé M. de Lémos à Goa, il y avait douze ans, et j'étais arrivé dans cette ville, commandant la flûte la Seine, peu après son mariage : elle eut la bonté de me rappeler cet événement qui était très-présent à ma mémoire, et d'ajouter obligeamment, que j'étais une ancienne connaissance : appelant ensuite tous ses enfans, elle me dit qu'elle se présentait ainsi à ses amis, que leur éducation était l'objet de tous ses soins, qu'elle était fière d'être leur mère, qu'il fallait lui pardonner cet orgueil, et qu'elle voulait se faire connaître avec tous ses défauts.

Aucune partie du monde n'a peut-être jamais offert un tableau plus ravissant : les plus jolis enfans entouraient et embrassaient la mère la plus charmante ; et la bonté et la douceur de cette mère se repandaient sur tout ce qui l'environnait.

Nous sûmes bientôt qu'à ses agrémens et à ses vertus privées elle joignait un caractère ferme et une ame élevée ; que, dans plusieurs circonstances délicates où M. de Lémos s'était trouvé vis-à-vis des Chinois, il avait été confirmé dans ses résolutions généreuses par Mme de Lémos, et qu'ils avaient pensé l'un et l'autre qu'ils ne devaient pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs, sacrifier l'honneur de leur nation à aucun autre intérêt. L'administration de M. de Lémos aurait fait époque, si l'on eût été assez éclairé à Goa pour lui conserver sa place plus de trois années, et pour lui laisser le temps d'accoutumer les Chinois à une resistance dont ils ont perdu le souvenir depuis plus d'un siècle.

Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao, qu'en Europe, par l'extrême difficulté de pénétrer dans cet empire, je n'imiterai pas les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connaître ; et je me bornerai à décrire les rapports des Européens avec les Chinois, l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent, la faible protection qu'ils peuvent retirer de l'établissement Portugais sur la côte de la Chine, l'importance enfin dont pourrait être la ville de Macao pour une nation qui se conduirait avec justice, mais avec fermeté et dignité, contre le gouvernement peut-être le plus injuste, le plus oppresseur, et en même temps le plus lâche, qui existe dans le monde.

Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions, dont les deux cinquièmes sont soldés en argent, le reste en draps Anglais, en calin de Batavia ou de Malac, en coton de Surate ou de Bengale, en opium de Patna, en bois de sandal, et en poivre de la côte de Malabar. On apporte aussi d'Europe quelques objets de luxe, comme glaces de la plus grande dimension, montres de Genève, corail, perles fines ; mais ces derniers articles doivent à peine être comptés, et ne peuvent être vendus avec quelque avantage qu'en très-petite quantité. On ne rapporte, en échange de toutes ces richesses, que du thé vert ou noir, avec quelques caisses de soie écrue pour les manufactures Européennes ; car je compte pour rien les porcelaines qui lestent les vaisseaux, et les étoffes de soie qui ne procurent presque aucun bénéfice. Aucune nation ne fait certainement un commerce aussi avantageux avec les étrangers, et il n'en est point cependant qui impose des conditions aussi dures, qui multiplie avec plus d'audace les vexations, les gênes de toute espèce : il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton, qui l'ont embarqué, et ont sillonné la moitié du globe pour apporter cette feuille dans nos marchés. 1787. Janvier.

Il m'est impossible de ne pas rapporter, qu'un canonnier Anglais, faisant un salut par ordre de son capitaine, tua, il y a deux ans, un pêcheur Chinois, dans un champan qui était venu imprudemment se placer sous la volée de son canon, et qu'il ne pouvait apercevoir. Le santoq ou gouverneur de Canton réclama le canonnier, et ne l'obtint enfin, qu'en promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal, ajoutant qu'il n'était pas assez injuste pour punir un homicide involontaire. Sur cette assurance, ce malheureux lui fut livré, et deux heures après il était pendu. L'honneur national eût exigé une vengeance prompte et éclatante, mais des bâtimens marchands n'en avaient pas les moyens ; et les capitaines de ces navires, accoutumés à l'exactitude, à la bonne foi, et à la modération qui ne compromet pas les fonds des commettans, ne purent entreprendre une résistance généreuse qui aurait occasionné une perte de quarante millions à la compagnie, dont les vaisseaux seraient revenus à vide : mais ils ont sans doute dénoncé cette injure, et ils se sont flattés qu'ils en obtiendraient sa-

1787. Janvier. tisfaction. J'oserais assurer que tous les employés des différentes compagnies Européennes donneraient collectivement une grande partie de leur fortune, pour qu'enfin on apprit à ces lâches mandarins, qu'il est un terme à toutes les injustices, et que les leurs ont passé toutes les bornes.

Les Portugais ont encore plus que tous les autres peuples à se plaindre des Chinois ; on sait à quel titre respectable ils sont possesseurs de Macao. Le don de l'emplacement de cette ville est un monument de la reconnaissance de l'empereur Camhy ; elle fut donnée aux Portugais pour avoir détruit, dans les îles des environs de Canton, les pirates qui infestaient les mers et ravageaient toutes les côtes de la Chine. C'est une vaine déclamation d'attribuer la perte de leurs priviléges à l'abus qu'ils en ont fait : leurs crimes sont dans la faiblesse de leur gouvernement : chaque jour les Chinois leur ont fait de nouvelles injures, à chaque instant ils ont annoncé de nouvelles prétentions ; le gouvernement Portugais n'y a jamais opposé la moindre résistance, et cette place, d'où une nation Européenne qui aurait un peu d'énergie, imposerait à l'empereur de la Chine, n'est plus en quelque sorte qu'une ville Chinoise, dans laquelle les Portugais sont soufferts, quoiqu'ils ayent le droit incontestable d'y commander, et les moyens de s'y faire craindre s'ils y entretenaient seulement une garnison de deux mille Européens, avec deux frégates, quelques corvettes, et une galiote à bombes.

Macao, situé à l'embouchure du Tigre, peut recevoir dans sa rade, à l'entrée du Typa, des vaisseaux de soixante-quatre canons ; et dans son port, qui est sous la ville et communique avec la rivière en remontant dans l'Est, des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux, à moitié chargés. Suivant nos observations, sa latitude Nord est de $22^{d}\ 12'\ 40''$, et sa longitude orientale de $111^{d}\ 19'\ 30''$.

L'entrée de ce port est défendue par une forteresse à deux batteries, qu'il faut ranger, en entrant, à une portée de pistolet. Trois petits forts, dont deux armés de douze canons et un de six, garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise Chinoise : ces fortifications, qui sont dans le

plus mauvais état, seraient peu redoutables à des Européens, mais elles peuvent imposer à toutes les forces maritimes des Chinois. Il y a de plus une montagne qui domine la plage, et sur laquelle un détachement pourrait soutenir un très-long siége. Les Portugais de Macao, plus religieux que militaires, ont bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnait cette montagne et formait un poste inexpugnable. 1787. Janvier.

Le côté de terre est défendu par deux forteresses; l'une est armée de quarante canons et peut contenir mille hommes de garnison; elle a une citerne, deux sources d'eau vive, et des casemates pour renfermer les munitions de guerre et de bouche: l'autre forteresse, sur laquelle on compte trente canons, ne peut comporter plus de trois cents hommes; elle a une source qui est très-abondante et ne tarit jamais. Ces deux citadelles commandent tout le pays. Les limites Portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville; elles sont bordées d'une muraille gardée par un mandarin avec quelques soldats; ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois: il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites, mais il peut visiter la place et même les fortifications, inspecter les douanes, &c. Dans ces occasions les Portugais lui doivent un salut de cinq coups de canon: mais aucun Européen ne peut faire un pas sur le territoire Chinois au-delà de la muraille; une imprudence le mettrait à la discrétion des Chinois, qui pourraient ou le retenir prisonnier, ou exiger de lui une grosse somme: quelques officiers de nos frégates s'y sont cependant exposés, et cette petite légèreté n'a eu aucune suite fâcheuse.

La population entière de Macao peut être évaluée à vingt mille ames, dont cent Portugais de naissance, sur deux mille métis ou Portugais Indiens; autant d'esclaves Cafres qui leur servent de domestiques; le reste est Chinois, et s'occupe du commerce et de différens métiers qui rendent ces mêmes Portugais tributaires de leur industrie. Ceux-ci, quoique presque tous mulâtres, se croiraient déshonorés s'ils exerçaient quelque art mécanique et faisaient ainsi subsister leur famille; mais leur amour-propre n'est

1787. Janvier. pas révolté de solliciter sans cesse, et avec importunité, la charité des passans.

Le vice-roi de Goa nomme à toutes les places civiles et militaires de Macao ; le gouverneur est de son choix, ainsi que tous les sénateurs qui partagent l'autorité civile ; il vient de fixer la garnison à cent quatre-vingts Cipayes Indiens et cent-vingt hommes de milice : le service de cette garde consiste à faire la nuit des patrouilles ; les soldats sont armés de bâtons, l'officier seul a droit d'avoir une épée, mais dans aucun cas il ne peut en faire usage contre un Chinois. Si un voleur de cette nation est surpris enfonçant une porte, ou enlevant quelque effet, il faut l'arrêter avec la plus grande précaution ; et si le soldat, en se défendant contre le voleur, a le malheur de le tuer, il est livré au gouverneur Chinois, et pendu au milieu de la place du marché, en présence de cette même garde dont il faisait partie, d'un magistrat Portugais, et de deux mandarins Chinois qui, après l'exécution, sont salués du canon en sortant de la ville, ainsi qu'ils l'ont été en y entrant : mais si au contraire un Chinois tue un Portugais, il est remis entre les mains des juges de sa nation, qui, après l'avoir spolié, font semblant de remplir les autres formalités de la justice, mais le laissent s'évader, très-indifférens sur les réclamations qui leur sont faites, et qui n'ont jamais été suivies d'aucune satisfaction.

Les Portugais ont fait, dans ces derniers temps, un acte de vigueur qui sera gravé sur l'airain dans les fastes du sénat. Un Cipaye ayant tué un Chinois, ils le firent fusiller eux-mêmes, en présence des mandarins, et refusèrent de soumettre la décision de cette affaire au jugement des Chinois.

Le sénat de Macao est composé du gouverneur, qui en est le président, et de trois *vercadores*, qui sont les vérificateurs des finances de la ville, dont les revenus consistent dans les droits imposés sur les marchandises qui entrent à Macao, par les seuls vaisseaux Portugais : ils sont si peu éclairés, qu'ils ne permettraient à aucune autre nation de débarquer des effets de commerce dans leur ville, en payant les droits établis ; comme s'ils crai-

gnaient d'augmenter le revenu de leur fisc, et de diminuer celui des Chinois à Canton. 1787. Janvier.

Il est certain que si le port de Macao devenait franc, et si cette ville avait une garnison qui pût assurer les propriétés commerciales qu'on y déposerait, les revenus des douanes seraient doublés, et suffiraient sans doute à tous les frais de gouvernement ; mais un petit intérêt particulier s'oppose à un arrangement que la saine raison préscrit. Le vice-roi de Goa vend aux négocians des différentes nations qui font le commerce d'Inde en Inde, des commissions Portugaises ; ces mêmes armateurs font au sénat de Macao quelques présens, suivant l'importance de leur expédition ; et ce motif mercantille est un obstacle peut-être invincible à l'établissement d'une franchise qui rendrait Macao une des villes les plus florissantes de l'Asie, et cent fois supérieure à Goa, qui ne sera jamais d'aucune utilité à sa métropole.

Après les trois *vercadores* dont j'ai parlé, viennent deux juges des orphelins, chargés des biens vacans, de l'exécution des testamens, de la nomination des tuteurs et curateurs, et généralement de toutes les discussions relatives aux successions : on peut appeler de leur sentence à Goa.

Les autres causes civiles ou criminelles sont attribuées aussi, en première instance, à deux sénateurs nommés juges. Un trésorier reçoit le produit des douanes, et paye, sur les ordonnances du sénat, les appointemens, et les différentes dépenses, qui ne peuvent cependant être ordonnées que par le vice-roi de Goa si elles excèdent trois mille piastres.

La magistrature la plus importante est celle du procureur de la ville ; il est intermédiaire entre le gouvernement Portugais et le gouvernement Chinois ; il répond à tous les étrangers qui hivernent à Macao, reçoit et fait parvenir à leur gouvernement respectif les plaintes réciproques des deux nations, dont un greffier, qui n'a point voix délibérative, tient registre, ainsi que de toutes les délibérations du conseil. Il est le seul dont la place soit inamovible ; celle du gouverneur dure trois ans, les autres

1787. Janvier. magistrats sont changés chaque année. Un renouvellement si fréquent, qui s'oppose à tout système suivi, n'a pas peu contribué à l'anéantissement des anciens droits des Portugais, et il ne peut sans doute être maintenu que parce que le vice-roi de Goa trouve son compte à avoir beaucoup de places à donner ou à vendre ; car les mœurs et les usages de l'Asie permettent cette conjecture.

On peut appeler à Goa de tous les jugemens du sénat ; l'incapacité reconnue de ces prétendus sénateurs rend cette loi extrêmement nécessaire. Les collègues du gouverneur, homme plein de mérite, sont des Portugais de Macao, très-vains, très-orgueilleux, et plus ignorans que nos magisters des campagnes.

L'aspect de cette ville est très-riant (*Atlas*, *N°* 40). Il reste de son ancienne opulence plusieurs belles maisons louées aux subrécargues des différentes compagnies, qui sont obligés de passer l'hiver à Macao ; les Chinois les forçant de quitter Canton, lorsque le dernier vaisseau de leur nation en est parti, et ne leur permettant d'y retourner qu'avec les vaisseaux qui arrivent d'Europe à la mousson suivante.

Le séjour de Macao est très-agréable pendant l'hivernage, parce que les différens subrécargues sont généralement d'un mérite distingué, très-instruits, et qu'ils ont un traitement assez considérable pour tenir une excellente maison. L'objet de notre mission nous a valu, de leur part, l'accueil le plus obligeant ; nous aurions été presque orphelins, si nous n'eussions eu que le titre de Français, notre compagnie n'ayant encore aucun représentant à Macao.

Nous devons un témoignage public de reconnaissance à M. Elstockenstrom, chef de la compagnie Suédoise, dont les manières obligeantes ont été pour nous celles d'un ancien ami, et du compatriote le plus zélé pour les intérêts de notre nation. Il voulut bien se charger, à notre départ, de la vente de nos pelleteries, dont le produit était destiné à être réparti entre nos équipages, et il eut la bonté de nous promettre d'en faire passer le montant à l'Ile de France.

La valeur de ces pelleteries était dix fois moindre qu'à l'époque où les capitaines Gore et King étaient arrivés à Canton, parce que les Anglais avaient fait cette année six expéditions pour la côte du Nord-Ouest de l'Amérique ; deux bâtimens destinés à cette traite étaient partis de Bombay, deux du Bengale, et deux de Madras. Ces deux derniers étaient seuls de retour, avec une assez petite quantité de peaux ; mais le bruit de cet armement s'était répandu à la Chine, et on ne trouvait plus que douze à quinze piastres de la même qualité de peau qui, en 1780, en eût valu plus de cent. 1787. Janvier.

Nous avions mille peaux qu'un négociant Portugais avait achetées neuf mille cinq cents piastres : mais au moment de notre départ pour Manille, lorsqu'il fallut compter l'argent, il fit difficulté de les recevoir, sous de vains prétextes. Comme la conclusion de notre marché avait éloigné tous les autres concurrens, qui étaient retournés à Canton, il espérait sans doute que, dans l'embarras où nous nous trouverions, nous les céderions au prix qu'on voudrait en donner ; et nous avons lieu de soupçonner qu'il envoya à bord de nouveaux marchands Chinois, qui en offrirent une beaucoup moindre somme : mais, quoique peu accoutumés à ces manœuvres, elles étaient trop grossièrement tissues pour n'être pas démêlées ; et nous refusâmes absolument de les vendre.

Il n'y avait de difficulté que pour le débarquement de nos pelleteries, et leur entrepôt à Macao. Le sénat, auquel M. Veillard, notre consul, s'adressa, refusa la permission : mais le gouverneur, informé que c'était une propriété de nos matelots, employés à une expédition qui pouvait devenir utile à tous les peuples maritimes de l'Europe, crut remplir les vues du gouvernement Portugais en s'écartant des règles prescrites, et se conduisit dans cette occasion comme dans toutes les autres, avec sa délicatesse ordinaire*.

* Après avoir saisi toutes les occasions de prouver avec impartialité la confiance que mérite Dixon, j'ose croire que la lecture du voyage de la Pérouse donnera à ce capitaine quelque regret d'avoir accusé nos navigateurs d'imposture et de vues mercantilles : je dois à la justice de repousser cette imputation calomnieuse. Voici le texte littéral du voyage de Dixon, pris dans la traduction Française, *page* 445.

1787. Janvier.

Il est inutile de dire que le mandarin de Macao ne demanda rien pour notre séjour dans la rade du Typa, qui ne fait plus partie, ainsi que les différentes îles, des possessions Portugaises; ses prétentions, s'il en eût montré, eussent été rejetées avec mépris: mais nous apprîmes qu'il avait exigé mille piastres du *comprador* qui fournissait nos vivres. Cette somme n'était pas forte relativement à la friponnerie de ce *comprador* *, dont les comptes des cinq ou six premiers jours se montèrent à plus de trois cents piastres: mais, convaincus de sa mauvaise foi, nous le renvoyâmes. Le commis du munitionnaire allait chaque jour au marché, comme dans une ville d'Europe, acheter ce qui était nécessaire, et la dépense totale d'un mois entier fut moindre que celle de la première semaine.

Il est vraisemblable que notre économie déplut au mandarin; mais ce

" L'Astrolabe et la Boussole, deux bâtimens Français, commandés par MM. de la Pérouse et de " Langle, partirent de France en 1785. Ils prétendent avoir rallié la côte de l'Amérique depuis l'é- " tablissement Espagnol de Monterey jusqu'au 60 degré de latitude Nord. Cette assertion ne paraît " pas vraisemblable. Quoique ces vaisseaux ayent été frétés pour faire des découvertes, les capitaines " n'ont cependant pas oublié que les fourrures étaient un article précieux; et tandis qu'ils étaient sur " la côte de l'Amérique, ils se procurèrent environ six cents peaux de loutres, la plupart en pièces et " d'une qualité très-médiocre. Ce sont absolument les mêmes qu'importent les Espagnols. Si MM. " de la Pérouse et de Langle se fussent réellement avancés au 60e degré de latitude Nord, il n'y a pas " de doute qu'ils ne se fussent procuré des peaux d'une qualité bien supérieure."

Après avoir rappelé que la Pérouse ne traita des peaux de loutres, que d'après les ordres portés à l'article IX. de la seconde partie de ses instructions, afin d'avoir une donnée principale sur cette branche de commerce et pouvoir en rendre compte, et qu'il en traita au bénéfice des seuls matelots, je ferai observer contre l'assertion de Dixon, que cette traite eut lieu au Port des Français par 58d 37′ de latitude Nord, et qu'ainsi la Pérouse a eu raison en assurant qu'il ne pouvait y avoir dix pour cent de différence dans la qualité des peaux prises au Port des Français ou à Monterey. (N. D. R.)

* " . . . . Tous les vaisseaux étaient approvisionnés de ce dont ils avaient besoin, par un officier " appelé *comprador*, qui demandait toujours un *cumshau*, ou gratification de trois cents piastres, indé- " pendamment du bénéfice qu'il pouvait faire sur les marchandises fournies.

" Une extorsion de cette nature parut exorbitante, et nous résolûmes de nous y soustraire s'il était " possible. Le capitaine Tasker, arrivé de Bombay, dont le bâtiment était à l'ancre près du nôtre, " eut la bonté de nous offrir du bœuf frais pour nos besoins pressans. Il fallut cependant user de " beaucoup de précautions pour en introduire dans notre vaisseau; car nous avions à chaque côté un " hoppo, ou chaloupe de la douane, à bord desquels il y avait des commis qui empêchaient qu'on ne " nous apportât du bœuf, à moins qu'il ne fût fourni par un *comprador*." *Voyage de Dixon, page 409 de la traduction Française.* (N. D. R.)

fut pour nous une simple conjecture ; nous ne pouvions rien avoir à démêler avec lui. Les douanes Chinoises n'ont de rapport avec les Européens, que pour les articles de commerce qui viennent de l'intérieur de la Chine sur les bateaux Chinois, ou qui sont embarqués à Macao sur ces mêmes bateaux, pour être vendus dans l'intérieur de l'empire ; mais ce que nous achetions à Macao, pour être transporté à bord de nos frégates par nos propres chaloupes, n'était sujet à aucune visite. 1787. Janvier.

Le climat de la rade du Typa est fort inégal dans cette saison ; le thermomètre variait de huit degrés d'un jour à l'autre : nous eûmes presque tous la fièvre avec de gros rhumes, qui cédèrent à la belle température de l'île de Luçon ; nous l'aperçûmes le 15 de Février. Nous étions partis de Macao le 5 à huit heures du matin, avec un vent de Nord qui nous aurait permis de passer entre les îles, si j'eusse eu un pilote ; mais voulant épargner cette dépense, qui est assez considérable, je suivis la route ordinaire, et je passai au Sud de la grande Ladrone. Nous avions embarqué sur chaque frégate six matelots Chinois, en remplacement de ceux que nous avions eu le malheur de perdre lors du naufrage de nos canots. Février.

Ce peuple est si malheureux que, malgré les lois de cet empire, qui défendent, sous peine de la vie, d'en sortir, nous aurions pu enrôler en une semaine deux cents hommes, si nous en eussions eu besoin.

Notre observatoire avait été dressé à Macao dans le couvent des Augustins, d'où nous avions conclu la longitude orientale de cette ville à $111^{d}\ 19'\ 30''$, par un milieu entre plusieurs suites de distances de la lune au soleil ; la marche de nos horloges avait aussi été vérifiée, et nous avions trouvé que le retard journalier du N° 19 était de $12'\ 36''$, quantité plus considérable que celle que nous avions observée avant cette époque : il faut remarquer cependant qu'on avait oublié, pendant vingt-quatre heures, de monter cette horloge, et qu'étant ainsi restée arrêtée, ce défaut de continuité dans sa marche avait probablement produit ce dérangement : mais en supposant que jusqu'à notre arrivée à Macao, et avant la négligence dont nous nous avouons coupables, le retard du N° 19 fût tel que nous l'avions déterminé

1787. Février. à la Conception, cette montre aurait donné la longitude de Macao de 113ᵈ 33′ 33″, c'est-à-dire, 2ᵈ 14′ 3″ plus forte qu'elle n'est réellement suivant nos observations de distance ; ainsi l'erreur de ce garde-temps, après dix mois de navigation, n'aurait été que de quarante-cinq lieues.

Les vents du Nord me permirent de m'élever à l'Est, et j'aurais pris connaissance de Piedra-Blanca s'ils n'eussent bientôt passé à l'Est-Sud-Est. Les renseignemens qu'on m'avait donnés à Macao sur la meilleure route à suivre jusqu'à Manille, ne m'avaient point appris s'il convenait mieux de passer au Nord ou au Sud du banc de Pratas ; mais je devais conclure de la diversité des opinions, que l'une ou l'autre route était indifférente. Les vents d'Est qui soufflèrent avec violence, me déterminèrent à courir au plus près tribord amure, et à diriger ma route sous le vent de ce banc, mal placé sur toutes les cartes jusqu'au troisième voyage de Cook. Le capitaine King, en ayant déterminé avec précision la latitude, a rendu un signalé service aux navigateurs qui font le cabotage de Macao à Manille, et qui suivaient avec confiance la carte de M. Dalrymple, copiée par M. Daprès. Ces deux auteurs, si estimables et si exacts lorsqu'ils ont tracé leurs plans d'après leur propre travail, n'ont pas pu toujours se procurer de bons mémoires ; et la situation du banc de Pratas, celle de la côte occidentale de l'île de Luçon, ainsi que celle de la baie de Manille, ne méritent aucune confiance. Comme je désirais atterrir sur l'île de Luçon par les 17ᵈ de latitude, afin de passer au Nord du banc de Bulinao, je rangeai le banc de Pratas le plus près qu'il me fut possible ; je passai même à minuit sur le point qu'il occupe sur la carte de M. Daprès, qui a étendu ce danger 25′ trop au Sud. La position qu'il a donnée aux bancs de Bulinao, de Mansiloq, et de Marivelle, n'est pas plus exacte. Une ancienne routine a appris qu'on n'avait rien à craindre en atterrissant au Nord de 17ᵈ, et cette observation a paru suffisante aux différens gouverneurs de Manille, qui, depuis deux siècles, n'ont pas trouvé un moment pour employer quelques petits bâtimens à faire la recherche de ces dangers, et à déterminer au moins leur latitude, avec leur distance de l'île de Luçon, dont nous eûmes con-
15. naissance le 15 Février par 18ᵈ 14′. Nous nous flattions de n'avoir plus qu'à descendre la côte avec des vents de Nord-Est jusqu'à l'entrée de Ma-

nille : mais les vents de mousson ne pénètrent pas le long de la terre ; ils furent variables du Nord-Ouest au Sud-Ouest pendant plusieurs jours : les courans portèrent aussi au Nord avec une vîtesse d'un nœud par heure, et jusqu'au 19 Février nous n'avançâmes pas d'une lieue par jour. Enfin, les vents de Nord ayant fraîchi, nous longeâmes la côte des Illocos à deux lieues, et nous aperçûmes, dans le port de Sainte-Croix, un petit bâtiment à deux mâts, qui vraisemblablement chargeait du riz pour la Chine. Il nous fut impossible de faire quadrer aucun relèvement sur la carte de M. Daprès ; mais les nôtres nous permettent de donner la direction de cette côte, bien peu connue, quoique très-fréquentée. Nous doublâmes, le 20, le cap Bulinao, et relevâmes, le 21, la pointe Capones, qui nous restait à l'Est précisément dans le lit du vent : nous courûmes différens bords pour la rapprocher, et gagner le mouillage qui ne s'étend qu'à une lieue du rivage. Nous aperçûmes deux bâtimens Espagnols qui paraissaient craindre de se présenter à l'entrée de la baie de Manille, d'où les vents d'Est sortaient avec force ; ils restaient à l'abri sous la terre. Nous prolongeâmes notre bordée jusqu'au Sud de l'île Marivelle, et les vents ayant sauté à l'Est-Sud-Est dans l'après-midi, nous dirigeâmes notre route entre cette île et celle de la Monha, et nous eûmes l'espoir d'entrer par la passe du Nord : mais après avoir couru plusieurs bords dans cette entrée, qui n'a guère qu'une demi-lieue de largeur, nous nous aperçûmes que les courans portaient à l'Ouest avec assez de violence, et s'opposaient invinciblement à notre projet ; nous prîmes alors le parti de relâcher dans le port de Marivelle, qui était à une lieue sous le vent, afin d'y attendre ou de meilleurs vents, ou un courant plus favorable. Nous y mouillâmes par dix-huit brasses, fond de vase ; le village nous restait au Nord-Ouest quart d'Ouest, et les Porcs au Sud quart Sud-Est 3^{d} Sud. Ce port n'est ouvert qu'aux vents de Sud-Ouest, et la tenue y est si bonne, que je crois qu'on y serait sans aucun danger pendant la mousson où ils règnent.

1787. Février. 19. 20. 21.

Comme nous manquions de bois, et que je savais qu'il est très-cher à Manille, je me décidai à passer vingt-quatre heures à Marivelle pour en faire quelques cordes, et le lendemain à la pointe du jour, nous envoyâmes à terre tous les charpentiers des deux frégates avec nos chaloupes ; je de-

1787. Février. stinai en même temps nos petits canots à sonder la baie : le reste de l'équipage, avec le grand canot, fut réservé pour une partie de pêche dans l'anse du village, qui paraissait sablonneuse et commode pour étendre la seine; mais c'était une illusion ; nous y trouvâmes des roches, et un fond si plat à deux encablures du rivage, qu'il était impossible d'y pêcher. Nous ne retirâmes d'autre fruit de nos fatigues, que quelques bécasses épineuses, assez bien conservées, que nous ajoutâmes à la collection de nos coquilles. Vers midi, je descendis au village ; il est composé d'environ quarante maisons construites en bambou, couvertes en feuilles, et élevées d'environ quatre pieds au-dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point, et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseau ; on y monte par une échelle, et je ne crois pas que tous les matériaux d'une pareille maison, le faîtage compris, pèsent deux cents livres.

En face de la principale rue, est un grand édifice en pierre de taille, mais presque entièrement ruiné ; on voyait cependant encore deux canons de fonte à des fenêtres qui servaient d'embrasures.

Nous apprîmes que cette masure était la maison du curé, l'église, et le fort, mais que tous ces titres n'en avaient pas imposé aux Mores des îles méridionales des Philippines, qui s'en étaient emparés en 1780, avaient brûlé le village, incendié et détruit le fort, l'église, le presbytère, avaient fait esclaves tous les Indiens qui n'avaient pas eu le temps de fuir, et s'étaient retirés avec leurs captifs sans être inquiétés. Cet événement a si fort effrayé cette peuplade, qu'elle n'ose se livrer à aucun genre d'industrie ; les terres y sont presque toutes en friche, et cette paroisse est si pauvre, que nous n'y avons pu acheter qu'une douzaine de poules avec un petit cochon. Le curé nous vendit un jeune bœuf, en nous assurant que c'était la huitième partie de l'unique troupeau qu'il y eût dans la paroisse, dont les terres sont labourées par des buffles.

Ce pasteur était un jeune mulâtre Indien, qui fort nonchalamment habitait la masure que j'ai décrite : quelques pots de terre et un grabat com-

posaient son ameublement. Il nous dit que sa paroisse contenait environ deux cents personnes des deux sexes et de tout âge, prêtes à la moindre alerte à s'enfoncer dans les bois, pour échapper à ces Mores, qui font encore sur cette côte de fréquentes descentes : ils sont si audacieux, et leurs ennemis si peu vigilans, qu'ils pénètrent souvent jusqu'au fond de la baie de Manille ; pendant le court séjour que nous avons fait depuis à Cavite, sept ou huit Indiens ont été enlevés dans leurs pirogues, à moins d'une lieue de l'entrée du port. On nous a assuré que des bateaux de passage de Cavite à Manille étaient pris par ces mêmes Mores, quoique ce trajet soit en tout comparable à celui de Brest à Landerneau par mer. Ils font ces expéditions dans des bâtimens à rames très-légers ; les Espagnols leur opposent une armadille de galères qui ne marchent point, et ils n'en ont jamais pris aucun. 1787. Février.

Le premier officier, après le curé, est un Indien qui porte le nom pompeux d'alcade, et qui jouit du suprême honneur de porter une canne à pomme d'argent ; il paraît exercer une grande autorité sur les Indiens : aucun n'avait le droit de nous vendre une poule sans sa permission, et sans qu'il en eût fixé le prix ; il jouissait aussi du funeste privilége de vendre seul, au compte du gouvernement, le tabac à fumer dont ces Indiens font un très-grand et presque continuel usage. Cet impôt n'est établi que depuis peu d'années ; la classe la plus pauvre du peuple peut à peine en supporter le poids : il a déjà occasionné plusieurs révoltes, et je serais peu surpris qu'il eût un jour les mêmes suites que celui sur le thé et le papier timbré dans l'Amérique septentrionale. Nous vîmes chez le curé trois petites gazelles qu'il destinait au gouverneur de Manille, et qu'il refusa de nous vendre : nous n'avions d'ailleurs aucun espoir de les conserver ; ce petit animal est très-délicat, il n'excède pas la grosseur d'un fort lapin ; le mâle et la femelle sont absolument la miniature du cerf et de la biche.

Nos chasseurs aperçurent dans les bois les plus charmans oiseaux, variés des plus vives couleurs ; mais ces forêts sont impénétrables à cause des lianes dont tous les arbres sont entrelacés ; ainsi leur chasse fut peu abondante, parce qu'ils ne pouvaient tirer que sur la lisière du bois. Nous

1787. Février. achetâmes dans le village des tourterelles-à-coup-de-poignard; on leur a donné ce nom parce qu'elles ont au milieu de la poitrine une tache rouge qui ressemble exactement à une blessure faite par un coup de couteau.

Enfin, à l'entrée de la nuit, nous nous embarquâmes et disposâmes tout pour l'appareillage du lendemain. Un des deux bâtimens Espagnols que nous avions aperçus le 23 sur la pointe Capones, avait pris comme nous le parti de relâcher à Marivelle et d'attendre des brises plus modérées. Je lui fis demander un pilote; le capitaine m'envoya son contre-maître, vieil Indien, qui m'inspira peu de confiance: nous convînmes cependant que je
25. lui donnerais quinze piastres pour nous conduire à Cavite; et le 25, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile, et fîmes route par la passe du Sud, le vieil Indien nous ayant assuré que nous ferions de vains efforts pour entrer par celle du Nord où les courans portent toujours à l'Ouest. Quoique la distance du port de Marivelle à celui de Cavite soit seulement de sept lieues, nous ne fîmes ce trajet qu'en trois jours, mouillant chaque soir dans la baie par un bon fond de vase. Nous eûmes occasion d'observer que le plan de M. Daprès est peu exact; l'île du Fraile et celle de Cavalo, qui forment l'entrée de la passe du Sud, y sont mal placées; en général tout y fourmille d'erreurs: mais nous aurions encore mieux fait de suivre ce guide, que le pilote Indien, qui pensa nous échouer sur le banc de Saint-Nicolas; il voulut continuer sa bordée dans le Sud, malgré mes représentations, et nous tombâmes dans moins d'une minute de dix-sept brasses à quatre: je virai de bord à l'instant, et je suis convaincu que nous aurions touché, si j'eusse couru une portée de pistolet de plus. La mer est si tranquille dans cette baie que rien n'y annonce les bas-fonds; mais une seule observation rend le louvoyage très-facile: il faut toujours apercevoir l'île de la Monha par la passe du Nord de l'île de Marivelle, et virer de
28. bord dès que cette île commence à se fermer. Enfin, le 28, nous mouillâmes dans le port de Cavite, et laissâmes tomber l'ancre par trois brasses, fond de vase, à deux encablures de la ville. Notre traversée de Macao à Cavite fut de vingt-trois jours, et elle eût été bien plus longue si, suivant l'usage des anciens navigateurs Portugais et Espagnols, nous nous fussions obstinés à vouloir passer au Nord du banc de Pratas.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Cavite.—Manière dont nous y sommes reçus par le commandant de la place.—M. Boutin, lieutenant de vaisseau, est expédié à Manille vers le gouverneur général.—Accueil qui est fait à cet officier.—Détails sur Cavite et sur son arsenal.—Description de Manille et de ses environs.—Sa population.—Désavantages résultant du gouvernement qui y est établi.—Pénitences dont nous sommes témoins pendant la semaine sainte.—Impôt sur le Tabac.—Création de la nouvelle compagnie des Philippines.—Reflexions sur cet établissement.—Détails sur les îles méridionales des Philippines.—Guerre continuelle avec les Mores ou les Mahométans de ces différentes îles.—Séjour à Manille.—État militaire de l'île Luçon.

Nous avions à peine mouillé à l'entrée du port de Cavite qu'un officier vint à bord, de la part du commandant de cette place, pour nous prier de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général auquel il se proposait de dépêcher un courrier dès qu'il serait informé des motifs de notre relâche. Nous répondîmes que nous désirions des vivres et la permission de réparer nos frégates, pour continuer, le plus promptement possible, notre campagne: mais avant le départ de l'officier Espagnol, le commandant de la baie * arriva de Manille, d'où l'on avait aperçu nos vaisseaux. Il nous apprit qu'on y était informé 1787. Février.

* Le commandant de la baie est en Espagne le chef des douaniers, il a un grade militaire; celui de Manille a rang de capitaine.

1787. Février. de notre arrivée dans les mers de la Chine, et que les lettres du ministre d'Espagne nous avaient annoncés au gouverneur général depuis plusieurs mois. Cet officier ajouta que la saison permettait de mouiller devant Manille, où nous trouverions réunis tous les agrémens et toutes les ressources qu'il est possible de se procurer aux Philippines ; mais nous étions à l'ancre devant un arsenal, à une portée de fusil de terre, et nous eûmes peut-être l'impolitesse de laisser connaître à cet officier, que rien ne pouvait compenser ces avantages : il voulut bien permettre que M. Boutin, lieutenant de vaisseau, s'embarquât dans son canot, pour aller rendre compte de notre arrivée au gouverneur général, et le prier de donner des ordres afin que nos différentes demandes fussent remplies avant le 5 Avril ; le plan ultérieur de notre voyage exigeant que les deux frégates fussent sous voiles le 10 du même mois. M. Basco, brigadier des armées navales, gouverneur général de Manille, fit le meilleur accueil à l'officier que je lui avais envoyé, et donna les ordres les plus formels pour que rien ne pût retarder notre départ.

Il écrivit aussi au commandant de Cavite de nous permettre de communiquer avec la place, et de nous y procurer les secours et les agrémens qui dépendaient de lui. Le retour de M. Boutin, chargé des dépêches de M. Basco, nous rendit tous citoyens de Cavite ; nos vaisseaux étaient si près de terre, que nous pouvions descendre et revenir à bord à chaque minute. Nous trouvâmes différentes maisons pour travailler à nos voiles, faire nos salaisons, construire deux canots, loger nos naturalistes, nos ingénieurs-géographes ; et le bon commandant nous prêta la sienne pour y dresser notre observatoire. Nous jouissions d'une aussi entière liberté que si nous avions été à la campagne, et nous trouvions, au marché et dans l'arsenal, les mêmes ressources que dans un des meilleurs ports de l'Europe.

Cavite, à trois lieues dans le Sud-Ouest de Manille, était autrefois un lieu assez considérable ; mais, aux Philippines comme en Europe, les grandes villes pompent en quelque sorte les petites ; et il n'y reste plus aujourd'hui que le commandant de l'arsenal, un contador, deux lieutenans

de port, le commandant de la place, cent cinquante hommes de garnison, et les officiers attachés à cette troupe. 1787. Février.

Tous les autres habitans sont métis ou Indiens, attachés à l'arsenal, et forment, avec leur famille qui est ordinairement très-nombreuse, une population d'environ quatre mille ames, réparties dans la ville et dans le faubourg Saint-Roch. On y compte deux paroisses, et trois couvens d'hommes, occupés chacun par deux religieux, quoique trente pussent y loger commodément. Les Jésuites y possédaient autrefois une très-belle maison; la compagnie de commerce nouvellement établie par le gouvernement s'en est emparée. En général, on n'y voit plus que des ruines; les anciens édifices en pierre sont abandonnés, ou occupés par des Indiens qui ne les réparent point; et Cavite, la seconde ville des Philippines, la capitale d'une province de son nom, n'est aujourd'hui qu'un méchant village où il ne reste d'autres Espagnols que des officiers militaires ou d'administration: mais si la ville n'offre aux yeux qu'un monceau de ruines, il n'en est pas de même du port, où M. Bermudès, brigadier des armées navales, qui y commande, a établi un ordre et une discipline qui font regretter que ses talens ayent été exercés sur un si petit théâtre. Tous ses ouvriers sont Indiens, et il a absolument les mêmes atteliers que ceux qu'on voit dans nos arsenaux d'Europe. Cet officier, du même grade que le gouverneur général, ne trouve aucun détail au-dessous de lui, et sa conversation nous a prouvé qu'il n'y en avait peut-être pas au-dessus de ses connaissances. Tout ce que nous lui demandâmes fut accordé avec une grâce infinie; les forges, la poulierie, la garniture, travaillèrent pendant plusieurs jours pour nos frégates. M. Bermudès prévenait nos désirs, et son amitié était d'autant plus flatteuse, qu'on jugeait à son caractère qu'il ne l'accordait pas facilement; cette austérité de principes qu'il annonçait, avait peut-être nui à sa fortune militaire. Comme nous ne pouvions nous flatter de rencontrer ailleurs un port aussi commode, M. de Langle et moi résolûmes de faire visiter en entier notre grément, et de décapeler nos haubans. Cette précaution n'emportait aucune perte de temps, puisque nous étions nécessités d'attendre, au moins un mois, les différentes provisions dont nous avions adressé l'état à l'intendant de Manille.

1787. Mars. Le surlendemain de notre arrivée à Cavite, nous nous embarquâmes pour la capitale avec M. de Langle ; nous étions accompagnés de plusieurs officiers. Nous employâmes deux heures et demie à faire ce trajet dans nos canots, qui étaient armés de soldats, à cause des Mores dont la baie de Manille est souvent infestée. Nous fîmes notre première visite au gouverneur, qui nous retint à dîner, et nous donna son capitaine des gardes pour nous conduire chez l'archevêque, l'intendant, et les différens oïdors. Ce ne fut pas pour nous une des journées les moins fatigantes de la campagne. La chaleur était extrême, et nous étions à pied, dans une ville où tous les citoyens ne sortent qu'en voiture : mais on n'en trouve pas à louer, comme à Batavia ; et sans M. Sebir, négociant Français, qui, informé par hasard de notre arrivée à Manille, nous envoya son carrosse, nous aurions été obligés de renoncer aux différentes visites que nous nous étions proposé de faire.

La ville de Manille, y compris ses faubourgs, est très-considérable ; on évalue sa population à trente-huit mille ames, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols ; les autres sont métis, Indiens, ou Chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les familles Espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures ; deux très-beaux chevaux coûtent trente piastres, leur nourriture et les gages d'un cocher six piastres par mois : ainsi, il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable, et en même temps plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissans ; la plus belle rivière y serpente, et se divise en différens canaux dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus de cent villages Indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile.

Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière, navigable jusqu'au lac d'où elle tire sa source ; c'est, peut-être, la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché ; mais les habillemens, les quincailleries

d'Europe, les meubles, s'y vendent à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe ; et cette colonie, quoique différens impôts rapportent au fisc près de huit cent mille piastres, coûte encore chaque année à l'Espagne quinze cent mille livres, qui y sont envoyées du Mexique. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines ; elles sont encore comme ces terres des grands seigneurs, qui restent en friche, et feraient cependant la fortune de plusieurs familles. 1787. Mars.

Je ne craindrai pas d'avancer qu'une très-grande nation qui n'aurait pour colonie que les îles Philippines, et qui y établirait le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourrait voir sans envie tous les établissemens Européens de l'Afrique et de l'Amérique.

Trois millions d'habitans peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient à peu près le tiers. Ces peuples ne m'ont paru en rien inférieurs à ceux d'Europe ; ils cultivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfévres, tisserands, maçons, &c. J'ai parcouru leurs villages, je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables ; et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or, et l'esprit de conquête, dont les Espagnols et les Portugais étaient animés, il y a deux siècles, faisaient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue d'y rencontrer ce riche métal.

Quelques rivières aurifères, et le voisinage des épiceries, déterminèrent sans doute les premiers établissemens des Philippines ; mais le produit ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues. A l'avarice de ces motifs on vit succéder l'enthousiasme de la religion ; un grand nombre de religieux de tous les ordres furent envoyés pour y prêcher le christianisme ; et la

1787. Mars. moisson fut si abondante, que l'on compta bientôt huit ou neuf cents Chrétiens dans ces différentes îles. Si ce zèle avait été éclairé d'un peu de philosophie, c'était sans doute le système le plus propre à assurer la conquête des Espagnols, et à rendre cet établissement utile à la métropole : mais on ne songea qu'à faire des Chrétiens, et jamais des citoyens. Ce peuple fut divisé en paroisses, et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché, est encore puni de coups de fouet ; le manquement à la prière et à la messe est tarifé, et la punition est administrée aux hommes ou aux femmes, à la porte de l'église, par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières, occupent un temps très-considérable ; et comme dans les pays chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine sainte, des pénitens masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines, recevoir ainsi à chaque station, devant la porte des églises, ou devant des oratoires, plusieurs coups de discipline, et se soumettre enfin à des pénitences aussi rigoureuses que celles des faquirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque de Manille ; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas.

A ce régime monastique qui énerve l'ame et persuade un peu trop à ce peuple, déjà paresseux par l'influence du climat et le défaut de besoins, que la vie n'est qu'un passage et les biens de ce monde des inutilités, se joint l'impossibilité de vendre les fruits de la terre avec un avantage qui en compense le travail. Ainsi, lorsque tous les habitans ont la quantité de riz, de sucre, de légumes, nécessaire à leur subsistance, le reste n'est plus d'aucun prix : on a vu, dans ces circonstances, le sucre être vendu moins d'un sou la livre, et le riz rester sur la terre sans être récolté. Je crois qu'il serait difficile à la société la plus dénuée de lumières, d'imaginer un système de gouvernement plus absurde que celui qui régit ces colonies depuis deux siècles. Le port de Manille, qui devrait être franc et ouvert à toutes les nations, a été, jusque dans ces derniers temps, fermé aux Européens, et ouvert seulement à quelques Mores, Arméniens, ou Portugais de Goa.

L'autorité la plus despotique est confiée au gouverneur. L'audience, qui devrait la modérer, est sans pouvoir devant la volonté du représentant du gouvernement Espagnol ; il peut, non de droit mais de fait, recevoir ou confisquer les marchandises des étrangers que l'espoir d'un bénéfice a conduits à Manille, et qui ne s'y exposent que sur l'apparence d'un très-gros profit, ce qui est ruineux, à la vérité, pour les consommateurs. On n'y jouit d'aucune liberté : les inquisiteurs et les moines surveillent les consciences ; les oïdors, toutes les affaires particulières ; le gouverneur, les démarches les plus innocentes ; une promenade dans l'intérieur de l'île, une conversation, sont du ressort de sa jurisdiction ; enfin, le plus beau et le plus charmant pays de l'univers est certainement le dernier qu'un homme libre voulût habiter. J'ai vu à Manille cet honnête et vertueux gouverneur des Mariannes, ce M. Tobias, trop célébré pour son repos par l'abbé Raynal, je l'ai vu poursuivi par les moines, qui ont suscité contre lui sa femme, en le peignant comme un impie ; elle a demandé à se séparer de lui pour ne pas vivre avec un prétendu réprouvé, et tous les fanatiques ont applaudi à cette résolution. M. Tobias est lieutenant-colonel du régiment qui forme la garnison de Manille ; il est reconnu pour le meilleur officier du pays ; le gouverneur a cependant ordonné que ses appointemens, qui sont assez considérables, resteraient à sa pieuse femme, et lui a laissé vingt-six piastres seulement par mois, pour sa subsistance et celle de son fils. Ce brave militaire, réduit au désespoir, épiait le moment de s'évader de cette colonie pour aller démander justice. Une loi très-sage, mais malheureusement sans effet, qui devrait modérer cette autorité excessive, est celle qui permet à chaque citoyen de poursuivre le gouverneur vétéran devant son successeur : mais celui-ci est intéressé à excuser tout ce qu'on reproche à son prédécesseur ; et le citoyen assez téméraire pour se plaindre est exposé à de nouvelles et à de plus fortes vexations. 1787. Mars.

Les distinctions les plus révoltantes sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. Le nombre des chevaux attelés aux voitures est fixé pour chaque état ; les cochers doivent s'arrêter devant le plus grand nombre, et le seul caprice d'un oïdor peut retenir en file derrière sa voiture toutes celles qui ont le malheur de se trouver sur le même chemin. Tant

1787. Mars. de vices dans ce gouvernement, tant de vexations qui en sont la suite, n'ont cependant pu anéantir entièrement les avantages du climat ; les paysans ont encore un air de bonheur, qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe ; leurs maisons sont d'une propreté admirable, ombragées par des arbres fruitiers qui croissent sans culture. L'impôt que paye chaque chef de famille est très-modéré, il se borne à cinq réaux et demi, en y comprenant les droits de l'église que la nation perçoit ; tous les évêques, chanoines, et curés, sont salariés par le gouvernement, mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs traitemens.

Un fléau terrible s'éleve depuis quelques années, et menace de détruire un reste de bonheur ; c'est l'impôt sur le tabac ; ce peuple a une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme, où une femme, n'ait un *cigarro* * à la bouche ; les enfans à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie ; chacun en cultivait autour de sa maison pour sa consommation, et le petit nombre de bâtimens étrangers qui avait la permission d'aborder à Manille, en transportait dans toutes les parties de l'Inde.

Une loi prohibitive vient d'être promulguée ; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre ; et quoique la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à sa famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. Tous les habitans conviennent généralement que deux piastres d'imposition, ajoutées à la capitation des contribuables, auraient rendu au fisc une somme égale à celle de la vente du tabac, et n'auraient pas occasionné les désordres que celle-ci a produits. Des soulèvemens ont menacé tous les points de l'île, les troupes ont été employées à les comprimer ; une armée de commis est soudoyée pour empêcher la contrebande et forcer les consommateurs à s'adresser aux bureaux nationaux ;

* Rouleau qui se fait avec une feuille de tabac que l'on fume. (N. D. R.)

plusieurs ont été massacrés, mais ils ont été promptement vengés par les tribunaux, qui jugent les Indiens avec beaucoup moins de formalités que les autres citoyens. Il reste enfin un levain auquel la plus petite fermentation pourrait donner une activité redoutable, et il n'est pas douteux qu'un peuple ennemi, qui aurait des projets de conquête, ne trouvât une armée d'Indiens à ses ordres le jour qu'il leur apporterait des armes, et qu'il mettrait le pied dans l'île *. Le tableau qu'on pourrait tracer de l'état de Manille dans quelques années serait bien différent de celui de son état actuel, si le gouvernement d'Espagne adoptait pour les Philippines une meilleure constitution. La terre ne s'y refuse à aucune des productions les plus précieuses ; neuf cent mille individus des deux sexes dans l'île de Luçon peu- 1787. Mars.

* Les Philippines présentent, par leur étendue, la qualité de leur sol, et leur climat, tous les moyens de se procurer les denrées coloniales. Elles offrent des métaux précieux ; et la position de ces îles est la plus avantageuse pour le commerce de l'Inde et de la Chine. La nation Européenne qui s'y établirait d'une manière solide, et qui aurait un port d'entrepôt et de relâche sur les côtes d'Afrique ou de Madagascar, ou dans les mers environnantes, pourrait abandonner sans regret ses possessions en Amérique. Cette importante propriété semble n'être pas appréciée à sa juste valeur par le gouvernement Espagnol ; mais son indifférence apparente a sans doute pour motif la difficulté de soutenir l'immensité de ses possessions dans les deux mondes, et l'impuissance où il est de les activer toutes de manière à en retirer tous les secours qu'aurait droit d'en espérer la métropole.

Les Philippines sont donc très-susceptibles d'être convoitées par les autres puissances maritimes de l'Europe ; et si les ennemis de l'Espagne ne profitent pas de l'état de faiblesse dans lequel elles sont laissées, elles deviendront un jour la proie des Malais.

Lorsque les richesses métalliques et les productions du sol des îles de la mer du Sud seront mieux connues ; lorsque de nouvelles routes ouvertes au commerce permettront de communiquer avec sûreté et promptitude jusqu'au centre de cette mer, alors on sentira l'importance des Philippines. Les Espagnols, qui ont déjà un établissement aux îles Bashées, en auront bientôt un autre aux îles Sandwich, quoique situées un peu au Nord de la route ordinaire des galions ; et leurs possessions, si on les laisse s'étendre, formeront une espèce de chaîne autour de la terre. A cette époque les Russes reconnaîtront tous les avantages qu'ils peuvent retirer du commerce de la mer du Sud ; toutes leurs vues maritimes se porteront vers les ports du Kamtschatka.

Cet état de choses cependant ne se maintiendra que jusqu'au moment où l'énergie des peuples qui couvrent cette partie du globe mettra des bornes à ces extensions impolitiques ; jusqu'au moment où ils reprendront leurs droits naturels, en éloignant tous les Européens, pour commercer librement avec toutes les nations : mais cet instant est encore éloigné ; et avant qu'il arrive, ainsi que l'a prédit Raynal, les Espagnols, affaiblis par de nombreuses possessions qu'ils ne pourront protéger assez efficacement, se verront successivement chassés de leurs établissemens par une nation plus puissante. (N. D. R.)

1787. Mars. vent être encouragés à la cultiver ; ce climat permet de faire dix récoltes de soie par an, tandis que celui de la Chine laisse à peine l'espérance de deux.

Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne. Tout annonce que les épiceries n'y seraient pas inférieures à celles des Moluques : une liberté absolue de commerce pour toutes les nations assurerait un débit qui encouragerait toutes les cultures ; un droit modéré sur toutes les exportations suffirait, dans bien peu d'années, à tous les frais de gouvernement ; la liberté de religion accordée aux Chinois, avec quelques priviléges, attirerait bientôt dans cette île cent mille habitans des provinces orientales de leur empire, que la tyrannie des mandarins en chasse. Si à ces avantages les Espagnols joignaient la conquête de Macao, leurs établissemens en Asie, et les bénéfices que leur commerce en retirerait, seraient certainement plus considérables que ceux des Hollandais aux Moluques et à Java. La création de la nouvelle compagnie des Philippines semble annoncer que l'attention du gouvernement s'est enfin tournée vers cette partie du monde ; il a adopté, mais partiellement, le plan du cardinal Alberoni. Ce ministre avait senti que l'Espagne, n'ayant point de manufactures, ferait mieux d'enrichir de ses métaux les nations Asiatiques que celles de l'Europe, ses rivales, dont elle alimentait le commerce et augmentait les forces, en consommant les objets de leur industrie : il crut donc qu'il devait faire de Manille une foire ouverte à toutes les nations, et il voulait inviter les armateurs des différentes provinces d'Espagne à aller se pourvoir dans ce marché, de toiles ou autres étoffes de la Chine et des Indes, nécessaires à la consommation des colonies et de la métropole.

On sait qu'Alberoni avait plus d'esprit que de lumières ; il connaissait assez bien l'Europe, mais il n'avait pas la plus légère idée de l'Asie. Les objets de la plus grande consommation pour l'Espagne et ses colonies sont ceux de la côte de Coromandel et du Bengale ; il est certainement aussi aisé de les apporter à Cadix qu'à Manille, située à une grande distance de cette côte, et dont les parages sont assujettis à des moussons qui exposent

les navigateurs à des pertes et à des retardemens considérables. Ainsi la différence du prix de Manille à celui de l'Inde doit être au moins de cinquante pour cent ; et si à ce prix on ajoute les frais immenses des armemens faits en Espagne pour un pays aussi éloigné, on sentira que les effets de l'Inde qui ont passé par Manille doivent être vendus très-cher dans l'Europe Espagnole, encore plus cher dans ses colonies de l'Amérique ; et que les nations qui, comme l'Angleterre, la Hollande, et la France, font ce commerce directement, pourront toujours en introduire en contrebande avec le plus grand avantage. C'est cependant ce plan mal combiné qui a servi de base à celui de la nouvelle compagnie, mais, ce qui est pis encore, avec des restrictions et des préjugés qui le rendent bien inférieur à celui du ministre Italien ; il est tel enfin, qu'il ne paraît pas possible que cette compagnie se soutienne quatre ans, quoique son privilége ait, en quelque sorte, englouti le commerce entier de la nation dans ses colonies de l'Amérique. La prétendue foire de Manille, où la nouvelle compagnie doit se pourvoir, n'est ouverte qu'aux nations Indiennes ; comme si on craignait d'y voir augmenter la concurrence des vendeurs, et d'obtenir les toiles du Bengale à trop vil prix. 1787. Mars.

On a pu remarquer d'ailleurs, que ces prétendus pavillons Mores, Arméniens, ou de Goa, ne transportent que des marchandises Anglaises ; et comme ces différens déguisemens occasionnent des frais nouveaux, ils sont à la charge des consommateurs : ainsi la différence des prix de l'Inde à ceux de Manille n'est plus de cinquante pour cent, mais de soixante et jusqu'à quatre-vingt. A ce vice se joint celui du droit qu'a la compagnie d'acheter exclusivement les productions de l'île Luçon, dont l'industrie, n'étant pas excitée par la concurrence des acheteurs, restera toujours dans cette inertie qui a causé son engourdissement pendant deux siècles. Assez d'autres ont parlé du gouvernement militaire et civil de Manille ; j'ai cru devoir faire connaître cette ville sous ce nouveau rapport, que l'établissement de la nouvelle compagnie a peut-être rendu intéressant, dans un siècle où tous les hommes destinés à occuper un rang dans l'état doivent connaître la théorie du commerce.

1787. Mars. Les Espagnols ont quelques établissemens dans les différentes îles au Sud de celle de Luçon ; mais ils semblent n'y être que soufferts, et leur situation à Luçon n'engage pas les habitans des autres îles à reconnaître leur souveraineté ; ils y sont, au contraire, toujours en guerre. Ces prétendus Mores dont j'ai déjà parlé, qui infestent leurs côtes, qui font de si fréquentes descentes, et emmènent en esclavage les Indiens des deux sexes soumis aux Espagnols, sont les habitans de Mindanao, de Mindoro, de Panay, lesquels ne reconnaissent que l'autorité de leurs princes particuliers, nommés aussi improprement sultans, que ces peuples sont appelés Mores ; ils sont véritablement Malais, et ont embrassé le mahométisme, à peu près à la même époque où l'on a commencé à prêcher le christianisme à Manille. Les Espagnols les ont appelés Mores, et leurs souverains, sultans, à cause de l'identité de leur religion avec celle des peuples d'Afrique de ce nom, ennemis de l'Espagne depuis tant de siècles. Le seul établissement militaire des Espagnols dans les Philippines méridionales est celui de Samboangan dans l'île de Mindanao, où ils entretiennent une garnison de cent cinquante hommes, commandée par un gouverneur militaire, à la nomination du gouverneur général de Manille : il n'y a dans les autres îles que quelques villages défendus par de mauvaises batteries, servies par des milices, et commandées par des alcades, au choix du gouverneur général, mais susceptibles d'être pris parmi toutes les classes des citoyens qui ne sont pas militaires ; les véritables maîtres des différentes îles où sont situés les villages Espagnols les auraient bientôt détruits s'ils n'avaient pas un très-grand intérêt à les conserver. Ces Mores sont en paix dans leurs propres îles ; mais ils expédient des bâtimens pour pirater sur les côtes de celle de Luçon ; et les alcades achètent un très-grand nombre des esclaves faits par ces pirates, ce qui dispense ceux-ci de les apporter à Batavia, où ils n'en trouveraient qu'un beaucoup moindre prix. Ces détails peignent mieux la faiblesse du gouvernement des Philippines que tous les raisonnemens des différens voyageurs. Les lecteurs s'apercevront que les Espagnols sont trop faibles pour protéger le commerce de leurs possessions ; tous leurs bienfaits envers ces peuples n'ont eu, jusqu'à présent, pour objet que leur bonheur dans l'autre vie.

Nous ne passâmes que quelques heures à Manille ; et le gouverneur ayant pris congé de nous aussitôt après le dîner pour faire sa sieste, nous eûmes la liberté d'aller chez M. Sebir, qui nous rendit les services les plus essentiels pendant notre séjour dans la baie de Manille. Ce négociant Français, l'homme le plus éclairé de notre nation que j'aye rencontré dans les mers de la Chine, avait cru que la nouvelle compagnie des Philippines, et l'intimité des cabinets de Madrid et de Versailles, lui procureraient les moyens d'étendre ses spéculations qui se trouvaient rétrécies par le rétablissement de la compagnie Française des Indes ; il avait, en conséquence, réglé toutes ses affaires à Canton et à Macao, où il était établi depuis plusieurs années, et il avait formé une maison de commerce à Manille, où il poursuivait d'ailleurs la décision d'une affaire très-considérable qui intéressait un de ses amis : mais il voyait déjà que les préjugés contre les étrangers, et le despotisme de l'administration, formeraient un obstacle invincible pour l'exécution de ses vues ; il songeait, lorsque nous sommes arrivés, à terminer toutes ses affaires, plutôt qu'à les étendre. 1787. Mars.

Nous rentrâmes dans nos canots à six heures du soir, et fûmes de retour à bord de nos frégates à huit heures ; mais, craignant que pendant que nous nous occuperions, à Cavite, de la réparation de nos bâtimens, les entrepreneurs de biscuit, de farine, &c. ne nous rendissent victimes de la lenteur ordinaire des négocians de leur nation, je crus devoir ordonner à un officier de s'établir à Manille, et d'aller, chaque jour, voir les différens fournisseurs auxquels l'intendant nous avait adressés. Je fis choix de M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau, embarqué sur l'Astrolabe : mais bientôt cet officier m'écrivit que son séjour à Manille était inutile ; que M. Gonsoles Carvagnal, intendant des Philippines, se donnait des soins si particuliers pour nous, qu'il allait lui-même, chaque jour, voir les progrès des ouvriers qui travaillaient pour nos frégates, et que sa vigilance était aussi active que s'il eût lui-même fait partie de l'expédition. Ses prévenances, ses attentions, exigent de nous un témoignage public de reconnaissance. Son cabinet d'histoire naturelle a été ouvert à tous nos naturalistes, auxquels il a fait part de ses différentes collections dans les trois règnes de la nature. Au moment de notre départ, j'ai reçu de lui une collection com-

1787. Mars. plète et double des coquilles qui se trouvent dans les mers des Philippines. Son désir de nous être utile s'est porté sur tout ce qui pouvait nous intéresser.

Nous reçumes, huit jours après notre arrivée à Manille, une lettre de M. Elstockenstrom, par laquelle ce premier subrécargue de la compagnie de Suède nous apprenait qu'il avait vendu nos peaux de loutres dix mille piastres, et nous autorisait à tirer pareille somme sur lui. Je désirais beaucoup de me procurer ces fonds à Manille, pour les distribuer aux équipages, qui, partis de Macao sans recevoir cet argent, craignaient de ne jamais voir réaliser leurs espérances. M. Sebir n'avait dans ce moment aucune remise à faire à Macao : nous eûmes recours à M. Gonsoles, à qui toute affaire de cet ordre était étrangère, mais qui usa de l'influence que l'amabilité de son caractère lui donnait sur les différens négocians de Manille, pour les engager à escompter nos lettres de change ; les fonds qui en provinrent furent partagés aux matelots avant notre départ.

Les grandes chaleurs de Manille commencèrent à produire quelques mauvais effets sur la santé de nos équipages. Quelques matelots furent attaqués de coliques qui n'eurent cependant aucune suite fâcheuse. Mais MM. de Lamanon et Daigremont, qui avaient apporté de Macao un commencement de dysenterie, occasionné vraisemblablement par une transpiration supprimée, loin de trouver à terre un soulagement à leur maladie, y virent leur état empirer, au point que M. Daigremont fut sans espérance le vingt-troisième jour après notre arrivée, et mourut le vingt-cinquième ; c'était la seconde personne morte de maladie à bord de l'Astrolabe, et un malheur de ce genre n'avait point encore été éprouvé sur la Boussole, quoique peut-être nos équipages eussent en général joui d'une moins bonne santé que ceux de l'autre frégate. Il faut observer que le domestique qui avait péri dans la traversée du Chili à l'île de Pâque, s'était embarqué poitrinaire ; et M. de Langle avait cédé au désir de son maître, qui s'était flatté que l'air de la mer et des pays chauds opérerait sa guérison. Quant à M. Daigremont, malgré ses médecins et à l'insu de ses camarades et de ses amis, il voulut guérir sa maladie avec de l'eau-de-vie

brûlée, des pimens, et d'autres remèdes auxquels l'homme le plus robuste n'aurait pu résister, et il succomba victime de son imprudence et dupe de la trop bonne opinion qu'il avait de son tempérament. 1787. Mars.

Le 28 Mars tous nos travaux étaient finis à Cavite, nos canots construits, nos voiles réparées, le grément visité, les frégates calfatées en entier, et nos salaisons mises en barils : nous n'avions pas voulu confier ce dernier travail aux fournisseurs de Manille : nous savions que les salaisons des galions ne s'étaient jamais conservées trois mois ; et notre confiance dans la méthode du capitaine Cook était très-grande ; en conséquence il fut remis à chaque saleur une copie du procédé du capitaine Cook, et nous surveillâmes ce nouveau genre de travail. Nous avions à bord du sel et du vinaigre d'Europe, et nous n'achetâmes des Espagnols que des cochons à un prix très-modéré. 28.

Les communications entre Manille et la Chine sont si fréquentes que, chaque semaine, nous recevions des nouvelles de Macao ; nous apprîmes avec le plus grand étonnement l'arrivée dans la rivière de Canton, du vaisseau la Résolution, commandé par M. d'Entrecasteaux, et celle de la frégate la Subtile aux ordres de M. la Croix de Castries. Ces bâtimens, partis de Batavia lorsque la mousson du Nord-Est était dans sa force, s'étaient élevés à l'Est des Philippines, avaient côtoyé la Nouvelle Guinée, traversé des mers remplies d'écueils, dont ils n'avaient aucune carte, et, après une navigation de soixante-dix jours depuis Batavia, étaient parvenus enfin à l'entrée de la rivière de Canton, où ils avaient mouillé le lendemain de notre départ. Les observations astronomiques qu'ils ont faites pendant ce voyage seront bien importantes pour la connaissance de ces mers, toujours ouvertes aux bâtimens qui ont manqué la mousson : et il est bien étonnant que notre compagnie des Indes eût fait choix, pour commander le vaisseau qui manqua son voyage cette année, d'un capitaine qui n'avait aucune connaissance de cette route. Avril.

Je reçus à Manille une lettre de M. d'Entrecasteaux, qui m'informait

1787. Avril. des motifs de son voyage ; et peu de temps après, la frégate la Subtile vint m'apporter elle-même d'autres dépêches.

M. la Croix de Castries, qui avait doublé le cap de Bonne-Espérance avec la Calypso, nous apprit les nouvelles d'Europe : mais ces nouvelles dataient du 24 Avril, et il restait encore à notre curiosité un espace d'une année à regretter ; d'ailleurs nos amis, nos familles, n'avaient pas profité de cette occasion pour nous écrire, et dans l'état de tranquillité où se trouvait l'Europe, l'intérêt des événemens publics était un peu faible auprès de celui qui nourrissait nos craintes et nos espérances. Nous eûmes donc encore un nouveau moyen de faire parvenir nos lettres en France. La Subtile était assez bien armée pour permettre à M. la Croix de Castries de réparer en partie les pertes de soldats et d'officiers que nous avions faites en Amérique : il donna quatre hommes avec un officier à chaque frégate ; M. Guyet, enseigne de vaisseau, fut embarqué sur la Boussole, et M. le Gobien, garde de la marine, sur l'Astrolabe. Cette augmentation était bien nécessaire ; nous avions huit officiers de moins qu'à notre départ de France, en y comprenant M. de Saint-Ceran, que le délabrement total de sa santé me força de renvoyer à l'Ile de France sur la Subtile, tous les chirurgiens ayant déclaré qu'il lui était impossible de continuer le voyage.

Cependant nos vivres avaient été embarqués à l'époque que nous avions déterminée ; mais la semaine sainte, qui suspend toute affaire à Manille, occasionna quelques retards dans nos provisions particulières, et je fus forcé de fixer mon départ au lundi d'après Pâques. Comme la mousson du Nord-Est était encore très-forte, le sacrifice de trois ou quatre jours ne
3. pouvait nuire au succès de l'expedition. Le 3 Avril, nous embarquâmes tous nos instrumens d'astronomie. M. Dagelet, depuis notre départ de France, n'avait pas trouvé un lieu plus commode pour connaître avec exactitude la marche du N° 19. Nous avions dressé notre observatoire dans le jardin du gouverneur, à cent vingt toises environ de nos vaisseaux. La longitude orientale de Cavite, déterminée par un très-grand nombre d'ob-

servations de distance, fut de 118ᵈ 50′ 40″ *; et la latitude Nord, prise avec un quart de cercle de trois pieds de rayon, de 14ᵈ 29′ 9″. Si nous avions voulu conclure sa longitude d'après le retardement journalier attribué, à Macao, à notre garde-temps N° 19, elle eût été de 118ᵈ 46′ 8″; c'est-à-dire, 4′ 32″ de moins que le résultat de nos observations de distance. 1787. Avril.

Avant de mettre à la voile, je crus devoir aller avec M. de Langle faire nos remercîmens au gouverneur général, de la célérité avec laquelle ses ordres avaient été exécutés; et plus particulièrement encore à l'intendant de qui nous avions reçu tant de marques d'intérêt et de bienveillance. Ces devoirs remplis, nous profitâmes, l'un et l'autre, d'un séjour de quarante-huit heures chez M. Sebir pour aller visiter en canot ou en voiture les environs de Manille. On n'y rencontre ni superbes maisons, ni parcs, ni jardins; mais la nature y est si belle, qu'un simple village Indien sur le bord de la rivière, une maison à l'Européenne, entourée de quelques arbres, forment un coup-d'œil plus pittoresque que celui de nos plus magnifiques châteaux; et l'imagination la moins vive se peint toujours le bonheur à côté de cette riante simplicité. Les Espagnols sont presque tous dans l'usage d'abandonner le séjour de la ville après les fêtes de Pâques, et de passer la saison brûlante à la campagne. Ils n'ont pas cherché à embellir un pays qui n'avait pas besoin d'art; une maison propre et spacieuse, bâtie sur le bord de l'eau, avec des bains très-commodes, d'ailleurs sans avenues, sans jardins, mais ombragée de quelques arbres fruitiers—voilà la demeure des citoyens les plus riches; et ce serait un des lieux de la terre les plus agréables à habiter, si un gouvernement plus modéré, et quelques préjugés de moins, assuraient davantage la liberté civile de chaque habitant. Les fortifications de Manille ont été augmentées par le gouverneur général, sous la direction de M. Sauz, habile ingénieur: mais la garnison est bien peu nombreuse; elle consiste, en temps de paix, dans un seul régiment d'infanterie de deux bataillons, composés chacun d'une compagnie de gre-

* Voyez l'explication du système des longitudes, contenue dans la partie des tables de la route des frégates, de Manille au Kamtschatka, donnée par M. Dagelet, et insérée au second volume. (N. D. R.)

1787. Avril. nadiers et de huit de fusiliers, les deux bataillons formant ensemble treize cents hommes effectifs. Ce régiment est Mexicain, tous les soldats sont de la couleur des mulâtres ; on assure qu'ils ne cèdent point en valeur et en intelligence aux troupes Européennes : il y a de plus deux compagnies d'artillerie, commandées par un lieutenant-colonel, et composées chacune de quatre-vingts hommes, ayant pour officiers un capitaine, un lieutenant, un enseigne, et un surnuméraire ; trois compagnies de dragons, formant un escadron de cent cinquante chevaux, commandé par le plus ancien des trois capitaines ; enfin un bataillon de milice de douze cents hommes, levés et soldés anciennement par un métis Chinois, fort riche, nommé Tuasson, qui fut anobli : tous les soldats de ce corps sont métis Chinois ; ils font le même service dans la place que les troupes réglées, et reçoivent aujourd'hui la même solde, mais ils seraient d'un faible secours à la guerre. On peut mettre sur pied, au besoin, et dans très-peu de temps, huit mille hommes de milice, divisés en bataillons de province, commandés par des officiers Européens ou créoles. Chaque bataillon a une compagnie de grenadiers : l'une de ces compagnies a été disciplinée par un sergent retiré du régiment qui est à Manille, et les Espagnols, quoique plus portés à decrier qu'à exalter la bravoure et le mérite des Indiens, assurent que cette compagnie ne cède en rien à celles des régimens Européens.

La petite garnison de Samboangan, dans l'île de Mindanao, n'est pas prise sur celle de l'île Luçon ; on a formé pour les îles Mariannes, et pour celle de Mindanao, deux corps de cent cinquante hommes chacun, qui sont invariablement attachés à ces colonies.

CHAPITRE XVI.

Départ de Cavite.—Rencontre d'un banc au milieu du canal de Formose.—Latitude et longitude de ce banc.—Nous mouillons à deux lieues au large de l'ancien fort Zélande.—Nous appareillons le lendemain.—Détails sur les îles Pescadores, ou de Pong-hou.—Reconnaissance de l'île Botol Tabaco-xima.—Nous prolongeons l'île Kumi, qui fait partie du royaume de Likeu.—Les frégates entrent dans la mer du Japon, et prolongent la côte de Chine.—Nous faisons route pour l'île Quelpaert.—Nous prolongeons la côte de Corée, et faisons chaque jour des observations astronomiques.—Détails sur l'île Quelpaert, la Corée, &c.—Découverte de l'île Dagelet, sa longitude et sa latitude.

1787. Avril. 9. Le 9 Avril, suivant notre manière de compter, et le 10, suivant celle des Manillois, nous mîmes sous voile avec une bonne brise du Nord-Est, qui nous laissait l'espérance de doubler pendant le jour toutes les îles des différentes passes de la baie de Manille. Avant notre appareillage, M. de Langle et moi reçûmes la visite de M. Bermudès, qui nous assura que la mousson du Nord-Est ne reverserait pas d'un mois, et qu'elle était encore plus tardive sur la côte de Formose ; le continent de la Chine étant, en quelque sorte, la source des vents de Nord qui règnent pendant plus de neuf mois de l'année sur les côtes de cet empire : mais notre impatience ne nous permit pas d'écouter les conseils de l'expérience ; nous nous flattâmes de quelque heureuse exception ; chaque année pouvait avoir pour le

1787. Avril. changement de moussons des époques différentes ; et nous prîmes congé de lui. De petites variations de vent nous permirent de gagner bientôt le Nord de l'île de Luçon.

Nous eûmes à peine doublé le cap Bujador, que les vents se fixèrent au Nord-Est, avec une opiniâtreté, qui ne nous prouva que trop la vérité des conseils de M. Bermudès. Je me flattai, mais faiblement, de trouver sous Formose les mêmes variations que sous l'île de Luçon ; je ne me dissimulais pas que la proximité du continent de la Chine rendait cette opinion peu probable : mais, dans tous les cas, il ne nous restait qu'à attendre le reversement de la mousson ; la mauvaise marche de nos frégates, doublées en bois et mailletées, ne nous laissait pas l'espoir de gagner au Nord avec
21. des vents contraires. Nous eûmes connaissance de l'île Formose le 21 Avril. Nous éprouvâmes, dans le canal qui la sépare de celle de Luçon, des lits de marée très-violens ; il paraît qu'ils étaient occasionnés par une marée régulière, car notre estime ne fut jamais différente du résultat de nos
22. observations en latitude et en longitude. Le 22 Avril, je relevai l'île de Lamay, qui est à la pointe du Sud-Ouest de Formose, à l'Est un quart Sud-Est, à la distance d'environ trois lieues. La mer était très-grosse, et l'aspect de la côte me persuada que je m'éleverais plus facilement au Nord, si je pouvais approcher la côte de la Chine. Les vents de Nord-Nord-Est me permirent de gouverner au Nord-Ouest, et de gagner ainsi en latitude ; mais, au milieu du canal, je remarquai que la mer était extrêmement changée. Nous étions alors par $22^{d}\ 57'$ de latitude Nord, et à l'Ouest du méridien de Cavite, c'est-à-dire par $116^{d}\ 41'$ de longitude orientale. La sonde rapporta vingt-cinq brasses, fond de sable, et quatre minutes après, dix-neuf brasses seulement. Un changement de fond si rapide me fit juger que ce brassiage n'était pas celui de la Chine dont nous étions encore à plus de trente lieues, mais celui d'un banc qui n'est point marqué sur les cartes. Je continuai à sonder, et ne trouvai bientôt que douze brasses : je virai de bord vers l'île Formose, et le fond ne cessa pas d'être aussi irrégulier. Je crus alors devoir prendre le parti de mouiller, et j'en fis le signal à l'Astrolabe. La nuit fut belle ; au jour, nous n'aperçumes aucun brisant autour de nous. J'ordonnai d'appareiller, et je remis le cap

au Nord-Ouest un quart Ouest vers le continent de la Chine ; mais à neuf heures du matin, la sonde ayant rapporté vingt-une brasses, et une minute après, onze brasses, fond de roche, je crus ne pas devoir continuer une recherche si dangereuse ; nos canots naviguaient trop mal pour pouvoir sonder en avant de nos frégates, et nous indiquer le brassiage. Je pris donc le parti de sortir par la même aire de vent, et je fixai la route au Sud-Est un quart Est. Nous fîmes six lieues ainsi, sur un fond inégal de sable et de rocher, depuis vingt-quatre brasses jusqu'à onze : alors le brassiage augmenta, et nous perdîmes entièrement le fond à dix heures du soir, environ à douze lieues du point d'où nous avions viré de bord le matin. Ce banc, dont nous n'avons pas déterminé les limites au Nord-Ouest, est, sur le milieu de la longueur de la ligne que nous avons parcourue, par 23^{d} de latitude Nord, et 116^{d} 45′ de longitude orientale ; son extrémité Sud-Est, par 22^{d} 52′ de latitude, et 117^{d} 3′ de longitude : il peut n'être pas dangereux, puisque notre moindre brassiage a été de onze brasses ; mais la nature et l'inégalité de son fond le rendent très suspect ; et il est à remarquer que ces bas-fonds, très-fréquens dans les mers de Chine, ont presque tous des pointes à fleur d'eau, qui ont occasionné beaucoup de naufrages. 1787. Avril.

Notre bordée nous ramena sur la côte de Formose vers l'entrée de la baie de l'ancien fort de Zélande *, où est la ville de Taywan, capitale de cette île. J'étais informé de la révolte de la colonie Chinoise, et je savais qu'on avait envoyé contre elle une armée de vingt mille hommes commandée par le santoq de Canton. La mousson du Nord-Est, qui était encore dans toute sa force, me permettant de sacrifier quelques jours au plaisir d'apprendre des nouvelles ultérieures de cet événement, je mouillai à l'Ouest de cette baie, par dix-sept brasses, quoique nos canots eussent trouvé quatorze brasses à une lieue et demie du rivage ; mais je n'ignorais pas qu'on ne pouvait approcher l'île de très-près, qu'il n'y avait que sept pieds d'eau dans le port de Taywan, et que, dans le temps où les Hollandais en étaient possesseurs, leurs vaisseaux étaient obligés de rester aux îles Pescadores, où est un très-bon port, qu'ils avaient fortifié. Cette circonstance me ren-

* Le plan de ce fort est joint à une lettre du P. Mailla, Jésuite. *Voyez le* 14e *Récueil des Lettres édifiantes.* (N. D. R.)

1787. Avril. dait très-indécis sur le parti d'envoyer à terre un canot, que je ne pouvais soutenir avec mes frégates, et qui aurait, vraisemblablement, paru suspect dans l'état de guerre où se trouvait cette colonie Chinoise. Ce que je pouvais présumer de plus heureux, était qu'il me fût renvoyé sans avoir la permission d'aborder : si au contraire on le retenait, ma position devenait très-embarrassante ; et deux ou trois champans brûlés auraient été une faible compensation de ce malheur. Je pris donc le parti de tâcher d'attirer à bord des bateaux Chinois qui naviguaient à notre portée ; je leur montrai des piastres, qui m'avaient paru être un puissant aimant pour cette nation ; mais toute communication avec les étrangers est apparemment interdite à ces habitans. Il était évident que nous ne les effrayions pas, puisqu'ils passaient à portée de nos armes ; mais ils refusaient d'aborder. Un seul eut cette audace ; nous lui achetâmes son poisson au prix qu'il voulut, afin que cela nous donnât une bonne réputation, s'il osait convenir d'avoir communiqué avec nous. Il nous fut impossible de deviner les réponses que ces pêcheurs firent à nos questions qu'ils ne comprirent certainement point. Non-seulement la langue de ces peuples n'a aucun rapport avec celle des Européens ; mais cette espèce de langage pantomime que nous croyons universel, n'en est pas mieux entendu, et un mouvement de tête qui signifie *oui* parmi nous, a peut-être une acception diamétralement opposée chez eux. Ce petit essai, supposé même que l'on fît au canot que j'enverrais, la réception la plus heureuse, me convainquit encore plus de l'impossibilité qu'il y avait de satisfaire ma curiosité ; je me décidai à appareiller le lendemain avec la brise de terre. Différens feux allumés sur la côte, et qui me parurent des signaux, me firent croire que nous avions jeté l'alarme ; mais il était plus que probable que les armées Chinoise et rebelle n'étaient pas aux environs de Taywan, où nous n'avions vu qu'un petit nombre de bateaux pêcheurs, qui, dans le moment d'une action de guerre, auraient eu une autre destination. Ce qui n'était pour nous qu'une conjecture, devint bientôt une certitude. Le lendemain, la brise de terre et du large nous ayant permis de remonter dix lieues vers le Nord, nous aperçûmes l'armée Chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par 23^{d} 25′ de latitude Nord, et dont les bancs s'étendent à quatre ou cinq lieues au large. Nous mouillâmes par le travers de cette rivière, sur un

fond de vase de trente-sept brasses. Il ne nous fut pas possible de compter tous les bâtimens ; plusieurs étaient à la voile, d'autres mouillés en pleine côte, et on en voyait une très-grande quantité dans la rivière. L'amiral, couvert de différens pavillons, était le plus au large ; il mouilla sur l'accord des bancs, à une lieue dans l'Est de nos frégates. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtimens qui étaient encore au vent ; ces bâtimens, obligés de passer auprès de nos frégates pour joindre leur commandant, avaient grand soin de ne nous approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant sans doute si nous étions amis ou ennemis. La clarté de la lune nous permit jusqu'à minuit de faire ces observations, et nous n'avons jamais plus ardemment désiré que le temps fût beau pour voir la suite des événemens. Nous avions relevé les îles méridionales des Pescadores à l'Ouest un quart Nord-Ouest : il est probable que l'armée Chinoise, partie de la province de Fokien, s'était rassemblée dans l'île Pong-hou, la plus considérable des Pescadores, où il y a un très-bon port, et qu'elle était partie de ce point de réunion pour commencer ses opérations. Nous ne pûmes néanmoins satisfaire notre curiosité, car le temps devint si mauvais, que nous fûmes forcés d'appareiller avant le jour, afin de sauver notre ancre qu'il nous eût été impossible de lever, si nous eussions retardé d'une heure ce travail. Le ciel s'obscurcit à quatre heures du matin, il venta grand frais ; l'horizon ne nous permit plus de distinguer la terre. Je vis cependant, à la pointe du jour, le vaisseau amiral Chinois courir vent arrière vers la rivière avec quelques autres champans que j'apercevais encore à travers la brume : je portai au large, ayant les quatre voiles majeures, tous les ris pris ; les vents étaient au Nord-Nord-Est, et je me flattais de doubler les Pescadores, le cap au Nord-Ouest : mais, à mon grand étonnement, j'aperçus à neuf heures du matin plusieurs rochers, faisant partie de ce groupe d'îles, qui me restaient au Nord-Nord-Ouest ; le temps était si gras qu'il n'avait été possible de les distinguer que lorsque nous en fûmes très-près. Les brisans dont ils étaient entourés, se confondaient avec ceux qui étaient occasionnés par la lame ; je n'avais vu une plus grosse mer de ma vie. Je revirai de bord vers Formose à neuf heures du matin ; et à midi, l'Astrolabe, qui était devant nous, signala douze brasses, en prenant les amures sur l'autre bord ; je

1787. Avril.

1787. Avril. sondai dans l'instant, et j'en trouvai quarante : ainsi, à moins d'un quart de lieue de distance, on tombe de quarante brasses à douze ; et vraisemblablement on tomberait de douze à deux en bien peu de temps, puisque l'Astrolabe ne trouva que huit brasses pendant qu'elle virait de bord, et il était probable que cette frégate n'avait pas encore quatre minutes à courir cette courte bordée. Cet événement nous apprit que le canal entre les îles du Nord-Est des Pescadores et les bancs de Formose n'avait pas plus de quatre lieues de largeur ; il eût été conséquemment dangereux d'y louvoyer pendant la nuit par un temps épouvantable, avec un horizon qui avait moins d'une lieue d'étendue, et une si grosse mer qu'à chaque fois que nous virions vent arrière, nous avions à craindre d'être couverts par les lames. Ces divers motifs me déterminèrent à prendre le parti d'arriver, pour passer dans l'Est de Formose : mes instructions ne m'enjoignaient point de diriger ma route par le canal ; il ne m'était d'ailleurs que trop prouvé que je n'y réussirais jamais avant le changement de mousson ; et comme cette époque, qui ne pouvait être que très-prochaine, est presque toujours précédée d'un très-fort coup de vent, je crus qu'il valait mieux essuyer cette bourrasque au large, et je dirigeai ma route vers les îles méridionales des Pescadores, que je relevai à l'Ouest-Sud-Ouest. Étant obligé de prendre ce parti, je voulais au moins reconnaître ces îles autant qu'un aussi mauvais temps pouvait le permettre. Nous les prolongeâmes à deux lieues de distance, et il paraît qu'elles s'étendent au Sud jusque par 23^{d} 12′, quoique la carte de M. Daprès place la plus méridionale 13′ plus au Nord. Nous ne sommes pas aussi certains de leurs limites au Nord : les plus septentrionales dont nous ayons eu connaissance, s'étendent jusque par 23^{d} 25′ ; mais nous ignorons s'il n'y en a pas au-delà.

Ces îles sont un amas de rochers qui affectent toutes sortes de figures ; une entr'autres ressemble parfaitement à la tour de Cordouan qui est à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et l'on jurerait que ce rocher est taillé par la main des hommes. Parmi ces îlots, nous avons compté cinq îles d'une hauteur moyenne, qui paraissaient comme des dunes de sable ; nous n'y avons aperçu aucun arbre. A la vérité, le temps affreux de cette journée rend cette observation très-incertaine : mais ces îles doivent être connues

par les relations des Hollandais, qui avaient fortifié le port de Pong-hou dans le temps qu'ils étaient les maîtres de Formose ; on sait aussi que les Chinois y entretiennent une garnison de cinq à six cents Tartares, qui sont relevés tous les ans. 1787. Avril.

Comme la mer était devenue beaucoup plus belle à l'abri de ces îles, nous sondâmes plusieurs fois ; nous trouvâmes un fond de sable si inégal, que l'Astrolabe, à une portée de fusil de terre, avait quarante brasses, lorsque notre sonde n'en rapportait que vingt-quatre ; bientôt nous perdîmes entièrement le fond. La nuit approchant, je dirigeai la route au Sud un quart Sud-Est, et au jour, je revins à l'Est-Sud-Est, pour passer dans le canal entre Formose et les îles Bashées. Nous essuyâmes le lendemain une bourrasque aussi forte que celle de la veille, mais qui ne dura que jusqu'à dix heures du soir ; elle fut précédée d'une pluie si abondante, qu'on n'en peut voir de pareille qu'entre les tropiques. Le ciel fut en feu toute la nuit ; les éclairs les plus vifs partaient de tous les points de l'horizon ; nous n'entendîmes cependant qu'un coup de tonnerre. Nous courûmes vent arrière, sous la misaine et les deux huniers, tous les ris pris, le cap au Sud-Est, afin de doubler Vele-rete, qui, d'après le relèvement que nous avions fait, avant la nuit, de la pointe du Sud de Formose, devait nous rester à quatre lieues dans l'Est. Les vents furent constamment au Nord-Ouest pendant toute cette nuit ; mais les nuages chassaient avec la plus grande force au Sud-Ouest, et un brouillard, qui n'était pas à cent toises d'élévation au-dessus de nos têtes, suivait seul l'impulsion des vents inférieurs. J'avais fait la même observation depuis plusieurs jours ; elle n'avait pas peu servi à me déterminer à prendre le large, pendant cette crise de la nature que les vents annonçaient, et que la pleine lune rendait plus vraisemblable encore. Nous restâmes en calme plat toute la journée du lendemain, et à mi-canal entre les îles Bashées et celle de Botol Tabaco-xima : ce canal est de seize lieues, nos observations ayant placé la pointe du Sud-Est de Botol Tabaco-xima à 21^{d} 57′ de latitude Nord, et 119^{d} 32′ de longitude orientale. Les vents nous ayant permis d'approcher cette île à deux tiers de lieue, j'aperçus distinctement trois villages sur la côte méridionale ; et une pirogue parut faire route sur nous. J'aurais voulu pou- Mai. 1er.

1787. Mai. voir visiter ces villages habités vraisemblablement par des peuples semblables à ceux des îles Bashées, que Dampier nous peint si bons et si hospitaliers ; mais la seule baie qui paraissait promettre un mouillage était ouverte aux vents de Sud-Est, qui semblaient devoir souffler très-incessamment, parce que les nuages en chassaient avec force : vers minuit, ils se fixèrent en effet dans cette partie, et me permirent de faire route au Nord-Est quart Nord, direction que M. Daprès donne à l'île Formose jusque par les 23^{d} 30′. Nous avions sondé plusieurs fois, aux approches de Botol Tabaco-xima, et jusqu'à une demi-lieue de distance de terre, sans trouver fond : tout annonce que s'il y a un mouillage, c'est à une très-grande proximité de la côte. Cette île, à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour ; elle est séparée, par un canal d'une demi-lieue, d'un îlot ou très-gros rocher, sur lequel on apercevait un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable.

L'île, au contraire, paraît contenir une assez grande quantité d'habitans, puisque nous avons compté trois villages considérables dans l'espace d'une lieue. Elle est très-boisée, depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer, jusqu'à la cime, qui nous parut coiffée des plus grands arbres. L'espace de terrain compris entre ces forêts et le sable du rivage conserve une pente encore très-rapide ; il était du plus beau vert, et cultivé en plusieurs endroits, quoique sillonné par les ravins que forment les torrens qui descendent des montagnes. Je crois que Botol Tabaco-xima peut être aperçu de quinze lieues lorsque le temps est clair ; mais cette île est très-souvent enveloppée de brouillards, et il paraît que l'amiral Anson n'eut d'abord connaissance que de l'îlot dont j'ai parlé, qui n'a pas la moitié de l'élévation de Botol. Après avoir doublé cette île, nous dirigeâmes notre route au Nord-Nord-Est, très-attentifs pendant la nuit à regarder s'il ne se présenterait pas quelque terre devant nous. Un fort courant qui portait au Nord, ne nous permettait pas de connaître avec certitude la quantité de chemin que nous faisions ; mais un très-beau clair de lune, et la plus grande attention, nous rassuraient sur les inconvéniens de naviguer au milieu d'un archipel très-peu connu des géographes, car il ne l'est que par

la lettre du père Gaubil, missionnaire, qui avait appris quelques détails du royaume de Likeu et de ses trente-six îles, par un ambassadeur du roi de Likeu, qu'il avait connu à Pékin. 1787. Mai.

On sent combien des déterminations en latitude et en longitude faites sur de telles données, sont insuffisantes pour la navigation ; mais c'est toujours un grand avantage de savoir qu'il existe des îles et des écueils dans le parage où l'on se trouve. Le 5 Mai, nous eûmes connaissance, à une heure du matin, d'une île qui nous restait au Nord-Nord-Est : nous passâmes le reste de la nuit à petite voilure, bord sur bord ; et au jour, je fis route pour ranger cette île à une demi-lieue dans l'Ouest. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver fond à cette distance. Bientôt nous eûmes la certitude que l'île était habitée ; nous vîmes des feux en plusieurs endroits, et des troupeaux de bœufs qui paissaient sur le bord de la mer. Lorsque nous eûmes doublé sa pointe occidentale, qui est le côté le plus beau et le plus habité, plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour nous observer. Nous paraissions leur inspirer une extrême crainte : leur curiosité les faisait avancer jusqu'à la portée du fusil, et leur défiance les faisait fuir aussitôt avec rapidité : enfin, nos cris, nos gestes, nos signes de paix, et la vue de quelques étoffes, déterminèrent deux de ces pirogues à nous aborder. Je fis donner à chacune une pièce de nankin et quelques médailles : on voyait que ces insulaires n'étaient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun commerce, car ils n'avaient rien à nous offrir en échange de nos présens ; et ils amarrèrent à une corde un seau d'eau douce, en nous faisant signe qu'ils ne se croyaient pas acquittés envers nous, mais qu'ils allaient à terre chercher des vivres, ce qu'ils exprimaient en portant la main dans leur bouche. Avant d'aborder la frégate, ils avaient posé leurs mains sur la poitrine, et levé les bras vers le ciel : nous répétâmes ces gestes, et ils se déterminèrent alors à venir à bord ; mais c'était avec une défiance que leur physionomie n'a jamais cessé d'exprimer. Ils nous invitaient cependant à approcher la terre, nous faisant connaître que nous n'y manquerions de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais, mais, situés entre ces deux empires, ils paraissent tenir des deux peuples : ils étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton ; leurs 5.

1787. Mai. cheveux, retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille qui nous a paru d'or ; chacun avait un poignard dont le manche était aussi d'or. Leurs pirogues n'étaient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvraient assez mal. J'aurais désiré d'aborder à cette île ; mais comme nous avions mis en panne pour attendre ces pirogues, et que le courant portait au Nord avec une extrême vîtesse, nous étions beaucoup tombés sous le vent, et nous aurions peut-être fait de vains efforts pour la rapprocher : d'ailleurs nous n'avions pas un moment à perdre, et il nous importait d'être sortis des mers du Japon avant le mois de Juin, époque des orages et des ouragans qui rendent ces mers les plus dangereuses de l'univers.

Il est évident que des vaisseaux qui auraient des besoins trouveraient à se pourvoir de vivres, d'eau, et de bois, dans cette île, et peut-être même à y lier quelque petit commerce : mais comme elle n'a guère que trois ou quatre lieues de tour, il n'est pas vraisemblable que sa population excède quatre ou cinq cents personnes ; et quelques aiguilles d'or ne sont pas une preuve de richesse. Je lui ai conservé le nom d'*île Kumi :* c'est ainsi qu'elle est nommée sur la carte du père Gaubil, où elle est située par une latitude et une longitude approchées de celles que donnent nos observations, qui la placent par 24^{d} 33′ de latitude Nord, et 120^{d} 56′ de longitude orientale. L'île Kumi fait partie, sur cette carte, d'un groupe de sept ou huit îles dont elle est la plus occidentale, et celle-ci est isolée, ou au moins séparée de celles qu'on peut lui supposer à l'Est, par des canaux de huit à dix lieues, notre horizon ayant eu cette étendue sans que nous ayons aperçu aucune terre. D'après les détails du père Gaubil sur la grande île de Likeu, capitale de toutes les îles à l'Orient de Formose, je suis assez porté à croire que les Européens y seraient reçus, et qu'ils trouveraient peut-être à y faire un commerce aussi avantageux qu'au Japon. A une heure après midi, je forçai de voiles au Nord, sans attendre les insulaires qui nous avaient exprimé par signes qu'ils seraient bientôt de retour avec des comestibles. Nous étions encore dans l'abondance, et le meilleur vent nous invitait à ne pas perdre un temps si précieux. Je continuai ma route au Nord, toutes voiles dehors, et nous n'étions plus en vue de l'île Kumi au

coucher du soleil ; le ciel était cependant clair, notre horizon paraissait avoir dix lieues d'étendue. Je fis petites voiles la nuit ; et je mis en travers à deux heures du matin, après avoir couru cinq lieues, parce que je supposai que les courans avaient pu nous porter dix à douze milles en avant de notre estime. Au jour, j'eus connaissance d'une île dans le Nord-Nord-Est, et de plusieurs rochers ou îlots plus à l'Est. Je dirigeai ma route pour passer à l'Ouest de cette île, qui est ronde, et bien boisée dans la partie occidentale. Je la rangeai à un tiers de lieue sans trouver fond, et n'aperçus aucune trace d'habitation. Elle est si escarpée, que je ne la crois pas même habitable ; son étendue peut être de deux tiers de lieue de diamètre, ou de deux lieues de tour. Lorsque nous fûmes par son travers, nous eûmes connaissance d'une seconde île de même grandeur, aussi boisée, et à peu près de même forme, quoique un peu plus basse; elle nous restait au Nord-Nord-Est ; et entre ces îles, il y avait cinq groupes de rochers autour desquels volait une immense quantité d'oiseaux. J'ai conservé à cette dernière le nom d'*île de Hoapinsu*, et à celle plus au Nord et à l'Est, le nom de *Tiaoyu-su*, donnés par le même père Gaubil à des îles qui se trouvent dans l'Est de la pointe septentrionale de Formose, et qu'on a placées sur la carte beaucoup plus au Sud qu'elles ne le sont d'après nos observations de latitude *. Quoi qu'il en soit, nos déterminations placent l'île Hoapinsu à 25^{d} 44′ de latitude Nord, et 121^{d} 14′ de longitude orientale, et celle de Tiaoyu-su à 25^{d} 55′ de latitude, et 121^{d} 27′ de longitude. 1787. Mai.

Nous étions enfin sortis de l'archipel des îles de Likeu, et nous allions entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent qu'on trouve toujours fond. Cette observation est exacte ; mais ce n'a guère été que par 24^{d} 4′, que la sonde a commencé à rapporter soixante-dix brasses ; et depuis cette latitude jusque par-delà le canal du Japon, nous n'avons plus cessé de naviguer sur le fond : la côte de Chine est même si plate, que, par les 31 degrés, nous n'avions

* La carte du père Gaubil présente une troisième île au Nord-Ouest de Hoapinsu, sous le nom de *Pongkiachan*, et qui en est à peu près à la même distance que Tiaoyu-su : si cette île existe, il est étonnant, d'après la route de la Pérouse, qu'il n'en ait pas eu connaissance. *Voyez les Lettres édifiantes*, 23e *Recueil*. (N. D. R.)

1787. Mai. que vingt-cinq brasses à plus de trente lieues de terre. Je m'étais proposé, en partant de Manille, de reconnaître l'entrée de la mer Jaune, au Nord de Nankin, si les circonstances de ma navigation me permettaient d'y employer quelques semaines; mais, dans tous les cas, il importait au succès de mes projets ultérieurs de me présenter à l'entrée du canal du Japon avant le 20 Mai; et j'éprouvai sur la côte septentrionale de la Chine des contrariétés qui ne me permirent que de faire sept à huit lieues par jour : les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes de Labrador; les vents très-faibles n'y variaient que du Nord-Est à l'Est; nous étions souvent en calme plat, obligés de mouiller, et de faire des signaux pour nous conserver à l'ancre, parce que nous n'apercevions point l'Astrolabe, quoiqu'à portée de la voix : les courans étaient si violens que nous ne pouvions tenir un plomb sur le fond pour nous assurer si nous ne chassions pas; la marée n'y filait cependant qu'une lieue par heure, mais sa direction était incalculable, elle changeait à chaque instant, et faisait exactement le tour du compas dans douze heures, sans qu'il y eût un seul moment de mer étale. Dans l'espace de dix ou douze jours, nous n'eûmes qu'un seul bel éclairci, qui nous permit d'apercevoir un îlot ou rocher situé par 30^{d} 45′ de latitude Nord, et 121^{d} 26′ de longitude orientale : bientôt il s'embruma, et nous ignorons s'il est contigu au continent, ou s'il en est séparé par un large canal; car nous n'eûmes jamais la vue de la côte, et notre moindre fond fut de vingt brasses.

19. Le 19 Mai, après un calme qui durait depuis quinze jours avec un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au Nord-Ouest, grand frais : le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer, qui avait été si belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. J'étais à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai ma route, sans perdre un instant, au Nord-Est quart Est, vers l'île Quelpaert, qui était le premier point de reconnaissance intéressant avant que d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau Hollandais Sparrow-hawk en 1635, était, à cette même époque, sous la domination du roi de Corée. Nous en eûmes connaissance le 21 Mai, par

le temps le plus beau possible, et dans les circonstances les plus favorables pour les observations de distance. Nous déterminâmes la pointe du Sud, par 33^{d} 14′ de latitude Nord, et 124^{d} 15′ de longitude orientale. Je prolongeai, à deux lieues, toute la partie du Sud-Est, et je relevai avec le plus grand soin un développement de douze lieues, dont M. Bernizet a tracé le plan. (*Atlas*, N° 45.) Il n'est guère possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect : un pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir ; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paraissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très-grande hauteur. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, les divisions des champs ; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances très-variées des différentes cultures rendaient la vue de cette île encore plus agréable. Elle appartient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ses côtes. Quelques-uns des Hollandais du vaisseau Sparrow-hawk y trouvèrent moyen, après une captivité de dix-huit ans, pendant laquelle ils reçurent plusieurs bastonnades, d'enlever une barque, et de passer au Japon, d'où ils se rendirent à Batavia, et enfin à Amsterdam. Cette histoire, dont nous avions la relation sous les yeux, n'était pas propre à nous engager à envoyer un canot au rivage : nous avions vu deux pirogues s'en détacher ; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est vraisemblable que leur objet était seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée. Je continuai ma route, jusqu'à minuit, au Nord-Est quart Est, et je mis en panne pour attendre le jour, qui fut terne, mais sans brume épaisse. J'aperçus la pointe du Nord-Est de l'île Quelpaert à l'Ouest, et je fixai ma route au Nord-Nord-Est pour approcher la Corée. Nous ne cessâmes pas de sonder d'heure en heure, et nous trouvâmes de soixante à soixante-dix brasses. Au jour, nous eûmes connaissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée ; leur gisement est à peu près Nord-Est et Sud-Ouest, et nos observations placent les plus septentrionales par 35^{d} 15′ de latitude

1787. Mai. 21.

1787. Mai. Nord, et 127^{d} 7′ de longitude orientale. Une brume épaisse nous cachait le continent, qui n'en est pas éloigné de plus de cinq à six lieues; nous en eûmes la vue le lendemain, vers onze heures du matin; il paraissait derrière les îlots ou rochers dont il était encore bordé. A deux lieues au Sud de ces îlots, la sonde rapporta constamment de trente à trente-cinq brasses, fond de vase; le ciel fut aussi toujours terne et blanchâtre; mais le soleil perçait le brouillard, et nous pûmes faire les meilleures observations de latitude et de longitude, ce qui était bien important pour la géographie, aucun vaisseau Européen connu n'ayant jamais parcouru ces mers, tracées sur nos mappemondes d'après des cartes Japonaises ou Coréennes, publiées par les Jésuites. A la vérité, ces missionnaires les ont corrigées sur des routes par terre relevées avec beaucoup de soin, et assujetties à de très-bonnes observations de longitude faites à Pékin, en sorte que les erreurs en sont peu considérables; et l'on doit convenir qu'ils ont rendu des services essentiels à la géographie de cette partie de l'Asie, que seuls ils nous ont fait connaître, et dont ils nous ont donné des cartes très-approchantes de la vérité : les navigateurs ont seulement à désirer à cet égard les détails hydrographiques, qui n'ont pu y être tracés, puisque ces Jésuites voyageaient par terre.

25. Le 25, nous passâmes dans la nuit le détroit de la Corée : nous avions relevé, après le coucher du soleil, la côte du Japon qui s'étend de l'Est quart Nord-Est à l'Est-Sud-Est; et celle de Corée, du Nord-Ouest au Nord. La mer paraissait très-ouverte au Nord-Est, et une assez grosse houle qui en venait, achevait de confirmer cette opinion; les vents étaient au Sud-Ouest, petit frais, la nuit très-claire. Nous courûmes vent arrière avec une très-petite voilure, ne faisant que deux tiers de lieue par heure, afin de reconnaître à la pointe du jour les relèvemens du soir, et de tracer une carte exacte du détroit. Nos relèvemens, assujettis aux observations de M. Dagelet, ne laissent rien à désirer sur l'exactitude du plan que nous en donnons. Nous sondâmes toutes les demi-heures; et comme la côte de Corée me parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues, et fis une route parallèle à sa direction.

Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon peut avoir quinze lieues : mais il est rétréci jusqu'à dix lieues, par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seulement lorsque nous avons doublé la pointe du Sud-Est de cette presqu'île ; en sorte que nous avons pu suivre le continent de très-près, voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer, et reconnaître l'entrée des baies. Nous vîmes, sur des sommets de montagnes, quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts Européens ; et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très-belle pour la navigation, car on n'y aperçoit aucun danger, et l'on y trouve soixante brasses, fond de vase, à trois lieues au large ; mais le pays est montueux et paraît très-aride : la neige n'était pas entièrement fondue dans certaines ravines, et la terre semblait peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très-multipliées : nous comptâmes une douzaine de champans ou sommes qui naviguaient le long de la côte ; ces sommes ne paraissaient différer en rien de celles des Chinois ; leurs voiles étaient pareillement faites de nattes. La vue de nos vaisseaux ne sembla leur causer que très-peu d'effroi : il est vrai qu'elles étaient très-près de terre, et qu'elles auraient eu le temps d'y arriver avant d'être jointes, si notre manœuvre leur eût inspiré quelque défiance. J'aurais beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster ; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique bien nouveau, n'excita pas leur attention. Je vis cependant, à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnaître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures, et retourner ensuite dans le port d'où ils étaient sortis le matin : ainsi il est d'autant plus probable que nous avions jeté l'alarme sur la côte de Corée, que, dans l'après-midi, on vit des feux allumés sur toutes les pointes. 1787. Mai.

Cette journée du 26 fut une des plus belles de notre campagne et des plus intéressantes, par les relèvemens que nous avions faits d'un développement de côte de plus de trente lieues. Malgré ce beau temps, le baromètre descendit à vingt-sept pouces dix lignes ; mais comme il nous avait donné plusieurs fois de faux indices, nous continuâmes notre route jusqu'à

1787. Mai. minuit, le long de la côte que nous distinguions à la faveur de la lune: les vents sautèrent alors du Sud au Nord avec assez de violence, sans que cette saute de vent eût été annoncée par aucun nuage; le ciel était clair et serein, mais il devint très-noir, et je fus obligé de m'éloigner de terre pour ne pas être affalé avec les vents d'Est. Si les nuages ne nous avaient pas annoncé ce changement, nous avions eu néanmoins un avertissement que nous n'entendîmes pas, et qu'il n'est peut-être pas facile d'expliquer; les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentaient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passaient comme des bouffées, et se succédaient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montèrent au haut des mâts et éprouvèrent la même chaleur. La température était alors de 14^{d} sur le pont; nous envoyâmes sur les barres des perroquets un thermomètre, et il monta à 20^{d}: cependant les bouffées de chaleur passaient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différait pas de celle du niveau de la mer. Nous essuyâmes pendant cette nuit un coup de vent de Nord qui ne dura que sept ou huit heures; mais la mer fut très-grosse. Comme le canal entre la Corée et le Japon doit être assez large par cette latitude, nous n'avions point à craindre le mauvais temps: je rapprochai le lendemain le continent à trois lieues; il était sans brume, et nous reconnûmes les points de la veille. Nous avions un peu gagné au Nord malgré la force des vents, et la côte commençait à fuir au Nord-Nord-Ouest; ainsi nous avions dépassé la partie la plus orientale et déterminé la côte la plus intéressante de la Corée. Je crus devoir diriger ma route sur la pointe du Sud-Ouest de l'île Niphon, dont le capitaine King avait assujetti la pointe Nord-Est ou le cap Nabo à des observations exactes. Ces deux points devront enfin fixer les incertitudes des géographes, à qui il ne restera plus qu'à exercer leur imagination sur

27. les contours des côtes. Je fis signal, le 27, d'arriver à l'Est. Bientôt j'aperçus dans le Nord-Nord-Est une île qui n'était portée sur aucune carte, et qui paraissait éloignée de la côte de Corée d'environ vingt lieues: je cherchai à la rapprocher, mais elle était exactement dans le lit du vent; il changea heureusement pendant la nuit, et je fis route à la pointe du jour pour reconnaître cette île, que je nommai *île Dagelet* (*Atlas, N°* 45), du nom de cet astronome, qui la découvrit le premier: elle n'a guère que trois lieues de circonférence: je la prolongeai et j'en fis presque le tour à

un tiers de lieue de distance, sans trouver fond; je pris alors le parti de mettre un canot à la mer, commandé par M. Boutin, avec ordre de sonder jusqu'à terre. Il ne trouva fond, par vingt brasses, qu'au commencement des lames qui déployaient sur la côte, et à cent toises environ de l'île, dont la pointe Nord-Est gît par 37^{d} 25′ de latitude Nord, et 129^{d} 2′ de longitude orientale. Elle est très-escarpée, mais couverte depuis la cime jusqu'au bord de la mer, des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif, et presque aussi à pic qu'une muraille, la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable sur lesquelles il est possible de débarquer; c'est dans ces anses que nous aperçûmes sur le chantier des bateaux d'une forme tout-à-fait Chinoise. La vue de nos vaisseaux, qui passaient à une petite portée de canon, avait sans doute effrayé les ouvriers, et ils avaient fui dans le bois dont leur chantier n'était pas éloigné de cinquante pas; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans village ni culture : ainsi il est très-vraisemblable que des charpentiers Coréens, qui ne sont éloignés de l'île Dagelet que d'une vingtaine de lieues, passent en été avec des provisions dans cette île, pour y construire des bateaux, qu'ils vendent sur le continent. Cette opinion est presque une certitude; car, après que nous eûmes doublé sa pointe occidentale, les ouvriers d'un autre chantier qui n'avaient pas pu voir venir le vaisseau, caché par cette pointe, furent surpris par nous auprès de leurs pièces de bois, travaillant à leurs bateaux; et nous les vîmes s'enfuir dans les forêts, à l'exception de deux ou trois auxquels nous ne parûmes inspirer aucune crainte. Je désirais trouver un mouillage pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis; mais des courans assez violens nous éloignaient de terre. La nuit approchait; et la crainte où j'étais d'être porté sous le vent et de ne pouvoir être rejoint par le canot que j'avais expédié sous le commandement de M. Boutin, m'obligea de lui ordonner, par un signal, de revenir à bord au moment où il allait débarquer sur le rivage. Je ralliai l'Astrolabe qui était beaucoup dans l'Ouest, où elle avait été entraînée par les courans, et nous passâmes la nuit dans un calme occasionné par la hauteur des montagnes de l'île Dagelet, qui interceptaient la brise du large. 1787. Mai.

FIN DU TOME PREMIER.

09276

E799
L311V
vol. 1
2-SIZE